J. Bte Surian

Prêtre de l'Oratoire

Evêque de Vence

de l'Académie française

1670 – 1754

Jean Bte Surian

Prêtre de l'Oratoire

Entré = 1685

Evêque de Vence janvier 1728

de l'académie française (12 mars 1733)

Né à St Chamas (Provence) le 20 sept. 1670.

Mort à Vence, le 3 août 1754.

JESVS
MARIA

Notes biographiques et bibliographiques

E. Bonnardet

Prêtre de l'Oratoire

Archiviste.

Voir :

Adry : t. V, p. 134 - 137.

Bicaïs : t. II p. 639.

Bonardi, p. 793-794.

Abbé A. Rosne : Pensées et discours inédits de Surian avec étude hist. et littéraire, Paris, Gaume, 1886, in-12.

G. Doublet : le Jansénisme dans l'ancien diocèse de Vence, s.d.

Tisserand : Histoire de Vence, 1860.

Abbé A. Rosne : Surian, prêtre de l'Oratoire, év. de Vence, Marseille Blanc et Bernard, 1885 in 8
Extrait des Annales de Provence.

Blampignon : Correspondance de Massillon, p. 310.

1727
1754

Mgr Jean Bte Surian, évêque de Vence

M. M. 607, 3e catalogue, N 1348

Jean Bte Surian, de St Chamas, diocèse d'Arles, entré à Aix en 1685, prêtre en 1695, évêque de Vence

Jean Bte Surian, fils de Joseph Surian bourgeois et Magdeleine de Broglia. Cette dernière était la soeur de François de Broglia, conseiller en la chambre des comptes d'Aix et père de Jean Joseph de Broglia qui entra à l'Institution d'Aix en même temps que son cousin le 15 oct 1685

15 oct 1685 = âgé de 16 ans, entre à l'Institution d'Aix. Son frère plus jeune, Joseph Surian y entrera en Nov. 1694.

16 oct 1686 = collège de Marseille pour les sciences physiques 1e année.

16 oct 1687 = id id 2e année.

oct 1688 = Arles pour la théologie

Sept 1689 = Gérenas, la 5e

Sept 1690 = " la 4e

Sept 1691 = Toulon la 4e

Sept 1692 = " la 3e

Sept 1693 = " la 2e

Sept 1694 = " la Rhétorique. Il est tiers

fait prêtre le samedi de la passion 1695

Sept 1695 = " "

février 1696 = " préfet des classes

23 août 1696 = Marseille rhétorique

octobre 1696 = Monthrison rhétorique

Nov. 1697 = Aux ardilliers de Saumur, étudiait en théologie

" 1698 = " "

16 oct 1699 = à Caen, prêche les sermons isolés à travers la Normandie

1700 = "

1701 = "

1702 = " prêche l'avent à Caen

1703 = " " le Carême "

fin de 1746, lors de l'invasion de la Provence, paie une contribution de guerre de 60.000# au général autrichien de Brown, pour la ville de Vence ; il la paie de ses propres deniers.

3 août 1754 mort à Vence à 84 ans.

Listes des Assemblées =

1696 à Toulon Ant.
1699 N.D. des Ardilliers à Saumur
1702 Caen
1705 "
1708 Paris
1711 "
1714 "
1717 "
1720 "
1723 "
1726 "

Surian.

Une grande partie de ses Mss. fut brûlée par un incendie du vivant même de Surian

Inventaire des manuscrits de mgr Surian,

I Conservés à Vence aux archives de l'église de Vence

Carton n° 1.

(Il renferme trois liasses, la première comprend les discours inédits, la seconde les discours déjà imprimés, la troisième des discours incomplets)

1ère liasse: 1° Oraison funèbre de Victor Amédée, roi de Sardaigne. 2° Panégyrique de St Louis (double copie) 3° Sermon pour l'ouverture du clergé: sur la Religion. 4° Sermon sur la transfiguration (on y trouve des matériaux pour plus. sermons, dont l'un prêché devt le Roi.) 5° Sermon sur la religion nécessaire à notre cœur, prêch. devant nos Assemb. génér. du Clergé (double copie, une faite par Surian, une autre paraissant nette, d'une main étrangère) 6° Serm. sur la nécessité de la sanctification (prêché devant le Roi: Copie très nette) 7° Sermon sur le sacrifice du chrétien (copie très diffic. à déchiffrer) 8° Sermon sur l'Purisme. (ce n'est pas le même que le sermon imprimé; le manuscr. est très diffic. à déchiffrer) 9° Sur les caract. du chrétien (dern. partie difficile à déchiffrer) 10° Sermon pour une Vêture (deux copies, une faite par Surian; l'autre, très nette, d'une main étrangère.) 11° Discours de réception à l'acad. française (de la main de Surian, avec de nombreuses variantes) 12° Sermon pour la Toussaint sur la sanctification, prêché devant le Roi. (copié de la main de Surian; ce disc n'est pas tt à fait complet) 13° Sermon sur les souffrances. (copié de la main de Surian, mais très surchargé de ratures dc la seconde partie.) 14° Sermon sur l'Amour de Dieu (n'est pas le même que le sermon imprimé sous ce titre. manuscrit très surchargé, diffic. à déchiffrer) 15° Sermon sur la Prière, prêché devant le Roi (n'est pas le même que le sermon imprimé. La dern. partie est presque indéchiffrable) 16° Mandement pour la naissance du Dauphin. 17° Fragments de l'oraison funèbre de Louis XIV. 18° Compliments divers au roi, à la reine, au Card. de Noailles. 19° Instructions pour le Clergé de Vence.

2ème liasse: 1° Sermon sur l'absurdité. (Très nombreuses, mais peu importantes différences entre le manuscrit et le texte imprimé. Rongé aux bords) 2° Sermon sur la Passion. (deux copies manuscrites: différ. nombreuses encore, mais peu importantes dans le texte imprimé on trouve les passages que le manuscr. indique comme devt être supprimés.) 3° Sermon sur les obstacles qu'on oppose à la conversion (différ. peu nombr. et très faibles. Il y a de quoi faire plus. sermons de la manuscrit.) 4° Sermon sur la bonté des Rois (aucune différence.) 5° Sermon sur le Lazare. (tr. faibles différences. Manuscr. d'une lecture difficile) 6° Serm. pour le jour de Noël sur l'humilité (indiqué dans l'édit. imprimée pr le jour de l'Annonciation. Texte identique.) 7° Sermon sur l'Enfant Prodigue. (le texte imprimé est très écourté: tout ce qui est imprimé se trouve d'ailleurs ds le manuscrit) 8° Sermon sur le Jeûne: (textes presque identiques) 9° Sermon sur les peines de l'Enfer (deux copies, l'une de la main de Surian, l'autre, beaucoup plus nette, d'une main étrangère.) 10° Sermon sur l'Impureté. (le texte imprimé ne donne que deux points, le manuscrit en donne trois, et chacun des deux premiers est beaucoup plus

développe que dans le texte imprimé) 11° Sur le mépris des grandeurs humaines (deux copies, l'une de Surian, l'autre, plus nette, d'une main étrangère. Imprimé et manuscrit identiques) 12° sur l'Aumône (variantes nombreuses. Texte un peu incomplet) 13° Sur les prétextes pour ne pas faire pénitence. (différences légères, mais le manuscr. est très surchargé et diffic. à lire vers la fin.)

2ème liasse: Discours notablement incomplets, plusieurs sans titre.

Carton N° 2.

Il renferme en une seule liasse toutes les notes recueillies par Surian pour servir à la composition de ses Sermons. La plupart datent de son séjour à l'oratoire, comme l'indiquent, outre l'écriture, plusieurs détails du texte. Travail immense, mais qui ne peut être utile qu'à consulter. Le sujet est généralement indiqué à la marge. En beaucp d'endroits, on trouve des développts assez longs. Quinze gros cahiers et plusieurs petits —

Carton N° 3

Il renferme trois liasses

La première contient neuf gros cahiers et une quantité de feuilles détachées où on rencontre pêle-mêle des souvenirs sourt curieux et peu connus de l'histoire profane, des extraits d'auteurs, des remarques sur les sciences et les arts, enfin des Pensées, mais celles-ci exigent un grand travail de contrôle, car, à côté de celles qui sont personnelles à l'Evêque de Vence, il y en d'autres simplement extraites, quelquefois irritées de ses auteurs familiers — La seconde liasse contient tout ce qui a rapport aux affaires du jansénisme, il y a de nombreux extraits de mandements d'Evêques, des factums du temps, et aussi des réflexions certainement personnelles, mais il paraît impossible de marquer exactement le point où s'arrête la transcription et où l'Evêq. commence à parler en son propre nom — La troisième liasse contient tout ce qu'on a rencontré dans les papiers d'étranger aux sermons et à l'histoire. Il y a des pièces qui datent du temps où Surian était professeur, il y en a même de postérieures à son épiscopat

Carton N° 4.

Fragments absolument décousus, phrases détachées et brouillons de sermons

---

Surian

cité par Hurtaut Dict de Paris III p 689 comme un fameux prédicateur appartenant à l'Oratoire

---

de 1736 ?
o. 1737 ?
... est pas indiqué

Lettre du P. Surian (archives de l'Oratoire)

Monseigneur, (Louis de la Vergne de Tressan, qui venait de donner une 2e édit. de son catéchisme) archevêque de Rouen

Je remercie Votre Eminence du second exemplaire de son Catéchisme corrigé, qu'Elle a eu la bonté de m'envoyer. Je l'ai trouvé écrit avec une netteté et une précision admirable.

Je me suis fait Monseigneur, une règle de conduite depuis que j'ai l'honneur d'être évêque, de ne souscrire en matière de doctrine qu'avec le Corps Episcopal, soit dans une assemblée générale, soit lorsqu'avec l'agrément de Sa Majesté, les prélats dans une lettre commune lui font quelque supplication, comme il nous est arrivé au Louvre.

Si j'avais à m'écarter de ce plan qui peut-être est celui de beaucoup d'autres plus élevés que moi dans l'Eglise, ce serait sans doute pour obéir à Votre Eminence.

Je n'oublierai jamais vos bontés pour moi et mon désir le plus ardent est de pouvoir vous marquer le très profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être

Monseigneur,

De Votre Eminence, le très humble et très obéissant serviteur.

+ Jean Baptiste évêque de Vence

à Vence le ... mars

Manuscrits de Mgr Surian

Archives de l'Oratoire = 3 lettres

Marseille, collection Arbaud, N 200 = 2 lettres peu importantes :

(a + Lettre autographe du 25 juillet 1741, reçu de la rescription de 6000#

(b + Lettre autographe du 1 janvier 1744, à M. de Senozan, souhaits de nouvelle [illegible] de la rescription de 6000# sur M. de Beaulieu

Manuscrits de Surian

Carton G. N. 51

Archives de Nice = (Français). — XVIII siècle. Reg. 231 pages. Notes de Mgr de Surian, évêque de Vence. 1728-1754
reliure parchemin, 231 pages – 256 sur 197 millimètres

I

page 1 : caractères vertueux.
page 5 : caractère d'un bon évêque.
page 31 : monumentum cardinalis de Richelieu.
page 33 : l'hypocrisie.
page 35 : le cardinal de Fleury
page 37 : caractères vicieux.
page 61 : oraison de M. Le Beau, au nom de l'Université, pour la convalescence du roi, 1744
page 75 : Maximes
page 101 : Jugements de Montesquieu.
page 119 : 1 Jean Bte.
page 123 : Exhortations chrétiennes diverses.
page 199 : pour la reine.
page 201 : au roi.
page 212 : au dauphin.
page 218 : respect au temple.
page 226 : raison.
page 228 : raisonnement.

II = (Français) Notes de Mgr de Surian, évêque de Vence, 1728-1754, reg. 23. pages pap. 300 sur 250 milli
reliure parchemin
page 1 : louange.
page 26 : mandement
page 49 : sur les oraisons
page 55 : tentation
page 71 : sur les occasions.
page 96 : sur les 2 risques.
page 99 : mouvements
page 108 = expectative

III = (Français) Registre 274 pages pap, 2[illegible] sur 186 millimètres reliure parchemin : Notes de M. Surian, év. de Vence
page 2 = Endroits de l'Ecriture.
page 58 = Notes pour les sermons des Dimanches de carême
page 68 = Dimanche des Rameaux.
page 87 = portrait de la cour.
page 98 = sermon sur la cour.
page 102 = flatterie.
page 126 = aumône
page 129 = tentation.
page 160 = notes pour la Pentecôte.
page 17[illegible] = pour Exé.
page 186 = pour les grands.
page 190 = orgueil
page 198 = mémoires pour les rois.
page 209 = éloge du roi.

IV = (Français) Registre 170 pages papier 2[illegible] sur 150 millimètres reliure parchemin Notes de Mgr Surian.
page 1 : Notes tirées de Tite Live
page 61 = notes sur l'éloquence.
page 67 = compliment au roi.
page 83 = notes tirées des Lettres de Pline :
page 107 = origine de la grandeur des papes, tirée de l'abbé de Vertot

page 113 = Expressions.
page 123 : notes tirées de l'Avare de Plaute.

[illegible] = [illegible] correspondance de [illegible]

Bonardy = Bibl. des [illegible] [illegible] p. 771

de [illegible] Surian

Il est de St Thomas [illegible] d'Arles, d'une bonne famille bourgeoise. Sa mère était de condition.

+ Le Père avait travaillé à une oraison funèbre pour Louis XIV qui devait être prononcée à l'Oratoire de St Honoré et ceux à qui il en mit qqs morceaux les trouvèrent fort au dessus de tout ce qui [illegible] sur le même sujet et pour l'élévation et pour la [illegible]. Mais les supérieurs ne jugèrent pas à propos d'en faire faire, voyant qu'il n'y en avait pas eu dans les autres communautés de Paris.

+ Il a fait le panégyrique de St Louis, avant l'aide française en 722 qu'on mentionnera sans doute selon l'usage.

+ De tous les prédicateurs qui ont prêché devant Sa Majesté, [illegible] à l'Essence lui et M. l'évêque de Clermont son ami sont les seuls qui aient brillé aussi avaient-ils fait des sermons [illegible] qui étaient [illegible] et convenables à l'âge et à la qualité du roi.

+ Mais si le P. Surian est le premier prédicateur de Paris du côté des talents il est des derniers du côté du zèle pour la bonne cause, ce qui vient d'avoir peu étudié les matières contestées et plus encore de l'envie qu'il a de faire fortune dont il convient en partie. Pour cela il fait assez [illegible] [illegible] aux cardinaux de Rohan, de [illegible] et [illegible] au Maréchal de Villeroy, au précédent de Sa Majesté et à Mme de Ventadour.

+ A la mort du P. Dal[illegible] l'évêque de Clermont lui procura du cardinal Dubois un bénéfice simple qu'il avait de 400 livres. Il a prêché cette année [illegible] le panégyrique de l'Étienne [illegible] et c'est le cardinal de Rohan qui l'a nommé pour faire le panégyrique de St Louis à l'Académie française.

+ D'ailleurs ce Père est très poli et très aimable et peut être que si l'obtenait qqchose de bon, il se déclarerait ouvertement pour l'ancienne doctrine.

+ [illegible] Biblioth. française [illegible]

Exact — De l'Académie française 12 mars 1733 au 17e fauteuil à la place de H. C. de Coislin évêque
a pour successeur d'Alembert, géomètre en 1754

Voir = Les Registres de l'Académie française. Paris Didot 1895-1906 4 vol in 8

Emile Gassier : les 500 immortels. Paris. Jouve 1906. in 8

Mgr de Moncheron : le clergé à l'Académie. Paris Perrin, 1909 in 8 de 383 pages

Abbé A. Rosne : Un émule de Massillon, Surian, prêtre de l'Oratoire, évêque de Vence Paris 886 in 8
(Extrait des Annales de Provence) Marseille, Blanc et Bernard, 1885 in 8

Abbé A. Rosne : Surian, Pensées et discours inédits. Paris. Gaume. 1886. in 12

Victor Fournel : Histoire anecdotique des 40 fauteuils de l'Acad. fr

Blampignon : correspondance de Massillon, p. 310

Gallia christiana, t. IV
Fisquet : France pontificale
Nouvelles Ecclésiastiques de 1779 page 17

Camuzat : Bibliothèque française, t. III p. 34

Ledieu : Journal, t. IV, p. 163

Dictionnaire des prédicateurs, Lyon. 1757, p. 252 et 447
Dictionnaire des hommes illustres de Provence
Pérennès : Dictionnaire de bibliog. catholique II, 942, 981
Gresset : Réponse au discours de réception de ~~Arian~~ D'Alembert.
D'Alembert : Discours de réception à l'Acad. française

Guérin - Eloge historique de M. Surian, ev et seigneur de Vence, l'un des 40 de l'Acad fr Paris Ecrit libraire in 8

Bouche Essai sur l'histoire de Provence et les Provençaux célèbres. Marseille. 1785

article de Guérin reproduit dans le Journal de Paris, du jeudi 10 juin 1779.

Piganiol de la Force : Description de la France

G. Doublet : le Jansénisme dans l'ancien diocèse de Vence. Paris, Picard, s.d. (1901) grand. 8 épuisé

Dom Bérengier : Notice, Marseille, 1895, in 8, reproduit le travail de l'abbé Rosne.

Abbé Bernard. Le sermon au 18e siècle. Paris, Fontemoing 1901, in 8 de 608 pages

Romain Joly, capucin, Histoire de la prédication

Hurtaut : Dict. de Paris, t. III, p. 689

Bicaïs
t II p 639
Mss. d'Aix

Copie de la Bib Nle
t III p 318

J Bte Surian, fils de Joseph, bourgeois du bourg de St Chamas, diocèse d'Arles et de Madeleine de Broglia, naquit le 20 sept 1670 et reçut, dans le sein de sa famille et aux Martigues, une éducation qui le porta à embrasser l'état ecclésiastique, presque contre le voeu de son père qui, ayant plusieurs enfants et une fortune médiocre, aurait mieux aimé qu'il se fût tourné du côté du commerce. Son amour pour l'étude lui ayant fait concevoir le dessein d'entrer dans l'Oratoire, il fut reçu à l'Institution d'Aix le 15 oct 1685.

Son temps d'épreuve fini on lui fit faire sa philosophie. Après quoi il enseigna tour à tour dans les collèges de Marseille, Toulon, Pézenas; et, après avoir parcouru avec honneur les classes d'humanités et de rhétorique on l'envoya à N.D. des Ardilliers pour y être dior en théologie. Destiné ensuite au ministère de la chaire pour lequel on avait reconnu en lui les dispositions les plus marquées, il fut placé dans la maison de Caen, où on le laissa qqs années pour lui donner le temps de préparer ses sermons.

Les succès qu'il eut dans ses premiers essais, le firent appeler à Paris en 1707 et 1708 pour être employé à la prédication. Il débuta de la manière la plus avantageuse dans l'église de la Congrégation et il continua de même dans les autres églises de cette grande ville où il annonça pendant 20 ans la parole de Dieu avec beaucoup de fruit. Rempli des grandes vérités du christianisme, nourri de l'étude des livres saints et joignant à cela une éloquence mâle et rapide, une figure noble, un bel organe et tous les grands moyens qui doivent concourir pour former un orateur, le Père Surian n'eut de guide que la religion même; et s'il faut en croire ses panégyristes, ses talents pour la chaire balancèrent qqfois les succès de Massillon. Ses discours énergiques et sensibles, embellis par toutes les grâces extérieures du talent, recevaient un nouveau poids, une autorité nouvelle de la réputation de sa vertu.

Les principales villes du royaume enviant à la capitale le plaisir de l'entendre il y remplit plusieurs stations qui furent autant de rayons ajoutés à la gloire qu'il s'était déjà acquise. Désiré à la Cour, où la renommée l'avait annoncé, il y prêcha deux avents et deux carêmes avec de continuels applaudissements

(1) Réponse au discours de M. d'Alembert à l'acad. franç.

« Solitaire paisible, dit M. Gresset[1], philosophe chrétien sans cabale, sans protection attendu par un peuple nombreux et sans avoir mandé d'auditeurs du fond de sa retraite, cet orateur venait apporter la lumière, dévoiler les chimères du monde, les illusions de l'amour propre, les faiblesses de la grandeur, la faiblesse des esprits forts, le néant de la sagesse humaine. Il venait consoler l'infortune, attendrir la prospérité, apprendre aux vipères à trembler, aux incrédules à adorer, aux grands à mourir, aux hommes à l'aimer. S'il était pénétré, il touchait. Il n'appartient qu'à la vertu réelle que donne et consacre la religion d'élever cette voix impérieuse qui soumet la raison, qui fait taire l'esprit qui parle au cœur et commande le devoir. »

Le roi, voulant récompenser les talents de [illegible], le nomma en janvier 1728 à l'évêché de Vence, vacant par la démission de M. de Bourchenu. Arrivé à l'épiscopat sans brigue, sans bassesse et sans hypocrisie, il [illegible] sans hauteur et sans négligence. Dévoué tout entier à l'instruction des peuples confiés à son zèle, il leur consacra tous ses soins, tous ses jours, pâtissant d'autant plus cher à son troupeau que, ne le quittant que pour se rendre aux assemblées du clergé, on sont aller prêcher à Aix et dans qqs autres villes il en était plus connu. »

Ibid

Ayant prononcé en 1733, avec beaucoup d'éloquence l'oraison funèbre de Victor Amédée duc de Savoie, dans l'église de N. D. de Paris, il eut gratifié de l'abbaye de St Vincent du Luc et reçu la même année à l'acad. française.

Son économie et le revenu de son nouveau bénéfice joint à celui de son évêché, qui était peu considérable, le mirent en état de faire des épargnes, qu'on aurait désapprouvées, si l'hôpital de Vence n'en eût recueilli tout le fruit à sa mort. Huit années auparavant, il avait donné à son diocèse une marque de désintéressement qui mérite de trouver place ici, telle que M. Piganiol de la Force l'a rapportée dans sa description de la France : « Le comte de Brown, dit-il, étant entré en Provence sur la fin de 1746, à la tête d'une armée d'impériaux d'anglais et de Piémontais, la ville de Vence

et son district furent mis à 60 000 ᵗᵗ de contributions, qu'ils n'auraient pu payer sans tout ruiner et tout désoler ; mais le charitable évêque se sacrifia généreusement pour son troupeau et paya la somme demandée : action seule capable de l'immortaliser, si son éloquence ne l'avait déjà fait. »

Au bruit des approches des Impériaux, les habitants de Vence furent si épouvantés qu'ils voulaient abandonner leurs foyers et chercher leur salut dans la fuite ; mais leur évêque les rassura, et, se mettant à leur tête, il attendit les généraux ennemis à la porte de la ville et leur parla en ces termes :

« Vous ne venez point faire la guerre au citoyen mais au soldat : le Dieu des armées et le sort des
« batailles décideront qui, du roi, mon maître ou des vôtres, doit être le vainqueur ; mais l'humanité
« la générosité des princes que vous servez, ne vous permettent pas de maltraiter des citoyens désarmés

Ces paroles prononcées par un pasteur courbé sous le poids des années, et les procédés généraux et honnêtes, dont il usa envers les chefs de l'armée, qu'il reçut dans son palais, lui attirèrent si bien la vénération et la confiance de ces généraux, qu'il en obtint tout ce qu'il demanda pour ses ouailles. L'armée observa la plus stricte discipline des pandours allemands, si enclins au pillage, n'osent se le permettre et gouvernent sourds à la voix de leurs chefs, ils se soumettant à l'empire de la vertu et respectent les habitants en la personne du prélat.

Enfin, après avoir fourni une carrière bien glorieuse aux yeux du monde, Surian pensa à disposer de ses biens, non en faveur des membres de sa famille, auxquels la médiocrité de leur fortune semblait donner qqs droits, mais en faveur des pauvres, qu'il avait toujours regardés comme ses seuls héritiers légitimes d'un évêque ; mais en instituant les pauvres de Vence ses héritiers universels il voulut prévenir les inconvénients qui pourraient résulter de ses libéralités. « Mon intention, dit-il, est qu'après qu'on aura employé les fonds et revenus pour subvenir aux besoins des pauvres et des malades, le surplus soit employé à marier de pauvres filles, à rebâtir des maisons ruinées et à payer la pension de pauvres ecclésiastiques dans des séminaires, pour donner de bons sujets à l'église. »

Ayant ainsi pourvu à ses affaires temporelles et rempli avec exactitude pendant sa vie les devoirs attachés à la charge [illegible] il mourut le 3 août [illegible] dans la 84ᵉ année de son

emportant l'estime, la reconnaissance et les regrets des peuples confiés à ses soins. De sa vie, il n'a su ce que c'était que les procès et il n'a connu ses prérogatives comme évêque et comme seigneur de Vence que pour prouver qu'on peut, sans déroger à ses droits, s'attirer l'amour, le respect et la considération publique. C'était un homme très aimable dont la conversation était, on ne peut plus, intéressante. Il a donné toute sa vie l'exemple des mœurs les plus austères et en même temps les plus douces. Il n'était sévère que pour lui et indulgent que pour les autres. Si qq. ecclésiastique s'écartait de la décence convenable à son état, il jetait d'abord un voile sur lui pour le dérober aux regards du public et par une persuasion insensible, il le ramenait dans son devoir. Dans l'espace de 27 ans d'episcopat il n'a pas demandé une seule lettre à cachet, tandis que, de son temps les autres évêques croyaient ne pouvoir faire régner la tranquillité dans leurs diocèses que par un abus continuel des ordres surpris à l'autorité du prince. Son indifférence pour les affaires du temps jointe à ses liaisons avec plusieurs jésuites avant qu'il fut parvenu à la dignité d'évêque, l'avaient fait passer pour un ambitieux dans l'esprit d'un bon nombre de ses confrères; mais la conduite, qu'il a tenue le reste de ses jours, et le refus qu'il a fait d'être élevé sur des sièges plus considérables que celui où la Providence l'avait placé, ont dû convaincre les personnes équitables, qu'il avait agi en cela plutôt en philosophe qui aime le repos et la paix, qu'en politique qui cherche à faire son chemin.

On aurait souhaité que M. Surian se fût déterminé de son vivant à publier ses sermons; mais il répondit à qq'un qui le pressait de les faire imprimer, que, par inadvertance le feu avait pris à ses cahiers et qu'ils avaient été brûlés en partie. On prétend néanmoins que nous possédons qqs sermons de ce célèbre orateur dans un recueil intitulé: Sermons choisis sous les jours du carême, Liège 1758, 2 vol. in-12, sans approbation, ni privilège. On est tiré surtout le sermon sur le petit nombre des élus; mais tous ces discours ne sont pas de la même plume parce qu'ils ne sont pas tous du même auteur. Ceux de M. Surian furent fournis par les copistes. D'après l'édition de ces sermons on en a publié d'autres, qu'on assure être de lui sous ce titre:

Sermons de M. Surian, évêque de Vence, ci-devant prêtre de l'Oratoire, l'un des 40 de l'Acad. f.

Petit Carême. A Paris, chez Myon, Aîné, 1778 in 12.

S'il faut en croire l'éditeur, ces sermons fournis par un héritier de l'auteur, sont ceux que le P. Surian prêcha devant Louis XV, pendant le Carême de 1719

M. d'Alembert, ayant été choisi pour remplacer l'évêque de Vence à l'Acad. française, parla ainsi de lui dans son discours de réception.

« M. l'évêque de Vence ne fut redevable qu'à lui-même de la réputation et des honneurs dont il a joui. Il ignora la souplesse du manège, la bassesse de l'intrigue et les autres moyens si vils qui mènent aux dignités par le mérite : il fut éloquent et vertueux et mérita par ces 2 qualités l'épiscopat et ses suffrages.

M. d'Alembert peint ensuite la véritable éloquence et il ajoute : « Telle fut, Messieurs, celle de l'orateur qui est aujourd'hui l'objet de vos regrets : elle fut touchante et sans art, comme la religion et la vérité, il semblait l'avoir formée sur le modèle de ces discours nobles et simples, par lesquels un de vos plus illustres confrères inspirait au cœur tendre et sensible de notre monarque encore enfant les vertus dont nous goûtons aujourd'hui les fruits.

Qu'il serait à souhaiter que l'Église et la nation, après avoir joui si longtemps de l'éloquence de mon prédécesseur, pussent en recueillir les restes après sa mort : la lecture de ses ouvrages en ont sans doute justifié le succès. Mais M. l'évêque de Vence, par un sentiment que nous aurions blâmé, si nous n'en respections le principe, se défia, comme il le disait lui-même, de sa jeunesse et de ses partisans ; il fut trop éclairé pour n'être pas modeste ; son âme ressemblait à son éloquence, elle était simple et élevée. La simplicité est la suite ordinaire de l'élévation des sentiments parce que la simplicité consiste à se montrer tel qu'on est, et que les âmes nobles gagnent toujours à être connues. Enfin, ce qui honore le plus, Messieurs, la mémoire de M. l'évêque de Vence, c'est son attachement éclairé sous la religion. Il la respectait assez pour pouvoir la faire aimer aux autres ; il savait que les opinions des hommes leur sont du moins aussi chères que leurs passions, mais sont encore moins durables quand on les abandonne à elles-mêmes etc. »

Surian avait eu un frère dans l'Oratoire qui mourut en 1678

" P. S. — Les Jansénistes, dit M. d'Alembert, ont fait dit on à l'évêque de Vence les reproches les
" plus amers d'avoir coopéré à la condamnation de l'évêque de Senez, Soanen et d'avoir été
comme il le disent, un des Pères du concile d'Embrun qui déposa ce pieux évêque. Mais celui de
Vence était suffragant d'Embrun. Il ne pouvait guère se dispenser d'assister à cette assemblée
où il était appelé par son métropolitain. Il ne pensait pas d'ailleurs sur le jansénisme tout
oratorien qu'il avait été, comme l'évêque de Senez, son ancien confrère dans cette congrégation.
" Persuadé que l'Église avait accepté la Bulle à laquelle ce prélat était si hautement réfractaire,
" il ont pouvoir se joindre, sans blesser sa conscience, aux autres évêques qui prononcèrent cette
" condamnation. Mais aussi rempli de charité que de bonne foi, il osa blâmer avec courage
" le rigueur barbare qu'on exerça contre ce vieillard vertueux et respectable qu'on l'exilait dans
" un désert au fond de l'Auvergne. "

Nota : il faut que M. d'Alembert ait été bien mal servi dans les mémoires qui lui ont été
fournis pour composer l'éloge de M. Surian. Il en a [illegible] qu'il avait vu que ce prélat
n'avait pas assisté au concile d'Embrun ni coopéré à la condamnation de son ancien confrère,
mais bien M. de Bourchenu, son prédécesseur qui avant de se remettre de l'évêché de Vence
avait cru ne pouvoir terminer plus glorieusement les travaux de son épiscopat qu'en se
prêtant aux vues de M. de Tencin.

On ne voit pas non plus où le panégyriste des Membres de l'Académie a trouvé que le Père
Surian avait été obligé de quitter l'Oratoire par qqs dégoûts qu'il y essuya, ainsi qu'il ce
dit dans la note qu'il a mise à la suite de son éloge. Ce qu'il y a de certain, c'est que
Surian était encore prêtre de l'Oratoire et membre de la maison de Paris de la rue S. Honoré
lorsqu'il fut nommé à l'évêché de Vence.

51130 **SURIAN** (Jean), *évêque de Vence.* Discours prononcez dans l'Académie françoise le 12 mars 1733 à la réception de M. l'Evesque de Vence. *Paris, Coignard,* 1733, in-4, br., 31 pp. 25 fr.

Adry = Bibliothèque des Ecrivains de l'Oratoire T V f° 34 (Bibl. Nle fonds français N° 25685)

Adry donne d'abord les notes de l'abbé Bonardi, qu'il appelle le Mss. de 1722 et ajoute :

Après avoir prêché avec beaucoup de succès dans les provinces, pendant qu'il demeurait à la maison de Caen, il fut appelé pour prêcher et demeurer à la maison de St Honoré.

Il a composé une Oraison funèbre de Louis XIV, qu'il devait prononcer dans l'église des Pères de l'Oratoire pour les académies des sciences et des Belles Lettres ; mais le service ne fut pas fait par la misère des temps.

Il fit, en 1722, le Panégyrique de S. Louis devant l'Acad. française.

Il avait préparé l'oraison funèbre de Louis XIV qui devait être prononcée à l'Oratoire et ceux, à qui il en lut qqs morceaux, les trouvèrent fort au dessus de tout ce qui avait paru sur le même sujet pour l'élévation et la délicatesse. Mais ses supérieurs ne jugèrent pas à propos d'en faire, voyant qu'il ne s'en faisait pas dans les autres communautés de Paris

---

Bouche = Essai sur l'Histoire de Provence et des Provençaux célèbre Marseille 1785

J. Bte Surian de St Chamas mort en 1754, entra fort jeune dans la Cong. de l'Oratoire. Il porta dans ce corps recommandable par son respect pour la religion et les mœurs, par son amour pour les sciences et son zèle pour l'instruction de la jeunesse, le germe des vertus et des talents qu'il fit éclater dans la suite. Comme la nature et l'art ne lui avaient rien refusé de ce qui peut ~~contribuer~~ constituer le grand orateur, ses supérieurs le destinèrent aux travaux de la chaire. Il y acquit bientôt la plus grande réputation. Un carême qu'il prêcha devant le roi, le fit nommer en 1727 à l'évêché de Vence.

En 1732, il fut choisi par Louis XV pour prêcher l'oraison funèbre de Victor Amédée, duc de Savoie et premier roi de Sardaigne. Un an après il fut reçu membre de l'académie française. Lorsque, en 1747, les armées autrichiennes entrèrent en Provence, Surian alors âgé de 77 ans, se présenta à leurs généraux et les toucha si vivement, par son air vénérable, ses prières et ses manières affables, qu'il sauva Vence et son terroir du pillage dont ils étaient menacés.

Il a rempli le siège de Vence 2 ans et mourut pleuré par les pauvres, respecté par les riches et estimé des savants.

Nous n'avons de lui que son Petit Carême qui n'est pas digne certainement de la réputation que son auteur s'était faite. Surian mérite d'être mis au rang des sages, mais il ne sera jamais compté parmi les orateurs sacrés du premier rang.

Tel écrit récité se soutient à l'oreille
Qui, dans l'impression, au grand jour se montrant,
Ne soutient pas des yeux le regard pénétrant.

Dictionnaire des hommes illustres de Provence =

J. Bte Surian naquit à St Chamas le 20 sept 1670 de Joseph Surian, originaire de Florence, de la maison Suriany qui tenait un rang distingué et de Madeleine Broglio. Après avoir fait ses études d'abord à Martigues et ensuite à St Chamas même, il entra dans la congrégation de l'Oratoire. Ce corps s'aperçut bientôt qu'il possédait en la personne de Surian un sujet qui devait suivre de près le célèbre Massillon dans la carrière de l'éloquence, joignant au talent de la parole une composition mâle et rapide, une figure noble, un bel organe et tous les grands moyens qui forment l'orateur, il fit bientôt retentir les chaires de Paris, prêcha le carême devant le roi et réunit tous les suffrages de la cour et de la ville.

Ami des savants et des gens de lettres il s'attacha même à ceux d'entre les Jésuites qui avaient de la célébrité et il n'entra jamais dans les querelles du jansénisme qu'il déplorait avec les personnes sages de son corps.

Il fut nommé à l'évêché de Vence en 1727. Il se rendit bientôt dans son diocèse et il y fit une résidence scrupuleuse. Doué d'un esprit très conciliant, il maintenait la concorde entre ses curés et leurs ouailles où il assoupissait bientôt leurs divisions. Austère pour lui-même et indulgent pour les autres, il voilait aux regards du public les fautes de ses prêtres et par une persuasion insensible, il les ramenait dans la bonne voie. Dans l'espace de 2 ans d'évêchés, il ne demanda pas une seule lettre de cachet, tandis que

de son temps, les autres évêques faisaient un usage si fréquent de ces ordres souverains.

Ses talents oratoires, ses vastes connaissances en littérature son goût pour les sciences et les beaux-arts lui ouvrirent les portes de l'Académie française. Il y fut reçu en 1733, à la place de M. Poisson, évêque de Metz. Mais il préféra ses devoirs d'évêque à ceux d'académicien. Il borna sa fortune à l'évêché de Vence et il ne vint à Paris que dans les occasions où sa présence était absolument nécessaire. Il refusa constamment les autres sièges qu'on lui offrit, disant, à l'exemple de M. Du Vair l'un de ses prédécesseurs, qu'il ne quittait point une femme pauvre pour en prendre une riche.

Le roi l'ayant chargé de prononcer l'oraison funèbre de Victor Amédée, à qui la France imputait une infraction à un traité solennel, il dit courageusement la vérité, ne déguisa rien et fut également approuvé des deux cours de Versailles et de Turin.

Ce vertueux évêque aimait les pauvres; mais il les soulageait avec sagesse et sans les entretenir dans l'oisiveté par une charité mal entendue.

Son zèle ne fut jamais plus actif que lors de l'irruption des Autrichiens et des Piémontais en Provence, en 1747. Les habitants de Vence voulaient abandonner leurs foyers. Surian les rassura, se mit à leur tête, attendit les généraux ennemis aux portes de la ville et leur fit tomber les armes des mains en leur parlant en ces termes: « Vous ne venez point faire la guerre aux citoyens, mais aux soldats. Ce dieu des armées et de tous les batailles décidera qui, du roi mon maître, ou des vôtres, doit être le vainqueur, mais l'humanité, la générosité des princes que vous servez, ne vous permettant pas de maltraiter des citoyens désarmés » ce vieillard vénérable conduisit dans son palais les généraux et les principaux officiers de l'armée, où il acheva de les subjuguer par ses procédés et par ses manières, comme il les avait gagnés par sa présence. Il prodigua, dans cette importante occasion, le trésor qu'il avait amassé par ses épargnes et l'échangea contre le bonheur public.

Un aide de camp ayant eu la témérité de lui demander ce qu'il croyait qu'il faudrait de Vence à l'armée autrichienne pour aller jusqu'à Lyon, le cœur de M. Surian, toujours français au milieu des ennemis, lui dicta sur le champ cette réponse: « Je sais bien, Monsieur, le temps qu'il me faut pour me rendre à Lyon; mais je ne saurais vous dire celui qu'il faudrait à une armée qui aurait à combattre les troupes du roi, mon maître. »

Sa famille n'était pas riche et elle avait des droits à ses bienfaits: mais il ne fit qu'un modique legs à 3 de ses parents. Il eût eu honte aux pauvres si ses parents n'eussent été eux mêmes pauvres et malheureux. Il institua l'hôpital de Vence son héritier universel.

Il ne connut jamais les procès et il n'usa de ses prérogatives, comme évêque et seigneur de Vence que pour prouver qu'on peut, sans déroger à ses droits, s'attirer l'amour, le respect et l'admiration publique.

Il mourut le 3 août 1754 dans la 84e année de son âge. Les habitants de Vence voulant exprimer leur reconnaissance pour un bienfaiteur si chéri, firent placer l'inscription suivante sur la porte principale de leur hôpital:

« A la mémoire de Messire Jean Bte Surian, conseiller du roi en ses conseils, évêque et seigneur de Vence, l'un des 40 de l'académie française ... les talents et les vertus firent de ce prélat un des ornements de l'Eglise de France, la gloire et l'honneur de ce Diocèse.

« Les recteurs de cet hôpital, son héritier universel, lui ont dressé ce monument sous l'épiscopat de Mgr de Lorry, l'an 1755. »

M. Surian ne voulut se survivre à lui même que par le souvenir de ses vertus.

Il supprima presque tous ses mss. Un de ses parents a fait imprimer son petit traité de l'éloquence de la chaire, ouvrage posthume, à la suite de ceux d'Alembert, son successeur à l'Académie, a très bien caractérisé son éloquence dans son discours de réception en disant avec autant de précision que de justesse et de goût qu'elle fut touchante et sans art comme la religion et la vérité.

Guérin avocat au Parlement d'Aix: Eloge historique de M. Surian evêque et seigneur de Vence, l'un des 40 de l'Académie française. A Paris, de l'imprimerie de M. Lambert, rue de Labarpe, près St Côme. 1772. 1 vol. in 8 de 94 pages.

4 acquitte la dette de ma patrie et je réveille la cendre d'un homme qui mérite d'être présenté à la postérité comme un modèle de sagesse et de vertu. Un de ses ennemis les plus célèbres de l'Europe d'Alembert en a ébauché l'éloge et le portrait devrait être réservé à son pinceau. Je ne prends la plume après lui que comme un amateur qui travaille sur de beaux dessins de Raphaël, ou un officier qui ose célébrer un héros après avoir

longtemps admiré les opérations et les vues profondes d'un général qui n'a jamais connu que des succès.

M. Surian a vécu pendant 25 ans dans son diocèse sans entretenir de relations avec la capitale. D'Alembert, qui l'a remplacé à l'Académie française, n'a pu se procurer dans le temps les renseignements qui lui étaient nécessaires pour en faire un éloge complet. L'amitié, dont M. Surian honorait mon père, m'a mis à portée de savoir les principales circonstances de sa vie. Je n'en ai retardé la publicité que par des raisons particulières.

Jean Bte Surian naquit à St Chamas en Provence le 20 septembre 1670 de Joseph Surian, originaire de Florence de la famille Suriany, qui y tenait un rang distingué et de Magdeleine Broglia. Il reçut les premiers principes d'éducation aux Martigues, lieu peu distant de St Chamas et ensuite à St Chamas même, après quoi il entra dans la Congrégation de l'Oratoire. Son père qui avait plusieurs enfants et une fortune médiocre, désirait qu'il s'adonnât au commerce; mais son goût pour l'étude et les influences de sa mère, qui reconnaissait en lui les germes des talents qu'il devait développer un jour, firent cesser tous les obstacles. Son père céda moins aux désirs d'un fils qu'à l'ascendant d'une épouse pour laquelle il avait beaucoup de déférence.

La congrégation de l'Oratoire ne tarda pas à s'apercevoir qu'elle possédait en la personne du P. Surian un sujet qui devait suivre de près le célèbre Massillon dans la carrière de l'éloquence et le surpasser peut-être par les qualités sociales et les agréments de son commerce. Ceux qui ont connu Massillon sans connaître Surian, n'en conviendront pas, ceux qui ont connu Surian sans connaître Massillon, feront encore moins cet aveu. Les amis de l'un et de l'autre n'ont osé prononcer.

Il joignait au talent de la parole et d'une éloquence mâle et rapide, une figure noble, un bel organe et tous les grands moyens qui doivent concourir pour former un orateur. Il fit bientôt retentir les chaires de Paris; il s'y acquit une réputation distinguée et il fut chargé de prêcher le carême devant le roi. Les suffrages de la cour et de la ville n'ont jamais été si unanimes qu'ils le furent en cette occasion. Le Père Surian aimait les savants et les gens de lettres; il s'attachait même à ceux d'entre les Jésuites qui avaient de la célébrité.

Les débats du Jansénisme étaient alors dans la plus grande activité. Le P. Surian ne voulut point y entrer et il continua de cultiver habituellement les liaisons qu'il avait formées avec plusieurs Jésuites, qui déploraient, ainsi que lui, l'acharnement des deux partis. Il éprouva, dans sa congrégation, quelques désagréments, moins l'ouvrage du corps même, que celui d'un petit nombre d'esprits ardents et fougueux, qui ne concevaient pas qu'on pût être modéré et tolérant en fait d'opinions.

Ces dégoûts lui firent désirer de pouvoir jouir de l'indépendance et lui inspirèrent une ambition qu'il n'aurait peut-être jamais eue, si tous les Confrères lui eussent rendu la justice qu'il méritait.

La réputation qu'il s'était acquise, les agréments de la société, l'esprit de modération qu'il manifestait dans un temps où cette vertu, toujours rare, l'était plus que jamais, lui firent des amis et des protecteurs. Les Jésuites étonnés qu'un de leurs ennemis naturels pût être indifférent pour leurs querelles, le virent avec une admiration qu'ils recarmaient et n'osèrent le traverser.

Il fut nommé à l'évêché de Vence en 1727. La Congrégation de l'Oratoire, qui s'imagina que M. Surian n'avait ménagé les Jésuites que par des motifs d'ambition, crut qu'il allait devenir leur antagoniste et lui faire des prosélytes parmi les évêques.

Mais, inébranlable sur des principes qu'il puisait dans son cœur et philosophe comme il l'a été toute sa vie, M. Surian évita toujours de se mêler des querelles du jansénisme. Il dit à ses anciens confrères que son nouvel état lui imposait d'autres devoirs; qu'appelé par la Providence à l'épiscopat, il la remerciait de ce qu'elle l'avait placé dans un des plus petits sièges du royaume, où il pourrait goûter la paix et la tranquillité qu'il avait toujours ambitionnées.

Il se rendit bientôt dans son diocèse et il y reçut en philosophe, comme il avait vécu à l'Oratoire. Il y a fait une résidence scrupuleuse et il a rempli les devoirs de l'épiscopat d'après les principes dont il était animé.

Il n'a jamais pu gagner sur lui de prendre un air de sévérité envers ceux qu'il avait à punir; ses reproches étaient plutôt les conseils d'un ami et les avertissements d'un père que les ordres d'un supérieur et d'un évêque.

M. Surian a possédé au suprême degré l'esprit de conciliation. Si quelque paroisse se plaignait de son curé ou des vicaires, il employait pour ramener la paix, des moyens si efficaces qu'il détruisait tout germe d'animosité; et, quand il avait gagné les esprits, il disait aux habitants: « Votre curé se corrigera, il me l'a promis, il vous aime: le temps et les réflexions me sont de sûrs garants qu'il tiendra parole. Souvenez-vous que les prêtres sont des hommes, et que s'il était en moi de vous en donner d'autres que ceux que vous avez, vous vous en trouveriez peut-être moins bien. Ainsi, mes enfants, retournez dans votre paroisse; vivez en paix et aimez-vous. »

Il a donné l'exemple des mœurs les plus austères et en même temps les plus douces: il n'était sévère que pour lui et indulgent que pour les autres. Si quelque ministre de l'autel avait le malheur de succomber à la fragilité humaine, il jetait d'abord un voile sur lui pour le dérober aux regards du public et par une persuasion insensible il le ramenait dans la bonne voie. C'est ainsi qu'il guérissait le malade en compatissant à ses infirmités. Où prenait-il

donc des moyens si rarement employés ? Dans l'âme du philosophe et du vrai chrétien dans la science.

Dans l'espace de 27 ans d'épiscopat, il n'a pas demandé une seule lettre de cachet, tandisque, de son temps, les autres évêques croyaient ne pouvoir faire régner la tranquillité dans leurs diocèses que par un abus continuel des ordres surpris à l'autorité du prince remède quelquefois nécessaire, mais dont il ne faut user qu'avec la plus grande circonspection.

L'académie française voulut posséder M. Surian ; il était digne de lui appartenir, soit par ses talents oratoires, soit par ses vastes connaissances en littérature, soit enfin par son goût pour les sciences et pour les beaux-arts : il fut nommé académicien en 1733 à la place de M. de Coassin, évêque de Metz.

L'académie n'a guère pu profiter de ses lumières. M. Surian préféra ses devoirs d'évêque à ceux d'académicien, il borna sa fortune à l'évêché de Vence et il ne vint à Paris que dans les occasions où sa présence était absolument nécessaire. On lui offrit d'autres sièges, il les refusa constamment et il dit, à l'exemple de M. du Vair, un de ses prédécesseurs, qu'il ne quittait point une femme pauvre pour en prendre une riche.

A la mort de Victor Amédée, roi de Sardaigne, M. Surian fut choisi par le roi pour prêcher l'oraison funèbre de ce prince. C'était une tâche difficile à remplir. Victor Amédée avait toutes les qualités d'un prince et toutes les faiblesses d'un homme. La France lui imputait une infraction à un traité solennel. M. Surian aimait la vérité, il ne déguisa rien et il eut le suffrage de la Cour de Versailles et de celle de Turin.

Ce vertueux prélat aimait les pauvres, mais il a su venir à leur secours sans les entretenir dans l'oisiveté par des libéralités qu'il ne put concilier avec sa sagesse. Le vulgaire n'aperçoit pas toujours ce qui distingue la bienfaisance éclairée d'avec la charité mal entendue. M. Surian brava le reproche de ne pas faire aux pauvres, de son avant, tout le bien qu'il aurait pu ; mais en amassant des sommes assez considérables, dont les pauvres seuls ont profité, il n'a pas voulu ressembler à ces avares qui veulent multiplier leurs jouissances par leurs privations. Il a vu que, dans une petite ville de province, située à l'extrémité du royaume, dénuée de ressources, il fallait avoir un fonds en réserve pour des moments de calamité et des disettes inattendues.

Ces sortes de prévoyances sont les signes auxquels on reconnaît ces hommes supérieurs qui, à travers le voile du temps, lisent dans l'avenir.

Le zèle de M. Surian ne fut jamais plus actif que lors de l'irruption que les Autrichiens et les Piémontais firent en Provence en 1747. Le territoire de Vence, voisin des états du roi de Sardaigne, fut le premier exposé aux ravages de la guerre. Les ennemis paraissent, les habitants s'alarment et veulent abandonner leurs foyers. Surian les rassure, se met à leur tête, attend les généraux ennemis aux portes de la ville et leur parle en ces termes. « Vous ne venez point
« faire la guerre au citoyen, mais au soldat. Le Dieu des armées et le sort des batailles décideront qui, du roi mon Maître
« ou des vôtres doit être le vainqueur ; mais l'humanité, la générosité des Princes que vous servez, ne vous permettent pas de maltraiter des citoyens désarmés. »

Toute l'armée est saisie d'étonnement et de respect pour ce vieillard vénérable. Dans cette circonstance affligeante pour son cœur, comme sujet et comme évêque, pourquoi ne dirions-nous pas, comme père ? il secoue le fardeau des ans avec un courage qui ranime ses forces et il conduit dans son palais les généraux et les principaux officiers de l'armée. Là, il achève de les subjuguer par ses procédés et ses manières, comme il les avait gagnés par sa présence.

C'est ici le moment de connaître et de juger Surian. Il porte la main avec joie et avec transport sur ce trésor, dont on lui faisait un crime. Ce n'était pas la soif des richesses qui les lui avait fait amasser, mais une bienfaisance réfléchie. Si sa modestie n'eût fait taire sa vertu, il aurait pu dire dans cet instant : « Citoyens, les voilà ces épargnes ; venez et recueillez en le fruit » ; mais il jouit de son triomphe en silence et il ne se souvient qu'il a un trésor que pour l'échanger contre un trésor, seul digne de lui, le bonheur public.

La Providence semble se plaire à seconder ses vues bienfaisantes : tout concourt à ses desseins. La ville paye des contributions ; mais elles sont si modiques qu'elle gagne plus qu'elle ne perd dans les désastres de la guerre. L'argent que les ennemis ont versé en Provence dans cette occasion, a fait doubler la valeur des hérétiques et a fort accru la masse des fortunes. L'armée exerce la plus exacte discipline : les pandours allemands (espèces de troupes légères qui n'en connaissent aucune) n'osent pas se permettre le pillage ; et, souvent sourds à la voix de leurs chefs, ils se soumettent à l'empire de la vertu et respectent les habitants en la personne du Prélat.

Si les généraux donnent un ordre trop rigoureux pour des fournitures que la ville ne puisse faire, Surian se montre et l'ordre est révoqué.

Un aide de camp lui demande indiscrètement ce qu'il croyait qu'il faudrait de temps à l'armée autrichienne pour aller jusqu'à Lyon : le cœur de M. Surian, toujours français au milieu des ennemis, lui dicte sur le champ cette réponse : « Je sais bien, Monsieur, le temps qu'il me faut pour me rendre à Lyon, mais je ne saurais estimer celui qu'il faudrait à une armée qui aurait à combattre les troupes du roi, mon Maître. »

Sa famille n'était pas riche et elle avait des droits à ses bienfaits. Le vertueux évêque n'ose pas se décider à

lui faire un modique legs à 3 de ses parents, auxquels il était d'une absolue nécessité ; il faut qu'un ami de l'humanité, qu'il honorait de la confiance la plus intime, soit leur intercesseur auprès de lui. M. Surian ne se rend à ses instances qu'à condition qu'il fera connaître, dans ses dernières volontés les motifs qui l'ont décidé au legs. « Je lègue, a-t-il dit, à ma nièce que son malheur a rendue pauvre la somme de ..... Il avait des neveux pour lesquels les mêmes motifs réclamaient : il ne leur a donné que ce qu'il fallait pour subvenir à l'entretien de ces pauvres enfants.

Il eût cru faire un larcin aux pauvres si ses talents n'eussent été eux mêmes pauvres et malheureux. Ce principe était tellement gravé dans son cœur qu'il n'a donné que ses biens patrimoniaux, qui ne provenaient point de ses bénéfices, à celui d'entre eux qui portait son nom.

M. Surian a institué les pauvres de Vence ses héritiers universels ; mais il a voulu prévenir les inconvénients qui pourraient résulter de ses libéralités. Mon intention est qu'après qu'on aura employé les fonds et revenus pour subvenir aux besoins des pauvres et des malades, le surplus soit employé à marier de pauvres filles, à rebâtir des maisons ruinées et à payer la pension de pauvres ecclésiastiques dans les séminaires pour donner de bons sujets à l'Eglise.

Ici, l'âme de M. Surian s'est développée tout entière. On reconnaît dans ses dispositions le citoyen vertueux et éclairé, qui veut le bien et qui veut le bien faire ; il aperçoit tous les ressorts qu'on peut employer pour favoriser l'agriculture et la population et il en prescrit l'usage.

Sa ferveur pour la religion ne le cède point à ses autres vertus. Convaincu qu'il est des sujets, doués de talents, qu'un manque de fortune peut faire perdre à l'Eglise, il veut qu'on puisse cultiver, s'il est permis de se servir de cette expression, des terres fertiles qui pourront être un jour de grand rapport et qui, n'étant pas mises en valeur, resteraient dans une oisiveté pour laquelle la nature ne les a pas faites.

M. Surian n'a su de sa vie ce que c'était que les procès et il n'a connu ses prérogatives, comme évêque et seigneur de Vence, que pour prouver qu'on peut, sans déroger à ses droits, s'attirer l'amour, le respect et la considération publique.

Il est mort le 3 août 1754 dans la 84e année de son âge. Pénétré des sentiments d'une prête douce et tranquille les approches du trépas, loin d'effrayer son âme semblaient l'élever à l'immortalité du bonheur réservé à la vertu.

Les habitants de Vence ne savaient de quelle manière ils pourraient exprimer leur reconnaissance pour un bienfaiteur si chéri : tous les moyens leur paraissaient faibles et impuissants ; l'éloquence muette mais sincère et touchante du sentiment et les larmes des malheureux, qu'ils essaient tous les jours par ses libéralités, l'honoraient assez à leurs yeux et dans leur cœur, mais cet hommage le plus pur et le moins suspect de flatteries, n'a pu suffire à leur délicatesse ; ils ont fait placer cette inscription sur la porte principale de leur hôpital :

A la mémoire de Messire J. Bte Surian, conseiller du roi en ses conseils, évêque et seigneur de Vence, « l'un des 40 de l'Académie française ... etc. Les talents et les vertus firent de ce Prélat un des ornements de l'Eglise de France, la gloire et l'honneur de ce diocèse.

« Les Recteurs de cet hôpital son héritier universel, lui ont dressé ce monument sous l'épiscopat de Monseigneur de Lorry, l'an 1765. »

M. de Lorry, évêque de Tarbes, ci-devant évêque de Vence, a voulu rendre, le premier, hommage à M. Surian. L'inscription a été placée en sa présence.

M. Surian n'a voulu se survivre à lui-même que par le souvenir de ses vertus : il joignait, à ce qui les embellit toutes, un fond de modestie que rien n'a pu altérer ; il a tout sacrifié, non à sa gloire, mais au succès d'un orateur chrétien et il aurait voulu sacrifier sa réputation à sa modestie ; c'est ce qui le détermina à supprimer presque tous ses manuscrits.

Un de ses parents a fait imprimer son petit Carême (à Paris, chez Nyon l'aîné en 1778). Cet ouvrage était imparfait et on ne peut le regarder que comme les dépouilles d'un homme trop peu connu. M. Surian a dû une partie de ses succès à une onction qui lui était si naturelle, qu'il se livrait souvent aux mouvements de son cœur, sans s'astreindre à ce qu'il avait mis sur le papier ; et dans ces moments d'abandon, il était peut-être, par une sorte d'inspiration plus grand que lui-même.

Il joignait à toutes les qualités sociales une gaieté qu'il a conservée jusqu'au dernier moment : elle était plutôt l'effet de la philosophie et le fruit de ses réflexions qu'un don de la nature. Si, comme orateur, il ne peut pas être placé au premier rang, en le jugeant par ce qui nous reste de lui, il jouit d'une gloire plus désirable : il peut être comparé aux hommes les plus sages dont l'histoire nous ait transmis le souvenir. Qu'il nous soit permis de dire avec le président de Montesquieu (Esprit des lois, livre 28 ch. 4) que, par un malheur attaché à la condition humaine, les grands hommes modérés sont rares et nous pourrons nommer Surian et le faire asseoir à côté de ces sages, dont le nom doit être conservé dans les annales de la bienfaisance et de la philosophie chrétienne.

Ces sortes de vertus honorent plus l'humanité que les qualités brillantes de conquérants et de héros ; aussi l'Histoire en fournit-elle moins d'exemples. Et, comme il est toujours plus aisé de suivre sa pente que de l'arrêter, peut-être dans la classe des hommes supérieurs est-il plus facile de trouver des gens extrêmement vertueux que des hommes extrêmement sages.

que ne mérite point celui qui est tout à la fois vertueux et sage !

lu et approuvé le 30 avril 1779 de Sauvigny. Vu l'approbation et permis d'imprimer, le 1er mai 1779 Le Noir.

Enregistré à Paris ce 4 mai 1779. Signé Lottin, l'aîné Syndic. Paris, Imprimerie Lambert rue de la Harpe près St Côme.

Cet article a été retranché par le Journal de Paris du 11 juin 1779 jeudi

---

D'Alembert — Eloge de Surian. Il cite quelques traits différents de ceux de Surian entre autres : [illegible]

Obligé de quitter l'Oratoire par qqs dépôts qu'il y remplissait il dit à ses anciens confrères lorsque la Providence l'eut fait évêque, qu'il la remerciait de l'avoir placé dans un des plus petits sièges du royaume où il pourrait jouir de la paix qu'il préférait à tout.

Si qq. paroisse de village se plaignait de son pasteur, l'indulgent prélat répondait aux paysans. « Votre curé se corrigera, il ne l'a promis, il vous aime. Souvenez-vous, mes enfants, que les prêtres sont des hommes. Retournez dans votre paroisse, vivez en paix et aimez-vous. »

Résolu de laisser par son Testament aux pauvres de son Diocèse tout ce qu'il possédait, il ne se détermina qu'avec peine et à la sollicitation d'un ami, à donner dans cette succession qq. part à ses parents. L'indigence où ils étaient, fut le seul motif qui lui fit changer de résolution. Il légua par ce Testament une médiocre somme à sa nièce que son malheur, dit-il, a rendue pauvre. Il ne laisse de même à son neveu que ce qu'il fallait pour l'entretien de ses pauvres enfants.

D'Alembert dit qu'il avait tracé ce portrait de M. l'évêque de Vence d'après l'idée que le feu P. de la Valette, alors général de l'Oratoire nous avait donnée de son caractère et de sa personne. Ce général qui avait fort connu ce Surian, regrettait beaucoup que, par le malheur des circonstances, les sujets de ce mérite fussent devenus plus rares dans la société qu'il gouvernait avec tant de sagesse. « En nous montrant la maison en habitant et tout une partie était alors abattue ; » Voilà, nous disait-il avec douleur, le triste image de l'état actuel de notre congrégation ! Puissent des circonstances plus favorables où elle se trouve aujourd'hui, rendre cet état plus heureux ! Puisse cette société d'hommes honnêtes et paisibles, qui dans des temps de trouble et de persécution, a donné tant d'exemples de modération et de sagesse, en donner de plus efficaces encore dans les temps de calme et de lumière où nous vivons et condamner également, par ses principes et sa conduite, cet absurde fanatisme de religion si nuisible aux progrès de la religion même !

(1)

Les Jansénistes ont fait, dit-on, à l'évêque de Vence les reproches les plus amères d'avoir concouru à la condamnation de l'évêque de Senez, Soanen et d'avoir été, comme ils le disent un des juges du comité d'Embrun qui déposa ce pieux évêque. Mais l'évêque de Vence était suffragant d'Embrun : il ne pouvait guère se dispenser d'assister à cette assemblée, où il était appelé par son métropolitain. Il ne pensait pas, d'ailleurs, sur le Jansénisme tout orateurien qu'il était, comme l'évêque de Senez, son ancien confrère dans cette congrégation ; persuadé que l'Eglise avait accepté la Bulle, à laquelle ce prélat était si hautement rébelle, il crut pouvoir se joindre, sans blesser sa conscience, aux autres évêques qui prononcèrent cette condamnation. Mais, aussi rempli de charité que de bonne foi il osa blâmer avec courage la rigueur barbare qu'on exerça contre ce vieillard vertueux et infirme en l'exilant dans un réduit au fond de l'Auvergne. »

Son portrait gravé aux archives de l'Oratoire

» en tête de l'ouvrage de l'abbé Rosne, Surian év. de Vence

Ses armes coupé de sable sur argent, à une croix ancrée, coupée de l'un en l'autre

Fugold = Supplément à l'Essai de la bibliographie oratorienne. Paris. Liège 1882

J.B. Surian né à St Chamas Provence le 20 sept. 1670 mort evêque de Vence le 3 août 1754

Oraison funèbre de victor amédée, roi de Sardaigne prononcée dans l'église de N.D. de Paris.

Petit Carême prêché en 1719. Paris, 1722 in-12
+ le même Lyon 1778 in 12.

Sermons choisis pour le carême restés en portefeuille par l'abbé de la Chambre Liège, Broncart, Paris, Guerin) 1738. 2 vol in 12, sans approbation, ni privilège ni préface. Les 2 volumes renfermaient 13 sermons chacun. Quérard 6 49-50

Hoefer = Nouvelle biographie générale. Paris Didot, 1865, 6 HH, col. 673 =

« Jean Bte Surian prélat français né à St Chamas, Provence, le 20 septembre 1670, mort à Vence le 3 août 1754. Entré dans la Congrégation de l'Oratoire il se voua à la prédication. Deux avents (718 et 725) et deux carêmes (719 et 722) prêchés devant Louis XV lui valurent le petit siège de Vence janvier 1728. Il assista comme député de la province à plusieurs assemblées du clergé. Le 12 mars 1733 il fut admis dans l'Acad. française à la place de Mgr de Coislin evêque de Metz. La même année (29 août) il avait prononcé à N.D. de Paris l'oraison funèbre de Victor Amédée II, roi de Sardaigne. Surian était un homme doux, l'un de ces bienfaiteurs, et non de ces habitués jaloux de l'obligation de la résidence; il montra de la fermeté lors de l'invasion des Autrichiens en 1745.

« Son éloquence, dit D'Alembert, qui lui succéda dans l'Académie, fut touchante et sans art, comme la religion et la vérité. Il fut comparé à Massillon, son confrère; mais son style est moins pénétrant et moins pathétique »

Un incendie consuma dans les abîmes qui contenaient les sermons de Surian, qui, alors avancé en âge ne prit point la peine de les écrire de nouveau. On en possède pourtant quelques-uns, entr'autres celui sur le petit nombre des élus, son chef d'œuvre dans le Recueil des sermons choisis pour le Carême, Liège, 1738, 2 vol in 12 et on a imprimé son Petit Carême, prêché en 1719, Paris, 1778, in 12

Ses sermons ont été réimprimés dans la collection de l'abbé Migne.

Chaudon Delandine = Dictionnaire historique, Paris, Renard 1823 6 XXV p. 279 =

Jean Bte Surian, né à St Chamas en Provence le 20 septembre 1670, d'abord prêtre de l'Oratoire, entuite evêque de Vence prêcha 2 avents et 2 carêmes à la cour, et ses sermons lui valurent la mitre en 1728. Retiré dans son petit Diocèse, Surian n'eut que pour se rendre aux assemblées du clergé. Le soin de son troupeau fut sa seule occupation. Lorsque qq. paroissien se plaignait de son curé, l'indulgent prélat répondait aux paysans « Pourvu que vos mœurs soient plus pures que les pâtres sont des hommes, votre curé se corrigera; si non je le prouis. Retournez dans votre paroisse et vivez en paix. »

On lui offrit d'autres sièges que le sien: « Je ne quitterai point, répondit-il, une femme, sauvre pour une femme riche. »

Il mena une vie très frugale et quoique il possédât un des evêchés les plus modiques de France, il laissa aux pauvres des épargnes considérables à sa mort arrivée le 3 août 1754.

Il fut de l'Académie française en 1733 à la place de Coislin et la même année il prononça à N.D de Paris l'oraison funèbre de Victor Amédée, roi de Sardaigne.

Surian était un homme doux et timide. Malgré cette timidité, il montra de courage et du patriotisme à l'époque de l'invasion des autrichiens en Provence. Un officier ennemi lui ayant demandé combien il faudrait de Français à l'armée autrichienne pour se rendre à Lyon: « Je sais répondit-il, le nombre dont j'aurais besoin pour faire ce voyage: mais j'ignore celui qu'il faudrait à une armée qui aurait des Français à combattre »

Le travail l'appauvrit par accès lui coûtait infiniment et cela seul lui aurait fait renoncer à la prédication, si l'espérance de parvenir par ce moyen ne l'avait soutenue.

Nous possédons quelques uns de ses sermons entr'autres celui du petit nombre des élus, qui est son chef d'œuvre dans le Recueil des sermons choisis pour les jours du carême. Liège, 1738, 2 vol. in 12

On a imprimé aussi 1778 son Petit Carême, prêché en 1719, in 12.

« Son éloquence, dit D'Alembert, qui lui succéda à l'Académie, fut touchante et sans art, comme

la religion et la vérité. Il fut comparé à Massillon, son confrère, mais son style est moins pathétique."

Pérennès : Biographie Universelle, Paris, 1848, t. XI, p. 589 =

M. Bte Surian, év. de Vence et prédicateur célèbre, naquit à St Chamans en Provence, le 20 septembre 6[illegible]0 (Les Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique du 18e siècle, disent en 1668).

Il entra à l'Oratoire et s'y livra à la prédication. Deux avents et 2 carêmes qu'il prêcha devant le roi firent sa réputation et lui valurent en 1728, l'évêché de Vence (refusé à [illegible] Bruys. Il fut de l'Acad. fran. où il succéda à M. de Cousin et y eut M. Clément pour successeur. Ce dernier, chargé suivant l'usage de faire l'éloge de son prédécesseur, s'exprime ainsi d'abord sur son sujet dans son discours de réception :

« M. l'évêque de Vence ne fut redevable qu'à lui-même de la réputation et des honneurs dont il a joui. Il ignora la souplesse de manège, la bassesse de l'intrigue et tous les moyens méprisables qui mènent souvent aux dignités par l'avilissement. Il fut éloquent et vertueux et ces 2 qualités lui méritèrent l'épiscopat et vos suffrages »

Après avoir parlé du style propre aux discours religieux, d'Alembert ajoute : « Telle fut l'éloquence de l'orateur qui est aujourd'hui l'objet de vos regrets ; elle fut toujours haute et sans art, comme la religion et la vérité. Il semblait l'avoir formée sur le modèle de ses discours nobles et simples par lesquels un de vos plus illustres confrères inspirait au cœur noble et sensible de notre monarque encore enfant les vertus dont nous jouissons aujourd'hui les fruits. » Il y a néanmoins une grande distance entre Massillon et Surian.

Le sermon sur le petit nombre des élus passe pour le chef d'œuvre de Surian. (Il le récite comme dans Chaudon)

Table raisonnée et alphabétique des nouvelles Ecclésiastiques de 1728 à 1760 en 1762 t. II p. 856 =

Jean Bte Surian, oratorien. De sentiments très conformes à la Constitution. Nommé à l'évêché de Vence (1728 25 janvier, 2e article de Paris, t. IV p. 16) Déclare signer de bonne grâce le formulaire et reconnaître tous les Juifs de l'Oratoire qui n'en feraient pas autant. Réponse d'un homme d'esprit expliquant comment on peut bien reconnaître les faits qui ne le seraient pas aussi canoniquement (1728, 1er art. de Paris, t. VI p. 17) Attention à ne le point qualifier à Rome de prêtre de l'Oratoire pour le faire préconiser à l'ép. opat. 1728 12 avril art. d'Italie, p. 51) Elle font entendre la messe un dimanche à cause de la goutte, se fait porter le mardi suivant au chœur pour signer l'avis et jugement des évêques en faveur du concile de Embrun. Déclare les formalités de la jurisprudence n'être propres qu'à perpétuer les hérésies et qu'il n'y aurait pas un des anciens conciles qui pût tenir contre ces chicanes. (1728, 14 mai, article Paris, t. IV. p. 78, 22 juillet, 1er art. de Paris t. V p. [illegible])

Acte schismatique de sa part (affiche Soteric)

son éloge de M. de Boucin.

Dictionnaire des prédicateurs = Lyon, Pierre Perrisset, 1757, p. 252. et 447

p. 252 = M. Bte Surian, év. de Vence, mort en 1754. Voyez dans la 2e partie p. 447.

p. 447 = Sermons choisis pour les jours du carême. Liège, chez Broncard, 1738, 2 vol in 12 sans approbation, ni privilège, ni préface. Ces 2 volumes contiennent 13 sermons pour le mercredi des Cendres sur la crainte, — le vendredi après les cendres sur le caractère du vrai chrétien. — pour le 1er dimanche sur les tentations. — le jeudi suivant, sur la prière ; — le 2e dimanche sur le bonheur de la conversion ; — pour le jeudi suivant, sur la vie molle ; — pour le samedi sur l'exemple de l'enfant prodigue. — pour le 3e dimanche sur l'impureté ; — pour le mardi suivant, sur le petit nombre des élus ; — pour le lundi suivant, sur le sacrifice de la messe ; — pour le lundi de la passion sur la impertinences furtes. — pour le jeudi sur la conversion de la Madeleine, — pour le vendredi, Homélies sur l'histoire de Lazare ; — le vendredi 3e sur la passion de J. C. — le jour de Pâques sur la voie qui conduit à la vie nouvelle et sur les avantages qu'on reçoit de cette vie.

Tous ces discours ne sont pas de la même force et de la même beauté : on sent, en les lisant, qu'ils ne partent pas tous de la même plume et qu'ils appartiennent à différents prédicateurs. On croit cependant que le plus grand nombre sont de la composition du P. Surian de l'Oratoire, ensuite évêque de Vence, mort en 1754. Le prélat avait beaucoup de rang parmi les prédicateurs de notre siècle. Il avait prêché 2 avents et 2 carêmes à la Cour avec de continuels accroissements. Les années avant sa mort on lui proposa de

faire imprimer ses sermons : mais il regrettait que par inadvertance le feu avait pris à ses cahiers et qu'ils avaient été brûlés en partie. Ceux donc qui sont de lui dans ces 2 volumes, n'ont été imprimés que par les soins des curistes qui les avaient recueillis pendant qu'il les prononçait en chaire. On estime surtout celui qui est sur le petit nombre des élus, dont voici le plan :

« Peu d'élus parce que parmi vous : 1° il y en a peu qui soient véritablement chrétiens ; — 2° moins qui soient
« sincèrement convertis ; — 3° presque point qui soient persévéramment justes.

« Vous nous dites quelquefois comment ces paroles : « Multi vocati, pauci vero electi » peuvent-elles avoir ce sens de
« rigueur ? Il y a aujourd'hui trop de fidèles ! Erreur grossière ! Peu qui soient véritablement chrétiens. Première raison
« du petit nombre des élus.

« Mais, répliquez-vous : il y en a qui reviennent dans la route à Dieu. Vaine ressource ! Peu qui soient sincèrement
« convertis. Seconde raison du petit nombre des élus.

« Enfin peut-être, comptez sur ceux dont le retour est sincère. Autre illusion ! Parmi ceux-là même peu qui soient
« persévéramment justes. Troisième raison du petit nombre des élus.

« Ainsi, soit que vous cherchiez les élus de Dieu dans la sainteté du christianisme ; ou dans la vérité de la conversion
« ou dans la fermeté de la justice recouvrée, vous frémirez de voir l'accomplissement de cet oracle : Beaucoup d'appelés ; peu d'élus. »

L'orateur prouve qu'il y a peu de véritables chrétiens, parce qu'il y en a peu qui soient, à l'égard de Dieu, dans un état d'innocence ; à l'égard d'eux-mêmes dans un état de mortification et à l'égard du monde dans un état de haine ; ce qui cependant est essentiel au véritable chrétien.

Il prouve qu'il y en a peu qui soient sincèrement convertis ; parce que se convertir, c'est d'abord quitter le péché ; c'est ensuite expier le péché ; c'est-à-dire haïr l'injustice du vice en l'abandonnant, aimer la justice de Dieu en y soumettant. Or, rien de plus rare dans le monde, enfin il fait voir dans la 3e partie que parmi ceux même qui se convertissent, il y en a peu qui soient persévéramment justes, parce que l'on retombe bientôt dans ses premiers déréglements. Il n'y a point de tradition dans cette dernière partie. Le prédicateur s'y attache particulièrement à engager ses auditeurs à faire tous leurs efforts pour être du petit nombre des élus.

Tout le discours est rempli de raisonnements solides, de traits d'éloquence qui entraînent l'esprit et touchent le cœur. Si nous en croyons M. d'Alembert qui a fait l'éloge de Mgr l'évêque de Vence dans le discours qu'il prononça en présence de plusieurs de l'académie le 19 [illegible] 1761, le débit de ce prélat était touchant et sans art comme la religion et la vérité. son âme ressemblait à son éloquence ; elle était simple et élevée.

Une Société de gens de lettres = Biographie universelle, Paris Tome 1828 T. [illegible] p 581 =

J. Bte Surian, prédicateur, né à St Chamas en Provence en 1670, entra à l'oratoire, prêcha 2 avents et 2 carêmes à la cour, avec un succès qui, joint à la conduite prudente et modérée dans les questions du jansénisme, lui valut l'évêché de Vence. Il mourut dans son diocèse en 1754, laissant la réputation d'un des meilleurs et des plus charitables évêques de son temps.

Il a recueilli ses sermons choisis pour tout le cours de l'année, Liège 1738 2 vol. in 12 on y retrouve 999 ans avec Pélat.

On a imprimé en 1778 in 12 son Petit carême prêché en 1719

Il était membre de l'Académie française ; son successeur d'Alembert a vanté son éloquence qu'elle était touchante et sans art comme la religion et la vérité

Quérard = La France littéraire, Paris, Didot, 1838, T. IX, p 294 =

Jean Bte Surian, prédicateur, d'abord prêtre de l'Oratoire, jésuite évêque de Vence, membre de l'Acad. française à la place de M. de Coislin, né à St Chamas en Provence le 20 septembre 1670, mort le 3 août 1754.

— Oraison funèbre de Victor Amédée, roi de Sardaigne prononcée dans l'église N D de Paris

— Petit Carême prêché en 1719, 1722 in 12.

L'éloquence de Surian, sur qui d'Alembert fait son successeur à l'Académie, fut touchante et sans art comme la religion et la vérité. Il fut comparé à Massillon son confrère ; mais son style est moins sentencieux et moins pathétique

— Sermons choisis pour le Carême, revus et publiés par l'abbé de la Chambre Liège Broncart Paris Guerin 1738, 2 vol. in 12

Ces sermons valurent l'évêché de Vence à leur auteur

Le chef d'œuvre de ce recueil est le sermon sur le petit nombre des élus.

Jurian

Ecc.

Evêque de Vence.

cité par Hurtaut (Dict. de Paris III. p. 689) comme un fameux prédicateur appartenant à l'oratoire.

SURIAN

Recueil 18 Janvier 85

Mon Général Ce,

Je suis abonné au Bulletin
Politique qui me [illegible]
beaucoup. Malheureusement je suis
obligé de le lire quelquefois un peu
vite, quand je suis [illegible] de
[illegible]. C'est ainsi que la note
bienveillante du N° du 1er décembre
m'avait échappé. Je viens de la lire
et je me hâte mon Général Père, de
vous en remercier, comme je vous re-
mercie à l'avance de ce que vous vous
proposez de dire encore. Je ne me

Toutefois aimerait pas
que vous eussiez eu la
bonté de remarquer ce travail. Ma
situation de débutant est une raison
de plus pour me rendre reconnaissant.

Vous avez pu voir que plusieurs pages
sont ajoutées dans le tirage à part dans le
second article des Annales maintenant
défaites je m'étais trompé sur plusieurs
points.

Avec quel bonheur je vous
accueillerai quand vous m'honorerez de
votre visite! Je vous proposerais à votre
retour de vous porter les manuscrits
s'ils n'étaient pas trop volumineux. Mais
cela ne peut se faire. Après l'âques donc,
vous viendrez et vous verrez ou j'en suis.
Comme je ne dois garder que jusqu'en
juin les manuscrits, je serais heureux
de connaître bientôt la pensée qui vous
est venue au sujet des sermons inédits
afin de diriger mes recherches dans le
sens que vous m'indiqueriez.

Ce qu'il y a de plus curieux dans les
manuscrits de Surian, ce sont les nombreux
cahiers où il inscrivait au jour le jour,

dans le désordre le plus absolu des extraits de ses lectures (il devait travailler énormément) des réflexions morales très souvent ingénieuses et remarquables des souvenirs du passé (etc.) Il y a là des anecdotes curieuses ; et je vous assure qu'on ne pourrait parler imprimer toutes. Le bon Évêque comme nos prêtres aimait le petit rôle et se laisse aller à un franchise d'expression dont nous n'avons plus l'habitude.

Je ne suis encore dans mes feuilles qu'à fleur de terre pour ainsi dire. Je me serai fait bientôt une opinion mieux fondée, plus certaine sur le parti qu'il y a à tirer des manuscrits. En tout cas mon élève-ami Sée, je soumettrai la question à vos lumières.

J'ai trouvé jusqu'à présent peu de souvenirs qui se rapportent directement à l'oratoire. Voici ce que je viens de lire après une élévation à Dieu :

« Dans les communautés on boit chaud, on mange froid ; on est mal couché mal nourri, martyrisé par une cloche jusque dans son lit. Si on parle en mangeant, on est regardé de travers. »

C'est une boutade. Ce qui suit est étrange : « Un homme d'un esprit faible

[illegible] chez [illegible]. Il en parlait sans [illegible] les parents pour lui faire l'imagination lui dit : Il y a un canard [illegible] trouver le [illegible] suffisant [illegible], et dire lui d'agréer que vous mettiez votre neveu [illegible]

Vous lirez le reste vous même. Faites seulement que le malade [illegible] pour contraindre le Père et que celui-ci [illegible] à l'honneur de la Compagnie

[illegible] agréer mon [illegible] Père [illegible] très respectueux et dévoués :

A Rosne

SURIAN

PRÊTRE DE L'ORATOIRE, ÉVÊQUE DE VENCE,
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

1670-1754

SURIAN

PRÊTRE DE L'ORATOIRE, ÉVÊQUE DE VENCE,
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

1670-1754

PENSÉES

ET

DISCOURS INÉDITS

PRÉCÉDÉS D'UNE

ÉTUDE HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

RENOUVELÉE D'APRÈS LES MANUSCRITS

PAR

L'ABBÉ A. ROSNE

PROFESSEUR DE RHÉTORIQUE AU COLLÈGE D'ARCUEIL

PARIS

GAUME ET Cie, ÉDITEURS

3, RUE DE L'ABBAYE, 3

1856

SURIAN

PRÊTRE DE L'ORATOIRE, ÉVÊQUE DE VENCE,
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

1670-1754

PENSÉES

ET

DISCOURS INÉDITS

SURIAN

PRÊTRE DE L'ORATOIRE, ÉVÊQUE DE VENCE,
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

1670-1754

PENSÉES

ET

DISCOURS INÉDITS

PRÉCÉDÉS D'UNE

ÉTUDE HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

RENOUVELÉE D'APRÈS LES MANUSCRITS

PAR

L'ABBÉ A. ROSNE

PROFESSEUR DE RHÉTORIQUE AU COLLEGE D'ARCUEIL

PARIS

GAUME ET Cie, ÉDITEURS

3, RUE DE L'ABBAYE, 3

1886

on travaille pour la Provence!

J'avais réuni d'assez nombreux documents à la Bibliothèque nationale et aux Archives. Mais c'était

A SA GRANDEUR

MONSEIGNEUR PERRAUD

ÉVÊQUE D'AUTUN

GÉNÉRAL DE L'ORATOIRE,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Monseigneur,

Vous avez bien voulu appeler une délicate pensée l'ambition que j'avais conçue d'inscrire votre nom sur la première page de ce livre. Vous en avez agréé la dédicace avec de bienveillants souhaits dont je vous suis profondément reconnaissant. Que Votre Grandeur reçoive donc ici l'hommage de ce travail, consacré à la mémoire longtemps honorée de Surian. Puisse-t-elle revivre comme le Corps illustre auquel il appartenait a revécu, et revécu, par vous déjà quand, avec d'autres nobles âmes, vous vous êtes donné à lui, par vous bien davantage encore, depuis qu'il vous en a récompensé en se donnant lui-même à vous!

Surian a passé par de glorieux chemins, vous les connaissez tous pour les avoir aussi parcourus. Il a été

on travaille pour la Provence!

J'avais réuni d'assez nombreux documents à la Bibliothèque nationale et aux Archives. Mais c'était

l'un des apôtres les plus éloquents de Paris; on est allé le chercher, d'abord à l'Oratoire pour faire de lui un évêque, puis dans son diocèse pour faire de lui un académicien : il a personnifié à son époque l'heureuse alliance des grandes vertus et des grands talents. Comment le biographe de Surian, quelque modeste que soit son œuvre, n'eût-il pas élevé sa pensée jusqu'à l'Évêque d'Autun?

ÉTUDE

HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

UN ÉMULE DE MASSILLON

PRÉFACE

Lectori benevolo... C'est ainsi que commençaient nos ancêtres. Ils avaient raison. Cet adjectif, qui semble être là pour la phrase, doit aider singulièrement à faire une préface. A tout hasard, je vais essayer. Eh bien, ami lecteur, ce livre, avant de naître, avait déjà son histoire, et fasse le ciel qu'elle ne s'arrête pas au moment de sa naissance! Si vous le voulez bien, je vais vous la conter en quelques mots.

Occupé depuis assez longtemps d'un travail sur les prédicateurs du XVIIIe siècle, j'avais vu passer devant mes yeux de nombreuses et bien diverses physionomies. J'avais même essayé d'en fixer quelques unes. J'avais remarqué celle de Surian, pour l'analogie frappante de sa destinée avec celle de Massillon, et aussi pour certains traits particuliers. Aussi, quand un jour on me demanda d'écrire une étude destinée à une Revue de Marseille, pensai-je aussitôt à faire pour l'évêque de Vence ce que j'avais fait précédemment pour M. de Beauvais, le P. Elisée et l'abbé Ségui. Surian d'ailleurs était Provençal. Quoi de mieux quand on travaille pour la Provence!

J'avais réuni d'assez nombreux documents à la Bibliothèque nationale et aux Archives. Mais c'était

l'un des apôtres les plus éloquents de Paris; on est allé le chercher, d'abord à l'Oratoire pour faire de lui un évêque, puis dans son diocèse pour faire de lui un

compter sans mes hôtes. Les articles venaient de paraître quand une communication bienveillante me révéla l'existence des manuscrits de Surian. Mon siège était fait... provisoirement. Cependant, je ne voulais pas m'entêter, et, en publiant mon travail, j'annonçai que je serais heureux de le reprendre sur de nouvelles bases, s'il y avait lieu. Mgr Terris, alors évêque de Fréjus, et M. le chanoine Bruny, curé de Vence, à qui je garde la plus vive reconnaissance, voulurent bien mettre à ma disposition les papiers de Surian. En les dépouillant, je reconnus qu'il me fallait recommencer, comme je l'avais promis. Ce livre est le résultat de mes nouvelles recherches

Les archives des Alpes-Maritimes contiennent aussi des manuscrits de Surian. M. Morris a bien voulu prendre la peine d'en faire relever pour moi le catalogue : qu'il reçoive ici l'expression de ma gratitude. Si sa bienveillante communication est demeurée sans résultat, ce n'est pas sa faute, c'est que le dépôt de Nice n'offre pas un grand intérêt. En finissant, je déplore de ne pouvoir payer ici la plus considérable, la plus pressante, la plus chère de toutes mes dettes de reconnaissance. En la contractant, j'ai dû promettre et m'imposer de me taire. Je n'ai pas promis du moins de ne pas dire que j'y étais obligé, et c'est un bonheur pour moi d'user de cette liberté.

Arcueil, 1er juin 1886.

ÉTUDE

HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

UN ÉMULE DE MASSILLON

SURIAN

Prêtre de l'Oratoire, évêque de Vence, membre de l'Académie française

1670-1754

L'Oratoire au commencement du XVIIIe siècle. — Surian et la Provence

La Congrégation de l'Oratoire, dans la première période de son existence, c'est-à-dire depuis sa fondation en 1614 jusqu'en 1790, avant l'heureuse resurrection qu'ont saluée de nos jours tous les amis de sa gloire, a donné à l'Eglise et à la France un grand nombre d'hommes considérables par le talent et la vertu. Vingt-et-un évêques sont sortis de ses rangs; seize de ses membres ont eu l'honneur de siéger à l'Académie Française, et cette tradition a été deux fois renouvelée dans le nouvel Oratoire, en 1867 pour le P. Gratry, en 1883 pour Monseigneur l'Evêque d'Autun; huit encore ont fait partie de l'Académie des Sciences; dix de celle des Inscriptions et Belles-Lettres.

A toutes les époques, les disciples du Cardinal de Bérulle ont tenu une grande place dans l'enseignement et

frères, de Saint-Chamas, des portions considérables du désert de la Crau. Encore aujourd'hui, une des plus

dans la chaire chrétienne. Pendant la première partie du dix-huitième siècle en particulier, leurs orateurs n'avaient pas de rivaux. En 1714, Pierre Pestel, professeur de rhétorique, dédiait au Cardinal de Noailles, archevêque de Paris, un poème latin où il passait en revue les principaux prédicateurs du temps (1). Voici le magnifique éloge qu'il y faisait de l'Oratoire.

Nomen ab ORANDO *quœ gens petit, Oratorum*
Quàm locuples, magni ut mensuram nominis implet!
Cœli arcem dicas et inexpugnabile castrum,
Seu TURRIS, *seu* RUPIS *amant expromere robur.*
MONTELIUS, DAVID, DAVAZŒUS *que* MOREL *que*
MALINGHEN *que micant; lucet* BAUCLŒRUS *et ardet.*
HUBERTI *gravitas ne magis,* MAURI *ne venustas*
Fert palmam, dubites : tonat alter pondere rerum,
Alter in antithetis micat orandi que lepore.
Spirat in agnato SOANEN *floret que* BERARDO.
Et grandes Elisœo animos novus afflat Elias.
BOSSERIUS *sequitur Scripturam ut navita ventos;*
Auroræ similis, primo SURIANUS *ab ortu*
Emicuit; medium rapidus nunc attigit orbem;
PORTALIO *templa applaudunt ut curia fratri.*
Tendit iter cœlo, et pennâ se prœpete tollit
More aquilœ MASSILLONIUS, *solisque recessus*
Audet inaccessos obtutu vincere firmo. (2)

1. *Ecclesiastes, seu Concionatorum catalogus,* carmen, ad Emin Cardin. Noallium, auctore Petro Pestel, Rhetore in Cardinalitio. Ce curieux poème, qui comprend deux cent-cinquante vers, d'une élégante facture, a sans doute donné beaucoup de peine à son auteur. Certains noms ont dû l'effrayer, comme Boileau les noms hollandais, dans l'Epître sur le *Passage du Rhin.* Mais, comme lui, Pestel semble se jouer de la difficulté, et il parvient à citer dans ses hexamètres plus de cent cinquante de ses contemporains. Après la Compagnie de Jésus, c'est l'Oratoire qui tient le plus de place dans ce poème. Le P. Aury, bibliothécaire de l'Oratoire qui mettait un peu de tout dans les grands registres conservés aux Archives nationales, sous le titre d'*Annales*, y recueillait en particulier, avec un soin jaloux et une joie légitime, tout ce qui était à l'honneur de ses frères. Il n'a pas manqué de transcrire les vers de Pestel, et c'est dans son recueil que nous les avons trouvés tout d'abord.

2. Archives Nationales. Registres de l'Oratoire, MM. 624. Pour le poème entier, voir à la Bibliothèque nationale.

que j'y étais obligé, et c'est un bonheur pour moi d'user de cette liberté.

Arcueil, 1er juin 1886.

« Combien n'est-elle pas riche en orateurs, combien elle justifie dans toute son étendue son beau nom, la Compagnie qui s'appelle du nom même de l'Art oratoire? On dirait qu'elle est la citadelle céleste, le camp inexpugnable de la foi, soit que *La Tour* la protège, soit qu'elle aime à être défendue par *La Roche* redoutable. *De Monteul*, *David*, *Davazé*, *Morel*, *Malinghen* brillent dans la chaire; l'éloquence de *Beauclair* est une flamme qui luit et échauffe à la fois. Entre la gravité d'*Hubert* et la grâce de *Maure*, on hésite à décerner le prix; si l'un tonne et subjugue, l'autre offre d'éclatants contrastes et séduit par sa douceur. *Soanen* revit en son brillant disciple *Bérard*; c'est un nouvel Elie qui inspire un autre Elisée. *La Boissière* obéit au souffle de l'Ecriture comme le nocher au souffle des vents; comme l'aurore, *Surian* a lancé des feux à sa première apparition; il est parvenu rapidement et il est, à cette heure, à son zénith; on applaudit *Portail* dans les temples comme son frère au Parlement. *Massillon* enfin s'élève dans les cieux, comme l'aigle, d'un rapide coup d'aile, et ses intrépides regards affrontent le soleil dans ses profondeurs inaccessibles. »

M. Vuillart, dès la première année du siècle, exprimait en simple prose la même pensée. « Dieu, écrivait-il, fait primer encore hautement, cette année, les Pères de l'Oratoire dans le ministère de la parole : le P. Hubert à Saint-Jean en Grève, le P. Massillon à Saint-Gervais, le P. Guibert à Saint-Germain de l'Auxerrois, le P. de la Boissière à Saint-André, le P. de Monteul à Saint-Leu, le P. Maure à Saint-Etienne du Mont. Il y en a d'autres encore, mais voilà ceux qui ont le plus de réputation, et ceux qui brillent davantage sont le P. Massillon et le P. Maure, Provençaux (1) ». Il est vrai que quinze jours

1. Lettre du jeudi, 4 mars 1700, à M. de Préfontaine.

frères, de Saint-Chamas, des portions considérables du désert de la Crau. Encore aujourd'hui, une des plus

plus tard, dans une lettre nouvelle, l'excellent homme laisse passer le bout de l'oreille janséniste : « Les Jésuites sont fort humiliés ici de leur petit nombre de prédicateurs et de leur médiocrité de talents pendant que l'Oratoire en fournit tant et de si habiles. On ne parle que du seul P. Gaillard qui fasse quelque figure à Saint-Jacques de la Boucherie (1) ». Assurément, ce fervent de Port-Royal était ravi d'une pareille infériorité, mais elle était bien telle qu'il la dépeignait : il avait la joie de ne dire que la vérité, tout en servant sa rancune. Le même jour, il parlait encore du P. Massillon et du P. Maure, qu'il préférait visiblement à tous leurs émules : « Nous sommes très redevables à la Provence de nous avoir fourni deux sujets de ce mérite. Par ces fruits tout spirituels, elle n'est pas moins une petite Palestine pour nous, et une figure du ciel que par ses figues, ses muscats, ses olives, ses oranges. »

Cette riante imagination, comme l'appelle Sainte-Beuve à ce propos, eût cherché, quelques années plus tard, des couleurs plus gracieuses encore, et montré encore plus d'enthousiasme pour les dons de la Provence à l'Oratoire. Le prédicateur dont Pestel, en 1714, comparaît l'apparition à celle de l'aurore et célébrait la rapide ascension à la gloire, Surian, était Provençal aussi. Au moment où écrivait M. Vuillart, il était encore inconnu à Paris, et venait d'arriver à Caen, où il faisait ses débuts. Il devait retrouver un jour, à la résidence de la rue Saint-Honoré, ses jeunes compatriotes Massillon et Maure, s'unir à eux d'une amitié qu'aucune compétition de renommée n'altérerait jamais, et, sur un plus vaste théâtre, conquérir bientôt tous les suffrages, à la fois par l'admirable sagesse de sa conduite sacerdotale et par l'attrait de sa parole. C'est lui que nous avons dessein d'étudier.

1. Lettre du mercredi, 17 mars, au même.

que j'y étais obligé, et c'est un bonheur pour moi d'user de cette liberté.

Arcueil, 1er juin 1886.

Ce fils de la Provence ne lui appartient pas seulement par son origine. Il ne s'éloigna d'elle qu'après lui avoir donné la fleur de sa jeunesse, et, si les travaux apostoliques le retinrent pendant près de trente ans dans le Nord de la France, c'est au ciel de Provence que son aimable vieillesse voulut encore sourire et donner ses derniers fruits : ainsi les deux extrémités de sa vie se rejoignirent sur cette terre qu'il aimait. Diverses provinces de France et Paris entendirent le prêtre éloquent; la Provence seule connut Surian tout entier. Elle vit d'abord à l'œuvre l'instituteur habile et dévoué de l'enfance chrétienne ; puis, elle eut les prémices de son talent oratoire ; enfin, quand le régent de collége d'abord transformé en orateur fut devenu Pontife, et vint occuper pour vingt-sept années le siége épiscopal de Vence, elle jouit toute seule et avec délices du bon Pasteur. La mémoire de Surian se recommande d'elle-même à ceux dont une belle intelligence unie à une belle âme se fait des admirateurs qui deviennent des amis; elle appartient pourtant spécialement au pays qui a vu commencer et s'achever une aussi heureuse carrière. C est à lui que nous offrons cette modeste étude.

frères, de Saint-Chamas, des portions considérables du désert de la Crau. Encore aujourd'hui, une des plus

I

LES DÉBUTS

Origine des Surian. — Italie et France. — Branches diverses en Provence. — Education de Jean-Baptiste. — Son entrée à l'Oratoire. — Aix, Marseille, Arles, Pézenas, Toulon, Montbrison. — Exercices scolaires. — Passage de l'enseignement à la prédication. — Etudes préparatoires. — Séjour à Caen, — Stations diverses. — Surian est appelé à Paris.

Jean-Baptiste Surian naquit à Saint-Chamas, dans l'ancien diocèse d'Arles, le 20 septembre 1670. Il appartenait à une très ancienne famille, depuis longtemps partagée en deux branches, l'une italienne, l'autre française. Mais le lien d'origine n'a pu être retrouvé. Les Surian de Provence sont-ils les aînés ou les cadets? On ne sait. Tous du moins, en deçà comme au-delà des monts, ont la prétention d'avoir suivi Godefroy de Bouillon à la première croisade, et même d'en avoir rapporté leur nom actuel ; en effet, au moyen-âge, le mot : Surian, *Syrianus*, se rapporte à un homme venant de Syrie.

Les Surian de France sont mentionnés dans un acte de 1188, par lequel les Hospitaliers du Saint-Esprit achètent à Marseille une maison de l'Abbaye du Saint-Sauveur. Arnulphe de Surian figure dans une charte du Roi Robert, comte de Provence, signée à Naples le 20 septembre 1335. Le plus illustre des Surian de Marseille a été un gouverneur de Sédan, dont on voit la cor-

que j'y étais obligé, et c'est un bonheur pour moi d'user de cette liberté.

Arcueil, 1er juin 1886.

pièces que nous avons rencontrées parmi ses manuscrits, il devait professer la rhétorique avec autant de distinction que les grands humanistes de son temps. Mais cet enseignement de collège n'eut pas d'échos au dehors sur-

respondance avec Montluc consignée dans les archives de la Cour des Comptes de Provence. Joachim de Surian, contemporain de l'Evêque Jean-Baptiste, fut un des armateurs les plus remarquables du XVIIIe siècle. Louis XV crut devoir lui accorder comme récompense, des lettres de noblesse. Son frère, moine à Saint-Victor, voulait qu'il refusât ces lettres; il soutenait qu'elles n'étaient pas une faveur. La famille possède encore à ce sujet une note manuscrite de ce bon religieux, qui mérite d'autant mieux d'être cru qu'il se fit chartreux par abnégation, après la sécularisation de l'Abbaye de Saint-Victor.

Les Surian de Marseille avaient fait souche à Arles. Tous les historiens de cette ville ont occasion de les citer. Un Surian y fut chanoine de la Collégiale de Sainte-Marie-Majeure. Denis Surian remplissait, en 1559, la charge si recherchée alors de Capitaine de la ville, et, en 1636, Trophime Surian était troisième consul d'Arles. (*Histoire d'Arles*, par de la Lauzière). Il existe encore un acte de 1654, concernant Pierre de Surian, Religieux de Sainte-Claire.

Les riches archives de cette cité, montrent les Surian, classés comme famille consulaire, y tenant un rang des plus distingués. Ils sont qualifiés nobles dans plusieurs documents. Les Surian de Marseille avaient aussi fait souche à Saint-Chamas, plus anciennement peut-être qu'à Arles. D'après les archives municipales et les anciens cadastres, les Surian étaient des premiers dans cette petite ville. Ils y avaient contracté de belles alliances: le consulat leur avait été dévolu plusieurs fois, et leurs propriétés foncières étaient des plus étendues. En 1560, on voit Adam de Craponne, acheter avec les sieurs de Surian frères, de Saint-Chamas, des portions considérables du désert de la Crau. Encore aujourd'hui, une des plus

belles habitations de campagne des environs s'appelle « *La Suriane* » et le magnifique pont romain n'est désigné que sous le nom de *Pont Surian.* Un Surian l'aurait fait réparer à ses frais, à une époque où sa solidité était compromise. Une belle gravure du siècle dernier atteste ce fait.

Les plus connus des Surian d'Italie sont deux ambassadeurs envoyés par la république de Venise à la cour de France. Le second surtout, Michel Suriano, venu dans notre pays en 1561, a laissé des traces de son séjour. Son prédécesseur à Paris, Jean Michiel, en le présentant au Roi, fit un grand éloge de lui, et dit qu'il allait avoir pour successeur un homme d'un rare mérite, que personne n'avait jamais surpassé. Suriano arriva dans la capitale avec une suite imposante que ses seules ressources suffisaient à entretenir, sans le concours de la republique. Il resta à Paris un peu plus d'un an. De retour à Venise, il publia bientôt une relation sur l'état de notre pays à cette époque : son travail est intitulé : *Considérations sur l'histoire de France* (1). Il y déplore tous ces changements de règne, ceux de Henri II, de François II, de Charles IX, se succédant presque coup sur coup. Il désapprouve la prophétie de Nostradamus où il est dit que les trois fils de Catherine de Médicis règneront l'un après l'autre en peu de temps, ce qui trouble le peuple, et l'empêche de croire à la durée du règne de Charles IX. Les considérations développées dans cet écrit sont empreintes d'une remarquable impartialité, et l'auteur y fait preuve d'une sagacité, d'une hauteur de vues peu communes. Aucun des ambassadeurs de Venise en France n'a vu plus juste ni plus loin.

1. Publié dans la collection des *Monuments inédits de l'Histoire de France*, imprimée sous les auspices du ministre de l'instruction publique. Sur la réception de Surian à la cour de France, voir le *Moniteur* du 15 nov. 1859.

pièces que nous avons rencontrées parmi ses manuscrits, il devait professer la rhétorique avec autant de distinction que les grands humanistes de son temps. Mais cet [illegible]

A l'époque qui nous occupe, la branche française de la famille avait pour principal représentant Joachim de Surian, Echevin de Marseille, qui avait géré pendant quelque temps le consulat français, a Constantinople, et dont la fortune était immense. Il montrait une charité inépuisable : sa bourse était toujours ouverte aux parents, aux amis, aux pauvres surtout. Cependant il put laisser un million à chacun de ses fils, et cent trente-sept mille livres à chacune de ses six filles, très honorablement mariées en Provence. L'une d'elles entra même dans une des meilleures familles du diocèse de Vence, pendant l'épiscopat de Jean-Baptiste : l'influence et la renommée du prélat ne furent pas étrangères à cette union.

Les Surian de Saint-Chamas avaient pour chef Joseph, père du futur orateur (1). Il était riche, surtout en biens-fonds, mais son héritage, partagé entre neuf enfants, ne pouvait assurer qu'une existence assez modeste à chacun d'eux. Trois de ses fils embrassèrent la carrière ecclésiastique, Cosmo, qui devint Chanoine régulier de la Sainte-Trinité à Lambesc; puis Balthazar, de qui nous ne savons rien, sinon qu'il fut prêtre et qu'il survécut, ainsi que Cosmo, à son frère Jean-Baptiste. Une de leurs sœurs, Mariamne, épousa un Provençal, M. Livron; ses enfants éprouvèrent des malheurs qui furent atténués plus tard par les libéralités de leur oncle l'Evêque.

Joseph Surian était très honorablement marié; sa femme avait dû lui apporter de la fortune, car elle sortait des Broglie de Lambesc, qui étaient riches. Les Broglie de Provence étaient de la même grande maison que ceux de Paris, et l'Evêque d'Angoulême qui portait ce nom appartenait à

1. L'un des membres de cette branche avait fait réparer à ses frais, près de la petite ville, un pont qui menaçait ruine. L'abbé Papon, ancien oratorien, qui voyageait en Provence vers 1780, constatait que les gens du pays l'appelaient encore *Pont Surian*, comme aujourd'hui.

la branche provençale (1). Madeleine de Broglia consacra sa vie à l'éducation de ses nombreux enfants. Jean-Baptiste commença ses études classiques aux Martigues, petite ville voisine de Saint-Chamas. Ses parents ne se contentèrent pas, pour l'instruction de leur fils, des ressources locales, quoiqu'elles fussent en ce temps-là bien plus considérables qu'on ne se l'imagine souvent et bien mieux réparties qu'aujourd'hui même sur tous les points du territoire. Ils l'envoyèrent de bonne heure au collège de Juilly, alors l'un des plus peuplés et des plus célèbres de France, l'une de ces maisons qui ont maintenant une histoire, et dont la verte vieillesse, consacrée à la même cause sous la même direction, se soutient encore avec honneur à l'heure qu'il est (2). Jean-Baptiste y acheva ses études : la précocité de son intelligence était si brillante qu'il avait atteint le terme avant l'âge de quinze ans. Il retourna en Provence, auprès de sa famille, pour y goûter les joies intimes dont il avait été si longtemps sevré. Mais, sacrifice admirable dans cet âge si tendre, il ne se laissa pas bercer par cette félicité recouvrée : il emportait dans son cœur un trait qu'il n'avait garde d'arracher, car il voulait vivre de cette divine blessure, et non pas en mourir. Il quittait Juilly, non pas avec ces vagues aspirations, souvent passagères, que fait naître dans un certain nombre de jeunes âmes la discipline de l'éducation religieuse, mais avec une résolution où il entrait tant de maturité que le but fut atteint presque aussitôt.

1. On écrivait à cette époque *Broglia*, et même souvent *Broilla*, pour plus de conformité avec la prononciation, en même temps que *Broglie*.

2. Depuis cette époque, plusieurs membres de la famille ont été envoyés, par reconnaissance, dans cette même maison pour y faire leur éducation, entre autres Alfred de Surian, qui a été longtemps représentant de Marseille à la Chambre des députés, et M. Auguste Laforêt, mort juge-doyen au tribunal de la même ville.

pièces que nous avons rencontrées parmi ses manuscrits, il devait professer la rhétorique avec autant de distinction que les grands humanistes de son temps. Mais cet enseignement de collège n'eut pas d'échos au dehors sur-

Cependant il ne paraît pas que Jean-Baptiste ait fait confidence, à son père du moins, de sa vocation religieuse pendant les premiers temps qui suivirent son retour. Le chef de la famille conçut même un projet qui ne s'accordait guère avec la secrète volonté de son fils. Il exprima le désir que celui-ci s'appliquât au commerce : l'Echevin de Marseille lui servirait naturellement de guide et de protecteur. Mais Madeleine de Broglia pensait autrement ; c'était une femme de tête et de cœur, qui exerçait un grand ascendant sur son mari. Elle avait toujours suivi attentivement, de loin, les progrès de son fils : sans doute elle profita de sa présence pour pénétrer jusqu'au fond de cette âme. Soit qu'elle eût tout deviné ; soit, et nous sommes bien disposé à l'admettre sans preuve, que l'enfant lui eût spontanément révélé l'état de son âme, elle avait déjà conclu pour l'avenir. La mère et la chrétienne s'accordaient en elle pour n'exposer, ni ces talents naissants, ni cette tendre piété à se dessécher dans le négoce. Elle usa donc de toute son autorité pour détourner son mari de l'idée qu'il avait caressée ; puis Jean-Baptiste s'ouvrit à lui, et cet aveu précipita la décision. Joseph Surian se rendit, mais parce qu'il avait foi dans les lumières supérieures de son épouse, bien plus que pour respecter des aspirations à son avis peu sûres du lendemain.

Deux mois s'étaient à peine écoulés que la Congrégation de l'Oratoire reprenait comme novice, destiné à devenir un de ses Pères, le jeune homme qu'elle avait eu pour élève pendant plusieurs années. Quoique cette vocation nouvelle fût éclose dans le voisinage de Paris, Jean-Baptiste ne songea pas à remonter vers le nord pour y subir l'épreuve nécessaire. La Congrégation était très connue dans le midi, où elle avait fondé de bonne heure beaucoup de maisons. La résidence d'Aix était l'une de celles qui servaient de noviciat; Lyon et Paris

possédaient les autres. Il était tout naturel qu'un Provençal, ayant le choix, entrât à Aix, et ménageât ainsi la sollicitude d'un père, l'inquiète tendresse d'une mère. Ainsi fit notre futur orateur. Le Registre des admissions à la résidence d'Aix mentionne en ces termes son arrivée : « Jean-Baptiste Surian, de Saint-Chamas, diocèse d'Arles, fils de Joseph Surian, bourgeois, et de Magdelaine de Broglia. Reçu le 15 octobre 1685, âgé de seize ans. » En réalité, il n'avait dépassé que d'un mois sa quinzième année. Une aussi extrême jeunesse, nécessairement accompagnée d'une inexpérience non moins extrême, pourrait faire penser que, si le père de famille avait eu tort de vouloir faire un commerçant de son fils, il aurait du moins sagement agi en ordonnant d'attendre. Cependant, l'évènement donna raison à la mère et à l'enfant. A partir de son entrée à l'Oratoire, Jean-Baptiste Surian porta pendant soixante-dix ans le joug du Seigneur sans qu'il cessât un moment de lui paraître léger. Neuf ans plus tard, un de ses frères le suivait dans la même voie, et le Registre annonce ainsi le nouveau venu : « Joseph Surian, de Saint-Chamas, fils de Joseph Surian, bourgeois, et de Magdelaine de Broglia. Reçu le 25 novembre 1694, âgé de 20 ans. »

Le séjour de Jean-Baptiste à la maison d'Aix dura un an. C'était le temps de l'*institution*, c'est-à-dire du noviciat. Il y était à peine, depuis trois mois, protégé par la Providence contre l'épreuve de la séparation et de la solitude, puisqu'il sentait les siens tout près de lui, quand il eut le bonheur de voir arriver un membre de sa famille, Jean-Joseph de Broglia, neveu de sa mère et le compagnon de son enfance. Celui-là aussi fuyait le monde avant de le connaître, mais non sans l'avoir deviné. On a chanté les attraits de la jeunesse jusque dans ses erreurs et ses fautes : en est-il une plus attrayante que

pièces que nous avons rencontrées parmi ses manuscrits, il devait professer la rhétorique avec autant de distinction que les grands humanistes de son temps. Mais cet enseignement de collège n'a pas d'échos au dehors sur-

celle dont le sacrifice est le premier instinct et qui se donne sans marchander? En relevant sur un registre, vieux de deux siècles, ces dates, si éloquentes quand on rapproche l'heure de la naissance à la vie et l'heure du renoncement, nous nous souvenions de ce que disait, trente-quatre ans plus tard, le P. Surian à Louis XV dans son *Petit Carême*, et nous ne pouvons nous empêcher de citer cette page touchante : « A être de bonne heure à Dieu par l'obéissance à sa loi, il y a plus de mérite. La jeunesse est l'âge qui nous est le plus cher, qui coûte le plus à offrir, qui fait durer plus longtemps le sacrifice; où le cœur, cette grande victime de la nouvelle loi, qui renferme essentiellement toutes les autres victimes ensemble, est le plus plein de désirs, d'amour, de sentiment, de passions, de vie. Dieu, par conséquent, semble surtout en être jaloux, lui qui eut toujours en dégoût ces victimes de rebut qui donnèrent au monde les prémices de leur amour; lui qui rejette avec horreur ces hosties lentes, tardives, languissantes, dont son ennemi ne veut plus, et que l'infirmité souvent et la disgrâce lui amènent plutôt que la charité. Ah! si une victime jeune et toute vivante vient s'offrir à lui; si un roi dans l'âge le plus tendre, avec cette candeur et cette beauté de l'innocence première, vient se jeter entre ses bras, lui présente un cœur tout fidèle encore, qui n'est jamais sorti de ses mains, où son image n'est point obscurcie, dont les affections coulent toutes pures dans son sein; si un prince, dans cette saison, la plus belle de la vie, vient lui protester ici, versant devant lui des larmes de joie et de tendresse, qu'il veut l'aimer toujours comme un enfant aime son père, qu'il ne veut vivre, qu'il ne veut régner que pour lui, qu'il met avec joie à ses pieds son sceptre et sa couronne, honteux de n'avoir pas à lui offrir davantage, ah! quel charme pour le cœur de Dieu, e

pour ce prince heureux quel fonds de mérite! (1) » Oui, prêtre vénérable, en remontant par le souvenir le cours de votre vie et en songeant à vos quinze ans, vous aviez bien le droit de faire entendre, d'une voix émue, de telles paroles à l'enfant royal!

Combien Jean-Baptiste se trouva heureux dans cet asile de la jeunesse, il nous l'apprend dans ces lignes émues qu'il écrivait soixante-cinq ans plus tard, vers la fin de son épiscopat, d'une main tremblante « Je reviens aux jours qui firent les délices de mon âme dans mes premières années. Il ne me reste que le triste regret de ne plus les revoir : l'idée de ces aimables temps me reste comme la peinture d'un jardin charmant qui a disparu sous les neiges de l'hiver. Tout paraît étranger et ennuyeux à ceux qui ont vécu dans ce beau pays. Alors je n'avais point à punir des crimes; je n'avais que des vertus à imiter. » — Nous lisons encore ailleurs : « *Ceux « qui craignent Dieu n'ont rien à craindre des hommes.* » Ces paroles divines entrèrent jusqu'au fond de mon cœur; elles y firent naître la joie et le courage. Dieu me fit connaître sa volonté; à l'instant, je me trouvai un nouvel homme; je sentis une douce force pour modérer mes passions et arrêter l'impétuosité de ma jeunesse. » (Manuscrits).

Le Président Hénault, qui, entré à l'Oratoire, comme Surian, quand sa quinzième année, était à peine achevée, le 14 août 1700, en était sorti en 1702, écrivait aussi, dans sa vieillesse, à un ami : « 15 août 1742, la veille de pareil jour, il y a bien des années, je suis entré à l'Oratoire. » L'évocation de ce souvenir si lointain était déjà un hommage. Mais l'émotion est bien plus sensible dans les

1. P. Surian, *Petit Carême*. Sermon pour la Purification. Collection Migne. Orateurs sacrés. Tome 50, p. 621.

pièces que nous avons rencontrées parmi ses manuscrits, il devait professer la rhétorique avec autant de distinction que les grands humanistes de son temps. Mais cet enseignement du collège n'a pas d'échos au dehors sur-

petits vers par lesquels, selon l'usage du temps, la lettre se termine :

« Heureuse terre, agréables ombrages,
« Qui ne me rappelez que de douces images,
« Où l'innocence habite avec la paix,
« Où l'on est bien avec soi-même,
« Où notre cœur, rempli de sublimes objets,
« Est certain d'être aimé de ce qu'il aime.....
« Ne vous verrai-je plus, tranquille solitude?
« Ah! loin de vous, je n'ai trouvé qu'ingratitude,
« Et je sens trop, à mon inquiétude,
« Que je n'étais fait que pour vous. »

Ainsi ces deux hommes, après avoir parcouru des routes si diverses, trouvaient tous les deux une douce tristesse dans ce retour de la pensée au temps de leur institution !

Un an et un jour après l'entrée de J.-B. Surian dans la Congrégation, le Général, Père de Sainte-Marthe, décida que le jeune étudiant passerait, à la prochaine rentrée des classes, de la résidence d'Aix au collège de Marseille pour s'y appliquer aux sciences physiques. Joseph de Broglia devait achever l'année de son Institution. Trois mois plus tard, le 2 janvier 1687, ce dernier se rendait à la maison des Ardilliers, à Saumur, pour y faire sa première année de Théologie. Les deux nouveaux Oratoriens, unis à la fois par les liens du sang et par ceux de la vocation, se séparèrent ainsi, après neuf mois de vie commune, pour aller où la Providence les appelait, et étaient destinés à ne plus se rencontrer qu'à de rares intervalles.

Le 18 octobre 1687, J.-B. Surian était assigné au collège de Marseille, pour une seconde année, comme étudiant en physique : Massillon le quittait à la même époque pour devenir professeur de seconde à Montbri-

son, mais ces deux hommes, souvent rapprochés par l'admiration publique et qui ne firent alors que commencer à se connaître, devaient plus tard vivre de longues années sous le même toit. Dès le commencement de 1688, en février, Surian vit avec joie revenir en Provence Joseph de Broglia, à qui une décision du Conseil permit, « *à cause de ses affaires particulières* » de suivre le cours de Théologie à Arles, et non plus à Saumur. En octobre 1688, Surian lui-même était désigné pour étudier la Théologie à Arles, mais son parent l'était en même temps pour aller faire la sixième au collége de Soissons. C'est ainsi que la vie religieuse, par la simple pratique de l'obéissance quotidienne, est une rude école de discipline pour l'âme humaine. D'ailleurs, ce n'était sans doute pas une douleur que de s'éloigner du P. Marrot, supérieur à Marseille. C'était un janséniste déclaré, aux vues étroites, au caractère impérieux, un de ces hommes à qui le cœur du doux et pacifique Surian resterait toujours fermé, un de ceux qui depuis .. Mais nous n'en sommes pas là : le P. Jean de la Place, qui gouvernait la résidence d'Arles, la fit aimer à son étudiant; pourtant celui-ci n'y devait point demeurer. Au bout d'un an, à la rentrée des classes de 1689, on le chargeait de la cinquième au collége de Pézenas, encore dans le voisinage du pays natal.

C'était une maison bien troublée depuis plusieurs années. M. Blampignon, dans son premier volume sur Massillon, a raconté cette fâcheuse histoire, où avaient éclaté les passions jansénistes de certains membres de la Congrégation. Massillon en avait été éloigné en 1686, comme suspect de trop de tolérance. Le personnel avait été entièrement renouvelé, et le P. Béraud, successeur du P. Vitalis, avait cédé bientôt la place au P. Rozan dans la direction du collége. Malgré l'apaisement relatif qui avait suivi tous ces

pièces que nous avons rencontrées parmi ses manuscrits, il devait professer la rhétorique avec autant de distinction que les grands humanistes de son temps. Mais cet enseignement de collége n'a pas d'échos au dehors, sur-

changements, celui-ci rencontra sans doute d'assez grandes difficultés, puisqu'il quitta le collége au bout d'un an et demi, en pleine année scolaire, extrémité toujours pleine d'ennuis dans une maison d'éducation. On le mit à la tête de la maison d'Aix. Surian qui, à la rentrée de 1690, avait pris la classe de quatrième, acheva l'année, mais n'en commença point une nouvelle à Pézenas. Il fut envoyé, en octobre 1691, au collége de Toulon comme professeur de quatrième. La Providence continuait à le traiter maternellement et le récompensait du precoce sacrifice de sa liberté en lui laissant respirer l'air de sa chère Provence (1).

Il y devait rester cinq années encore. Après la quatrième, on lui confia successivement, à Toulon, la troisième et la seconde. Ce laborieux, mais utile noviciat de l'enseignement le conduisit à la rhétorique, dont il prit possession en octobre 1694. Il était diacre alors, et venait d'être appelé à la prêtrise par le Conseil aux Quatre-Temps de septembre. Mais il sollicita un délai que l'on consentit à lui accorder ; cependant, six mois après, l'appel était renouvelé : il y obéit, et fut ordonné le samedi de la Passion de 1695. Au mois de septembre suivant, son frère puîné, Joseph Surian, ayant achevé, à Aix, l'année de son Institution, fut désigné pour remplir à Pézenas les fonctions de régent de cinquième. Jean-Baptiste conserva pour une seconde année la charge de professeur de rhétorique dans cette même maison de Toulon, mais, en février 1696, on jugea utile de l'y nommer Préfet des classes, c'est-à-dire Directeur des études.

1. Les dates et renseignements qui précèdent ou qui suivent, pour une période de quarante-trois ans, de 1685 à 1728, sont empruntés aux *Registres des Ordres et Deliberations du R. P. Général de l'Oratoire et de son Conseil, concernant les emplois, changements, état des particuliers de la Congrégation* — Archives nationales. Registres de l'Oratoire MM. 584, 586, 587 . . .

Il fut déchargé de cette mission au bout de six mois, et le collége de Marseille, où il avait paru comme étudiant dix ans auparavant, devait, d'après une décision du Conseil du 23 août 1696, redevenir son séjour : il y était envoyé pour enseigner la rhétorique. Mais le souvenir du P. Marrot l'effraya; il ne voulait pas retomber sous le joug d'un homme aux idées extrêmes et peu soumis à l'Eglise, quoiqu'il exigeât qu'on le fût à ses sentiments personnels. Surian avait pour négocier toute la durée des vacances; il la mit si bien à profit qu'il obtint d'être choisi pour entrer au même titre à Montbrison. Le P. Joseph de Broglia arriva à la même époque à Montpellier, où il allait occuper une chaire de théologie au séminaire diocésain. Les trois membres de la famille qui appartenaient à l'Oratoire n'avaient été jusque-là employés qu'à l'enseignement et avaient été maintenus presque toujours, sinon en Provence, au moins dans le Midi : ce n'est pas que le conseil de la Congrégation fût surtout préoccupé de plaire aux religieux, en les laissant dans leur pays natal et dans le voisinage de leurs proches, mais il pensait avec raison que le caractère si particulier de la race méridionale serait mieux compris par des compatriotes.

A la rentrée des classes de 1696, Jean-Baptiste Surian commence à s'éloigner en se rendant à Montbrison. Pendant trente-et-un ans, on ne le reverra plus sous le ciel de la Provence qu'à de rares intervalles. L'année qu'il passa à Montbrison marque la fin de la première partie de sa carrière. Nul doute qu'il ne l'ait brillamment remplie. Latiniste consommé (1), comme le prouvent diverses

1. A dire vrai, la latinité de l'oratorien, d'une flexibilité merveilleuse et d'une correction parfaite, a pourtant quelque chose de cette élégance trop molle, un peu mièvre et fragile qu'on a assez justement reprochée aux poètes et aux prosateurs de la Compagnie de Jesus.

pièces que nous avons rencontrées parmi ses manuscrits, il devait professer la rhétorique avec autant de distinction que les grands humanistes de son temps. Mais cet enseignement de collége n'a pas d'échos au dehors, surtout quand on l'abandonne de bonne heure et qu'il est seulement une transition. Massillon et Maure, comme Surian, n'ont fait que traverser les colléges, et on s'en souvient à peine. La seule trace que nous ayons remarquée des travaux de Surian pendant cette période est un recueil de quelques pages, fait en vue de ses élèves, et assez curieux pour que nous en donnions une idée. On trouvera peut-être bien de la subtilité dans ces exercices scolaires, et une manière assez étroite de concevoir l'éducation de l'intelligence. Nous avouons que c'est à peu près notre sentiment, mais nous ne prétendons pas que le jeune professeur ait franchi le cercle un peu restreint où était renfermée alors la tradition classique. Il propose à ses rhétoriciens des sujets de développements dont une devise est la base : « *Prima fronte*, dit-il, *en heroïcas tesseras quæ ad regem spectant.* » La Reine, en venant dans notre patrie, lui a apporté la paix. L'épouse de Louis XIV sera symbolisée par la lune s'élevant à l'horizon : « *Affert cum luce quietem.* » Le gouverneur du jeune roi est figuré par une aiguille d'horloge, avec ces mots : « *Quo regimur, regit.* » Le roi est dépeint, au moment même de l'expédition de Flandre, avec un masque sur le visage, comme le soleil obscurci par un nuage : « *Tegitur que, parat dum fulmina.* » Quelque courtisan avait imaginé après le bombardement d'Alger, que la Providence réservait à son maître la gloire de détruire les Turcs. Alors on se met en frais d'esprit : les Turcs sont la lune qui disparaît devant le soleil, et dit galamment au bel astre : « *Tibi me peritura reservo.* » Le roi a été malade, le voici guéri ; mais tout le monde a été

« Plaise aux chers carabins de l'observer ici ;
« Leur santé sera bien meilleure,
« Et, sans façon, la mienne aussi. »

affligé. Représentez-vous une éclipse de soleil qui assombrit la terre : *Illius ex labore omnium labor.* » Le duc de Bourgogne est un aiglon qui regarde le soleil. Lui, lui, toujours lui ! « *Se probat obtutu.* » Ce même duc est naturellement un soleil levant : quoi de mieux pour le peindre, que de montrer les Perses adorant l'astre du jour à son apparition? « *Si solem orientem Persas adorantes induxeris : Jam quantus in ortu est !* »

Il y a ensuite les « *tesseræ communes* » dont plusieurs sont de véritables énigmes, capables de faire éclater une jeune cervelle, puis les « *tesseræ piæ,* » dont voici le plus complet échantillon : « Pour représenter la bonne odeur de vertu qu'un jeune homme a laissée après sa mort, se servir d'un encensoir fumant : « *Pereundo spargit odorem.* » Pour exprimer que, ses parents le destinant au siècle, il s'est destiné lui-même au ciel, le vaisseau des Argonautes rendra l'idée « *Cœlo, non pelago.* » Pour marquer que Dieu l'a de bonne heure retiré du monde, une plante transportée fournira l'image : « *Dum tenera est, mutanda solo.* » Bien qu'il fût peu fortuné, il faisait d'abondantes aumônes; ce sera un ruisseau débordant dès sa source : « *Rivulus exundo.* » Il est mort couvert de plaies; c'est une fleur sortant d'un vase plein de fumier « *Dum putrescit corpus, animus sursum germinat.* » Remarquez que ces « sentences pieuses » ne sont pas pieuses du tout. Comment un prêtre aussi profondément pénétré de l'esprit de son état que l'était Surian ne l'a-t-il pas senti? C'est que des erreurs de ce genre tiennent au siècle, et qu'on les respire naturellement comme l'air dans l'atmosphère où l'on est plongé. Cette idée de faire à certaines heures, d'une classe de rhétorique, une succursale de l'Académie des inscriptions récemment instituée, et de faire signifier tant de choses au soleil, pour les appliquer à Louis XIV, n'était pas non

d'une correction parfaite, a pourtant quelque chose de cette élégance trop molle, un peu mièvre et fragile qu'on a assez justement reprochée aux poètes et aux prosateurs de la Compagnie de Jesus.

plus, il s'en faut, à l'abri de tout reproche. On eût aisément trouvé mieux, non seulement pour exercer la sagacité et le jugement de la jeunesse, mais pour lui inspirer le sentiment de la dignité humaine.

Mais c'en est assez : gardons-nous de la déclamation, et, témoins d'excès incomparablement plus funestes, à une époque où tant d'inconscients ou de pervers travaillent à détruire complètement dans l'enfance le sentiment du respect déjà si affaibli, ne nous plaignons pas trop haut de cette complaisance un peu naïve qui, renfermée entre les quatre murs d'une classe, ne peut être soupçonnée d'adulation. D'ailleurs, ce n'était sans doute qu'un délassement; les heures vraiment sérieuses étaient consacrées à d'autres exercices et, à considérer le résultat, qui seul importe, en définitive, nous nous rendrons compte que, dans ces colléges on formait une élite intellectuelle capable de créer ou de comprendre les chefs-d'œuvre de ce temps qui restera quand même notre grande époque littéraire.

Les jeunes religieux auxquels, en ce déclin du siecle, on promettait le plus brillant avenir oratoire, Massillon, Surian, Maure, étaient tous les trois à cette époque occupés à l'enseignement dans les colléges. C'était une règle qui ne souffrait guère d'exception; c'est à peine si l'on pourrait en rencontrer une dans la nombreuse phalange des Oratoriens qui ont occupé la chaire avec honneur. Il est absolument certain que cette épreuve offrait les plus précieux avantages aux maîtres ; il n'est pas bien sûr que ce ne fût pas un peu au détriment des écoliers. Au bout de dix ans, on leur retirait un professeur parvenu à la maturité de l'âge et du savoir ; il partait sans qu'on pût espérer son retour. Il est vrai que, dans une Congrégation aussi riche en hommes éminents, c'était bien le cas de dire : « *Uno avulso, non deficit alter.* » Quoi qu'il en soit,

« Plaise aux chers carabins de l'observer ici;
« Leur santé sera bien meilleure,
« Et, sans façon, la mienne aussi. »

le temps était venu pour Surian de se vouer à un autre labeur. Désirait-il ce changement? Nous l'ignorons, mais il est probable qu'il se sentait appelé au ministère de la parole, comme la plupart de ceux qui y ont excellé. Le classique « *fiunt oratores* » n'empêche pas que la vocation oratoire, que les dons naturels ne soient une vérité. Dans tous les cas, ceux à qui il appartenait d'assigner à chacun sa tâche avaient décidé que Surian deviendrait prédicateur : il ne s'agissait plus que d'obéir.

Jusque-là, il s'était abstenu d'aborder la chaire, en s'absorbant modestement dans les labeurs quotidiens de l'enseignement. Il avait déjà vingt-sept ans : ses études théologiques étaient seulement commencées ; on ne lui avait accordé encore qu'un an pour s'y livrer ; il ne connaissait des sciences sacrées que les parties indispensables à un prêtre, et, pour y devenir maître, il lui fallait d'abord s'asseoir de nouveau sur les bancs des écoliers, il lui fallait écouter et apprendre. Ce n'est pas une médiocre épreuve pour l'amour-propre humain ; la vie religieuse est pleine de ces abaissements-là, de ces fécondes leçons d'où l'âme sort mieux trempée et par où elle s'élève à toute la hauteur qu'elle peut atteindre. Surian avait eu, dans sa vie passée, moins d'occasions de montrer son humilité que sa douceur ; il accepta avec joie la condition nouvelle qui lui était faite, et dès lors il parut vraiment réaliser le mot de l'Évangile « *mitis et humilis corde.* »

Au commencement de novembre 1697, il arrivait à la résidence de Notre-Dame des Ardilliers, à Saumur, dont le Supérieur était le P. Jean Passavant. Dans cette studieuse retraite, il était déchargé de tout souci extérieur, il n'avait à songer qu'à son propre avancement dans la science et la vertu ; aussi s'appliqua-t-il uniquement à l'étude et à la prière. Son intelligence, exercée et mûrie par un professorat où il avait parcouru, avec une prudente

d'une correction parfaite, a pourtant quelque chose de cette élégance trop molle, un peu mièvre et fragile qu'on a assez justement reprochée aux poètes et aux prosateurs de la Compagnie de Jésus.

lenteur, tous les degrés de l'enseignement des lettres, devait déployer toute la vigueur dont elle était capable. La rapidité de la perception, la sûreté du jugement, la continuité de l'effort, tout se réunissait en lui pour donner à bref délai de grands résultats. Au bout de deux années, le 16 octobre 1699, il fut envoyé à Caen. Les Pères de cette maison étaient destinés à la prédication, et c'était là que Surian devait faire ses premières armes. Il ne passa pas sans transition de la vie cachée à la vie publique, de l'étude au ministère de la parole. Les lettres n'avaient plus de secrets pour lui depuis qu'il avait consacré dix ans de sa jeunesse à les approfondir; les difficultés de la composition ne devaient pas plus l'arrêter que ses illustres confrères Massillon et Maure, préparés de la même manière et pendant un pareil nombre d'années (1). Mais l'Écriture sainte, les Pères de l'Église, les grands théologiens, il ne les possédait pas assez à son gré. Pendant trois ans, il ne prêcha qu'en Normandie, et seulement des sermons isolés. On ne le chargea d'aucune station importante, et c'est un des traits de l'admirable sagesse de l'Oratoire que cette initiation graduelle et mesurée. On ne se hâtait pas trop de cueillir des fruits sur l'arbre qui en promettait de magnifiques. C'était ainsi qu'on avait attendu pour Massillon, pour ce Père Jean-Joseph Maure, d'un si aimable génie, qui avait passé deux ans à Clermont après son professorat, et avant de prêcher sa première station à Caen. Ce fut à Caen également que Surian se fit entendre pour la première fois dans un apostolat suivi, sept ans après Maure, pendant l'Avent comme lui, en 1702. Il venait d'apprendre l'entrée au

1. M. Blampignon a écrit qu'en arrivant à Paris en 1699, Massillon trouva Malebranche, Surian, Hubert, de Monteul, Maure et la Boissière. En ce qui concerne Surian, il se trompe, et de beaucoup, comme on pourra le voir.

« Plaise aux chers carabins de l'observer ici,
« Leur santé sera bien meilleure,
« Et, sans façon, la mienne aussi. »

noviciat d'Aix d'un quatrième membre de la famille, Jean-Baptiste de Broglia, qui peut-être était son filleul; il y avait ainsi en même temps dans la Congrégation deux Surian et deux de Broglia. La tradition du sacrifice se perpétuait dans ces âmes d'élite.

Le P. de la Tour avait succédé depuis 1696 au P. de Sainte-Marthe dans le gouvernement de l'Oratoire. Il résidait à Paris, dans la maison de la rue Saint-Honoré. A l'époque où nous sommes arrivé, son Conseil se composait des Pères Jean-Jos Aveillon, J.-B. Thouron, assistants, du P. François Gouyn, procureur-général, et du P. J.-Louis Guyot de la Mirande, supérieur de la résidence de Paris. Cet établissement était le plus considérable que possédât l'Oratoire, non seulement parce que le siége de la direction suprême y avait été fixé, mais aussi parce que les prédicateurs les plus distingués y étaient réunis. Le nouveau Général surtout montrait qu'il avait à cœur de s'entourer de ses plus illustres religieux. Tôt ou tard le P. Surian devait prendre place au milieu d'eux. En attendant, il était appelé à occuper en province les chaires des plus grandes églises. Sa seconde station, celle du Carême de 1703, fut consacrée encore à la ville de Caen. Ce choix, réitéré à trois mois d'intervalle, est une preuve non équivoque de l'impression produite par le nouvel orateur. Les registres ne donnent aucune indication pour l'Avent de 1703. Le Carême de 1704 fut la troisième station prêchée par Surian dans la ville de Caen, où il avait acquis une très grande autorité. Elle n'avait garde de se lasser d'une éloquence qu'elle se sentait déjà menacée de perdre. A cette date, on trouve désignés, pour les principales chaires de Paris, la plupart des Oratoriens que Pestel devait célébrer : Massillon paraissait à la Cour; Hubert à Saint-Sulpice pour les Dominicales; Jean de la Roche dans la même église pendant la semaine

[illegible] parfaite, a pourtant quelque chose de cette élégance trop mince, un peu mièvre et fragile qu'on a assez justement reprochée aux poètes et aux prosateurs de la Compagnie de Jésus.

de la Boissière à Notre-Dame ; Bérard à Saint-Étienne du Mont ; Maure à Saint-Leu. Le P. Faure à l'église de l'Oratoire et le P. de Monteul à Saint-Méderic, très goûtés tous les deux, ajoutaient encore à l'éclat que jetait la Congrégation. En cette même année, les deux plus grandes lumières de l'Église de France, Bossuet et Bourdaloue, allaient s'éteindre, et, on peut le dire, au milieu des talents nouveaux qui brillaient, ces deux pertes, pourtant irréparables, ne furent pas senties comme elles auraient dû l'être.

Le P. Surian ne prêcha l'Avent nulle part en 1704 ; ce fut le P. André Goyet, le plus recherché après lui de ses confrères de Caen, qui lui succéda dans cette ville. Sans doute sa provision de sermons n'était point encore assez abondante pour lui permettre de ne laisser passer aucune station. Notre-Dame de Soissons obtint de le posséder pendant le Carême de 1705. Vers la fin de cette année, le P. de La Tour, qui entendait vanter son mérite, le manda à Paris sans changer sa résidence, mais afin de le voir et de le mieux connaître. D'ailleurs, le P. Abraham Sauvage, supérieur de la maison de Caen, l'appréciait assez pour le conserver le plus longtemps possible. Ce fut de Paris que le P. Surian partit pour reparaître dans le Midi après neuf ans d'absence, précédé par sa renommée naissante. Il était chargé de prêcher le Carême de 1706 à Montpellier. C'était, avec Soissons, avec Auxerre où avaient été envoyés successivement le P. Le Prévost en 1704, le P. Albette en 1705, le P. Guibert en 1706, avec Rouen, où s'étaient succédé Maure, de Monteul, de la Boissière, Hubert et presque tous les illustres de l'Oratoire, une des villes épiscopales où il était comme de tradition de confier les grandes prédications aux disciples de Bérulle. A Paris, ils continuaient à tenir le premier rang dans la chaire. Le Carême de 1706 fut prêché, à

2

« Plaise aux chers carabins de l'observer ici,
« Leur santé sera bien meilleure,
« Et, sans façon, la mienne aussi. »

l'Oratoire, par Anceaume ; à Saint-Paul, par Massillon ; aux Prémontrés, par Hubert ; aux Enfants-Rouges, par Jean de la Roche ; à Saint-Barthélemy, par de Monteul ; à Saint-Honoré, par Bérard. Il y en a d'autres encore, comme dit M. Vuillart, mais il faut se borner.

Le P. Surian revint à Caen ; il aimait ce beau pays de Normandie ; il s'en souvint toute sa vie avec la mémoire du cœur, témoin ces lignes : « Je me rappelle quelquefois la Normandie comme un songe dont je chéris le souvenir. La vie que j'y avais me fait trouver plus pénible celle que je mène aujourd'hui. Si j'y avais été moins heureux, je serais aussi moins triste (1). » Pourtant ce séjour dans le nord de la France ne fut pas de longue durée pour Surian et, à l'époque où nous sommes parvenus, il touchait à sa fin. Ce n'était point impunément que l'enfant de la Provence avait reparu avec éclat si près de son pays. Les échos de ses succès à Montpellier avaient remué les villes d'alentour. Le Parlement d'Aix désira l'entendre pendant le Carême de 1707. Surian, mûr désormais pour les plus redoutables épreuves, fut jugé très capable d'affronter même cet auditoire difficile à satisfaire (2). Les applaudissements unanimes qui accueillirent sa parole décidèrent le Conseil à ne pas différer davantage d'appeler à Paris un orateur qui tenait si vite ses premières promesses. D'ailleurs, un vide s'était fait dans la phalange des prédicateurs de l'Oratoire alors en renom. Le P. Bahier, depuis longtemps secrétaire-général, venait de mourir. Le 10 avril 1707, le P. de Monteul entrait en fonctions à sa place ; quand on tenait aussi souvent la plume, on ne pouvait plus guère porter la parole. Comme le P. de La

1. Manuscrits. *Cahiers intimes.*

2. « Vers 1725, le P. Balthazar d'Aymard fut choisi par le Parlement « d'Aix pour la station du carême, et il eut la gloire de cueillir des lauriers « dans un champ que les Surian et les Lafitau avaient moissonné déjà. » (*Dictionn. des hommes ill. de Provence.*)

n élle, un peu mièvre et fragile qu'on a assez justement reprochée aux poètes et aux prosateurs de la Compagnie de Jésus.

Tour depuis son élévation au Généralat, le P. de Monteul semblait perdu pour la chaire. Surian, qu'on jugeait le plus digne de cette succession, fut mandé à Paris, où il n'avait fait qu'apparaître.

II

SURIAN A PARIS

La résidence de la rue Saint-Honoré. — Les gloires de l'Oratoire. — La bulle *Unigenitus*. — Epreuves intimes. — Jésuites et Oratoriens. — La prédication à la cour. — Surian y est appelé. — Sa renommée. — Attaques jansénistes. — Le cardinal de Noailles. — Elévation de Surian à l'épiscopat. — Réunion de prélats à Paris.

Quand le P. Surian fut désigné par le Conseil de la Congrégation pour prêcher les dominicales du Carême de 1708 à la Maison de Paris, on ne l'appela pas en même temps à résider définitivement rue Saint-Honoré. Il s'agissait de le présenter, en quelque sorte, à l'auditoire de la capitale, et de régler son avenir d'après l'accueil qu'il en recevrait. Il continuait, en attendant, à appartenir à la Maison de Caen : une mention expresse des Registres en fait foi (1). Il prêcha l'Avent aux Quinze-Vingts, mais, dans l'intervalle des deux stations, son sort avait été fixé, le succès ayant fait disparaître toute incertitude, et il était venu habiter rue Saint-Honoré. Il était désormais

1. MM 287. — De nov. 1705 au 1er janvier 1715. — *Délibérations*.

« Plaise aux chers carabins de l'observer ici,
« Leur santé sera bien meilleure,
« Et, sans façon, la mienne aussi. »

agrégé au collége des plus célèbres prédicateurs de l'Oratoire, qui, tous, résidaient là, au siège même du gouvernement de la Congrégation. Nulle part, et on le comprend aisément, les Pères n'étaient aussi nombreux. A cette époque, on comptait cinq cents Oratoriens environ : or, les diverses statistiques du commencement du siècle indiquent toujours, pour cette seule maison, quarante-cinq ou quarante-six prêtres, un ou deux confrères, et de dix à douze frères (1).

Surian ne dut pas tarder beaucoup à se trouver à l'aise dans une pareille compagnie. En général, surtout avant l'époque où de déplorables scissions se produisirent partout à l'occasion de la bulle *Unigenitus*, une aimable gaieté régnait dans les maisons de l'Oratoire. Un de ses poètes l'a dit :

« Nulla hic ingenuas compescunt vincula mentes,
« Sed veræ virtutis amor, ratioque magistra
« Libera perpetuo conjungit pectora nexu.
« Ah! mihi dulce jugum veniat, dulcesque catenæ,
« Quas non imperium aut duri vis improba fati,
« Sed sibi sponte facit propriis perducta voluntas
« Arbitriis! » (P. Modeste Vinot.)

Cette tradition n'était nulle part plus vivante qu'à la résidence de la rue Saint-Honoré, et, si elle n'avait pas existé, le P. de la Boissière se serait chargé de l'inventer. Il avait cinquante ans quand Surian devint son commensal, et depuis longtemps on était habitué à attendre de lui la vie et le mouvement. Il était diseur de bons mots sans avoir mauvais caractère. Il avait ses victimes attitrées; c'était à l'heure du café qu'il les criblait de ses épigrammes. Le P. Joseph David montra tant de résignation que son joyeux tyran ne put s'empêcher de dire quand il

1. MM. 623. — De 1611 à 1711. *Annales*.

» ... voir à assez justement reprochée aux poètes et aux prosateurs de la Compagnie de Jesus.

ment comme une règle de prudence, mais aussi et surtout comme un devoir de conscience de ne jamais entrer dans certaines vues particulières manifestement opposées à la doctrine de l'Eglise. Il s'en tenait à un article essentiel des Constitutions de l'Oratoire : « La Congrégation en matière de doctrine n'épouse aucun parti et n'a ni

mourut : « *Memento, Domine, David, et omnis mansuetudinis ejus.* » Comme ce bon religieux était toujours par vaux et par chemins pour prêcher, comme il dirigeait beaucoup d'âmes, La Boissière lui avait fabriqué à l'avance une épitaphe avec deux mots de l'Ecriture : « *Cucurri et direxi.* » Malebranche, qui était toujours là, car il comptait avec La Boissière parmi les premiers et les plus fervents adeptes du café, souriait à ces saillies quand il n'était pas distrait : « La profondeur de ses connaissances, écrit Surian dans ses cahiers intimes, ne lui ôta rien de la douceur, de l'agrément de son commerce : il sut être savant et homme de société, il donnait des grâces aux sciences les plus abstraites. » J'imagine que Surian, dont l'aménité s'accommodait d'une pointe d'inoffensive raillerie, se plut singulièrement à ces réunions des anciens de la maison, jusqu'au moment déplorable où il y trouva des adversaires.

Quant à la jeunesse, sa gaieté était naturellement plus bruyante. Si un ami de noviciat arrivait de province, c'étaient des causeries sans fin ; des éclats que parfois on réprimait trop peu. Il fallait bien échanger les nouvelles du dehors contre celles du dedans. Il n'y a pas de rires plus francs que ceux qui résonnent sous le cloître. Les *carabins* (c'était le nom qu'on donnait familièrement, je ne sais pourquoi, aux jeunes confrères) ne respectaient pas toujours assez le sommeil de leurs aînés. L'un de ces bons vieillards, voulant concilier l'indulgence avec le soin de son repos, écrivit sur la cheminée de la salle des réunions cet aimable quatrain :

« Du sommeil sagement Bérulle fixa l'heure :
« Plaise aux chers carabins de l'observer ici ;
« Leur santé sera bien meilleure,
« Et, sans façon, la mienne aussi. »

agrégé au collége des plus célèbres prédicateurs de l'Oratoire, qui, tous, résidaient là, au siège même du gouvernement de la Congrégation. Nulle part, et on le comprend aisément, les Pères n'étaient aussi nombreux. A cette époque, on comptait cinq cents Oratoriens environ : or, les diverses statistiques du commencement du siècle

Tel était le ton qui régnait dans cette hospitalière maison de la rue Saint-Honoré, où Surian devait passer vingt années. Dans le groupe d'hommes éminents qui la rendaient célèbre entre toutes, il se vit bientôt attribuer l'une des premières places.

Il avait trente-sept ans; sa maturité était complète. Il arrivait précédé d'une de ces réputations de province qui sont rapidement détruites ou confirmées à Paris. Aussi est-il dangereux d'exposer à cette redoutable épreuve de trop jeunes talents; il leur arrive d'être condamnés sans retour avant qu'ils aient donné toute leur mesure. La sagesse de l'Oratoire savait préserver de ces défaites ceux en qui elle mettait ses meilleures espérances; elle ne les produisait dans les grandes chaires que formés et aguerris. Il suffisait à Surian de se montrer pour vaincre. « La nature et l'art ne lui avaient rien refusé de ce qui peut constituer le grand orateur (1). » Un visage aux traits pleins de noblesse, un bel organe, une action mâle et rapide remplacée, quand le sujet le demandait, par une onction pénétrante, tous les dons oratoires étaient en lui à un degré éminent.

On le laissa se recueillir après ses deux premières victoires. Il ne prêcha dans aucune église pendant le Carême de 1709 : il donna l'Avent aux Prémontrés. En 1710, on l'envoya à Saint-Benoît pour le Carême. De quelle brillante élite il faisait partie, les listes suivantes nous en donneront une idée, et nous y verrons aussi combien Paris restait fidèle à ceux qu'il avait une fois adoptés.

2 Adry. *Bibliothèque des écrivains de l'Oratoire* (3e vol., fol. 1134). Biblioth. Nationale. Manuscrits, fonds français. De 25681 à 25686.

ment comme une règle de prudence, mais aussi et surtout comme un devoir de conscience de ne jamais entrer dans certaines vues particulières manifestement opposées à la doctrine de l'Eglise. Il s'en tenait à un article essentiel des Constitutions de l'Oratoire : « La Congrégation en matière de doctrine n'épouse aucun parti et n'a aucune

CARÊME 1710

Maison de Paris.	Jean-Jph Maure.
St-Germ.-l'Aux.	J.-B. Massillon.
St-Benoît.....	J.-B. Surian.
St-André.....	Fr. de Monteul.
St-Honoré.....	J. de la Boissière.
Ste-Opportune.	Jacques Davazé.
Carmelites.....	Julien Prévost.
Enfants-Rouges.	Pompone Guibert.
St-Leu.....	Anceaume.

AVENT 1710

Enfants-Rouges.	J.-B. Massillon.
S.-Germ.-l'Aux.	J.-B. Surian.
Les Théatins....	J.-J. Maure.
St-André.....	Fr. de Monteul.
St-Honoré.....	Gibert Bérard.
St Jean de Grève.	J. de la Boissière
St-Méderic.....	Pierre Beauclair.
St-Benoît.....	Pierre Anceaume.
Nouvelles cathol.	Fr. Chassain.
Maison de Paris.	André Goyet.

CARÊME 1711

Notre-Dame.....	J.-B. Massillon.
St-Séverin.....	J.-B. Surian.
St-Barthélemy..	Jean-Jph Maure.
St-André.....	G. Bérard.
St-Benoît.....	J. de la Boissière.
St-Avoye.....	P. Guibert.
St-Jacq de l'Hôp.	Fr. de Monteul.
St-Honoré.....	J. Davazé.
St-Germ.-l'Aux.	P. Beauclair.
St Merry.....	Fr. Chassain.
Hop. St Marceau	Clément Albette.
La Charité.....	Joseph Moret.
Maison de Paris.	Jean-Ch. Portail.

AVENT 1711

St-Roch.....	J.-B. Massillon.
Enfants-Rouges.	J.-B. Surian.
Petit S.-Antoine	J.-J. Maure.
Prémontrés.....	J. de la Boissière
St-Benoît.....	J. Davazé.
Maison de Paris.	Rob. Constantin

CARÊME 1712

St-Gervais.....	J.-B. Massillon.
La Ste-Chapelle.	J.-J. Maure.
St J. de la Boue.	J.-B. Surian.
St-Sauveur.....	J. de la Boissière.
St Benoît.....	G. Bérard.
St-Severin.....	Jean-Ch. Portail.
St-Honoré.....	Fr. de Monteul
St-And. d'Arts..	J. Davazé.
St L.-en-Plsle..	P. Beauclair.
Maison de Paris.	R. Constantin.

AVENT 1712

St-Honoré.....	J.-B. Surian.
Filles S.-Thom.	J.-J. Maure
La Charité.....	J. de la Boissière
St.-Et.-du-Mont	G. Berard.
Prémontrés.....	J.-Ch. Portail.
St-Eustache..	J. Davazé.
St-Severin.....	R. Constantin.
St-Sauv. (au Mar)	Joseph Morel.
Maison de Paris	Fr. de Monteul.

L'extrême difficulté de conquérir une place d'honneur, non seulement au milieu de tous ces émules qui étaient des frères, mais aussi à côté de tant d'autres orateurs, se fit à peine sentir à Surian. Il en était encore à ses débuts

agrégé au collége des plus célèbres prédicateurs de l'Oratoire, qui, tous, résidaient là, au siège même du gouvernement de la Congrégation. Nulle part, et on le comprend aisément, les Pères n'étaient aussi nombreux. A cette époque, on comptait cinq cents Oratoriens environ : or, les diverses statistiques du commencement du siècle

dans les chaires de Paris que déjà la foule le suivait partout. Il n'avait pas le temps de se reposer; il ne s'appartenait plus. Marchant sans relâche de succès en succès, il aurait trouvé bien lourdes les chaînes de la renommée si le zèle apostolique dont il était animé ne l'avait empêché d'en sentir le poids. Sa réputation semblait ne pouvoir plus grandir ; c'était le temps où le poète latin disait de lui, avec l'accent de l'enthousiasme : « *Medium nunc attigit orbem.* »

On répétait alors en tous lieux qu'il suivait de près Massillon dans la carrière de l'éloquence. On les comparait encore à un autre point de vue. Le futur évêque de Clermont, connu à Paris longtemps avant le futur évêque de Vence, y était regardé comme le prêtre le plus doux et le plus aimable qu'on pût rencontrer. Quand on fut à même d'apprécier le nouveau venu, on convint qu'il ne le cédait en rien à son confrère. Le don d'attirer et de retenir était-il égal chez tous les deux? « Ceux qui ont connu Massillon sans connaître Surian n'en conviendront pas, dit le biographe Guérin ; ceux qui ont connu Surian sans connaître Massillon feront encore moins cet aveu. Les amis de l'un et de l'autre n'ont osé prononcer. » Quoiqu'il en soit, le P. Surian acquit rapidement des amitiés nombreuses et dévouées. Il aimait les lettres et les arts; il s'en entretenait avec un grand plaisir pour lui-même, avec un grand charme pour ceux qui pouvaient l'entendre. Les débats du jansénisme n'avaient jamais cessé, mais ils éclatèrent avec un redoublement de passion quand la Bulle *Unigenitus* eut été lancée en 1713, et la douceur de la vie commune en fut, hélas, bientôt troublée.

Le P. Surian eut besoin de joindre l'inflexibilité à sa douceur habituelle pour ne pas s'écarter de la ligne de conduite qu'il avait choisie. Il s'était imposé, non seule-

ment comme une règle de prudence, mais aussi et surtout comme un devoir de conscience de ne jamais entrer dans certaines vues particulières manifestement opposées à la doctrine de l'Eglise. Il s'en tenait à un article essentiel des Constitutions de l'Oratoire : « La Congrégation en matière de doctrine n'épouse aucun parti et n'a aucune opinion de corps et de communauté. » C'était le sens de la sainte liberté des enfants de Dieu, que le pieux cardinal de Bérulle avait voulu donner à ses enfants comme un bien d'un inestimable prix. Bossuet, dans l'Oraison funèbre du P. de Bourgoing, a ainsi commenté cette règle, en parlant du fondateur de la Congrégation : « Son amour immense lui inspira le dessein de former une compagnie à laquelle il n'a pas voulu donner d'autre esprit que l'esprit même de l'Eglise, ni d'autres règles que ses canons, ni d'autres supérieurs que les évêques, ni d'autres vœux solennels que ceux du baptême et du sacerdoce. Là, une sainte liberté est un saint engagement; on obéit sans dépendre, on gouverne sans commander; toute l'autorité est dans la douceur, et le respect s'entretient sans le secours de la crainte. » Diverses assemblées générales de l'Oratoire avaient encore expliqué comment on entendait y user de la liberté. Celle de 1678 déclarait en particulier que « la Congrégation en matière de doctrine n'embrassait aucun parti, qu'elle n'avait aucune opinion de corps, ni de communauté, mais qu'elle était et qu'elle voulait demeurer en liberté de toute bonne et sainte doctrine, et qu'elle n'interdisait aux siens d'enseigner que celles qui sont condamnées par l'Eglise. » Après cela, il semble que le P. Sarian eût dû n'être inquiété par personne dans son attitude parfaitement régulière. Il n'en fut pas ainsi. L'Oratoire comptait dans ses rangs « un petit nombre d'esprits ardents et fougueux, qui ne concevaient pas qu'on pût être modéré et tolérant

Prélat en répondant à l'Académie Française au discours de réception de son successeur l'Evêque de Rennes ; il est supérieur surtout à ce que ce dernier a dit de M. de Rohan.

en fait d'opinion (1). » C'étaient ces hommes qui avaient rendu la Congrégation si chère aux Jansénistes, en travaillant, malgré la résistance qu'ils rencontraient, à la faire verser dans l'erreur. Ils faisaient cause commune avec les appelants, et se livraient à un prosélytisme d'autant plus acharné qu'ils voyaient le moment critique arrivé pour la doctrine. Ils pratiquaient à leur façon le précepte de l'Evangile : *Qui non est mecum, contrà me est*, et Surian, qui ne voulait point être avec eux, était traité par eux en ennemi. Il fallait qu'il souffrît véritablement pour confier au papier ces plaintes : « Les Jansénistes deviennent bien plus insupportables que ceux qu'ils ne veulent pas supporter. *Murmuratores, quere losi*, dit saint Jude ; *os eorum loquitur superba* (2). » A qui s'appliquent les lignes suivantes ? « Je remercie le Seigneur et je me glorifie d'avoir cet hérétique pour ennemi, pour adversaire celui de la foi. Depuis qu'il m'attaque, il me semble que je suis au nombre des gens de bien : il n'a rien qu'il oppose qu'aux personnes vertueuses. » Assurément, c'est d'un ennemi du dehors qu'il parle ici, de quelqu'un de ces émissaires, de ces pamphlétaires du parti, dont le venin était si noir.

Ce qui déplaisait surtout dans sa conduite aux Oratoriens attachés à l'appel, c'était l'obstination silencieuse, mais invincible, qu'il mettait à « cultiver habituellement les liaisons qu'il avait formées avec plusieurs Jésuites, qui déploraient ainsi que lui l'acharnement des deux partis (3). » La Compagnie de Jésus n'était pas l'amie de l'Oratoire. Après avoir applaudi et aidé, dans la personne du P. Coton, à son établissement, elle avait bientôt

1. Guérin, avocat à Aix. *Eloge historique de Surian.* Biblioth. Nation. Ln. 27. 19273. (1779, 15 pages in-4°.)
2. Manuscrits. *Cahiers intimes.*
3. Guérin, *ibid.*

dice.

Le P. Surian eut besoin de joindre l'inflexibilité à sa douceur habituelle pour ne pas s'écarter de la ligne de conduite qu'il avait choisie. Il s'était imposé, non seule-

conçu de l'ombrage de ses rapides progrès. Partout les deux Sociétés se rencontraient, poursuivant le même but, sur le même terrain. Tout ce qu'acquérait la dernière venue était, aux yeux de la plus ancienne, un empiètement sur ses propres droits. Dès que l'amour de la nouveauté se manifesta dans quelques disciples de Bérulle, les Jésuites, très attachés à la règle de foi, se plaignirent, et certains d'entre eux, plus jaloux que vraiment zélés, travaillèrent à représenter la Congrégation tout entière comme suspecte désormais. A force d'orthodoxie on voyait du poison partout. Le P. Labbe parvint à en extraire, le croirait-on, des *Racines grecques* de Port-Royal. Ces exagérés trouvaient à qui parler dans l'Oratoire, et dans toute la France, bien des combats singuliers s'engageaient. « Du reste, on ne parle, dit Iraith, d'aucun des grands hommes des deux célèbres Congrégations. Bouhours, Cheminais, La Rue, Brumoi, Porée montrèrent la même modération que Ségaud, Massillon, Malebranche (1). » Le P. Ingold prouve bien aussi, par une lettre du P. Lachaise au P. Carmagnole, Oratorien, et une autre du P. Oliva, Général des Jésuites, que ces hommes éminents se mettaient au-dessus des étroites rancunes pour rendre témoignage à leurs rivaux (2). Néanmoins, il était rare de voir se former des liens étroits entre Oratoriens et Jésuites. Ils se disputaient souvent la première place dans la faveur des évêques. M. de Mailly, archevêque d'Arles, disait un jour au P. Bourret, Oratorien, que les disciples de saint Ignace étaient ses fils aînés, et ceux du cardinal de Bérulle ses cadets : « Nous sommes contents du partage, Monseigneur, répondit le Père, pourvu qu'ils soient les

1. *Querelles Littéraires*, tome IV, p. 50. *Les Oratoriens et les Jésuites.*
2. *Le prétendu Jansénisme du P. de Sainte-Marthe*, p. 103.

Prélat en répondant à l'Académie Française au discours de réception de son successeur l'Evêque de Rennes ; il est supérieur surtout à ce que ce dernier a dit de M. de Rohan.

Esaü, et nous les Jacob. » La réponse était aussi spirituelle que significative : aussi s'était-on étonné, en 1705, de voir le P. Massillon conduire un de ses convertis au noviciat des « bons pères », comme on les appelait. On ne manqua pas non plus, quelques années après, d'être surpris en remarquant les rapports du P. Surian avec les plus éminents d'entre eux. Il persista d'ailleurs dans une conduite dont son honneur ne s'alarmait pas plus que sa foi.

En 1713, il prêcha le Carême à la Maison de Saint-Honoré et l'Avent à Notre-Dame de Soissons, en 1714, le Carême à Saint-Roch et l'Avent à Sainte-Croix de la Bretonnerie. Notre-Dame de Paris l'entendit pour la première fois pendant le Carême de 1715 ; il donna la station de l'Avent aux Nouvelles-Catholiques. Vers la fin de la même année, après la mort de Louis XIV, il fut désigné pour prononcer devant l'Académie des Sciences et celle des Inscriptions et Belles-Lettres, qui célébraient toujours dans l'Eglise de l'Oratoire les solennités religieuses dont elles prenaient l'initiative, l'Oraison funèbre de ce prince destiné à épuiser la louange humaine, au moins dans les harangues officielles (1). Le discours fut composé, mais, dit Adry, « le service ne fut pas fait par a misère des temps. » La misère n'était que trop réelle, pourtant elle n'empêcha pas de prononcer l'éloge du Roi en bien des endroits. Mais Adry cite un autre témoignage où est alléguée une raison plus facile à accepter. « Les supérieurs de l'Oratoire ne jugèrent pas à propos de célébrer un service, voyant qu'il ne s'en faisait pas dans les autres communautés de Paris. » Il faudrait alors supposer que la cérémonie devrait se faire au nom de la

1. Saint-Louis était le patron de trois des académies qui composent aujourd'hui l'Institut, de l'Académie Française, de l'Académie des sciences, et de celle des Inscriptions.

Le P. Surian eut besoin de joindre l'inflexibilité à sa douceur habituelle pour ne pas s'écarter de la ligne de conduite qu'il avait choisie. Il s'était imposé, non seule-

Congrégation, et que les Académies s'y seraient rendues seulement à titre d'invitées. Surian avait lu à ses amis quelques morceaux de son oraison funèbre. Ils la jugèrent « fort au-dessus de tout ce qui avait paru sur le même sujet, pour l'élévation et la délicatesse (1). » Si l'affection ne les a pas égarés, la perte de ce morceau d'éloquence est infiniment regrettable, puisque la mémoire du grand roi n'a inspiré aucune grande œuvre. Son épouse Marie-Thérèse, les princesses de sa famille, et ses illustres sujets, Turenne et Condé, ont été plus heureux (2).

Les stations de 1716 furent réservées, la première à Saint-Louis-en-l'Isle, la seconde aux Quinze-Vingts. Cette année-là, deux Jésuites célèbres, le P. Gaillard et le P. de la Rue, prêchèrent le Carême à la Cour. Ils se succédaient alternativement, et le jeune roi entendait chacun d'eux une fois par semaine. Malgré « l'attention surprenante » que montrait l'enfant, le Régent fut d'avis qu'on lui demandait trop. On ne fut pas trop exigeant pendant l'Avent de la même année. Le Duc d'Orléans, afin de ménager plus sûrement la faiblesse de son auguste pupille, prit une mesure dont il pensait, lui aussi, se bien trouver. La station fut entièrement supprimée. Le P. de La Ferté, de la Compagnie de Jésus, invité depuis un an à la prêcher, n'eut pas besoin de se déranger ; on se contenta de demander au P. Boursault, Théatin, un sermon pour le jour de Noël. Une note du Journal de Dangeau nous apprend comment la suppression était appréciée : « Cette indécence fut également scandaleuse pour la Cour et pour la Religion (3) ». Il est probable que le Régent

1. Adry, *loc. cit*
2. Nous avons retrouvé dans les manuscrits de nombreuses notes relatives à cette Oraison funèbre, mais aucun fragment assez important pour qu'il soit possible de la transcrire.
3. Dangeau, édit. Soulié, t. XVI, p. 305.

1. Ce portrait est très supérieur à celui que Fontenelle a tracé du même Prélat en répondant à l'Académie Française au discours de réception de son successeur l'Evêque de Rennes ; il est supérieur surtout à ce que ce dernier a dit de M. de Rohan.

fut sensible à la désapprobation publique, car, en 1717, les prédications eurent lieu pendant le Carême. On décida, pour tout concilier, sans doute, que le nombre des sermons serait réduit à dix. Le P. Terrasson André, de l'Oratoire, à qui la station fut confiée, prêcha ainsi le premier *Petit Carême;* mais ce n'est pas le sien qui a rendu ce nom immortel. L'Avent de 1717 fut prêché dans la chapelle des Tuileries par le P. Surian qui s'était fait entendre à Saint-Germain-l'Auxerrois pendant le Carême. Il paraissait pour la première fois devant la Cour. Le minutieux annaliste de la royauté nous dit : « Lundi, 1er novembre, le Roi entendit le sermon du P. Surian. » — « Dimanche, 5. Le Roi entendit dans la chapelle des Tuileries le sermon du P. Surian (1) ».

En 1718, Surian prêcha le Carême aux Quinze-Vingts, où il avait déjà paru en 1716. Il semble s'être reposé pendant l'Avent : du moins les listes ne mentionnent pas son nom. A la Cour, deux Pères de l'Oratoire furent chargés des stations, Massillon, dont il est inutile de rappeler le merveilleux succès, et Portail, celui de qui le poète avait dit : «*Portalio templa applaudunt.* » La congrégation était à l'apogée de sa renommée oratoire; la Compagnie de Jésus, au contraire, n'avait pas vu se renouveler ses gloires. De 1716 à 1729, aucun de ses membres ne fut invité à paraître devant la Cour; le P. Ségaud, le premier, devait renouer la tradition avec éclat (2). Il n'y eut qu'un intervalle de quinze mois entre les deux premières apparitions de Surian dans la chaire de la cha-

1. Dangeau, t. XVII, p. 181.

2 Pendant cette longue période de treize ans, sur cent quatre-vingts prédicateurs de stations complètes que Paris comptait à chaque Avent et à chaque Carême, on ne rencontre pas le nom d'un seul Jésuite. Ce fait extraordinaire serait inexplicable si les sentiments du Cardinal de Noailles à l'égard de la Compagnie n'étaient bien connus.

pelle.

Le P. Surian eut besoin de joindre l'inflexibilité à sa douceur habituelle pour ne pas s'écarter de la ligne de conduite qu'il avait choisie. Il s'était imposé, non seule-

pelle royale : il remonta au Carême de 1719. — « Jeudi, 2 février. Le roi assista à la bénédiction des cierges et à la procession : ensuite il entendit la grande messe chantée par la musique. L'après-dînée, S. M. entendit le sermon du P. Surian et ensuite Vêpres (1). » Quatre fois dans le cours de la station, Dangeau mentionne la présence de Louis XV au sermon. Il écrit, le dimanche 9 avril : « Jour de Pâques. Le Roi se confessa le matin à l'abbé Fleury ; ensuite il assista à la grande messe. Le soir, il entendit le sermon du P. Surian et Vêpres (2). » Le *Petit Carême* de Massillon comprend dix sermons, celui de Surian n'en renferme que huit. C'est qu'il ne prêcha pas la Passion. Le Jeudi-Saint, le Roi avait assisté au sermon de la Cène du P. Béguin, religieux de la Merci ; le lendemain, on se contenta de le conduire aux cérémonies. De plus, le sermon du troisième dimanche de Carême fut remplacé par celui du jour de l'Annonciation.

Le Carême de Surian « réunit tous les suffrages de la Cour et de la ville. » (Adry.) Massillon était parti pour se consacrer à son diocèse de Clermont ; le P. Maure était réduit prématurément au silence par des infirmités qui devaient lui interdire la chaire pour toujours et le conduire lentement au tombeau : Surian était désormais sans contredit au premier rang parmi les prédicateurs oratoriens. Mais ce serait trop peu dire. Jusqu'au moment où l'épiscopat l'éloignerait à son tour, c'est-à-dire pendant dix ans, il allait tenir, comme on disait, le sceptre de l'éloquence. Le Père de la Rue pliait sous le poids de ses soixante-quinze ans ; le P. Gaillard était un octogénaire las de triompher, car il avait prêché à la Cour quatorze stations, onze Carêmes et trois Avents, et, si l'on ne pouvait dire de lui sans flatterie qu'il était le roi des

1. Journal de Dangeau, tome XVII, p. 256.
2. *Ibid.* Tome XVIII, p. 30.

1. Ce portrait est très supérieur à celui que Fontenelle a tracé du même Prélat en répondant à l'Académie Française au discours de réception de son successeur l'Evêque de Rennes ; il est supérieur surtout à ce que ce dernier a dit de M. de Rohan.

prédicateurs, il méritait assurément le titre de prédicateur des rois (1). La Compagnie de Jésus ne pouvait opposer à Surian que le seul Père Ségaud, puisque Neuville debutait à peine, or, quelque goûté que fût Ségaud, le sentiment commun ne l'égalait point à son émule. D'ailleurs, nous avons vu que les Jésuites ne prêchaient plus qu'en province, et, alors comme maintenant, les auditoires parisiens étaient les seuls artisans des grandes renommées. Enfin, ni dans les autres ordres religieux, ni dans le clergé séculier, il n'y avait encore de nouvelles gloires que le temps eût consacrées.

C'était une situation bien difficile pour un orateur. Le nôtre l'a senti et exprimé lui-même. « Le public s'attend à quelque chose de si grand qu'il est rare qu'on y atteigne. L'orateur est la victime de l'attente publique et des louanges exagérées de ses amis. Rarement la réalité égale l'idée qu'on s'en était faite : on est déçu devant les pyramides d'Egypte. » Surian s'efforça constamment de se mettre, au moins par le zèle et le courage, au niveau de sa tâche. Il nous est impossible de dire dans quelles églises il prêcha les Avents de 1719, de 1720 et de 1721 (2), mais nous savons qu'il monta dans la chaire de Notre-Dame, où il reparaissait avec plus d'expérience et de renommée qu'autrefois, pendant le Carême de 1720; en 1721, il accepta la station de Saint-Paul, en 1722,

1. « Aulicus orator *Gallardus* adit que redit que
« Versalias, ut nota volat sub tecta columba. » (Pestel.)

2 Le P. Galipaud, secrétaire de la Congrégation depuis 1717 jusqu'en 1723, était loin d'apporter dans son travail la même exactitude que le P. de Monteul, son predecesseur. Les Pères du nouvel Oratoire ont conservé des listes que nous avons pu consulter, grâce à une très obligeante communication du P. Ingold, et elles nous ont servi à combler pour les stations de Paris, plusieurs lacunes laissées par le P. Galipaud. Mais diverses stations comme les Avents de 1719 et de 1721 manquent également dans les listes imprimées et dans les registres manuscrits. Elles manquent également dans le grand recueil de la Bibliothèque Nationale : *Liste des prédicateurs de Paris*, depuis 1600 jusqu'en 1789. LK³. 6743.

diée.

Le P. Surian eut besoin de joindre l'inflexibilité à sa douceur habituelle pour ne pas s'écarter de la ligne de conduite qu'il avait choisie. Il s'était imposé, non seule-

celle de Saint-Nicolas-des-Champs pour le Carême et de Saint-Jacques-de-l'Hôpital pour l'Avent. Entre temps, il donnait à chaque instant des sermons isolés. Nous avons retrouvé des lettres d'invitation au nom de M. et Mme Lourdet, pour la cérémonie de la vêture de leur fille, où Surian se fitentendre le lundi 10 février 1716, chez les Bénédictines de N.-D. de Grâce de la Ville l'Evêque. — Voici une autre lettre que nous reproduisons : « Vous êtes prié de la part de M. et de Mme Durant, Trésorier de France, de leur faire l'honneur d'assister à la cérémonie de la profession de Mlle leur fille aînée, qui se fera jeudy 8me jour de May 1721, à neuf heures précises du matin, dans l'église des Dames religieuses Bénédictines de Conflans. Il y aura prédication par le révérend Père Surian, prestre de l'Oratoire. » Nous ne possédons qu'un seul des panégyriques prêchés par lui, bien qu'ils aient dû être nombreux. Nous savons cependant qu'en 1722, le cardinal de Bissy, son ami, l'invita à prononcer dans l'église cathédrale de Meaux, le panégyrique de Saint-Etienne, le jour de la fête, comme l'avait fait Massillon quelques années auparavant. Trois semaines plus tard, le 25 août, l'Académie française se réunissait pour entendre de sa bouche le panégyrique de saint Louis, qui est imprimé ici pour la première fois. C'était, nous l'avons dit ailleurs, la consécration d'une renommée d'orateur. Le cardinal de Rohan, qui goûtait beaucoup Surian, avait voulu le produire devant ses futurs confrères en cette solennité.

Voici ce qu'un janséniste écrivait à cette époque sur le compte de l'Oratorien : « Si le P. Surian est le premier prédicateur de Paris du côté des talents, il est des derniers du côté du zèle pour la bonne cause, ce qui vient d'avoir peu étudié les matières contestées, et plus encore de l'envie qu'il a de faire fortune, dont il convient en

1 Ce portrait est très supérieur à celui que Fontenelle a tracé du même Prélat en répondant à l'Académie Française au discours de réception de son successeur l'Evêque de Rennes ; il est supérieur surtout à ce que ce dernier a dit de M. de Rohan.

partie. Pour cela, il fait assidûment sa cour aux cardinaux de Rohan, de Bissy et Dubois, au maréchal de Villeroy, au précepteur de Sa Majesté (Fleury) et à Mme de Ventadour. D'ailleurs, ce Père est très poli et très aimable, et peut-être que, s'il obtenait quelque chose de bon, il se déclarerait ouvertement pour l'ancienne doctrine. A la mort du P. Joseph David, de l'Oratoire, l'évêque de Clermont (Massillon) lui procura du cardinal Dubois un bénéfice simple qu'il avait de quatre cents livres (1). »

Voyez le bon apôtre ! Ce premier prédicateur de Paris est un ignorant, au moins en ce qui concerne le jansénisme ; de plus, c'est un ambitieux. Une fois satisfait, on le verra peut-être entrer au bercail. Fi donc, homme austère, une pareille recrue vous ferait trop peu d'honneur ! Ce flatteur du cardinal de Rohan a laissé dans ses papiers un éloge de son éminent protecteur. La préoccupation du style, qui est sensible dans ce morceau, nous a donné à croire d'abord que c'était un extrait de pièce académique, comme Surian en faisait souvent ; mais, n'ayant rencontré cet éloge nulle part ailleurs, nous le citerons ici. Aussi bien respire-t-il la sincérité et la conviction : « Une figure noble, dont les traits heureux semblaient formés par les grâces fut le moindre des présents que le cardinal de Rohan avait reçus de la nature : elle lui prodigua ses dons les plus précieux. Aux saillies d'une imagination brillante, aux agréments d'un esprit vif et juste se joignit tout ce qui peut annoncer un cœur sensible, vertueux, bienfaisant, et le germe de ces qualités aimables qui devaient le rendre si cher à la société se développa rapidement avec l'âge. Son enfance fut l'aurore d'un beau jour. Il tourna bientôt toutes ses vues du côté de la théo-

1. *Mémoires manuscrits* (1722) cités par Adry, *loc. cit.*

dice.

Le P. Surian eut besoin de joindre l'inflexibilité à sa douceur habituelle pour ne pas s'écarter de la ligne de conduite qu'il avait choisie. Il s'était imposé, non seule-

et les clercs n'y peuvent suffire (1). » — Ces lignes étaient écrites en 1701. Quatorze ans plus tard, Pestel était encore plus explicite dans ces jolis vers :

« More Metellus apum prædatur, at undique flores

logie. Pouvant se reposer sur sa naissance, il ne voulut rien lui devoir ; sûr de tout obtenir, il voulut tout mériter. Il fit les délices de ses condisciples comme il était leur modèle ; ses progrès furent rapides et brillants. Il avait dans ses discours publics cette noble simplicité qui fait le caractère essentiel du beau : il enlevait tous les suffrages. Au don de representer, il joignait toutes les vertus solides : quelques honneurs qu'on lui rendît, il avait le plaisir de voir sa personne distinguée de son rang. Dans ses conférences, on perdait presque de vue le cardinal pour n'admirer que l'orateur. La peine qu'il avait à refuser consolait de ses refus ; tout concourait à lui donner sur les esprits un empire dont il ne se servait que pour faire goûter des conseils utiles ou des partis avantageux (1). » C'est bien le type du prélat gentilhomme ; c'est encore un Rohan qui en a été le type en notre siècle, ce cardinal-archevêque de Besançon, ancien officier de Mousquetaires rouges, pour qui Lamartine a écrit sa méditation sur *la Semaine-Sainte*. Mais si grande que fût la puissance de séduction du Rohan de 1722, il était avec le cardinal de Bissy, à la tête des constitutionnaires ; il ne pouvait agréer à un Janséniste, et l'aimer, c'était lui faire sa cour. Dès lors, on devenait suspect.

Telle est la justice des sectaires. Celui qui a écrit les lignes que nous avons citées plus haut méritait de rédiger les *Nouvelles ecclésiastiques*. Ainsi donc, avouer qu'on aimerait à vivre loin des luttes passionnées, c'est convenir implicitement qu'on attend l'Episcopat avec impatience, et qu'une fois la dignité obtenue, on saura

1. Ce portrait est très supérieur à celui que Fontenelle a tracé du même Prélat en répondant à l'Académie Française au discours de réception de son successeur l'Evêque de Rennes ; il est supérieur surtout à ce que ce dernier a dit de Mgr de Rohan.

partie. Pour cela, il fait assidûment sa cour aux cardinaux de Rohan, de Bissy et Dubois, au maréchal de Villeroy, au précepteur de Sa Majesté (Fleury) et à Mme de Ventadour. D'ailleurs, ce Père est très poli et très aimable, et peut-être que, s'il obtenait quelque chose de

être ingrat. Il est difficile de mettre plus de venin en quelques lignes de bénigne apparence. C'est à cette source probablement que M. Walckenaër a puisé ses renseignements : « Il faisait assidûment, écrit-il, sa cour aux hommes puissants de tous les partis, tels que les cardinaux de Rohan, de Bissy, Dubois, et ce fut ainsi qu'il parvint aux honneurs (1). » Flatter tous les partis, cela s'appelle en bon français de l'hypocrisie. Mais le critique aurait dû apporter ici une preuve plus concluante que les noms des trois Princes de l'Eglise, car, quelque différence qu'on doive faire entre un Dubois et ses illustres collègues, ils suivaient exactement la même politique dans les affaires religieuses, et Surian s'y attachait comme à la vérité catholique. Guérin prononce aussi le mot d'ambition, mais son commentaire est très différent : « Bien que les désagréments dont souffrit le P. Surian dans la Congrégation lui vinssent seulement de quelques particuliers, ces dégoûts lui firent désirer de pouvoir jouir de l'indépendance, et lui inspirèrent une ambition qu'il n'aurait peu-être jamais eue, si ces confrères lui eussent rendu la justice qu'il méritait (2). » Mais où cite-t-on une démarche équivoque de l'orateur ? Nulle part. La simple vérité est que, s'il eut des amis dévoués, attentifs à le faire apprécier à sa valeur, on peut affirmer qu'il n'en avait nul besoin ; et que, pour lui comme pour Massillon, comme pour tant d'autres Oratoriens avant lui, le temps semblait venu de sortir de la retraite, et de prendre rang parmi les juges de la foi, les Princes de l'Eglise.

Cependant le cardinal de Noailles, archevêque de Paris, dont l'opiniâtreté dans les affaires du jansénisme a arraché au doux Surian cette épigramme : « C'est bien

1. Art. de la *Biographie Universelle*.
2. Guérin, p. 3.

et les clercs n'y peuvent suffire (1). » — Ces lignes étaient écrites en 1701. Quatorze ans plus tard, Pestel était encore plus explicite dans ces jolis vers :

« More Metellus apum prædatur, at undique flores
[illegible]

de M. de Noailles qu'on peut dire : *Senex, bis puer* (1) [illegible], mettait obstacle à l'élévation de l'orateur, Celui-ci, réservé et silencieux, tel dès lors qu'il s'est peint plus tard, en écrivant : « Je n'imprime point, je ne parle point en public, j'essaie de donner l'exemple de la paix, et je révère la Bulle par mon silence (2) », ce prêtre indulgent qui écrivait au même endroit avec bonhomie : « Il y a d'honnêtes gens parmi les Jansénistes; leur cœur vaut bien mieux que leur esprit orgueilleux d'où est sorti l'appel. Entêtés, écoutez donc saint Augustin qui vous dit : « *In cathedrâ unitatis posuit Deus doctrinam veritatis* », cet homme n'était pas de ceux de qui l'on dit volontiers : « *promoveatur ut amoveatur* », parce qu'on redoute leur intervention. Non, mieux valait le fatiguer par l'ennui, en le condamnant à coudoyer et à entendre chaque jour à Paris ceux qu'il regardait comme des hérétiques et des schismatiques, témoin cette phrase : « Les Jansénistes ont perdu la foi par l'hérésie, et la charité par le schisme (3) ».

Il se fatiguait en effet, non d'évangéliser, mais de vivre en plein champ de bataille. En attendant le repos, il se prodiguait En 1723, Carême à Saint-Roch, Avent aux Quinze-Vingts; en 1724, Carême à Notre-Dame, Avent à Versailles, devant le Roi; en 1725, Carême à Nancy, devant la Cour de Lorraine, qui appelait à elle tour à tour les prédicateurs les plus vantés de Paris. Avent à la maison de Saint-Honoré; en 1726, Carême aux Quinze-Vingts, tel est le résumé de ses travaux les plus considérables pendant ces dernières années. A l'époque où nous sommes arrivés devait se réunir la trente-deuxième

1. Manuscrits. *Cahiers intimes*
2. Manuscrits. *Cahiers intimes*
3. Manuscrits. *Cahiers intimes.*

partie. Pour cela, il fait assidûment sa cour aux cardinaux de Rohan, de Bissy et Dubois, au maréchal de Villeroy, au précepteur de Sa Majesté (Fleury) et à Mme de Ventadour. D'ailleurs, ce Père est très poli et très aimable, et peut-être que, s'il obtenait quelque chose de

Assemblée générale de l'Oratoire. La situation était tendue et difficile. Dans ces conditions, le rôle de député ordinaire du Roi n'était rien moins qu'enviable. Surian fut nommé, mais il se récusa, et le P. Flayos, visiteur, remplit ces fonctions, moins épineuses pour lui. Notre orateur ne prêcha point pendant l'Avent de 1726; il fut absorbé sans doute par la préparation du Carême suivant, pour lequel la Cour l'avait retenu. Sa parole eut plus de retentissement encore qu'on ne s'y attendait; il fut décidé qu'on choisirait une prochaine occasion pour lui donner un évêché. Un jour, on donnait de grands éloges à Surian devant le Roi. L'archevêque qui n'avait point encore désarmé, était là. « C'est un rare esprit, » disait quelqu'un. M. de Noailles, feignant de mal entendre, répliqua : « Est-il vrai qu'il a de l'esprit? » Surian, rapportant ce mot dans ses cahiers intimes, ajoute : « Cela me rappelle Crassus. Comme on disait devant lui « le *grand* Pompée, » il demanda : « De quelle taille est-il? »

Mais ce n'était plus que de la petite guerre, où l'on employait seulement des armes inoffensives. Le dénouement approchait. On l'attendait au moment de l'Avent 1727, et Surian ne prêcha nulle part. A la fin de janvier 1728, il fut nommé à l'évêché de Vence, rendu vacant par la démission de M. Flodoard de Bourchenu, presque en même temps que l'abbé Dyse de Saléon, au siège de Digne, après le décès de M. de Puget (1). L'abbaye de Saint-Vincent du Luc, de l'ordre de saint Benoît, au diocèse d'Oléron, fut, dès le premier mouvement qui se produisit dans les bénéfices, attribuée au nouveau titulaire de Vence, afin de lui permettre de soutenir sa dignité

1. *Mercure*, janvier 1728. — *Journal de Verdun*, Février. M. de Saléon, chargé d'apaiser les troubles dans le diocèse de Soanen, voisin du sien, devint la bête noire du parti. Pendant plus d'un an, les *Nouvelles* s'occupèrent de lui sans relâche.

et les clercs n'y peuvent suffire (1). » — Ces lignes étaient écrites en 1701. Quatorze ans plus tard, Pestel était encore plus explicite dans ces jolis vers :

« More Metellus apum prædatur, at undique flores

et de faire du bien, car il n'y avait dans son diocèse guère moins à donner qu'à recevoir. Pendant l'intervalle qui sépara sa nomination de sa consécration, il fit ses adieux à Paris en donnant à Saint-Roch la station du Carême de 1728 (1). Il eut aussi l'occasion de les faire à la Cour dans un sermon dont la date nous est inconnue, mais dont la péroraison se trouve parmi les manuscrits de Surian. La voici : « Dieu puissant qui daignez mettre en de si indignes mains le glaive sacré de votre parole, répandez vos plus saintes bénédictions sur cette Cour qui m'écoute. Par elle, j'ai commencé ma carrière évangelique ; par elle je la finis, et mon cœur a aimé à lui consacrer les premiers essais comme il se réjouit de lui consacrer les derniers efforts de mon ministere. Ah! Seigneur, si par ma bouche, l'onction de votre parole sainte a fait quelque fruit, si elle a touché quelques âmes, redoublez ici ces grâces sur des auditeurs dont le salut, vous le savez, m'est encore plus précieux et plus cher. Qu'ils oublient devant vous leurs lumières, leurs dignités, leurs titres pour ne penser qu'à leurs fautes, pour n'implorer que votre miséricorde! »

Le 12 avril, les *Nouvelles ecclésiastiques* annoncent que, le 7 mars précédent, il y avait eu à Rome un Consistoire : « Sa Sainteté proposa elle-même l'abbaye de Notre-Dame de l'Abondance, dans le diocese de Genève, pour M. de Tencin, archevêque d'Embrun, et le cardinal Ottoboni préconisa l'évêché de Vence pour le P. Surian, qu'on a eu soin de ne point nommer Pere de l'Oratoire, mais simplement prêtre du diocèse d'Arles » (2). Sur ces entrefaites, il se produisit de graves evènements. Dans le

1. Les listes conservées chez les Pères de l'Oratoire n'indiquent pas cette station, mais le Registre 588 des Archives la mentionne formellement, ainsi que le Recueil de la Bibl. Nation

2. Nous ne savons ce qu'il y a de vrai dans cette dernière affirmation; ce

partie. Pour cela, il fait assidûment sa cour aux cardinaux de Rohan, de Bissy et Dubois, au maréchal de Villeroy, au précepteur de Sa Majesté (Fleury) et à Mme de Ventadour. D'ailleurs, ce Père est très poli et très aimable, et peut-être que, s'il obtenait quelque chose de

concile de la province ecclésiastique d'Embrun, réuni en août 1727, sur l'avis du cardinal de Fleury et avec l'approbation du Pape, pour mettre un terme aux excès du célèbre Soanen, ancien Oratorien, depuis longtemps évêque de Senez et coryphée du Jansénisme, on comptait parmi les Pères Mgr Flodoard de Bourchenu, évêque de Vence. On le voit prendre une part active aux travaux de l'Assemblée, rédiger plusieurs rapports, et, le 20 septembre, apposer sa signature aux décrets : « *Ego definiens subscripsi, Flodoardus, episc. Venciensis* » (1). Trois mois après, soit que le moment lui parût venu de réaliser une ancienne résolution, soit qu'il fût effrayé des clameurs des Jansénistes frappés au cœur, il fit agréer sa démission par le roi, qui le pourvut dans sa retraite de l'abbaye de Rigny, au diocèse d'Auxerre.

Ce fut alors que Surian fut nommé pour le remplacer. Après sa préconisation, il se trouva amené par les circonstances, faisant désormais partie du corps des pasteurs, à mêler son nom et sa personne aux luttes qu'il s'efforçait partout de fuir. Douze Prélats avaient protesté contre les décrets du Concile d'Embrun, et parmi eux M. de Noailles, de Paris; M. de Caylus, d'Auxerre; M. de Colbert, de Montpellier, c'est-à-dire les plus grands noms du Jansénisme. Beaucoup d'Evêques se réunirent à Paris pour aviser, sous la direction du Cardinal de Rohan. Le 4 avril, les Pères du Concile écrivirent à Louis XV une lettre énergique, où ils réclamaient avec raison le titre de défenseurs de l'orthodoxie. « Pendant

doit être une perfidie. Quelle apparence qu'à Rome on voulût paraître tenir pour non avenue l'existence de l'Oratoire ?

1. *Relation de ce qui s'est passé au concile d'Embrun* » par l'abbé de Michel, chanoine d'Embrun, secrétaire du concile (Paris, 1728). M. Walckenaer dans un article de la *Biographie Universelle*, et d'Alembert dans son *Histoire de l'Académie*, prétendent que Surian a assisté au concile, c'est qu'ils ont confondu le concile avec les réunions tenues plus tard à Paris.

et les clercs n'y peuvent suffire (1). » — Ces lignes étaient écrites en 1701. Quatorze ans plus tard, Pestel était encore plus explicite dans ces jolis vers :

« More Metellus apum prædatur, at undique flores

le mois d'avril, on tint au Louvre plusieurs Assemblées pour mettre en œuvre tout ce qui avait été dit. Le Roi demandait la réponse des Evêques à douze questions : ils firent un Mémoire pour y répondre (1). »

C'est à ce propos que la gazette des sectaires parle de l'ancien et du nouvel Evêque de Vence : « M. de Bourchenu, dit-elle, qui est arrivé ici sur la fin des Assemblées, a déclaré qu'il en avait assez fait à Embrun Le nouvel évêque, M. Surian, qui s'était d'abord excusé, sur l'incommodité de la goutte, d'aller aux Assemblées, a tenu la parole qu'il a donnée à M. l'Evêque du Puy *de faire tout ce qu'il faudrait faire*. Le dimanche 2 de ce mois, il était si incommodé de sa goutte qu'il ne put entendre la messe, quoiqu'il fasse sa résidence à la maison de l'Oratoire Saint-Honoré. Le mardi suivant il se fit porter au Louvre dans un fauteuil à bras du Cardinal de Rohan et fut reçu au bas de l'escalier par l'Evêque de Soissons et un autre évêque, qui le soutinrent sous le bras et le conduisirent jusqu'à l'appartement du Cardinal où il signa. Ce Prélat, parlant en conversation du Concile d'Embrun, disait que toutes les formalités de la nouvelle jurisprudence n'étaient propres qu'à perpétuer les hérésies, et qu'il n'y aurait pas un des anciens Conciles qui pût tenir contre ces chicanes » (2).

Quels commérages, et comme tout cela sent bien l'esprit étroit! Il était tout simple que Surian n'hésitât pas à donner sa signature ; les Jansénistes ne pouvaient attendre autre chose de lui, puisque le même journal disait un mois après (21 juin) en exagérant singulièrement l'appui que trouvait la secte dans l'Oratoire : « Dans les trois maisons de Paris, il n'y a que le P. Surian et *peut-être* trois ou quatre autres qui n'aient pas appelé » Cepen-

1. *Journal de Dorsanne*, t. V, p. 431.
2. *Nouvelles Ecclésiastiques*; 1728 : 14 mai.

partie. Pour cela, il fait assidûment sa cour aux cardinaux de Rohan, de Bissy et Dubois, au maréchal de Villeroy, au précepteur de Sa Majesté (Fleury) et à Mme de Ventadour. D'ailleurs, ce Père est très poli et très aimable, et peut-être que, s'il obtenait quelque chose de

dant, quel que fût son zèle pour l'intégrité de la foi, le Prélat avait hâte de s'éloigner de Paris, qui était un vrai champ de bataille : « Le 13 juin, dit le *Mercure*, le P. Surian, prêtre de l'Oratoire, nommé par le Roi à l'Evêché de Vence, fut sacré à Paris, dans l'église de l'Institution des Pères de l'Oratoire, par l'Archevêque de Besançon, assisté des évêques de Saint-Malo et de Saint-Brieux. » La dernière partie de la vie de Surian commençait (1).

III

LA PRÉDICATION DE SURIAN

Ses travaux multipliés. — Une remarque sur l'éloquence. — Les logographes au pied de la chaire. — L'édition de Liège. — L'édition Migne. — De l'éloquence dans le livre. — De l'éloquence vivante. — Le *Petit Carême* de Surian et celui de Massillon. — Comparaison. — Compliment au roi. — Tableau de l'époque.

Avant de suivre le nouvel Evêque dans son diocèse, arrêtons-nous un instant pour mesurer la carrière qu'il a parcourue. A l'heure où nous sommes arrivés, il a accompli tout ce qui lui a valu sa renommée et les fruits

1. *La Provence artistique* a reproduit les armoiries de Surian : coupé de sable sur argent, à une croix ancrée, coupée de l'un en l'autre.

et les clercs n'y peuvent suffire (1). » — Ces lignes étaient écrites en 1701. Quatorze ans plus tard, Pestel était encore plus explicite dans ces jolis vers :

« More Metellus apum prædatur, at undique flores

qu'elle porte légitimement dans l'arrière-saison de la vie. C'est le retentissement de sa parole qui l'a déjà fait promouvoir à l'épiscopat, qui bientôt lui vaudra, malgré son éloignement définitif de Paris, un siège à l'Académie française. Surian sera encore éloquent, car le ministère de la prédication appartient, selon la tradition catholique, plus encore à l'évêque qu'aux pasteurs inférieurs, et, nous le verrons, ce n'est pas à ce prélat qu'on peut reprocher de l'avoir oublié. Il sera donc éloquent car il parlera plus que jamais de l'abondance du cœur, mais nul n'en saura rien, si ce n'est les humbles de cette terre, à qui sera consacré tout entier son zèle apostolique ; il n'en restera rien aux yeux du monde, car le zèle aura produit seulement ce qui échappe toujours à son attention, c'est-à-dire l'accroissement silencieux du règne de Dieu dans une multitude d'âmes obscures. Le temps des auditoires illustres, le temps des triomphes oratoires est passé : il n'y en aura plus que de bien rares dans cette vie, destinée pourtant à se prolonger pendant près de 30 ans, un sous les voûtes de Notre-Dame, un sous la coupole du palais académique, deux ou trois à peine dans les Assemblées du clergé de France, et ce sera tout, et ce n'est pas l'orateur qui s'en plaindra. C'est donc le moment d'étudier rapidement l'œuvre oratoire de l'homme qui va mener une vie cachée.

Surian travaillait beaucoup. Nous avons eu pendant longtemps entre les mains, nous avons feuilleté à loisir les innombrables cahiers, les feuilles volantes où il déposait, au hasard du moment, le germe d'une idée, une pieuse inspiration, sous une forme souvent négligée, mais presque toujours pleine d'onction et de mouvement. Quand on se livre à une préparation aussi constante, car l'oratorien conserva jusqu'à son élévation à l'épiscopat l'habitude de ce labeur assidu, on est armé contre toutes

partie. Pour cela, il fait assidûment sa cour aux cardinaux de Rohan, de Bissy et Dubois, au maréchal de Villeroy, au précepteur de Sa Majesté (Fleury) et à Mme de Ventadour. D'ailleurs, ce Père est très poli et très aimable, et peut-être que, s'il obtenait quelque chose de

les surprises. D'une intelligence et d'un cœur qui débordent, les idées et les sentiments coulent à flots sur des lèvres naturellement éloquentes. De ces matériaux immenses, il n'y a rien à retirer pour la gloire de l'homme, mais ils rendent un témoignage éclatant à la conscience de l'apôtre et aux efforts qu'il multipliait sans cesse pour se tenir à la hauteur de sa tâche sacrée. Voici une *« remarque sur l'éloquence »* où l'on saisira le cours ordinaire des méditations de Surian : « Peindre vivement dans le sermon le principal objet, comme dans la peinture, et étudier, pour m'y attacher dans mon discours, un tableau d'un grand peintre, de Raphaël, du Corrège, du Guide, du Titien par exemple, sur tel mystère, telle scène de l'Évangile qu'ils ont représentés. Lire là-dessus les saints Pères. Ainsi, sur Jésus en agonie : quel spectacle ! l'appareil du supplice, des bourreaux transportés de fureur, une montagne, une croix, une lance, une femme profondément affligée, un disciple fondant en larmes. Au milieu de cet appareil, apercevez-vous le supplicié, ayant sur le visage l'expression d'une douleur profonde, mêlée pourtant d'une divine allégresse, qui exprime que sa mort va assurer le salut du monde? C'est Jésus-Christ. — Peindre de même le tableau de la Transfiguration. Pour Noël, le tableau de Rubens, et ainsi des autres. Voir pour cela le beau recueil d'estampes de Crozat. — Mettre quelquefois ce tableau dans l'exorde. Enfin, user de ce moyen pour chaque mystère ; emprunter à différents tableaux ce qu'ils peuvent fournir à l'idée chrétienne, puis composer le mien ; y mettre ombre, contraste, lumière, clair-obscur, couleur vive, reelle, locale, ciel même. Ainsi pour l'Enfant prodigue, pour le Lazare, pour les Rameaux, l'entrée de Jésus à Jérusalem, la Pâque. Cela frappe, étonne, fait impression. » Nous avouons qu'en aucune occasion nous ne nous serions

et les clercs n'y peuvent suffire (1). » — Ces lignes étaient écrites en 1701. Quatorze ans plus tard, Pestel était encore plus explicite dans ces jolis vers :

« More Metellus apum prædatur, at undique flores

attendu à trouver Surian aussi préoccupé de ce qui constitue proprement l'art ; or, voici qu'il nous apparaît singulièrement touché du souci de composer ses tableaux. Nous nous le figurons penché sur les estampes de l'opulent financier ; on croit que c'est un connaisseur qui étudie l'œuvre pour elle-même et s'absorbe dans la contemplation. Non, c'est un orateur qui cherche à découvrir le *mens divinior* dans un art voisin du sien. Parmi ces personnages de l'ancien et du nouveau Testament, quels sont ceux dont le visage est illuminé d'un reflet surnaturel, dont l'attitude est digne du mystère où ils jouent un rôle? Où sont ceux qui peuvent servir d'éloquent commentaire au texte des saintes Ecritures, aux gloses des Pères de l'Eglise? Voilà ce que se demandait l'Oratorien; il n'aspirait au beau que pour essayer de faire éclater par lui la splendeur du vrai, et, comme le culte trop humain de la forme ne se mêlait pas à ces méditations, nous jugeons que le prédicateur ne sortait pas de son rôle, qu'il restait fidèle à sa mission sacrée.

Voici une autre remarque d'un caractère bien plus familier ; elle peut avoir aussi son intérêt : « Je présenterai ce soir à mon sermon : *Bonum est nos hic esse*, mais j'y glisserai le plus adroitement possible l'Evangile, en sorte qu'il paraîtra une homélie. Par exemple, à l'endroit du *Bonum est*, j'ajouterai : *Faciamus hic tria tabernacula*. A propos des cœurs infidèles, je me servirai de quelques morceaux de Davazé sur l'Ascension ; j'emploierai aussi quelques phrases du Père Massillon et de Bourdaloue. »

On saisit là sur le vif le travail d'adaptation dont sont coutumiers tous les orateurs de la chaire, quand les besoins auxquels ils ont promis de satisfaire dépassent leurs ressources. On voit aussi que, dans ce cas, après s'être emprunté à lui-même, Surian empruntait aussi soit aux maîtres déjà classiques, comme Bourdaloue, soit

partie. Pour cela, il fait assidûment sa cour aux cardinaux de Rohan, de Bissy et Dubois, au maréchal de Villeroy, au précepteur de Sa Majesté (Fleury) et à Mme de Ventadour. D'ailleurs, ce Père est très poli et très [illegible] peut être que s'il obtenait quelque chose de

à ses confrères de l'Oratoire. Massillon lui communiquait peut-être ses manuscrits ; c'est ce que faisaient certainement, sans doute à charge de revanche, Davazé et Codolet, dont nous ne sachions pas que les sermons aient été imprimés (1).

Surian ne se contentait pas d'une préparation éloignée, quelque approfondie qu'elle fût et quelque exercé qu'il se sentît à la parole. Il a écrit un grand nombre de sermons complets, mais n'en a publié lui-même aucun. En 1738, longtemps avant sa mort, à une époque où il songeait moins que jamais à la renommée, l'abbé de la Chambre fit imprimer à Liège deux volumes de sermons, sous ce titre : « *Sermons choisis pour les jours du Carême* » (2). Comme l'édition de Massillon, qui parut en 1705 à Trévoux sans son aveu, l'ouvrage ne portait pas le nom de l'auteur. Comment l'abbé de la Chambre s'était-il procuré les meilleurs discours de l'ancien Oratorien ? Sans doute, celui-ci, au temps où Paris faisait un si grand cas de son éloquence, avait prêté certains manuscrits dont on avait pris copie ou qu'on avait négligé de lui rendre. Décidé à ne pas laisser imprimer ses œuvres, il est possible qu'il ait cherché à satisfaire ses amis de cette façon. Peut-être aussi la véritable explication se trouve-t-elle dans le passage suivant d'un livre curieux : « Si tous les orateurs apportaient dans la chaire des discours de leur invention, Scribonius, le copiste, ne se fût jamais enrichi à ce métier. Il commençait à ne plus tant valoir ; de nouveaux orateurs paraissent qui le relèveront infailliblement. Chacun brigue leurs sermons : les copistes

1. Surian, parle dans une autre note, d'emprunts faits au Père Codolet. Les quatre Oratoriens vivaient sous le même toit. En 1744, on trouve encore le nom de Codolet parmi les prédicateurs de Paris. Il paraît pour la première fois dans les listes en 1713, où il fut désigné pour prêcher les Dominicales de l'Avent à la Résidence de Lyon.

2 Liège, Broncart. Paris, Guérin.

et les clercs n'y peuvent suffire (1). » — Ces lignes étaient écrites en 1701. Quatorze ans plus tard, Pestel était encore plus explicite dans ces jolis vers :

« More Metellus apum prædatur, at undique flores
« Dùm carpit, pro melle miser fel condit amarum.
« Quam Marcellus iners ostentat concio, tota
« Est sua, namque emit : præsenti vendidit ære
« Francius haud impar Sosiis, precibusque vocatus
« Auditor plausum et venalem accommodat aurem. »

« Métellus butine, comme les abeilles, mais c'est en vain qu'il voltige de fleur en fleur ; il produit du fiel amer au lieu de miel. Le sermon que débite le pesant Marcellus est bien à lui tout entier, car il l'a acheté ; Francius, l'émule des antiques Sosies, le lui a vendu à beaux deniers comptants, et des auditeurs, raccolés à force de supplications, lui accordent des applaudissements de commande. » C'était une industrie malheureusement fort répandue au dix-huitième siècle, et ce quatrain prouve encore combien elle était démasquée :

On dit que l'abbé Barbette
Prêche les sermons d'autrui.
Moi qui sais qu'il les achète,
Je soutiens qu'ils sont à lui.

Les prédicateurs les plus vantés ne donnaient pas ou tardaient trop à donner leurs sermons au public ; ceux qui voulaient en profiter se résignaient à les dérober. Un contemporain dit même formellement à propos du livre de M. de la Chambre : « Les sermons qui sont de M. Surian dans cet ouvrage n'ont été imprimés que par

1. L'abbé de Villiers. *Sentiments critiques sur les caractères de M. de la Bruyère*, p. 326.

grands.

1. Guérin, page 14

les soins des copistes qui les avaient recueillis pendant qu'il les prononçait en chaire (1). » Il se laissa piller; il ne réclama pas publiquement contre les étranges libertés que prenait son éditeur. Il se contenta de protester par ces lignes qui font deviner les instances dont il était l'objet pour la publication de ses œuvres, mais où l'on voit, par surcroît, qu'il refusait de se reconnaître dans le travail de l'abbé de la Chambre (2). « J'aime mieux vivre pour mon troupeau et pour moi-même que pour la postérité. Vous ne me verrez jamais imprimé. J'aime mieux jouir du repos que d'avoir un nom acheté par mille peines. La gloire ne vaut pas une douce vie; la plus haute fortune ne fait souvent que des esclaves et des martyrs (3). » Il paraît certain qu'il redouta de nouvelles sollicitations au point de prétendre que la plupart de ses manuscrits avaient été, dans un accident, détruits par le feu. Nous l'avions cru nous-même sur la foi de plusieurs biographes du XVIIIe siècle. Ce n'était en réalité qu'une ruse de guerre.

Les manuscrits de Surian lui avaient réellement survécu, puisqu'en 1778, un de ses parents publia les huit sermons du Petit Carême de 1719, en y ajoutant le sermon sur le *Petit nombre des élus*, reproduit parce qu'il était célèbre entre tous, mais imprimé déjà dans le recueil de Liège. Il n'y eut jusqu'en 1855 aucune reimpression ni exhumation nouvelle. Surian était profondément oublié ; son nom ne paraissait plus que dans les listes de l'Académie française. Mais à cette époque ses œuvres trouvèrent place tout naturellement dans l'im-

1. *Dictionn. des Prédicateurs*, par Albert Lacn. 1757.

2. Bossuet ne voulait pas non plus convenir que l'oraison funèbre de Nicolas Cornet et le sermon pour la profession de Mme de la Vallière, publiés sans sa partie patho., fussent réellement son œuvre. C'étaient pourtant des discours authentiques. De même pour Surian.

3. Manuscrits. *Cahiers intimes*.

le nom de Codolet parmi les prédicateurs de Paris. Il paraît pour la première fois dans les listes en 1713, où il fut désigné pour prêcher les Dominicales de l'Avent à la Résidence de Lyon.

2 Liege, Broncart. Paris, Guerin.

mense collection des Prédicateurs, qui était l'une des colossales entreprises de l'abbé Migne. Celui-ci avait rencontré, à la vente de la bibliothèque du savant abbé Guillon, deux volumes manuscrits qui renfermaient quarante-deux discours, sous le nom de Surian. Les treize sermons de l'édition de Liège étaient là : des différences de texte, plutôt nombreuses que graves, n'empêchaient pas qu'ils ne fussent aisément reconnaissables. Les titres différaient également pour quelques-uns. En somme, les logographes étaient d'habiles gens ; la fidélité de la reproduction le prouve. Cependant, les contemporains pensèrent que les sermons publiés à Liège « ne partaient pas tous de la même main. » Il est très vrai qu'ils sont d'une valeur bien inégale, mais ce n'est pas la même chose. En voici la liste : Ier sur le Petit nombre des élus ; IIe sur l'Enfant Prodigue ; IIIe sur Lazare ; IVe sur la Madeleine ; Ve sur l'Impureté ; VIe sur la Passion ; VIIe sur la Résurrection ; VIIIe sur les Tentations ; IXe sur la Prière ; Xe sur le Jeûne ; XIe sur l'Enfer ; XIIe sur le Bonheur de la Conversion ; XIIIe sur le caractère du vrai chrétien. Les premiers sont les plus remarquables.

L'édition Migne réalisait un progrès considérable, puisqu'elle renfermait, outre ces sermons et le *Petit Carême* reproduit d'après l'édition de 1778, trente pièces inédites. L'authenticité n'était pourtant certaine que pour le *Petit Carême* : le texte de 1738 et le manuscrit de l'abbé Guillon s'appuyaient l'un sur l'autre, mais le premier avait toujours paru suspect, et le second n'était pas contrôlé. Cela n'empêcha pas l'éditeur de conclure en faveur de la légitime origine de sa trouvaille. Nous savons maintenant qu'il avait raison, car les originaux qui nous ont été confiés donnent une version, ou presque, ou absolument semblable aux précédentes. Pour établir un texte définitif, il y aurait, tantôt certaines suppressions

IIe Sur les tentations des grands.

tion.

1. Guérin, page 14

à faire, tantôt certaines additions à introduire ; pour la question qui nous occupe, il suffit qu'il y ait concordance dans l'ensemble.

Les manuscrits conservés à Vence renferment dix-sept discours inédits, outre ceux qui ont dû être complets, mais dont il ne reste que des fragments plus ou moins considérables. Nous en avons reproduit cinq dans ce volume. Voici les titres de ceux que nous avons le regret de laisser manuscrits : Ier Sermon pour l'ouverture d'une Assemblée du Clergé ; IIe sur la Religion ; IIIe sur la Transfiguration ; IVe sur la nécessité de la Sanctification ; Ve sur le Sacrifice ; VIe sur l'Aumône (1) ; VIIe sur les Caractères du Chrétien ; VIIIe Sermon pour la Toussaint ; IXe sur les Souffrances ; Xe sur l'Amour de Dieu ; XIe sur la Prière ; XIIe Mandement pour la naissance du Dauphin.

Nous voudrions maintenant donner une idée de la valeur de ces sermons. Sainte-Beuve dit quelque part qu'il est aisé, si on a assez de lecture et de jugement, de parler ou d'écrire convenablement sur un auteur apprécié déjà ; d'exécuter, sur un thème déjà connu, des variations où l'on peut mettre d'ailleurs une note personnelle. Le difficile, ajoute-t-il, c'est de donner le premier sur une matière nouvelle un avis motivé. Ce qui semblait périlleux à ce grand maître de la critique, comment ne le trouverions-nous pas au-dessus de nos forces? Mais aussi comment se dérober ? Si nous essayons, c'est sans présomption aucune, et parce qu'il le faut.

Nous avons dit que le *Petit Carême* fut très favorablement accueilli : Voici ce qu'écrit l'Oratorien Adry : « De tous les prédicateurs qui ont prêché devant Sa Majesté

1. Parmi les sermons imprimés, il y en a sur l'*aumône*, sur l'*amour de Dieu*, sur la *prière*, mais ils n'ont avec ceux-ci d'autre rapport que le titre.

le nom de Codolet parmi les prédicateurs de Paris. Il paraît pour la première fois dans les listes en 1713, où il fut désigné pour prêcher les Dominicales de l'Avent à la Résidence de Lyon.

2. Liège, Broncart. Paris, Guérin.

pendant la Régence, le P. Surian et M. de Clermont, son ami, sont les seuls qui aient brillé. Aussi avaient-ils des sermons exprès qui étaient et très courts et très convenables à l'âge et à la qualité du Roi (1). » Malgré cet éloge, il rapporte un jugement assez défavorable de Bouche, un de ses anciens confrères : « Nous n'avons de lui que son *Petit Carême*, qui n'est pas digne certainement de la réputation que son auteur s'était faite. Surian mérite d'être mis au nombre des sages, mais il ne sera jamais compté parmi les orateurs sacrés du premier rang :

« Tel écrit récité se soutient à l'oreille
« Qui, dans l'impression au grand jour se montrant,
« Ne soutient pas des yeux le regard pénétrant. »

Guérin dit de son côté : « Cet ouvrage est imparfait, et on ne peut le regarder que comme les dépouilles d'un homme trop peu connu. »

Notre orateur est en effet de ceux que la postérité ne saurait connaître, et dont la gloire disparue l'étonne quand elle en retrouve le témoignage. Les maîtres de la parole ne meurent pas tout entiers sans doute, mais ceux-mêmes à qui le prestige de la forme réserve une seconde vie perdent, dans leur action posthume, une grande partie de leur influence. Buffon a vanté l'éloquence du livre ; c'est que l'autre, la seule véritable, lui manquait. L'éloquence est selon lui « bien différente de cette facilité naturelle de parler, qui n'est qu'un talent accordé à tous ceux dont les passions sont vives, les organes souples et l'imagination prompte. » Il ajoute, avec un étrange et incroyable dédain : « Ces hommes sentent vivement, s'affectent de même, le marquent fortement au dehors, et,

1. Adry. T. 5, *loc. cit.*

IIe Sur les tentations des grands. tion.

1 Guérin, page 14

par une impression purement mécanique, transmettent aux autres leur enthousiasme et leurs affections (1). » Emouvoir, soulever une foule, puis l'adoucir, l'apaiser à son gré, lui faire aimer ce qu'on aime, maudire ce qu'on maudit, rien de tout cela ne constitue aux yeux de Buffon la puissance oratoire. N'en déplaise à un juge qui prononce ses arrêts de si haut, celui qui n'a pas ces dons n'est qu'un écrivain ou n'est rien. Nous souscrivons de grand cœur à une autre de ses sentences : « Le style seul fait vivre les écrits, » à condition qu'on ajoute ; « mais il ne fait pas vivre les discours. » Eschine, devenu professeur, lisait à ses disciples le plaidoyer par lequel Démosthène l'avait terrassé dans l'affaire de la Couronne. On applaudissait. Alors le maître, sincère à force de genie : « Que serait-ce donc, s'écria-t-il, si vous aviez entendu le monstre lui-même? » Il avait raison. Quand une grande voix s'est tue pour toujours, il ne reste plus rien du ton, du geste, du *vain son des mots*, de tout ce que Buffon méprise tant. Sans doute, mais aussi le discours écrit n'est plus qu'une lave refroidie, et ne nous donne qu'une lointaine idée de l'éruption dont les témoins nous racontent les magnificences. Nous lisons encore les œuvres des génies qui, à la puissance de la parole, ont joint la perfection du style, mais avec l'éternel regret d'échapper plus qu'à demi à leur action, avec l'invincible besoin d'interroger ceux qui ont entendu la foudre gronder, s'il en reste encore.

Surian est un inconnu pour notre siècle parce que l'écrivain en lui n'a point aidé l'orateur à se survivre. « Il a dû une partie de ses succès à une onction qui lui était

1. Discours sur le style, lu par Buffon le jour de sa réception à l'Académie française. D'Alembert, reçu l'année suivante à la place de Surian, developpa à la même occasion, comme on le verra plus loin, une doctrine si contraire qu'il est difficile de n'y pas voir une préméditation.

le nom de Codolet parmi les prédicateurs de Paris. Il paraît pour la première fois dans les listes en 1713, où il fut désigné pour prêcher les Dominicales de l'Avent à la Résidence de Lyon.

2. Liège, Broncart. Paris, Guerin.

Les divisions du second discours sont les mêmes comme le sujet. Qu'on lise deux passages semblables par le fond :

« Le premier écueil de notre innocence, c'est le plaisir. Les

« Voilà le premier endroit par où le démon nous attaque :

si naturelle, qu'il se livrait souvent aux mouvements de son âme sans s'astreindre à ce qu'il avait mis sur le papier, et, dans ces moments d'abandon, il était peut-être, par une sorte d'inspiration, plus grand que lui-même (1). » Il n'aurait jamais dit le mot qu'on attribue à Massillon : « Mon meilleur sermon est celui que je sais le mieux ; » mais bien : « c'est celui où mon âme s'est le mieux épanchée. » On le voit dès lors : nous n'avons pas seulement perdu l'action oratoire de Surian, nous avons perdu encore tous ces élans imprévus, ces effusions subites qui faisaient triompher son éloquence. Enfin, il est évident que, comptant sur cette puissance d'émotion, le prédicateur aimait mieux se préparer par la méditation au *Sursum corda* de l'heure décisive, que de surveiller le détail de l'expression, que de refroidir son cœur d'apôtre au milieu des préoccupations de l'esprit. Toutes ces causes réunies font comprendre pourquoi on ne le lit plus. Cependant, et on va en juger, Surian mettait beaucoup de son âme dans les pages muettes par lesquelles il se disposait à la parole publique. Le parfum d'une divine onction les embaume encore, et on admirera en plusieurs endroits comment le style s'élève avec la pensée. Massillon semble pâlir alors.

Voici une liste qui permettra de comparer les sujets traités par les deux orateurs :

Massillon	Surian
Ier Sermon. Purification. Des exemples des grands.	Ier Sermon. Exemples de la sainte Vierge dans sa Purification.
IIe Sur les tentations des grands.	

1. Guérin, page 14

par une impression purement mécanique, transmettent aux autres leur enthousiasme et leurs affections (1). » Emouvoir, soulever une foule, puis l'adoucir, l'apaiser à son gré, lui faire aimer ce qu'on aime, maudire ce qu'on maudit, rien de tout cela ne constitue aux yeux de Buffon

IIIe Sur le respect des grands pour la Religion.

IVe Sur le malheur des grands qui abandonnent Dieu.

Ve Sur l'humanité des grands envers le peuple.

VIe Sur les caractères de la grandeur de Jésus-Christ.

VIIe Sur la fausseté de la gloire humaine.

VIIIe Sur les écueils de la piété des grands.

IXe Sur les obstacles que la vérité trouve chez les grands.

Xe Sur le triomphe de la Religion.

IIe Sur les tentations des Rois.

IIIe Sur les caractères de la grandeur chrétienne.

IVe Sur l'humilité.

Ve Sur la bonté des Rois.

VIe Sur la piété des Rois.

VIIe Sur le mépris des grandeurs humaines.

VIIIe De la résurrection de Jésus-Christ.

On le voit, outre les analogies naturelles et forcées en pareil cas, le second, le cinquième et le huitième sermon de Massillon doivent offrir les mêmes idées que le second, le cinquième et le sixième de Surian. Nous avons déjà emprunté à notre orateur une page émouvante. Elle appartient au sermon sur la Purification. Voici un endroit du même discours où il commente admirablement un texte de l'Ecriture : « Au jour solennel où le grand-prêtre Joïada dans le saint temple, au milieu des vœux et des acclamations du peuple, éleva sur le trône le jeune Joas, reste précieux de la maison de David, en même temps qu'il lui mit le diadème sur la tête, il lui mit aussi dans la main la loi de Dieu : *Imposuerunt diadema et dederunt in manu ejus tenendam legem.* » «Mon Dieu, que cette circonstance est belle! Que cette attitude est sainte! Qu'un roi est grand dans cet appareil mystérieux! Qu'il est un objet digne des regards de l'univers! Que je voudrais ici le donner en spectacle à tous les souverains et à tous les rois de la terre! Le saint

— 65 —

Les divisions du second discours sont les mêmes comme le sujet. Qu'on lise deux passages semblables par le fond :

« Le premier écueil de notre innocence, c'est le plaisir. Les

« Voilà le premier endroit par où le démon vous attaque :

— 63 —

Pontife, à la vue des périls affreux où la royauté va exposer ce jeune prince, est saisi d'effroi; ses entrailles s'émeuvent, son cœur s'attendrit, et, craignant que ce roi si cher qu'il avait élevé et qu'il aimait comme son enfant n'abusât bientôt de sa dignité nouvelle, il se hâte, après lui avoir donné le diadème, de lui donner aussi la loi; il ne veut pas qu'il soit sur le trône un moment sans elle. Il n'ose le laisser seul avec la souveraine puissance, seul avec la royauté; il le met sous la garde de la loi. Il le confie à elle pour le soutenir, pour le préserver, pour empêcher qu'il ne s'égare, qu'il ne tombe, pour le suspendre sur tant d'abîmes que la grandeur suprême ouvre sous ses pieds : sans cette règle sainte, rien ne lui répond plus de sa vertu, de sa piété, de son innocence : *Dederunt in manu ejus tenendam legem.* Il essaie de corriger en lui le danger de la puissance royale par la sainteté de la loi divine. Il veut lui insinuer que son autorité n'est pas la sienne, mais celle de la sainte loi, qu'il n'est roi que pour l'observer et la faire observer aux autres; que sa domination, quoique absolue, n'est pas arbitraire, mais soumise et subordonnée à l'équité des saintes lois; qu'autant le prince est au-dessus de nous, autant Dieu est au-dessus du prince, et que, si le diadème le rend roi de ses sujets, la loi de Dieu doit le rendre roi de lui-même : *Imposuerunt diadema et dederunt in manu ejus tenendam legem.* » C'est comme si Joïada lui eût dit : « Prince, notre joie, notre unique espérance, non, ce n'est point ici pour nous un spectacle vain, ni une pure cérémonie : un grand sens est renfermé dans cet appareil auguste où vous êtes. Si nous vous donnons aujourd'hui la loi en vous donnant le diadème, c'est pour vous apprendre qu'en vous ces deux choses inséparables doivent toujours aller ensemble. La loi sans l'autorité ne serait que faiblesse; l'autorité sans la loi ne serait que tyrannie : de

par une impression purement mécanique, transmettent aux autres leur enthousiasme et leurs affections (1). » Emouvoir, soulever une foule, puis l'adoucir, l'apaiser à son gré, lui faire aimer ce qu'on aime, maudire ce qu'on maudit, rien de tout cela ne constitue aux yeux de Buffon

leur union se forme un règne sage et heureux..... Sire, à ces deux traits qui peut ne pas vous connaître? Eh! dans quel prince jamais, dès l'âge le plus tendre, et le diadème et la loi parurent-ils plus réunis? Ah! quand votre bisaïeul, mourant au milieu de nos sanglots et de nos larmes, vous disait : Mon fils, vous allez régner après moi; observez la loi de Dieu. Sans doute, alors, du haut du ciel, un père plus tendre encore et un roi plus grand vous parla. Sans doute, une puissance plus souveraine et plus haute transmit alors dans votre âme son double esprit de royauté et de règle; sans doute, une main invisible, plus immortelle que la sienne, vous mit avec lui le diadème sur la tête, et dans la main la sainte loi. »

Le souvenir biblique de Joas ne pouvait manquer d'être invoqué par un prêtre s'adressant à Louis XV, alors faible et unique rejeton de tant de rois; il n'était pas possible non plus d'éviter de rappeler cette grande scène où l'aïeul mourant avait donné à son petit-fils les conseils solennels d'une expérience attristée. Voici comment l'exemple de Joas avait servi à Massillon : « A peine le jeune roi Joas eut-il perdu le fidèle pontife Joïada, ce sage tuteur de son enfance et le seul homme par qui la vérité allait encore jusqu'aux pieds de son trône, que, séduit par les flatteries des courtisans, dit l'Ecriture, il se livra à leurs mauvais conseils et à ses propres faiblesses : *Delinitus obsequiis eorum, acquievit eis.* » Malgré tout ce qu'a de traînant, d'effacé, de redondant le style de Surian, combien plus heureux est l'emploi qu'il fait de cette touchante similitude et du verset de la Bible! comme cette parole est pieuse et pénétrante! D'ailleurs Massillon lui est bien supérieur quand, dans la péroraison bien connue de son premier discours, il met en scène le grand roi. Surian n'a pas su peindre.

Les divisions du second discours sont les mêmes comme le sujet. Qu'on lise deux passages semblables par le fond :

« Le premier écueil de notre innocence, c'est le plaisir. Les autres passions, plus tardives, ne se développent et ne mûrissent, pour ainsi dire, qu'avec la raison. Celle-ci la prévient, et nous nous trouvons corrompus avant presque d'avoir pu connaître ce que nous sommes : ce penchant infortuné qui souille tout le cours de la vie des hommes, prend toujours sa source dans les premières mœurs ; c'est le premier trait empoisonné qui blesse l'âme ; c'est lui qui efface sa première beauté, et c'est de lui que coulent ensuite tous ses autres vices. Mais ce premier écueil de la vie humaine devient comme l'écueil privilégié de la vie des grands. Dans les autres hommes, cette passion déplorable n'exerce jamais qu'à demi son empire. Les obstacles la traversent, la crainte des discours publics la retient ; l'amour de la fortune la partage. Dans les princes, où elle ne trouve point d'obstacles, ou les obstacles eux-mêmes, facilement écartés, l'enflamment et l'irritent. Hélas ! quels obstacles a jamais

« Voilà le premier endroit par où le démon vous attaque : le trône et la grandeur sont comme environnés de plaisirs. Tout ce que les objets ont de charmes, tout ce que le monde a de délices semble se réunir à votre cœur comme à son centre et conspirer pour vous amollir. Comment sauver son âme d'un poison si dangereux et si aimable ? Comment, dans l'âge le plus tendre, où les passions sont si vives, résister aux doux attraits de la volupté, et tenir son cœur comme en suspens au milieu de tant d'objets qui cherchent à le surprendre ? Comment ne suivre que son devoir quand on est maître de ne suivre que ses désirs ? Triste condition des grands ! Le monde envie leur sort : aux yeux de la foi qu'ils sont à plaindre ! Que on se sent pressé, quand on les aime, de pleurer sur eux comme Samuel pleurait sur Saül ! Hélas ! vous portez votre trésor, qui est la grâce, dans un vase d'argile qui, tout riche, tout précieux qu'il est par ses ornements, est toujours bien fragile par sa matière et

ment, avec quel bonheur d'expression, quelle force de persuasion l'orateur développe ce lieu commun : les mécomptes qu'on éprouve dans la recherche des biens de ce monde : « Tous vos projets sont trompeurs, toutes vos

trouvés là-dessus la volonté de ceux qui tiennent en leurs mains la fortune publique? Les occasions préviennent presque leurs désirs; leurs regards, si j'ose parler ainsi, trouvent partout des crimes qui les attendent; l'indécence du siècle et l'avilissement des cours honore même d'éloges publics les attraits qui réussissent à les séduire; on rend des hommages indignes à l'effronterie la plus honteuse; un bonheur si honteux est regardé avec envie, au lieu de l'être avec exécration, et l'adulation publique couvre l'infamie du crime public. Non, les princes, dès qu'ils se livrent au vice, ne connaissent plus d'autre frein que leur volonté, et leurs passions ne trouvent pas plus de résistance que leurs ordres. David veut jouir de son crime; l'élite de son armée est bientôt sacrifiée, et par là périt le seul témoin incommode à son incontinence. Rien ne coûte et rien ne s'oppose aux passions des grands: ainsi la facilité des passions en devient un nouvel attrait; devant eux toutes les voies du crime s'aplanissent, et tout ce qui plaît est bientôt possible. »

(Massillon)

dans un danger continuel d'être brisé.

Dieu lui-même trouve le péril si grand, qu'à l'égard des princes qu'il aime, il se hâte, dit l'Ecriture, de les retirer du monde. Hélas! Sire, dans votre auguste sang quel exemple! Il se hâta de peur que le poison de la volupté ne surprit leur âme. Il surprit bien le cœur du plus sage et du plus éclairé des rois. Avant que le goût des vains plaisirs entraînât ce prince, quelle pureté de vie, quelle innocence de mœurs! Il était l'ouvrage du Très-Haut le plus saint, et où sa main semblait être le plus empreinte... Rien n'était plus grand dans l'univers. Mais à peine a-t-il cédé aux profanes voluptés que toutes ses vertus lui échappent. Le voilà dégradé de sa première grandeur: il ne se reconnaît pas lui-même; il est étonné du chemin que son cœur a fait depuis qu'il a quitté les voies de Dieu. Enfin l'amour des plaisirs et de la volupté le jette d'abîme en abîme, et par elle le plus sage des rois devient le plus insensé des hommes. »

(Surian)

est bien supérieur quand, dans la péroraison bien connue de son premier discours, il met en scène le grand roi. Surian n'a pas su peindre.

La parole de Massillon coule douce comme le miel; au contraire, dans le flot lutulent de ses développements, celle de Surian s'embarrasse et s'attarde. Pourtant la gravité un peu froide du premier, ses formes cadencées ne valent pas l'émotion que fait naître le second, rappelant à l'enfant royal cette moisson d'âmes prématurément faite par la Providence au milieu des siens, dans un dessein miséricordieux. Dans la seconde partie, où les deux orateurs s'élèvent contre la flatterie, ils devaient nécessairement exhorter le prince à aimer la vérité. C'est encore l'onction qui met Surian au-dessus de Massillon : « Appelez auprès de vous la vérité, la sainte et céleste vérité, vous écriant avec le roi Ezéchias : *Domine, sit veritas in diebus meis*. Seigneur, si vous m'aimez, si vous avez quelque pitié d'un roi si jeune qui vous implore, ah, mettez dans ma vie la vérité au lieu de la flatterie. Je pourrais vous demander de remplir mes jours de prospérités, de victoires; je ne vous demande que la vérité. Si elle me fait triompher des flatteurs, ce sera pour moi une assez belle victoire : *Sit veritas in diebus meis*. Que de princes différent de la voir, cette vérité, au lit de la mort, au pied de votre tribunal terrible, mais qu'alors elle est affreuse pour eux! Cette opposition des fausses louanges qu'on leur a données avec les vices trop réels que votre justice leur montre, fait leur plus cruel tourment. Moi, je vous la demande pour ma jeunesse, pour mes plus beaux jours, pour tout le cours de ma vie : *Sit veritas in diebus meis*. Que loin de la fuir j'aille moi-même au-devant de cette lumière sainte; que toujours auprès de mon trône elle m'éclaire, elle me guide; qu'elle règne avec moi, par moi, et sur moi; que j'aime ces hommes sages qui me la disent, que j'abhorre ces âmes lâches qui me la cacheront. Je sais qu'en apparence elle est austère, mais que de biens ne procure-t-elle pas?

Puis, avec quel bonheur d'expression, quelle force de persuasion l'orateur développe ce lieu commun : les mécomptes qu'on éprouve dans la recherche des biens de ce monde : « Tous vos projets sont trompeurs, toutes vos

Fortifiez, mon Dieu, ce goût naturel que vous m'avez donné pour elle; que toute ma vie j'aie le courage de l'écouter et de la suivre : *Sit veritas in diebus meis.* » Si on veut comparer le passage correspondant de Massillon à la fin de la seconde partie, on en sentira toute l'infériorité.

En commençant le discours sur la bonté des rois, Surian s'écria : « Je l'avoue, je n'ouvris jamais la bouche avec un désir plus ardent de persuader. Que Dieu, qui est charité, anime chacune de mes paroles ! » Nous nous contenterons ici de citer sans commentaire les deux orateurs : le lecteur jugera si l'austère et solennelle admonition par laquelle se termine le morceau emprunte a Surian ne s'élève pas au-dessus de l'exhortation de Massillon.

« Sire, toute puissanee vient de Dieu, et tout ce qui vient de Dieu n'est établi que pour l'utilité des hommes. Les grands seraient inutiles sur la terre s'il ne s'y trouvait des pauvres et des malheureux; ils ne doivent leur élévation qu'aux besoins publics, et, loin que les peuples soient faits pour eux, ils ne sont eux-mêmes tout ce qu'ils sont que pour les peuples. — Quelle affreuse providence, si toute la multitude des hommes n'était placée sur la terre que pour servir aux plaisirs d'un petit nombre d'heureux qui l'habitent, et qui souvent ne con-

« Sire, nul de nous ne vit pour soi-même, dit saint Paul, mais pour les autres. Que cet oracle convient aux rois ! Un roi, dans les desseins de Dieu, n'est pas à lui, mais aux peuples à qui Dieu l'a donné : il se doit tout entier à eux, et son temps, et ses soins et sa vie même. La royauté est dans ses mains un dépôt sacré dont il leur est comptable. Oui, qui dit roi, dit plus qu'on ne pense : c'est une vaste expression qui renferme des sens et des devoirs immenses. Ce titre roi n'est pas seulement porter la couronne, avoir des sujets, vivre dans la pompe et

est bien supérieur quand, dans la pérorais on bien connue de son premier discours, il met en scène le grand roi. Surian n'a pas su peindre.

d'aller vivre au milieu de ses diocésains. Mais cette fois la même autorité ne recommandait pas ce désir : c'était une insinuation trop claire, tombant de moins haut. Cette illustre Compagnie de l'Oratoire renfermait alors, en trop

naissent pas le Dieu qui les comble de bienfaits! Si Dieu en élève quelques-uns, c'est donc pour être l'appui et la ressource des autres. Il se décharge sur eux du soin des faibles et des petits, c'est par là qu'ils entrent dans l'ordre des conseils de la sagesse éternelle. Tout ce qu'il y a de réel dans leur grandeur, c'est l'usage qu'ils en doivent faire pour ceux qui souffrent; c'est le seul trait de distinction que Dieu fait mis en eux; ils ne sont que les ministres de sa bonté et de sa providence, et ils perdent le droit et le titre qui les fait grands dès qu'ils ne veulent l'être que pour eux-mêmes. »

(Massillon)

le faste; prévaloir par son autorité sur une multitude d'hommes, c'est les défendre, c'est les secourir, c'est les aimer, c'est se rendre bons et heureux. Voilà les vues de Dieu en vous élevant sur nos têtes. De là il résulte que la bonté est la plus grande vertu des rois, et qu'en les disant les Pères du peuple, c'est moins leur donner une louange que marquer leur devoir. Il y a, Sire, entre vous et vos sujets des engagements mutuels et des obligations réciproques. Nous vous devons nos respects, notre fidélité, même notre vie: vous nous devez la bonté. Malheur à nous si nous manquons à nos engagements, vous auriez droit de nous punir; mais, si vous manquez aux vôtres, une majesté plus haute, plus redoutable que la vôtre vous jugera, et, entre ses jugements, la puissance des plus grands rois est la faiblesse même. »

(Surian)

Le septième sermon, sur *le mépris des Grandeurs humaines*, nous semble le plus beau de tous. Voici comment, avec quel bonheur d'expression, quelle force de persuasion l'orateur développe ce lieu commun : les mécomptes qu'on éprouve dans la recherche des biens de ce monde : « Tous vos projets sont trompeurs, toutes vos

Fortifiez, mon Dieu, ce goût naturel que vous m'avez donné pour elle; que toute ma vie j'aie le courage de l'écouter et de la suivre : *Sit veritas in diebus meis.* » Si on veut comparer le passage correspondant de Massillon à la fin de la seconde partie, on en sentira toute l'infé-

croyances incertaines. Le chemin que vous croyez sûr pour avancer, presque toujours vous recule. Vous trouvez un piége où vous attendiez un appui; vous êtes comme un homme qui a fait naufrage sur le vaisseau qu'il croyait devoir l'enrichir; souvent même vos desseins les mieux concertés échouent par les précautions que vous aviez prises pour le succès; vos mouvements inquiets, vos entreprises pénibles ressemblent au songe de celui qui s'agite durant le sommeil, et à qui il ne reste d'une grande agitation qu'une grande inquiétude. Que sais-je, grands du monde? Il y a même dans votre vie des endroits tristes où toutes vos passions à la fois, pour vous rendre plus malheureux, sans pouvoir s'accorder semblent vouloir se satisfaire. Ce que la volupté souhaite est combattu par la vanité; ce que l'orgueil demande, la mollesse ne le veut pas; l'avarice est un obstacle à l'ambition, et à l'amour du repos celui de la gloire : pour rendre heureuse une de ses passions, il faut, pour ainsi dire, mettre les autres en esclavage. Toutes insatiables, elles deviennent incompatibles; votre cœur misérable, mal d'accord avec lui-même, ne sait alors qu'abandonner ni que choisir. Assez faible pour s'ouvrir à toutes les passions, il n'est pas assez fort pour servir les désirs d'aucune; il s'agite, il se consume dans l'inutilité de ses transports : ainsi la vie entière se passe à désirer et à souffrir. Elle n'est qu'une longue privation, un vain effort, une misère continuelle, et vous en verrez arriver la fin sans jamais avoir joui ni de Dieu, ni du monde, ni de vous-mêmes. »

Nous avons déjà vu Surian rappeler, avec un accent attendri, le vide immense creusé dans la famille royale, par tant de catastrophes successives, autour du dernier et frêle suivant de trois générations. Bien des yeux pleins de larmes s'attachaient sur Louis XV : jamais on n'avait

d'aller vivre au milieu de ses diocésains. Mais cette fois la même autorité ne recommandait pas ce désir : c'était une insinuation trop claire, tombant de moins haut. Cette illustre Compagnie de l'Oratoire renfermait alors, en trop

vu enfance plus touchante. Aussi Massillon renouvelle-t-il à chaque instant le souvenir de cette terrible solitude qui s'était faite dans le palais de Versailles. Il parle du père du roi, « que le ciel n'a fait que montrer à la terre ; » il parle de « l'Enfant de l'Europe, seule ressource de la monarchie ; » il le montre, « comme Moïse, sauvé des funérailles de toute sa race ; » c'est l'idée mère de toutes ses péroraisons. Mais il fallait réunir en seul tableau ces traits émouvants. Massillon s'est donné carrière vers la fin du sermon du Vendredi-Saint, Surian dans celui du Dimanche des Rameaux. Comment ont-il réussi ? Le premier n'a fait qu'une invocation pathétique, le second a essayé, entreprise bien plus difficile, de tracer le tableau. Les deux morceaux ont donc un caractère bien différent : ceux qui préféreront celui de Massillon reconnaîtront du moins certainement que celui de Surian est l'œuvre d'un véritable rival.

« O mon Sauveur, c'est aujourd'hui que vous commencez à règner vous-même sur toutes les nations : vos derniers soupirs sont comme les premices sacrées de votre règne, et c'est par la Croix que vous allez conquérir l'univers. Grand Dieu ! que ce soit elle qui affermisse le règne de l'enfant précieux que vous voyez ici à vos pieds ; que la religion en consacre les prémices et en couronne la durée. Ce sont ses glorieux ancêtres qui l'ont placée parmi nous sur le trône : que ce soit elle qui y soutienne l'enfant auguste qui ne

« Les princes ne sont plus élevés que pour montrer de plus loin à l'homme son néant et toute la vanité de sa gloire. Quelles leçons, Sire, quelles terribles leçons vous a faites sur ce point presque en naissant la divine Providence ? Qu'avons-nous vu : O ciel, quels evenements, quels spectacles ; et que, pour vous instruire, il en a coûté à l'univers ! La France voyait avec joie, au milieu d'une cour florissante, autour de son auguste maître, tant d'héritiers prochains de sa couronne, de tous les âges, de tous les carac-

Fortifiez, mon Dieu, ce goût naturel que vous m'avez donné pour elle ; que toute ma vie j'aie le courage de l'écouter et de la suivre : *Sit veritas in diebus meis*. » Si on veut comparer le passage correspondant de Massillon à la fin de la seconde partie, on en sentira toute l'infé-

peut vous offrir encore que son innocence, la foi de ses peres, les malheurs qui ont entouré son berceau royal, et la tendresse la plus vive de ses sujets. Conservez l'enfant de tant de saints et de tant de protecteurs de la foi sainte : ils exposèrent autrefois leur vie et leur couronne pour aller recouvrer votre héritage ; conservez le sien à cet enfant precieux. Ils revinrent chargés des dépouilles sacrées de la Croix, que ce dépôt saint dont ils enrichirent cette ville regnante, que ce gage précieux de la piété de ses pères sollicite aujourd'hui surtout vos grâces en sa faveur : n'abandonnez pas l'héritier de tant de princes qui ont été les premiers defenseurs de votre nom et de votre gloire. Les coups de votre colere l'ont épargné au milieu des débris de son auguste famille ; laissez-nous, grand Dieu, jouir de ce bienfait que nous avons acheté si cher. Que ce reste heureux de tant de têtes augustes que nous avons vues tomber à la fois répare nos pertes et essuie nos larmes ; comblez-le lui seul de toutes les grâces que vous aviez réservées dans vos trésors éternels à tant de princes qui devaient régner à sa tères, de toutes les vertus ! Il voyait dans votre aïeul si respectable ses délices les plus chères ; elle voyait dans votre père si pieux ses espérances les plus douces, et, dans un clin d'œil, tout a disparu comme un songe ! ni la piété, ni l'innocence n'ont pu retarder la chute des malheurs si grands. Pour rendre l'instruction plus forte, avec son auguste mere, un tendre orphelin vient s'y joindre. Une même pompe funebre — pourquoi nos yeux ont-ils vu un objet si triste ? — une même pompe funèbre, au milieu de nos sanglots et de nos larmes, les a tous conduits au tombeau, et la France, dans ce seul jour, n'a fait qu'un même deuil de ce qui devait faire son bonheur pour tant d'années. Pourquoi Dieu s'est-il hâté de mettre ainsi sous vos yeux, comme en abrégé, dès le commencement de votre vie, toute la fragilité de la gloire humaine, et jusqu'où peut aller son néant ? Pourquoi a-t-il frappé dès les premiers jours, et dans ce que vous aviez de plus cher, des coups qu'il ne frappe ordinairement que dans la succession de plusieurs siècles ? Pourquoi ne vous a-t-il élevé au comble de

d'aller vivre au milieu de ses diocésains. Mais cette fois la même autorité ne recommandait pas ce désir : c'était une insinuation trop claire, tombant de moins haut. Cette illustre Compagnie de l'Oratoire renfermait alors, en trop

place, et auxquels sa couronne était destinée. Réunissez en lui tout ce que vous deviez partager sur les autres, et que son règne rassemble toutes les bénédictions et tous les genres de bonheur que nous nous promettions séparément sous les règnes des princes qu'une mort prématurée nous a enlevés. »

(Massillon)

la grandeur que par l'exemple le plus inouï et le plus lamentable de sa vanité, sinon pour vous apprendre, ô précieux reste de tant de rois, qu'il n'y a de grand, de vrai, d'immuable et d'éternel que Dieu, sinon pour imprimer plus profondément dans votre âme le mépris du monde et de son néant !

(Surian)

Le lecteur ne s'est-il pas arrêté sur ce trait d'une sensibilité si poignante, d'une si admirable éloquence ? « La France, dans ce seul jour, n'a fait qu'un même deuil de ce qui devait faire son bonheur pour tant d'années. » Massillon l'a-t-il égalé ici ? Non, certes.

Le sermon du jour de Pâques sur la *Résurrection* ne nous offre qu'une péroraison générale dans le texte imprimé. Ce sermon a dû être modifié pour être prêché ailleurs. Mais nous avons trouvé dans les manuscrits l'invocation suivante qui a évidemment servi à clore, soit la station de 1719, soit celle de 1724 : « Lorsque Josias, au milieu du saint temple, dans une auguste solennité, environné des sacrés pontifes et des grands d'Israël, levant les yeux au ciel témoin de l'action sublime qu'il allait faire, se fut dévoué par un serment public à l'observance de la loi de Dieu, qu'il fut beau de voir son peuple assemblé en foule autour de lui, suivre son exemple, et, dans un transport d'amour, implorer à cris redoublés les miséricordes divines ! Sire, un si beau spectacle se renouvelle en ce moment sous nos yeux. Ici même roi, même peuple, car, en voyant V. M. si fidèle à la loi de la justice, de la douceur, de la discrétion, de l'ordre; disons-le

Fortifiez, mon Dieu, ce goût naturel que vous m'avez donné pour elle; que toute ma vie j'aie le courage de l'écouter et de la suivre : *Sit veritas in diebus meis.* » Si on veut comparer le passage correspondant de Massillon à la fin de la seconde partie, on en sentira toute l'infé-

encore, et ces autels sacrés nous l'attesteront, si fidèle à la loi de la modestie et du recueillement chrétien, qui de nous, plein d'amour pour vous, ne voudrait vous imiter; qui de nous, attendri de joie, ne redoublerait pour vous ses vœux et ses prières? Ah, sans doute, si en ce moment, Sire, les pensées de nos esprits et les mouvements de nos cœurs pouvaient se rendre sensibles, on entendrait retentir sous ces voûtes cette prière unanime : « O Dieu, « comblez de vos grâces un Roi tant aimé, épuisez pour lui le trésor de vos bénédictions. Anges de Dieu, veillez sur lui; saints protecteurs de ce royaume, conservez à la France son espoir et sa consolation! Pour lui faire remplir aux yeux de l'univers ses grandes destinées, qu'il admette toujours la vertu dans ses conseils; qu'ayant pour modèle son bisaïeul, il égale ses grandes actions et surpasse ses années; qu'il voie bénir son auguste alliance avec la religion de ses Pères, et qu'après avoir rendu sur la terre son peuple heureux, il le soit lui-même pendant l'éternité bienheureuse. »

Cette page devrait être comptée par les plus belles inspirations de la foi religieuse unie à la foi monarchique, à une époque où ces deux sentiments n'en faisaient qu'un dans les âmes. Quel mouvement! Comme le cours du style lui-même est large et plein! Bossuet convoquait tout son siècle autour du catafalque du grand Condé! Surian appelle la France entière autour du trône où un enfant est assis, et il invite les puissances célestes à venir chanter avec elle l'hymne de l'espérance. L'imagination et le cœur peuvent-ils se représenter un spectacle plus émouvant?

Nous ne ferons qu'un seul emprunt aux autres œuvres de Surian, et ce sera pour montrer par un frappant exemple combien sa prédication morale était énergique. Il n'a jamais admis d'autres tempéraments que ceux que

d'aller vivre au milieu de ses diocésains. Mais cette fois la même autorité ne recommandait pas ce désir : c'était une insinuation trop claire, tombant de moins haut. Cette illustre Compagnie de l'Oratoire renfermait alors, en trop

l'Evangile conseille ; il savait à l'occasion frapper ces grands coups que l'endurcissement du cœur peut rendre nécessaires. Il fait ainsi le tableau de son époque dans le sermon sur le *Petit nombre des élus* : « Il me semble entendre Dieu me dire, comme autrefois à Jérémie : Cherchez dans toutes les rues, parcourez toutes les places pour voir si dans la multitude qui s'offre à vos yeux vous trouverez un homme de mon choix : *Circuite vias Jerusalem an inveniatis virum facientem judicium.* J'irai donc avec le Prophète chercher les élus de Dieu parmi les chrétiens et dans tous les états, peut-être les trouverai-je parmi les pauvres : *Forsitan pauperes sunt.* Mais ils sont dans une ignorance absolue des choses les plus nécessaires au salut ; leur vie est un instinct de la nature plutôt qu'un mouvement de la grâce. Ce n'est qu'envie, que murmures, qu'impatience parmi eux. Plus vous les frappez, Seigneur, plus ils deviennent intraitables : « *Percussi eos, et non doluerunt.* » J'irai donc parmi les grands de la terre : *Ibo ad optimates* Hélas ! il est vrai qu'ils sont mieux instruits des voies du salut, mais ils abusent de leurs connaissances pour secouer plus hardiment le joug du Seigneur. Ils violent impunément les lois de l'abstinence et du jeûne, se livrent aux voluptés, et toute leur personne n'est qu'un abus scandaleux des bienfaits divins. Ils font de leur grandeur une idole à qui le reste des hommes sacrifie, et leur vie tout entière n'est qu'une apostasie continuelle des vœux du baptême : *Ecce magis hi confregerunt jugum.* Les savants peut-être se trouveront à l'égard de Dieu dans une disposition plus chrétienne. Mais ces hommes superbes pour avoir voulu trop curieusement approfondir la religion, l'ont perdue. L'impiété, ce semble, est l'esprit et la science du temps ; notre siècle, pour vouloir être philosophe, a cessé

Fortifiez, mon Dieu, ce goût naturel que vous m'avez donné pour elle; que toute ma vie j'aie le courage de l'écouter et de la suivre : *Sit veritas in diebus meis* » Si on veut comparer le passage correspondant de Massillon à la fin de la seconde partie, on en sentira toute l'infé-

d'être chrétien. — Où irai-je donc encore? Aurai-je recours aux magistrats, aux dépositaires de la justice? Mais chez la plupart ce n'est plus la vérité qui décide, c'est la passion. On ne regarde plus aux règles qu'on doit suivre, mais aux personnes qu'on veut ménager; le crédit et la faveur l'emportent sur le droit et les bonnes raisons; les intérêts de la veuve et du pupille n'y sont écoutés que quand l'autorité des ministres et des grands n'y met point obstacle : « *Causam viduæ* « *non judicaverunt.* » Que mes yeux se tournent du côté du sanctuaire. Que vois-je? La maison du Seigneur abandonnée à l'oisiveté, à la mollesse, l'héritage de Jésus-Christ prostitué au faste et à la vanité, le patrimoine des pauvres prodigué au jeu, à l'avarice, à la sensualité. Que vois-je encore? De faux prophètes qui débitent le mensonge pour de saintes vérités, des ministres sacrés plus mondains que le peuple, et, pour quelques-uns qui soutiennent l'honneur du caractère, combien le déshonorent? La beauté du désert s'est flétrie, le sel de la terre s'est affadi : toute la terre pleure de se voir souillée ».

A l'exemple de Bourdaloue, ne frappe-t-il pas aussi « comme un sourd », ce prédicateur de la Régence? Le peuple, les grands, la magistrature, l'Eglise, toute la société de cette malheureuse époque n'est-elle pas flagellée jusqu'au sang? Nous n'ajouterons qu'un mot : ce sera pour résumer les travaux de cet infatigable apôtre pendant son séjour à la maison de Saint-Honoré. Depuis le Carême de 1708 jusqu'en 1728, nous savons qu'il a prêché en dehors des circonstances particulières, trente-quatre stations dont quatre devant la Cour, trois à Notre-Dame, trois à Saint-Roch, deux à Saint-Germain l'Auxerrois, cinq aux Quinze-Vingts, une dans chacune des autres églises de Paris que nous avons indiquées, deux

d'aller vivre au milieu de ses diocésains. Mais cette fois la même autorité ne recommandait pas ce désir : c'était une insinuation trop claire, tombant de moins haut. Cette illustre Compagnie de l'Oratoire renfermait alors, en trop

enfin hors de Paris, à Nancy et à Soissons où il avait déjà été envoyé deux fois pendant qu'il appartenait à la résidence de Caen. Mais ce chiffre de trente-quatre stations est certainement inférieur à la réalité, les documents faisant défaut pour un certain nombre d'années. Il eût pu alors paraître devant Dieu, portant avec allegresse sa gerbe chargée d'épis, comme le dit l'Écriture. Mais il lui était réservé de faire sous d'autres cieux une nouvelle moisson.

Au moment où le nouveau prélat va descendre de la chaire autour de laquelle se pressait l'élite de la société française, pour aller évangéliser les pauvres, citons une page animée qui donnera une idée exacte à la fois du renom de son éloquence et du renom de sa vertu en ce temps-là : « Ses talents pour la chaire furent bientôt proclamés par la voix publique, et ses succès décidés. Il n'était point de ces prédicateurs frivoles et méprisables qui, à la face des autels mêmes, cherchant moins les palmes du sanctuaire que les lauriers des spectacles, viennent montrer qu'ils ne savent que le langage du monde, ne veulent que lui plaire, et n'emportent de nos temples, aux yeux du christianisme et de la raison, qu'une gloire sacrilége et des succès ridicules. Ses discours énergiques et sensibles, embellis par toutes les grâces extérieures du talent, recevaient un nouveau poids, une autorité nouvelle de la réputation de sa vertu. Solitaire paisible, sans cabale, sans protecteur, attendu par un peuple nombreux, sans avoir mendié d'auditeurs, du fond de sa retraite il venait apporter la lumiere, devoiler les chimères du monde, les illusions de l'amour-propre, les petitesses de la grandeur, la faiblesse des esprits forts, le néant de la sagesse humaine, il venait consoler l'infortune, attendrir la prospérité, apprendre aux impies à trembler, aux incrédules à adorer, aux grands à mourir,

Fortifiez, mon Dieu, ce goût naturel que vous m'avez donné pour elle ; que toute ma vie j'aie le courage de l'écouter et de la suivre : *Sit veritas in diebus meis.* » Si on veut comparer le passage correspondant de Massillon à la fin de la seconde partie, on en sentira toute l'infé-

aux hommes à s'aimer : il était pénétré, il touchait. Il n'appartient qu'à la vertu réelle que donne et consacre la religion d'élever cette voix impérieuse qui soumet la raison, qui fait taire l'esprit, qui parle au cœur et qui commande le devoir (1) ».

IV

UN ÉVÊQUE EN PROVINCE

AU XVIIIe SIÈCLE

Sollicitations importunes. — Soanen. — Surian fut-il un philosophe ? — Un évêque doit prêcher. — L'oraison funèbre de Victor-Amédée. — Réception à l'Académie. — Décadence de l'Oratoire. — Modestie de Surian. — L'abbaye du Luc. — Le bonheur dans la retraite. — Douceur épiscopale. — Le pays de Vence. — L'invasion de 1747. — Effusions d'un vieillard. — Tristesse et gaieté. — Testament de Surian. — Le peuple et l'évêque.

A l'instant où Massillon prenait congé de son Supérieur Général pour se rendre à Clermont, le P. de la Tour lui dit en l'embrassant : « Monseigneur, je vous demande votre protection pour notre Congrégation. » Rien de plus légitime en soi, et c'est gratuitement que M. Blampignon impute à une secrète malignité l'expression d'un pareil vœu. La même chose fut dite à Surian quand, après avoir reçu la consécration épiscopale, il quitta Paris afin

1. Gresset. Réponse au discours de réception de d'Alembert.

d'aller vivre au milieu de ses diocésains. Mais cette fois la même autorité ne recommandait pas ce désir : c'était une insinuation trop claire, tombant de moins haut. Cette illustre Compagnie de l'Oratoire renfermait alors, en trop grand nombre pour son repos, des esprits inquiets ouvertement attachés aux doctrines jansénistes.

Les assemblées générales des Pères avaient multiplié à leur égard les avertissements (1) ; l'exclusion avait été prononcée contre beaucoup d'entre eux sans rendre plus sages ceux qui restaient. Ils avaient même gagné du terrain dans l'Oratoire depuis trente ans et souvent compromis leurs frères. Surian avait eu à subir leurs caresses ou leurs attaques, depuis que sa renommée et son influence toujours grandissantes leur avaient suggéré des tentatives demeurées infructueuses pour le décider à soutenir les appelants. Toujours repoussés, ils avaient fini par accepter provisoirement cet insuccès, mais ils s'en vengeaient en calomniant leur confrère. L'habitude que l'esprit de parti leur avait donnée d'attribuer à des motifs condamnables toutes les actions, toutes les démarches dont leurs passions pouvaient s'offusquer, leur avait persuadé que la seule ambition poussait Surian à ménager les Jésuites, et à seconder, comme Massillon, les efforts des cardinaux de Rohan et de Bissy pour procurer la paix à l'Eglise de France. Ils s'imaginèrent, tant il est naturel de croire ce que l'on désire, que l'ambition satisfaite ramènerait à eux le nouveau prélat. Ils aimaient à se le figurer luttant contre la Bulle avec l'opiniâtreté déployée par Soanen, le martyr de Senez, et par de Ségur, evêque de Saint-Papoul, tous deux anciens Oratoriens (2). M. de

1. Voir le lumineux travail du P. Ingold : *Le Pretendu Jansenisme du P. de Sainte-Marthe*.

2 Soanen demeura jusqu'au bout opiniâtre et inflexible ; de Ségur se soumit. Les *Nouvelles* du 12 décembre 1728 disaient : « M de Ségur vient

2. Il se détachait très difficilement d'une affection, témoin ces lignes : « Je suis constant jusqu'à l'opiniâtreté, jusqu'à faire dédaigner ma fidelité « par son excès. »

Vence tiendrait sans doute à honneur de prendre pour modèles ces anciens confrères devenus ses frères dans l'Episcopat, et qui représentaient avec éclat ce que la secte appelait les traditions oratoriennes (1). Quand ces hommes violents, dont les obsessions eurent ce résultat extraordinaire de faire envisager par Surian, sans angoisse de cœur, le jour où il allait s'éloigner de l'Oratoire, après lui avoir appartenu tout entier pendant quarante-deux ans, vinrent en le saluant faire allusion à leurs espérances, il répondit : « Mon nouvel état m'impose de nouveaux devoirs. Appelé par la Providence à l'Episcopat, je la remercie de m'avoir placé dans un des plus petits diocèses du royaume, où je pourrai goûter la paix et la tranquillité que j'ai toujours ambitionnées ». Surian n'était pas ingrat ; pourtant il ne voulait pas non plus servir d'instrument. S'il accueillait avec froideur de pareilles avances, il souriait, au contraire à l'aimable et chrétienne ingénuité du Père Leydet, né à Saint-Chamas comme lui, son aîné de douze ans par l'âge, mais tout-à-fait son contemporain à l'Oratoire, puisqu'ils avaient passé ensemble à Aix l'année de l'Institution. Cet homme de Dieu, l'une des gloires les plus pures de sa Congrégation, avait débuté avec éclat dans la chaire. Son humilité s'était effrayée aussitôt et pour toujours, car il s'interdit

« de porter un mandement portant condamnation de la fameuse consultation « des avocats de Paris en faveur de M. de Senez. On n'eût jamais pen[sé] « dans le temps qu'il était confrère de l'Oratoire, qu'il dût porter un jour « ses prétentions si loin. Il avait appelé en 1718. Mais le crédit de son « frère l'ayant fait grand-vicaire de Laon et peu après évêque, il acquit en « passant par ces divers états les lumières que nous lui voyons aujourd'« d'hui. »

1. Surian devait écrire un jour, en se rappelant les souffrances que lui valut la Bulle : « Que de nuages ont d'abord obscurci le bonheur que la « Providence me préparait ! » — Et ailleurs : « Dans mon p[ays] natal [je] « brave l'éclat des grandes villes ; mon souvenir se promène [avec] effroi sur « les agitations que j'avais à Paris. » (Manuscrits. *Cahiers intimes*.)

1. Gresset. Réponse au discours de reception de d'Alembert.

pendant toute sa vie les auditoires brillants, et ne voulut jamais prêcher de sermons étudiés : on ne le voyait guère que dans les missions de campagne ou les petites villes. Préoccupé du danger des honneurs, il dit au nouvel évêque, avec sa familiarité à la fois provençale et oratorienne: « Jean-Baptiste, mon ami, cette croix te damnera (1). La prédiction s'est trouvée fausse, ajoute le P. Bicais, mais elle montrait dans le P. Leydet l'amour de l'obscurité.

Surian souhaitait le repos : ce vœu de sa pacifique modestie faillit ne pas être réalisé. On a pu reconnaître que la gazette janséniste espérait encore en Surian malgré sa signature, et essayait, dans ses dernières phrases de le compromettre. Cet espoir était une illusion. Il y avait un abîme entre l'évêque de Vence et Soanen. Ce prélat continuait, par l'extrême austérité de ses mœurs et par le vieux renom de son éloquence, à donner au jansénisme à son déclin le genre de prestige que Port-Royal, par la sainteté de ses solitaires et leur science théologique, lui avait valu dans les commencements. Il ne se contentait pas de laisser les sectaires user de son nom: par sa parole, par ses écrits, par ses actes, il les soutenait sans cesse et les menait au combat. Il était devenu urgent de lui infliger une condamnation solennelle; l'unité de l'Eglise de France était peut-être à ce prix. C'est pourquoi l'évêque de Vence n'hésita pas un instant à souscrire aux décrets du concile, bien que sa constante douceur répugnât à employer les remèdes suprêmes, bien qu'on eût compté sur les scrupules de l'Oratorien de la veille dans une affaire où l'Oratoire semblait engagé. Mais il y a des situations où le plus doux est obligé d'aller

1. *Dictionn. des hommes illustres de Provence* Art du P Bicais, de l'Oratoire.

2. Il se détachait très difficilement d'une affection, témoin ces lignes : « Je suis constant jusqu'à l'opiniâtreté, jusqu'à faire dédaigner ma fidelité « par son excès. »

jusqu'au bout de son droit, s'il veut aller jusqu'au bout de son devoir. Surian fit donc un mandement d'adhésion aux décrets d'Embrun, et le publia dans son diocèse au mois de novembre 1728. Quelque temps après, il crut nécessaire de faire sentir son autorité. Un ecclésiastique de Vence, auquel il avait donné un dimissoire pour recevoir les ordres sacrés à Aix, assista aux funérailles de M. Potevin, bénéficier de la cathédrale, appelant et exclu de l'assistance au chœur. Le parti avait voulu faire de la cérémonie des obsèques une manifestation. L'Evêque déchira le dimissoire. C'est le seul acte de répression auquel les affaires du Jansénisme aient donné lieu de sa part.

Cependant la sentence des Pères d'Embrun se trouva aggravée par l'exil infligé à un octogénaire sous un climat rigoureux, dans une région de l'Auvergne inabordable pendant la plus grande partie de l'année. Comme Massillon, qui eût voulu faire commuer la peine et obtenir pour le prélat de résider à ses côtés, à Saint-Allyre de Clermont, Surian trouva ce surcroît de rigueur inutile à la cause de la vérité et même dangereux parce qu'il exciterait une pitié légitime; il le jugeait à tout le moins absolument contraire à l'esprit évangélique. Il eut le courage d'en dire hautement son avis et le chagrin de ne pas se voir écouté. C'était appliquer dans toute son étendue le « *justitia et pax osculatæ sunt.* » Avec sa profonde expérience des misères humaines, il ne se flattait sans doute pas qu'une conduite aussi mesurée fût capable de désarmer toutes les préventions. Les jansénistes le lui firent bien voir. Les reproches les plus amers lui furent adressés ; le rédacteur des « *Nouvelles ecclésiastiques* », jeta feu et flamme. D'Alembert a la bonté de plaider les circonstances atténuantes en faveur de son prédécesseur à l'Académie Française : « L'Evêque

1. Gresset. Réponse au discours de reception de d'Alembert.

de Vence, dit-il, était suffragant d'Embrun; il ne pouvait guère se dispenser d'assister à l'assemblée où il était appelé par son métropolitain (1). Il ne pensait pas d'ailleurs sur le jansénisme, tout oratorien qu'il avait été, comme son ancien confrère. Persuadé que l'Eglise avait accepté la Bulle, à laquelle ce prélat était si hautement réfractaire, il crut pouvoir se joindre, sans blesser sa conscience, aux autres évêques qui prononcèrent cette condamnation. » Mais il se sent bien plus à l'aise pour louer Surian d'avoir désapprouvé l'exil : « Ce que la philosophie réprouve, ou plutôt ce qu'elle a en horreur, c'est la persécution atroce et absurde qui arrache un citoyen à la société, l'emprisonne, le proscrit, le prive même quelquefois de la vie, parce qu'il honore à sa manière cet Etre Suprême, si juste et si bon, qui voit avec tant de pitié, mais avec tant de clémence, les opinions, les disputes et les superstitions humaines (2). » C'était bien le cas pour l'encyclopédiste de décerner à Surian le titre de philosophe, et on peut croire qu'il n'y a pas manqué.

Personne en réalité n'était moins philosophe que Surian, si ce qu'on entend par philosophie dans la vie n'est, comme il arrive souvent, qu'une indulgence universelle servant de masque à une universelle indifférence. Il n'était pas davantage l'un de ces prêtres philosophes comme d'Alembert les eût aimés, dont la vertu n'eût été qu'une raison épurée, éliminant lentement, mais sûrement, la foi de son ancien domaine. Surian était simplement un homme de Dieu. Un grand admirateur de d'Alembert, qui a écrit après lui quelques pages sur notre orateur, « comme un amateur, dit-il assez ridiculement, qui tra-

1. Nous avons vu plus haut que le philosophe avait confondu les événements.

2. D'Alembert : *Histoire des Membres de l'Académie française morts depuis 1700 jusqu'en 1771*. Tome IV.

2. Il se détachait très difficilement d'une affection témoin ces lignes : « Je suis constant jusqu'à l'opiniâtreté, jusqu'à faire dédaigner ma fidélité « par son excès. »

vaille sur de beaux dessins de Raphaël, ou un officier qui ose célébrer un héros, après avoir longtemps admiré les opérations et les vues profondes d'un général habitué aux succès », prétend que Surian s'est comporté à l'égard des jansénistes en philosophe comme il l'a fait partout, et ailleurs « qu'il a vécu en philosophe dans son diocèse comme il avait vécu à l'Oratoire (1). » Il n'y a pas de procédé plus sûr que l'emploi de mots semblables pour empoisonner une pure renommée. Que devient l'évêque de Vence, étant donnée cette interprétation de son caractère ? Ce qu'était devenu, hélas, l'illustre évêque de Clermont sous la plume du rédacteur des *Nouvelles*, un prélat qui s'embarrasse peu des sentiments, pourvu qu'on ne fasse pas d'éclat », c'est-à-dire un homme qui vous murmure à l'oreille : Pensez ce que vous voudrez, je n'en ai nul souci, mais laissez-moi vivre en paix ; un homme qui, toutes portes closes, sourit à un feu joyeux au moment ou la tempête gronde au dehors, et méprise profondément, dans sa béatitude, le voyageur assez mal avisé pour n'avoir pas trouvé d'abri. Ce n'est pas lui qui irait, comme les moines du Saint-Bernard, à la recherche d'un inconnu enseveli sous la neige; il répéterait plutôt l'odieux *suave mari magno* de Lucrèce. L'égoïsme pratique est à ses yeux la seule manière intelligente de comprendre la vie. A ce compte, Surian ne serait plus le doux pasteur d'un troupeau chrétien, mais un des habiles de ce monde qui aurait eu l'art de se faire un mol oreiller pour y reposer sa tête, et on l'appellerait un politique, dans le secret espoir qu'un autre plus hardi saurait traduire cet euphémisme et l'accabler enfin du poids de son vrai nom, du nom d'hypocrite.

1. Eloge historique de M. Surian, par Guérin. — 1779. — Brochure de 15 pages. Biblioth. nationale (Ln. 37. 19273).

1. Gresset. Réponse au discours de réception de d'Alembert.

Si nous nous sommes étendu sur ce point, c'est que deux ou trois lignes de Walckenaër, avec les expressions équivoques de Guérin, l'avocat au Parlement d'Aix, et certains commentaires de d'Alembert, qui se faisait une fête de tirer un peu à soi un évêque en louant sa modération, suffiraient pour donner une idée fausse d'un prêtre très digne du nom d'apôtre. Il avait éprouvé la stérilité de discussions déjà séculaires ; il avait horreur des haines qu'elles engendraient entre des frères, et il concevait autrement l'emploi du zèle sacerdotal. Aussi se réfugia-t-il avec amour dans le sein de la paix, mais non pour s'y amollir : « Ce ne fut point, a dit excellemment Gresset, l'un de ces talents qui se taisent dès qu'ils sont récompensés, l'une de ces bouches que la fortune rend muettes, et qui se fermant dès que le rang est obtenu, prouvent trop qu'on ne prêche pas toujours pour des conversions (1) ». Avec quelle hâte, après les affaires qui avaient suivi le concile d'Embrun, n'alla-t-il pas à ses ouailles qu'il n'avait pas encore évangélisées! Dès lors, il ne vécut plus que pour elles. Il n'eut pas un regret, pas un souvenir pour ces grandes chaires d'où il parlait à l'élite de la France, où ses succès avaient été si beaux que la nostalgie des applaudissements semblait devoir être pour lui, au fond d'une province reculée, un mal inévitable. Il échappa absolument à ces terribles retours de l'amour-propre humain. Ainsi, et plus glorieusement encore parce qu'il descendait de plus haut, Bossuet, dix-huit ans avant sa mort, réservait à son troupeau les restes d'une voix moins tombée et d'une ardeur moins éteinte qu'il ne convenait à son humilité de l'avouer.

L'évêque de Vence ne pouvait manquer de travailler par

1. Réponse au discours de réception de d'Alembert à l'Académie française.

2. Il se détachait très difficilement d'une affection, témoin ces lignes : « Je suis constant jusqu'à l'opiniâtreté, jusqu'à faire dédaigner ma fidélité « par son excès. »

la parole au salut de son peuple. Quand il accepta l'épiscopat, il avait sur chacun des devoirs de sa charge des idées précises et arrêtées, résultant de convictions profondes, et auxquelles il ne cessa de conformer sa conduite. Voici ce qu'il écrivait, au temps même où il l'accomplissait, sur l'obligation qui incombe aux premiers pasteurs de prêcher à leur peuple les saintes vérités : « C'est une doctrine établie par Jésus-Christ, les apôtres et les conciles, que les évêques doivent distribuer le pain de la parole. En douter serait douter que la Providence ait pourvu à l'instruction de la sainte Eglise. Sans cela, nous ne saurions rien de ce que Dieu a enseigné sur le Sinaï et Jésus sur le Calvaire: la foi n'existerait qu'en idée et ne reposerait sur rien de réel dans notre esprit : « *Quomodo credent ei quem « non audierunt? Quomodo autem audient sine prædicante?* » Saint Ambroise disait à son peuple : « *Cum effugere non « possim officium docendi, id est episcopatum, docere vos cœpi.* » Il est dit de saint Césaire : « *Se totum verbo Dei « et sacris concionibus addixit.* » Dans tous les temps, les évêques ont rempli le monde du bruit de leur parole. Qu'on ne dise pas : Je ferai prêcher; l'eau est plus pure à la source que dans les ruisseaux, la lumière du soleil plus vive là où elle frappe que là où elle est réfléchie; les langues de feu descendirent sur les apôtres et non sur ceux qui les suivaient. O évêques, n'entendez-vous pas votre peuple s'écrier : « Père, faites-moi entendre votre « voix : *Fac me audire vocem tuam.* » Tous ces prédicateurs étrangers ne savent pas mes maux, mes besoins, mes désordres, et ils s'en vont bientôt sans laisser de traces. C'est vous que j'attends; la voix du Pasteur est aimée de son troupeau : « *Sonet vox tua in auribus « meis.* » L'onction est si naturelle à Surian qu'elle naît sous sa plume, dans la solitude, presque aussi facilement qu'elle coule de ses lèvres en face d'un auditoire chrétien !

1. Gresset. Réponse au discours de réception de d'Alembert.

Il parcourut donc son diocèse, prêchant avec un zèle infatigable jusque dans les plus pauvres villages, et recueillant partout d'ineffables consolations. Ce fut ainsi que commença pour lui cette vie du bon pasteur dont il ne se fatigua jamais un seul instant, car il était constamment réconforté par le sentiment du bien accompli. Il nourrissait son ardeur des fruits mêmes qu'elle faisait mûrir. Combien d'illustres orateurs, quand ils ont excité l'admiration, sont beaucoup plus certains d'avoir augmenté leur renommée que d'avoir exercé sur les âmes une action décisive! N'ignorent-ils pas le plus souvent si leur glaive a pénétré, comme le demande l'Écriture, *usquè ad divisionem animæ et spiritûs?* C'était la noble inquiétude que Surian avait éprouvée, et dont il était délivré désormais, en assistant, dans ses fréquentes visites, aux émotions d'un peuple renouvelé par la grâce. Comment d'ailleurs n'eût-il pas béni la Providence de l'avoir appelé à d'humbles mais utiles travaux, quand les échos du dehors arrivaient jusqu'à lui pour l'instruire de fâcheuses nouvelles et des tribulations qu'éprouvait sa chère Congrégation? Dans les Registres de l'Oratoire qui se rapportent à cette période, au milieu des divers incidents qui peuvent en intéresser les membres et qu'une rapide mention suffit à signaler, ce qu'on rencontre surtout, c'est la preuve des profondes défiances dont il était l'objet. Les mêmes hommes qui avaient contristé le cœur de Surian continuaient leur œuvre funeste, et tous leurs confrères portaient la peine de ces excès. Transcrivons quelques lignes, hélas, trop instructives. — 1729 — « L'Evêque de Marseille, Belsunce, prive les Pères de l'Oratoire de tous les exercices publics de religion. — 1730 — Le P. Bérard et plusieurs autres sont interdits à Paris. — 1731 — Le conseil ecclésiastique de Lyon défend aux PP. de Montbrison de faire le catéchisme, et aux jeunes

2. Il se détachait très difficilement d'une affection, témoin ces lignes : « Je suis constant jusqu'à l'opiniâtreté, jusqu'à faire dédaigner ma fidelité « par son excès. »

ecclésiastiques d'aller prendre des leçons de théologie qui étaient fondées dans cette maison. — 1731 — Tous les Pères sont interdits à Mâcon. — Le sieur Bridaine, pendant sa fameuse mission à Marseille, décrie publiquement les PP. de l'Oratoire. — 1732 — L'Evêque de Toulon fait des efforts pour enlever aux Oratoriens le collége de cette ville. (1) » De quoi faut-il qu'un prêtre soit affligé, s'il ne l'est pas de ces choses?

Il y avait plus de cinq ans que Surian vivait retiré dans son diocèse, et ne pensait plus à la lointaine capitale, quand tout-à-coup, et deux fois coup sur coup, elle se rappela à son souvenir de la manière la plus flatteuse pour lui, s'il eût été sensible aux distinctions humaines. Le Roi et l'Académie Française invitèrent en même temps l'Evêque de Vence à se rendre à Paris. Victor Amédée, duc de Savoie et premier roi de Sardaigne, venait de mourir. Il était allié à la famille royale de France, ayant épousé la fille puînée de M. le duc d'Orléans, frere de Louis XIV. La Cour voulut faire célébrer à Notre-Dame un service solennel pour honorer sa mémoire. L'inévitable oraison funèbre était une tâche difficile. « Victor Amédée, dit un contemporain, avait montré la plupart des qualités d'un prince, mais toutes les faiblesses d'un homme ». De plus, notre pays avait eu à lui reprocher, en 1701, une infraction violente à un traité solennel. On se souvint en cette occasion que Surian était à la fois sincère, insinuant et éloquent. Nul ne sembla plus capable que lui d'éviter tous les écueils et de mériter les suffrages de son auditoire en parlant du prince défunt. L'orateur vint donc à Paris au commencement de janvier 1733. Aux soucis que lui causait son prochain discours s'ajoutait la préoccupation d'une can-

1. Archives nationales. Registres de l'Oratoire. MM. 624 passim.

1. Gresset. Réponse au discours de réception de d'Alembert.

didature qu'on lui avait offerte à l'Académie. Elle comptait parmi ses membres, Henri-Charles du Cambout, duc de Coislin, évêque de Metz, qui était mort vers la fin de 1732. Elle jeta les yeux, pour remplir le fauteuil vacant, sur le prédicateur éminent qu'une absence déjà longue n'avait pu faire oublier, tant les impressions qu'il avaient produites conservaient de puissance! Il est merveilleux qu'au milieu des intrigues nouées autour d'une élection académique, cet absent n'ait point eu tort. Il arriva assez à temps pour faire, avant le vote qui eut lieu le 26 janvier, les visites prescrites par la coutume, et sa victoire fut saluée par les nombreux amis à qui son retour apportait toutes sortes de joies.

Trois jours après, l'Eglise Métropolitaine s'ouvrait pour la pompe funèbre. « Elle était ornée et éclairée avec une grande magnificence. L'archevêque de Paris y officia pontificalement. Le duc d'Orléans, le comte de Clermont et le prince de Conti, qui étaient les Princes du deuil, allèrent à l'offrande avec les cérémonies ordinaires, en longs manteaux dont la queue était portée par le Bailli de Conflans, le marquis de Clermont, chevalier des ordres, le comte de Billy, le chevalier de Villefort, le marquis de Bourzac et le chevalier de Caussan, tous premiers gentilshommes de la chambre ou premiers écuyers des princes Après l'offertoire, l'évêque de Vence prononça l'oraison funèbre avec beaucoup d'éloquence. Plusieurs Archevêques et Evêques se trouvèrent à ce service, ainsi que le Parlement, la Chambre des Comptes, la Cour des Aides, l'Université et le Corps de Ville, qui y avait été invité de la part du Roi par le marquis de Brézé, Grand maître des cérémonies. Le pompeux appareil du catafalque a attiré un très grand concours et beaucoup d'admirateurs. Cette décoration avait été ordonnée par le duc de la Trémouille, premier gentilhomme de la

2. Il se détachait très difficilement d'une affection, témoin ces lignes : « Je suis constant jusqu'à l'opiniâtreté, jusqu'à faire dédaigner ma fidelité « par son excès. »

Chambre du Roi, et exécutée sous la direction de M. de Selle, intendant des menus-plaisirs, par M. Perrault (1) ». La description du catafalque, chef-d'œuvre du genre, ne remplit pas moins de six pages, que nous épargnons à nos lecteurs. Il nous suffit de leur dire comment. devant cette assemblée, la plus imposante qui se pût imaginer, d'où n'était absent rien de ce que la France comptait de considérable, Surian s'acquitta de sa mission. Nous savons d'abord par le témoignage des contemporains que son éloquence fut très goûtée et ne suscita aucune critique chez les juges, alors si nombreux, qui ne se désintéressaient pas comme aujourd'hui des œuvres oratoires. L'éloquence de la chaire n'avait pas de rivale ; elle attirait à elle toutes les sympathies si naturelles à notre race pour l'art de bien dire. Ce vif attrait éclatait surtout dans les cérémonies imposantes qui servaient de cadre à l'éloquence religieuse dans les grandes funérailles. Qu'on ne vînt pas là chercher une leçon, mais un spectacle, ce n'est que trop certain ; mais on accourait, et on échangeait sur l'orateur et sur son œuvre des commentaires animés. Ce jour-là, on loua universellemənt le prélat de n'avoir rien dissimulé, et d'être parvenu pourtant à satisfaire son auditoire ainsi qu'à être également approuvé, chose bien difficile, des deux cours de Versailles et de Turin. Nous n'en sommes plus réduit à nous contenter de ces affirmations. Le texte de cette oraison funèbre n'avait pas été imprimé jusqu'à présent ; nous le donnons dans ce volume, et l'on pourra se convaincre que Surian n'avait rien perdu dans la solitude, qu'on avait eu raison de compter sur sa profonde expérience des passions, des intérêts humains, sur le don qu'il possédait de les assoupir ou de les concilier (2).

1. *Mercure de France*. Février 1733.
2. Le manuscrit original a été envoyé, avec l'autorisation de Mgr l'évêque

1. Gresset. Réponse au discours de réception de d'Alembert.

Il assista à ses funérailles avec la douleur de voir de plus en plus troublée et si incertaine de l'avenir une congrégation qu'il avait tant aimée. L'élection du nouveau Général fut tumultueuse. Les appelants en étaient exclus ; M. Héroult [illegible]

L'Evêque de Vence prolongea son séjour à Paris jusqu'à la séance tenue par l'Académie Française pour sa réception. Il eut le temps de renouer de précieuses amitiés, dont la privation avait été, depuis six ans, dans le pays lointain où sa dignité l'avait relégué, son unique souffrance. C'est bien un témoignage que les lignes suivantes : « Je voudrais bien que l'amitié défendît dans votre cœur mon souvenir contre l'absence et le temps, deux ennemis redoutables et difficiles à vaincre à Paris par l'agitation où on est obligé de vivre ». Et celles-ci encore : « Si les souhaits pouvaient produire la présence, vous me verriez à Paris. Je crains d'être aussi loin de votre pensée que de votre personne. J'essaierai de réparer mon absence par mes lettres. Peut-être, hélas, aurez-vous plus de plaisir à me lire qu'à me voir (1) ». Si les amis inconnus auxquels Surian pensait ne lui avaient pas donné de sérieuses raisons de redouter leur inconstance, il faut convenir que dans les questions d'amitié il se montrait préoccupé, inquiet, presque soupçonneux. Le commerce des âmes et des intelligences sympathiques fait le charme de sa vie ; il le témoigne à chaque instant ; ses tristesses venaient aussi presque toutes des déceptions éprouvées de ce côté (2). Dès lors, il est aisé d'imaginer avec quelle douceur il dut savourer pendant deux mois, en la compagnie de ceux qui lui étaient chers, tous les charmes d'un retour qu'une auréole de gloire faisait ressembler à un triomphe. Il alla prendre séance le 12 mars 1733. Après les éloges et les remerciements de

de Frejus, à S. M. Charles-Albert, roi de Piémont, en 1841. Il ne reste à Vence que la copie faite par M. le curé-doyen.

1. Manuscrits. *Cahiers intimes*

2. Il se détachait très difficilement d'une affection, témoin ces lignes : « Je suis constant jusqu'à l'opiniâtreté, jusqu'à faire dédaigner ma fidélité « par son excès. »

Chambre du Roi, et exécutée sous la direction de M. de Selle, intendant des menus-plaisirs, par M. Perrault (1) ». La description du catafalque, chef-d'œuvre du genre, ne remplit pas moins de six pages, que nous épargnons à

rigueur, il parla de l'éloquence, dont ce jour était aussi la fête. Il crut devoir, à l'exemple de Massillon, honorer l'Académie du titre de réformatrice de la chaire chrétienne. Puis il s'étendit sur le caractère propre de la prédication évangélique : « Depuis qu'éclairés par vos lumières, les orateurs sacrés ont remonté à l'idée du parfait, on ne cherche plus, comme on le faisait autrefois, à éblouir l'esprit par des pensées brillantes, à lui offrir une multitude inutile d'images agréables et de portraits ingénieux, à l'étonner par des saillies vives, par des figures hardies, à le flatter par un style trop harmonieux et toujours fleuri, à l'accabler d'une érudition flatteuse et superflue. On a préféré aux orateurs qui parlent à l'imagination ceux qui parlent au cœur, car c'est là où nous sommes, et c'est là où la parole, toujours subordonnée à l'impression divine, doit nous chercher, nous combattre, nous vaincre, nous rendre bons, sages, réglés, justes, vertueux. En un mot, l'homme, c'est le cœur, et tout ce qui n'est pas le cœur en nous n'est pas nous-mêmes ». Il n'y a guère, il faut en convenir, de vérité dans ces éloges prodigués à la prédication contemporaine. C'était précisément à cette époque que l'imagination commençait à y usurper la première place; que l'on pratiquait déjà cette éloquence de bel esprit dont, vingt ans plus tard, quand elle eut fait ses preuves, l'abbé de Boismont osa produire la théorie devant l'Académie Française, dans un discours de réception qui est la contre-partie exacte de celui de Surian. Tous les défauts que ce dernier reprochait à une génération disparue, la sienne les avait, et la suivante allait s'en glorifier. Mais non ; nous nous trompons. Il y en eut un qu'elle évita, ce fut l'abus de l'érudition. Ce n'était pas des orateurs à venir qu'on devait dire : « Il faut savoir prodigieusement pour prêcher aussi mal ». Ils se gardèrent bien de trop appren-

Il assista à ses funérailles avec la douleur de voir de plus en plus troublée et si incertaine de l'avenir une congrégation qu'il avait tant aimée. L'élection du nouveau Général fut tumultueuse. Les appelants en étaient exclus ; M. Héraul[illegible]

dre, car c'eût été l'excès d'une vertu. La réalité des choses ne pouvait échapper à Surian ; il l'avait vue de trop près pendant vingt ans, et il était doué d'un jugement trop délicat pour s'y tromper. Comment se fait-il donc que son appréciation prise à la lettre, tombe à faux et qu'il faille l'interpréter ? C'est qu'une séance académique ne marque pas l'heure des vérités dures à entendre ; c'est que le récipiendaire y employa, comme on l'a fait tant de fois, l'art des sous-entendus. Il pensait que son auditoire, exercé s'il en fut à cette tactique, saurait appliquer la sentence à qui de droit. Quant aux intelligences moins pénétrantes, n'avait-il pas raison de croire que le meilleur moyen de leur faire adopter la saine doctrine sur l'éloquence était de leur persuader qu'elles la possédaient déjà ? N'est-il jamais arrivé qu'on a donné à un homme le goût d'une qualité en lui affirmant qu'elle était dans son caractère ? D'ailleurs saint François de Sales lui-même n'aimait pas plus la mansuétude que ne l'a aimée l'Evêque de Vence. Il en usa en cette circonstance comme toujours, pour faire accepter ce qu'il tenait absolument à exprimer tout haut, c'est-à-dire ses anciennes convictions sur le rôle nécessaire et prépondérant du cœur dans la prédication chrétienne. Sur ce point, il avait raison, et il avait lui-même offert l'exemple de ces qualités qu'il demandait aux autres : « En parlant des vrais prédicateurs qui parlent plus au cœur qu'à l'imagination, écrivait le journaliste de Trévoux, le prélat les a peints d'après lui-même sans le vouloir et sans y penser ». (Janvier 1735). Quelle grande parole que celle-ci : « L'homme, c'est le cœur ! »

L'Evêque de Vence trouva ensuite des accents d'une émotion communicative pour louer son frère dans l'épiscopat. M. de Coislin était un de ces hommes que ne recommandent pas seulement la noblesse de la race et

Chambre du Roi, et exécutée sous la direction de M. de Selle, intendant des menus-plaisirs, par M. Perrault (1) ». La description du catafalque, chef-d'œuvre du genre, ne remplit pas moins de six pages, que nous épargnons à

l'éclat de la dignité, mais la distinction personnelle et la vertu. De pareils prélats n'étaient pas rares dans l'Eglise de France, à cette époque si décriée ; il y en avait moins sans doute qu'on ne le souhaiterait, mais beaucoup plus qu'on n'en convient, tandis que les habitudes mondaines des évêques courtisans, assez peu nombreux, mais bruyants et comme multipliés par le scandale, sont devenues un des lieux communs de l'histoire. M. de Metz n'était ni un orateur ni un écrivain, mais on admirait en lui la pureté et la précision du langage, ce je ne sais quoi d'exquis par où se justifie parfaitement cette tradition académique d'introduire dans le premier corps littéraire les modèles vivants de la politesse et de l'urbanité françaises. Son successeur ne crut pas qu'il lui appartenait de mettre ces dons en lumière ; il alla droit aux vertus de M. de Coislin, et entre toutes à celle qu'il préférait lui-même : « Au nom seul de l'illustre prélat se réveille ici dans tous les esprits l'idée de la charité la plus vive, la plus tendre, la plus inépuisable. Il avait toutes les vertus dans son cœur, et, selon l'occasion, chacune venait à sa place. Que j'aimerais à mettre ici dans un beau jour sa sollicitude pastorale, son application infatigable à remplir les devoirs sacrés de l'épiscopat ! Rigide observateur de l'ordre public et de la discipline ecclésiastique, il réforma des abus sans nombre, et renouvela dans la piété son clergé et son peuple. Mais, comme dans un tableau la figure principale arrête davantage nos yeux, je suis plus frappé, à la vue de ce grand prélat, de la charité, sa vertu propre..... Il laissa aux malheureux par son testament des fonds incroyables. Mais pourquoi par mes paroles affaiblir sa gloire ? Les plus beaux éloges d'un Evêque sont les larmes des pauvres à sa mort. La sienne fut un deuil public ». C'est ainsi qu'on aime à voir un évêque célébrer un évêque.

Il assista à ses funérailles avec la douleur de voir de plus en plus troublée et si incertaine de l'avenir une congrégation qu'il avait tant aimée. L'élection du nouveau Général fut tumultueuse. Les appelants en étaient exclus ; M Hérault se [illegible]

L'illustre d'Aguesseau devait répondre à Surian. Il ne put assister à la séance et en témoigna un vif regret. Il fut suppléé par Danchet, qui exerçait en ce moment les fonctions de chancelier de l'Académie. Mais cet honnête auteur de drames lyriques ne se sentait pas à sa place, et il ne put s'empêcher de le dire en s'adressant au nouvel académicien au début de son discours : « Ce jour pouvait être plus flatteur encore pour vous. Le sort avait semblé conspirer à rendre votre réception plus brillante. Il avait mis, à la place que je suis forcé d'occuper, l'illustre chef du premier Parlement, ce magistrat, aussi distingué par la réputation de son éloquence que par l'éclat de sa dignité. S'il avait pu être ici, quel spectacle touchant de voir deux orateurs applaudis tant de fois, l'un dans la chaire de vérité, l'autre dans le temple de la justice, se réunir en cette assemblée ! » L'orateur rappela ensuite que la récente élection n'était pas seulement venue en son temps, mais beaucoup plus tard qu'on ne l'eût désiré. Nous trouvons une preuve précieuse de la renommée que Surian s'était acquise, du charme qu'il exerçait encore à distance, dans cet aveu non déguisé : « Au milieu des applaudissements que votre élection nous attire aujourd'hui, ne craignons pas de rappeler les reproches que vous nous avez fait essuyer. Ils vous ont fait honneur, mais sans nous blesser. Pendant le cours de vos travaux évangéliques, lorsque nos temples retentissaient de vos louanges, vos auditeurs, sortant également édifiés des saintes vérités et touchés de votre éloquence, se plaignaient à nous de ne pas trouver votre nom sur nos listes, au nombre de ces fameux ministres de la parole de Dieu, qui ont autant illustré l'Académie qu'instruit l'Eglise » Danchet explique ensuite que pour répondre à ces plaintes les académiciens avaient été maintes fois forcés d'invoquer l'usage constant de la Com-

Chambre du Roi, et exécutée sous la direction de M. de Selle, intendant des menus-plaisirs, par M. Perrault (1) ». La description du catafalque, chef-d'œuvre du genre, ne remplit pas moins de six pages, que nous épargnons à

pagnie. Pourquoi la vertu de Surian, « contente de faire le bien, sans vouloir d'autre récompense », s'était-elle renfermée dans une société féconde en prédicateurs illustres, mais où les statuts de l'Académie ne lui permettaient pas de chercher des confrères ? Le bon évêque dut sourire en entendant une pareille justification. Elle n'était d'ailleurs pas nouvelle pour lui. On avait déjà tenu ce langage aux gloires de sa congrégation, à Mascaron, à Massillon, qui n'étaient non plus entrés à l'Académie que sous les titres de M. de Tulle et M. de Clermont. Danchet continua avec grâce et finesse : « Le Roi, en vous élevant à l'épiscopat, nous a permis d'associer votre gloire à la nôtre ». En finissant, il fit allusion à la récente oraison funèbre, Bien que l'éloge académique soit regardé commela terre classique de l'hyperbole, il faut certes que ce discours, pour être loué comme il le fut en cette circonstance, ait excité une grande admiration. Le souvenir en était trop récent (il datait de trois jours) ; quand Danchet eût eu un front d'airain, et il en était bien éloigné, il ne lui était guère possible de beaucoup mentir : « Vous entrez dans notre Compagnie, dit-il à Surian, comme en triomphe, couvert des palmes d'une nouvelle victoire, suivi d'acclamations tout récemment méritées par l'éloge d'un Prince qu'il était si difficile de bien louer. Chargé de soutenir la renommée des Panégyriques dus aux plus fameux personnages, vous venez à nous, Monsieur, sur les traces des Poncet, des Fléchier, des Bossuet ! (1) »

L'Evêque de Vence était à Paris quand mourut le P. de La Tour, Général de l'Oratoire, auprès duquel il avait vécu pendant vingt ans dans la maison de Saint-Honoré.

1. Deux Poncet de la Rivière s'illustrèrent dans la prédication au dix-huitième siècle. L'un, Michel, était évêque d'Angers et membre de l'Académie française. L'autre, Mathias, était évêque de Troyes. Le premier mourut

Il assista à ses funérailles avec la douleur de voir de plus en plus troublée et si incertaine de l'avenir une congrégation qu'il avait tant aimée. L'élection du nouveau Général fut tumultueuse. Les appelants en étaient exclus ; M. Hérault y assista en qualité de commissaire du Roi. Les mécontents éclatèrent ; les discordes s'envenimaient ; les Pères Boyer et Terrasson furent enfermés dans la prison de Vincennes, d'où ils ne sortirent qu'en 1740, pour être transférés aux Petits Pères d'Argenteuil. Le P. Dulerin fut exilé (1). En prononçant le panégyrique de saint Séverin, par qui le roi Clovis fut miraculeusement guéri, il avait fait allusion à l'interdiction des scènes de saint Médard : « La cour du Roi très chrétien croyait alors aux miracles, et elle ne se fit pas une gloire de mépriser celui que les peuples révéraient ». La sage direction du P. de La Valette ne devait pas suffire à guérir les maux de l'Oratoire. Plus tard, montrant à un visiteur la maison qu'il habitait et dont une partie était

en 1730 ; le second ne faisait alors qu'entrer dans la carrière. C'est par conséquent de Michel que veut parler Danchet, et on voit qu'il le met en bonne compagnie. Massillon reçut le discours de Danchet par les soins de l'auteur lui-même, et il répondit dès le 1er avril : « Je sens comme je le dois, Monsieur, l'attention dont vous m'avez honoré. J'ai retrouvé dans votre discours la politesse et les grâces de l'éloquence dont vous êtes depuis longtemps en possession. Nous sommes à plaindre dans nos provinces. Nous n'y pouvons conserver quelques restes de son goût que par reminiscence. Des fonctions sérieuses, les sociétés qui nous environnent, l'air que nous respirons, tout nous épaissit. Vous nous redonnez une étincelle de cet esprit que vous puisez à la source, et vous prévenez une extinction totale. » (Lettre publiée par M. Blampignon, *Episcopat de Massillon*, p. 310). On s'étonne que Massillon n'y parle pas de Surian.

1. Le P. Dulerin, orateur d'un mérite aussi éminent que son attachement au jansénisme était opiniâtre, refusa plusieurs fois l'épiscopat plutôt que de rétracter son appel. Mgr de Caylus le recueillit pour le consoler de ses tribulations, et le nomma chanoine d'Auxerre, où il mourut en 1763. Ce Père nous fournit une nouvelle preuve de l'amitié de Surian, qui avait des sentiments bien différents sur le jansénisme. Ce fut à lui que l'évêque de Vence transmit, en quittant Paris, le legs qui lui venait de Massillon, et dont nous parlerons plus loin (Adry, t. II ; fol. 141).

abattue : « Voilà, disait-il avec douleur, la triste image de l'état actuel de notre Congrégation ». Aussi n'était-ce pas le cas d'écrire, comme le fit de Caen, un ami de l'Oratoire, à M. de la Roque, principal rédacteur du *Mercure,* après la mort du P. de la Tour : « Il fallait à la Congrégation un génie assorti de toutes les qualités nécessaires à la constitution de cet illustre corps, qui se conduit par des principes différents du gouvernement des communautés régulières, et même de presque toutes les communautés séculières. On peut comparer cette congrégation à ces états politiques où la liberté a le plus d'étendue, où la subordination ne fait point oublier à ceux qui commandent qu'ils sont sujets, ni aux sujets que leur obéissance est volontaire, et, si j'ose me servir de ce terme, toute spontanée. La supériorité dans l'Oratoire est évitée avec autant de soin qu'elle est quelquefois recherchée ailleurs, et la dépendance, qui n'a rien de contraint ni de servile, y jouit de presque tous les privilèges de l'égalité. On ne s'y appréhende point les uns les autres, parce que personne n'y peut exercer une impérieuse domination, et que le seul châtiment qui y soit redoutable est le malheur d'être exclu d'une si aimable société (1) ». Il était au moins inopportun alors de renouveler le magnifique éloge de l'Oratoire, dû à Bossuet. Son jugement n'est d'ailleurs pas infirmé par des chutes qui ont été souvent invoquées contre la Congrégation toute entière. Si « le lien par lequel Pierre de Bérulle avait constitué et rattaché à l'inébranlable unité de l'Episcopat et du Saint-Siège, l'unité de sa congrégation, suffisant pour les temps ordinaires, n'a pu résister pleinement aux épreuves du dernier siècle, faut-il s'en étonner? dit Mgr de Salinis. Il y

1. *Mercure de France*, avril 1733.

1. Deux Pouget de la Rivière s'illustrèrent dans la prédication au dix-huitième siècle. L'un, Michel, était évêque d'Angers et membre de l'Académie française. L'autre, Mathias, était évêque de Troyes. Le premier mourut

à tel coup de vent qui déconcerte les calculs du pilote le plus habile. On ne peut s'en prendre qu'à des événements qui échappaient nécessairement à toutes les prévisions de la sainteté comme du génie. Si l'on veut être juste, on reconnaîtra que tout le mal sortit d'un principe de soi excellent et qui porta longtemps les plus admirables fruits (1)». Le temps était venu où l'esprit de liberté, en se corrompant, avait engendré un fatal esprit d'indépendance, et c'est la triste conviction que Surian emporta dans son diocèse. Ce fut au milieu de ces réflexions douloureuses qu'il écrivit un jour: « L'Oratoire est dans un tel état qu'on ne peut lui donner que des larmes (2)».

Il y rentra pour observer plus que jamais la résidence prescrite par les saints canons. A cette distance, la difficulté des communications vint l'aider dans la pratique de ses devoirs. Il n'entretint presque plus de relations avec la capitale, et l'Académie qui avait voulu le posséder ne profita guère de ses lumières. Il ne se souvint plus beaucoup de son titre d'académicien, et ce n'est pas une injure à lui faire que de lui rappeler. Il montra encore autrement son peu de goût pour les grandeurs. Le siège de Vence était peu important; il voulut avec une modestie obstinée y borner sa fortune. Soit pendant son voyage de 1733, soit dans les rares occasions où les affaires du clergé de France lui firent une obligation de retourner à Paris, on lui offrit des sièges plus considérables et plus avantageux selon le monde. Il refusa toujours de laisser entamer des négociations à ce sujet, et quand on lui en parlait, il répondait en reprenant pour son compte, avec un aimable sourire, le mot de M. du Vair, l'un des pre-

1. Discours prononcé en 1840, au second anniversaire séculaire de la fondation de Juilly, par Mgr de Salinis.
2. Manuscrits, *Cahiers intimes*.

lats ses prédécesseurs : « Je ne veux pas quitter une femme pauvre pour une femme riche ». Telle était l'ambition de ce prêtre que les jansénistes avaient accusé d'avoir l'âme d'un courtisan. Voici ce qu'il se disait à lui-même : « Je suppose que j'eusse pu gagner la faveur des grands et obtenir une place considérable. Les grâces valent-elles le repos que cette élévation m'aurait ravi ? J'ai fait consister mon bonheur dans un état borné ; j'y ai vécu avec plaisir ; j'y mourrai sans regret. Que puis-je désirer de plus ? J'ai été aussi heureux que j'avais besoin de l'être. L'aurais-je été si j'avais changé de situation ? L'expérience des autres m'a fait connaître l'incertitude où l'on vit dans les grands honneurs. D'ailleurs ma carrière est près de finir : si Dieu me laissait maître de recommencer celle-ci, la liberté de renaître me paraîtrait une punition, non un bienfait (1) ».

Il avait gardé dans son élévation les habitudes de simplicité qui pendant tant d'années avaient suffi à ses besoins. Mais il n'avait pas à songer qu'à ses nécessités particulières. Le Roi lui avait donné le prieuré de Goussainville, dont les revenus ajoutés à ceux de l'Abbaye du Luc, devaient augmenter ses ressources. Cependant celle-ci ne fournissait ni complètement, ni surtout exactement la redevance fixée. L'Evêque-Abbé et ses religieux, qui étaient des Pères Barnabites de Clisson, jouissaient par indivis des revenus du couvent. Les moines avaient, dans tous les temps, perçu les droits seigneuriaux du bourg du Luc. Mais, en 1710, les habitants s'étaient refusés à les payer. Condamnés par plusieurs arrêtés du Parlement de Paris, ils étaient entrés dans la voie de la chicane : « On ne vit jamais de subtilités plus inépuisables, écrit Surian. Les particuliers affectent de ne pas convenir

1. Manuscrits. *Cahiers intimes.*

huitième siècle. L'un, Michel, était évêque d'Angers et membre de l'Académie française. L'autre, Mathias, était évêque de Troyes. Le premier mourut

tères et douces. Dur pour lui-même, on le trouvait toujours indulgent pour les autres. S il arrivait à un de ses

entre eux des fonds qu'ils possèdent, et ils établissent une confusion qui les sauve du paiement d'une dette légitime (1) ». En 1730, trois ans après la nomination de Surian, le Parlement, qui jusque-là n'avait voulu user d'aucune rigueur, ordonna enfin que les jurats et les syndics de la commune eussent à se conformer aux règles établies. Cette décision comminatoire n eut pas grand effet. Elle obligea seulement les habitants à imaginer un nouvel expédient. Ils se pourvurent en justice, et fondèrent leurs réclamations sur les moyens les plus frivoles. Leurs subterfuges étant rejetés, ils en vinrent à présenter une requête où était développé un argument nouveau, assurément décisif s'il eût été juste : le bourg du Luc se déclarait insolvable. En réalité, on le savait l'un des plus riches de la contrée ; d'ailleurs, quoiqu'il fût coûteux de plaider, il trouvait bien de l'argent pour soutenir ses prétentions.

On voit la situation de Surian au milieu de ces plaintes. Il lui répugnait de ne pas continuer a défendre d'incontestables droits, car cet abandon de sa propre cause n'eût plus été miséricorde compatissante, mais faiblesse et même faute grave, étant données les convictions de l'Evêque qui regardait le produit de ses bénéfices comme le patrimoine des pauvres : « Je mets dans la même balance, écrivait-il, les intérêts de l'Hôpital et ceux de mes bénéfices ». D'un autre côté, combien il lui convenait peu de poursuivre cette guerre misérable, d'exercer une inquisition, qui lui permît d'apporter des preuves irréfutables et de réduire à néant le prétexte de pauvreté invoqué par ses débiteurs ! En définitive, le produit donnait lieu à de sérieux mécomptes. Le prélat ne savait

1. Mémoire écrit par l evêque pour ses re.g eux et pour lui-même. (*Cahiers intimes.*)

lats ses prédécesseurs : « Je ne veux pas quitter une femme pauvre pour une femme riche ». Telle était l'am-

alors que retrancher quelque chose de ses dépenses, afin que ses charitables projets pussent s'accomplir. Pour y réussir autrement, il eût fallu, comme tant d'autres, être à l'affût des grâces et s'essayer au métier d'homme de Cour. Il s'en reconnaissait incapable ; aussi écrivait-il, en songeant à tout cela : « Je ne m'inquiète pas de ma pauvreté. Si la Cour ne me fait pas de bien, ce n'est pas une raison pour que je me fasse du mal (1) ».

Vingt fois le lecteur, ce confident qu'il n'attendait guère, trouve dans les pages où l'Evêque s'entretenait avec lui-même, des preuves de sa simplicité pleine de bonne humeur. Ecoutons-le : « Ce n'est pas ici le séjour des Grâces ; on ne les trouve guère qu'à Paris. Soit, mais Paris peut être un triste séjour, et Vence ou Senez une demeure aimable selon la manière de penser et de sentir. Le bonheur ne dépend pas des lieux, mais de nous-mêmes. Une Carmélite est dans la joie quand une Reine est dans les larmes. Je me fais un Paris de Vence ; je me fais de ma campagne un Versailles. La première des sciences est de savoir être heureux (2)». Lui qui avait connu la difficulté de s'appartenir, qui, sur un autre théâtre, avait chaque jour, comme tous les hommes célébrés par la renommée, à résoudre le problème de faire tenir en vingt-quatre heures le programme de plusieurs journées, il se répétait avec délices : « A Vence, mes jours sont à moi, et mon goût me ramène au repos (3) ». Il avait contracté de nouvelles amitiés qui lui rappelaient la douceur des anciennes, et il disait : « Vous êtes si aimable que vous me faites de Vence un Paris (4)». Alors, il s'exaltait pour ainsi dire,

1. Manuscrits. *Cahiers intimes.*
2. Manuscrits. *Cahiers intimes.*
3. Manuscrits. *Cahiers intimes* (ainsi pour les citations suivantes).
4. Sur une note pour une invitation, retrouvée dans les papiers de l'Evê-

tères et douces. Dur pour lui-même, on le trouvait toujours indulgent pour les autres. S'il arrivait à un de ses

dans ses jouissances intimes, et ne pouvait s'empêcher d'ajouter : « Si l'on me disait : voilà Paris, je répondrais : j'aime mieux mon doux Vence ». Cependant il n'oubliait personne, et, s'adressant à un ami éloigné qui lui avait sans doute demandé de quitter un instant sa solitude, il répondait : « Je ne suis pas si enraciné à Vence que je ne puisse m'en arracher pour vous aller voir ». Repassant dans la mémoire du cœur les années qu'il avait ainsi vécues, il constatait avec joie la paix profonde au sein de laquelle il était plongé : « Depuis que je suis évêque, je me suis fait à moi-même mon destin, et j'ai fixé mon sort dans le repos ». Il fallait bien que ceux qui le sollicitaient de monter plus haut ne le connussent pas ; s'ils avaient pénétré dans le secret de cette âme, ils se seraient épargné la déception d'une résistance. « J'ai aimé à être à Vence, et mon bonheur justifie mon goût ». C'est son dernier mot.

Il était retenu à Vence par la meilleure des raisons ; il y faisait le bien et s'y sentait aimé. L'histoire de son épiscopat tient tout entière dans celle des œuvres de charité. La douceur lui était tellement innée qu'il lui était très pénible de prendre un air de sévérité envers ceux qui avaient attiré sur leur tête un châtiment nécessaire ; il donnait à ses reproches la forme d'un conseil amical, d'un avertissement paternel ; rarement un ordre absolu sortait de sa bouche. On l'a beaucoup loué d'une preuve de modération où nous avons peine à voir la marque d'une grande vertu : « En vingt-sept ans d'épiscopat, il ne demanda pas une seule lettre de cachet, tandis que de son temps les autres Evêques faisaient un usage trop fré-

que, on lit les noms suivants : M. de Seguiran, les P. P. de l'Oratoire, Mgr l'Archevêque, Mme de Simiane, M. le marquis de Vence les Precheurs, Mme de Montaut, M. d'Albersat, M. l'Evêque de Grasse Mlle de Caussin, M. Gilon.

lats ses prédécesseurs : « Je ne veux pas quitter une femme pauvre pour une femme riche ». Telle était l'am-

quent de ces ordres souverains (1) ». Ainsi s'exprime un contemporain. Guérin dit de son côté : « De son temps, les autres Evêques ne croyaient pouvoir faire régner la tranquillité dans leurs diocèses que par un abus continuel des ordres surpris à l'autorité du Prince, remède quelquefois nécessaire, mais dont il ne faut user qu'avec la plus grande circonspection ». S'il est vrai que l'excès ait été aussi général, Surian fit bien de donner l'exemple du respect de la personne humaine (2). Il ne comprenait rien à l'emploi des moyens violents pour faire accepter l'autorité ; envoyé de Dieu pour pacifier, pour apaiser, il attribuait à ces mots toute leur signification. Il était doué d'une merveilleuse puissance pour concilier les passions les plus hostiles, les intérêts les plus contraires. Quand une paroisse croyait avoir à se plaindre de son curé ou d'un vicaire, il mettait en œuvre toutes les séductions de la douceur et détruisait le plus souvent tout germe d'animosité. Quand les esprits étaient calmés, il disait aux habitants : « Votre curé se corrigera ; il me l'a promis, il vous aime. Le temps et la réflexion me garantissent, avec la grâce de Dieu, qu'il tiendra parole. Souvenez-vous que les prêtres sont des hommes, et ne les décourager pas en exigeant trop d'eux. S'il était en moi de vous en donner d'autres que ceux que vous avez, vous n'auriez peut-être pas heu de vous en féliciter. Ainsi, mes enfants, retournez dans votre paroisse, vivez en paix et aimez-vous ».

Les mœurs de l'Evêque de Vence étaient a la fois aus-

1 *Dictionnaire des hommes illustres de Provence.*

2 Les *Nouvelles Ecclésiastiques*, le *Journal de Dorsanne* et tous les mémoires du temps citent de nombreux exemples de lettres de cachet dans les affaires du Jansénisme. En 1726 seulement, on voit M. de Rochebonne, évêque de Noyon, en réclamer et en obtenir contre les appelants de sa cathédrale ; six sont lancées contre des chanoines de Tours, plusieurs contre des Jacobins de Marseille, contre cinq curés du diocèse de Tournai, etc

tères et douces. Dur pour lui-même, on le trouvait toujours indulgent pour les autres. S'il arrivait à un de ses prêtres de prouver par quelque chute la fragilité humaine, le bon pasteur, sans excuser la faute, sans en atténuer la gravité, avait pour une âme blessée, de ces paroles souveraines qu'ont les mères pour leurs enfants meurtris. Il écartait autant qu'il était en lui la curiosité et la malignité humaines d'un spectacle dont elles aiment à se repaître ; puis, il n'avait de repos que quand, à force de prières, de larmes, de douce persuasion, il avait fait germer le repentir et préparé la résurrection.

Quant aux pauvres, malheureusement trop nombreux dans son diocèse, l'effusion de cœur avec laquelle on a vu qu'il avait su parler de M. de Coislin jusque dans une séance académique, peut faire soupçonner déjà comment il comprenait ses devoirs à leur égard. Il les aimait, les visitait avec la simplicité qu'il mettait dans toutes ses actions, et les secourait de ses consolations en même temps que de ses aumônes. Il étudiait avec soin, de très près, la population au milieu de laquelle s'écoulait sa vie patriarcale ; car il voulait que la bienfaisance fût éclairée et blâmait une prodigalité aveugle. Il redoutait singulièrement d'entretenir dans l'oisiveté et d'encourager à la paresse les pauvres que le travail pouvait nourrir, qu'il pouvait relever à leurs propres yeux comme aux yeux des autres. Il jugeait les Venciens trop mous : sans doute il les connaissait bien ; sans doute aussi, pendant ses promenades à travers la campagne ou pendant ses visites sous les toits de chaume, il a plus d'une fois adressé à quelque paysan, sur le bord d'un sillon ou au coin de la cheminée, avant de les confier au papier, les réflexions suivantes, et nous aimons à nous le représenter dans ce rôle paternel et familier : « Que de gens à Vence sont pauvres parce qu'ils sont oisifs, et prouvent

la vérité de cette parole du Sage : « *Egestatem operat manus remissa !* ». Cependant il voyait la terre fertile, invitant l'homme à lui demander des richesses qu'elle ne peut accorder gratuitement, et il s'indignait : « Ce pays est bon : c'est ce qui rend les habitants paresseux, et ils sont pauvres parce que la nature les a faits riches ». D'ailleurs, la population était d'une étonnante frugalité, et ne s'estimait point malheureuse. La verve du bon Surian s'allume à ce spectacle : « Le peuple, à Vence, est si accoutumé à manger peu qu'il ne saurait mourir de faim. On jeûne ici admirablement (1) ».

Je ne m'étonne plus que l'Evêque de Vence ait regardé comme une obligation étroite la prudence dans la dispensation des bienfaits, mais c'est un devoir très difficile à remplir. S'y montrer énergiquement fidèle, c'est s'exposer à la calomnie. Il est si aisé et si doux aux âmes faibles, quelquefois vindicatives, qui ont demandé sans obtenir, de faire passer la sagesse pour un calcul! Il paraît que la bonté de Surian fut méconnue. Cependant il brava ce danger et supporta saintement cette douleur. Il avait, sur la nécessité de ne pas contribuer, par des bienfaits inconsidérés, à détourner le peuple du travail, la même forte conviction que Massillon exprimait à Clermont. D'ailleurs, il savait bien qu'un prochain avenir le justifierait, et, au besoin, il eût accepté cet odieux nom d'avare, étant de ceux à qui plaît la devise : « *Esse quàm videri* ». Son diocèse, situé à l'extrémité du royaume, ne renfermait aucune ville importante dont on pût mettre les ressources à contribution dans un moment difficile pour subvenir aux besoins d'une population indigente. Il fallait donc créer un fonds de réserve qui permît d'attendre sans inquiétude les événements possibles. D'un autre

1. Manuscrits. *Cahiers intimes, passim.*

côté, le saint prélat, parvenu sans grande fortune à l'Episcopat, et voulant fonder pour son troupeau les institutions religieuses et charitables qui manquaient dans la contrée, était forcé de mesurer ses dons pendant sa vie, afin d'être assuré de faire plus de bien après sa mort.

Il fut récompensé de son abnégation. Dieu lui épargna l'amertume de prolonger jusqu'à son dernier jour le douloureux sacrifice de laisser méconnaître les intentions les plus pures, le dévouement le plus absolu. En 1747, les Autrichiens et les Piémontais, alliés contre la France, envahirent la Provence. Le territoire du diocèse de Surian, voisin des Etats du roi de Sardaigne, fut le premier exposé aux ravages de la guerre. Les habitants de Vence, épouvantés à la nouvelle de l'approche de l'ennemi, voulaient s'enfuir en lui abandonnant tout ce qu'ils ne pourraient emporter. L'Evêque appela au pied des autels cette multitude désolée, lui parla avec plus d'onction que jamais, la rassura, et, quand il sortit de son palais pour aller attendre aux portes de la ville les généraux ennemis, elle se pressait autour de lui comme une famille immense autour de son chef qui va la défendre. Jamais Surian ne se sentit plus évêque qu'en ce moment critique où il était toute l'espérance des siens : « Vous ne venez point, dit-il en s'adressant aux alliés, faire la guerre au citoyen, mais au soldat. Le Dieu des armées et le sort des batailles décideront qui, du Roi, mon maître, ou des vôtres, sera le vainqueur, mais l'humanité, la générosité des princes que vous servez ne vous permettent pas de maltraiter des citoyens désarmés. » On raconte que les officiers autrichiens et sardes furent saisis de respect en voyant et en entendant ce vénérable vieillard, alors âgé de soixante-dix-sept ans. Ils protestèrent de leur volonté de se conduire en loyaux adversaires. Alors, surmontant ses répu-

gnances pour le bien de son peuple, le prélat conduit les principaux chefs de l'armée dans son palais, leur y offre l'hospitalité et achève de les subjuguer par la dignité de son attitude en même temps que par sa douceur inaltérable. « C'est ici le moment de connaître et juger Surian. Il porte la main avec joie et avec transport sur ce trésor dont on lui faisait un crime. Ce n'était pas la soif des richesses qui le lui avait fait amasser, mais une bienfaisance réfléchie. Si sa modestie n'eût fait taire sa vertu, il aurait pu dire en cet instant : « Venez, mes enfants : les « voilà ces épargnes ; recueillez-en le fruit. » Mais il jouit de son triomphe en silence, et ne se souvint qu'il avait un trésor que pour l'échanger contre le seul trésor digne de lui, le bonheur public (1) ».

La Providence fut d'ailleurs miséricordieuse, et n'exigea pas de lui qu'il épuisât ses épargnes, difficiles à recommencer après vingt années d'épiscopat et dans un âge déjà très avancé (2). Il dépendait des ennemis que le prélat sacrifiât pour les besoins de ses enfants jusqu'à la dernière obole. Mais Dieu leur inspira, sinon la compassion à l'égard du peuple, au moins le respect d'un hôte illustre. La « ville de Vence paya des contributions, mais par égard pour Surian, celles qu'on imposa furent si modiques que les habitants gagnèrent plus qu'ils ne per-

1. Guérin. *Eloge historique de Surian.*

2. Le P. Bicaïs dans sa *notice* sur l'Oratoire, qui est conservée manuscrite à la bibliothèque de la ville d'Aix, ne dit pas tout à fait la même chose que les autres biographes contemporains. Voici le témoignage qu'il cite : « M. Paganiol de la Force a écrit dans sa description de la France : « Le « Comte de Brawn étant entré en Provence, sur la fin de l'année 1746, à la « tête d'une armée d'Impériaux, d'Anglais et de Piemontais, la ville de « Vence et son district furent mis à 60,000 livres de contribution qu'ils « n'auraient pas pu payer sans tout ruiner et tout désoler, mais le charitable « evêque se sacrifia généreusement pour son troupeau et paya la somme « demandée, action seule capable de l'immortaliser, si son éloquence ne « l'avait déjà fait. »

dirent dans les désastres de la guerre (1) ». Les premiers troubles de l'occupation furent bientôt apaisés : l'armée alliée fut soumise à une exacte discipline; les soldats payaient tout ce qu'il leur fallait requérir, et les pandours allemands, espèces de troupes légères qui étaient habituées à la maraude et au pillage, s'étonnèrent eux-mêmes d'être réprimés sans se plaindre. Sourds à la voix de leurs chefs, ils se soumettaient à l'empire de la vertu. Le séjour se prolongea; il devenait difficile de nourrir l'armée dans un pays où les greniers ne contenaient pas des réserves bien considérables. A diverses reprises, des conflits s'élevèrent; les magistrats municipaux se récriaient devant des ordres trop rigoureux pour des fournitures que la ville était incapable de faire, mais l'ennemi invoquait la nécessité de vivre. Alors on recourait à l'Evêque, qui obtenait toujours des adoucissements, et souvent la révocation même de l'ordre donné, en suggérant quelque moyen de pourvoir, sans l'appliquer, à la subsistance des troupes. La régularité, le respect de la justice devinrent tels que, dit Guérin, « l'argent répandu par les ennemis en Provence dans cette occasion a fait doubler la valeur des héritages et fort accru la masse des fortunes (2) ». Il ne faudrait pas croire cependant que tant de concessions aient été obtenues par Surian aux dépens de la dignité du patriotisme français. Cet homme si doux montrait une fierté singulière toutes les fois qu'une incartade de quelque officier vaniteux et léger mettait en jeu l'honneur du pays; sur ce point, il était susceptible et ne s'en cachait pas. On cite de lui à ce propos un de ces traits heureux qui méritent de ne pas être oubliés.

1. *Journal de Paris*, 10 juin 1779, article sur la brochure de M. Guérin.
2 Ce témoignage mérite créance : le père du biographe avait vécu dans l'intimité de Surian et Guérin lui-même ne quitta pas la Provence, où il put être très bien informé.

Un de ses hôtes lui demanda un jour combien il faudrait de temps à l'armée autrichienne pour aller à Lyon. L'Evêque fut piqué de cette question : « Je sais, répondit-il aussitôt, le temps qu'il me faudrait pour m'y rendre, mais je ne saurais vous dire combien mettrait de temps une armée qui aurait en chemin les Français à combattre ». Ainsi, dans les dernières et cruelles épreuves de la France, un grand Evêque sut alléger les souffrances d'une cité désolée et demander au nom de Dieu sans jamais sacrifier la fierté patriotique à la charité sacerdotale (1).

Nous avons dit combien Surian était sensible à l'affection. Ce fut dans la vieillesse, à l'âge ou les cœurs qui ne sont pas desséchés et réfugiés dans un égoïsme impitoyable, où les cœurs de prêtres surtout, qui sont restés jeunes et pleins des plus pures flammes du devouement, semblent se fondre dans une tendre indulgence, que l'Evêque de Vence jouit délicieusement de la reconnaissance et de l'attachement éclos enfin autour de lui. Il répondait ainsi à un compliment de bonne année : « Aisément, Messieurs, on se laisse persuader par ceux qu'on aime. Je crois que les vœux que vous faites pour moi sont sincères; vous devez, pour la même raison, être convaincus des souhaits ardents que je forme pour vous. Mes sentiments pour vos personnes sont si tendres, que je ne saurais penser que vous n'y répondiez point par le retour. Accordez-le moi : je sens et j'ose dire que mon cœur le mérite ». Un de ses

1. J'ai rencontré dans les manuscrits une anecdote comique qui a trait à cet épisode de la vie de Surian : « Mon archidiacre et Tressan, quand les « Savoyards vinrent à Vence, se cachèrent dans une petite maison éloignée. » Tressan y avait porté quelques jeunes coqs pour les manger, et l'archi- » diacre y était allé sur sa bourrique. Les petits coqs chantant beaucoup, « l'archidiacre voulait les tuer, disant : « Ils nous déceleront. » A l'instant, « la bourrique commence de braire : « Si vous tuez mes coqs, dit Tressan, » je tue votre bourrique. » Et ils firent la paix. »

collaborateurs, dont le nom nous demeure inconnu, venait d'être promu à l'épiscopat. Epanchant son cœur dans le silence du cabinet, le bon Surian lui parle comme s'il eût été présent : « Il me faut vous faire des compliments sur l'évêché qu'on vous a donné. Eh bien ! mon ami, cette nomination embarrasse mon cœur entre ses intérêts et les vôtres. Vous avez une grande place, mais vous vous éloignez de nous, et l'absence est dure. Mon cœur prend pour tout ce qui vous regarde une sensibilité que le temps ne saurait voir finir Heureux ceux qui vous possèderont ! Il faudrait, Monseigneur, que vos diocésains allassent rendre grâces au Roi du choix qu'il a fait de vous pour leur premier pasteur (1) ».

Ces effusions ont un charme inexprimable. Nous ne nous lassons pas de le faire partager à nos lecteurs. A l'époque de la maladie de Louis XV à Metz, l'Evêque, traduisant la pensée de toute la France, écrivait : « Mon Dieu, pourquoi nous montrer un si bon Roi si nous devions sitôt le perdre? Je suis abîmé dans la plus amère douleur ». Ailleurs, songeant à une grâce qu'il est obligé de refuser, il déplore cette nécessité : « Pour être utile et faire plaisir à un de mes diocesains, je passerais sur toute autre considération que sur celle du devoir ».

Cependant, en même temps qu'à la joie, il était accessible au chagrin, par un contraste logique dans les âmes affectueuses. Nous avons déjà parlé de sa susceptibilité; voici des aveux de tristesse qui doivent, nous semble-t-il, se rapporter aux jours difficiles où la prévoyante sollicitude de l'Evêque se heurta à des impatiences aigries : « Dans cette semaine d'ennui, j'ai vieilli de trois ans ». — « Je m'ennuie, il me semble qu'en un jour il a tenu vingt ans ». — « Si vous saviez tous les malheurs qui

1. Manuscrits. *Cahiers intimes* (pour ces citations et les suivantes).

m'accablent, vous avoueriez qu'il faut être bien doux pour se conserver dans la modération ». Quand rien ne troublait sa quiétude, Surian était prompt à l'enjouement; il abondait en saillies piquantes, exemptes de fiel toujours, et contenues dans les bornes de l'aimable gaieté qui s'était épanouie franchement jadis à l'Oratoire, au *Café des Prédicateurs*. Quelquefois, si les auditeurs lui manquaient, il écrivait ces boutades : « Je n'envoie pas mes Mandements à M. de....., de peur qu'il ne m'envoie les siens ». — « Hier, un groupe de bénéficiers est venu détonner devant le lutrin; j'enrageais en silence. A la fin, ne pouvant plus y tenir, j'éclatai ... — « Reprocher à un Provençal de parler mal, c'est lui reprocher d'être de son pays ». — « Ce chanoine est au chœur comme une statue; il a une bouche, mais il ne dit mot ». — « Il y a ici une grande abondance de maris et une grande disette de filles ». Telle apparaît la douce, fine et sympathique physionomie de ce vieillard (1).

Il avait encore quelques années à vivre. A mesure qu'il approchait davantage de l'inévitable terme, il redoublait de piété, de tendresse. Sa voix affaiblie parlait encore au peuple de ses devoirs; il ne s'éloignait plus un seul instant de son troupeau bien-aimé. « Dévoué tout entier à l'instruction des peuples confiés à son zèle, il leur consacra tous ses talents, tous ses soins, tous ses jours, dit Gresset, pasteur d'autant plus cher aux siens que ne les quittant jamais, il en était plus connu. Louange rarement

1. Il ne dédaigne pas, à l'occasion, de transcrire les histoires qui l'ont amusé. En voici une : « Un chanoine de Fréjus disait toujours par distraction, durant le Carême, *Alleluia*, après le *Deus in adjutorium*, au lieu de : « *Laus tibi, Domine*, » le Chapitre lui imposa une pénitence. Le jour de saint Grégoire, la légende dit qu'il ordonna l'*Introïta*. Lorsque le chantre qui lisait la leçon fut à l'endroit : « *Jussit ici...* » il s'arrêta, et, regardant les chanoines, il dit : « Il me semble qu'il y a... » On rit, alors, de toutes ses forces, il chanta : *Alleluia!* »

donnée et bien digne d'être remarquée, dans le cours de plus de vingt années d'épiscopat, M. l'Évêque de Vence ne sortit jamais de son diocèse que quand il fut appelé par son devoir à l'assemblée du clergé, bien différent de ces pontifes agréables et profanes autrefois crayonnés par Despréaux, et qui regardant leur devoir comme un ennui, l'oisiveté comme un droit, leur résidence naturelle comme un exil, venaient promener leur inutilité parmi les écueils, le luxe et la mollesse de la capitale, ou venaient ramper à la cour et y traîner de l'ambition sans talents, de l'intrigue sans affaires et de l'importance sans crédit ». Le saint prélat n'avait jamais aimé le bruit du monde; il en parut plus détaché encore au moment de le quitter. Il s'occupa avec une admirable sérénité de ses dernieres dispositions : « Ami, écrivait-il, ne me plaignez pas; je saurai mourir, et achever de traverser le passage qui conduit à l'éternelle félicité ».

Le 9 mai 1754, il écrivit de sa propre main son testament : « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Après avoir imploré la miséricorde de Dieu pour mes péchés, moi, Jean-Baptiste, Évêque de Vence, sain de corps et d'esprit, désirant par ma pure volonté disposer de mes biens, ai fait mon présent testament solennel et olographe, ainsi qu'il suit : » Puis il déclare qu'il désire être enterré dans le tombeau des Évêques; il veut des funérailles sans ancun faste. Il charge ses héritiers de donner cent livres au Chapitre de Vence pour être distribuées aux membres du clergé présents à ses obsèques; il lègue la même somme à la Confrérie du Saint-Sacrement, la même à celle du Saint-Rosaire, et deux cents livres à chacune des confréries de pénitents. Il réserve trois cents livres à Nicolas Carriol, quatre cents à Charles Laugier, autant à Joseph Giraudy, ses domestiques; il en a d'autres qui sont sans établissement; la somme qu'il leur attribue

les pauvres de Vence ». Mais voici des réflexions où l'on retrouvera une trace tres-sensible des scrupules que nous

est plus considérable : Honoré Bellon recevra douze cents livres, son frère Antoine huit cents, la servante Périnette cinq cents. M. Savournin, aumônier du prélat, aura soixante livres de rentes annuelles et de plus les petites chasubles de sa chapelle avec les voiles, étoles et manipules. Au Chapitre de Vence devaient revenir les ornements pontificaux et tout ce qui servait à l'autel dans les offices solennels, chapes, chasubles, bagues, livres, croix, calices, burettes, bassin d'argent, mitres, crosses, rochets et aubes en dentelles. Ce legs devait tenir lieu du droit de chape dû par l'Évêque. La bibliothèque devait appartenir au séminaire de Vence, à la condition que le successeur de Surian pourrait, s'il le voulait, la retenir en la payant deux mille livres. Les paroisses du diocèse où le prélat était décimateur, c'est-à-dire Cagnes, Saint-Laurent, Gattières, Carron, Le Broc, Bezaudun, Saint-Joannet et Bouyan obtenaient chacune trois cents livres pour les pauvres ; ceux de l'abbaye de Lure deux mille livres, ceux du prieuré de Goussainville mille seulement.

Les dispositions les plus importantes sont celles qui concernent la famille et l'hôpital, autre famille. Nous les reproduisons textuellement : « Quant à mes biens patrimoniaux, qui ne viennent pas de mes bénéfices (cette distinction est capitale aux yeux de Surian) (1) je les lègue à mon frère Balthazar, prêtre. Ces biens consistent en une terre, verger et herbage, au territoire de Graus, quartier de Baume-Rousse, et une terre au territoire de Cornillon, quartier de Gergeri. Je lègue à mon dit frère trois mille livres une fois payées, à ma sœur Marianne Surian, veuve de M. Livron, quatre mille livres ; à sa fille

1. « Le concile de Francfort défend aux évêques de laisser après leur mort autre chose à leurs héritiers que ce qu'ils possédaient avant leur épiscopat, supposé même qu'ils ne disposent pas par testament de ces biens en faveur de l'Eglise ou des pauvres. » (Manuscrits.)

les fastes de cette Église, nous occupons leur siège, nous brûlons de leur zèle, nous demandons à Dieu leurs vertus. Que ne nous est-il donné d'avoir leurs lumières [illegible]

Ursule Livron, épouse de M. d'Estienne, mille livres, autant à son fils. Tous ces legs sont faits par moi à mes parents ci-dessus dénommés, comme à des héritiers particuliers. Je lègue à mon frère Cosmo Surian, Religieux Trinitaire, une rente de quatre-vingts livres pour une bonne œuvre que je lui ai confiée; a ma nièce Victoire Livron, veuve de M. Valin, que son malheur a rendue pauvre, la somme de dix mille livres; à son fils aîné Henri Valin dix mille livres, autant à son autre fils Joseph-Ignace, autant à sa fille Madeleine, comme à mes héritiers particuliers; voulant que ces diverses sommes soient conservées et placées par leur oncle paternel, M. l'abbé Valin, grand-chantre de Beauvais. J'exhorte mon frere Balthazar Surian, à qui je lègue mes biens patrimoniaux, à en disposer, et des siens aussi, en faveur de notre petit-neveu Jean-Baptiste Stanislas Surian, en sorte pourtant que, dans le cas où il viendrait à mourir avant sa mère et sans hoirs, lesdits biens allassent aux enfants de notre sœur. » Guérin prétend que l'Évêque hesita à faire ces legs à ses neveux, et qu'il céda aux représentations de l'abbé Savournin. Cette assertion n'est pas vraisemblable. Massillon, dans ses conférences ecclésiastiques, exhortait son clergé à ne pas disposer « d'un argent saint qui n'était pas à lui et qui appartenait aux pauvres des qu'il n'était plus nécessaire au détenteur. » C'était également l'avis de Surian. Maisici,il ne pouvait être question de larcin fait aux pauvres, puisqu'il s'agissait des revenus accumulés des biens patrimoniaux. Nous verrons d'ailleurs dans les lignes suivantes si les pauvres avaient à se plaindre.

« De tous et de chacun de mes autres biens, capitaux, meubles et effets, de quelque nature qu'ils puissent être, je nomme et j'institue mes héritiers universels l'hôpital et les pauvres de Vence ». Mais voici des réflexions où l'on retrouvera une trace très-sensible des scrupules que nous

est plus considérable : Honoré Bellon recevra douze cents livres, son frère Antoine huit cents, la servante Périnette cinq cents M. Savournin, aumônier du prélat, aura soixante

avons indiqués, et d'une expérience de près de trente ans. « Dans la crainte où je suis que le secours que le peuple de Vence retirera des revenus que je lui laisse ne le rende moins porté au travail de la campagne, et pour tous les autres besoins des habitants, mon intention est qu'après qu'on aura employé les fonds et revenus pour subvenir aux besoins pressants et raisonnables des pauvres et des malades, le surplus de ces nécessités soit employés à marier de pauvres filles de Vence ou du diocèse, à recouvrir ou à bâtir des maisons ruinées, lesquelles réparations, en multipliant les habitants, rendront Vence plus populeuse et plus en état de cultiver les terres ; enfin, que certaine partie soit employée à payer les pensions de pauvres ecclésiastiques, soit de Vence, soit du diocèse, dans quelque séminaire plus nombreux que le nôtre, et par là nous donner de bons sujets pour l'Église. Pour tous ces objets, il convient que les recteurs de l'hôpital consultent le Seigneur Évêque de Vence (1) ».

Surian consacrait plus de deux cent mille livres à ces dernières œuvres, libéralité magnifique, surtout en ce temps-là. C'était à ce résultat qu'avaient abouti sa prévoyance, sa vie simple et modeste. Le lendemain du jour où il avait écrit et signé ce testament, l'Évêque fit appeler en sa présence le notaire royal Antoine Ferron, et lui remit cette pièce. Étaient témoins..., mais ici je m'arrête malgré moi. Pour prendre acte de ses volontés suprêmes, qui donc pouvait appeler un évêque de l'ancien régime, Seigneur du pays ? C'étaient Jacques Chéry, maître tailleur d'habits ; Philippe Cormette, marchand ; Pierre Michaud, ménager ; Philippe Declerc, maître cordonnier ; Boniface Fougères, originaire du Broc, et Jean-Baptiste Dupin,

1. Extrait des écritures de Me Antoine Ferron, notaire à Vence. Registre de 1754 (verso de la page 601 et suivantes). Copie prise chez Me Raillaume, son successeur.

les fastes de cette Église, nous occupons leur siège, nous brûlons de leur zèle, nous demandons à Dieu leurs vertus. Que ne nous est-il donné d'avoir leurs lumières [illegible]

ouvrier cordonnier! Tels étaient les garants de messire Jean-Baptiste Surian, évêque et seigneur spirituel et temporel de la ville de Vence, l'un des quarante, seigneur des autres villes de Bezaudun, Le Broc et l'Ollivier, abbé de Saint-Vincent du Luc, prieur de Goussainville, Conseiller du Roi en tous ses conseils. O simplicité admirable, ô divine charité! C'était le peuple même qui était convoqué dans la maison du père du peuple.

Ayant ainsi réglé l'emploi des ressources qu'il laissait, de façon à prévenir les abus autant qu'il est possible à la prudence humaine, ayant déjà jeté un ferme regard au-delà de la tombe, le doux vieillard attendit paisiblement l'heure dernière, qui sonna pour lui le 3 août 1754 (1). Il allait achever sa quatre-vingt-quatrième année. Il entra dans le sein de Dieu d'un front serein, comme on va chercher une récompense longtemps attendue, comme le moissonneur fatigué, mais heureux de n'avoir pas travaillé en vain, se couche et s'endort après avoir fini sa journée. « Plein d'années, de vertus et de gloire, il est mort pleuré des siens, comme un père tendre, honoré et chéri expire au milieu des gémissements d'une famille éplorée, dont il emporte l'estime, la reconnaissance et les regrets ». Ainsi parlait Gresset, quatre mois après, devant l'Académie Française.

1. Le *Journal de Verdun* de septembre 1754 mentionne la mort de Surian dans les termes suivants : « Le 3 août, messire Jean-Baptiste Surian « évêque de Vence, abbé de Saint-Vincent du Luc, l'un des Quarante, est « mort âgé de 86 ans. Il avait été longtemps de la congregation des Prêtres « de l'Oratoire, et, par ses talents pour la chaire, il s'était fait une grande « réputation. — Le *Mercure* donne aussi à Surian deux ans de trop.

est plus considérable : Honoré Bellon recevra douze cents livres, son frère Antoine huit cents, la servante Périnette cinq cents. M. Savournin, aumônier du prélat, aura soixante

V

ÉPILOGUE

Succession académique. — D'Alembert et Gresset. — Eloge de Surian. — Ses successeurs à Vence. — Hommages publics. — Un calomniateur. — Surian oublié. — Massillon et Surian. — L'art et l'onction. — Portrait de l'évêque de Vence.

La mort de l'Évêque de Vence fut bientôt connue à Paris. Aussitôt candidats de se mettre en frais de visites et d'intrigues pour occuper le fauteuil où il s'était si rarement assis. A cette époque, l'abbé Trublet, qui ne devait entrer à l'Académie qu'en 1761, après en avoir été repoussé plus de quinze fois, déplorait son troisième échec. La mort de Gros de Boze y fit entrer le comte de Clermont, élu comme prince du sang contre Trublet. Puis la place de La Chaussée échut à Bougainville, frère du navigateur, qu'on préféra au pauvre abbé. Destouches disparut sur ces entrefaites, à point nommé pour consoler le malheureux, mais on choisit le poète comique Boissy, qui certes n'avait pas de titres supérieurs aux siens. Piron, celui qui *ne fut rien, pas même académicien*, s'occupait du moins beaucoup des successions académiques. Il écrivait à l'abbé Dumay, à Dijon : « Je vous avoue que j'ai quelque peine à ne pas rire comme les autres. La charité chrétienne ne s'étend pas, je crois, jusqu'à devoir com-

les fastes de cette Église, nous occupons leur siège, nous brûlons de leur zèle, nous demandons à Dieu leurs vertus. Que ne nous est-il donné d'avoir leurs lumières...

patir bien vivement aux petites croquignolles que s'attire la folle ambition. » Le 13 août 1754, Piron se divertissait encore à entretenir son correspondant des épreuves de Trublet quand on vint lui annoncer la mort de Surian : « Voici bien un autre coup de théâtre, continue-t-il. Un homme qui m'interrompt m'apprend que l'Évêque de Vence est mort. Admirons la Providence ! voilà tout réparé. O coup du ciel ! Vous ne sauriez croire le repos que cela donne à mon imagination. J'avais à exhorter un patient sur la charrette, à qui arrive sa grâce, ou, si ce n'est pas lui qui est élu, comme cela se pourrait fort bien, car c'est lui qui le mérite le mieux, j'aurai du moins le temps de me reconnaître... (1) » Piron avait raison de ne pas trop compter sur le succès de Trublet. Deux abbés, lui et M. de Boismont, avec un autre candidat parfaitement laïque, d'Alembert, aspiraient à l'honneur de remplacer Surian. Assurément, il eût été naturel qu'un membre du clergé lui fût donné pour successeur. Mais M. de Boismont n'était pas de ceux qui s'imposent dès qu'ils prennent la peine de se montrer, et qu'on ne saurait faire attendre. Nous devons même nous féliciter qu'il ait échoué, car s'il eût fait entendre alors, comme il y a lieu de le croire, le discours qu'il prononça l'année suivante devant l'Académie, pour louer le prestige des tableaux d'imagination dans la chaire chrétienne, il eût manqué, non seulement à la vérité, mais au respect dû à un saint évêque, qui avait parlé jadis dans un sens bien différent. D'un autre côté, Trublet paraissait un peu ridicule ; l'épigramme célèbre de Voltaire le prouve assez. D'Alembert, qui était très soutenu, fut élu malgré la dissonance de son nom et de son rôle avec le nom et le rôle de Surian.

Du reste, il observa à peu près les convenances dans le

1. Lettres inédites de Piron à l'abbé Dumay, publiées par M. Clement-Janin.

est plus considérable : Honoré Bellon recevra douze cents livres, son frère Antoine huit cents, la servante Périnette cinq cents. M. Savournin, aumônier du prélat, aura soixante

discours qu'il lut à la séance tenue pour sa réception, le 19 décembre 1754. Le philosophe se montre dans la notice qu'il a consacrée à Surian comme historien de l'Académie, et on l'a vu par l'un des extraits que nous en avons donnés. Il se retrouve aussi dans l'éloge public : Il lui eût été trop pénible d'abdiquer absolument en cette circonstance solennelle. Aussi, parmi les louanges qu'il accorde à son prédécesseur, y en a-t-il d'équivoques. On devine, par exemple, ce que l'encyclopédiste devait entendre par « l'attachement éclairé pour la religion ». Il proclama que c'est ce qui honore le plus la mémoire de l'Évêque de Vence : « Il savait, dit-il, que l'erreur ne résiste que trop à l'épreuve des remèdes violents; que la modération, la douceur et le temps détruisent tout, excepté la vérité. Il fut surtout bien éloigné de ce zèle aveugle et barbare qui cherche l'impiété où elle n'est pas, et qui, moins ami de la religion qu'ennemi des sciences et des lettres, outrage et noircit des hommes irréprochables dans leur conduite et dans leurs écrits ». Nous soupçonnons fort que d'Alembert n'eût pas espéré de Surian plus que d'un autre un brevet d'orthodoxie, mais il est si commode de louer la mansuétude en affirmant sans preuve qu'elle n'aurait jamais voulu frapper ! En vérité, cette vertu de l'Évêque de Vence se trouvait là fort à propos ! Le récipiendaire caractérise du moins fortement le génie oratoire du prédicateur. L'éloquence à ses yeux n'exige aucun art, car il n'y en a point pour sentir, et l'éloquence n'est que le talent d'imprimer avec force dans les âmes les sentiments dont on est profondément pénétré. Ce n'est point à engendrer des beautés, mais à faire éviter les fautes que les grands maîtres ont destiné les règles. L'art ne fait pour le génie que ce qu'il fait pour les métaux; il n'ajoute rien à leur substance; il les dégage de ce qu'ils ont d'étranger et découvre l'ou-

les fastes de cette Église, nous occupons leur siège, nous brûlons de leur zèle, nous demandons à Dieu leurs vertus. Que ne nous est-il donné d'avoir leurs lumières, et leur

vrage de la nature. De tous les styles, le style simple convient seul à la chaire, car le goût des ornements frivoles outragerait la majesté du sujet. Le sublime doit toujours être dans la pensée, et la simplicité dans l'expression. D'Alembert fait à l'éloquence de son prédécesseur l'application de cette théorie, et il lui accorde l'honneur d'y voir son idéal réalisé; il la dit « touchante et sans art, comme la religion et la vérité. »

Mais la réponse de Gresset est bien autrement forte. Il entre dans son sujet avec franchise et résolution. Il remercie le nouvel académicien d'avoir parlé dignement « de l'illustre prélat », mais nos regrets sont trop profonds, dit-il, pour que nous n'arrêtions pas encore un moment nos regards sur cette tombe à peine fermée. C'est à peine s'il souhaite la bienvenue à d'Alembert en quelques mots d'une froideur marquée : il ne songe qu'à dire ce qu'il pense de Surian, et, à ce propos, qu'à exhaler ses plaintes contre les corrupteurs de l'éloquence sacrée. M. de Boismont eût assurément passé un mauvais quart-d'heure à l'Académie si Gresset s'en fût trouvé le Directeur au jour de son installation. Nous avons, dans les pages précédentes, cité deux fois cette remarquable harangue : en voici maintenant toute la substance. Gresset dit très haut que la chaire chrétienne s'égare, il salue en celui qui vient de disparaître le dernier représentant des saines traditions, et il appelle de toutes ses forces le grand homme destiné à les restaurer, mais qui ne devait point venir : « Quelle perte l'éloquence vient de faire, s'écrie-t-il, et quel génie lumineux viendra dissiper les profondes ténèbres qui la couvrent ! Notre siècle n'a que trop de ces esprits médiocres, de ces talents subalternes qui, se croyant sublimes, ne peuvent manquer de se trouver éloquents et d'être pris pour tels par le vulgaire de tous les rangs. Dans toutes les tribunes, on n'a que

est plus considérable : Honoré Bellon recevra douze cents livres, son frère Antoine huit cents, la servante Périnette cinq cents. M. Savournin, aumônier du prélat, aura soixante

trop à essuyer, ou de cette froide éloquence qui n'est qu'une stérile abondance de mots, un vain étalage de raisonnements sans principes et sans objet, un chaos d'idées et de sentiments sans force et sans chaleur, ou de cette éloquence ridicule qui n'est que le langage faible du bel esprit, le jargon fastidieux de l'antithèse, et la manie puérile de mettre tout en épigrammes. Pour assurer à notre siècle une suite nombreuse de pareils déclamateurs, il faut deux qualités qui malheureusement ne sont pas prêtes à manquer, la merveilleuse facilité de parler longtemps sans avoir rien à dire, et la confiance intrépide qui accompagne toujours les talents médiocres et les beaux esprits sans génie. Qui nous rendra l'éloquence de la chaire, ce talent si rare, si difficile et si souvent usurpé, le premier de tous par la nécessité, la grandeur et la supériorité de son objet ? Qui nous rappellera ces orateurs puissants, ces modérateurs de l'esprit humain, ces maîtres des passions, ces ministres vraiment dignes d'annoncer aux hommes la vérité éternelle, l'unique vérité devant qui la terre doit rester en silence avec ses maîtres et ses sages ? »

L'Evêque de Vence lui apparaît comme le représentant d'un autre âge : « Qui ranimera les cendres de l'orateur illustre que nous regrettons aujourd'hui, *le dernier qui nous restait du siècle de l'éloquence véritable*, et dont les talents avaient balancé quelquefois les succès de Massillon ? Il avait, comme lui, recueilli dans cette compagnie l'héritage et la place de Bossuet et de Fléchier. Nous voyons nos pertes, nous les pleurons, et nos larmes sont d'autant plus justes que les dédommagements sont devenus plus rares et que l'éloquence sacrée attend encore ici un restaurateur ». Cependant le récipiendaire avait besoin d'une leçon. Il avait dit : « L'éloquence de l'orateur qui est aujourd'hui l'objet de nos regrets fut touchante et

les fastes de cette Église, nous occupons leur siège, nous brûlons de leur zèle, nous demandons à Dieu leurs vertus. Que ne nous est-il donné d'avoir leurs lumières et leurs

sans art, comme la religion et la vérité ». Puis il avait semblé, avec assez peu de logique, le considérer comme un imitateur de Massillon, dont le défaut est précisément d'avoir trop donné à l'art. Mais surtout il avait oublié, comme un incrédule qu'il était, de signaler un élément essentiel de l'éloquence sacrée, la sainteté de la vie. Gresset ne s'arrête pas à la première idée ; il se contente de rappeler que Surian n'était point un imitateur, mais avait lui-même les siens. Ce qu'il ne veut pas omettre, c'est d'avertir le philosophe de ce qui lui manque pour tracer les règles de l'esthétique sacrée. Sans doute « on ne doit, dit-il, la grande éloquence qu'aux dons lumineux, à l'impulsion rapide de la nature, et non au pesant secours des règles ni au pédantisme des préceptes : le génie ne s'apprend ni ne se copie, mais à cette vérité j'en dois ajouter une plus essentielle encore, et que la mémoire de M. l'Evêque de Vence rappelle naturellement pour sa gloire et pour l'instruction de ses imitateurs : les dons de la nature, à quelque degré de perfection qu'on les suppose, ne sont pas suffisants ; le génie lui-même n'est point encore assez pour un ministre de la parole sainte. Il n'a rien, il n'arrive à rien s'il ne joint au génie l'autorité de l'exemple et l'éloquence des mœurs. On n'inspire point ce qu'on ne sent pas vivement ; il faut être convaincu pour convaincre, et agir pour persuader. Avec toute l'élévation des idées, toutes les grâces de l'expression et toute la force du sentiment, on est bien faible contre les passions d'autrui quand on est soupçonné de les partager, quand on n'est animé que par la vanité, le désir de plaire et la profane ambition ». Dans sa péroraison, l'orateur académique écrit encore : « L'éloge des morts ne serait pas plus utile que la critique des vivants, s'il n'était une leçon pour ceux qui restent. Souvenons-nous donc, en regardant ce tombeau, que les lettres et les talents n'ont

est plus considérable : Honoré Bellon recevra douze cents livres, son frère Antoine huit cents, la servante Périnette cinq cents. M. Savournin, aumônier du prélat, aura soixante

de réelle et durable gloire que quand la raison et la religion y sont unies. A la voix de ces cendres encore éloquentes, qu'une noble émulation s'enflamme dans tous ceux qui osent se destiner à l'éloquence ».

Gresset avait été longtemps assez étranger aux idées qu'il développa si courageusement ce jour-là. Il y revenait d'un peu loin, mais il y était tout à fait revenu. Sachons lui gré surtout d'avoir affirmé que le prédicateur a besoin d'être pieux. L'onction qui fut toujours le principal attrait de l'éloquence de Surian coulait de cette source divine de la charité, et la charité était l'âme de sa piété. Pendant sa longue administration, il apaisa toutes les querelles religieuses ou particulières dans son diocèse, que l'on citait comme un de ceux où l'enviable concorde n'était plus troublée. Il ne souffrait pas qu'on y discutât violemment sur les matières théologiques, alors l'objet d'une guerre de paroles si animée; il ne détestait pas moins les procès, qui font naître et entretiennent, quelquefois pendant plusieurs générations et souvent sans cause raisonnable, les plus vives animosités. Aussi ne les connut-il jamais, et, comme il était Seigneur de Vence en même temps qu'Evêque, s'appliquait-il a les prévenir par l'usage le plus modéré de ses prérogatives. Sans abandonner les droits de son Eglise, héritage qu'il voulait transmettre intact à ses successeurs et qu'il se serait fait un crime de négliger, il ne froissait personne et, quand il mourut, il ne se connaissait pas un ennemi. Son commerce était sûr et sa conversation charmante; il attirait à lui tous ceux qui l'approchaient. Sa douceur n'était pas exempte parfois d'une sorte de mélancolie dont la cause nous est connue, mais il comprit que ce léger nuage, répandu d'ailleurs par l'expérience sur bien des fronts, serait un ennui pour les autres s'il était sans danger pour lui-même. C'est pourquoi il ne s'en laissa pas envelopper,

les fastes de cette Église, nous occupons leur siège, nous brûlons de leur zèle, nous demandons à Dieu leurs vertus. Que ne nous est-il donné d'avoir leurs lumières et leurs

et nul n'en soupçonna rien si ce n'est ses intimes : il montrait partout une affabilité joyeuse, et la plus extrême vieillesse n'eut chez lui rien de morose.

C'est là ce qui fait ressortir les vertus, apprécier les bienfaits, vivre le souvenir. L'Evêque de Vence ne fut pas oublié de son peuple. L'abbé de Grasse, vicaire-général de Beauvais, fut nommé Evêque de Vence en même temps que l'Abbaye de Saint-Vincent du Luc était donnée par Louis XV à l'abbé de Ris, vicaire-général de Laon, en septembre 1754. Le 23 mars de l'année suivante, dimanche des Rameaux. M. de Grasse fut sacré dans la chapelle du Séminaire de Saint-Sulpice par le prélat dont il avait été le collaborateur, assisté des Evêques de Soissons et de Bazas. Le lendemain 24, pendant la messe royale, il prêta serment de fidélité. Mais il ne devait faire que passer sur le siége de Surian. Il fut remplacé en 1757 par M. Moreau, prédicateur distingué, qui prononça, en 1760, l'oraison funèbre du couple royal d'Espagne, et, en 1761, celle du Duc de Bourgogne. Ce prélat paraît avoir été souvent éloigné de son diocèse dont il cessa d'ailleurs en 1760 d'être le pasteur. Comment ces fugitives apparitions auraient-elles pu, je ne dis pas effacer, mais diminuer le souvenir de trente ans de dévouement ? M. de Lorry (1), plus tard évêque de Tarbes, qui remplaça sans délai M. Moreau, était installé depuis très peu de temps quand il se préoccupa de répondre aux désirs de ses diocésains, jaloux de témoigner publiquement de leur reconnaissance envers le bienfaiteur du pays : « Les habitants de Vence ne savaient de quelle manière ils pourraient exprimer leurs sentiments pour un père si chéri. Tous les moyens leur paraissent faibles et impuissants. L'éloquence muette, mais sincère et touchante, de

1. Au moment de la mort de Surian. M. de Lorry était vicaire-général d'Orléans et abbé de Saint-Martin-des-Aires, au diocèse de Troyes.

est plus considérable : Honoré Bellon recevra douze cents livres, son frère Antoine huit cents, la servante Périnette cinq cents. M Savournin, aumônier du prélat, aura soixante

l'affection, et les larmes des malheureux qu'ils essuient tous les jours par ses libéralités, l'honoraient assez à leurs yeux et dans leur cœur, mais cet hommage, le plus pur et le moins suspect de flatterie, n'a pu suffire à leur délicatesse ». En présence de M. de Lorry et de la ville entière, on plaça sur la porte principale de l'hôpital, l'inscription suivante :

A LA MÉMOIRE
DE
MESSIRE JEAN-BAPTISTE SURIAN
CONSEILLER DU ROI EN SES CONSEILS, ÉVÊQUE ET SEIGNEUR
DE VENCE
L'UN DES QUARANTE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.
Les talents et les vertus firent de ce prélat l'un des ornements de l'Église de France, la gloire et l'honneur de ce Diocèse.
Les Recteurs de cet Hôpital, son héritier universel,
lui ont dressé ce monument
sous l'épiscopat de M. de Lorry.
L'An 1765.

Dans le préambule des *Statuts synodaux* promulgués par le même Michel-François Couet du Viviers de Lorry, on lit un remarquable hommage à la mémoire de Surian : « La gloire de l'Église et le bonheur des peuples furent toujours attachés aux lumières, au zèle, et surtout à l'harmonie des pasteurs entre eux et avec leur chef. C'est à ce prix que l'ancienne et vénérable Église de Vence a conservé le dépôt de la foi dans toute sa pureté, les préceptes et les conseils de la morale dans toute leur sainteté, le vase fragile de la discipline dans son intégrité. Héritier du ministère des grands Pontifes qui vous ont gouvernés, des Godaux (*sic*), des Surian, noms à jamais gravés dans

les fastes de cette Église, nous occupons leur siège, nous brûlons de leur zèle, nous demandons à Dieu leurs vertus. Que ne nous est-il donné d'avoir leurs lumières et leurs talents ! Ils sont pour nous cette colonne lumineuse qui marchait à la tête du camp d'Israël. Les yeux fixés sur ces hommes vraiment apostoliques, puissants en œuvres et en paroles, nous suivrons la route qu'ils nous ont frayée. Partout il seront nos modeles et nos maîtres ». M. de Lorry ne se borna pas à ces preuves publiques de ses sentiments. Il institua une commission chargée d'examiner et de classer les manuscrits laissés par son illustre prédecesseur. M. Bonneau de Merindol, vicaire-général, et M. Eguisien, chanoine de la cathédrale, s'appliquèrent avec le plus grand zele à cette tâche. Tous les cahiers, toutes les feuilles volantes même sont revêtues de leurs signatures. Ils signalent en bien des endroits des discours perdus, sous cette rubrique : « *Envoyé.* » A qui et par qui? Nous n'avons trouvé aucune réponse à ces questions. D'ailleurs l'hommage rendu à Surian resta tout à fait platonique, et si un inventaire fut dressé après les travaux de la commission, toute trace en a disparu.

L'hôpital et l'Hôtel de Ville conservent encore chacun un beau portrait de Surian, légué par la piété des générations précédentes. Pendant la Révolution, on rencontre un souvenir touchant, qui atteste plutôt encore le culte de la sainteté que l'admiration pour une grande memoire. L'abbé Abou, prêtre assermenté, ne pouvait imposer le respect aux pillards qui dévastaient la cathédrale. Cependant il pleurait à chaudes larmes, et, ce qu'il réussit à retirer des mains des émeutiers, ce fut, ô pouvoir d'un nom vénéré, ce qui restait de Surian, son dais et ses ornements épiscopaux (1).

1. *La Provence artistique et littéraire.* Article de M. F. Bérard, sur Vence

Surian, dit M. Walckenaër, fut l'un des meilleurs évêques de ce temps-là. » Un de ses contemporains lui a fait une heureuse application d'un trait de Montesquieu : « Comme il est toujours plus aisé de suivre sa force que de l'arrêter, peut-être, dans la classe des hommes supérieurs, est-il plus facile de trouver des gens extrêmement vertueux que des gens extrêmement sages ». — C'est le mot de l'Ecriture : « *Non plus sapere quàm oportet sapere, sed sapere ad sobrietatem* ». Que l'Evêque de Vence soit donc un sage, mais un sage chrétien.

Ce dernier mot, il est nécessaire de l'ajouter. Guérin, dans sa mince et faible brochure, qui, publiée vingt-trois ans après la mort du Prélat, est le seul hommage reçu par sa mémoire jusqu'à nos jours, s'est trop laissé dominer, malgré sa vénération pour Surian, par la crainte de déplaire aux écrivains du parti philosophique, alors tout puissants. Aussi avons-nous dû protester contre certaines tendances fâcheuses qui semblaient autoriser le lecteur à conclure dans un sens fort opposé au véritable caractère de son modèle. La gazette des jansénistes qui, depuis 1729, n'avait rien trouvé à dire contre Surian pendant son long épiscopat ; la gazette qui, depuis sa mort, avait continué à se taire, n'ayant pas de goût pour des attaques d'où elle ne pouvait tirer aucun profit, n'eut garde de laisser échapper une aussi belle occasion de rompre un silence d'un demi-siècle. Elle reprocha à l'avocat d'Aix la malheureuse équivoque dont nous avons parlé : « l'écrivain n'a pas pris garde, dit-elle, que le caractère d'indifférence et de tolérance philosophiques qu'il donnait à son héros ne pouvait que le déshonorer aux yeux de quiconque a quelque idée des devoirs d'un prêtre et surtout d'un évêque (1) ». Mais, après cette observation assez justi-

1. *Nouvelles ecclesiastiques*, année 1779, p. 177.

du ministère des grands Pontifes qui vous ont gouvernés, des Godaux (*sic*), des Surian, noms à jamais gravés dans

fiée, l'homme de parti, dont le métier est de rien oublier, se souvient que l'Evêque de Vence était constitutionnaire. Aussitôt, la bile le tourmente ; il faut qu'il se soulage, et six colonnes lui suffisent à peine.

Les *condottieri* de notre temps les plus habiles à manier la plume-poignard du journaliste n'auraient rien à apprendre à leur confrère du dix-huitième siècle. Actes *monstrueux*, conduite *indécente*, mensonges *scandaleux*, pièges *grossiers*, tel est l'ordinaire langage du libelliste. Mais il joint l'art des interprétations à la violence des jugements et à l'audace dans l'affirmation. Il dit ironiquement à Guérin que certainement la Provence ne l'a pas chargé d'acquitter sa dette envers Surian, si dette il y a ; il traite d'imaginations les circonstances que l'auteur prétend connaître par tradition de famille ; il s'étonne qu'on ose faire descendre Surian de l'illustre maison des Suriano d'Italie, quoique son père fût un simple marchand ; il accuse l'oratorien d'avoir lié amitié avec les ennemis naturels de sa congrégation, afin d'obtenir l'épiscopat grâce à leur influence : il le représente comme un *espion* au milieu de ses frères, et affirme que, n'ayant jamais eu l'esprit de l'Oratoire, il y vivait comme un *étranger*. On en impose *grossièrement* quand on insinue que l'Evêque de Vence ne fut pas un persécuteur de la *saine doctrine*. Ne s'est-il pas « empressé d'aller, avec une publicité affectée », signer le formulaire ? N'a-t-il pas ainsi « bravé *indécemment* » ceux de ses confrères qui refusaient leur signature ? Tout le monde ne sait-il pas qu'à l'Archevêché même on lui reprocha alors « son ton leste et cavalier qui convenait si peu à un homme de sa robe ? » M. de Senez, cet ancien de l'Oratoire, qui, dans les principes de l'Evangile, aurait pu lui servir de modèle, Surian ne l'a-t-il pas condamné ? Toutes les fois que l'occasion s'en présentait, il faisait l'apologie du *conciliabule*

d'Embrun. Quand on le préconisa, on le qualifia seulement de « Prêtre du diocèse d'Arles ». C'est que sans doute il l'avait demandé, *rougissant peut-être déjà* de son titre d'oratorien, et craignant qu'il ne lui fût nuisible. Il ne s'est jamais servi des lettres de cachet : soit, mais on ne voit pas qu'il les désapprouvât. On le loue d'avoir scrupuleusement observé la loi de la résidence : *il est certain* au contraire, qu'il y manqua pendant les premières années de son épiscopat. On vante sa charité ; mais, *par une contradiction palpable*, on avoue qu'il brava le reproche de ne pas faire de bien aux pauvres.

Nous nous arrêtons sur ce trait, qui n'est pas le dernier, mais qui est bien le plus odieux, et dont heureusement le lecteur pourra faire justice, comme de beaucoup d'autres. Après cet outrage, pas un mot n'a été dit sur l'Evêque de Vence depuis cent ans ! Pauvre saint Prélat, était-ce la peine de tant aimer la vertu ? Oui, puisque Dieu vous a récompensé, et que vous n'attendiez rien des hommes !

Si l'éloquence de Surian n'était pas destinée à traverser les âges et si elle ne doit pas revivre, que du moins ses exemples nous instruisent et nous prêchent la vertu. A mesure que le monde poursuit sa route et s'éloigne des siècles passés, il lui devient plus difficile, en se retournant pour regarder ce qu'il a laissé derrière lui, de voir autre chose que les plus hauts sommets : les collines s'abaissent à l'horizon, leur relief s'efface et elles se confondent avec la plaine. A mesure que l'héritage de chaque génération vient s'ajouter aux autres et rendre la marche plus pesante, l'humanité pressée rejette diverses parties de son fardeau afin d'aller plus vite. Voilà pourquoi tant d'œuvres remarquables sont oubliées : L'intelligence humaine ne peut plus suffire ; elle est trop étroite pour tout ce qu'il lui faudrait contenir, et notre

des Godaux (*sic*), des Surian, noms à jamais gravés dans

admiration est limitée comme notre science. Mais l'âme humaine n'est pas près d'avoir trop de vertus à connaître; elle n'est pas près d'être contrainte à oublier, grâceà leur multitude, les beaux exemples qui lui sont donnés.

En suivant la carrière de Surian, on est infailliblement amené à remarquer les analogies extraordinaires et constantes qu'elle offre avec celle de Massillon. La ressemblance est telle qu'on n'en saurait guère trouver de pareille dans l'histoire entre deux hommes remarquables, surtout si on les prend, comme ici, dans une même génération. Ils portent tous les deux le nom de Jean-Baptiste; ils sont tous les deux enfants de la Provence, et se donnent tous les deux à Dieu quand c'est à peine s'ils sont nés à la vie. Ils entrent dans la même congrégation; ils y suivent la même voie, celle de l'enseignement, et y remplissent les mêmes fonctions en commençant par les plus humbles pour finir par les plus élevées. Massillon a trente ans quand il aborde la chaire; c'est à cet âge aussi que Surian s'y essaie. Massillon prêche à Vienne, à Lyon, à Montpellier, avant qu'on le produise dans les églises de Paris; Surian prêche à Caen, à Soissons, à Montpellier, à Aix, puis il est appelé à Paris. Massillon fait un séjour de vingt ans à la résidence de la rue Saint-Honoré, Surian y reste aussi pendant vingt ans. Le ministère du premier est alors consacré presque exclusivement à la capitale; le second n'en sort pas davantage. Dans la liste des Carêmes et des Avents du premier, on trouve la collégiale de St-Honoré, les Quinze-Vingts, les Prémontrés, les Enfants-Rouges, St-Jacques de la Boucherie, St-Germain l'Auxerrois, St-Eustache, Notre-Dame; le second a également paru dans les chaires de toutes ces églises. En 1715, au temps de sa plus grande renommée, Massillon s'éloigne par exception pour prê-

cher devant la Cour de Lorraine ; Surian, dans les mêmes conditions, passe à Nancy le Carême de 1725. Ils ont prêché l'un et l'autre à la Cour quatre grandes stations ; ils ont eu l'un et l'autre leur *Petit Carême*, qui, pour l'un comme pour l'autre, a été un triomphe. Ils ont été ensemble recherchés pour les charmes de leur commerce et leur incomparable aménité ; ils ont ensemble refusé de se séparer de l'Eglise universelle dans les affaires du Jansénisme, et cultivé ensemble les illustres amitiés des cardinaux de Rohan, de Bissy, Fleury et de Mme de Ventadour. Quand l'Evêque de Clermont quitta Paris, il devait, selon la volonté de Soanen qui les lui avait remis en partant pour Senez, transmettre au plus illustre des Oratoriens, à celui que semblerait attendre l'Episcopat, deux écrans précieux par le travail : ce fut une sorte de cadeau symbolique (1).

Où ces deux noms ne sont-ils pas unis ? Ils ont rencontré une égale mauvaise volonté chez quelques-uns de ceux qui auraient dû les comprendre, mais ils ont été nommés évêques avec une égale justice, et élus membres de l'Académie Française avec un égal applaudissement. Ils ont observé une semblable conduite en pratiquant dans toute sa rigueur le devoir de la résidence épiscopale, et obtenu un semblable succès par des moyens semblables dans l'œuvre ardue de la pacification de leurs diocèses. Ils se sont rencontrés encore par leur manière de comprendre l'aumône, car la paresse mère des vices leur répugnait chez le pauvre ; rencontrés aussi dans leurs dernières volontés, car l'hôpital de Clermont

1 Eloge du P. Dulérin, prononcé à la séance publique de la Société des Sciences, Arts et Belles-Lettres de la ville d'Auxerre, par le secrétaire perpétuel, M. Marie de Saint-Georges. Mais n'est-ce pas une légende oratorienne ? Soanen devint évêque en 1695. A cette époque, Massillon n'é[tait] guère connu. La première partie au moins de l'anecdote semble difficile [à] admettre.

des Godeaux (*sic*), des Surian, nous a jamais gravés dans

a été l'héritier universel de Massillon comme celui de Vence l'héritier de Surian. Ils se sont rencontrés enfin dans l'humilité par un oubli d'eux-mêmes d'autant plus admirable que, loin de l'attendre d'eux, les meilleurs chrétiens auraient plutôt étaient disposés a les en blâmer ; l'un a ordonné qu'on ne publiât pas ses œuvres, et il a fallu lui désobéir ; l'autre a cherché a faire disparaître la plupart de ses écrits, et a réussi jusqu'à présent.

Cependant la fortune de leurs noms a été très différente : la gloire de Massillon a grandi ; celle de Surian s'est éclipsée. L'illustre Evêque de Clermont disait à ses auditeurs : « Nous vous montrons le glaive terrible du Seigneur suspendu sur votre tête et prêt à tomber sur vous ; et, loin de frémir sur les suites de votre destinée et de prendre des mesures pour vous dérober au glaive qui vous menace, vous vous amusez à examiner s'il brille et s'il a de l'éclat, vous cherchez dans les terreurs mêmes de la prédication les beautés puériles d'une vaine éloquence (1) ». C'est presque à sa confusion qu'il constatait cette vérité, et il avait raison. L'art infini qu'il déployait dans ses sermons séduisant toujours les esprits, mais parfois au détriment des émotions du cœur. Ce qui était vrai alors n'a pas cessé de l'être depuis qu'on le lit au lieu de l'entendre. Voltaire a écrit : « Massillon s'étudia à être aussi élégant en prose que Racine l'était en vers (2) ». Il cite une flagrante imitation du poète par l'orateur, et déclare qu'il pourrait multiplier la preuve. Eh bien ! cette recherche de l'art diminue l'homme de Dieu. Les épées merveilleusement travaillées sont faites pour rehausser l'élégance d'un officier dans les fêtes

1. Sermon sur la *Parole de Dieu* ; dernière partie.
2. Voltaire. *Correspondance générale*. Lettre au Duc de la Vallière (1761).

cher devant la Cour de Lorraine ; Surian, dans les mêmes conditions, passe à Nancy le Carême de 1725. Ils ont

pacifiques, pour briller aux feux du soleil dans les parades, à la tête des bataillons : elles ne sont pas destinées aux combats. Quand il va marcher à l'ennemi, c'est la poignée sans ornements d'une arme solide que le soldat préfère serrer de sa main frémissante, et c'est avec elle qu'il frappe les grands coups. Il ne convient pas qu'une épée soit trop délicate ni trop ouvragée : il ne convient pas non plus que la parole de Dieu, cet autre glaive, emprunte trop d'éclat aux ressources de l'esprit car elle s'émousse d'autant plus qu'elle se pare davantage, et c'est à la parure que l'on songe ; elle ne fera pas beaucoup de profondes blessures.

A ce point de vue, Surian oublié est plus grand que Massillon glorieux. Il eut la simplicité et l'onction, admirables dons de l'intelligence et du cœur. S'ils n'ont pas suffi pour donner à son nom l'immortalité parmi les hommes, ils ont sans doute valu à son âme, par les œuvres auxquelles elle les a employés, l'éternité des récompenses célestes, et il ne faut pas le plaindre d'avoir obtenu seulement l'unique bonheur qu'il ait jugé digne d'être souhaité.

Le beau portrait, conservé à l'hôpital de Vence et qui est reproduit dans ce volume, nous fait connaître Surian, âgé de soixante-dix ans peut être, plus probablement de soixante-cinq environ. Ses traits sont d'une rare distinction et fort séants à un évêque. Ouverts et intelligents, ils reflètent la fermeté, la décision, la finesse, la gravité, la douceur, ensemble de qualités dont le parfait équilibre indique une âme délicate et maîtresse d'elle-même. La figure est agréable sans être d'une beauté correcte, et, dans les détails comme dans l'ensemble, absolument éloignée de la vulgarité. Le front est ample, les sourcils hauts et écartés, le nez grand et légèrement aquilin, les narines relevées, le menton carré et proéminent. Les

yeux bien fendus et allongés vers les tempes, ont un regard franc et droit, mais tranquille et méditatif. La bouche mince, d'un dessin merveilleusement précis et gracieux, imperceptiblement retroussée aux coins, dénonce beaucoup de volonté et quelque peu de malice. Un pli ponctué d'une fossette, et qui encadre la bouche d'un arc sinueux, refoule doucement la joue vers l'oreille, et enveloppe d'un demi-sourire l'expression naturellement sérieuse du visage. Les pommettes sont effacées, l'ovale régulier; les menues bosselures de l'âge en ont altéré la forme sans l'alourdir.

A la finesse et à la fermeté des lignes, on reconnaît l'homme de race dont les ancêtres, vivant par la tête plus que par les mains, ont exercé dès longtemps les muscles de leur visage à la traduction de sentiments compliqués. Ces muscles, devenus plus actifs par l'habitude d'agir, demeurent dans une demi-tension continuelle, qui tient tous les traits relevés et comme en éveil, et qui, jointe à la réduction des saillies osseuses, donne à la physionomie un remarquable caractère de distinction. Une certaine sévérité l'accompagne à l'ordinaire, et on l'aperçoit sans peine sur les lèvres si droites et si arrêtées de Surian; mais l'expression en est adoucie par l'ensemble des traits, et s'allie sans effort à un air d'affabilité et de bienveillance, où la politesse du prélat de bonne maison a peut-être une part, en même temps que sa haute vertu.

Tel apparaissait le prélat à « ses bonnes gens de Vence; » tel ils l'ont aimé, et, pour la plupart, sans savoir seulement s'il avait des droits à leur admiration. Nous qui l'avons admiré dans les œuvres de son intelligence et aimé pour celles de son cœur avant de connaître ses traits, nous avons été heureux d'y trouver le reflet de l'âme que nous avions essayé de deviner et de peindre.

PENSÉES

SUR LE

XVIIIe SIÈCLE

Dieu, son arme de prédilection dans la lutte pour l'Eglise,

INTRODUCTION AUX PENSÉES

Je voudrais ici expliquer brièvement au lecteur la genèse du recueil qui va suivre, et qui, je l'espère, ne sera pas pour lui sans attrait.

Pendant l'été de 1728, un Oratorien qui venait de recevoir la consécration épiscopale quittait Paris pour se rendre dans le midi de la France où il était né, qu'il n'habitait plus depuis trente ans, qu'il avait à peine revu en 1706 et 1707, au cours de deux stations quadragésinales, mais où il voulait vivre désormais et mourir. Sa résidence future n'était qu'une bourgade, son diocese qu'un petit coin de terre ; cependant l'orateur acclamé depuis longtemps à Paris par l'élite de la France s'éloignait, l'âme sereine.

C'est que son existence était, depuis longtemps déjà, pleine d'amertumes secrètes. Surian s'était donné tout entier à l'Oratoire qui avait instruit sa jeunesse ; il était attaché de toute son âme à la grande Congrégation dont il a connu les plus beaux jours, et il a rendu témoignage des joies qu'il lui a dues au moment le plus critique de la vie. Il n'a jamais cessé de l'aimer. Dans sa vénérable vieillesse, après avoir porté longtemps le poids de la responsabilité épiscopale, apres en avoir senti plus d'une fois la meurtrissure, il songeait avec une douce mélancolie aux jours lointains de son initiation lévitique ; il se revoyait adolescent au milieu de ses maîtres aimés, et, lui qui allait mourir à son tour, il les saluait de loin en atten-

Dieu, son arme de predilection dans la lutte pour l'Eglise,

dant l'heure de les retrouver. Il écrivait, au milieu de beaucoup d'autres ces lignes où l'on sent la persévérance d'une vieille affection : « Il n'y a point de vœux dans l'Oratoire, mais à défaut de lois strictes, il y a des vertus : les vœux peuvent devenir des fardeaux ; les vertus ont toujours des charmes » (1).

Cependant, en 1728, quand il appartenait encore à la Congrégation, c'était le moment où le séjour de Paris devenait de plus en plus pénible aux âmes éprises de la paix et du recueillement. Celles que nulle sollicitation extérieure ne venait troubler, qui n'avaient point à subir les ennuis inséparables de la renommée et d'une situation considérable, étaient encore obligées de se défendre contre l'envahissement des passions soulevées et plus promptes que jamais à flétrir du nom de traîtres les pacifiques qui ne voulaient pas devenir des complices. La résistance prolongée du Cardinal de Noailles à la Bulle *Unigenitus* ; ses conflits avec le Cardinal Fleury qui, Prince de l'Eglise et premier ministre, voulait la faire respecter au nom des deux pouvoirs ; le tumulte que venait de faire éclater le concile d'Embrun réuni pour condamner Soanen, les dissensions intestines du clergé paroissial, dont le plus déplorable résultat était de transformer la chaire en tribune et d'y faire entendre à chaque instant des paroles de combat, tout cela bouleversait les chrétiens, et leur douleur était redoublée par l'impossibilité de prévoir, d'espérer même le terme de luttes sans cesse renaissantes. Mais combien plus difficile était le rôle, combien plus intolérables les tourments des hommes que l'éminence même de leurs talents et de leurs vertus faisait rechercher par les partis ! Ils enviaient sans doute les humbles fidèles à qui leur obscurité et l'absence de

1. *Cahiers intimes* ; ainsi pour toutes les citations suivantes.

les auteurs anciens, la plume à la main. L'histoire ecclésiastique est résumée depuis les origines, un peu au

toute responsabilité permettait le silence. De tous les prêtres ou laïques illustres dont on se disputait les suffrages et à qui répugnaient tant de débats, car la solution leur semblait toute simple et il était aisé à des chrétiens de savoir où se trouvait l'Eglise, par conséquent le devoir, Surian était l'un des plus sollicités. Le renom de son éloquence lui donnait une force avec laquelle il fallait compter. Nul n'en disconvenait ; c'est pourquoi il lui fallait lutter pour n'être l'homme-lige de personne.

Les religieux ne trouvaient pas le calme dans la solitude où ils étaient venus le chercher. Les défenseurs de la Bulle et les appelants vivaient sous le même toit. Les Dominicains, les Carmes déchaussés, la Congrégation de Saint-Maur, presque tous les ordres étaient divisés, et l'Oratoire n'avait pas échappé à ce fléau. Le Père Molinier et le Père Terrasson, se jugeant sans doute provoqués par des prédicateurs constitutionnaires, parlèrent avec beaucoup d'indiscrétion sur les affaires du temps et furent accusés d'avoir maltraité la Bulle pendant l'Avent de 1727. Ce fut bien pis quand Terrasson recommença au Carême suivant : Dorsanne lui-même avoue, que dans le sermon de la Passion, il tonna contre les Evêques persécuteurs de la « *vérité* » ou trop timides pour la défendre. Les orateurs dont on se plaignait protestaient, comme il est aisé de le deviner: dès lors on s'engageait de part et d'autre dans une procédure byzantine, on subtilisait sur des textes, on produisait des manuscrits qui pouvaient être très différents de la parole publique ; souvent la discussion aboutissait à la confusion des langues, et une peine qui avait pu être méritée finissait par sembler un acte de malveillance gratuite.

Comment s'étonner alors que Surian ait agréé l'occasion qui s'offrait à lui de s'éloigner, quand la parole de Dieu, son arme de prédilection dans la lutte pour l'Eglise,

dant l'heure de les retrouver. Il écrivait, au milieu de beaucoup d'autres ces lignes où l'on sent la persévérance

était ainsi émoussée, profanée par le soupçon ? On comprend également bien qu'il ait fui avec empressement le spectacle de ces luttes entre frères, *plus quàm civilia bella*, et qu'une fois abritée sous un toit modeste, sa vertu ait résisté à ceux qui lui disaient : *Ascende superiùs*. Il écrivait à cette époque ces lignes qu'il ne croyait pas destinées à tomber jamais sous d'autres regards : « Un homme qui s'est acquis quelque gloire et a fait quelque bien par ses travaux n'a pas tort de s'en aller pour jouir du repos : *Jàm secura petit privatum gloria portum* ». Mais il doit s'appliquer à quelque chose d'utile, de peur qu'une partie de sa vie ne soit perdue ».

Celle qui restait à l'Evêque de Vence ne devait pas l'être. Il achevait de traverser l'âge mûr, et bientôt il allait entrer avec sérénité dnns une vieillesse dont la Providence prolongerait le terme jusqu'à quatre-vingt-quatre ans. Dans la retraite d'où il ne devait plus sortir, il fit de son temps deux parts, et consacra la plus considérable au soin de son troupeau, en réservant l'autre pour les lectures et les travaux paisibles dont il s'était fait une douce habitude. Il n'y avait pas à craindre, sous son épiscopat, qu'un Provençal impatienté n'eût à dire, comme ce Normand du diocèse d'Avranches, au temps du trop studieux Huet: « Qu'on nous donne un Evêque qui ait fini ses études ». Surian était avant tout le père de son peuple, et il répondait à un ami qui peut-être était trop accapareur : « Je serais à vous si j'étais à moi, mais le diocèse me réclame ». Aussi la maison du Prélat était-elle ouverte à tout le monde ; il nous apprend lui-même qu'il accueillait toute sorte de confidences : « Je reçois la visite de paysans qui ne savent pas expliquer leurs affaires, et j'ai la fonction pénible d'accoucher leurs esprits : *obstetrix animorum*, disait Socrate ».

Cependant les questions qu'il avait à régler, soit comme

les auteurs anciens, la plume à la main. L'histoire ecclésiastique est résumée depuis les origines, un peu au

évêque, soit comme seigneur de Vence, ne suffisaient pas à son activité, renouvelée depuis qu'il avait conquis le repos. Ce repos qu'il avait souhaité n'avait pas laissé de lui coûter des sacrifices. Il avait goûté en arrivant la simplicité des habitudes et du langage : « En venant de Paris à Vence, dit-il, j'entre dans un monde nouveau. Ce sont des mœurs plus douces : ici on n'escalade pas les superlatifs ». Mais ce qu'il avait perdu, c'était les plaisirs de l'intelligence, le charme d'un commerce élevé et délicat. Il en avait joui à la résidence de la rue Saint-Honoré ; il y avait vécu dans la compagnie quotidienne de Massillon, de Malebranche, de Maure, de la Boissière, de toute l'élite de l'Oratoire, où abondaient les talents les plus grands et les plus variés tout à la fois. Il en avait joui au dehors, dans ses rapports avec les Cardinaux de Rohan et de Bissy, dont l'esprit patricien connaissait toutes les délicatesses, comme leur foi avait tous les courages ; il était depuis longtemps honoré de l'amitié du maréchal de Noailles, et la société de Mme de Ventadour lui faisait fête ; il avait bu, en un mot, à tout ce qui restait encore de sources pures dans ce Paris où l'ère de la Régence survivait au Régent. Il avait un culte pour le devoir de la résidence, comme en témoigne cette phrase d'un des manuscrits qu'il a laissés : « Si le Concile de Trente n'a pas fait un canon et déclaré la résidence des Evêques une obligation de droit divin, il a fait l'équivalent en déclarant qu'ils sont obligés de veiller sans cesse sur leur troupeau, fussent-ils cardinaux, de lui donner les secours nécessaires par l'instruction, la vigilance, la charité, et, s'ils ne le font pas, de restituer aux pauvres leur revenu : cela vaut et veut dire la résidence, hors les cas d'exemption utiles à l'Eglise et à l'Etat ». Sa conduite nous offre une preuve bien plus irrécusable encore de ses sentiments, car il vécut jusqu'au bout au milieu de ses

dant l'heure de les retrouver. Il écrivait, au milieu de beaucoup d'autres ces lignes où l'on sent la persévérance

ouailles, et comme son mérite était supérieur à sa situation, il pouvait écrire : « Je n'ai point d'envieux; ma félicité n'est pas en concurrence ».

Mais il demanda aux lettres de lui rendre ce qu'il pouvait regretter du passé, et de réaliser pour lui ce « *senec-sutem oblectant* » dont Cicéron a parlé avec émotion. Quand on feuillette les cahiers si nombreux et si épais que Surian a couverts d'une écriture très compacte, et qu'on songe au temps dont un simple copiste aurait besoin pour les reproduire, on se convainc que l'Evêque de Vence n'a jamais cessé de travailler. Aussi ne peut-on s'empêcher de sourire en y rencontrant cette confidence qui donnerait l'idée d'un paresseux, si elle était prise à la lettre : « Dès mes premières années, le repos a été mon goût. Lorsque, par le travail, j'ai pris sur lui, ce n'a été que pour me l'assurer, et, une fois à lui, je m'y suis livré sans retour. O repos, repos aimable, un doux encens s'élève chaque jour du fond de mon cœur pour remercier Dieu de vous avoir donné à moi. O ma chère volupté, se faire un nom célèbre coûte trop au bonheur ! » Cette prosopopée si vivement exprimée ne rend qu'une illusion, dont les derniers mots nous donnent le secret. Ce que Surian appelait l'amour du repos, c'était le désintéressement absolu qu'il montra toujours à l'endroit de la gloire humaine ; mais au contraire, il est impossible, nous l'avons dit, de se préparer à la parole publique avec plus de soin que ne le faisait, après trente ans d'expérience, cet orateur accoutumé aux plus nombreux et aux plus difficiles auditoires. La seule vue de ces travaux accumulés est une leçon de zèle sacerdotal.

C'était par respect pour sa mission d'orateur sacré que Surian se livrait avec tant de constance à la composition et à la révision de ses discours. Mais on trouve dans ses manuscrits la trace de bien d'autres travaux. Il relisait

les auteurs anciens, la plume à la main. L'histoire ecclésiastique est résumée depuis les origines, un peu au hasard des lectures, dans les traits les plus saillants, les plus capables de suggérer des idées, et il semble qu'il y eut là quelque préoccupation de préparer des matériaux à l'éloquence; les querelles du jour ou de la veille, le quiétisme et le jansénisme font l'objet de nombreux documents, mandements d'évêques, extraits d'ouvrages, que l'infatigable plumereproduit à la hâte; l'histoire grecque, l'histoire romaine sont mises à contribution comme les Annales de l'Eglise; les musulmans, les peuples modernes viennent à leur tour; Grotius, Puffendorf, vingt autres écrivains sont dépouillés, analysés, parfois brièvement réfutés. Des questions théologiques, avec les réponses d'après saint Thomas, remplissent un recueil considérable. On rencontre encore de nombreuses remarques sur les sciences naturelles, sur les arts, principalement sur la musique et la peinture. L'ethnographie attirait aussi l'attention de Surian, et il ne néglige aucune occasion de rapporter les coutumes des peuples les plus divers. Il suit enfin de loin, avec un intérêt passionné, ce que nous appelons aujourd'hui le mouvement intellectuel : les tragédies nouvelles, les poésies de J.-B. Rousseau, les ouvrages de Montesquieu, du président Hénault, de Fontenelle, tout lui est familier, et il transcrit pour son agrément personnel les passages qui l'ont frappé le plus fortement.

Telles étaient les ressources qu'il employait contre un mal bien connu, la torpeur dont la vie provinciale accable à la longue les intelligences les plus constamment préoccupées de se tenir en éveil. Massillon en redoutait les atteintes, et nous l'avons vu exprimer cette pensée avec sa finesse ordinaire, dans une lettre à Danchet, à propos de la réception de Surian à l'Académie.

Il y a sans doute une exagération courtoise dans les

aux Dieux, et vous ne savez pas ce qui est juste. » Qu'un chrétien ne mérite jamais ce reproche; qu'avant tout il purifie son âme.

actions de grâces que l'évêque de Clermont rend à son confrère pour lui avoir rendu la vie de l'intelligence, mais le sentiment est réel au fond. Surian l'éprouvait et l'exprimait avec la liberté que la certitude du secret fait revêtir à la forme extérieure de nos pensées quand il s'adressait en ces termes à l'un de ses amis. « Je fais effort pour dissiper la brume qui m'enveloppe, et vous envoyer des lettres agréables. Je voudrais pouvoir dire comme Ovide exilé : « *Inter Sauromatas ingeniosus ero.* » Dans un autre endroit de ses cahiers, il appliquait à sa situation, en le modifiant, un passage des *Lettres Persanes*, et il écrivait : « Mon esprit perd insensiblement ce qui lui restait de Paris ; je me fais pitié à moi-même. On massacre le langage en ce pays-ci ; les caractères y sont uniformes comme les discours. » « Le vin sera bon, la récolte passable, » dit-on. Mais la nature s'y montre dans sa vérité : le cœur s'y fait voir comme le visage ; il y a donc des compensations. »

Il nous semble que la vérité se dégage nettement de cette analyse des diverses impressions que ressentait le Prélat. Son âme respirait à l'aise et se trouvait dans son élément ; son cœur fait pour l'amitié avait eu peine, en s'éloignant de Paris, (car Surian n'entendait pas être un évêque de cour) à rompre des liens de vingt ans, mais il n'en était pas à apprendre qu'un prêtre doit compter ces renoncements parmi ceux qu'au jour de sa consécration il promet de faire à Dieu ; d'ailleurs il ne fut pas, nous le savons, entièrement sevré de ces joies intimes. Seule, l'intelligence se sentait exilée ; seule, elle avait faim de ses aliments d'autrefois. Nous ne nous dissimulons pas que, des provisions accumulées pour satisfaire ou tromper cette faim, le lecteur n'a pour ainsi dire rien à retirer, comme le nom de l'auteur n'en recevra aucun lustre : il est vrai que c'était son moindre souci. Mais, au milieu

de ces innombrables remarques où ne se trouvent pas même les matériaux d'une compilation, puisqu'on n'en saurait former un tout, il y a des lignes lumineuses qui attirent et retiennent les regards, car une pensée personnelle s'y fait jour; l'homme s'y révèle, et, à cette rencontre les plus humbles esprits sont ravis tout comme l'était le génie de Pascal.

Nous offrons aujourd'hui au public ces réflexions que l'aimable solitaire de Vence fait sur lui-même et sur ceux qui l'entourent, ses jugements de moraliste chrétien sur ses contemporains; enfin les souvenirs qu'il a semés çà et là sur les évènements des deux siècles entre lesquels s'est partagée son existence. Nous avons eu à choisir et à rassembler ce qui était épars, non seulement dans les cahiers dont nous avons parlé, mais sur une multitude de feuilles volantes, au milieu d'un désordre d'autant plus absolu qu'il était volontaire, et de difficultés de lecture souvent décourageantes (1). Quant à la peine que nous avons prise, nous aurions mauvaise grâce à nous en plaindre, car il nous semblerait entendre Surian répondre : « Vous n'aviez qu'à n'y pas regarder; ce n'est pas pour vous que j'ai écrit ». Nous nous sommes plu pourtant à ce travail, et, à ne rien céler, il nous a semblé mettre la main sur un petit trésor. Si c'est une illusion, celui à qui elle a fait passer de douces heures peut-il s'en plaindre?

Du fond et de la forme de ces *Pensées :* de ces allées et venues continuelles du cœur à l'esprit, de l'émotion au trait piquant; de l'expérience consommée qui se révèle partout, de la délicate netteté du style, de tout ce qui nous a charmé, nous ne dirons rien : le lecteur jugera.

1. Il est presque superflu d'ajouter que le choix des pensées l'ordre, la distinction des chapitres tout cela est l'œuvre de l'éditeur, et qu'il doit en prendre la responsabilité.

aux Dieux, et vous ne savez pas ce qui est juste. » Qu'un chrétien ne mérite jamais ce reproche; qu'avant tout il purifie son âme.

PENSÉES

SUR

XVIIIe SIÈCLE

CHAPITRE Ier

DE LA RELIGION

On sait bien empêcher la religion de nous mortifier; on lui permet de nous consoler.

Dans la théologie, on doit avoir dans les Pères ses guides pour marcher à la suite de la tradition.

Qu'est-ce que le pasteur? la charité parle par sa voix. On croit entendre un père qui parle à ses enfants, qui les console. Il rend la pénitence aimable par le bien qu'elle fait; il maîtrise les cœurs par la force toujours douce de ses exhortations.

A l'élévation de ce prêtre à l'épiscopat, il n'y eut d'opposition que celle qu'il y mit. Personne n'était donc plus digne.

Cet évêque, tout grand prédicateur qu'il est, a des vertus supérieures à ses talents. L'éloquence est son moindre mérite : est-il un plus bel éloge ?

Je le devais faire, monsieur : bénissez Dieu, ne me remerciez pas ; qui accomplit son devoir n'a pas droit à la reconnaissance.

C'est l'intérêt qui a fait la révolution de la religion en Allemagne, c'est la débauche qui l'a faite en Angleterre, et en France l'amour de la nouveauté.

Le démon nous cache le précipice ; nous nous croyons forts contre la tentation ; nous la bravons, et nous nous flattons de triompher, mais l'instant de la défaite est souvent réuni à celui de la victoire.

Qui n'est pas le père de son peuple usurpe le titre d'évêque

Avec quelle facilité la passion a vaincu en vous la grâce ! Peut-être n'allez-vous qu'en tremblant au précipice, mais vous y allez.

Quand ses forces ne permettaient pas à saint Bernard de s'appliquer à des travaux pénibles, il choisissait les plus vils ministères, afin de compenser la peine par l'humilité.

Yves de Chartres reprit avec courage les vices des

aux Dieux, et vous ne savez pas ce qui est juste. » Qu'un chrétien ne mérite jamais ce reproche ; qu'avant tout il purifie son âme.

grands sans manquer au respect dû à leur dignité; il ne rechercha pas la faveur des rois, défendit avec force les droits de l'Église sans porter atteinte à ceux des souverains : il sut ne montrer ni violence ni faiblesse. Faisons comme lui.

Il a une vertu indolente; elle se permet une vie commode, ni mauvaise ni bonne, qui va où elle peut. Le monde la loue; le monde n'est pas difficile et s'accommode de tout. Il ne condamne la vertu que si elle est farouche, c'est-à-dire réservée, modeste, ferme, chrétienne.

Chaque jour vous vous exposez au hasard des épreuves les plus funestes, à des liaisons si étroites qu'on a peine à les distinguer de la passion. Quelque violence que vous sembliez vous faire, vous sentez bien que vous êtes pénétré de toutes parts. Vous avez sacrifié le repos de votre conscience. Ah ! au nom de ces promesses sacrées que vous fîtes à Dieu; au nom de cet amour si profond que vous lui montriez à l'époque de votre premier retour, au nom de ces larmes si amères, au nom des grâces innombrables qui vous furent prodiguées, revenez à lui. L'heure décisive n'est pas loin : quel malheur si elle ne vous trouve avec Dieu! Allons, vous aurez à livrer des combats bien pénibles, mais une éternité de bonheur deviendra le prix de votre victoire.

Si nous devons aider de nos conseils et de nos lumières les âmes de nos frères, à plus forte raison

croient être sages, des ignorants qui croient être habiles, des pauvres qui croient être riches, des esclaves qui croient être libres, et ils sont tout cela par la nécessité de l'être.

leurs corps de nos biens. Cela soit dit pour ceux qui répandent autour d'eux uniquement des avis. Donner un conseil à un pauvre pour une affaire est une charité qui ne nous coûte rien : c'est comme un flambeau qui en allume un autre sans rien perdre de sa lumière, comme un ruisseau où la main puise un peu d'eau.

Le seul nom de chrétien emporte une idée de dignité. La qualité d'enfant de Dieu, de membre de Jésus-Christ est la même dans tous les chrétiens, et la religion ne serait pas une société sainte si tous ceux qui la composent ne se regardaient pas comme ayant un même chef et un même père. Nous devons toujours mettre du nôtre dans le fond de l'utilité commune par un commerce réciproque de bienfaits et de secours pour rendre l'union plus étroite.

L'honneur d'être évêque est grand, mais il emporte avec soi une lourde charge pour la conscience : n'est-ce pas un fardeau bien pesant, si l'on ne sait pas se gouverner soi-même, que d'être établi le juge de la vie des autres ? Ne faudrait-il pas avoir des vertus proportionnées à la sublimité de son ministère ?

Apprendre les cérémonies, être occupé des fêtes, cortèges et processions, c'est trop peu : *et ethnici hoc faciunt*. Euripide disait : « Vous offrez des sacrifices aux Dieux, et vous ne savez pas ce qui est juste. » Qu'un chrétien ne mérite jamais ce reproche; qu'avant tout il purifie son âme.

grands sans manquer au respect dû à leur dignité; il ne rechercha pas la faveur des rois, défendit avec force les droits de l'Église sans porter atteinte à ceux des souverains : il sut ne montrer ni violence ni fai-

Votre santé est menacée ; vous n'avez plus de biens; votre réputation est détruite; ceux que vous aimiez ont tous disparu ; gémissez, j'y consens. Mais avant de perdre tout cela, vous aviez perdu Dieu depuis longtemps, et vous ne songiez point à gémir, insensé !

O Dieu, seul refuge à mes maux, bonté éternelle, ne pas vous bénir de vos bienfaits, semble une ingratitude, mais vouloir les exprimer, c'est témérité. La reconnaissance m'invite à parler; je ne puis. Ici, l'expression n'est rien ; mon cœur parlera pour moi.

Aspirer pour son âme à un bonheur plus grand que celui dont la source est en Dieu, c'est réclamer pour ses yeux plus de lumière que n'en donne le soleil.

O peines perdues, ô travaux malheureux que vous impose le monde ! Moins de peines, moins de travaux vous auraient conquis le ciel !

Le ruisseau le plus paisible, si quelque obstacle arrête son cours vers la mer, murmure et s'irrite : ainsi l'âme du juste quand on l'empêche d'aller à Dieu.

Il allait dans le monde, triste et agité, portant dans son cœur le trait dont la grâce l'avait frappé.

Ce mot de *nature*, au lieu de dire *Dieu*, est dans le style courant : « La nature produit, opère, agit....

— 163 —

croient être sages, des ignorants qui croient être habiles, des pauvres qui croient être riches, des esclaves qui croient être libres, et ils sont tout cela par la nécessité de l'être.

— 153 —

La nature ne fait rien en vain, » et mille tours semblables. C'est impiété chez les uns, affaire de mode chez les autres, qui n'y prennent point garde, mais insensiblement cela habitue à ne plus faire à Dieu sa place.

Une macédonienne demanda à Philippe de l'écouter. Le roi répondit : « Je n'ai pas le temps. »—« Alors, pourquoi vous mêlez-vous d'être roi ? répliqua cette femme. » Ce reproche hardi corrigea Philippe. Il y a des évêques qui auraient bien besoin de l'entendre et d'en profiter.

On entend dire quelquefois : « Pourquoi n'a-t-on pas donné à cet évêque la grande place qui était vacante ? » — On entend dire plus souvent : « Pourquoi l'a-t-on donnée à celui-ci ? » — Il vaut mieux donner occasion de tenir le premier propos que le second (1).

Quel est le grand capitaine qui, ayant reçu une mission du sénat romain, fut exhorté à ne pas prendre la mer comme la tempête menaçait ? Il répondit : « Il n'est pas nécessaire que je vive, mais il l'est que je parte. » C'est la leçon qu'un païen nous donne. Quand le devoir est tracé, un chrétien doit le suivre, quoi qu'il en coûte, « *non ut corruptibilem coronam accipiat, sed incorruptam,* et alors il s'élève au-dessus de l'homme.

1. Il coûte moins à faire dire de soi : « Pourquoi a-t-il obtenu ce poste ? qu'à faire demander : Pourquoi ne l'a-t-il pas obtenu ? » LA BRUYÈRE

grands sans manquer au respect dû à leur dignité; il ne rechercha pas la faveur des rois, défendit avec force les droits de l'Église sans porter atteinte à ceux des souverains : il sut ne montrer ni violence ni fai-

Je hais l'erreur de ceux qui m'aiment et que j'aime; j'aime la vertu de ceux qui me haïssent le plus, voilà l'examen de ma conscience devant Dieu. Il me connaît mieux que je ne le puis moi-même, mais cela n'empêche pas que je ne sois sincère dans l'étendue de ma connaissance.

Jurieu dit que la cruauté de Calvin envers Servet était un reste de papisme. Il y a des gens qu'une pareille impudence peut tromper.

La peine que nous avons à regarder au fond de notre cœur doit nous alarmer, car elle suppose dans ce cœur un fonds de corruption et de misère dont on voudrait détourner les yeux. Rien ne prouve tant qu'on est mauvais que la crainte de se connaître : vous êtes un malade qui s'étourdit sur son mal; vous aimez mieux devenir inguérissable que de souffrir pour vous guérir.

Je souffre quand je vois dans les religieuses, le jour de leur consécration à Dieu, une âme toute occupée des circonstances de leur immolation, des cérémonies, de la foule, au lieu d'être abîmées dans la contemplation.

La même piété qui nous fait pratiquer la vertu nous fait appréhender qu'elle ne soit pas assez pure pour soutenir le jugement de Dieu.

Si l'homme, après un premier péché, était damné

croient être sages, des ignorants qui croient être habiles, des pauvres qui croient être riches, des esclaves qui croient être libres, et ils sont tout cela par la nécessité de l'être.

infailliblement et qu'il n'eût aucune ressource pour se réconcilier avec son Dieu, pour échapper à sa justice, nous serions inconsolables, et qui oserait condamner notre désespoir? Cependant toutes les ressources nous sont accordées; Dieu nous offre lui-même de sûrs moyens de l'apaiser, les sacrements, la pénitence, la docilité à la grâce, et nous négligeons tous ces secours, nous nous faisons gloire de les mépriser. Mon Dieu, quel aveuglement, et quelle ne devrait pas être notre douleur!

Les âmes religieuses ne sont jamais plus riches que quand elles ont tout perdu.

Escobar a une balance où les péchés ont bien de la peine d'être trébuchants.

Jurieu a dit : « La matière de la grâce est l'écueil de l'esprit humain. C'est un Océan qui n'a ni fond ni rives. » Beaucoup s'y sont noyés.

grands sans manquer au respect dû à leur dignité; il ne rechercha pas la faveur des rois, défendit avec force les droits de l'Église sans porter atteinte à ceux des souverains : il sut ne montrer ni violence ni fai-

CHAPITRE II

DU ROI, DE LA COUR ET DU GOUVERNEMENT.

Malheur à ceux qui ont des hommes à gouverner, si Dieu ne les gouverne pas eux-mêmes!

Ce favori, accoutumé aux airs de protection, ne saurait s'en défaire, quoique en disgrâce.

Machiavel n'a pas appris aux princes ce qu'il dit de mauvais, mais les princes le lui ont appris. La politique s'élèvera toujours au-dessus de la morale : « *Jura negat sibi nata* ».

A la cour, les poètes sont passés de mode : ils doivent rabattre leur vol sur les partisans. Ceux-ci prennent quelquefois un poète dans leur train; souvent ils le prennent au mois, et puis le congédient. Les grosses recettes sont inconstantes.

Ce ministre paraît immobile au dehors, mais en lui-même il cache des ressorts secrets dont les mouvements le font avancer comme une horloge muette placée très haut et que l'œil ne voit pas marcher :

croient être sages, des ignorants qui croient être habiles, des pauvres qui croient être riches, des esclaves qui croient être libres, et ils sont tout cela par la nécessité de l'être.

je ne sais quels ressorts le font pourtant aller à la meilleure fin (1).

Gardez-vous, dans les temps difficiles, de ces commandants bien intentionnés, bons pour défendre une place au milieu des accidents ordinaires, mais qui faiblissent par les grands orages.

Il fallait que le roi cachât ses projets et qu'il trompât par une espèce d'enchantement les yeux de tout le monde, surtout l'habileté des courtisans curieux qui, par intérêt et par oisiveté, observent jusqu'au moindre clin d'œil du maître et de ses ministres.

Les sages se retirent de la cour où ils ne sont ni empressés ni flatteurs; ils attendent qu'on les aille chercher. Les méchants, au contraire, sont hardis, empressés à s'insinuer, jusqu'à tout faire contre l'honneur et la conscience.

Dans un roi, ce n'est pas l'homme, mais la loi qui doit règner. Un bon roi peut tout sur son peuple, parce que les lois peuvent tout sur lui. Elles lui confient les peuples comme le plus précieux des dépôts; elles veulent qu'un seul homme serve à la félicité de tous les hommes, et non que tous servent à assouvir

1. « Les roues, les ressorts, les mouvements sont cachés : rien ne paraît d'une montre que son aiguille, qui insensiblement s'avance et achève son tour. L'image du courtisan, d'autant plus parfaite qu'après avoir fait assez de chemin, il revient souvent au même point d'où il est parti. »

LA BRUYÈRE.

grands sans manquer au respect dû à leur dignité; il ne rechercha pas la faveur des rois, défendit avec force les droits de l'Église sans porter atteinte à ceux des souverains : il sut ne montrer ni violence ni fai-

les caprices d'un seul : un roi n'est que l'homme du peuple, il doit se sacrifier au bien public.

La plupart des grands veulent être trompés : les flatteurs ont beau jeu; ils cultivent leur goût.

De quoi ne vient pas à bout un roi qui sait vouloir, s'il est vrai que ce qui manque le plus aux autres hommes pour faire de grandes choses, c'est de les vouloir.

Un fameux ambassadeur, quand il jouait avec le souverain auprès duquel il était envoyé, perdait exprès pour lui faire plaisir, et en obtenait ensuite tout ce qu'il voulait. La diplomatie s'étend à tout.

Les vertus des grands ressemblent souvent aux crimes des petits : ils sont hauts, ambitieux, glorieux, usurpateurs, conquérants, et tout cela est matière à louange.

Ce grand seigneur vous protège, mais il veut être loué; il n'accorde son appui qu'à titre onéreux (1).

Communément, les ministres ne savent que faire des vertus d'un honnête homme; il leur faut plus ordinairement d'habiles fripons (2).

1. « N'envions point à une sorte de gens leurs grandes richesses; ils les ont à titre onéreux et qui ne nous accommoderait point. »

LA BRUYÈRE.

2. « Il faut des fripons à la cour auprès des grands et des ministres, même les mieux intentionnés, mais l'usage en est délicat, et il faut savoir [illegible]

— 163 —

croient être sages, des ignorants qui croient être habiles, des pauvres qui croient être riches, des esclaves qui croient être libres, et ils sont tout cela par la nécessité de l'être.

— 159 —

Les ligues entre souverains sont toujours lentes à agir et peu constantes dans leur action. Ce sont des machines composées de pièces qu'il faut longtemps préparer pour en faire un corps capable de mouvement, et qui se démontent bientôt par quelque endroit qu'on n'avait pu prévoir.

Un prince habile n'est pas de ceux qui, contredits, risquent l'autorité pour la conserver ; il sait negocier quand il ne peut agir avec empire, et trouver des expédients, des tours dans les affaires pour plier avec dignité.

« Le roi rompit la trêve », dit l'historien, mais il n'explique pas pourquoi. Les rois trouvent aisément des décisions qui calment leurs doutes pour autoriser ce qu'ils veulent.

La bonne politique pour les rois est de ne pas accumuler sur un seul l'autorité, mais de distribuer les emplois, donnant la chancellerie à l'un, à l'autre les affaires intérieures, la guerre à celui-ci, les finances à celui-là, pour qu'un seul ne soit pas trop puissant dans l'État. Ce n'est pas diviser, mais partager pour régner.

Combien de rois jaloux de leur gloire, si un de leurs généraux gagne pour eux des batailles, prend

me tre en œuvre : il y a des temps et des occasions où ils ne peuvent être suppléés par d'autres. Que voulez-vous quelquefois que l'on fasse d'un homme de bien ? »
LA BRUYÈRE.

grands sans manquer au respect dû à leur dignité; il ne rechercha pas la faveur des rois, défendit avec force les droits de l'Eglise sans porter atteinte à ceux des souverains : il sut ne montrer ni violence ni fai-

des villes fortes, le punissent par la disgrâce de son mérite et de ses succès !

Il n'est pas permis aux courtisans d'être malheureux : il faut malgré eux qu'ils paraissent contents.

Ce courtisan est respectueux sans bassesse, poli sans affectation, libre sans familiarité, réservé sans étude, secret sans mystère, noble sans fierté, vrai modèle de la jeunesse si elle avait le courage de l'imiter. Il n'est spirituel que pour plaire et pour faire briller ceux à qui il plaît : maître du choix des plaisirs, l'honnêteté décide ceux qu'il préfère. Il évite la mauvaise compagnie avec tant d'art qu'elle s'imagine qu'il ne la fuit pas; la douceur et l'intrépidité de son courage paraissent incompatibles et ne le sont pas; toutes les vertus sont si aisées et si faciles en lui, qu'elles lui sont devenues naturelles : c'est un modèle sans imitateurs.

La fortune, les honneurs ne vont au cœur des ambitieux que pour un instant; ils veulent toujours aller plus haut. L'ambition inquiète, pleine de nouveaux projets, dépasse ses souhaits dès qu'ils sont accomplis; elle semble s'imposer une borne où elle n'arrivera jamais : ce mal ne se peut guérir que par un remède violent : la disgrâce.

Les Anglais sont doux au milieu des revers, mais dangereux dans la prospérité : *Anglica gens optima flens, pessima ridens.*

croient être sages, des ignorants qui croient être habiles, des pauvres qui croient être riches, des esclaves qui croient être libres, et ils sont tout cela par la nécessité de l'être.

Pour obtenir ce qu'il voulait, ce prince menaça, et ses menaces donnèrent du poids à ses raisons.

Un homme de cour ne doit ni faire connaître ni laisser entendre ce qu'il sait très bien, ni dire ce qu'il pense, mais se montrer le plus avantageusement qu'il peut, et, comme il a toujours quelque chose à cacher sur sa personne, la dissimulation lui est à tous les points de vue absolument nécessaire. Cette vie est un enfer anticipé qui devrait faire horreur (1).

Le métier d'espion dans les cours est lucratif; cette sorte de gens n'est jamais à court de rapports vrais ou faux : il est si facile d'envenimer pour nuire!

Il y a des rois qui font la guerre uniquement pour acquérir de la gloire; c'est acheter ce bien trop cher que de l'acheter au prix du repos et du sang des peuples.

Il y a des favoris qui prennent une grande fortune pour un grand mérite, et élèvent l'idée qu'ils ont d'eux-mêmes aussi haut que la fortune les a élevés.

1. « Un homme qui sait la cour est maître de son geste, de ses yeux et de son visage : il est profond, impénétrable; il dissimule les mauvais offices, sourit à ses ennemis, contraint son humeur, déguise ses passions, dément son cœur, parle, agit contre ses sentiments. Tout ce grand raffinement n'est qu'un vice que l'on appelle fausseté. LA BRUYÈRE.

grands sans manquer au respect dû à leur dignité; il ne rechercha pas la faveur des rois, défendit avec force les droits de l'Église sans porter atteinte à ceux des souverains : il sut ne montrer ni violence ni fai-

Comment un roi ose-t-il négliger ceux pour l'amour de qui il est ce qu'il est? Celui qui est au-dessus de tous doit être meilleur que tous.

La passion dominante de ceux qui demeurent à la cour est l'ambition. Celui qui a des vues sur quelque place étant sûr de rencontrer des concurrents, son grand soin est de se fortifier contre eux et de tâcher de les vaincre. Comme il peut y avoir des obstacles réels ou apparents à sa victoire, un courtisan doit toujours être sur ses gardes. De là l'esprit des cours, plein de faux-semblants et sans aucun lien d'amitié. De là ces passages brusques des empressements à la froideur, des louanges au blâme à l'égard de la même personne, selon qu'elle est en crédit ou en disgrâce, qu'elle peut servir ou nuire ou qu'elle est incapable de tous les deux. La seule chose nécessaire est de se concilier les bonnes grâces de celui qui est la source des grâces.

Personne ne devrait être au-dessus des autres, si ce n'est pour le bien commun. L'élévation des hommes est un malheur pour eux, car il faudrait qu'ils fussent au-dessus de leurs inférieurs par la vertu comme par les dignités, et il est rare qu'il en soit ainsi. La noblesse sans vertu est un vain mot : le cœur d'un homme de qualité devrait être aussi noble que son nom; ses exemples devraient être aussi beaux que ses titres. Mais, hélas, on n'a pas l'âme noble par privilège du roi.

A dire le vrai, les courtisans sont des fous qui

croient être sages, des ignorants qui croient être habiles, des pauvres qui croient être riches, des esclaves qui croient être libres, et ils sont tout cela par la nécessité de l'être.

Les grands ont tant de défauts, dites-vous, il faut tant se contraindre auprès d'eux! — Et vous, obstinés courtisans, vous vous punissez vous-même de leur humeur.

Les liens du sang entre les princes n'ont rien qui soit capable d'unir leurs intérêts.

Le plus grand bien peut naître d'un grand mal, comme d'un gouvernement sage et le plus libre de tous peuvent naître des désordres considérables, et une suspension générale de tous les intérêts d'un Etat.

Vitellius, devenu empereur, fit appeler tous les créanciers qui lui avaient prêté de l'argent, et leur dit : « C'est aujourd'hui que je paie mes dettes. Je « pourrais vous ôter la vie; pour ce que je vous dois, « je vous la donne. » Il est difficile maintenant de s'en tirer à aussi bon compte; j'imagine parfois que certains souverains le regrettent peut-être.

Si les sujets obéissent au roi et le roi à la loi, la félicité de l'Etat est parfaite (1).

1. « Tout prospère dans une monarchie où l'on confond les intérêts de l'État avec ceux du prince. » LA BRUYÈRE.

1. « Emilie crie de toute sa force sur un petit péril qui ne lui fait pas de peur; une autre par mignardise pâlit à la vue d'une souris, on veut aimer les violettes et s'évanouir aux tubéreuses. » LA BRUYÈRE.

Un bon prince ne désire rien : tout est à lui. Il s'abstient des plaisirs, quand il ne tient qu'à lui de les goûter tous; comme il a la justice entre les mains, il est juste; il se plaît au travail parce qu'il s'y engage de sa pure volonté; il aime les lois, car il ne les craint point : ses peuples seront heureux.

Les courtisans sont comme les voiles des navires; d'où que le vent souffle, elles se laissent gonfler et obéissent.

L'argent, qui est le nerf de la guerre, est aussi l'aliment de la paix.

C'est l'attachement mutuel des différentes parties d'un empire qui en fait la sûreté, la grandeur et la force. De cette communauté de sentiments ajoutée à la communauté d'intérêts résultent une harmonie et une vigueur qui rendent le corps de l'Etat invulnérable ou du moins invincible à toute force étrangère.

Il y a une politesse de grands parfois plus méprisante que le silence. Un homme ayant fait une longue harangue à la reine de Hongrie, celle-ci ne répondit rien. Un courtisan lui dit à l'oreille : « Madame, vous n'avez pas remercié l'orateur. » Alors la reine : Monsieur, je vous remercie d'avoir fini. »

Un gouverneur assiégé dans une place sans espoir de secours est comme une tortue cachée dans sa

l'âme noble par privilège du roi.

A dire le vrai, les courtisans sont des fous qui

maison. Il ne fait pas de sortie, sachant que tout ce qu'il montrerait à l'ennemi serait perdu.

Heureux le roi de France dont l'amour de ses peuples fait le roi des Français!

Malheur au ministre pusillanime à qui la première vague fait lâcher le gouvernail!

Les serments des courtisans ne prouvent rien; c'est monnaie de cuivre en ce pays-là. On en a plein les mains; on n'en est pas plus riche.

1. « Emilie crie de toute sa force sur un petit péril qui ne lui fait pas de peur; une autre par mignardise pâmit à la vue d'une souris, on veut aimer des violettes et s'évanouir aux tubéreuses. » LA BRUYÈRE.

CHAPITRE III

DE LA SOCIÉTÉ.

L'argent des sots, dit-on, est le patrimoine des gens d'esprit.

Un chanoine d'Espagne ayant tué un cordonnier, ne fut condamné par le roi qu'à un an de privation du chœur. Le fils du cordonnier, un an après, tua le chanoine, et il fut condamné à être un an sans faire de souliers. Quelle justice distributive!

Il y en a qui, sortant de Paris, croient sortir de l'univers. Tant mieux s'ils rentrent en eux-mêmes!

Vous avez tort de me reprocher de vous en vouloir dans mes discours. Je me borne toujours à la thèse générale, et je ne dis rien qui aille a vous. C'est s'accuser d'un défaut que de se scandaliser qu'on le reprenne.

Jamais l'opinion publique ne décidera de mes engagements.

[illegible] l'âme noble par privilège du roi.

A dire le vrai, les courtisans sont des fous qui

A une campagne, bannissons tout ce qui a un air d'étude. Ni vertu trop austère, ni esprit sentencieux. Que l'intime du cœur s'y dévoile; que l'hôte y soit chez lui; que l'entretien y soit libre avec une nuance de douce sagesse.

Je tâche de guérir mes peines plutôt que de les déplorer et d'en ennuyer mes amis.

Ce qu'on exige dans la société, c'est le talent de la raillerie, la gaieté des propos, le goût apparent des plaisirs et de la joie.

L'homme d'esprit conserve toujours le sien, sait tirer parti, s'il lui plaît, de celui des autres qu'il fait paraître et valoir, persuade toujours, n'a point l'air apprêté, marche partout d'un pas égal et éclaire ceux qui le suivent.

Le secret est le fondement de la sage conduite : j'étais dans ma plus tendre enfance lorsqu'on eut soin de m'y exercer (1).

« Ah! mon Dieu, monsieur, comme je vous trouve rajeuni! Vos années vont en rétrogradant! » Alors le sot fait à son flatteur des prodigalités de compliments, de remerciements. Pauvre humanité!

L'éducation nous épargne bien des ridicules : il

1. « Il n'y a guère qu'une naissance honnête ou une bonne éducation qui rende les hommes capables de secret. » LA BRUYÈRE.

« Emilie crie de toute sa force sur un petit péril qui ne lui fait pas de peur, une autre par mignardise pâlit à la vue d'une souris, on veut aimer ces violettes et s'évanouir aux tubéreuses. » LA BRUYÈRE.

est humiliant de faire rire. Sans moi vous resteriez provincial. Paris vous adopte : il vous passera des vices, jamais des ridicules. Il y a six mois que le lien sacré vous lie; vous ne songez pas à vous en défaire, et vous êtes marquise! Garderez-vous longtemps cet air de réserve si déplacé dans le mariage, et qu'on ne pardonne qu'aux aspirants? Vous rougissez au moindre mot; ici on ne rougit qu'au pinceau. Vous ne vous parez que pour votre époux; vous remontez au temps des patriarches. On vous trouve levée à huit heures du matin; si vous sortiez du bal, vous seriez dans la règle! Vous comptez avec votre cuisinier; y pensez-vous? C'est au mari à payer, quoique ce soit chez madame qu'on soupe. Vous avez à peine dix-huit ans, et on ne voit à votre toilette que vos femmes, que vous ne grondez même pas! La coiffure qu'on vous propose, la robe qu'on vous donne sont précisément celles qui vous conviennent, et vous ne tenez rien que de la main de votre mari. A dîner, vous souffrez qu'on dise : « Monsieur est servi. » Vous bénissez la table; songez que vous êtes à Paris. Vous voulez converser, mais à Paris on ne vit qu'au jeu. Vous paraissez dans le monde avec les couleurs de la nature sur votre visage; vous vous placez sans avoir dit aux glaces que vous êtes à faire peur. Ce sera pourtant le début de la première duchesse qui entrera. Formez-vous sur les grands modèles qui sont sous vos yeux; défaites-vous de cette maxime gothique qu'il ne faut parler de soi ni en bien ni en mal; il y a un art de se mettre sur le tapis. Vous êtes muette devant ce cavalier à la mode

[illegible]
l'âme noble par privilège du roi.

A dire le vrai, les courtisans sont des fous qui

A l'égard de ceux qui font trop valoir leur autorité, une épouse n'a que le mérite d'un esclave obéissant. Tout lui devient tyrannique; elle fléchit tristement sous le joug. Au contraire, le plaisir de plaire à un

qui voltige avec tant de grâce : il ne peut vous arracher ni une parole ni un sourire; c'est de l'insensibilité! Une autre dit une nouvelle pour payer son entrée, et vous ne l'écoutez pas; vous voudriez penser dans un pays où il n'est question que de parler. Au lieu d'aller aux Tuileries avec le beau monde, au milieu de la poussière, vous y allez le matin. Il semble que vous n'alliez prendre l'air, comme en province, que pour vous mieux porter; vous avez un goût de terroir! Vous êtes toujours vous-même; même parure, même compagnie, mêmes amis : cela est du dernier uni et n'est pas supportable. Vous ne soupçonnez pas qu'on peut avoir de la grâce à se plaindre d'un mal imaginaire; vous n'avez pas de vapeurs : cela est d'une marchande! Vous n'avez nulle frayeur d'une souris, d'une araignée, du tonnerre : que cela est bourgeois! Débarrassez-vous bien vite de tous ces ridicules (1).

Regardez la figure de cet homme : vous verrez de quel air la nature l'a dessiné, et si l'ajustement qui l'accompagne y répond comme il faut. Nous trouvons en lui une matière bien disposée pour tout ce que nous voudrons : c'est le héros de son siècle pour tromper sans qu'il y paraisse; il a déjà deux fois affronté les galères.

Crébillon le fils disait à son père : « Vous avez fait dans votre vie deux mauvais ouvrages, moi et *Cati-*

1. « Emilie crie de toute sa force sur un petit péril qui ne lui fait pas de peur, une autre par mignardise pâlit à la vue d'une souris, on veut aimer les violettes et s'evanouir aux tubereuses. » LA BRUYÈRE.

est humiliant de faire rire. Sans moi vous resteriez provincial. Paris vous adopte : il vous passera des vices, jamais des ridicules. Il y a six mois que le lien sacré vous lie; vous ne songez pas à vous en défaire,

lina, et peut-être ne sont-ils pas de vous : c'est votre excuse. » Voilà de la piété filiale.

Pour gagner les hommes, il n'y a pas de meilleure voie que d'entrer dans leurs inclinations. On ne doit pas craindre de charger trop la complaisance; la manière dont on les joue a beau être visible; les plus fins s'y laissent prendre.

Ce mariage d'un homme d'une grande naissance avec la fille d'un homme d'affaires a mal tourné : c'est une leçon bien parlante à tous les riches de ne pas marier leurs filles à de grands seigneurs. On les méprise : c'est le bien seul qu'on épouse.

Il faut que notre autorité s'exerce à l'égard des inférieurs avec douceur, comme une lumière douce agit sur nos yeux trop délicats pour la supporter, si elle était trop vive.

Un mauvais bruit, même calomnieux, est toujours accueilli quelque part, car il y a des gens qui, pour croire le mal, n'ont pas besoin de conviction.

Ne vous réjouissez pas si vite d'avoir beaucoup de faveurs à répandre : vous serez bientôt embarrassé; le nombre des demandeurs sera plus grand que celui des grâces.

Aux yeux du peuple, un entêtement opiniâtre passe souvent pour zèle du bien public.

A l'égard de ceux qui font trop valoir leur autorité, une épouse n'a que le mérite d'un esclave obéissant. Tout lui devient tyrannique; elle fléchit tristement sous le joug. Au contraire, le plaisir de plaire à un doux maître rend à l'épouse [illegible]

La disette d'argent discrédite un parti.

Que faisiez-vous, madame la marquise, dimanche dernier, à votre paroisse, à dix heures du matin? Est-ce à dix heures, est-ce dans sa paroisse qu'une femme de condition entend la messe? Vous êtes capable, après cela, d'aller aux vêpres! Le marquis vous en accuse, disant que vous faites ridiculement votre salut (1). On pourrait vous passer quelques sermons, mais jamais ceux qui convertissent. Vous êtes faite pour les sermons élégants annoncés par l'affluence du beau monde et le prix des chaises : il est ignoble de s'édifier pour deux sols!

Malgré le progrès des races humaines, la force des corps diminue et la trempe des esprits s'altère.

Agnès asservit la mode aux bienséances, le caprice à la raison, la vanité à la modestie, le plaisir à la décence. Belle de tant de vertus, elle l'est encore plus par la facilité avec laquelle elle les pratique : leur exercice ne lui coûte ni peine ni affectation; il n'est point de femme à qui elle n'inspire l'envie de lui ressembler. Ce qui fait tant d'honneur à la vertu ne devrait-il pas faire autant de honte au vice? Elle apporte en dot ces richesses à un homme qui n'avait que de l'or, et, chose étonnante, ces charmes l'ont touché!

1. « Négliger vêpres comme une chose antique et hors de mode, garder sa place soi-même pour le salut..., c'est jusqu'à ce jour le plus bel effort de la dévotion du temps. » LA BRUYÈRE.

est humiliant de faire rire. Sans moi vous resteriez provincial. Paris vous adopte : il vous passera des vices, jamais des ridicules. Il y a six mois que le lien sacré vous lie; vous ne songez pas à vous en défaire,

Le fourbe, par la profondeur de sa dissimulation, se joue à son gré de tous les hommes. Sa langue n'est jamais l'interprète de son cœur; il a défendu à celui-ci d'avoir aucun commerce avec celle-là. Son imposture tâche d'avoir la plus grande ressemblance avec la vérité et de les confondre. Quel rare trésor pour la politique, mais quelle peste abominable pour la société! Il la trompe sans cesse, par état et par goût. Il vous console après vous avoir accablé. Appellerait-on ce vice supériorité de génie ? Est-ce là un talent qui est la source véritable des respects et de l'admiration des hommes? Non : une fois instruits, ils opposent fourberie à fourberie, et l'âme humaine a perdu sa candeur.

Le carnaval est un temps marqué où les hommes s'assemblent pour faire des extravagances publiques et solennelles. Ce sont comme les États-Généraux de la sottise du genre humain, et la folie qui les convoque rit de voir la sagesse même y présider.

Vous voulez intercéder pour lui ; ne le peignez pas si misérable : les malheurs ne sont pas toujours une bonne recommandation.

Un malheur récent échauffe l'imagination ; l'héroïsme s'empare de l'esprit, mais l'âme n'est pas émue jusqu'aux moelles. On veut d'abord tout entreprendre pour les malheureux; insensiblement on s'accoutume à les voir; on se refroidit, et l'on devient comme les autres hommes.

A l'égard de ceux qui font trop valoir leur autorité, une épouse n'a que le mérite d'un esclave obéissant. Tout lui devient tyrannique; elle fléchit tristement sous le joug. Au contraire, le plaisir de plaire à un doux maître rend à l'épouse les vertus plus faciles; elle les pratique par sentiment.

La liberté est la mère des vertus; elle agrandit l'âme : la servitude l'avilit.

La louange est la monnaie qui coûte le moins à donner et le plus à gagner.

Que d'injustices, que d'efforts n'accumule-t-on pas pour enfouir le mérite qui perce, au lieu de lui tendre la main !

Une dame d'esprit était à un dîner où se trouvaient beaucoup de gens d'esprit aussi. On mangea d'abord sans rien dire d'extraordinaire, mais, quand on fut à l'entremets, la dame fit du regard le tour de la compagnie, et d'un ton joyeux : « Commençons-nous ! » — On sourit, et l'assaut commença : *Postquàm exempta fames, compressus et ardor edendi...*

Alcippe a reçu de la nature le présent le plus heureux qu'elle puisse faire, le don, l'inestimable don de plaire Il a ce charme si rare qui réunit les contraires, la grâce et la simplicité, la douceur et la vivacité, la timidité et l'assurance : c'est par là qu'il enchante tous les cœurs. Tout ce qu'il dit, tout ce qu'il fait

délassent en société par des propos galants et évaporés : pour ne pas s'y laisser prendre, la vertu est-elle nécessaire ? Non : il suffit d'avoir du goût.

annonce le trésor qu'il possède. S'il parle, on l'écoute avec délices; s'il se tait, on attend qu'il parle. On passe avec lui du sérieux à la gaieté, du secret à la bagatelle, sans avoir ni le loisir, ni la liberté, ni même l'idée de se refuser à l'attrait qu'il répand partout. Le temps ne passe pas avec lui, il s'envole : la langueur qui succède à son commerce est si sensible que rien ne le remplace; il dégoûte de la société des autres. Il semble entendre la voix des cœurs et se met à l'unisson; il vous fait croire qu'il vous préfère à tout le reste des hommes, que vos intérêts sont les siens. Il plaît à la jeunesse par l'enjouement, à la vieillesse par la maturité, au savant par la capacité, à l'ignorant par le parti qu'il sait tirer de lui. Il réjouit le riche, il distrait le pauvre de ses maux; il console l'infortuné; il ajoute au bonheur de l'heureux. Hélas! pourquoi de pareils hommes sont-ils si rares?

Il faudrait retrancher du commerce de la vie le cérémonial des saluts, des révérences, des compliments, des reconduites, mais, hélas, ce sont de ces abus dont tout le monde gémit, sans que personne ose y porter la hache.

La Fischer, de la secte des Trembleurs, se crut inspirée d'aller prêcher sa religion à la cour de Mahomet IV. Elle partit d'Angleterre et arriva à Smyrne. Le Consul anglais, instruit de son dessein, la fit rembarquer sur un vaisseau anglais. A l'un des ports où l'on aborda, elle s'échappa et se rendit par

prendre pour les malheureux; insensiblement on s'accoutume à les voir; on se refroidit, et l'on devient comme les autres hommes.

terre à Andrinople. Elle se présenta au sultan qui l'écouta et rit, mais l'obligea à retourner en Angleterre. A Londres, elle se maria richement : il était naturel que cette folie tournât la tête à un Anglais ! En somme, c'était un mari que, sans le savoir, elle était allée chercher à Constantinople.

Dans les communautés il y a des mécontents incorrigibles. Un Père de la Doctrine, aveugle, se plaignait à Avignon qu'on lui donnât toujours la moindre portion. Un jour, pour lui complaire, on lui servit une dinde entière. Il tâta avec les mains et dit : Qu'est-ceci? » On lui répondit : Vous le sentez bien; c'est toute une dinde qu'on vous sert pour vous seul.» — Il répliqua : « Si on me donne une dinde, il faut que chacun des autres ait un bœuf. »

Il vous dit tout à l'oreille, jusqu'aux louanges du Roi (1).

J'abrégerai l'application à vos mœurs de ce principe sévère, et à combien encore paraîtrai-je trop long ?

Cette femme dont vous attendez le bien est, dit-on, fort mal. — Non : elle me flatte souvent, mais elle ne meurt jamais.

1. « Théodote est fin, cauteleux, doucereux, mystérieux : il s'approche de vous et vous dit à l'oreille : voilà un beau temps, voilà un grand dégel. »
LA BRUYÈRE.

délassent en société par des propos galants et évaporés : pour ne pas s'y laisser prendre, la vertu est-elle nécessaire ? Non : il suffit d'avoir du goût.

Que vous produit cette campagne? — Rien. — Quel agrément vous procure-t-elle? — Aucun, mais les chemins pour y arriver sont affreux; les importuns ne s'y hasardent pas, et je n'y vois que de vrais amis.

Il y a des gens qui sollicitent un bénéficier malade de leur résigner son bénéfice. C'est le conjurer de mourir : « *Hic tibi ait : Morere.* »

Il faut qu'un parasite s'attende à être raillé : on ne peut être à la fois respecté et gourmand.

Cet homme sait grec, hébreu, latin, et il ne sait pas vivre (1).

Il est fâcheux qu'une paysanne préfère un livre à sa quenouille.

Un homme du commun, s'il est vertueux et bien doué, a une noblesse naturelle plus élevée que celle du sang.

Les biens produisent le pouvoir, et le pouvoir produit les biens.

On dit que l'intendant de ce jeune seigneur est un honnête homme. — Oui vraiment; son maître a encore de quoi vivre.

1. « Le philosophe vit mal avec tous ses préceptes et la politique remplie de vues et de réflexions, ne sait pas se gouverner » La Bruyère

prendre pour les malheureux; insensiblement on s'accoutume à les voir; on se refroidit, et l'on devient comme les autres hommes.

— 187 —

Vous avez une soif insatiable des richesses : ce que vous cherchez pour être heureux est précisément ce qui vous empêche de l'être.

— 177 —

Il a perdu son bien, mais son mérite lui reste. Rendez-lui par vos faveurs ce que la fortune lui a ravi. — Ici, monsieur, c'est perdre son mérite que de perdre son bien.

Les commis sont apprentis grands seigneurs ; ils le deviennent peu à peu ; il ne faut pour cela, avec la fortune, qu'une contenance aisée sans beaucoup d'esprit.

Les mariages mal conçus ressemblent à une maison qu'on prend à loyer. On lit l'écriteau ; on entre ; on dit : Je crois que je me plairai ici. On se débat du prix, on en convient, on passe le bail, on s'y loge. D'abord, on a été séduit par les tapisseries, par les beaux meubles qui en cachaient les défauts ; on ne voit plus maintenant que les quatre murailles ; on s'aperçoit que le dedans n'en vaut rien. Les incommodités apparaissent une à une : dès le lendemain, on voudrait déménager.

Un médecin paraissait plus assidu et plus empressé qu'il n'était naturel auprès de Mlle Bossuet malade. Quelqu'un lui dit : « Prenez garde que la malade ne fasse mourir le médecin. »

Ces jeunes robins ont des façons si sémillantes ; tant d'esprit, tant de fleurettes qu'on a de la peine à se défaire d'eux. Ennuyés à l'audience, ils se délassent en société par des propos galants et évaporés : pour ne pas s'y laisser prendre, la vertu est-elle nécessaire ? Non : il suffit d'avoir du goût.

Que vous produit cette campagne? — Rien. — Quel agrément vous procure-t-elle? — Aucun, mais les chemins pour y arriver sont affreux; les importuns ne s'y hasardent pas, et je n'y vois que de vrais

La plupart des hommes évitent les affligés parce qu'ils trouvent la tristesse contagieuse; moi, j'évite les heureux si la vertu ne les recommande : la prospérité est insolente.

Dans le royaume du Tonquin, on ne paie le médecin qu'autant qu'il guérit le malade; si celui-ci meurt, on ne paie rien. Je ne trouverais pas mauvais qu'on en fît autant chez nous.

Il y a des familles qui, passant d'un état dans un autre, réussissent mieux sur leur terre d'adoption que les anciens habitants, comme on voit des entes s'élever plus haut que l'arbre naturel (1).

Il faut être bien sot pour se montrer jaloux de la préséance quand on la doit seulement à la vieillesse.

Si vos discours n'étaient si clairs, on les prendrait pour des oracles.

Il a usé avec moi le style des demandes : « Permettez-moi, dit-il, de prendre celui du remerciement, » il commence par là maintenant; il s'évite la moitié de la peine.

Le café, le thé ne sont guère que d'honnêtes amu-

1. « Combien d'hommes ressemblent à ces arbres déjà forts et avancés que l'on transplante dans les jardins, où ils surprennent les yeux de ceux qui les voient placés dans de beaux endroits où ils ne les ont point vus croître, et qui ne connaissent ni leurs commencements ni leurs progrès? »

La Bruyère.

Vous avez une soif insatiable des richesses : ce que vous cherchez pour être heureux est précisément ce qui vous empêche de l'être.

sements, une oisiveté innocente, un lien de société : Quand on prend de tout cela ou que l'on fume, on a la faculté de se taire avec bienséance, de songer à quoi l'on veut avec liberté, de laisser passer les lieux communs de la conversation, pluie, beau temps, gazettes : cela vaut mieux que de bâiller; on n'est pas décontenancé.

Il y a des remèdes et autres choses qui se trouvent successivement à la mode et dans le décri, qui ressuscitent et retombent, selon le caprice des hommes et leur inconstance.

On a voulu lui faire perdre cette réputation de gloire et d'honneur où il est depuis tant d'années. Les satiriques n'admettent pas les lois de la prescription : on aime cette sorte de disgrâce; l'Athénien s'ennuyait d'entendre appeler Aristide, le *Juste*.

Un homme de grande naissance ayant épousé la fille d'un marchand, on le lui reprocha : « J'étais fort endetté, répondit-il, et, me voyant poursuivi par mes créanciers qui me voulaient mettre en prison, je me suis réfugié dans la boutique d'un marchand. »

Une dame était auprès de sa fille très malade : il y avait, dans sa chambre, trois de ses autres filles avec leurs maris. Dans sa douleur, elle priait Dieu à haute voix : « Conservez-moi, mon Dieu, disait-elle, cette chère fille, et prenez-moi, s'il le faut, mes autres enfants. » L'un des maris s'approcha d'elle et lui dit :

Que vous produit cette campagne? — Rien. — Quel agrément vous procure-t-elle? — Aucun, mais les chemins pour y arriver sont affreux; les importuns ne s'y hasardent pas, et je n'y vois que de vrais

« Les gendres en sont-ils? » — Cela fit éclater de rire la mère éplorée et la malade aussi, qu'un crachement violent mit hors de danger.

Il y a des hommes d'esprit qui rachètent, aux yeux du public, une faute par une autre, seulement en faisant rire. Montpezat étant aux eaux de Béarn avec la reine de Navarre, la choqua par son langage. La Reine lui dit : « Si je ne respectais le roi de France, votre maître, je vous ferais sortir de mes Etats. » — Montpezat répondit : « Madame, il ne me faudrait pas aller bien loin. »

M. de V... disait à sa belle-mère : « Madame, si vous m'y contraignez, je vous mourrai au nez. »

Un partisan contrefaisait un perroquet encore novice. Quelqu'un lui dit : « Tu peux lui apprendre à parler, mais il peut t'apprendre à voler. Vous serez quittes. »

J'ai connu des gens décidés à se remarier, et ne sachant comment s'y prendre, pour l'annoncer, qui auraient payé cher le bon mot de Caton. « Êtes-vous mécontent de moi, lui dit son fils, pour me donner une marâtre? — « Je suis si content de vous, mon fils, répondit l'habile homme, que je veux avoir encore des enfants qui vous ressemblent. »

Si ne pas combattre les ennemis de la patrie est une honte pour le peuple, pour la noblesse c'est un crime.

— 187 —

Vous avez une soif insatiable des richesses : ce que vous cherchez pour être heureux est précisément ce qui vous empêche de l'être.

— 181 —

Les habiles gens ne haïssent personne, par une maxime de société aussi inébranlable qu'une maxime d'état.

Je n'aime point à faire des compliments de politesse, et, dans la crainte d'en faire trop, souvent je n'en fais pas assez.

Il y a des gens qui craignent de manquer d'esprit dans la conversation s'ils ne surprennent.

Dans les communautés, on boit chaud, on mange froid, on est mal couché, on est martyrisé par la cloche jusque dans son lit : si l'on parle en mangeant, on est regardé de travers.

Il faut éviter dans les nominations une préférence de pur goût et de pur penchant.

Un capitulaire a du bon sens; il n'en a plus en Chapitre (1).

1. « Il semble que les têtes des plus grands hommes s'étrécissent lorsqu'elles sont assemblées, et, que, là où il y a plus de sages, il y ait aussi moins de sagesse. »
MONTESQUIEU.

Que vous produit cette campagne? — Rien. — Quel agrément vous procure-t-elle? — Aucun, mais les chemins pour y arriver sont affreux; les importuns ne s'y hasardent pas, et je n'avais que de vos

CHAPITRE IV

DE L'HOMME.

J'ai vécu tout tremblant dans les agitations de la mer, et je meurs dans le port.

La joie a ses larmes.

Souvent, pour être trop sûr d'être aimé, on devient moins aimable.

L'amitié fait des heureux, et l'amour des misérables; cependant, pour absorber un cœur, la plus forte amitié ne vaut pas le moindre amour.

On tolère un refus; on ne pardonne guère un mépris.

Si les ennemis nous ont vaincus, c'est qu'ils étaient armés contre nous de nos crimes. Ce sont nos désordres qu'ils ont punis : pour n'avoir pas pleuré nos fautes, ils nous font pleurer nos pertes, nos maisons ruinées, nos champs désolés.

— 187 —

Vous avez une soif insatiable des richesses : ce que vous cherchez pour être heureux est précisément ce qui vous empêche de l'être.

— 183 —

Mon cœur cherche en vous une protection, un asile à son innocence : je suis fâché de vous être importun, mais je crains de vous paraître coupable.

Je travaille plus à réformer ma conduite que mon langage, à bien vivre qu'à bien parler.

Aristote dit que les grands hommes sont mélancoliques, et cite Platon, Socrate.

Pline dit : « *Aves minores sunt loquaciores;* » tels sont les serins, les rossignols, les chardonnerets. On n'entend guère crier les aigles : ainsi des hommes.

Voyez ce flatteur qui nous parle avec lenteur, avec douceur, avec grâce; c'est qu'il affile sa langue pour mieux piquer.

L'an 1558 moururent Charles V, Marie d'Angleterre, Henri II, Paul III. Joseph Scaliger ajoute : « et mon père. » Ces trois mots font apprécier... quoi? sa piété filiale? Non, son orgueil.

Mes bonnes gens de Vence trouvent du neuf dans les gazettes de l'année dernière.

Tous ont leur honneur, mais il y en a qui donnent meilleur poids que les autres.

Cet homme était devenu doux par la perte de son bien : un héritage inattendu a ramené la fierté sur

Que vous produit cette campagne? — Rien. — Quel agrément vous procure-t-elle? — Aucun, mais les chemins pour y arriver sont affreux; les impor-

son visage. Personne ne prend du tabac avec plus de hauteur, n'interrompt avec plus de confiance (1).

La victoire du disciple est la gloire du maître.

Je suis heureux du bonheur que je donne.

Pour inspirer de la peur, il ne faut pas en montrer.

Un jeune gentilhomme qui achète une charge militaire achète souvent l'honneur de se faire tuer.

Ce qui nous fait tant aimer les adulateurs, c'est qu'ils embellissent encore l'idée que notre amour-propre nous donne de nous-mêmes. Cette image, déjà flattée par notre orgueil, acquiert un nouveau charme par les traits qu'y ajoute la louange.

Ce savant, pour peu qu'on le presse, répand son érudition; c'est un vase rempli d'eau bourbeuse qui, à peine heurté, vous inonde.

A quelque chose qu'on l'occupât, on découvrait en lui un talent qu'on ne lui connaissait pas; dans cet homme rare une vertu nouvelle semblait naître d'un nouvel emploi.

1. « L'homme a bien peu de ressources dans soi-même, puisque il lui faut une disgrâce ou une mortification pour le rendre plus humain, plus traitable, moins feroce, plus honnête homme. » LA BRUYÈRE

— 187 —

Vous avez une soif insatiable des richesses : ce que vous cherchez pour être heureux est précisément ce qui vous empêche de l'être.

— 185 —

C'est un malheur pour les gens heureux de ne pas sentir leur bonheur; c'est un malheur aussi de le sentir trop.

Les femmes dépourvues de simplicité ont cela de commun avec les énigmes qu'elles cessent d'intéresser dès qu'elles sont connues.

Un homme qui a reçu un affront est maître de s'élever au-dessus de celui qui l'a outragé en lui pardonnant.

Il n'a plus rien, mais il mâche tout de même à vide.

Nous n'avons qu'un même cœur à deux : quelquefois pourtant l'un des d'eux veut avoir le sien à part et laisse l'autre se morfondre, affligé d'être seul.

S'il souffre, il est à plaindre, mais s'il est insensible, il n'a pas de joies (1).

Ma lettre est un peu longue, mais la main ne se lasse point quand le cœur la conduit.

Il se rend par son amour-propre ce qu'il sent bien qu'il ne reçoit plus du public

1. « Si la vie est misérable, elle est pénible à supporter; si elle est heureuse, il est horrible de la perdre : l'un revient à l'autre. »

LA BRUYÈRE.

— 176 —

Que vous produit cette campagne? — Rien. — Quel agrément vous procure-t-elle? — Aucun, mais les chemins pour y arriver sont affreux; les impor-

— 186 —

Vous m'êtes infidèle : je ne m'en irrite pas : ma vengeance est dans votre crime.

Quand on n'aime pas trop, on n'aime pas assez. L'amour profond est extrême, mais il court le danger d'importuner. Le jaloux aime davantage; celui qui n'est pas jaloux aime mieux.

Ce qu'on appelle les plaisirs n'est souvent qu'un ennui diversifié, et dissimulé par la gêne des devoirs et des bienséances.

Sa charité, plutôt que de manquer un seul misérable, allait jusqu'à répandre ses bienfaits sur ceux qui se supposaient de faux besoins. Les faux pauvres seront toujours plus rares que les véritables : d'ailleurs, le soleil de Dieu ne luit-il pas sur les méchants comme sur les justes? (1).

On est ennuyé des misères du monde qu'on en est encore avide.

L'âpre travail de parvenir à la gloire est un feu dévorant qui finit souvent en sombre fumée.

Les mauvais cœurs ne font pas cas des amis : ils ont raison; on ne souhaite pas les plaisirs qu'on est incapable de comprendre.

1. « Il vaut mieux s'exposer à l'ingratitude que de manquer aux misérables. » LA BRUYÈRE.

Vous avez une soif insatiable des richesses : ce que vous cherchez pour être heureux est précisément ce qui vous empêche de l'être.

Si on lui parle de plaisir, il est hors de lui. Sa passion le dévore, et il n'aime que ce qui fait son supplice. Il se dit misérable, et ne trouve jamais qu'il le soit assez ; à défaut de réalités, il a recours à des chimères pour se tourmenter. La haine de soi-même serait plus douce à l'impudique que ce terrible amour : ainsi, ô Dieu, vous punissez un cœur qui se refuse à vous : vous lui offrez un pain de froment; il préfère un serpent, pour parler comme l'Evangile.

Cet homme, à cinquante ans, a tout le feu de la jeunesse. Le printemps et l'automne règnent ensemble dans son cœur et lui donnent, l'un ses fleurs, l'autre ses fruits.

Me voici convalescent : le plaisir d'être est le seul que je ressente. C'est une seconde naissance : le monde nous paraît nouveau ; les fleurs de mon jardin, que je regardais avec nonchalance, me transportent d'une douce ivresse.

A la guerre, souvent la fortune fait d'un téméraire un héros.

Il se pare d'un grand bien quoiqu'il soit pauvre, et fait passer ses rêves pour des réalités. Il est riche en chimères.

Le plus écouté des hommes de goût suit ce prédi-

On trouve souvent de la folie chez les gens d'esprit, et une certaine sagesse de conduite dans un sot (1).

Un homme très aimé se fait haïr, comme le favori d'un roi.

Cette personne dévote, non seulement n'aime pas, mais elle hait d'aimer.

L'avare est moins riche de ce qu'il a que pauvre de ce qu'il désire (2).

La femme qui n'aime que les bagatelles est elle-même une bagatelle.

Commode fit abattre les têtes de toutes les statues d'Hercule pour leur substituer la sienne. Cela semble une monstrueuse folie, mais ceux qui dénigrent leurs rivaux en font autant.

Le Sultan Sélim aimait beaucoup le vin de Chypre, et comme les Chypriotes le lui vendaient trop cher, il leva une armée pour enlever l'île aux Vénitiens, et la prit en effet. Voilà ce qui peut décider un conquérant.

1 « On peut quelquefois faire paraître de l'esprit dans ce qu'on dit sans en avoir dans sa conduite. » LA ROCHEFOUCAULD.
« Il y a dans quelques hommes une certaine médiocrité d'esprit qui contribue à les rendre sages. » LA BRUYÈRE.

2. « S'il est vrai que l'on soit pauvre par toutes les choses que l'on désire, l'ambitieux et l'avare languissent dans une extrême pauvreté. »
LA BRUYÈRE.

1. « Il vaut mieux s'exposer à l'ingratitude que de manquer aux misérables. » LA BRUYÈRE.

Le plus souvent, ceux qui sont susceptibles de toutes les impressions n'en conservent aucune.

Un homme mécontent de nous est un mauvais dépositaire de nos secrets.

On est d'autant plus jaloux de son autorité qu'on manque du mérite nécessaire pour la faire respecter.

Les passions sont à l'âme ce que la nourriture est au corps, absolument essentielles : on n'en a que le choix.

Cet homme oblige en grondant : on s'acquitte à son égard en lui pardonnant son bienfait.

Il ne faut avoir d'espérances que celles que la raison peut approuver, et ne les appuyer pas sur des chimères.

Cet homme n'envisage les autres que d'un air froncé et sourcilleux : ses regards ne tombent sur le prochain qu'avec le caractère d'un dédain insultant; il semble dire sans cesse par la hauteur de ses manières : Je suis riche, j'ai une maison magnifique, ma campagne offre tous les délices. Hélas ! qu'on le dépouille de tous ces avantages, que lui restera-t-il?

Ne cherchez point à intéresser votre conscience à vos faiblesses.

Le plus écouté des hommes de goût suit ce prédi-

Un homme d'énergie contracte pour lui-même une certaine dureté qu'il étend aux autres (1).

Une jeune fille déclare bien plus aisément sa répugnance que son penchant.

Il est des peines de détail dont la répétition accable les âmes trop sensibles; elles sont comme frappées à mort sans qu'on voie leur blessure.

Cet homme a survécu à son honneur; il devait mourir plus tôt : en pleurant sa mort, on pleure sa gloire.

Le courage qui suffit pour pousser une grande fortune ne suffit point pour soutenir une grande adversité (2).

Si je dois souffrir seul, je cesse bientôt de souffrir.

De la pitié à la tendresse il n'y a qu'un pas, comme du babil à l'impertinence.

L'amour est une maladie du cœur avec délire et transport au cerveau (3).

1. « Un homme dur au travail et à la peine, inexorable à soi même, n'est indulgent aux autres que par un excès de raison. » LA BRUYÈRE.
2. « Il faut de plus grandes vertus pour soutenir la bonne fortune que la mauvaise. » LA ROCHEFOUCAULD.
3. « La plus juste comparaison qu'on puisse faire de l'amour, c'est celle de la fièvre : nous n'avons non plus de pouvoir sur l'un que sur l'autre, soit pour sa violence, soit pour sa durée. » LA ROCHEFOUCAULD.

1. « Il vaut mieux s'exposer à l'ingratitude que de manquer aux misérables. » LA BRUYÈRE.

L'abus de la liberté est le premier usage qu'on en fait. La jeunesse se révolte contre les conseils, elle se cabre sur son frein : on l'aime pourtant et on la plaint jusque dans ses égarements. On partage comme malgré soi son ivresse; je veux dire qu'on se souvient de soi-même, et qu'on espère tout du temps et de Dieu : elle saura réfléchir. Elle se livre, facile et présomptueuse, à toute la crédulité et à l'enchantement des apparences : un jour le voile se déchirera; elle aura le spectacle de son supplice et de son malheur. L'expérience lui rendra sensible l'instruction qu'elle n'a pas voulu recevoir de la vérité et des lumières des juges. Un jour nouveau se lèvera pour elle; ce qui lui paraissait digne d'absorber sa vie apparaîtra dans toute sa frivolité. Non, mon Dieu, nous ne désespèrerons pas de cette jeunesse : si pourtant elle échappait aux pièges; si nous n'avions pas à attendre sa résurrection, quel bonheur serait le nôtre!

Vous êtes un grand orateur, un grand poète, un grand musicien; vous seriez un grand guerrier si vous en aviez l'occasion. Voulez-vous que je dise tout en un mot? Vous êtes un grand charlatan.

Je me suis affligé avec vous dans vos disgrâces; devenu heureux, vous ne me faites aucune part dans vos prospérités. Vous vous entendez mal en partage : nous étions deux malheureux; vous êtes seul heureux.

Le plus écouté des hommes de goût suit ce prédi-

Par ces funérailles si éloignées de sa mort, il nous semble que nous l'avons perdu deux fois.

Le jour de votre naissance est pour moi une plus grande fête que le jour de la mienne ; celui-ci ne m'a donné que la vie, celui-là un ami.

A la foire, ce fanfaron a fait étaler les plus belles choses dans les plus belles boutiques. Il a marchandé de la vaisselle d'argent, des diamants : il a acheté un cure-oreille et une écuelle de bois (1).

Le flatteur, en louant, est plus animé que l'ami qui vous donne de véritables louanges.

Vieux, il est devenu cardinal, et il l'a désiré. C'est pour faire une réception plus magnifique à la mort qui s'approche de lui, c'est pour donner à la mort plus de choses à détruire. Il y aura plus de flambeaux à éteindre à son enterrement.

Il faut avoir dans le bonheur la modestie d'un homme indigent, et dans le malheur l'assurance d'un homme heureux.

Un homme ambitieux et d'un cœur élevé, grandi

1. « Quelques-uns achèvent de se corrompre par de longs voyages..., ils voient de jour à autre un nouveau culte, diverses mœurs. Ils ressemblent à ceux qui entrent dans les magasins, indéterminés sur le choix des étoffes qu'ils veulent acheter : le grand nombre de celles qu'on leur montre les rend indifférents. Ils ne se fixent point ; ils sortent sans emplette.

LA BRUYÈRE.

1. « Il vaut mieux s'exposer à l'ingratitude que de manquer aux misérables. »

LA BRUYÈRE.

au milieu de continuels périls, entêté des plus hardis desseins, ne voit rien où il ne puisse atteindre. Les évènements heureux ou malheureux souvent répétés étendent ses idées, fortifient son âme par des coups successifs, augmentent son ressort, et lui donnent ce degré d'énergie qui ne manque jamais de produire de grandes choses.

Les grandes âmes sont toujours sincères.

Ceux qui font tout ce qu'ils veulent font rarement tout ce qu'ils désirent.

Voici un homme qui m'est vraiment attaché, me dit-on. Oui, il l'est, mais non par les liens du cœur. Ce sont mes bienfaits qui me l'attachent, et non pas ceux d'hier, mais ceux de demain (1).

Le tailleur donne l'habit, l'éducation la bonne grâce (2).

Vous venez d'acheter de la noblesse. Elle est toute neuve; elle en durera plus longtemps : elle est toute reluisante; prenez garde de la salir!

Cette femme est folle comme son mari. Je les crois

1. « La reconnaissance de la plupart des hommes n'est qu'une secrète envie de recevoir de plus grands bienfaits. » LA ROCHEFOUCAULD.

2 « Quand il serait vrai, ce que plusieurs disent, que l'éducation ne donne point à l'homme un autre cœur ni une autre complexion, qu'elle ne change rien dans son fond et ne touche qu'aux superficies, je ne laisserais pas de dire qu'elle ne lui est pas inutile. » LA BRUYÈRE

Le plus écouté des hommes de goût suit ce prédi-

à l'unisson : la folie est double, mais le timbre est le même.

Ne vous enivrez pas de votre douleur; ne noyez pas votre raison dans les larmes.

On dit, littéralement et sans hyperbole, que certains microscopes grossissent cent mille fois les objets. Je ne sais, mais M. de Cagnes a, pour grossir ses mérites, un instrument encore plus extraordinaire; le malheur est que lui seul jusqu'à présent a pu s'en servir. Les autres n'y voient rien.

Le moindre mal présent nous ôte tout sentiment d'un bonheur dont, sans lui, nous jouirions. Mais, si la douleur ne doit que suivre, l'attrait du plaisir est si grand qu'on le prend malgré la menace. Montaigne dit : « Si le mal de tête qui suit l'ivresse la précédait, je ne m'enivrerais pas, mais il vient après. »

L'homme vit comme si son existence était un cercle autour duquel il pourra tourner sans cesse. — Hélas! elle n'est qu'une ligne bien droite et souvent bien courte du berceau à la tombe.

Un prince ayant reçu de la belle vaisselle en cadeau, la brisa aussitôt, pour éviter la colère qu'il aurait un jour en la voyant briser par ses valets. Excès de précaution!

— Combien de vaisseaux qui accumulent des pro-

1. « Il vaut mieux s'exposer à l'ingratitude que de manquer aux misérables. » LA BRUYÈRE.

visions pour un an de navigation et qui font naufrage presque en sortant du port! Ainsi de ceux qui amassent pour une longue vie et meurent bientôt.

Un bonheur, dès qu'il est acquis, perd de son prix et cesse de satisfaire. On semble oublier qu'on est heureux; on cherche encore à le devenir.

Je suis fort changé et maigri : si vous veniez, vous ne pourriez me reconnaître qu'à mon amitié.

La gloire militaire est comme les fleurs qui naissent au bord des précipices : on ne peut les cueillir sans danger.

La philosophie a fait beaucoup d'insensés, quelques sages, point d'heureux. J'en entends plusieurs qui y prétendent trouver une source de lumière et de force : cela n'est vrai que de la foi.

Il y a plus de constance à user la chaîne de notre vie qu'à la rompre (1).

Estimer un homme par ses dignités, richesses, beauté, habits, sans aller a son cœur, à son âme, c'est estimer une boîte par son damas, ses riches ornements, sans penser à ce qu'elle contient.

1. « La mort n'arrive qu'une fois, et se fait sentir a tous les moments de la vie : il est plus dur de l'appréhender que de la souffrir. »

LA BRUYÈRE.

Le plus écouté des hommes de goût suit ce prédi-

La reconnaissance doit faire de notre cœur une terre fertile qui rende plus qu'elle n'a reçu. Mais, hélas, lorsqu'un bienfait est au-dessus du retour, l'amour-propre est blessé, et la haine naît en nous quelquefois au lieu de l'amour. Ailleurs, l'ingratitude vient encore de l'amour-propre : on se persuade que le bienfait était dû à notre mérite. Si les ingrats étaient condamnés à quelque peine, tous les tribunaux du monde ne pourraient suffire à les juger. Les ingrats sont justement haïs, car ils dégoûtent du bien la vertu même, si elle n'est pas parfaite.

Voici le maître parfait : on trouve dans ses préceptes ce qu'on doit apprendre, et ce qu'on doit faire dans ses exemples.

Les fleurs les plus belles durent moins que les ronces : nos meilleures joies sont déjà flétries quand nos vieilles douleurs nous tourmentent encore.

Il avait le soin des vivres : ce qu'il avait d'intelligence s'est perdu dans les détails (1).

Pœcile établit des principes selon le besoin qui le presse, et, dès qu'ils commencent à l'incommoder, il leur en substitue de tout contraires. Il raisonne ainsi au jour le jour, et selon la passion qui est de tour à commander dans son âme (2).

1. « En France, nous n'élevons jamais les officiers dont la patience a langui dans les emplois subalternes : nous les regardons comme des gens dont l'esprit s'est rétréci dans les détails. » MONTESQUIEU.
2. « Cet homme dit et fait mieux qu'il ne sait : ce sont en lui comme

1. « Il vaut mieux s'exposer à l'ingratitude que de manquer aux misérables. » LA BRUYÈRE.

Un borgne eut l'œil crevé en jouant à la paume. Au lieu de gémir, il dit : « Bonsoir, messieurs » comme on fait quand la nuit est venue. Admirable courage sans doute, au milieu d'un si grand malheur. Je l'admirerais davantage si la vanité n'y apparaissait, dans l'envie de faire montre d'esprit.

Un bourgeois de Toulouse envoya son fils faire une retraite de dix jours aux Capucins pour demander à Dieu de l'éclairer sur le choix d'un état. A son retour, le jeune homme lui dit : « Mon père, Dieu m'a inspiré de me faire pénitent blanc. »

Il n'est pas sûr de prendre dans ses propres pensées la conduite à tenir dans les circonstances où il y a des règles établies.

Vous vous dites pressé de prendre un parti grave : eh bien ! attendez quand même ; réfléchissez et consultez ; on ne remédie à rien par l'impatience et la précipitation.

Un père à Vence dit à son fils : « Sortez de ma maison. » — « De votre maison, mon père, mais c'est ma maison. » « Ta maison, coquin, où as-tu trouvé cela ? » — « Dans votre cœur, mon père. » — « Ha ! coquin, tu dis vrai, s'écria le père en pleurant tout-à-coup, rentre, mon fils, et sois sage. » — Toujours la grâce d'un fils ingrat est dans le cœur de son père.

deux âmes qui ne se connaissent point, qui ont chacune leur tour ou leurs fonctions toutes séparées. »
LA BRUYÈRE.

Le plus écouté des hommes de goût suit ce prédi-

CHAPITRE V

DE LA PRÉDICATION ET DES PRÉDICATEURS.

Un tel prêche des sermons de Massillon, et cependant il a mal prêché. Bien volé ne profite jamais.

Certains prédicateurs sont comme ces dieux Termes qui montraient bien les chemins, mais n'y allaient jamais : ce prédicateur déréglé est si éloquent que, pour nous montrer les abîmes qu'il faut éviter et nous en faire connaître le danger, il se jette dedans. Il nous prêche par là de chercher une autre route : s'il ne s'offre pas comme un exemple à suivre, c'est au moins un exemple à éviter.

Ce moine qui court dans la lice des beaux esprits n'aura jamais d'autre couronne que celle de sa tonsure, et, s'il ne fait pas de meilleures œuvres, il ne sera pas béatifié.

Je crains de souiller la chaire par le détail des vices honteux.

1. « Il vaut mieux s'exposer à l'ingratitude que de manquer aux misérables. » LA BRUYÈRE.

pour parvenir. On lui a dit : « Prenez le petit côté des choses. » Il a répondu : « Mon indigence n'est pas une vocation. »

On m'a volé un sermon! — Je me dresse : « Vous n'êtes pas volable, mauvais prédicateur! »

Le personnage d'un nouveau prédicateur trop annoncé est embarrassant et difficile à soutenir. Le public s'attend à quelque chose de si grand qu'il est rare qu'on y atteigne. L'orateur est la victime de l'attente publique et des louanges exagérées de ses amis. Rarement la réalité égale l'idée qu'on s'en est faite : on est déçu devant les pyramides d'Egypte.

Allez, ennuyeux que vous êtes, prêcher dans une chaire, si vous n'êtes pas trop incommode pour ceux que vous avez fatigués, et si vous ne leur êtes pas devenu inutile d'avance à force d'importunité.

Ses auditeurs étaient suspendus et immobiles devant lui; la beauté de ses discours semblait enchaîner leur attention, leur esprit en touchant leur cœur. On trouvait une espèce de charme à l'écouter : quand il avait fini, on regardait encore la chaire où il avait parlé.

On oublie aisément un prédicateur qui ne prêche plus : la réputation est un feu léger prêt à s'éteindre faute d'aliments continuels.

Le P. Bourdaloue est admirable; les autres orateurs plient devant lui.

Le plus écouté des hommes de goût suit ce prédi-

cateur; sa présence est le sceau du mérite de l'apôtre.

Après mon sermon du *Prodigue*, désespéré, vous voulez abandonner la chaire. Attendez, et écoutez mon *Lazare;* vous prêcherez.

Ce prédicateur est tout tempestatif et foudroyant : il semble qu'on voie toujours la mer irritée ou le ciel en feu. L'épouvante du pécheur peut finir en moquerie.

Les sermons imprimés sont moins estimés que les prêchés; ce sont comme les cendres froides du prédicateur; c'est son cadavre étendu sur le papier. La plume pour nous vaut toujours moins que la langue.

On dit quelquefois dans les sermons : « Suivez-moi, cher auditeur, pieux auditeur. » M. Griffet dit un jour par méprise : « écoutez-moi, rare auditeur. » On s'en égaya beaucoup.

Propos d'un prédicateur : « A force de travail, je suis pourvu maintenant : j'ai amassé assez de sermons pour être paresseux le reste de ma vie.

Quand Dieu m'envoie prêcher aux courtisans, il me semble que je l'entends me dire comme à Moïse : « *Loquere ad petram, et illa dabit aquas.* »

Ce sermon est nouveau. — Oui, si notre homme

pour parvenir. On lui a dit : « Prenez le petit côté des choses. » Il a répondu : « Mon indigence n'est pas une vocation. »

l'a pris, c'est à une source où personne n'a encore puisé.

Un Capucin qui criait à tue-tête ayant vu une bonne femme qui fondait en larmes à son sermon, fut heureux de l'effet qu'il avait produit sur elle et voulut l'interroger : « Bonne femme, dites-moi quel « est l'endroit de mon sermon qui vous a si fort « émue? » — « Ah! mon père, il y a huit jours que j'ai « perdu mon pauvre âne, et, en vous entendant, je « croyais l'entendre encore. Vous me rappeliez si « bien ma bête que j'en pleurais de regret. » Capucin, mon ami, cela t'apprendra!

En entendant certains orateurs, j'ai souvent pensé au mot de Cicéron : « Ceux qui, ne sachant point « parler naturellement, crient toujours, ressemblent « aux boiteux qui vont à cheval puisqu'ils ne peu- « vent aller à pied. »

Le Père Massillon, devenu évêque, a laissé éteindre le flambeau qu'il portait ou en a caché la lumière.

Vous êtes pasteur, et vous ne prêchez pas. Vous ne pourrez pas dire au souverain Juge le mot de l'Écriture : « *Domine, nescio loqui;* » à défaut de talent, vous pouviez avoir la foi et le zèle.

CHAPITRE VI

DE L'ESPRIT HUMAIN ET DES OUVRAGES DE L'ESPRIT.

Je croyais ne faire contre lui qu'une lettre, mais l'abondance de mes griefs a suppléé à ma stérilité, et, comme ceux qui descendent dans une vallée, j'ai plus de peine à me retenir qu'à continuer ma course.

Un esprit accablé d'affliction est bien loin du nerf qu'il faut pour écrire.

Il y a un extrême plaisir à voir deux académiciens disputer à qui se dira des injures en meilleure forme. Je n'ai pas senti d'impatience à les entendre. Nos écrivains sont en armes; c'est une espèce de tournoi d'esprit. Le procès sera long, car le Parlement ne peut pas connaître de ces matières pour les juger.

J'ai dans ma terre trois ou quatre chênes si gros que seuls ils forment une forêt. Ainsi quelques génies comptent pour une nation.

Ce docteur sent de loin les bons livres, comme un chat une souris.

pour parvenir. On lui a dit : « Prenez le petit côté des choses. » Il a répondu : « Mon indigence n'est pas une vocation. »

Il fit cet ouvrage dans sa vieillesse : aussi n'est-ce que la lie de son esprit.

Le P. Malebranche a été l'un des premiers et des plus zélés apôtres du cartésianisme, mais il ne l'a point suivi pas à pas : après avoir parlé par commission, il voulut le faire pour son compte.

Les plagiaires, pour cacher ce qu'ils ont pillé d'un auteur, en parlent mal les premiers : c'est assassiner un homme après l'avoir volé.

Je n'aime pas à essuyer les dégoûts attachés aux in-folio, ni ceux qui me présentent une compilation aride de noms et de dates; j'aime mieux ceux qui soulagent ma mémoire au lieu de l'accabler, et qui m'offrent quelque attrait qui puisse intéresser mon cœur.

Sous prétexte d'embellir la nature, on lui ôte ses charmes, sa belle naïveté. C'est une beauté fardée qui donne du dégoût; on affiche une précision qui dégénère en sècheresse.

La prose seule est le langage du cœur; la poésie n'est que celui de l'esprit.

Les grands poètes, quand ils sont morts, deviennent eux-mêmes sujet de poésie.

Les noms des auteurs médiocres sont comme écrits sur le sable; en un jour, ils ont disparu.

Il faut suivre les pas de la nature, la peindre, la copier; il ne faut pas la couvrir du voile affecté de la parure. Plus elle est simple, plus elle est belle. Tout ce qu'on y ajoute nuit à sa beauté.

Un habile écrivain trouve des beautés sans les chercher, les répand sans les prodiguer, est élégant sans parure, simple sans familiarité, ingénieux sans travail, original sans affectation. Il marche d'un pas égal, quoique varié; il entraîne et retient ceux qui l'a entraînés.

Dans le monde tel qu'il est, les talents sans appui sont comme des plantes hors de la terre : ils ne s'élèvent pas; ils périssent.

L'esprit ne s'apprend pas.

On relègue impitoyablement les traducteurs dans la classe des esprits subalternes, mais si la nature leur a refusé le mérite de penser, pourquoi leur refuserions-nous celui de donner une vie nouvelle aux pensées d'autrui? (1)

Dans la critique du *Cid*, l'Académie dit : « La cri-« tique qui retranche quelque chose des ouvrages « des meilleurs auteurs leur est utile en les mettant

1. « Il y a des esprits, si j'ose le dire, inférieurs et subalternes, qui ne semblent faits que pour être le recueil, le registre ou le magasin de toutes les productions des autres génies. Ils sont plagiaires, traducteurs, compilateurs; ils ne pensent point, ils disent ce que les autres ont pensé. » La Bruyère.

pour parvenir. On lui a dit : « Prenez le petit côté des choses. » Il a répondu : « Mon indigence n'est pas une vocation. »

« en état de faire encore mieux. » On coupe à la vérité quelques branches de leurs lauriers, mais pour les faire mieux pousser.

Dans la critique littéraire, on doit toujours séparer l'auteur de l'homme. Il peut être bon sans être habile : autre l'esprit, autre le cœur.

Cet homme est le fermier général de l'esprit : il en a le privilège exclusif ; lui seul peut en donner ; on n'en a que par son ordre.

S'il s'agit de juger une tragédie, la partie du sentiment a beaucoup de connaisseurs, la partie de l'art en a peu ; la partie de l'esprit en a trop. Celui qui n'a que de l'esprit trouve plat ce qui n'est pas senti, celui qui n'est que sensible trouve froid tout ce qui n'est que pensé ; celui qui ne connaît que l'art ne fait grâce ni aux pensées ni aux sentiments, dès qu'on a péché contre les règles. Les auteurs traitent de bornés ceux qui ne sont pas frappés de leurs idées, d'insensibles ceux qui ne sont pas émus, de pédants ceux qui invoquent les règles de l'art.

Racine disait : « Ce qui me distingue de Pradon, c'est que j'écris mieux que lui. » Le coloris est en effet une des grandes parties du peintre.

Dans l'histoire, il faut découvrir les ressorts qui font agir les hommes. Elle est alors un corps plein

de vie, et les actions y conservent toute la chaleur de la passion dont elles sont les effets.

La simplicité de l'expression est comme une ombre qui rend plus vive la lumière d'une forte pensée : c'est le clair-obscur de la peinture. Le soleil, sortant d'un nuage, frappe subitement nos yeux avec plus d'éclat. Le contraste surprend : tout ce qui est inattendu produit un ébranlement.

Cet auteur vend ses pensées pour l'impression comme un paysan ses fruits : Duguet en donne de meilleures pour rien.

Je ne condamne pas le savoir dans les femmes, mais seulement l'étalage, et cette affectation du bel esprit, pitoyable chez déjà les hommes. Une Dacier marche à côté des hommes les plus remarquables de son siècle : « Elles font, dit saint Evremond, infidélité à leur sexe en prenant le mérite des hommes ; elles usurpent. » Cependant, il n'y a pas pour elles de loi salique qui les exclue de l'empire des lettres.

Ce style est coupé, décousu, mais les lambeaux en sont précieux : c'est d'ailleurs un éloge dont il est dangereux de se contenter.

Boileau marche toujours l'équerre à la main : ses œuvres forment un total régulier et uniforme.

Jamais une lettre n'a la chaleur de la conversation.

— 209 —

pour parvenir. On lui a dit : « Prenez le petit côté des choses. » Il a répondu : « Mon indigence n'est pas une vocation. »

— 207 —

Voici un style alambiqué : plusieurs feignent de l'entendre; c'est pure vanité de leur part. Molière a connu le précieux, mais ce n'a été que pour s'en moquer.

La dernière tragédie de Voltaire est parsemée de maximes : elle ressemble à ces cloîtres de couvent dont les murailles sont tapissées de sentences, mais ce n'est pas la même chose.

Dans le sujet de cette tragédie, des mariages, des divorces, des combats, des trahisons. Dieu, quel échafaudage, et jusqu'où va s'élever cet édifice immense !

Lorsqu'on entend attribuer un mérite littéraire à un homme de qualité, on est dur à la persuasion, et on prête plus volontiers l'oreille aux contradicteurs. M. de Rennes a représenté M. le cardinal de Rohan sur toutes les scènes du monde.

Cet auteur est aimable; il a un style léger, des pensées riantes : il compose ses écrits en se jouant, comme une femme fait des nœuds.

M. de Fontenelle a de graves défauts, mais il a aussi des talents vainqueurs des années : elles ne prennent pas sur lui.

L'imagination d'Homère entraîne celle du lecteur, que dis-je? Ce n'est plus un lecteur; il voit ici, là il

écoute; la marche du vers peint celle de l'armée : « Les Grecs, dit-il, se répandent comme un incendie qui met en fuite l'univers. » L'Iliade est un fleuve toujours coulant à pleins bords, dont le cours nous entraîne avec autant de douceur que de rapidité.

Le goût précède le jugement qu'il devrait suivre.

Il faut renouveler par les lectures le fond de notre esprit qui s'épuise vite; une intelligence qui compte uniquement sur elle-même est bien présomptueuse et ne tarde pas à éprouver sa faiblesse.

L'art de mettre un rapport sensible entre l'expression et l'objet donne au style un agrément infini.

Cet avocat m'ennuie, dites-vous. — C'est un droit de son état.

Cet homme essaie de gagner sa vie en faisant des vers à la louange des dames, mais la pratique ne donne pas toujours; il meurt de faim. Il n'est plus à Paris de poètes à cachet comme les maîtres de danse; la poésie ne tient pas ce qu'elle semble promettre. Celui-ci d'ailleurs ne se contente pas de ses petites rimes; il a de grandes vues sur le théâtre. Il le regarde comme le port toujours ouvert à qui peut y aborder, mais la navigation n'est pas libre. Il espère; il est entêté des fortunes littéraires : il voudrait en acquérir une sans tourner le dos à l'honneur et ne louer que ce qui est louable, puisqu'il faut louer

pour parvenir. On lui a dit : « Prenez le petit côté des choses. » Il a répondu : « Mon indigence n'est pas une vocation. »

On a besoin de nouveau dans la comédie : pour rire, il faut être surpris.

Molière a forcé nos comiques de se jeter dans le bel-esprit, par impuissance de copier son naturel. Ses pièces sont d'un grand génie : il est le peintre fidèle et brillant des mœurs du siècle. Son esprit est fin, épuré; c'est la raison ornée. Quelle abondance d'heureux tours! que de détails charmants! Quelle aisance dans sa versification! quels coloris dans ses tableaux, mais surtout quelle vérité, quelle vie!

Le mérite d'Horace est de réunir la finesse et le sentiment. Il sème ses ouvrages de traits flatteurs pour ceux auxquels il les adresse : ses louanges conservent un air de naturel et de simplicité qui leur donne tout leur attrait, et qui est bien au-dessus de la finesse dont on les pare. On sent que ses portraits sont fidèles ; il loue ses amis, car l'amitié sait louer; à l'égard de ses protecteurs, il exprime le respect et la reconnaissance du cœur. Il sait mille façons de trouver ces louanges détournées qui plaisent davantage.

Il eut dès cette vie la gloire que la plupart des grands hommes n'obtiennent qu'après leur mort. Il n'eut pas besoin de l'éloignement des siècles et de la

ouvrier; une fleur de nouveauté qui empêche que la violence du temps en ternisse l'éclat, comme s'ils

postérité pour se faire rendre justice. Sa renommée ne doit rien au temps; d'avance, l'univers le déclara grand; il se vit lui-même tel qu'il restera dans tous les siècles. Son nom?

Voici qu'on imprime les sermons du père Massillon, mais il est mort. Que vos ouvrages vivent avec vous d'abord, s'ils doivent vivre. Je méprise une gloire posthume : « *Cineri gloria sera venit.* »

Voulez-vous acheter le nouveau livre de cet auteur? —Mais j'achèterais son silence, s'il se vendait! — Je suis bien de l'avis de Martial.

Un mauvais auteur est en sûreté; il n'y a pas d'honneur à l'attaquer : *Nihil est securius malo poetâ.*

Un ouvrage est-il l'œuvre d'un homme de qualité, d'un académicien, d'un ami, ne considérez pas ces circonstances étrangères; jugez-le par son prix intérieur.

Il y a, pour la réputation des auteurs, un certain temps de maturité qu'il faut savoir attendre : celui-ci, homme de mérite, paraîtra plus grand dans le siècle à venir.

Les bons livres sont plus chers : les libraires vendent la réputation des auteurs.

acquerir une sans tourner le dos à l'honneur et ne louer que ce qui est louable, puisqu'il faut louer

Cet écrivain irrité ne fait plus que suivre sa plume échauffée.

Ce que vous lisez tout haut, c'est mon ouvrage. J'en suis flatté, mais, dès que vous le lisez mal, il commence à être à vous.

Ce jeune homme que vous vantez tant n'est encore que le commencement et la matière d'un poète; on voit dans ses œuvres les parties naissantes et à demi-animées d'un corps qui se forme. On voit seulement la source de ce que vous appelez un fleuve de poésie, et elle est trouble encore; il s'est formé près d'elle un marais qui l'empêche de couler.

Annibal Caro a traduit l'Enéide en italien, et on assure que la traduction surpasse l'original en vivacité et en force; les Anglais ont fait la même traduction, ainsi que celle d'Homère et de Lucrèce, avec un grand succès. Nos traductions ne sont pas si belles : notre justesse, notre exactitude éteint dans ce travail le feu de notre imagination et empêche les hardiesses de notre génie; à force de précision, nous sommes froids et secs.

Dans les harangues de l'Académie, toujours Richelieu, toujours Séguier, toujours le Roi! Comment sur une seule tige, quelque féconde qu'elle soit, enter tant d'espèces diverses!

Cet auteur ne résout aucune des difficultés qu'il

rouvrier; une fleur de nouveauté qui empêche que la violence du temps en ternisse l'éclat, comme s'ils

propose. Il est comme le soleil de mars qui n'a pas la force de résoudre les vapeurs qu'il élève.

La galanterie était cérémonieuse dans les anciens romans; c'étaient des conversations interminables et apprêtées; elles faisaient bâiller le petit dieu qui ne pouvait se défendre de mélancolie; c'était le nourrir de rien. Aussi en France il a repris chair; il a quitté le Forez pour la Bourgogue, et on boit en compagnie du vin généreux.

Il y a des gens adroits. Voici un homme qui a d'abord mis tous ses soins à répondre aux objections. Il ne l'a pu : alors, voyant qu'il ne faisait pas bon dans un tel poste, il l'a abandonné et s'est jeté sur des sujets communs et vagues : on ne le contredira plus; il ne dit rien.

Despréaux, qui estimait beaucoup Rabelais, disait que chez lui on voit la raison habillée en masque.

Faire passer d'une langue étrangère dans la nôtre un bel ouvrage et le faire avec bonheur, c'est mériter du public la reconnaissance due à un voyageur qui apporte dans sa patrie une fleur rare des pays lointains.

Platon trouva l'art du dialogue intéressant, animé, offrant toutes les grâces d'un combat d'esprit, toute la force d'un jugement contradictoire.

acquérir une sans tourner le dos à l'honneur et ne louer que ce qui est louable, puisqu'il faut louer

Mme de la Vallière avec la femme de chambre, et à lui aider. Une nouvelle domestique étant survenue, elle

Les traducteurs mettent leurs originaux au-dessus de tout. M. de Sacy l'a dit dans sa préface de Pline : tout traducteur paie à son auteur un tribut de prétérence ; il a pour lui une tendresse filiale, mais les exagérations n'en sont pas respectables comme celles de la piété d'un enfant envers son père. Le bon goût ne doit jamais perdre ses droits.

Les censeurs des livres sont longtemps à lire les ouvrages et à les remettre aux auteurs pour l'impression : ils sont comme le Caron de la fable ; il ne peut passer les gens que l'un après l'autre. Ces âmes savantes attendent de longues années le moment de leur délivrance et le bonheur de parvenir aux Champs-Élysées.

Quoique les beautés naturelles soient préférables à celles de l'art, ce n'est pas le goût du siècle. Rien ne plaît de ce qui ne coûte rien.

Un peintre grec se glorifiant de faire en peu de temps beaucoup de tableaux, Zeuxis lui dit : « Pour moi, je me glorifie de travailler avec lenteur. » La promptitude ne donne pas aux ouvrages une grâce solide ni une beauté parfaite, mais bien le temps associé au travail et à l'habileté. Les ouvrages des grands maîtres ont encore la fraîcheur de la jeunesse, comme s'ils ne faisaient que sortir des mains de l'ouvrier ; une fleur de nouveauté qui empêche que la violence du temps en ternisse l'éclat, comme s'ils

propose. Il est comme le soleil de mars qui n'a pas la force de résoudre les vapeurs qu'il élève.

avaient en eux un esprit toujours rajeunissant et une âme exempte de vieillesse.

Ce livre n'est pas de ceux dont les titres pompeux remplissent de vaines espérances ; l'auteur ne promet qu'une partie de ce qu'il donne, et, plus sincère que les autres, il est aussi plus habile.

Les efforts d'esprit déplaisent dans un ouvrage : le lecteur croit toujours qu'on veut lui ravir son admiration ; c'est un hommage qu'il entend rendre à son heure.

Les ouvrages posthumes ne sont souvent que des enfants à demi-formés qui font peu d'honneur à leurs pères. On n'a pas assez de respect pour ces reliques.

A la Sorbonne, l'habitude quotidienne de voir de bons esprits ne laisse d'admiration que pour les plus rares.

Les libraires pèsent les livres plus à la main qu'au jugement.

J'écris en style concis; je ménage mon papier comme s'il était de feuilles d'or.

Mme de la Vallière avec la femme de chambre, et à lui aider. Une nouvelle domestique étant survenue, elle

CHAPITRE VII

SOUS LOUIS XIV ET SOUS LOUIS XV.

Dieppe, si bien bâtie, doit son embellissement au bombardement qui l'a réduite en cendres : Voilà de quoi encourager les héros !

M. Palaprat, Toulousain et poète, était attaché au grand prieur de Vendôme, qui souvent n'avait pas d'argent et auquel il reprochait très familièrement ses défauts. M. de Catinat lui dit : « Palaprat, je crains que le prince ne souffre enfin impatiemment vos libertés. » — « Rassurez-vous, monsieur, répondit Palaprat, ce sont mes gages. »

Ce Palaprat disait un jour, en dînant chez M. de Catinat, et en arrêtant ses yeux sur lui : « J'aimerais beaucoup un général qui, après avoir gagné une bataille, viendrait tranquillement et simplement jouer aux quilles. » — M. de Catinat ajouta : « Je ne l'estimerais pas moins si c'était après l'avoir perdue. »

Il n'en coûta que des oignons au roi d'Egypte pour

propose. Il est comme le soleil de mars qui n'a pas la force de résoudre les vapeurs qu'il élève.

construire ces fameuses pyramides : c'était le salaire des ouvriers. Il en a coûté davantage à Louis XIV pour bâtir Versailles ; la France le sait.

Sous Louis XIV, on laissa un jour très longtemps dans l'antichambre un ambassadeur d'Espagne debout sans le faire entrer. Il s'assit sur son manteau. Après l'audience, on lui dit qu'il oubliait son manteau. « L'ambassadeur d'Espagne, répondit-il, n'a pas accoutumé de porter lui-même son siège. »

Le P. Malebranche nous disait : « Il n'y a pas loin « de badaud à nigaud. Un jour, je passais sur le « Pont-Neuf. Un charlatan nous dit : Messieurs, « demain je vous ferai voir un effet surprenant de « mon baume. Regardez ce coq : je lui couperai la « tête devant vous ; ensuite je rejoindrai la tête à son « cou en oignant l'un et l'autre de mon onguent, et « d'abord vous entendrez chanter ce même coq. » Je « me rendis caché sur le Pont-Neuf où se trouvèrent « dix mille âmes. Le charlatan y distribua un nombre « infini de petits paquets de son orviétan. Les mou- « choirs volaient de toutes parts, et il faisait lente- « ment ses distributions. Sur le soir, il nous dit : « Messieurs, il est bien tard pour l'opération que je « vous avais promise : les coqs ne chantent pas au « soleil couchant, et demain l'almanach nous menace « de la pluie. A demain cependant. » On accourut encore ; le théâtre était abattu, et le drôle parti pour Rouen. Que de nigauds ! se dit à lui-même le P. Malebranche.

Mme de la Vallière avec la femme de chambre, et à lui aider. Une nouvelle domestique étant survenue, elle

Louis XIV ayant dit à la reine sa mère qu'il voudrait donner son sang pour la soulager : « Ah ! mon « fils, répondit-elle, ce n'est pas souffrir que de souf- « frir avec tant de consolation ! »

M. de Clermont, évêque de Noyon, qui ne voulait jamais louer que des gens de qualité, n'ayant rien dit de M. Dancourt, auquel il succédait à l'Académie, la compagnie l'obligea d'en parler avantageusement dans le compliment qu'il fit imprimer.

Louis XIV voyant M de Cavoye et Racine se promener souvent ensemble, disait : « Je crois que « Cavoye devine un bel esprit, et Racine un fin cour- « tisan. »

A Lunéville, il y a un Père Jésuite nommé Du Motet qui tire pour ses pauvres du roi Stanislas beaucoup d'argent. Ce prince, apercevant à son dîner un peintre qui tâchait de prendre ses traits, lui dit : « Vous aurez beau faire ; je vous défie de m'attraper aussi bien que le P. du Motet que voilà. »

Les Anglais regardaient à Londres nos comédiens français comme des avant-coureurs de la conquête que la France méditait de leur pays. Ces gens-là ne comptent pas avec le ridicule.

Un fameux savant de Wittemberg écrivit à M. Languet, curé de Saint-Sulpice, en lui adressant un de ses ouvrages, et mit sur l'adresse de la lettre :

propose. Il est comme le soleil de mars qui n'a pas la force de résoudre les vapeurs qu'il élève.

« *Incantatori Sulpiciano.* » « A l'enchanteur de Saint-Sulpice. » Il faisait allusion à la merveilleuse industrie de M. Languet pour bâtir son église.

Si, dans les siècles précédents, il y avait eu un Bossuet, on n'aurait vu s'élever aucune terrible hérésie. L'Eglise, l'Etat n'auraient pas pleuré leur tranquillité troublée; les peuples n'auraient pas été désolés par le schisme, par la ligue. Un seul homme aurait terrassé le monstre : Dieu ne l'a pas permis.

Etant avec M. de Cambrai et chez Rigaud devant le portrait, je regardai le prélat : « Que regardez-vous? » me dit-il. Alors, montrant la peinture : « Je me demande lequel, de celui-ci ou de vous, est M. de Cambrai. » Rigaud ne se tenait pas d'aise.

On appelait M. de Turenne un grand homme : depuis la campagne de France, il ne fut plus que Turenne, et après sa mort, il a prêté son nom à tous les héros de la guerre. On dit : « C'est un Turenne. »

Quand il attaque, c'est un Condé; quand il se retire glorieusement, un Turenne; quand il écrit, un César. Depuis cette grande bataille où il a réuni tous les talents, à qui ressemble-t-il? A lui-même et à lui seul.

S'il est un homme qui soit fait sur le modèle des magistrats les plus éclairés et les plus équitables; s'il en est un qui soit secret sans défiance, bon sans

Mme de la Vallière avec la femme de chambre, et à lui aider. Une nouvelle domestique étant survenue, elle

faiblesse, intègre sans rigueur, libéral sans prodigalité; si quelqu'un est appliqué, religieux, incorruptible; celui-là, c'est d'Aguesseau.

Il passa pour mort : on entendit partout des cris de douleur. Il jouit vivant de ces éloges sincères qu'ordinairement la mort seule arrache, dans le silence des passions. Il s'anima à les mériter par de nouveaux bienfaits; il sentait une joie profonde d'avoir pu éprouver les cœurs des hommes et de les avoir trouvés reconnaissants : l'erreur même des peuples était le gage de leur sincérité.

Un courtisan dit au roi qui regardait un bel arbre : « Sire, c'est M. de Villars qui l'a planté après sa pre- « mière victoire. Il est toujours fier, mais il me « semble que depuis un instant il est devenu plus « vert encore. »

Qui ne sait la réponse ingénieuse que fit le prélat au prince à l'époque où celui-ci entra en Provence : « Je vais, dit le général ennemi, prendre Toulon ou « y périr. » — « Et moi, dit l'évêque, je vais deman- « der à Dieu que ni l'un ni l'autre n'arrive. » Son vœu fut exaucé, et mieux encore qu'il n'avait osé l'espérer. La paix fut rendue à l'Europe.

Dans le portrait du roi en pied, grand comme nature, peint par Vanloo, l'harmonie des couleurs produit autant d'agrément à l'œil que la belle attitude représente à l'esprit de grandeur et de noblesse. La

propose. Il est comme le soleil de mars qui n'a pas la force de résoudre les vapeurs qu'il élève.

richesse de l'armure est rendue avec tout son éclat; elle est plus beau fini sans être froide; la couleur rouge du tapis ne reçoit ses oppositions que d'elle-même, et n'en exprime pas moins toutes les vaguesses de l'air qu'on peut attendre du pinceau.

Qui dit bien-aimé de son peuple dit grand : vaincre les cœurs est le plus doux et le plus beau des triomphes.

Une Carmélite ayant demandé à la reine Marie-Thérèse si, avant d'être mariée, elle n'avait eu en Espagne d'inclination pour personne : « Non, ma mère, répondit-elle; il n'y avait point de rois. »

Aux obsèques de Charles IX, le Parlement, après le dîner, fit commander à M. Amyot, grand aumônier, de venir dire les *Grâces,* comme devant le roi : M. Amyot refusa. Ainsi, après le dîner des obsèques de Louis XIV, le premier président de Mesme donna un ordre semblable au cardinal de Rohan, grand aumônier, qui n'obéit pas non plus.

Le cardinal de Richelieu ne promettait rien et faisait plus que s'il avait promis; Mazarin promettait beaucoup et ne tenait rien.

Louis XIV ayant appelé Mignard pour faire son portrait, lui dit : « Mignard, vous me trouverez vieilli. » — « Il est vrai, Sire, répondit le peintre, « que je vois plus de victoires sur votre visage. »

Mme de la Vallière avec la femme de chambre, et à lui aider. Une nouvelle domestique étant survenue. elle

M. Toutun, partisan, fut joué à la comédie. L'actrice disait : « J'ai un mari bourru, avare, misanthrope, jaloux » et l'acteur répliquait : « C'est tout un. » Cette plaisanterie revenait à plusieurs reprises : « Qu'aimez-vous le mieux d'un chien qui toujours aboie ou d'un chat qui toujours égratigne? » — C'est tout un. » — « Lequel préférez-vous, d'un voleur ou d'un usurier? « C'est tout un. » — M. Toutun se plaignit et voulut faire un procès, mais le premier président lui dit : « Monsieur Toutun, le meilleur expédient que je sache, c'est de faire en sorte qu'on vous appelle désormais Toutautre. »

Scène sur le Pont-Neuf. Arlequin, soi-disant médecin de la Chine, veut vendre un remède qu'il dit excellent. Il est composé de six purs rayons du soleil concassés avec des cailloux de la Champagne pouilleuse; il en fait faire des paquets : « Ceux qui en prennent, s'écrie-t-il, sont sûrs qu'il leur vient de l'argent. » Un homme veut en acheter à 24 sous le paquet. Arlequin prend un peu de remède, ensuite il prend l'argent, et, montrant la pièce de vingt-quatre sols : « Voyez le merveilleux de mon remède : il m'a déjà fait venir ceci. »

Au siège de Luxembourg, un boulet de canon ayant emporté la table sur laquelle le prince de Conti écrivait, il dit froidement : « Apportez-m'en une autre » et il continua.

propose. Il est comme le soleil de mars qui n'a pas la force de résoudre les vapeurs qu'il élève.

Comme Louis XIV allait à la messe, un officier blessa légèrement le roi à la jambe du bout de son épée. C'était un courtisan. Le roi lui dit sèchement : « Je suis bien malheureux; votre épée n'a jamais fait « de mal qu'à moi. »

Un flatteur ayant loué le roi Victor, qui n'avait encore que treize ans, d'une action assez indifférente, le jeune prince lui répondit avec humeur : « Je le sais; les souverains font tout bien. »

M. Fléchier disait à ses parents avides : « Je n'ai « garde de mêler l'argent sacré avec le profane ; l'un « se souillerait, et l'autre ne serait pas purifié. Cela « me porterait malheur. »

« Oui, dit le roi à Marsan, cette année me fut « heureuse. Je perdis trois hommes que je ne pouvais « souffrir, Louvois, Seignelay et la Feuillade. » Ce discours alarma les courtisans : on ne sait avec le roi si l'on est digne d'amour ou de haine.

Le maréchal de Vivonne, élevé à cette dignité par pure faveur, dit à M. d'Aubigné, frère de Mme de Maintenon, qui payait une grosse somme d'argent après le jeu : « Il n'y a que M. d'Aubigné qui puisse sur-le-champ payer une telle somme. » « C'est, répondit celui-ci, que j'ai reçu, moi, le bâton « en argent. »

Louis XIV aimait à balayer l'appartement de

Mme de la Vallière avec la femme de chambre, et à lui aider. Une nouvelle domestique étant survenue, elle demanda au roi cent écus pour lui permettre de faire l'appartement avec elle. — « C'est trop cher, répon- « dit Louis XIV. » Elle répliqua hardiment : « Ha ! « Sire, vous aimez et vous marchandez ! » — Le roi rit beaucoup et lui fit donner deux mille livres.

L'évêque de Valence et M. de Pile demandant à la fois leur congé au Prince de Conti, le prélat lui dit : « Monseigneur, votre maison va rester sans croix ni « pile. » Il fut nommé premier aumônier du prince.

Lorsque le cardinal de Bouillon eut la parole du roi pour la grande aumônerie, on fit des cordons bleus. Le cardinal demanda d'être commandeur. On lui fit entendre qu'il le serait bientôt par sa charge. Il répondit qu'il suppliait qu'on le fît auparavant, et dit qu'il ne lui convenait point d'être commandeur par sa charge, étant d'une assez grande maison pour avoir ce titre par sa naissance; et il obtint cet honneur. Misère!

Quand on représenta pour la première fois la *Marianne* de Voltaire la veille des Rois, au moment où Marianne buvait à la coupe empoisonnée, quelqu'un du parterre ayant crié : « *La reine boit!* » toute l'assemblée éclata de rire. On ne put continuer et la pièce tomba. Voltaire choisit ensuite une autre sorte de poison et supprima la coupe : la pièce réussit.

la Mère du Sauveur. Quelle médiatrice pour les États chrétiens ! Celui qu'elle protégeait obtint enfin du ciel l'objet de

M. d'Uxelles défendit très bien Mayence. Pendant le siége, il y eut secrètement des propositions de paix, et M. de Louvois manda à M. d'Uxelles de défendre plus mollement la place; il prescrivit même de se rendre lorsqu'on attaquerait le chemin couvert. Il le fit, et, quand il revint à Versailles, le roi lui dit : « Monsieur, vous avez défendu la place en homme « de cœur, et vous l'avez rendue en homme d'es- « prit. »

Louis XIV écrivit à un courtisan qu'il aimait : « Je « vous apprends, comme votre ami, que, comme « votre roi, je vous ai donné le gouvernement de « Luxembourg. »

La duchesse d'Elbeuf, qui était aussi Lorraine, disait que les princes de Rohan, de Bouillon, de la Trémouille, étaient des *Altesses domestiques*, parce qu'il n'y avait que leurs domestiques qui les traitassent d'Altesses.

Le mariage du margrave de Bade, fils du prince Louis de Bade, avec la fille du roi Stanislas était comme fait. Mme de Bade mère le rompit, sur ce que le roi ne put donner les cent mille écus de dot qu'on demandait. Cette rupture affligea beaucoup le bon monarque; il ne prévoyait pas qu'un jour sa fille serait notre reine.

Albéroni, ignorant l'intrigue sourde du régent avec le roi d'Espagne pour le chasser, avait envoyé

Louis XIV aimait à balayer l'appartement de

M. de Soissons à Londres pour ménager une alliance entre l'Espagne et l'Angleterre. M. de Soissons alla par mer, et le mauvais temps le retint longtemps. Comme vers ce moment le congé fut donné à Albéroni, l'abbé Dubois envoya un courrier à Stanhope, alors ministre à Londres. Soissons étant arrivé, Stanhope lui lut la dépêche de Dubois. Il tomba des nues, et retourna à Madrid consterné.

Un soldat voyant Louis XIV à la tranchée, et qu'un page avait été tué près de Sa Majesté, lui dit brusquement, en le prenant par le bras : « Otez-vous, ce n'est pas là votre place. »

Au siège de Lille, le roi fit demander de la glace au gouverneur : celui-ci en envoya une petite quantité. Louis XIV dit à l'officier : « Priez de ma part « M. le gouverneur de m'envoyer un peu plus de « glace. » — « Sire, répondit l'autre, comme le siege « doit être long, il la ménage. »

L'abbé de Choisi racontait que sa mère voulut qu'il fut habillé en fille jusqu'à l'âge de dix-huit ans, et qu'il a vécu de trois ou quatre vies différentes, homme, femme, mondain, dévot, toujours dans les extremités, abîmé dans l'étude ou perdu dans les bagatelles, et gouverné sans exception par le plaisir du moment.

Louis XIV, dans sa jeunesse, n'aimait pas l'étude; il ne savait que ce que la nature lui avait appris : je

la Mère du Sauveur. Quelle médiatrice pour les Etats chrétiens! Celui qu'elle protégeait obtint enfin du ciel l'objet de

ne sais pourquoi il paraît de ce prince une traduction des *Commentaires* de César.

Mazarin écrivait très bien le français et le parlait mal.

Louis XIII aimait si peu Richelieu qu'il chantait avec son valet de chambre les vaudevilles faits contre le cardinal. Celui-ci disait : « Je crains plus le petit coucher du roi que toute l'Europe. » Il fomentait les troubles d'Écosse, et, sachant que Charles Ier ne faisait pas grand cas de lui, il écrivit au comte d'Estrade, ambassadeur : « On saura bientôt qu'on ne doit pas me mépriser. » On croit qu'il favorisait Cromwell.

Lorsque Guitaut eut arrêté les trois princes dans le cabinet de la reine, il les fit passer par un petit escalier plein de soldats. M. le Prince lui dit : « Guitaut, ceci a bien l'air des États de Blois. » — « Monseigneur, répondit-il, si cela était, je ne vous conduirais pas. » Le Cardinal avait dîné la veille chez M. le Prince fort gaiement.

Le cardinal de Retz ornait toutes ses histoires d'un peu de merveilleux. Il était malin. Étant à Rome lorsque le père de Mazarin mourut, il le fit mettre dans la gazette de Rome en ces termes : « Nous apprenons par les nouvelles de Paris que le seigneur Pietro Mazarini est mort dans notre ville. » Comme on disait le ministre très affligé de la mort de son

Louis XIV aimait à balayer l'appartement de

père, le cardinal de Retz en plaisanta : « Il a raison ; c'est le seul homme qui puisse mourir sans qu'il en hérite, » faisant entendre par là que ce père n'était qu'un gueux.

Lionne réussit à conclure la paix des Pyrénées; il souhaita l'honneur de la signer, mais Mazarin lui écrivit aigrement. Alors il consulta son oncle qui lui répondit qu'il était perdu s'il persistait a vouloir signer : il en déféra l'honneur au cardinal.

Les guerres civiles mirent en lumière toute l'habileté de Mazarin. A sa première sortie du royaume, il ne se trouva qu'avec six mille livres; à la seconde, il avait six millions dans les banques étrangères. Aussi accommoda-t-il bien plus tôt ses affaires, et ses conseils à la reine étaient des ordres. Il apprit a Louis XIV le talent royal de la dissimulation, que la nature lui avait prodigué. Il lui disait : « Prenez l'argent de vos sujets, mais épargnez leur sang : ne soyez pas cruel. » Il craignait toujours que son maître ne lui échappât, et l'amusait tant qu'il pouvait en l'éloignant des affaires par les plaisirs.

M. de Vivonne écrivit de Messine au roi : « Nous avons besoin de dix mille hommes pour achever l'affaire. » Il donna sa lettre à l'intendant du Perron, qui ajouta : « et d'un général. » Le roi rit beaucoup, mais Mme de Montespan fut outrée. Ce du Perron avait de l'esprit.

la Mère du Sauveur. Quelle médiatrice pour les Etats chrétiens! Celui qu'elle protégeait obtint enfin du ciel l'objet de

Louis XIV fut encore plus joyeux de la naissance du duc de Bourgogne que de celle du grand Dauphin, et Paris de même.

Louis XIV consulta M. Le Tellier sur le projet qu'il avait de faire Pelletier contrôleur-général. Le Tellier lui dit : « Il a mille bonnes qualités, mais, pour cet emploi, il n'est pas assez dur. » — Comment, reprit le roi, mais je ne veux pas qu'on soit dur à mon peuple ! » — Pelletier devint contrôleur-général : il est vrai qu'il ne le fut pas longtemps.

La vie du cardinal Albéroni se trouva soutenue par le jeu et le choc des plus violentes passions, par les coups les plus bizarres de la fortune.

Il y eut une dispute entre M. l'abbé de Lavau et M. Racine à qui ferait le service pour l'Académie aux obsèques du grand Corneille. On décida en faveur de M. de Lavau, et un académicien dit à M. Racine : « Il n'y avait personne qui pût prétendre mieux que vous à enterrer M. Corneille ; cependant vous ne l'avez pas fait. »

M. le duc du Maine, à sept ans, était déjà écrivain, et on le fit imprimer. Il dédia son ouvrage à Mme de Montespan, et l'épître dédicatoire, qui est fort belle, fut composée par Mme de Maintenon. A quinze ans, le Prince voulut être de l'Académie ; le Roi ne le permit pas.

Louis XIV aimait à balayer l'appartement de

Un prédicateur, nommé Cotrou, était fort suivi. Le cardinal de Richelieu, allant dans Paris, fut arrêté par le grand nombre de carrosses qui remplissaient la rue pendant le sermon. Apprenant la grande vogue du prédicateur, le cardinal l'envoya chercher. Cotrou lui dit avec esprit : « Monseigneur, je suis plus heureux que ni l'Espagne ni l'Allemagne, j'ai arrêté Votre Éminence. » Son Éminence, flattée de la louange, le fit évêque de Nîmes.

Lorsqu'il fallut rendre Ostende, le gouverneur qui la défendait dit au prince Maurice : « Pourquoi fortifier cette place s'il fallait la rendre? » — Le prince lui répondit : « C'est comme si vous me demandiez pourquoi on se marie, car enfin on ne sait jamais ce que fera sa femme. »

Balzac disait de M. d'Andilly : « Cet homme ne fait pas vanité des vertus morales et ne rougit pas des vertus chrétiennes. »

Voiture, pour excuser devant le cardinal Mazarin son cocher qui l'avait versé, lui dit : « Monseigneur, il ne risquait rien; il savait que Votre Éminence retombe toujours sur ses pieds. »

Quand, à la bataille de Nerwinden, il y eut tant de morts des deux côtés, on disait qu'il fallait chanter autant de *De Profundis* que de *Te Deum*.

la Mère du Sauveur. Quelle médiatrice pour les Etats chrétiens! Celui qu'elle protégeait obtint enfin du ciel l'objet de

M. le Duc (de Bourbon) ne mettait qu'une demi-heure pour aller de Paris à Versailles : il avait un équipage de vitesse, des chevaux hongrois, une chaise légère, un jeune postillon tout de feu; c'était un vol plutôt qu'une course.

Louis XIV aimait à balayer l'appartement de

E

DISCOURS INÉDITS

la Mère du Sauveur. Quelle médiatrice pour les Etats chrétiens! Celui qu'elle protégeait obtint enfin du ciel l'objet de

ORAISON FUNÈBRE

DE

VICTOR-AMÉDÉE

ROI DE SARDAIGNE

prêchée à Notre-Dame de Paris

1733

« Dedit illi gloriam regni. »
« Dieu lui donna de regner glorieusement. » (Aux Paralipomènes, ch. V.

MONSEIGNEUR,

C'est du plus sage et du plus pieux des rois d'Israël que le Saint-Esprit fait cet éloge. Il ne loue en lui ni la noblesse si haute de son cœur, ni l'étendue de sa puissance, ni la multitude de ses sujets, ni la majesté de son trône. Il dit simplement qu'il marche devant Dieu, qu'il fit marcher son peuple devant Dieu, et il trouve que par ces deux endroits il a reçu du ciel toute la gloire du plus beau règne, « *dedit illi gloriam regni.* »

Sur un modèle si grand et si saint, je vais tracer l'éloge de très haut, très puissant, très excellent et très pieux prince Victor-Amédée, roi de Sardaigne, duc de Savoie, prince de Piémont. Je laisse au monde entier dont il fut l'admiration à relever en lui cette valeur héroïque, ce courage intrépide, cette profondeur de politique, cette

la Mère du Sauveur. Quelle médiatrice pour les Etats chrétiens! Celui qu'elle protégeait obtint enfin du ciel l'objet de

égalité de son âme et dans la prospérité et dans les malheurs toujours semblable à elle-même, cet esprit supérieur, ce génie de premier ordre, actif, vigilant, vaste jusqu'au prodige, cette justice inflexible, cette bonté naturelle et aimable, toujours maîtresse des cœurs, enfin tout ce héros qui réunissait en lui l'universalité des talents et des vertus et semblait remplir toute la sphère du mérite humain.

Cette gloire, toute grande qu'elle est, séparée de la piété, ne devrait pas être célébrée à la face des autels, et si, dans ce saint temple où si souvent j'ai fait voir la vanité et les périls des grandeurs humaines dont cet appareil funèbre, même par sa magnificence et par sa pompe, atteste encore le néant, je viens par ordre du plus grand des rois célébrer le règne glorieux de son aïeul auguste : qu'on ne croie pas que cette fois mon ministère se démente.

Non, chrétiens, je ne séparerai pas aujourd'hui dans ce discours le règne de l'homme du règne de Dieu. Je m'élève au-dessus de la terre, je perds de vue ce monde fragile, hélas! et qu'y verrais-je, même dans ce qu'il offre de plus grand? Tout y fond, tout s'y abîme sous la puissante main de Dieu. L'éclat des plus belles couronnes se perd et s'éclipse dans le néant du tombeau. Les règnes qui ne sont qu'humains s'évanouissent avec les hommes, ils sont mesurés par les années et emportés par la rapidité des temps.

Cherchons donc, il le faut, cherchons plus haut un empire immuable et un règne éternel : je l'ai trouvé, c'est le règne de Dieu dans les cœurs, c'est l'empire de Jésus-Christ dans les âmes. Heureux les rois, heureux les peuples qui vivent sous cet empire divin! Loin d'être du domaine de la mort, la mort même ajoutera de nouveaux rayons à leur gloire, et si un souverain veut donner au-

Louis XIV aimait à balayer l'appartement de

Ah! mon Dieu, je suis aussi votre royaume, mais hélas! dans cet empire que de sujets rebelles, que d'ennemis secrets; le monde, le péché, les passions depuis

delà des temps quelque réalité et du corps à cette ombre fugitive de grandeur, qu'il fasse régner Dieu sur lui-même, qu'il fasse régner Dieu sur ses sujets; son règne alors sort de la fragilité des choses humaines, il s'élève à la durée immortelle de Dieu; l'empire intérieur que sa grâce lui donne sur les cœurs est aussi éternel que lui-même.

Le prince que nous pleurons connut ce devoir, il le remplit, et si son règne fut si glorieux, c'est premièrement parce que, héros chrétien, il fit régner Dieu sur lui-même; c'est en second lieu parce que, roi chrétien, il fit régner Dieu sur son peuple et qu'il vérifia par là cette parole qui lui est si propre : « *Dedit illi gloriam regni.* » Dieu lui donna la gloire du plus beau règne.

Première partie.

Le royaume de Dieu est au-dedans de vous, dit l'Evangile. Que cette parole est grande! Elle veut dire que l'homme fidèle doit établir Dieu dans son cœur comme un roi dans son empire, mais les rois eux-mêmes, loin de s'affranchir d'une domination si juste, y sont plus engagés par leur état. N'ont-ils pas avec plus de passions plus de sujets à soumettre, et, comme plus redevables à Dieu, plus d'hommages à lui rendre?

Victor encore enfant sentit cette obligation. Charles-Emmanuel, son père, ayant passé plusieurs années sans postérité et affligé de voir s'éteindre dans la tige régnante une maison des plus nobles qui soient sous le soleil et où s'est mêlé depuis tant de siècles le plus pur, le plus beau sang de l'univers, s'était prosterné en larmes aux pieds de la Mère du Sauveur. Quelle médiatrice pour les Etats chrétiens! Celui qu'elle protégeait obtint enfin du ciel l'objet de

égalité de son âme et dans la prospérité et dans les malheurs toujours semblable à elle-même, cet esprit supé-

ses vœux. Victor-Amédée, dès qu'il le connut, crut devoir être d'une manière plus singulière à Dieu puisqu'il l'avait donné comme par miracle, et cette première impression de grâce fut alors si vive dans son cœur qu'au milieu même des charmes des passions, attendri et affligé, il en rappela souvent l'idée et qu'elle répandit une amertume salutaire sur ses plus doux plaisirs.

Sous les yeux d'une mère pieuse qui sembla l'enfanter deux fois, l'une à la Savoie, l'autre à Jésus-Christ, Victor, par son esprit et par sa vertu, sembla devancer les années. Dieu qui veillait à la garde de ce jeune prince après la mort trop prompte du duc régnant, daigna lui servir de père. Sous la protection divine, sa minorité fut sans obscurité et sans ombre. Ni guerre au dehors, ni trouble au dedans : la Savoie y parut semblable à ces régions qui voient lever le soleil d'un côté lorsqu'il se couche de l'autre sans nul intervalle sensible de ténèbres et de nuit. Le nouveau duc est encore dans sa jeunesse la plus tendre, et déjà l'éclat de sa vertu rejaillit si loin que le Portugal veut l'avoir pour maître, et lui croit que s'allier au sang de nos rois et à une princesse qu'on eût pu prendre pour la piété tant elle avait de ses traits, est plus beau qu'une couronne. C'est vous, Seigneur, qui formâtes des nœuds si saints et vous vouliez que le don si précieux que vous deviez faire un jour à cet Etat vînt en partie de lui-même. Mais déjà les grandes destinées de Victor se montrent; déjà ce génie fort et puissant pour la guerre se développe. Déjà héros chrétien et aidé de la France, toujours du côté de Dieu, dans les vallées de Luzerne il essaie ses premières armes contre les ennemis de la foi, et ses essais sont des victoires.

Si dans les guerres qui suivirent le succès fut moins heureux, ce ne fut pas la valeur, ce furent la cause et Louis qui lui manquèrent. Qui ne sait que les destinées

Ah! mon Dieu, je suis aussi votre royaume, mais hélas! dans cet empire que de sujets rebelles, que d'ennemis secrets; le monde, le péché, les passions depuis

de Louis le Grand, vengeur de la religion et d'un roi sa victime, étaient si dominantes, son ascendant sur le reste du monde si supérieur et si établi que plusieurs princes dans ces guerres acquirent le titre de grand et de héros pour avoir seulement osé le combattre et qu'ils ne perdirent rien de leur gloire même après qu'il eut triomphé d'eux? Victor eût vaincu s'il eût été possible de vaincre. Qu'ailleurs les bouches les plus éloquentes publient à l'envi pour la gloire de la France le détail de ces combats, dans ce saint temple les seules enseignes suspendues à ces voûtes sacrées doivent en parler. Ces autels n'en reçoivent de nous que les actions de grâces, et toujours les cantiques qu'ils agréent davantage sont les cantiques de la paix.

Mais que vois-je et quelle face nouvelle Victor fait prendre à l'univers? Comme après un long orage, le ciel d'un côté de l'horizon venant à s'ouvrir, réjouit les yeux des hommes par l'espérance d'une douce sérénité, au milieu de ces nuages de dissensions et de guerres qui couvraient le monde de toutes parts, la Savoie fait luire à nos cœurs les rayons d'une paix prochaine. Nous ne l'oublierons jamais, ce jour éternellement mémorable où parmi les acclamations et les chants d'allégresse, on vit s'avancer vers nos frontières comme le gage de la paix, la princesse Marie-Adélaïde que je ne puis nommer ici sans exciter dans les cœurs un attendrissement universel.

Jour le plus beau et le plus heureux qui ait jamais éclairé la France, jour qui nous offrit, avec toutes les grâces de la nature, tous les charmes de la vertu, jour où nous crûmes voir ce gage d'alliance que Dieu fit briller sur les nues encore sombres, pour annoncer à la terre, après le plus affreux déluge, la plus aimable sérénité. Jour, disons-le avec confiance, jour qui allait unir par

égalité de son âme et dans la prospérité et dans les malheurs toujours semblable à elle-même, cet esprit supé-

un lien sacré Adélaïde de Savoie à un saint que le ciel envieux de la terre trouva sitôt digne de lui. Jour, hélas! suivi depuis de tant de ténèbres, mais dont il nous est resté une lumière si grande et si belle, qu'elle remplit de joie cet empire et fait la félicité de l'univers.

Mais quel usage Victor-Amédée, réuni à nous, fait-il de ce calme et de celui que tant de fois lui donna la France? Apprenez-le et glorifiez Dieu. Il croit que ces grands événements sont ménagés d'en haut pour le salut de son âme et que c'est à son cœur que Dieu parle quand il dit dans les psaumes : Toutes les nations en guerre sont émues et bouleversées, *conturbatæ sunt gentes;* toute la terre en armes est dans l'agitation et dans le trouble comme dans les secousses de ses tremblements, *mota est terra*, et tout d'un coup, au premier signal que je lui donne, la terre se tait, les armes se brisent, et, par un prodige que seul je sais faire, voilà la paix, *posui prodigia super terram auferens bella.* Vous qui le premier, par ma miséricorde, jouissez de mon repos, profitez-en pour reconnaître que la gloire du monde est une idole vaine, que les voluptés du monde n'ont qu'un faux charme et que moi seul suis le vrai Dieu qui veut faire de vous mon empire, *vacate et videte quoniam ego sum Deus:*

Cette voix de Dieu fit sur son cœur une impression si profonde que, dès lors, en lui, la souveraineté et la piété s'allièrent et ne se séparèrent jamais. Alors, mon Dieu, vous le savez, et ce fut par votre grâce, alors ce prince qui d'abord si fidèle à votre sainte loi avait eu le malheur de sortir de vos mains aimables, égaré et maîtrisé par ses cupidités aveugles, remportait devant vous des victoires secrètes et plus belles que celles des plus grands héros; il triomphait par vous-même des faiblesses de son cœur, il mettait à vos pieds ses passions captives et mourantes et faisait la plus belle des conquêtes, puisqu'il revenait à vous.

Ah! mon Dieu, je suis aussi votre royaume, mais hélas! dans cet empire que de sujets rebelles, que d'ennemis secrets; le monde, le péché, les passions depuis

Ici, transporté et hors de moi-même, je me sens pressé de m'écrier: Venez peuples et venez grands, qui que vous soyez, ceux de Juda, ceux d'Israël, venez; etonnez-vous du grand miracle que le Seigneur a fait sur le fort et le puissant. Il a mis ensemble le lion et l'agneau: cela signifie ce bel accord des qualités les plus héroïques avec les vertus les plus saintes.

Et certes, pouvons-nous assez admirer comment Victor, [illegible] de la grâce qui voulait régner dans son cœur, a su allier en lui les choses qui à l'esprit humain paraissent les plus malliables? car, observez cet ordre, au milieu des plus grandes prospérités du siècle, il n'a mis son bonheur que en Dieu. Avec le génie le plus élevé et le plus sublime, il a été par la foi docile à Dieu, offrant aux plus grands périls le courage le plus intrépide. Il a été vivement pénétré de la crainte de Dieu: enfin, ayant reculé plus que nul autre les limites de son empire, il n'a plus voulu que le royaume de Dieu. Puissent des traits si chrétiens et si grands que je vais exposer en peu de mots, en vous édifiant, vous faire aimer le règne bienheureux de Jésus-Christ dans une âme. Et d'abord que manquait-il à ce prince pour le rendre heureux, si notre bonheur ici-bas était au pouvoir du monde? Il voyait (je suivrai plus l'ordre des choses que celui des temps) il voyait l'Europe entière conspirer à ses avantages; il voyait la France d'abord, l'Espagne ensuite donner aux princesses ses filles, ici le plus beau trône de l'univers, là une couronne aussi grande que le monde même. Il voyait en lui au titre de héros se joindre celui de roi et sur son front glorieux un diadème, il voyait ses places les plus fortes perdues pendant la guerre rendues à la paix, et sa souveraineté accrue de notre alliance: il voyait enfin Louis le Grand pour lui. Je croistout dire, et c'est ainsi que la circonstance est honorable à notre sainte religion et qu'elle nous con-

égalité de son âme et dans la prospérité et dans les malheurs toujours semblable à elle même, cet esprit supé-

fond ici, nous qu'on ne voit devenir pieux que lorsque nous sommes misérables. C'est dans ce torrent de prospérités, c'est dans ce comble de bonheur humain que Victor, comme le Sage, dans le vide et l'affliction de son cœur, se plaint encore, soupire encore et dit au confident de ses pensées les plus secrètes qu'il n'est pas heureux, qu'il ne le sera qu'avec Dieu. Oui, oui, et on l'a su, l'époque de sa félicité la plus haute fut en lui celle d'une dévotion plus tendre, plus vive, plus fervente. Dieu qui voulait sanctifier ce prince sur lequel était son sceau éternel, plus il voit que le monde fait d'efforts pour le rendre heureux, et plus il est jaloux, ce semble, d'un objet si cher. Il ouvre, il creuse dans son cœur de nouveaux abîmes où fondent et se perdent toutes les félicités humaines pour l'inviter à le redemander; enfin il tient devant lui l'univers entier dans l'impuissance de le satisfaire. Le monde fait pour Victor tout ce que le monde peut faire, et Victor trouve toujours que quelque chose lui manque, c'était Dieu et tout avec lui. Une fois à Dieu notre repos et notre centre, il sent que son cœur est tranquille, plein, rassasié, à sa place et dans une paix qu'il n'aurait pu trouver dans toutes les félicités du siècle.

Car vous l'avez ordonné, ô mon Dieu! et il est juste que tout objet soit un fardeau à celui qui ne vous aime pas, beauté éternelle; que tout gain appauvrisse celui qui ne vous veut pas, trésor immense; que tout honneur inquiète celui qui ne vous cherche pas, gloire immortelle, que tout plaisir tourmente celui qui ne vous goûte pas, félicité sainte; pour nous presser de revenir à vous vous voulez que rien ne vous supplée, vous nous devenez seul nécessaire afin de nous être uniquement cher. Ah! mon Dieu, la grâce que vous fites au pieux roi faites-nous là ici à nous-mêmes, commencez aussi notre félicité en commençant notre justice, et qu'avec lui malheureux par

Ah! mon Dieu, je suis aussi votre royaume, mais hélas! dans cet empire que de sujets rebelles, que d'ennemis secrets; le monde, le péché, les passions depuis

tout le reste, nous ne cherchions notre bonheur qu'en vous.

La plus grande prospérité ne fut donc pas un obstacle au règne de Dieu dans Victor. Craindriez-vous pour lui cette sublimité d'esprit qui fait aujourd'hui tant d'infidèles? En lui les plus vives lumieres ne firent qu'affermir l'empire de la foi. Suivons-le. Dans son cabinet, grand homme d'Etat, vaste génie, il fait mouvoir les secrets ressorts de la politique la plus profonde, il fait servir à ses desseins jusqu'aux obstacles mêmes. Ses premières vues sont des partis sûrs, toutes ses conjectures se trouvent des vérités, il descend aux moindres choses, il s'élève aux plus grandes : d'un esprit égal, pénétrant, il prévoit tout; actif, il se porte à tout, il sait choisir les temps, ce qui est le chef-d'œuvre des sages; il sait connaître les hommes, ce qui est la source des grands succès; il a un génie supérieur et du premier ordre, un esprit universel et comme multiplié qui presente autant de formes qu'il embrasse d'objets et à qui dans la science des lois, de la justice, des arts, de la guerre, du gouvernement des Etats, de la royauté, enfin du monde entier, rien n'échappe. Et aux pieds du sanctuaire, sous l'œil de Dieu, voyez-le esprit simple et docile : il ne connaît point d'autre sagesse, comme Salomon, que celle qui vient d'en haut. Ici des esprits frivoles s'évanouiront dans leurs pensées, lui captive sa raison sous le joug sacré de la foi. Il adore jusqu'aux ténèbres salutaires de la religion et croit comme le plus simple des fidèles. Mais quoi, est-ce donc là ce génie si pénétrant? Oui, et c'est parce qu'il est plus pénétrant qu'il est plus humble. Que dirai-je? Les hommes aveugles regardent la gloire des armes comme incompatible avec la piété, mais qu'ils admirent avec quel éclat le roi Victor s'est montré héros et chrétien tout ensemble.

Doux, humain, affable, on eût dit qu'une âme nouvelle

égalité de son âme et dans la prospérité et dans les malheurs toujours semblable à elle-même, cet esprit supé-

entrait dans Victor durant les combats et y produisait la valeur; qu'un feu céleste se répandait dans son cœur. A la tête des armées, grand capitaine, habile général, il fait des prodiges de valeur et de courage; à Staffarde, où il combattit avec une force plus qu'humaine et où ce qui lui manqua de gloire dans le succès lui fut rendu par le noble effort de la résistance; à la Marsaille, où dans le malheur d'une déroute il ne resta, ce semble, à Victor que lui-même, mais avec lui une ressource qui valut une armée entière; en Italie, où il paraît au milieu du plus grand feu et parmi les tonnerres de l'artillerie la plus foudroyante sans s'émouvoir. Auprès de Turin assiégé ou investi de toutes parts, plus grand qu'un héros ni de Rome ni de Carthage, errant dans les vallées presque sans troupes, par sa dextérité et ses délais industrieux se montrant à propos, et à propos disparaissant, il rétablit la chose publique, devint seul presque le rempart de tous ses Etats et donna le temps à un secours qui le rendit aux vœux de sa ville capitale. Enfin à tant d'autres combats qui lui furent tous glorieux, quoiqu'ils lui fussent contraires, qui offrit jamais un cœur plus belliqueux, une âme plus forte? On eût dit que les hasards avaient pour lui des attraits. Partout prodigue de sa vie, il brave la mort et la mort semble le respecter, tant elle le trouve intrépide.

Mais changeons de scène, et qu'aux yeux de la foi celle-ci est belle! Voyez-le sous la majesté de Dieu et occupé de ses jugements : ce héros si ferme, si fier n'est plus qu'un homme timide. On dirait que c'est à lui qu'Isaïe parle : Hâtez les dépouilles, affrontez le trépas, mais pour votre sanctification que le Seigneur soit votre crainte : *Dominus Deus tuus pavor tuus*... Je ne crains rien, disait souvent le roi Victor, je ne crains rien, hors mes péchés; voilà les seuls ennemis devant qui je tremble. Et en effet,

Ah! mon Dieu, je sais aussi votre royaume, mais hélas! dans cet empire que de sujets rebelles, que d'ennemis secrets; le monde, le péché, les passions depuis

aux pieds du ministre de la pénitence où ces ennemis si redoutables s'offraient si souvent à lui et contre lui, voyez-le, son esprit s'effraie, son âme se trouble, il n'a plus ni courage ni force, il ne peut que fondre en pleurs. C'est là que je puis lui appliquer ce que saint Paulin a dit du grand Théodose, là vous eussiez vu en lui non un roi, non un héros, mais un pénitent de Jésus-Christ frémissant de crainte : *Vidisses non victorem, sed pœnitentem Christi contremiscentem.* Enfin, et voici l'accord le plus inconcevable à l'esprit humain, et qui offre aux hommes, aux anges, à Dieu, le plus grand spectacle, puisque par lui le roi Victor peut s'écrier avec David : *Prodigium factus sum multis.*

Les sages du siècle regarderont ce que je vais faire comme un prodige et une action hors de l'ordre humain, mais vous, mon Dieu, qui vouliez régner dans mon cœur, vous m'en avez donné la force, *sed tu adjutor fortis.* Soit par la force de ses armes, soit par le droit de sa maison, soit par le concours des plus grandes puissances parmi lesquelles la France et l'Espagne, dont son auguste sang faisait le bonheur, et qui s'intéressaient plus à sa gloire, acquiert des villes et des provinces, il recule au loin, plus que nul autre de ses prédécesseurs, les limites de son Etat, plus d'une fois il y met une couronne. Il regarde le ciel, et le monde entier lui paraît un néant et un vide. On lui accorde tour à tour deux grands royaumes, et semblable à la mer que les plus grands fleuves qui y entrent n'enflent pas, son cœur n'est pas plus élevé ni son âme plus haute. Que la couronne soit plus belle ou qu'elle soit moindre, également elles abaissent sa tête sous la première majesté. S'il voudrait que le royaume fut plus grand, c'est désormais pour en faire à Dieu un plus grand sacrifice. Comme un athlète qui pour mieux combattre se dépouille de tout, lui, aux approches de ces derniers combats que le

égalité de son âme et dans la prospérité et dans les malheurs toujours semblable à elle-même, cet esprit supé-

chrétien livre à la mort, il se débarrasse de la royauté qui donne à l'ennemi du salut tant de prises. Oh! ici, qui ne serait saisi d'un saint respect à la vue d'un prince en qui, ce semble, il n'y a plus que Dieu, qui déjà uni dans le ciel à ces bienheureux rois de l'Apocalypse dépose comme eux sa couronne aux pieds du trône de Dieu et qui peut toujours dire : *Rex meus Deus meus.* Je ne suis plus roi, mais Dieu est mon roi. Je dédaigne ce trône mortel, j'élève en moi un trône à Dieu, où il est seul souverain et seul maître, où il parle, et j'écoute; où il commande, et j'obéis; où il triomphe et je suis la victoire; où il donne la loi, et je l'observe; où il fait des grâces, et je le bénis; où il est souverain, et pour hommage je lui rends ma couronne et mon sceptre; où il est roi, et comme tribut je lui offre mon cœur pour en faire son empire : *Rex Deus meus.*

Quand un roi descend du trône avec des sentiments si chrétiens et si saints aux yeux de la foi, il ne perd rien de sa majesté. Si servir Dieu c'est régner, un tel sujet de Dieu n'est-il pas plus roi encore, et d'une royauté d'autant plus respectable et plus sacrée qu'elle a des plus grands points de ressemblance avec la royauté sainte de Jésus-Christ qui nous a dit : Mon royaume n'est pas de ce monde? Victor le voit, ce monde, avec ses pompes, ses plaisirs, ses charmes. Recueilli comme tout entier dans la royauté, il aime, en abdiquant, à le vaincre et en une fois, et à n'en faire qu'un seul triomphe : *Hæc est victoria quæ vincit mundum.* Qu'il fut beau de le voir ce front auguste déchargé du diadème, paraître plus tranquille, plus serein lorsque autour de lui tout fondait en larmes! Mais par quelle consolation plus parfaite pouvait-il adoucir l'affliction de ses sujets et leur dire qu'il les aimait encore, qu'en leur donnant pour maître son fils qui est l'ami et les délices de son peuple?

Ah! mon Dieu, je suis aussi votre royaume, mais hélas! dans cet empire que de sujets rebelles, que d'ennemis secrets; le monde, le péché, les passions depuis longtemps y dominent. Bannissez-les, mon Dieu, par votre grâce, ces usurpateurs, ces tyrans; en leur place, venez dans mon cœur. Régnez-y, dominez-y, triomphez-y, soyez-en le roi, soyez-en le Dieu et que tout vous obéisse. Victor Amédée, ce héros chrétien, a donc fait régner Dieu sur lui-même, premier trait de sa gloire... Second trait : Roi chrétien, il a fait régner Dieu sur son peuple : *Dedit illi gloriam Dei*; c'est la dernière partie.

Deuxième point.

Dieu seul au ciel et sur la terre est vrai Roi. Ainsi le reconnaît David quand il s'écrie : « A vous, Seigneur, la majesté et l'empire : vous êtes seul la grandeur primitive et le souverain dominateur, *tuum est regnum.* » Aussi le trône des rois d'Israël est appelé dans l'Ecriture le trône de Dieu pour marquer a tout monarque qu'il doit être sur son peuple l'image de Dieu, le ministre de Dieu pour la sanctification des âmes.

Oh! chrétiens, qu'il est heureux pour moi, et qu'il est beau pour le prince que nous pleurons que dans tout ce que j'ai dit pour l'instruction des rois se trouve son éloge! Toute sa royauté, toute sa vie n'a été employée et consacrée qu'à faire régner Jésus-Christ dans ses états et à rendre Dieu grand sur son peuple. Oui, mes chers auditeurs, du degré sublime de gloire où la main de Dieu l'a placé, comme Moïse au haut de la montagne si lumineuse, Victor regarde d'abord autour de lui ce peuple immense que Dieu lui a confié pour le conduire au repos de la promesse sainte, et le premier objet

14*

roi, et, pour en avoir le dépôt, il faut entrer aussi pour qu'elle

Mais, pour réformer les mœurs de son peuple et pour

qui le frappe et l'afflige amèrement c'est l'idolâtrie de ce peuple, et le culte saint avili. A cette vue son cœur est saisi, il semble recevoir du ciel comme un feu sacré et une flamme divine, le zèle de la maison de Dieu. L'hydre de l'hérésie déjà frappée de sa main dans les Vaudois paraît-elle renaissante, il lui donne le coup mortel et il ne veut plus dans ses Etats qu'une foi et qu'une Eglise.

Le saint nom de Dieu est-il outragé par le blasphème? Une loi inflexible percera ces langues impies qui osent braver la majesté de Dieu! Le jour du Seigneur est-il déshonoré par le travail, par l'irrévérence? Il arme son zèle contre ces profanateurs, et il leur en coûtera ou la liberté ou la torture. Le soldat effréné se fait-il de l'impiété un langage, une profession même? Victor par des ordres sévères fait régner une discipline chrétienne, presque religieuse dans ses armées, où plusieurs fois le jour Dieu est invoqué, et, comme celles des Machabées elles puisent dans l'oraison leur courage et leur force : *per orationes congressi sunt*. Que d'autels, que de temples il a élevés, il a enrichis! Ses dons précieux rendent partout dans ses Etats la religion auguste et vénérable. Mais son soin le plus cher fut de donner aux troupeaux des pasteurs fidèles. Jamais il ne fit monter sur les hautes places que le mérite et la vertu qu'il appelait la vraie noblesse d'un pasteur, et réglant le clergé il crut guérir le mal dans sa source.

Ainsi, Dieu restauré par lui dans son empire, il sembla rentrer en possession de toute sa sainteté et de toute sa gloire : *renovavit sancta*. Qui se rappelle comment Josue fit succéder la piété sainte aux désordres d'Israël, n'a qu'à changer les noms et les temps; il croira voir Victor et son peuple. Ah! mon Dieu, nous admirons tant les princes zélés pour votre culte saint, et pourquoi donc nous-mêmes par la corruption de nos mœurs nous tant déshonorer? Que

tion de ses sujets et leur dire qu'il les aimait encore, qu'en leur donnant pour maître son fils qui est l'ami et les délices de son peuple?

cette contradiction en nous est digne de larmes! Un nouvel objet touche le cœur du pieux roi. Le fléau de la guerre, le repos même de la paix, avait rempli son empire de vagabonds innombrables qui vivaient sans règle et sans Dieu, ou d'indigents abandonnés qui manquaient d'instruction et de nourriture. Cette portion de son peuple, qui lui paraît plus éloignée du royaume de Dieu, émeut plus sensiblement les entrailles de sa miséricorde. A l'instant dans chaque ville, dans chaque bourg s'élèvent par ses largesses des asiles sacrés pour recueillir tant de misérables; partout des établissements pieux où se trouvent soulagement pour le corps, instruction pour l'esprit, secours pour les âmes, et toute la charité. Ce cœur qui ne respirait à la guerre que carnage et que sang est pour les malheureux un prodige de tendresse. Représentez-vous un bon père au milieu de sa famille : il n'est occupé que du besoin de ses enfants; il les porte tous dans son cœur; il s'attendrit sur l'un, il s'afflige sur l'autre, il veille sur tous. S'il y a quelque préférence, c'est pour les plus faibles et les plus malheureux. Il accorde leurs différends; il punit le vice, il récompense la vertu; il ne saurait avoir de joie que leur misère ne soit finie, et le moment où il espère les rendre heureux sera le plus doux moment de sa vie. C'est l'image de Victor au milieu de ses sujets. Les rois sont faits sur le modèle des pères; mais jamais roi ne fut plus père que lui. Qu'on nomme une infirmité qu'il n'a pas soulagée; qu'on dise quelle affliction il n'a pas consolée, quelle dette même prescrite il n'a pas acquittée, quel dommage fait à son peuple il n'a pas réparé! Mais que donnait-il à ses sujets par sa justice qu'ils n'eussent déjà par sa charité! Fidèle imitateur du grand et bienheureux Amédée, il voulait que son palais fût comme un temple toujours ouvert aux supplications des misérables, et qui fît couler

la loi, et, pour en avoir le dépôt, il fallait être aussi pur qu'elle.

Mais, pour réformer les mœurs de son peuple et pour

la miséricorde et les grâces sur ceux qui venaient les implorer. Ah! m. F., nous aimons tant à imiter les grands; c'est notre faible, et n'est-ce donc que dans leur piété qui est leur grandeur véritable que nous voulons les abandonner et que nous dédaignons de les suivre?

Victor avait pour maxime que la majesté d'un roi doit être royale. De là cet hôpital de Turin si somptueux, si immense, si royal, où la charité universelle du prince, image de la bonté de Dieu, embrasse tous les âges, tous les états, tous les sexes, rassemble sur toutes les formes de la misère tous les caractères de la charité, et dans lequel il semble que Dieu ait voulu montrer en Victor jusqu'où cette vertu pouvait aller chez un homme. Elle alla dans ce prince jusqu'à le rendre, à l'égard de l'ennemi, compatissant et secourable. Qui ne se rappelle ici cette entreprise si hardie où les alliés crurent vainement envahir sur nous une ville maritime, notre plus fameux arsenal? Les protestants y laissèrent dans nos campagnes et dans nos temples saints de tristes marques de leur passage. Victor, humain et pieux, s'il voulut faire une conquête, jamais il ne permit ni le dégât, ni la désolation, encore moins le sacrilège.

Ainsi s'en explique-t-il à un grand évêque, aujourd'hui si respectable cardinal, qui réunit en lui avec tous les talents de la politique, toutes les vertus de la religion. Ne dirait-on pas que ce prince prévoyait dès lors qu'il pourrait faire un jour de cet exemple des instructions de clémence et de bonté à un roi, que tout a concouru à rendre pour nous le meilleur des maîtres?

Croyez-vous que j'ai épuisé toute cette bonté royale Que de traits restent encore! Car il fallait remplir sa destinée et ce plan de Dieu qui voulait par Victor régner sur ce peuple. Vous montrerai-je pour en éloigner la mollesse, l'oisiveté et la barbarie, les arts cultivés, le commerce fi
les fin
prince
omme
ep de
ls s'offi
me name
Un ch
peuple le
Henri de
usurpate
roi Victo
il les de
ouveau
es lois
abyrinth
causes,
hommes
le rend
pour le t
Victor ces
ur nous
clarté
ndantag
ment les
Malheur
est regl
minant
vertu de
et même
grand des
le le, et, p
de elle
Mais, pou

tion de ses sujets et leur dire qu'il les aimait encore, qu'en leur donnant pour maître son fils qui est l'ami et les délices de son peuple?

dans cette âme si élevée, assez de piété, assez d'innocence pour surmonter les obstacles de la grandeur, assez de force, assez de constance pour triompher des épreuves du malheur, plus grand que la prospérité, elle n'a pu le

merce florissant, les manufactures établies, le duel aboli, les finances réglées, le luxe proscrit? Dans l'éloge d'un prince moins religieux, j'insisterais sur tous ces points comme très grands; dans celui de Victor je les touche rapidement comme les moindres. Un trait nouveau vient ici s'offrir, qui sera dans les annales de la Savoie un monument éternel de sa gloire.

Un chaos de lois obscures, infinies, rendait parmi le peuple les procès interminables et ruineux, remplissait l'Etat de discordes et de troubles, ouvrait la porte aux usurpations des grands et à l'injustice des juges. Le roi Victor regarda cet abus comme une des plus grandes plaies de son Etat, et pour la guérir, nouveau Théodose, nouveau Justinien, il fit ce code fameux et ce corps sacré des lois qui débarrasse les tribunaux de la justice de ce labyrinthe de procédures obliques, de formalités captieuses, de lenteurs étudiées, ressource ordinaire des hommes avares et frauduleux. Nouvelle jurisprudence qui, rendant au peuple le calme et un loisir plus grand pour le travail, peut faire appliquer si naturellement à Victor ces paroles dites du Sage : la justice du roi se lèvera sur nous comme un soleil qui nous ramène avec la justice la clarté de la paix et l'abondance : *orietur justitia cum abundantia pacis* C'est sur ces fondements que se forment les jugements.

Malheur aux juges qui ont plus regardé aux personnes qu'à la règle! L'équité fut toujours le caractère propre et le moment du roi Victor; de la vertu de sa personne, il fit la vertu de son royaume. Il l'aimait, il la cherchait, il l'élevait même des conditions les plus obscures; on était grand dès qu'on était juste. A l'intégrité seule, il confia le glaive, et, pour en avoir le dépôt, il fallait être aussi pur que lui.

Mais, pour réformer les mœurs de son peuple et pour

la miséricorde et les grâces sur ceux qui venaient les implorer. Ah! m. F., nous aimons tant à imiter les grands; c'est notre faible, et n'est-ce donc que dans leur

y établir plus sûrement le règne de Dieu, ce roi si chrétien croit devoir lui offrir une loi plus sûre, plus grande, plus animée, plus vivante, une loi qui sans cesse exposée aux yeux, eût sur le cœur avec plus d'autorité plus de charmes. Et quoi? l'exemple de sa vertu et le spectacle édifiant de sa vie, car, m. F., vous le savez, les hommes sont faits de telle sorte que le prince les tourne et les plie de quel côté il veut: de la piété du souverain dépendent les mœurs publiques; tout s'élève, tout s'embellit par des mains si nobles; l'exemple du maître est la plus impérieuse des lois. Sa vie sainte doit être au milieu de son Etat ce qu'est au-dessus de nous cette lumière qui au milieu du monde éclaire tout, purifie tout, anime tout pour le salut des hommes. Le roi Victor le comprit; ses lois et ses exemples semblaient disputer à qui établirait mieux la piété, et sans cesse il avait demandé à Dieu la grâce de pouvoir dire avec le Roi de l'Ecriture: *Exemplum sum coram in bonum.* Je suis devenu un tableau où sont représentées toutes les vertus, un grand exemple pour faire le bien, et comme un signal de piété autour duquel mon grand désir est que mes sujets se rangent. Et qui eût pu en effet, ne pas céder à l'éclat et au charme si doux qu'avaient en lui les sages pratiques de la religion?

Qui pourrait, sans être attendri, le voir comme Josias dans le saint temple, écouter chaque jour qu'on l'annonçait, la parole du Seigneur avec une soif avide et insatiable, avec l'attention la plus respectueuse souvent interrompue par ses pleurs, le voir comme David dépouillé de la majesté royale, l'esprit recueilli dans une adoration profonde, accompagner l'arche sainte chez les infirmes les plus pauvres où on la portait? Qui pourrait sans être touché le voir, comme Némésias, distribuer de ses propres mains aux misérables les aumônes de sa charité avec la joie d'un père qui partage la nourriture à ses enfants; le

dans cette âme si élevée, assez de piété, assez d'innocence pour surmonter les obstacles de la grandeur, assez de force, assez de constance pour triompher des épreuves du malheur : plus grand que la prospérité, elle n'a pu le

voir comme Samuel donner plusieurs fois le jour au sacrifice de l'agneau une assistance si religieuse qu'elle eût rendu, s'il était possible, plus augustes et plus vénérables nos ministères saints?

Enfin, de tous ces hommes si révérés dans l'histoire sacrée, la religion n'en faisait qu'un en Victor, et Dieu aimait à les voir en lui tous ensemble. Ainsi, et à la cour et dans l'Etat, par l'imitation du prince, la piété renaissait sans cesse et se reproduisait, et la grâce la faisait passer du cœur du roi dans ceux des peuples. Qui eût pu croire qu'avec cette vigilance laborieuse à pourvoir sans cesse aux affaires et aux besoins de l'Etat, (car il était l'âme de son empire répandue sur toutes les parties de ce véritable corps, qui n'avait de mouvement que par elle,) qui eût pu penser que ce grand prince eût pu trouver encore ce temps si long qu'il donnait au soin de son salut? Mais « dérobait à la nature en faveur de la piété, il prenait sur son sommeil ce qu'il donnait à la prière où, immobile, il paraissait absorbé en Dieu. Quoique au milieu même de sa cour, il conserva toujours avec Dieu un rapport secret et intime. Qui ne sait que chaque jour sa piété lui ménageait plusieurs heures de recueillement où, invisible aux hommes, il rappelait son cœur devant Dieu seul pour en examiner les fautes, et pour rendre à son âme les forces que la conduite d'un empire eût pu affaiblir? Combien de fois, même avant le jour, seul et sans suite, uniquement accompagné de sa piété, allait-il au saint monastère de la Consola, où confondu avec le peuple et méconnu, il se nourrissait du pain des anges et trouvait un attrait de grâce à recevoir caché un Dieu caché?

Qui pourrait exprimer son éloignement, je pourrais dire son horreur du luxe et du faste? Toute sa personne sacrée n'était qu'une seule expression de la simplicité et de la modestie. Orné de sa seule vertu, il ne son-

la miséricorde et les grâces sur ceux qui venaient les implorer. Ah! m. F., nous aimons tant à imiter les grands; c'est notre faible, et n'est-ce donc que dans leur

geait, selon les termes si beaux de l'apôtre, qu'a décorer en lui la doctrine sainte de Jésus-Christ par toutes les actions de sa vie : *Ut ornent doctrinam Christi in omnibus.* Toute la terre est pleine de son nom, et nul n'ose le lui dire. Quand on le loue, il croit qu'on l'offense. Auprès de lui, c'est être courtisan que d'être sincère. Ennemi déclaré de la flatterie, on ne lui plaisait que par la vérité, que nous n'aimons si peu que parce que nous n'avons que trop à craindre d'elle. Enfin quelle fut sa fidélité à l'abstinence et aux jeûnes? Et comment n'aurait-il pas observé ceux qui étaient prescrits? Il s'en imposa tant de volontaires! Ainsi ce roi, à bonne odeur de Jésus-Christ se faisait-il de toutes les vertus comme autant de voies pour arriver à la patrie céleste. Une infirmité longue et douloureuse acheva de l'y préparer. Elle ne mit en arrivant aucun trouble dans son âme. En lui l'humilité ne laissait presque rien à faire à la mort. Vivre pour Dieu, mourir pour lui, à son amour tout est égal, et il peut dire avec saint Paul : Il sera glorifié en moi, soit durant ma vie, soit à la mort. La nôtre, m. F., aura-t-elle cette paix et ce calme? Hélas! que nos péchés nous y préparent ici d'agitation et de trouble! Comme ceux qui ont d'abord donné aux hommes dans leurs discours des instructions plus étendues, les recueillent toutes en finissant et les offrent plus vivement sous une même vue, ainsi ce roi pieux rassemble avec plus de force à sa mort ces traits de vertus qu'il avait fait voir durant sa vie. Les grands du siècle, d'ordinaire trop amollis par les plaisirs et peu préparés à la souffrance laissent voir quelquefois dans leur dernier moment des faiblesses pitoyables. Dans le roi Victor, même noblesse de sentiments, même supériorité d'esprit, même fermeté de courage. Ici toutes les faces du héros se montrent, toutes les qualités du grand homme se réunissent. Ici tous les caractères du chrétien se rassem-

dans cette âme si élevée, assez de piété, assez d'innocence pour surmonter les obstacles de la grandeur, assez de force, assez de constance pour triompher des épreuves du malheur ; plus grand que la prospérité, elle n'a pu le

blent. Plus il est près de Dieu, plus il est grand : on dirait qu'il puise la grandeur même dans sa source. Le Sage l'a bien dit, que le patient vaut mieux que le brave. Victor qui souffre est plus héros encore que Victor qui combat. A la première atteinte du mal sa piété redouble, sa ferveur s'enflamme. Il multiplie les actes, disons les transports de sa foi, de son amour, de son espérance. Il demande qu'on lui récite les saintes prières des psaumes, et se remplit de l'esprit qui les dicta. Qui sait prier sait souffrir. Nous nous répandons en plaintes; nous puiserions dans l'oraison une constance que tous nos maux ne sauraient vaincre.

Le roi Victor est si peu effrayé de la mort qu'il la prévient, ce semble, qu'il en aime l'image, et que sans cesse, par les pensées de son esprit et les sentiments de son cœur, il se transporte dans l'église si magnifique de Suvergue, ouvrage de sa piété qui lui offrait dans ce temple, d'un côté par la plus riche décoration toute la gloire qui est due à Dieu, de l'autre avec son tombeau tout le néant où est réduit l'homme.

Ainsi occupé de sa fin dernière, dans une amertume plus grande de son cœur, il repasse devant Dieu toutes les années de sa vie. Et lorsqu'il en fait une confession entière à l'homme de Dieu, il coule de ses yeux un torrent de larmes, il ne se console pas d'avoir pu tant offenser un Dieu si bon. Il ne se rassure contre l'effroi de ses péchés que par la vue du Dieu de toute compassion que ce saint ministre vient lui offrir dans l'Eucharistie. Avant de le recevoir, il implore mille fois sa miséricorde. Il répète avec des sanglots plus profonds et des larmes plus abondantes ces mots qu'il redisait sans cesse : « Mon Dieu, sauvez-moi, sauvez ce grand pécheur. » Avec le pain de vie et l'onction du salut, ses forces comme sa piété se raniment. Mais enfin le mal empire ; chaque instant sem-

la miséricorde et les grâces sur ceux qui venaient les implorer. Ah! m. F., nous aimons tant à imiter les grands; c'est notre faible, et n'est-ce donc que dans leur

ble emporter une partie de lui-même, et lorsqu'on lui apprend que l'heure de Dieu est venue, il tourne plus tendrement ses derniers regards sur l'image de Jésus crucifié qu'il eut toujours devant les yeux, et qu'il tenait encore dans ses mains défaillantes. Il s'abandonne à lui plus que jamais dans ces moments si précieux à un chrétien. Il l'appelle sa vie, son salut, sa miséricorde, et entre ces paroles et le silence de la mort, il rend à Dieu sa grande âme.

Recevez-la dans votre paix, Dieu de miséricorde, cette âme si héroïque et si chrétienne, et faites-la jouir avec vos anges de votre repos éternel. Ah! Seigneur, pour un prince si grand et si pieux, que de voix fortes et touchantes se joignent ici à la mienne! Celle de l'innocence qu'il a préservée, celle de la justice qu'il a rétablie, celle de la piété qu'il a honorée, celle de ces communautés si charitables qu'il a fondées, celles de tant d'infirmes qu'il y soulage et de tant de pauvres qu'il y nourrit encore, que sais-je, celle de ces hôpitaux eux-mêmes, de ces asiles sacrés, de ces temples qui, au moment que nous prions ici pour lui, s'animent, ce semble, s'attendrissent, prennent du sentiment, ont leurs cris aussi et leurs prières pour réclamer, Seigneur, vos grandes miséricordes envers un prince que nous éprouvons encore si miséricordieux.

Mais surtout, ô mon Dieu, écoutez la voix du sang de votre fils, la voix du divin sacrifice que va continuer pour lui le Pontife sacré, et aux vœux duquel se joignent ici les plus vives supplications de cette assemblée auguste, qui, détrompée plus que jamais par ce grand exemple de toute la vanité du monde, ne va plus chercher son bonheur qu'en vous! Ah! Seigneur, que tant de prières vous touchent, que tant de larmes vous attendrissent, pour vérifier en un dernier sens cette parole de moi-

dans cette âme si élevée, assez de piété, assez d'innocence pour surmonter les obstacles de la grandeur, assez de force, assez de constance pour triompher des épreuves du malheur ; plus grand que la prospérité, elle n'a pu le

texte : « *Dedit illi gloriam regni.* » Faites régner dans votre gloire celui qui vous fit si glorieusement régner sur lui-même et sur son peuple ; oubliez ses pechés, ne voyez que sa piété, et qu'en lui une carrière rendue par votre grâce si chrétienne, si sainte, ait pour prix et pour terme votre bienheureuse éternité.

Ainsi soit-il.

la miséricorde et les grâces sur ceux qui venaient les implorer. Ah! m. F., nous aimons tant à imiter les grands; c'est notre faible, et n'est-ce donc que dans leur

dans cette âme si élevée, assez de piété, assez d'innocence pour surmonter les obstacles de la grandeur, assez de force, assez de constance pour triompher des épreuves du malheur ; plus grand que la prospérité, elle n'a pu le

PANEGYRIQUE

DE

SAINT LOUIS

1722

Prononcé dans la chapelle du Louvre, devant l'Académie française.

Magnificentiam gloriæ sanctitatis tuæ loquentur.

Les peuples publieront la magnificence et la gloire de votre sainteté. Ps. 144.

Ainsi parle le Roi-Prophète dans un transport d'amour et de reconnaissance; il rappelle avec joie dans son cœur les bienfaits éclatants dont le Seigneur honora son peuple. Il le voit, ce Dieu grand, ce Dieu fort, ce Dieu saint qui, marchant toujours à la tête d'Israël qu'il veut sanctifier, renverse ses idoles, réforme ses mœurs, lui donne du trône de sa majesté des lois salutaires, le transporte pour la gloire de son nom dans une nation étrangère, lui ouvre un chemin au milieu des mers. Alors, saisi d'étonnement, il s'écrie : Seigneur, qui est semblable à vous? Jamais, non, jamais, ce peuple chéri ne cessera de publier la magnificence et la gloire de votre sainteté. *Magnificentiam gloriæ sanctitatis tuæ loquentur.*

Mes frères, ce que David disait à Dieu, j'ose l'appliquer dans cette auguste solennité à un prince qui fut sur la terre plus sensiblement et plus glorieusement que nul autre, autant que le peut la faiblesse humaine, l'image de Dieu, l'expression de Dieu, et quand je le vois dans ce

la miséricorde et les grâces sur ceux qui venaient les implorer. Ah! m. F., nous aimons tant à imiter les grands; c'est notre faible, et n'est-ce donc que dans leur

haut degré de gloire où la Providence l'a placé, s'occuper uniquement de la sanctification de son peuple, en bannir un culte profane, réformer des abus par des lois saintes, élever des asiles à sa misère et des temples à sa piété, le conduire au-delà des mers dans l'Egypte pour y chercher la terre du Seigneur, le soutenir, ce semble, miraculeusement, dans une dure captivité, lui offrir avec la croix de Jésus-Christ, cette arche divine, une source intarissable de grâces et de bénédictions; quand je vois ce pieux monarque que Dieu donna pour sa gloire en spectacle à l'univers, joindre en sa personne à l'innocence des vierges, à la justice des magistrats, à la pénitence des solitaires, au zèle des apôtres, à la constance même des martyrs toute la magnificence des souverains; n'être pas seulement comme chrétien humble dans sa sainteté, fidèle dans sa sainteté, mais encore comme roi, grand, noble, magnifique dans sa sainteté; étonné de trouver dans un homme mortel des traits si beaux de ressemblance avec le Roi des rois, puis-je donc ne pas m'écrier, élevé au-dessus de moi-même : Saint roi, qui peut être comparé à vous? Tant que ce royaume subsistera, on y publiera la magnificence et la gloire de votre sainteté. *Magnificentiam gloriæ sanctitatis tuæ loquentur.*

Mais, ce qui fait plus singulièrement cette magnificence et cette gloire de la sainteté de Louis, c'est, m. f., d'avoir su allier dans les divers états de sa vie les vertus les plus incompatibles, ce semble, et les plus contraires; car en lui comme dans presque tous les grands, les prospérités et les adversités ont été extrêmes. Or vous allez voir que dans la prospérité la plus brillante, saint Louis sut pratiquer les vertus qu'on ne doit guère qu'à la disgrâce. Vous allez voir que dans les disgrâces les plus accablantes, saint Louis a su conserver les vertus qui semblent ne convenir qu'à la prospérité et à la gloire. Oui,

dans cette âme si élevée, assez de piété, assez d'innocence pour surmonter les obstacles de la grandeur, assez de force, assez de constance pour triompher des épreuves du malheur ; plus grand que la prospérité, elle n'a pu le corrompre, mais elle l'a sanctifié ; plus grand que l'adversité, elle n'a pu l'abattre, mais elle l'a fortifié. L'une le rendit plus fidèle, l'autre le montra plus grand : il fut plus chrétien heureux, il fut plus héros malheureux, et parut digne que tous les cœurs, que toutes les bouches s'ouvrent pour lui adresser ces paroles : *Magnificentiam gloriæ sanctitatis tuæ loquentur.* O prince, la sainteté en vous a tant d'éclat que d'âge en âge on la célèbrera même au milieu des palais des rois et qu'on la leur proposera pour en faire leur modèle. Si je prononçais l'éloge d'un héros du siècle, quelle lumière ne tirerais-je pas pour ce discours, de ces hommes illustres qui m'écoutent, de ces maîtres de l'éloquence humaine, animés sans doute, d'un esprit plus noble, modèles et juges dans la science de bien penser et dans l'art de bien dire? Mais pour louer un saint, j'ai besoin que l'esprit de sainteté m'inspire. L'onction divine qui touche les cœurs coule d'une source plus haute : donnez-la moi, Seigneur, et les lumières de votre esprit, nous vous les demandons par l'entremise de Marie.

Ave Maria.

Première partie.

L'effet ordinaire de l'adversité dans le cœur des princes est de les rendre plus fidèles à Dieu, et, pour leurs sujets, plus compatissants et plus tendres. La prospérité au contraire les éloigne de Dieu et les endurcit pour leurs peuples. Or la louange propre du Roi que nous honorons

---

de la rébellion, sous les ordres de Raymond, comte de Toulouse, viennent joindre leurs forces contre le roi :

est d'avoir offert au monde, dans l'éclat même de la prospérité, et cette fidélité et cette sensibilité que les autres ne doivent ordinairement qu'aux épreuves de la disgrâce : car, plus il a été heureux, plus il a été un saint roi et un bon roi. Ce fut le plan de son règne ou plutôt du règne de Dieu, et ainsi le jura-t-il au jour solennel de son sacre, lorsque, dans le temple de Dieu et à la face de ses autels, les mains levées sur son évangile, appelant pour témoins de son serment le ciel et la terre, il dit avec un saint attendrissement : « Je voue à Dieu fidélité et à mon peuple bonté et justice. » Tout applaudit à un vœu si grand et si saint; l'ange tutélaire de la France qui en fut le dépositaire le porta au trône de Dieu qui l'agréa, qui le bénit, et voulut que la vie de Louis ne fût qu'une longue exécution d'une promesse si chère et si belle Fidélité à Dieu dont il conserva toujours la grâce. que cebien pour lui était précieux ! mais que d'objets à l'env conspirent à le lui ravir, malgré les soins d'une mère pieuse qui sembla l'enfanter deux fois, une à la France, l'autre à Jésus-Christ par la sagesse de ses instructions, et par la sainteté de ses exemples.

Trois ennemis surtout pour le saint roi étaient à craindre, la volupté, la flatterie, la vaine gloire. Venez à son secours, ô mon Dieu, et l'écoutez du haut du ciel, lorsque fondant en pleurs il vous fait d'abord cette prière : Seigneur, j'ai levé mon cœur vers vous, soutenez-moi au prix de tout, de ma couronne même et de ma vie, conservez-moi l'innocence : vous offenser n'est-ce pas tout perdre? *custodi innocentiam.*

J'ai dit la volupté : Le trône des rois en est comme environné; tout ce que les objets ont de charmes, tout ce que le monde a d'attraits s'y réunit comme à son centre, et comment sauver son âme d'un poison si dangereux? Triste condition des grands, le démon envie leur sort.

Vous allez voir que dans les disgrâces les plus accablantes, saint Louis a su conserver les vertus qui semblent ne convenir qu'à la prospérité et à la gloire. Oui.

Aux yeux de la foi, qu'ils sont à plaindre! ils portent leur trésor, qui est la grâce. dans un vase d'argile qui tout riche, tout précieux qu'il est par ses ornements, est un bien fragile par sa matière. L'innocence dans les particuliers est une vertu, et dans les souverains elle est un miracle : la France l'a vu et l'admire encore dans le prince que nous louons.

Non, sa vertu ne fut pas seulement, comme la nôtre, d'avoir su dans l'âge le plus difficile s'interdire les joies criminelles, les amours illicites et d'avoir fait de sa chair, s'il se peut dire, le premier de ses sujets; ce serait déjà pour nous un grand ouvrage de la grâce, mais le chef-d'œuvre, mais le prodige de cette grâce c'est d'avoir plié cette tête royale sous le joug des plus rigoureuses mortifications.

C'est, m. f., avec une confusion profonde pour vous et une honte secrète que je pense à cette longue suite d'austérités dont Louis remplit sa sainte vie. Je sens mon cœur ému au dedans de moi-même, quand je vois ce roi si pur, couché sous le sac et sur la cendre, mêler la terre au pain qu'il mange et le tremper de ses pleurs, jeûner à la cour comme on jeûne dans le désert, observer trois fois la semaine l'abstinence la plus rigoureuse, donner au monde le grand spectacle d'un roi sous la haire et le cilice. Est-ce donc là cette vie plus douce que les riches du siècle croient être permise à leur état? Je ne puis retenir mes larmes quand je vois ce roi armer son bras contre lui-même, déchirer sa chair impitoyablement et dire qu'il se sent pressé à des pénitences si cruelles par l'horreur et le poids de ses péchés. Quels péchés, m. f., le saint roi avait-il commis? Et nous, hélas! après des crimes si grands et qui nous demandent au fond du cœur sans cesse nos larmes et nos soupirs, ne cherchons qu'à nous plonger dans les joies mondaines, ne nous fortifions

de la rébellion, sous les ordres de Raymond, comte de Toulouse, viennent joindre leurs forces contre le roi :

jamais contre les saillies de la volupté par les violences saintes de l'évangile et ne tremblons pas d'aller bientôt porter au tribunal de Dieu une âme toute couverte de péchés et toute vide de piété! Mon Dieu! quel spectacle est offert à notre lâcheté! quel reproche à notre mollesse!

Et ne craignez pas que celui que le plaisir n'a pu vaincre se laisse séduire aux flatteurs. La cour des rois abonde en ce genre de monstres. Là où un grand intérêt les anime, vous les voyez, grands du monde, ces hommes pliants et souples, étudier vos faibles, s'accommoder à vos penchants, entrer dans vos joies et dans vos peines, s'empresser à vous applaudir, attentifs à ne jamais vous contredire; paraissant, non ce qu'ils sont, mais ce que vous les voulez être, prenant autant de formes que vous avez de passions. Avec eux vous n'avez jamais tort, toutes vos actions sont justes, ils vous font des vertus de tous nos vices, que sais-je, s'il le faut, fourbes et hypocrites, ils feindront de la piété, si c'est par la piété qu'on peut vous plaire, et, pour se mieux jouer de vous, ils se joueront de Dieu même. Qui nous donnera, dit le Sage, un roi qui résiste au souffle de l'enchanteur? Dieu le fit voir dans notre saint monarque: jamais il ne prêta l'oreille aux adulateurs, il les chassa de sa cour comme il aurait fait les empoisonneurs et les traîtres. Mais au lieu de la flatterie il appela auprès de son trône la vérité, la sainte vérité. Son palais devint comme l'image du ciel où elle règne sans voile, on ne lui plaisait qu'en la lui disant. Chose rare, c'était être courtisan que d'être sincère; nouveau prodige, les favoris du prince c'étaient ses censeurs, on vit la fortune et la vérité réconciliées, marcher à la cour d'un pas égal: il fallait au roi des avis et non des éloges. Pour l'encourager, cette vérité auparavant si timide et qui n'approchait qu'en tremblant du trône des Rois, Louis y attacha des grâces, il lui destina des récompenses,

[illegible] que dans les disgrâces les plus [illegible] blantes, saint Louis a su conserver les vertus qui semblent ne convenir qu'à la prospérité et à la gloire. Oui,

et sans cesse il disait à Dieu avec ce Roi de l'Écriture : *Domine, sit veritas in diebus meis.* Seigneur, si je vous suis cher, ah ! mettez dans ma vie la vérité. Je pourrais vous demander de remplir mes jours de victoires, je vous demande la vérité, hélas ! et si elle me fait triompher des flatteurs ce sera pour moi une assez belle victoire, *sit veritas in diebus meis*.

Mais nous avons au dedans de nous une autre espèce d'adulation plus dangereuse, c'est celle que nous fait notre amour-propre et notre vanité ; car, avouons-le, la flatterie tire toute sa force de notre faiblesse et de notre crédulité : c'est notre orgueil d'ordinaire qui nous aide à nous abuser, et en vain les autres voudraient nous flatter si nous ne nous flattions nous-même.

Ici, que toute la gloire de Louis se retrace à vos yeux : dès les premières années de son règne, formé de l'auguste sang de France et de Castille, c'est-à-dire de ce qu'il y avait de plus noble et de plus pur sous le soleil : placé sur le plus beau trône de l'univers, réunissant dans sa personne tout ce que la nature peut prodiguer d'agréments et de charmes, il voit déjà voler la victoire sur ses pas, il triomphe de plusieurs souverains. Des villes jusqu'à lui imprenables tombent sous ses coups, il court, ce semble, à pas de géant dans la carrière de la gloire. Or, s'il est difficile de se défendre de cette idolâtrie de soi-même que donne la royauté, que sera-ce quand cette royauté est heureuse et triomphante dans cette ivresse de gloire ? Balthasar se croit un Dieu, Antiochus s'adore lui-même, Nabuchodonosor fait prosterner les peuples devant son image, et au milieu d'un éclat plus grand encore Louis s'anéantit, s'abaisse devant Dieu

Ce sont en lui comme deux personnes différentes, par sa fidélité admirable à se partager sans cesse entre la décence de son rang et les devoirs de sa religion ; rendant

de la rébellion, sous les ordres de Raymond, comte de Toulouse, viennent joindre leurs forces contre le roi :

sur le trône à César ce qui est à César, pompe, splendeur, grandeur, majesté, empire ; rendant à Dieu dans son cœur ce qui est à Dieu, hommages, respects, soumissions, dépendances : suivez-le pas à pas dans une alliance si belle.

Dans son palais, roi et souverain, il paraît aux jours de fête avec tout l'éclat et toute la splendeur de l'empire, imprimant le respect par un air naturellement grand, élevé, digne du trône. Plus d'une fois il fit sentir aux grands qui s'oubliaient, que dans son Etat il n'y avait qu'un maître, et lorsque le vieux de la Montagne, ce roi d'un peuple meurtrier et assassin qui menaçait les plus grands potentats et disposait à son gré des plus hautes têtes du monde, veut le rendre son tributaire, Louis par sa fermeté lui fait avouer qu'il y a encore un roi sur la terre, et le barbare effrayé envoie des présents.

Au pied des autels, voyez-le reconnaissant sur sa tête un plus grand maître que lui. Comme il se prosterne, comme il se confond ! il voudrait sous la majesté suprême de Dieu s'anéantir tout entier et disparaître. Quand le monde le regarde avec envie, il se devient à lui-même un objet de compassion. Ses misères lui tirent des larmes, il ne se console d'être roi que grâce au plaisir qu'il a par l'humilité de descendre davantage et de rendre à Dieu des hommages plus grands, il aime à s'avouer, la couronne sur la tête, le sujet de Dieu, le serviteur de Dieu. Il se trouve plus grand par le titre d'enfant de Dieu que par celui de souverain et de monarque, aussi supprima-t-il ces noms pompeux pour signer simplement : Louis de Poissy, préférant le lieu où il avait reçu le baptême à celui où il avait reçu la couronne, et croyant qu'être prince est bien moins qu'être chrétien.

De son cabinet, grand homme d'Etat, vaste génie, il fait mouvoir les ressorts de la politique la plus profonde,

blantes, saint Louis a su conserver les vertus qui semblent ne convenir qu'à la prospérité et à la gloire. Oui,

il déconcerte les projets de l'ennemi, il prévient les dissensions domestiques, il sait choisir les temps, ce qui est le chef-d'œuvre des sages, il sait connaître, étudier et employer les hommes, ce qui est la source des grands succès, il évite les pièges de Frédéric qui le veut surprendre, il tient la balance égale entre le pape et l'empereur, et ces deux ennemis irréconciliables servent à la gloire de son état. Il met dans ses intérêts jusqu'au Sultan, jusqu'aux Tartares : il est l'âme et comme l'esprit universel qui anime l'Europe entière.

Au pied du sanctuaire, regardez-le humble chrétien, esprit simple : il ne connaît de sagesse comme Salomon que celle qui vient de Dieu, il captive sa raison sous le joug de l'autorité divine. Il peut voir le miracle de Jésus-Christ qui s'est rendu visible dans l'Eucharistie : sa foi humble et docile n'a pas besoin de ce spectacle, et cette preuve est de trop pour lui. Ses sens peuvent se tromper, la parole de Dieu est infaillible : heureux celui qui a cru sans avoir vu !

A la tête de ses armées, héros et conquérant, il fait des prodiges de valeur et de courage à la fameuse bataille de Saintes où il combattit avec une furie plus qu'humaine ; à la prise de Belesme et de Fontenay où il parut avec la rapidité d'un aigle qui fond sur sa proie ; au pont célèbre de Taillebourg, où, abandonné des siens et tirant de son grand cœur sa force, il arrête et dissipe les Anglais et seul vaut une armée entière.

La piété, au jugement des sages du siècle, énerve le courage, éteint la valeur ; au contraire, entre les mains de Dieu et par sa grâce, un cœur qui combat pour lui s'anime, s'élève, s'enflamme, méprise tout et la mort même ; les héros se font des chrétiens et c'est de la sainteté du cœur que naît la grandeur de l'âme. Qui l'eut plus grande et plus élevée que Louis ? Ce vainqueur

[illegible] de la rébellion, sous les ordres de Raymond, comte de Toulouse, viennent joindre leurs forces contre le roi :

intrépide, les yeux baissés, nu-pieds, la tête découverte, vient dans le saint temple faire hommage de toutes ses victoires au Dieu des combats, aussi peu sujet à la vaine gloire que si Dieu l'en avait sauvé par l'adversité.

Ainsi saint Louis sut conserver, avec toute la majesté de l'empire, toute l'humilité de la religion, et cette vertu lui était si chère que sa grandeur lui devint à charge. Le sceptre pour lui n'était plus qu'un poids. Sans cesse il poussait des soupirs vers la vie solitaire où il trouvait plus de douceurs et de charmes que sur le trône; et si vos ordres, ô mon Dieu, ne l'eussent retenu, la France l'en aurait vu descendre, mais il y fit monter les vertus de l'état religieux.

Cette disposition si chrétienne en saint Louis vous étonne, m. f., mais une chose à mon tour m'étonne, c'est que vos hommages aujourd'hui s'accordent aussi peu avec vos sentiments, et, qu'honorant un Roi qui a vaincu le monde avec tout ce qu'il a de gloire et de grandeur, vous soyez encore idolâtres de ses plus légères distinctions, encore esclaves de ses moindres fortunes. Mon Dieu, qu'au dernier jour le saint monarque avec Jésus-Christ vous jugera rigoureusement!

Mais autant Louis méprisa la gloire du monde, autant chercha-t-il celle de Dieu, son intérêt le plus précieux et son affection la plus chère. Il avait reçu du ciel comme un feu divin et une flamme sainte, l'amour du royaume de Jésus-Christ, et que voulut-il, sinon d'en embraser la terre!

Alors comme aujourd'hui, Jésus-Christ dans cet empire était outragé dans ce qu'il a de plus saint :

Outragé dans sa vérité par des hérésies dont celles des Albigeois était la plus formidable : Louis lui donna le coup mortel.

Outragé dans sa justice par les délais et les violences

---

blantes, saint Louis a su conserver les vertus qui semblent ne convenir qu'à la prospérité et à la gloire. Oui,

Louis rétablit dans ses tribunaux la simplicité des lois et elles seules jugèrent.

Outragé dans son culte par l'irrévérence des peuples et la ruine même des autels : Louis rendit partout la religion auguste et vénérable. Que de temples il éleva au Dieu vivant! de quels dons il les enrichit! Par lui les trésors sacrés de la passion de Jésus-Christ sont au milieu de nous, et qui sait si ces précieux dépôts n'arrêtent pas sur nos têtes le fléau de Dieu qu'attirent chaque jour nos crimes?

Outragé dans son saint nom par le blasphême : une loi inflexible fit percer ces langues impies qui osent braver la majesté de Dieu.

Outragé dans sa charité par le duel et l'usure : ces monstres cruels et barbares furent foudroyés; de sa main il fit sur le luxe, sur les spectacles, des règles et des lois dignes des temps apostoliques : et où sont-elles aujourd'hui ces lois? On les lit encore dans le code de saint Louis, mais nos cœurs n'en ont rien retenu, et elles sont effacées des mœurs publiques.

Outragé dans son sanctuaire même par la licence des pasteurs : Louis commença son jugement par la maison de Dieu; il fit monter sur les plus hautes places le mérite et la vertu, et, réglant le clergé, il crut guérir le mal dans sa source; enfin, par lui Jésus-Christ dans cet état sembla rentrer en possession de toute sa gloire et de toute sa sainteté. Qui se rappelle comment Josias fit succéder la piété sainte aux désordres d'Israël, n'a qu'à changer ici les noms et les temps; il croira voir Louis et la France devenue le temple de la piété. On eût dit qu'un ange, qu'un Dieu était venu tout d'un coup débrouiller ce chaos et créer sur nous la lumière.

Seigneur, je suis votre royaume, car, vous l'avez dit : Le royaume de Dieu est au-dedans de vous, mais hélas!

[illegible] éclatent, l'hérésie et le schisme toujours amis de la rébellion, sous les ordres de Raymond, comte de Toulouse, viennent joindre leurs forces contre le roi :

dans cet empire que de sujets rebelles, que d'ennemis secrets ? Le monde, le péché depuis longtemps en sont les rois et les seuls maîtres. Bannissez-les, ô mon Dieu, par votre grâce, et vous, venez-y, régnez-y, et que tout dans mon cœur vous obéisse et vous serve.

Est-ce assez qu'un roi soit fidèle? non. Placé sur le trône, entre le ciel et la terre, entre Dieu et les hommes, inférieur à l'un pour en dépendre, supérieur aux autres pour les soulager, s'il doit à Dieu la fidélité, il doit la bonté à ses peuples. Que cette vertu dans les souverains a de charmes, qu'elle est un digne assortiment de la grandeur! Loin d'être dans les rois une faiblesse, c'est par elle seule qu'ils sont forts, puisqu'elle leur donne le cœur de leurs sujets, et qu'un roi qui par elle est maître des cœurs peut se rendre maître du monde.

Ce fut la vertu la plus chère de Louis, et il en eut tous les caractères. Qu'il me paraît grand dans le parc de Vincennes lorsque, dépouillé du spectacle trop éblouissant de la royauté, ne se laissant que son équité seule, il donne des audiences douces et aisées à tous ceux qui viennent à lui! Et comment ses sujets ne l'auraient-ils pas pris pour juge? Il l'était de l'Europe entière. J'ai vu, dit Joinville, les comtes de Châlons et de Bourgogne, les rois de Navarre et d'Angleterre venir se soumettre à ses décisions avec leurs peuples. Oh! m. f., quelle force a la piété! Respectons-la, aimons-la, elle est l'arbitre du monde, le lien des empires, la médiatrice de l'univers; tout sur la terre reconnaît ses lois et met sa gloire à les suivre.

Bonté compatissante et secourable! Représentez-vous un bon père au milieu de sa famille : il n'est occupé que du besoin de ses enfants, il les porte dans son cœur, il se regarde comme chargé de tous leurs besoins. A leur vue, quand ils souffrent, ses entrailles s'émeuvent : il s'attendrit sur l'un, il s'afflige sur l'autre, et s'il y a quelque pré-

blantes, saint Louis a su conserver les vertus qui semblent ne convenir qu'à la prospérité et à la gloire. Oui,

férence, elle est pour les plus faibles. Il accorde les différends, il punit, il récompense; il ne saurait avoir de joie que leur misère ne soit finie, et le moment où il espère de les rendre heureux est le plus doux moment de sa vie. C'est l'image de Louis au milieu de ses sujets. Les rois sont faits sur le modèle des pères; jamais roi ne fut plus père que Louis, et sa bonté n'était pas comme la nôtre un langage et une politesse vaine. C'était un fonds de bonté, un sentiment d'amour et de tendresse qui ne cherchait qu'à se répandre et à soulager. Pour s'instruire mieux des besoins secrets de son royaume, il y fait un voyage.

Voyez-le : à mesure qu'il s'avance, la misère semble fuir devant lui. Il entre dans le détail des besoins de chaque ville; il ôte des impôts à l'une, il assigne des fonds à l'autre, il fonde des écoles; là il écoute des plaintes, ici il accorde des grâces; tantôt c'est une discorde qu'il éteint, tantôt ce sont des bienfaits qu'il distribue; chaque besoin qu'il rencontre trouve en son cœur un mouvement de charité pour le remplir, chaque pas qu'il fait dans ses états est marqué par quelque trait de sa tendresse. Dans sa course bienfaisante, je crois le voir sur son peuple comme cette lumière vive et féconde qui sur nos têtes éclaire tout, règle tout, anime tout, vivifie tout, ou, pour dire quelque chose de plus grand encore, je crois voir l'image de Jésus-Christ même dont il est dit que dans son bienheureux passage il guérissait les infirmes et faisait du bien à tous.

Bonté noble et magnifique; la bonté dans les âmes vulgaires, simple et bornée à elle-même, ne saurait donner de grands spectacles ni se produire aux yeux du monde avec éclat : celle des princes prend de leur état de la splendeur et de la magnificence; la charité d'un roi doit être royale. Vous nous le dites encore et vous l'apprendrez aux siècles les plus reculés, monuments augustes et

E

seditions éclatent, l'hérésie et le schisme toujours amis de la rébellion, sous les ordres de Raymond, comte de Toulouse, viennent joindre leurs forces contre le roi :

vénérables de la charité de Louis, édifices saints, sacrés asiles élevés au milieu de cette ville capitale. Là il est encore l'œil de l'aveugle, le père de l'orphelin, le consolateur des veuves, la retraite des vierges, la nourriture des pauvres, la santé des malades, la sanctification des justes, le refuge des pénitents, la vie et le salut de tous. Sa bonté universelle, image ici-bas de votre prudence et de votre grâce, ô mon Dieu, embrasse tous les âges, tous les temps, tous les états, tous les sexes ; elle se multiplie selon les besoins et prend autant de formes différentes qu'il y a de genres de malheur.

Quatre siècles n'ont pu tarir une source si féconde ; elle coule encore sur les indigents de nos jours. C'est cette vertu si chère, je l'avoue, que nous célébrons avec plus de joie dans ce saint temple : grâce à elle Louis présent par ses bienfaits règne dans cet empire par la meilleure partie de lui-même, qui est son cœur tendre pour les malheureux. Encore on l'y voit, on l'y bénit, on l'y aime. Ce royaume rendu heureux par ses aumônes croit le posséder toujours. A son nom seul, toutes les bouches des infirmes qu'il soulage encore, tous les cœurs des indigents qu'il nourrit encore, que sais-je? ces hôpitaux eux-mêmes, ces monastères, ces temples, tout se ranime, tout s'attendrit, et prend du sentiment : tout parle, tout publie les dons immenses du saint roi et vérifie à l'envi cette louange, *magnificentiam gloriæ sanctitatis suæ loquentur.*

Saint Louis dans sa prospérité eut les vertus de la disgrâce : j'ai ajouté que dans la disgrâce il eut les vertus qu'on ne voit guère que dans la prospérité; c'est le sujet de la deuxième partie.

Deuxième partie.

Etre grand, ferme, intrépide, toujours égal à soi-même,

blantes, saint Louis a su conserver les vertus qui semblent ne convenir qu'à la prospérité et à la gloire. Oui,

SERMON

SUR LA RELIGION

NÉCESSAIRE A NOTRE COEUR

c'est le caractère propre du héros dans la prospérité, où tout le soutient et l'élève; mais dans la disgrâce qui aigrit l'esprit, qui abat le cœur, qui affaiblit l'âme, conserver une modération toujours inaltérable, une liberté toujours tranquille, un courage toujours invincible, c'est une gloire qui n'est accordée qu'à ces héros chrétiens dans lesquels Dieu aime à montrer toute la magnificence de sa sainteté, et les richesses de sa grâce. Or, c'est à une destinée si haute que Dieu pour l'instruction du monde éleva saint Louis. Reconnaissez à ce dernier trait toute la grandeur de son âme. Cette lumière ne brilla jamais plus que dans la nuit de la disgrâce : car qui offrit jamais un esprit plus ferme et plus calme au milieu des troubles de l'état, un cœur plus libre et plus grand dans sa captivité, une âme plus forte et plus héroïque à la mort même? C'est dans votre sein, ô mon Dieu, source unique de force et de constance, que Louis puisa des sentiments si nobles et si beaux : élevez-nous à vous; dans un asile si haut, qu'avons-nous à craindre du monde? tout ce qui se passe sur la terre est au-dessous du chrétien.

Et d'abord que de nuages semblèrent obscurcir les premières années du règne de Louis! Toutes les minorités ne se ressemblent pas; on en voit qui commencent sans obscurité et sans ombres : ni guerres au dehors, ni troubles au dedans. La France y est semblable à ces régions qui voient lever le soleil d'un côté lorsqu'il se couche de l'autre, sans nul intervalle sensible de ténèbres et de nuit. Celle de saint Louis ne jouit pas d'un bonheur si rare. Déjà des princes inquiets et jaloux se liguent : ceux qui devaient être les premiers sujets deviennent les premiers rebelles; des conspirations se forment, des séditions éclatent, l'hérésie et le schisme toujours amis de la rébellion, sous les ordres de Raymond, comte de Toulouse, viennent joindre leurs forces contre le roi :

vénérables de la charité de Louis, édifices saints, sacrés asiles élevés au milieu de cette ville capitale. Là il est encore l'œil de l'aveugle, le père de l'orphelin, le consolateur des veuves, la retraite des vierges, la nourriture

autour de lui tout s'agite, tout s'alarme. Louis seul ne tremble pas; cette tête sacrée, au milieu du violent orage qui semble couvrir l'État, demeure ferme et tranquille. Après avoir mis son cœur dans la main de Dieu où jamais trouble n'arrive, il s'arme, il combat, il triomphe, les rebelles tombent à ses pieds comme s'ils avaient été frappés de la foudre. Louis mineur sait les vaincre et majeur il sait leur pardonner. Mais à quelle condition? peut-être de lui payer un tribut immense, peut-être de lui faire des réparations humiliantes, peut-être de lui céder des villes et des provinces! Non; c'est d'aller à la guerre sainte avec lui. M. F., que cette vengeance est chrétienne! que la piété punit saintement! il tourne pour eux en bonnes œuvres les outrages mêmes qu'il en a reçus; des ennemis de son trône, il fait des victimes de sa foi. Leur amnistie, c'est leur sanctification; ils sont innocents à ses yeux dès que la gloire de Jésus-Christ leur est chère. « Prenez la croix, dit-il. » Qu'il sied bien en effet à cette croix qui a réconcilié le ciel et la terre, de réunir un prince avec ses sujets! Qu'il lui convient d'être encore par là au milieu du monde un lieu de paix, un signe de réconciliation, le sceau d'une alliance sainte! Un Dieu entre ses bras a pardonné les péchés du monde, Louis en la prenant oublie les outrages et fait grâce à ses ennemis.

Et nous, hélas! âmes faibles, cœurs lâches, quoique réconciliés à Dieu par la même croix, nous ne saurions vaincre nos ressentiments et nos haines. Mon Dieu, nous aimons tant à imiter les grands, c'est notre faible; et n'est-ce donc que dans leur sainteté qui est leur grandeur véritable, que nous les abandonnons et que nous dédaignons de les suivre!

Sans les disgrâces de ce monde, il eût manqué quelque chose à l'épreuve où Jésus-Christ veut mettre les âmes

SERMON

SUR LA RELIGION

NÉCESSAIRE A NOTRE COEUR

fidèles et choisies pour les rendre dignes de lui, semblables à lui. Mais les épreuves auxquelles jusqu'ici la Providence avait mis saint Louis n'étaient qu'une préparation et un essai à des malheurs plus grands encore. Depuis longtemps ces lieux vénérables que Jésus-Christ consacra par sa présence et qu'il arrosa de son sang, tombés sous la domination de l'étranger le touchent sensiblement et l'attendrissent. Il ne peut songer sans larmes aux insultes que les infidèles font à l'héritage des chrétiens. Quoi, se dit-il à lui-même, nous adorons Jésus-Christ dans notre patrie, et nous souffrons qu'on l'outrage dans ces climats si chers où il nous racheta! Israël est en repos et l'arche du Seigneur est captive! dans cette idée son zèle l'enflamme. L'esprit de Dieu le saisit, il court se ceindre de l'épée sainte qu'il reçut du ciel au jour de son sacre : avec elle il se couvre du bouclier de la foi, de la cuirasse de la justice, du casque du salut, et tout armé de Dieu il s'écrie : Que ceux qui sont au Seigneur me suivent.

Nous ne les oublierons jamais, ces jours éternellement mémorables où l'on vit les peuples, les grands, les princes sur les pas de Louis abandonner avec joie leur patrie pour courir à l'héritage saint. Déjà la mer est couverte de nos voiles, déjà la croix brille sur nos étendards aux yeux de l'Egypte alarmée qui oppose toutes ses forces. Déjà Louis transporté d'une valeur céleste se jette dans la mer, l'épée à la main, le bouclier sur son bras. Tel que le soleil sortant des eaux dissipe par la force de ses rayons les nuages et les vapeurs qui semblent vouloir arrêter sa course, tel Louis sortant de la mer et s'avançant sur le rivage met en fuite les Sarrasins. Ses premiers coups sont marqués par la prise de Damiette, le rempart de tout l'Orient : ce fut un miracle de la Providence qui paraîtrait incroyable s'il n'avait été fait par Louis, mais

vénérables de la charité de Louis, édifices saints, sacrés asiles élevés au milieu de cette ville capitale. Là il est encore l'œil de l'aveugle, le père de l'orphelin, le consolateur des veuves, la retraite des vierges, la nourriture

ce que Dieu faisait pour Louis il le faisait pour lui-même. De nouveaux succès suivent ce prodige. Le saint roi gagne trois batailles, il perce à Mansourah un gros d'ennemis, s'enfonce lui-même dans la mêlée et dégage son frère le comte d'Artois : c'était l'innocence de son cœur qui lui prêtait tant de forces.

Mais que vois-je! subitement tout change de face. Dieu ne veut pas que Louis soit heureux : il l'a reconnu fidèle dans le bonheur, il a résolu de l'éprouver dans la disgrâce; car, m. f., tandis que nous sommmes heureux sur la terre et que nous y goûtons un doux repos, nous disons à Dieu que nous l'aimons, mais peut-être nous aimons plus les biens qu'il nous fait que nous ne l'aimons lui-même. Il nous donne occasion par la disgrâce de lui prouver notre fidélité; par elle il s'assure de notre cœur et il goûte cette joie si douce de se pouvoir dire : je sais à présent que mon bien-aimé est à moi.

Que l'épreuve pour saint Louis fut grande et sensible! Son entrée dans le lieu saint, comme celle de Jésus-Christ, ne parut si triomphante que pour rendre plus sensible la honte qui devait lui succéder. Rien qui ne tourne à son désavantage. La mer excite contre lui ses tempêtes, l'air corrompu porte la mort dans son camp, les éléments conjurés semblent avoir conspiré sa perte. Les fléaux de Dieu tombent en foule, les voies de Sion pleurent de se voir en proie à l'étranger, partout le sang chrétien se répand sans bornes. Où est donc le Dieu d'Israël? On dirait qu'il a passé chez les infidèles, et qu'il n'est plus le Dieu de Louis. Tous les cœurs sont abattus, tous les courages languissent : un grand événement va bientôt instruire le monde, un objet inouï est près d'étonner l'univers. Louis après des prodiges de valeur tombe entre les mains du barbare, et il est chargé de fers. Est-ce donc, ô mon Dieu, pour lui préparer un sort si triste que vous lui

SERMON

SUR LA RELIGION

NÉCESSAIRE A NOTRE CŒUR

avez fait traverser tant de mers, est-ce là ce que méritait tant d'amour pour vous et tant de zèle ?

Ce coup de foudre ne l'étonne pas : il demande son livre de prières et se remplit de l'esprit de force qui les dicta. Qui sait prier sait souffrir, ne nous épuisons point en plaintes ; nous pouvons par l'oraison puiser en Dieu une fermeté et une paix que tous nos maux ne sauraient vaincre. Le saint roi le fit bien voir. Croyez-vous qu'il se plaigne d'un traitement en apparence si rude? Sous sa main rigoureuse il le bénit, il l'adore mille fois, il lui répète tendrement qu'il est son maître, son Dieu, et qu'il l'aimera toujours : autour de lui ce qu'il avait de plus cher prend des sentiments de piété ; il les soutient, il les console. Dieu, leur dit-il, qui veut mon salut, a cru pour moi cette affliction nécessaire, il veut par mon malheur instruire les hommes à mépriser les grandeurs et à compter le monde pour rien. Souffrons et le louons. Et après ces paroles, les yeux baissés, il fléchit le genou, il se prosterne et adore Dieu. Quel spectacle, m. f.! Il ne fut pas plus beau quand, sous les mêmes climats, on vit Isaac courber sa tête sous le glaive d'un père plein d'amour ; quand on y vit le saint homme Job adorer la main salutaire qui le frappait ; quand on y vit Jérémie [illegible] glorifier Dieu ; quand on y vit David entre les mains de l'ennemi dire du cœur bien plus que de la bouche : Seigneur, je suis préparé à vos châtiments. Jésus qui rassemble tous leurs malheurs, réunit toute leur constance, on croit les revoir tous en lui.

Sa couronne ainsi que celle du Sauveur semble n'être plus qu'une couronne d'épines, son sceptre qu'un roseau brisé : il comparaît devant des juges profanes, et sa pourpre royale est changée en un vêtement de dérision ; il allait chercher les trésors précieux de la Passion, il les trouve en sa personne. Tant de fruits si beaux de

vénérables de la charité de Louis, édifices saints, sacrés asiles élevés au milieu de cette ville capitale. Là il est encore l'œil de l'aveugle, le père de l'orphelin, le consolateur des veuves, la retraite des vierges, la nourriture

souffrances le rendent cher et vénérable à lui-même; il ne comprend pas comment Dieu l'a jugé digne d'un bienfait si grand : peu s'en faut qu'il ne s'en enorgueillisse. Loin de paraître accablé sous le poids d'une si grande humiliation, elle n'a fait qu'élever cette âme héroïque, son visage ne fut jamais plus serein et son maintien plus noble.

Ce n'est point ici, m. f., cette hauteur stoïque, cette constance de philosophe qu'affecte quelque temps notre raison superbe. La raison à elle seule dans la disgrâce se lasse aisément de la fierté : on peut être quelque temps philosophe, héros pour le public; on est toujours homme pour soi-même. Dans le saint roi, c'est une fermeté de la foi, c'est une constance de la religion, c'est un héroïsme de la grâce, et parce qu'elle vient de Dieu qui ne change point, elle est, comme Lui, immuable et inaltérable. Qu'on fasse tomber comme à ses pieds la tête du Sultan d'Egypte, sensible exemple du peu d'égard qu'on a pour la vie d'un souverain; Lui, plus invincible, demeure toujours le même : toujours il pense en roi, il souffre en roi, il parle en roi, il traite en roi, il commande en roi. Plus roi, ce semble, dans ses malheurs que dans sa gloire, et toujours sur le modèle de Jésus-Christ, car Jésus-Christ dans le cours de sa vie glorieuse avait caché sous le voile de l'humilité sa royauté divine. Il ne commence à paraître Roi que dans sa prison. C'est là que Pilate lui dit : Vous êtes donc roi ! Vous l'avez dit, répond ce divin Maître, *tu dicis*.

Aussi quoique prisonnier, Louis ne fut jamais plus révéré de ses peuples : que dis-je? Les barbares eux-mêmes sont saisis pour lui d'un saint respect; un cœur si ferme et si grand les étonne; ils sentent en lui par sa vertu une âme maîtresse, une âme supérieure, une âme souveraine, une âme du premier ordre, faite pour com-

SERMON

SUR LA RELIGION

NÉCESSAIRE A NOTRE CŒUR

mander aux hommes et digne de l'empire de l'univers. Ils veulent le choisir pour roi, et ce prince dans ses fers vérifie en lui avec éclat cette parole : La sagesse est descendue avec lui dans la prison, et il y a paru si grand qu'on lui a offert l'honneur du sceptre, *et offerent illi sceptrum regni.* Il fallait donc, saint roi, que jusqu'aux barbares mêmes, tout admirât, tout annonçât la magnificence et la gloire de votre sainteté ! *magnificentiam gloriæ sanctitatis tuæ loquentur.*

Oh ! m. f., qu'on est grand quand on est avec Dieu ; qu'on est libre quand on a sa grâce ! Est-ce donc là être captif ? Appelle-t-on cela un esclavage. Le vrai captif, le vil esclave, c'est vous-même, mon cher auditeur, vous-même qui vous livrez si honteusement au péché, avez autant de maîtres que vous avez de vices, autant de tyrans que vous avez de passions. Ah ! mon Dieu, changez ma servitude en changeant mon amour, ôtez-moi les chaînes du crime qui m'accablent, donnez-moi celles de votre grâce : elles me rendent heureux ; vous servir c'est régner, et ce n'est qu'en portant votre aimable joug qu'on devient véritablement libre, *converte, Domine, captivitatem nostram.*

Que ne puis-je vous dire ici tout ce que Louis fit voir de noblesse, de fidélité, de justice dans sa délivrance qu'il ne voulut accepter qu'après celle de toute son armée entière ! Il repasse en France, il y devient plus cher, il y paraît plus grand et plus respectable depuis ses malheurs : aussi fait-il frapper en arrivant une médaille avec cette devise : Louis le captif de Jésus-Christ, *vinctus pro Christo.* C'est par là désormais qu'il se renomme, c'est par là qu'il veut que tout l'univers, que tous les siècles le connaissent : il laisse les titres si pompeux de roi et de vainqueur ; celui d'enchaîné lui paraît plus cher et plus noble. Confondons-nous ici et nous instruisons, nous

vénérables de la charité de Louis, édifices saints, sacrés asiles élevés au milieu de cette ville capitale. Là il est encore l'œil de l'aveugle, le père de l'orphelin, le consolateur des veuves, la retraite des vierges, la nourriture

qui nous faisons des moindres humiliations une honte insoutenable.

Mais le cœur sans cesse se rappelle à l'objet de son amour. Louis ne saurait avoir de joie qu'il ne retourne à la terre sainte; c'était l'endroit le plus tendre et le plus sensible de sa religion et qui occupait davantage le fond de son âme. Cette idée si chère le suit partout; il a été captif pour Jésus-Christ, il faut que pour Jésus-Christ il meure. Peut-être les sages du siècle n'ont pas approuvé ce second voyage, mais qu'ils sachent que l'Esprit-Saint porte ses raisons dans ses mouvements; le mal qu'il paraît faire aux justes trouve son apologie dans leur sanctification et il a toujours bien raison puisqu'il les sauve.

Louis veut donc se sacrifier pour Jésus-Christ; il aura ce que son cœur désire. Ici je me sens transporté sur les côtes d'Afrique. J'y vois Louis brûlant d'un nouveau zèle, qui menace Tunis, qui prend Carthage. Mais une victoire plus belle dans le ciel lui est préparée, celle que le juste, disons que le martyr, remporte surla mort. Le voilà frappé d'une maladie contagieuse : oui, elle s'offre à lui toute entière; de quel œil l'envisage-t-il? Ne craignez pas de le voir aux prises avec elle; c'est son triomphe le plus beau et le théâtre le plus glorieux de sa vie. M. c. f., qu'il est vrai que le péché seul est l'aiguillon et la terreur de la mort! Si nous ne le commettions, elle n'aurait pour nous rien que d'aimable.

Comme ceux qui ont donné aux hommes dans leurs discours des instructions plus étendues les recueillent toutes en finissant et les offrent plus fortement sous une même vue, ainsi le saint roi recueille à sa mort avec plus d'éclat tous ces traits de grandeur et de vertu qu'il avait fait voir durant sa vie, et cette instruction si belle qu'il donna sans cesse à l'univers : il ordonne la guerre avec

SERMON

SUR LA RELIGION

NÉCESSAIRE A NOTRE CŒUR

un prince, il fait grâce à un autre, il fonde des asiles sacrés, il établit des maisons de piété, il fait des actions de justice, il offre des traits de clémence, il fait finir un schisme, il donne des règles de conduite, il dicte des lois de sagesse, il assure le bonheur de l'Etat et la paix de l'Eglise. En lui, toutes les faces des héros se montrent, toutes les qualités du grand homme se réunissent, toutes les vertus du chrétien se rejoignent, paraissent toutes autant de raisons de s'écrier : *Magnificentiam gloriæ sanctitatis tuæ loquentur.* O prince religieux que Dieu pour récompenser vos vertus va ravir au monde et unir à jamais à Lui, à votre mort surtout et après elle, les peuples étonnés des miracles sans nombre opérés par vous admireront la magnificence et la gloire de votre sainteté, et la publieront dans tous les siècles.

Avant que de consommer son sacrifice, il fait venir Philippe son fils aîné, et ramassant en le voyant toutes ses forces, il le bénit tendrement ; puis, comme s'il eût voulu par ce prince transmettre encore à la France toutes ses vertus, il lui dit : Mon fils, aimez Dieu de tout votre cœur : s'il vous comble de prospérités, humiliez-vous, s'il vous afflige, adorez-le ; aimez votre peuple et les pauvres, ne faites jamais la guerre sans nécessité, souvenez-vous, mon fils, que la gloire du monde passe et qu'il n'y a de solide que Dieu. Puissent ces paroles si grandes être entendues de tous les rois ; puissent-elles entrer profondément dans le cœur de notre monarque auguste, à qui son bisaïeul mourant les répéta avec autant de piété que de tendresse.

Saint roi, que la France honora et aima comme son maître et qu'elle invoque aujourd'hui comme son protecteur, si ce royaume vous est cher du haut du ciel, jetez un regard d'amour et de pitié sur ce prince si jeune encore dont l'idée seule attendrit ici tous les cœurs.

vénérables de la charité de Louis, édifices saints, sacrés asiles élevés au milieu de cette ville capitale. Là il est encore l'œil de l'aveugle, le père de l'orphelin, le consolateur des veuves, la retraite des vierges, la nourriture

Formé du même sang que vous, assis sur le même trône, exposé dans un âge si tendre aux mêmes écueils, puisse-t-il offrir à la France la même fidélité à Dieu, le même amour pour son peuple, et, successeur de votre empire, l'être de vos vertus ! Puisse-t-il, orphelin, vous avoir pour père ; puisse-t-il, notre roi, vous prendre pour guide, puissent par vos prières, ses vertus être aussi grandes que ses destinées ; puisse-t-il remplir sur lui les desseins de Dieu et nos plus douces espérances ! Puisse cette année toute pour lui de sanctification, répandre sa sainteté sur toutes celles de sa vie ! Puisse au jour de son sacre tout le ciel s'ouvrir sur lui, et le même Dieu qui vous remplit alors descendre en son âme ! O vous son bienheureux patron, qu'il devienne votre soin, votre enfant, le grand objet de votre amour et de vos prières ! Nous confions en vos mains paternelles ce dépôt si cher : aimez-le, chérissez-le, présentez-le sans cesse au trône de Dieu, afin qu'il le comble de ses bénédictions et de ses grâces, et qu'après avoir régné comme vous saintement sur la terre il règne éternellement avec vous dans le ciel.

Amen.

SERMON

SUR LA RELIGION

NÉCESSAIRE A NOTRE CŒUR

Prononcé devant l'Assemblée générale du Clergé, dans l'église des Grands-Augustins.

Surgens Petrus dixit apostolis et seniori bus. Viri fratres, testimonium perhibuit Deus dans illis spiritum sanctum et fide purificans corda eorum.

Pierre se levant dit aux apôtres et aux prêtres : Mes frères, Dieu a rendu témoignage en leur donnant le Saint Esprit et en purifiant leurs cœurs par la foi. (Aux actes, chap. XV.)

MESSEIGNEURS,

Ainsi parle dans Jérusalem le Chef visible de l'Eglise aux apôtres et aux prêtres assemblés; après l'invocation divine, il leur apprend que le témoignage le plus beau, le plus éclatant, le plus sublime qu'on puisse rendre sur la terre à la religion de Jésus-Christ, celui que lui rend un Dieu même est d'être élevée à ce privilège glorieux de purifier le cœur des hommes, et de leur donner avec le Saint-Esprit la félicité véritable : *testimonium perhibuit Deus.* Quel garant qu'un Dieu et combien certaine est la vérité qu'un témoin si grand nous atteste !

Sacrés pontifes, prêtres de Jésus-Christ, assemblés en

ment, l'élève, l'attire et le tourne vers son pole qui est Dieu, auteur et centre de son être.

Peut-être la volonté propre est votre mal et l'esprit

ce jour solennel dans ce saint temple, et vous aussi, peuple chrétien, qu'un spectacle si auguste et si saint de toutes parts y appelle, soyez attentifs à une instruction si belle, utile à tous, et que l'esprit de grâce invoqué au milieu des mystères divins rendra plus touchante et plus forte. Sur la foi d'un Dieu et son témoignage adorable, au nom de ces respectables prélats, si pleins de piété et de science, présidés par la sagesse et par la vertu, je viens vous montrer, mes frères, que la religion chrétienne représentée en ce saint lieu et comme visible, et comme vivante dans une des plus belles portions de l'Église universelle, est nécessaire à notre cœur, premièrement pour le régler, secondement pour le satisfaire.

Car, remarquez-le avec saint Augustin, c'est dans notre cœur, notre vie, nous-mêmes, que sont nos deux grandes misères : le désordre et l'inquiétude de nos passions; or c'est ce cœur avec sa corruption profonde, avec son indigence extrême qui est le grand objet des regards de Dieu et le spectacle éternel de sa miséricorde. C'est à le réformer et à le remplir que se rapportent, comme à leur but, les merveilles si éclatantes de la religion: on y voit Dieu toujours attentif à son œuvre, offrir par elle à ce cœur si déréglé, si misérable, ce qui peut seul le rendre saint et heureux. Je ne viens donc plus dans la chaire évangélique en recueillir, comme autrefois, les preuves invincibles pour convaincre votre esprit; mon dessein, plus digne d'un auditoire si illustre, si éclairé, n'a pour objet que votre cœur, sans règle, sans félicité, s'il ne la cherche uniquement dans une religion sainte.

Pontife éternel, source de notre sacerdoce et de notre consécration, divin Jésus, vous envoyâtes du sein du Père votre esprit sur la réunion bienheureuse des disciples choisis pour annoncer au monde votre religion, et nous renouvelons en ces temps la mémoire et la célé-

brité de cette effusion de grâce. Oh ! que pour nous la circonstance est heureuse ! *innova signa*, Dieu grand et saint, qu'à ce moment le miracle de nouveau s'opère, faites ici descendre l'esprit d'en haut sur vos ministres assemblés, sur celui qui, le moindre de tous, a plus besoin de ses lumières, et tandis que je parlerai, faites, Seigneur qu'on l'entende et qu'on le sente au fond des âmes : nous vous le demandons par l'entremise de Marie. *Ave Maria*.

Premier point.

MESSEIGNEURS,

Qui dit l'homme dit tous les maux : un déluge d'iniquités inonde notre cœur, dit le sage; il compare sa corruption à la mer, tant elle est grande et profonde. Majesté suprême que nous adorons, du trône de votre gloire vous voyez nos plaies, vous voyez combien de maux affligent notre vie, vous seul pouvez les guérir et votre amour le fait par votre religion. Grâces immortelles soient rendues au Seigneur pour ce don inexplicable, et certes, mes chers auditeurs, il n'y a que la morale des sages du siècle parmi lesquels vous vivez ou celle de la religion qui puisse aspirer à la règle de votre cœur et à guérir en vous les passions, source féconde de nos désordres : or, voyons par des preuves moins élevées que sensibles et puisées dans votre cœur même laquelle y réussit mieux.

Je dis premièrement que votre sagesse dans le monde n'est ordinairement contre les passions qu'impuissance dans les remèdes; et où aurait-elle pris le privilege de guérir des maux qu'elle n'a pas la force de connaître? Elle n'a nul droit sur le cœur, incapable d'aller au fond de ses plaies et à l'intérieur de sa malice. Et sur ce point,

ment, l'élève, l'attire et le tourne vers son pôle qui est Dieu, auteur et centre de son être.

Peut-être la volonté propre est votre mal et l'esprit

mes chers auditeurs, quel besoin de recourir à des preuves étrangères. Je laisse à votre cœur à vous parler, tant mon discours est en vous-mêmes. Hélas, quand dans le monde vous avez voulu, par les seuls remèdes naturels que la sagesse vous offre, défendre votre faible cœur contre les attaques du vice, l'avez vous longtemps conservé pur, et quel remède avez-vous donc appliqué à vos maux qui n'ait presque toujours été une plaie nouvelle? Quoi? est-ce la raison? vous vous plaignez que la raison est en vous une faible digue qui n'a fait qu'enfler le torrent et augmenter la violence des passions qu'elle veut contraindre. La raison de l'homme combat sans cesse : triomphe-t-elle souvent? Est-ce la bienséance? vous avouez que la bienséance est au plus un art de renfermer la malice dans votre cœur, qu'elle n'a été dans toute votre vie qu'une règle superficielle, qui a peut-être assujetti les dehors sans changer le fond de votre âme, sans vous faire paraître juste la rigueur des lois. Vous pourrez donc être criminel dès que l'autorité en vous les fera taire : d'ailleurs est-on longtemps vertueux quand on ne l'est que par crainte? Personnage de théâtre, vous n'êtes donc sage que pour les spectateurs, et dès qu'ils disparaîtront disparaîtra votre sagesse! Elevez-vous, religion sainte, paraissez, venez au secours de ce malade qui vous réclame.

Oui, mes frères, à des caractères plus nobles et plus beaux, je reconnais que la religion chrétienne est la véritable et qu'elle était nécessaire à notre cœur humain. Car elle seule a des ressorts secrets qui agissent puissamment sur nous : elle entre dans l'homme, elle est intime à son âme, elle sonde son cœur, elle pénètre son esprit, elle étend ses droits sur ses pensées, elle cherche la source de ses vices dans ses plus secrets sentiments; sa vertu divine ne se borne pas au dehors, elle le change intérieurement et le sanctifie. Et pour vous rendre plus

principe intérieur et perpétuel de sainteté et de justice. Quelle foi, messieurs, quelle créance ! Un plan si beau de religion peut-il avoir été tracé sur la terre ? Que les hommes, que les anges, que tous les

sensible et moins vague cette vérité si consolante que la religion entière est employée à la réforme de votre cœur; dites-nous, âme pécheresse, quelle est votre plaie, est-ce l'orgueil ? Contre l'orgueil la foi vous offre un secours si puissant en vous rappelant sans cesse, à vos propres yeux, en vous proposant le grand spectacle d'un Dieu né dans une crèche, mort sur une croix ! Dès quelle éclaire nos esprits sur nos misères, elle persuade nos cœurs par l'humilité.

Votre vice est-il l'hypocrisie ? Contre elle la religion vous montre au plus haut du ciel un Dieu, juge secret, témoin intime de nos pensées, qui voit dans l'abîme profond, dit le prophète, dans vos intentions les plus cachées, dans vos prétextes les plus spécieux, dans vos intrigues les plus ténébreuses et les plus sourdes, et par là elle accorde les dehors de vos actions avec votre cœur, vous rend ce que vous paraissez, et, pour ainsi parler, vous réalise.

L'indolence est-elle votre faible ? Contre elle la foi vous offre des promesses pour vous animer : qu'elles sont magnifiques ! des récompenses pour vous encourager : qu'elles sont grandes ! des menaces pour vous réveiller : qu'elles sont terribles ! des exemples pour vous soutenir : qu'ils sont beaux ! des sacrements pour vous fortifier : s'ils pèsent à la nature, qu'ils sont favorables aux mœurs, qu'ils sont propres à vous défendre du crime et à vous établir dans la vertu ! La religion chrétienne porte au milieu d'elle un esprit tout vivifiant, une âme toute féconde qui, dans nos volontés libres, produit sans cesse des fruits de piété ; loin de laisser indolemment languir notre cœur sur la terre, elle l'excite, elle le meut saintement, l'élève, l'attire et le tourne vers son pôle qui est Dieu, auteur et centre de son être.

Peut-être la volonté propre est votre mal et l'esprit

mes chers auditeurs, quel besoin de recourir à des preuves étrangères. Je laisse à votre cœur à vous parler, tant mon discours est en vous-mêmes. Hélas, quand dans le monde vous avez voulu par les seuls remèdes naturels que la

d'indépendance, mais la religion de Jésus-Christ, soumis lui-même avec abandon à la volonté suprême, n'est-elle pas un lien sacré qui nous unit à Dieu comme au principe de toute puissance? Soyez soumis, dit-elle, à ceux qui sont au-dessus de vous comme étant établis de Dieu, associés à Dieu, les ministres, les hommes de Dieu, Dieu lui-même; or, obéir à Dieu est-il honteux, est-il pénible? Peut-on voir luire dans un supérieur, un souverain, les caractères si vénérables, l'empreinte si auguste de la divinité et n'être pas dociles, obéissants, fidèles comme des brebis à leur pasteur? Rien de plus faible que l'homme qui met sa force en lui seul : dans l'obéissance est notre repos et notre salut, et qu'il est beau qu'un Dieu même soit le nœud qui nous lie à ceux de qui nous dépendons! Telle est la morale de la religion : nulle autre n'avait rendu l'obéissance si sainte, si douce, si glorieuse, si ferme, si juste et si honorable.

Découvrez-moi dans votre cœur un désordre nouveau que la religion sainte ne réforme pas : l'attrait des plaisirs? elle les surmonte par des plaisirs divins, et dans le cœur victorieux de tous les autres. Une âme éprise de Jésus-Christ aime mieux encore les larmes et les douleurs que toutes vos joies ensemble : la révolte des sens? elle les rend souples et dociles à l'esprit par la mortification et la pénitence. L'amour profane? elle ôte de dessus l'humanité cet opprobre, cette tache de honte en nous faisant de l'amour du souverain de qui nous tenons tout, le plus grand de ses préceptes. Le désir des richesses? elle les maudit et nous fait une béatitude de la pauvreté, et que cette pauvreté est riche à la place de ces biens fragiles qui nous corrompent et nous fuient! elle nous offre un Dieu qu'on possède dès qu'on l'aime. La vengeance, la haine? pour les guérir, quel remède plus précieux et plus puissant que le sang d'un Dieu versé même pour ses bourreaux, et

principe intérieur et perpétuel de sainteté et de justice. Quelle foi, messieurs, quelle créance ! Un plan si beau de religion peut-il avoir été tracé sur la terre ? Que les hommes, que les anges, que tous les

cette promesse de grâces de nous remettre plus que nous n'aurons remis à nos frères?

Quoi encore? l'envie, la jalousie, cette peste que nous portons au fond de notre cœur et que l'intérêt propre faitnaître ? Mais la charité chrétienne, qui rend tout commun, ne laisse en nous d'émulation qu'à l'emporter l'un sur l'autre en amour; cet objet divin, que la foi nous offre, a des biens pour tous dans cet abîme de félicité. Le monde entier pourrait s'y plonger et se perdre sans épuiser encore son bonheur; la religion anéantit en nous un intérêt temporel qui nous divise par un intérêt infini, qui nous réunit et de tous les hommes ne fait qu'un seul homme. Notre cœur pouvait-il être conduit à la règle et à la vertu par des voies plus sûres? Quel bien lui fait la religion ! de cette grande source de lumière et de sainteté, quels secours viennent à notre âme ! Sans elle, laissé à lui-même entre les mains de nos passions, avec une faiblesse extrême, que deviendrait notre cœur ?

Si cet être dominant et suprême, si ce moteur divin et perpétuel du monde est si nécessaire à l'univers pour le fixer dans l'ordre merveilleux qui en fait toute l'harmonie, pour suspendre dans le ciel des feux sans nombre, pour arrêter l'impétuosité de ses mers immenses, pour balancer dans les airs le globe de la terre, pour contenir les eaux dans la profondeur des abîmes, et si tout ne serait dans ce monde visible que confusion et que chaos hors de sa main divine, à quel désordre serait exposé notre cœur, image si juste du monde, si ce n'est qu'il est plus vaste et plus grand et d'une nature libre et active, si la religion, d'accord avec nous et jamais sans nous et notre coopération préalable, ne réprimait les passions de ce cœur, n'en fixait la mobilité, n'en modérait les ardeurs, ne donnait des bornes à ses désirs, n'opposait des lois sages au cours rapide de ses cupidités, et, mobile

mes chers auditeurs, quel besoin de recourir à des preuves étrangères. Je laisse à votre cœur à vous parler, tant mon discours est en vous-mêmes. Hélas, quand dans le monde vous avez voulu par les seuls remèdes naturels que la

divin, n'en rendait les mouvements réglés et justes en les dirigeant vers Celui en qui nous vivons et nous sommes? Rapprochez la philosophie du siècle de la religion chrétienne; sur l'Israël de Dieu un jour heureux, une nuée brillante, un grand corps de lumière qui mène au salut; dans cette Egypte si fière de sa sagesse, presque partout des ténèbres, des plaies, des gouffres qui engloutissent. Enfin, messieurs, contre le désordre de tous vos penchants, la religion chrétienne, qui n'ordonne rien qu'elle n'aide à faire avec nous, offre, avec des grâces propres, intérieures, secourables, une morale toute puisée dans les pures sources de la piété, qui ne tend qu'au règne de la vertu, à la sanctification de l'univers, et dont tous les points nous sont et glorieux et salutaires. Le sage pouvait-il plus dire en moins de mots quand il s'écrie : Votre doctrine sainte, ô mon Dieu, guérit tout en nous, *sanat omnia*? Parcourez, en effet, messieurs, les images sous lesquelles la religion nous est offerte dans toute la suite des livres saints : pas un nom qui n'exprime un bien dans notre cœur plein de passions et où les vertus doivent naître. Faut-il couper, elle est un glaive; faut-il consumer, elle est une flamme; faut-il attaquer, elle est une épée; faut-il défendre, elle est un bouclier; faut-il réprimer, elle est un frein; faut-il soumettre, elle est un joug; faut-il fructifier, elle est un germe; faut-il arroser, elle est un fleuve; faut-il éclairer, animer, réjouir, purifier, produire, elle est un soleil, l'âme de tout, le plus grand bien de l'univers, notre bien et notre vie.

Disons quelque chose de plus simple, mais de plus grand : elle nous offre Jésus-Christ, un Dieu fait homme tout sacrifié à nos besoins, qui nous fait un remède de son sang, nous devient sur cette croix un modèle, notre rédemption, notre foi, notre miséricorde, et par l'application des mérites de sa mort, est à notre cœur un

principe intérieur et perpétuel de sainteté et de justice. Quelle foi, messieurs, quelle créance ! Un plan si beau de religion peut-il avoir été tracé sur la terre ? Que les hommes, que les anges, que tous les esprits créés s'unissent pour en imaginer une à leur gré : en feront-ils jamais une semblable ? ah ! il est triste pour nous, sans doute, de venir encore dans la chaire chrétienne comme des Ambroise, des Augustin, des Chrysostome, justifier à nos peuples la religion sainte ; mais ce qui nous console, messieurs, ce qui fait couler de nos yeux comme des larmes de joie et de tendresse, c'est que plus on en parle, plus on l'admire, plus on la goûte, plus on l'aime, plus on la trouve digne de Dieu et nécessaire au cœur de l'homme.

En effet, examinez ce que devient l'homme dont la religion a réglé le cœur à l'égard de Dieu : toujours dépendant de son ordre, il l'adore ; de sa volonté, il la fait ; de sa sagesse, il l'imite ; de sa justice, il la craint, de sa miséricorde, il l'implore. Par le culte d'amour, il rend pour ainsi dire à Dieu toute sa divinité, Il dirige à ce grand objet toutes les passions de son âme, son ambition à lui plaire, sa douleur à son éloignement, sa haine à son offense, son amour et sa joie à sa possession, et, attaché à un principe si haut, toutes les choses humaines se passent au-dessous de lui sans que son cœur soit déréglé par leur atteinte : aussi voyez-le à l'égard de lui-même, les richesses le trouvent modéré ; les honneurs, modeste ; les affronts, patient ; la volupté, inaccessible : il résiste et au bien qu'il fait et au mal qu'il voit faire. Ne connaissant pas le vice ou le fuyant, sachant vaincre et honorer sa chair par la sainteté et la prière, seul ici-bas, le chrétien est le vrai sage, le vrai honnête homme, puisqu'il n'y a que celui dont le cœur est réglé qui puisse mériter ce glorieux titre.

âme et y déborde : tout est plein, il ne saurait rester

Mais surtout qu'un cœur formé par la religion est réglé à l'égard des autres! Doux, affable, généreux, compatissant, c'est pour lui une même chose d'avoir du bien et d'en faire : nul homme ne s'aime tant lui-même que le fidèle aime son prochain : rien ne lui est bon s'il ne nous est utile ; s'il ne fait des heureux, il croit ne plus l'être ; vos joies le transportent, vos disgrâces l'attristent, il se rend heureux ou malheureux en votre personne. Il est cet homme universel qui est tout à tous, selon l'apôtre, d'une charité supérieure aux intérêts des passions, source unique de nos discordes ; il n'a point d'ennemis, il n'a que des frères, il ose vous défier de vous faire haïr de lui par les plus sanglants outrages, honorant surtout les moindres nœuds de la société, du sang, de la nature. C'est un Isaac dans l'obéissance filiale, un Jacob dans l'âme paternelle, un Tobie dans la sainteté du mariage, un Onias dans le ministère sacerdotal, un Joseph pour la tendresse fraternelle, un Jonathas pour la constance de l'amitié, un David dans la fidélité inviolable à son prince, un Josias s'il règne, un Salomon s'il juge, un Moïse s'il conduit, un Josué s'il triomphe ; à l'égard de tous, sincère, fidèle véritable, en un mot chrétien, c'est-à-dire un cœur formé, réglé sur les modèles de Dieu même. Ah! mon Dieu, pour la consolation des pasteurs, que ne mettez-vous dans nos troupeaux plus de ces brebis si chères, que ne multipliez-vous de tels saints dans votre Église, que ne lui envoyez-vous de ces hommes si désirables! Quel charme de vivre dans une si aimable société! Quelle plus douce image du ciel! Que notre exil nous deviendrait bien plus supportable si nous n'entendions point d'autres plaintes que celles d'une âme trop séparée de vous! On n'y verrait point d'autres misères, on n'y verrait point d'autres larmes que celles que produit la douleur de votre éloignement, et le monde trouverait enfin dans la régula-

notre rédemption, notre foi, notre miséricorde, et par l'application des mérites de sa mort, est à notre cœur un

rité de ses malheurs ce bonheur et ce repos qu'il cherche dans les passions et dans le crime. Mais la religion chrétienne, si nécessaire à notre cœur pour le régler, ne l'est pas moins pour le satisfaire

Deuxième point.

La religion chrétienne est donc encore nécessaire au cœur de l'homme pour le contenter, doublement nécessaire, et dans la prospérité et dans le malheur? Il est ainsi, messieurs. Le cœur inquiet qui se refuse à Dieu pour se sacrifier au monde, au centre même des voluptés, sent qu'il n'est pas à sa place : jouissant de tout, il ne jouit pas de lui-même, il est livré à mille passions qu'il ne peut vaincre tant elles sont impérieuses, qu'il ne peut accorder tant elles sont incompatibles, qu'il ne peut contenter tant elles sont insatiables, et en lui comme dans le principe d'où il part, il y a une espèce d'immensité dont on ne peut remplir le vide.

A cette indigence inévitable du cœur la religion chrétienne est donc nécessaire. Pourquoi? parce que seule, elle offre à l'homme un objet plus grand que l'homme. elle nous acquiert un Dieu, la plénitude de l'être, la félicité par essence, le bien souverain, le bonheur suprême toujours offert, toujours présent, seul capable d'occuper et de tenir tout notre cœur que Dieu n'a formé si étendu et si vaste, qu'afin qu'il ne puisse être rempli et heureux que par lui, car ce qui a été fait assez grand pour contenir un Dieu, s'il n'est pas à Dieu, est aussi vide que Dieu est grand. En lui vide immense d'un Dieu immense, malheur infini sans le bien infini, misère sans mesure hors du bonheur sans bornes. Dieu seul peut égaler la capacité de notre cœur. Rien sous le soleil n'est assez grand, pas même les trônes et les empires, pour y sup-

âme et y déborde : tout est plein, il ne saurait rester

pléer et pour y remplacer Dieu. Insatiable et affamé sans ce divin objet, tout fond en lui, tout se perd dans l'immensité de ses désirs; si Dieu n'est pas son penchant, il est toujours son besoin; sans lui le vide est son partage, *reddidit me vas inane*, dit Jérémie. Plus nous offrons, plus il nous donne; plus nous donnons, plus il répand; plus nous faisons des vides dans notre cœur, plus il les remplit de lui-même. Dans le monde votre bonheur porte, pour ainsi parler, tous les caractères du monde, sa fausseté, son instabilité, son insuffisance, son vide: comme votre vertu n'est qu'un fantôme, votre félicité n'y est qu'une chimère. Faux sages, vous y êtes de faux heureux: toutes les fortunes ensemble moindres que votre cœur ne peuvent, aux termes d'Isaïe, le remplir ni le satisfaire, *comedet et non saturabitur :* et en effet, homme avare à qui Dieu pour vous punir vient d'accorder enfin ces richesses tant souhaitées, dites-nous, êtes-vous heureux par leur possession? Hélas! vous êtes forcé de nous répondre qu'elles ne vous ont pas donné la félicité parce qu'elles ne vous ont pas ôté la cupidité, que les biens sont au dehors et détachés de votre âme.

Mais que le dedans, c'est-à-dire vous-même, est encore pauvre et prodigue, que les besoins de votre cœur excèdent votre abondance et qu'au lieu de le remplir elle l'affame davantage! *comedet et non saturabitur.* Examinez cet ambitieux à l'instant même qu'il s'élève, vous le verrez moins satisfait de l'honneur qu'il reçoit, qu'inquiet pour celui dont il forme déjà la vue; sa propre gloire lui est onéreuse; si heureux par la fortune, il est mécontent par le cœur; au-dessus de ses attentes, il est encore au-dessous de ses désirs, et il avoue que l'honneur est un pain de mensonge qui ne donne jamais à l'âme le rassasiement qu'il promet : *comedet et non saturabitur.*

Combien de fois, hommes voluptueux, avons-nous

[illegible], notre miséricorde, et par l'application des mérites de sa mort, est à notre cœur un

arraché de votre bouche cet aveu sincère que le remède des plaisirs, c'est le plaisir même; que leur satiété en inspire le dégoût, qu'ils laissent dans l'âme un fond d'ennui qui est à charge; qu'on n'en goûte guère que l'espérance, mais que dans la possession on cherche ce bien qu'ils ont tant promis, et qu'enfin ils sont si peu faits pour vous rendre heureux, que s'ils sont médiocres vous ne les sentez pas, s'ils sont outrés et continuels ils vous deviennent infidèles : *comedet et non saturabitur*. Et vous aussi, esprits philosophes si communs de nos jours, qui, par un vain raffinement de raisons, essayez aujourd'hui à séparer des désirs ce qu'ils ont de plus empressé pour n'en prendre que ce qu'ils ont de plus doux, de plus modéré, de plus sage, diminuant vos passions pour les contenter, en travaillant à retenir tout le sentiment du plaisir sans en avoir l'inquiétude; outre que vos cupidités ne sont pas aussi dociles que votre raison, que bientôt vous passez les bornes qu'un moment vous respectiez et que votre cœur de sa nature étant extrême et ennemi de toute médiocrité, ce tempérament misérable ne vous est pas même accordé. Seriez-vous heureux par ces réserves? J'en atteste votre expérience, vous souffrez encore plus à resserrer vos désirs qu'à les suivre; plus votre raison est éclairée, plus elle vous tourmente du vide affreux qu'elle vous fait voir; votre tranquillité même vous est à charge, votre repos est pour vous un court supplice, et vous sentez mieux que nul autre que pour être content il ne s'agit pas de resserrer vos désirs, mais de les étendre davantage, mais de les livrer sans bornes à un objet immense qui n'en a point : *Comedet et non saturabitur*.

Messieurs, interrogeons-nous, ils sont venus enfin, ces moments heureux qui bornaient tous les désirs de notre me, ces jours privilégiés, bien rares dans la vie. Tout semblait autour de nous conspirer à nous rendre

âme et y déborde : tout est plein, il ne saurait rester

heureux : nous y croyons déposer notre cœur comme dans son repos et dans son centre, nous nous proposons cette fois de jouir d'un vrai bonheur, hélas ! y avons-nous réussi? nos passions étaient satisfaites, nous-même l'étions-nous? nos sens étaient flattés, mais notre cœur était-il content? le sentions-nous plein et tranquille? car il soupirait encore, il se plaignait à nous, il se trouvait malheureux et déplacé, il nous disait par ses ennuis, par ses dégoûts, par ses troubles, par ses alarmes, par l'effort qu'il faisait d'aller plus avant, que quelque chose lui manquait : c'était Dieu et tout avec lui.

Messieurs, dans un cœur offert à Dieu et fidèle à ses promesses, tous les biens viennent à l'instant, la soif s'éteint, les désirs finissent, tout est dans le repos et dans la joie : Dieu imprime dans notre âme, par son amour, les caractères précieux de la félicité vraie, pleine, stable, durable : ce qu'il est par sa nature, il nous le rend par sa grâce, autant qu'il est possible dans ce corps mortel ; nous devenons en quelque sorte participants de sa divinité, comme dit l'Apôtre. Oui, mon Dieu, dans cette vallée de larmes, quand votre sainte religion règne dans notre âme, elle nous unit à vous comme à notre centre, nous semblons ne faire qu'un avec vous. Heureux de votre bonheur, félicité sainte, sans vous tout nous afflige ; réjouis de vos joies, volupté ineffable, sans vous tout nous inquiète ; animé de votre amour, beauté éternelle, et sans vous tout nous dégoûte ; grands de votre gloire, splendeur divine, et sans vous tout nous dégrade ; tranquilles de votre repos, paix inaltérable, et hors de vous tout nous tourmente ; riche de vos biens, trésor immense, et sans vous tout nous appauvrit ; éclairé de votre clarté, lumière incréée, et loin de vous tout nous aveugle ; vivant enfin de votre essence immortelle, et hors de vous ce n'est dans notre âme que langueur et que mort. Saint

l'application des mérites de sa mort, est à notre cœur un

du désir de la vie religieuse. N'applaudissez-vous pas à votre choix, voudriez-vous changer votre sort avec celle que le monde ici regarde comme la plus heureuse? Ah ! une

Paul l'a bien exprimé quand il a dit : nous recevons par la foi de sa plénitude. Dieu aime, ce semble, un chrétien qui au milieu de son cœur puisse dire : *plenus sum ;* avec mon Dieu, pour être heureux rien ne me manque : ce bien si grand absorbe en moi toutes les jouissances de mon âme ; le seul objet de mes désirs est celui que je possède, mon unique besoin est mon assuré partage. *Plenus sum*, en moi l'abondance au lieu de la pauvreté, le bonheur où était la peine, le tout où était le rien, *plenus sum.* Qu'on m'ôte tout, tout me reste encore si j'ai Dieu, à qui je me suis dévoué ; le monde entier m'est inutile, *nullius egeo.*

Mais, Messieurs, ce Dieu jaloux n'a pas daigné confier au monde le pouvoir de rendre heureux un cœur si élevé, si noble, si grand qu'il a tout fait pour lui ; il veut que même ici-bas notre félicité soit son ouvrage auquel le monde trop faible n'est pas digne de s'élever ; il veut que l'inquiétude et la tristesse soient comme un sentiment continuel que nous portons au fond de notre âme du besoin que nous avons de lui, et afin d'en être uniquement content, il nous devient souverainement nécessaire.

Ames chrétiennes, qui ne craignez pas, à votre retour à Dieu, la grandeur de vos sacrifices, ni d'abandonner pour lui plaire des objets trop chers, plus vous étendrez devant lui le vide de votre âme, plus il le remplira ; plus vous creuserez dans votre cœur de gouffres et d'abîmes, plus il les comblera de délices. Demandez-lui avec assurance, comme David, de dilater ce cœur que vous lui donnez, de l'élargir, de l'étendre ; plus il y aura de place, plus vous sentirez de bonheur. Dieu est plus grand que notre cœur, il l'excède pour ainsi dire : il est selon le cas un océan de félicité qui inonde, qui couvre notre âme et y déborde : tout est plein, il ne saurait rester

ni besoin, ni vide, et afin qu'une vérité si glorieuse à notre sainte foi ne parût pas à l'impiété une pensée vaine, elle a d'abord été justifiée aux yeux de l'univers dans tous nos bienheureux prédécesseurs et dans les généreux fidèles qu'on voyait par la vive impression de Dieu tressaillir d'allégresse au milieu même des tourments ; elle est encore ainsi attestée avec éclat dans la solitude et le cloître, où tant d'âmes pieuses, sacrifiées, ne se laissent plus que Dieu, où trouvant tout avec Dieu, elles sont contentes de Dieu, si fières avec lui qu'elles dédaignent tout le reste. Si la religion chrétienne en nous unissant à Dieu nous rend si heureux en cette misérable vie, que sera-ce au delà des temps, où notre félicité passagère fera place à d'éternelles joies, car Dieu qui connaît si bien les secrets ressorts par où notre âme se remue, lui prépare des biens futurs. A l'homme qui aime mieux encore vivre dans l'avenir que dans le présent et qui immolerait tous ses désirs à celui de sa durée, la religion offre avec la résurrection une immortalité glorieuse ; enfin avec vous, ô mon Dieu, elle donne la perfection, l'infinité, la plénitude, l'éternité de tous les biens ensemble et l'entier rassasiement de ces mêmes passions qu'elle semble s'assujettir et éteindre ; ainsi la religion chrétienne flatte les endroits les plus chers et les plus sensibles de notre cœur, ainsi elle nous mène seule aux vraies sources du bonheur : seule elle peut nous satisfaire.

Mes frères, ah ! quand ces pensées saintes vous occupent, ne vous sentez-vous pas pris de joie ? Avez-vous des expressions assez nobles, assez sublimes pour la célébrer ? avez-vous des sentiments assez vifs, assez tendres pour l'aimer ? ne pleurez-vous pas sur le sort de tant d'impies qui refusent aussi avec notre sainte religion des privilèges si aimables, et, comme ces bienheureux Machabées ne vous écriez-vous pas : Que bénie soit cette loi sainte qui

heureux : nous y croyons déposer notre cœur comme dans son repos et dans son centre, nous nous proposons cette fois de jouir d'un vrai bonheur, hélas ! y avons-nous

réjouit le cœur de nos pères dans la prospérité et qui peut seule nous consoler dans les maux qui nous affligent?

Ici répondez-moi, cœurs infidèles, quelle ressource vous offrent, dans l'adversité, l'irréligion et le crime? Vos amis vous y abandonnent: ces principes des philosophes, ces réflexions stoïques, cet air de constance et d'insensibilité que vous affectez cèdent alors et se démentent: la patience qui vient de l'orgueil est aussi vaine que son principe; tel qui d'abord parut héros, a fini par être lâche; ce que nous sommes, par effort ne sert qu'à montrer notre faiblesse. Vous le savez, la raison toute seule dans la disgrâce se lasse aisement de la fierté: on peut être philosophe pour le public, on est toujours homme pour soi-même; nulle espérance, nul mérite dans vos maux. Où puiser de quoi vous soutenir? L'intime persuasion où vous êtes malgré vous de vous survivre à vous-même et d'aller au delà de votre impiété pour un supplice éternel, ne met-elle pas le comble à votre affliction et à votre misere? Au contraire que la religion est une ressource favorable à l'homme chrétien affligé! Outre qu'elle vous procure de fidèles consolateurs dans la charité tendre et sincere, et partage le poids de vos maux; outre qu'elle ôte à votre cœur, avec ses passions, ses douleurs les plus vives et ce qui vous rend trop sensible à la perte des objets; outre qu'elle vous fait voir vos infortunes dans l'ordre suprême et adorable des volontés de Dieu qui vous fait des biens de vos maux et les tourne en miséricorde; outre qu'elle vous fait trouver heureux de ressembler à votre Dieu, sur une même croix, de mêler vos larmes avec les siennes; outre qu'elle change vos peines en d'heureux moyens d'expiation, qu'elle consacre, qu'elle élève des malheurs inévitables et nécessaires, outre qu'elle verse dans l'âme des grâces salutaires, des onctions qui corrigent l'amertume de l'affliction et la rendent aimable,

du désir de la vie religieuse. N'applaudissez-vous pas à votre choix, voudriez-vous changer votre sort avec celle que le monde ici regarde comme la plus heureuse? Ah! une

heureux : nous y croyons déposer notre cœur comme dans son repos et dans son centre, nous nous proposons cette fois de jouir d'un vrai bonheur, hélas ! y avons-nous

la religion chrétienne pleine de l'immortalité ne vous donne-t-elle pas encore cette espérance ferme que si tout le reste vous manque, votre Dieu ne peut vous manquer; que plus il vous voit pour lui affligé et triste, plus il vous aime ? Père tendre, il court à vous, il vous met dans son sein, il trouve des charmes à fondre en larmes avec vous; il vous apprend que vous ne perdrez rien ici-bas, ni bien, ni honneur, ni plaisirs, ni personnes chères, que vous ne trouviez plus heureusement, plus simplement dans sa glorieuse immortalité, et qu'enfin à ce monde mauvais, ingrat, malheureux, infidèle, succédera un monde nouveau, céleste, éternel, et ce royaume tout de sainteté et tout de joie dont l'empire de l'univers ne mérite pas d'être l'ombre.

Ah ! Messieurs, quand la foi, quand la grâce, quand le baptême, quand la miséricorde de Dieu ne vous aurait pas faits chrétiens, la raison, l'intérêt, le besoin et si je l'ose dire l'amour de vous-même ne devrait-il pas vous porter à l'être ? Pouvons-nous assez remercier Dieu de nous faire un mérite de notre bonheur et de nous savoir gré du culte le plus doux, le plus favorable, le plus salutaire à notre cœur, et qui devient par là le tout de l'homme, *hoc est enim omnis homo* ? La voilà donc, notre divine religion, en possession de la sainteté et du bonheur du monde; la voilà cette religion aujourd'hui si combattue et si oubliée, maîtresse de la sagesse et de la félicité de l'univers. S'il y a sur la terre un homme juste et heureux, il est son ouvrage : elle seule rend les états fortunés, parce que seule elle fait les bons rois réglés dans les mœurs, maîtres de leurs passions, bénis du ciel et observateurs fidèles des saintes lois, victorieux de leurs ennemis comme d'eux-mêmes, sages, modestes, pieux, compatissants, modérés même dans la jeunesse. Qui ne reconnaît Louis à ces traits qui hono-

du désir de la vie religieuse. N'applaudissez-vous pas à votre choix, voudriez-vous changer votre sort avec celle que le monde ici regarde comme la plus heureuse? Ah! une

rent la religion? Elle n'aura plus de moi que cet éloge.

Ah! qui de nous, mes chers auditeurs, oserait priver son cœur depuis longtemps, de votre aveu, si dépravé, si malheureux, d'une foi qui seule peut le règler, peut le satisfaire? Moi cependant que Dieu par sa miséricorde a pénétré pour elle du plus tendre amour et d'un désir ardent du salut de ceux qui m'écoutent, j'oserai m'écrier en finissant, comme Moïse à Israël après lui avoir exposé ce que la loi de Dieu produit d'heureux ou de malheureux dans le cœur des hommes : *testem invoco cœlum et terram*. Mouvement bien digne de l'importance du sujet et de la grandeur de Dieu qui l'inspire, j'atteste le ciel et la terre comme les deux témoins les plus grands, et les plus propres, un jour à vous confondre : le ciel et tout ce qu'il renferme d'âmes justes et fidèles qu'a glorifiées notre sainte religion ; cette terre et tout ce qu'elle offre d'hommes aveugles, mondains que leur fausse sagesse rend injustes, coupables et malheureux ; et de quoi les prends-je à témoin? *quod proposuerim vobis vitam et mortem* : qu'avec la religion de Jésus-Christ, je vous ai proposé tous les biens et la vie: *bonum et malum, vitam et mortem* ; sans elle, toutes les misères et la mort. Ah! puisque le choix vous est libre, ajoute Moïse, et je vous le dis avec lui, *elige vitam*. Dès ce moment choisissez la vie, une vie pure, cette vie immortelle que nous promet et nous offre la religion, afin que, par elle réunis au ciel, et les pasteurs, et les troupeaux reçoivent ensemble l'éternelle bénédiction du Père, du Fils et du Saint-Esprit. *Amen*

heureux : nous y croyons déposer notre cœur comme dans son repos et dans son centre, nous nous proposons cette fois de jouir d'un vrai bonheur, hélas ! y avons-nous

du désir de la vie religieuse. N'applaudissez-vous pas à votre choix, voudriez-vous changer votre sort avec celle que le monde ne regarde comme la plus heureuse? Ah! une

SERMON

POUR UNE VÊTURE

Gaudens gaudebo in Domino quia induit me vestimentis salutis et indumento lætitiæ sicut sponsam.

Je me réjouirai dans le Seigneur parce qu'il m'a revêtue comme son épouse des vêtements du salut et d'un habit qui inspire une joie sainte. (Isaïe ch. VI).

A ces transports de joie auxquels la fille de Sion se livre, ne vous reconnaissez-vous pas, m. ch. s., et son bonheur n'est-il pas le vôtre? Elle avait vu avec effroi son ennemi conspirer sa perte, et des pièges sans nombre tendus sur ses pas, et tout d'un coup du haut du ciel la main de Dieu descend sur elle et l'enlève à son ennemi; il la place à l'ombre de son sanctuaire, où dans la paix et l'abondance il lui fait des jours heureux et la choisit dans une auguste solennité pour son épouse. Ah! faut-il s'étonner si le sentiment d'un bienfait si doux la fait s'écrier avec une affection vive et tendre : *Gaudebo*; non, je ne puis suffire à toute la joie que les bontés de Dieu font naître en une âme. Il a fait succéder pour moi la sûreté au péril, la consolation à la tristesse, et au lieu que je n'offrais qu'alarmes et qu'afflictions, il me donne dans sa maison un vêtement de salut et un habit qui m'inspire une joie sainte : *quia induit me vestimentis salutis et indumento lætitiæ sicut sponsam.*

Nouvelle fille de Sion, quelle image plus naturelle de vos dangers et des miséricordes de Dieu sur votre âme?

heureux : nous y croyons déposer notre cœur comme dans son repos et dans son centre, nous nous proposons cette fois de jouir d'un vrai bonheur, hélas ! y avons-nous

Dans le siècle que de malheurs affligeaient votre foi ? Le monde allait vous mettre dans l'esclavage des passions, il ne respirait que votre mort, et, en vous ôtant Jésus-Christ il voulait vous ravir votre bonheur et votre vie. Que votre sort était affreux et votre destinée lamentable !

Benissez Dieu, m. c. s., et chantez éternellement le cantique de ses miséricordes Dieu vous regarde, le sein de sa tendresse s'ouvre sur vous, il vous arrache au monde pour vous cacher ici dans un asile de piété, il vous couvre d'un habit qui vous est un gage éternel de sûreté et d'allégresse. Quelles paroles pouvaient donc mieux vous convenir que celles de cette âme si consacrée : *gaudens gaudebo in Domino?* Ceux qui n'ont pas les yeux de la foi s'attendrissent peut-être sur mon sacrifice ; moi, éclairée d'en haut, je crois toucher au premier beau jour de ma vie ; mon âme comblée se réjouit dans le Seigneur. Car aujourd'hui, par sa miséricorde, il daigne me revêtir comme son épouse, d'un vêtement de salut et d'un habit qui font naître en mon cœur une joie sainte, *quia induit me vestimentis salutis et indumento lætitiæ sicut sponsam.*

Que vous donnez donc aujourd'hui, m. c. s., que vous donnez donc une grande leçon aux hommes ! Vous servez à Dieu de preuve contre les mondains, vous leur montrez invinciblement que l'état que vous embrassez est mille fois préférable au monde. Pourquoi ? parce que votre état est un état de salut et un état de bonheur, deux idées bien chères à notre cœur ; car, qu'aimons-nous davantage, dit saint Augustin, que la sûreté et la félicité ? Or, c'est la sûreté et la félicité que vous offre votre état : c'est un état de salut, puisque plus sûrement le salut s'y opère, *vestimentis salutis* ; c'est un état de bonheur puisque plus véritablement le bonheur s'y trouve, *et indumento lætitiæ*. Voilà ce qui m'a paru le plus propre

du désir de la vie religieuse. N'applaudissez-vous pas à votre choix, voudriez-vous changer votre sort avec celle que le monde ici regarde comme la plus heureuse? Ah ! une

a vous justifier votre choix et à vous faire envier ici, si elles ont de la foi, aux âmes les plus mondaines; demandons les lumières du Saint-Esprit par l'entremise de Marie, etc.

Premier point.

O Israël, vous êtes le peuple bien-aimé que Dieu par sa grâce a sauvé des ténèbres de l'erreur et de la contagion du crime ! Dans ces grandes paroles, Isaïe croyait renfermer tout le salut d'Israël, et je m'en sers aujourd'hui, m. c. s., pour vous faire espérer le vôtre. Car dans ce port de miséricorde, où la main de Dieu vous conduit, vous êtes la fille chérie qu'il délivre, premièrement des illusions du monde par les vérités saintes dont il vous remplit; en second lieu de la corruption du monde par les préservatifs heureux qu'il vous offre. Illusion du monde, corruption du monde, voilà ce qui vous allait perdre: ici, lumière de la religion, sainteté de la religion, voilà ce qui va vous sauver et justifier en vous cette parole : Dieu m'a revêtu d'un habit de salut, *vestimentis salutis*.

Qu'avez-vous fait, m. c. s., pour obliger Dieu à jeter sur vous un regard si favorable ? Glorifiez son saint nom, et adorez avec amour les desseins de sa tendresse. Oui, m. c. s., dans le monde tout est séduction; je puis trop vous dire avec l'apôtre : Vous êtes du monde, *vos de mundo estis*, et à ce seul trait je reconnais l'esprit d'erreur, *et in hoc cognoscimus spiritum erroris*. Car on ne peut guère être du monde sans rassembler en soi toutes les erreurs : erreur dans vos maximes par exemple; la prière qui est la seule ressource d'un cœur criminel, vous la regardez comme une vertu libre et arbitraire ; erreur dans vos préjugés qui, dans ce monde aveugle et charnel,

heureux : nous y croyons déposer notre cœur comme dans son repos et dans son centre, nous nous proposons cette fois de jouir d'un vrai bonheur, hélas ! y avons-nous

regardent le plaisir, cet ennemi mortel des vertus, comme la suite naturelle de l'abondance, les spectacles où le démon rassemble contre vous tous ses traits comme un délassement permis, où il n'y a de mal que celui qu'on y apporte ; erreur dans vos prétextes, car qui de vous n'imagine que ce qu'on fait communément peut être suivi au préjudice de ce qu'on doit faire ; qu'une voie est sûre, lorsqu'elle est battue et que tout abus qui devient universel est rendu par là légitime, comme si les hommes pouvaient prescrire contre Dieu que l'infraction générale abrogea la loi et la fit changer de nature ? Mais vous êtes du monde, *vos demundo estis*, et de là il n'y a point d'erreurs en vous qui nous doivent surprendre, *et in hoc cognoscimus spiritum erroris* : erreur dans vos jugements ; vous ne réglez que sur les richesses ou par la pauvrete, le bonheur ou le malheur des hommes, jugeant de tout en païen, ne vous faisant comme eux que de fausses félicités et de fausses misères : erreur dans votre cœur ; tout ce qui fait une impression de plaisir prend en venant en vous un caractère d'innocence, et, comme dit un Père : ce que vous voulez, ce que vous aimez non seulement est permis et juste, mais il devient saint et sacré : erreur dans votre dévotion même ; dans le monde vous l'accordez, non à vos devoirs mais à vos goûts, à vos humeurs, à vos caprices ; vous faites entrer toutes vos faiblesses dans votre vertu, et la lumière qui est en vous n'est que ténèbres : erreur enfin dans l'opinion où vous êtes que vous n'êtes point dans l'erreur, que nous outrons, et que, s'il y a quelque illusion en vous, son ignorance vous excuse.

Voilà le monde avec ses erreurs, voilà cette nuit sombre et ténébreuse où marche aujourd'hui l'univers loin de la face de Dieu et de sa lumière, voilà cette foule d'illusions dans lesquelles on est et qu'on se transmet successivement comme une tradition de mensonges. O

du désir de la vie religieuse. N'applaudissez-vous pas à votre choix, voudriez-vous changer votre sort avec celle que le monde ici regarde comme la plus heureuse? Ah! une

saintes maximes de la foi, ô religion, ô Evangile, qu'êtes-vous devenus et qui a pu vous anéantir au milieu même du christianisme? Morale de Jésus-Christ, vérité divine, où êtes-vous? M. c. s., bannie du monde profane, elle s'est réfugiée dans ce lieu sacré, son seul asile : un chaos épais, dit le prophète, couvrira la terre, mais le Seigneur avec ses lumières se lèvera sur vous. Ici en effet, selon l'expression de l'apôtre, nul voile de malice, nulle image d'iniquité, nulle erreur de passions n'obscurcit les âmes. C'est la nation juste qui garde en dépôt la vérité, *gens justa custodiens veritatem;* ici rien ne ressemble au monde; on pense, on juge, on estime, on parle, on voit, on aime comme Jésus-Christ.

Vous y éprouvez cette parole : la charité, dans son sanctuaire, Dieu lui-même avec ses lumières, vous fera un jour continuel, *erit tibi Dominus in lucem perpetuam,* car ici, m. c. s., dans tous les moments et en chaque lieu Dieu vous éclaire, et les saintes instructions, les lectures pieuses, les psaumes sacrés, les divins cantiques, les grâces célestes, les règles monastiques, les sages conseils, les avis salutaires, les bons exemples, les secrètes inspirations, les sacrements, l'oraison, la prière, pas un exercice qui n'ait sa lumière. Tout vous forme, ce semble, comme aux Israélites, une colonne de flammes, une nuée resplendissante, vous précède dans ce désert, vous marque des routes sûres vers la terre du Seigneur. Dieu y pénètre votre cœur de toutes les lumières ensemble : *erit tibi Dominus in lucem.* Enfin, en vous appelant du monde à la religion, Dieu vous fait passer, selon l'apôtre, des ténèbres de la mort à son admirable lumière : *in admirabile lumen suum.* Pourquoi admirable? et quoi en effet, de plus surprenant, de plus admirable que cette foi victorieuse du monde qui ne se borne pas, aujourd'hui, à vous détacher des richesses, détachement imposé à tous,

heureux : nous y croyons déposer notre cœur comme dans son repos et dans son centre, nous nous proposons cette fois de jouir d'un vrai bonheur, hélas ! y avons-nous

mais qui vous fait encore de la pauvreté un état et une béatitude ? Quoi de plus admirable que cette lumière sainte qui, peu contente de vous inspirer du mépris pour les honneurs du siècle, ce qui est commun aux chrétiens, va encore jusqu'à vous faire ici de l'humiliation votre amour et votre gloire ? Quoi de plus admirable que cette clarté nouvelle qui vous faisant craindre votre propre volonté vous porte sous ce voile sacré jusqu'à la captiver, jusqu'à la perdre ? Quoi de plus admirable que cette grâce céleste qui, vous faisant compter pour rien de contenir votre corps dans une intégrité précieuse, bénéfice déjà si beau, vous élève encore à ce noble effort de livrer en vous l'âge le plus tendre aux plus rigoureuses mortifications, et vous faire de la croix de Jésus-Christ toute la douceur de votre vie : *in admirabile lumen suum ?* Quoi de plus admirable que cette splendeur divine qui vous montre aujourd'hui et vous fait embrasser le christianisme dans toute la sublimité de ses conseils, et qui, lorsque les vierges du siècle n'en discernent pas les vérités les plus marquées et les plus palpables, vous découvre ici et vous rend aimables jusqu'aux saintes délicatesses de la loi, jusqu'à la perfection des devoirs, jusqu'à l'excellence des vertus, jusqu'aux voies les plus secrètes et les plus entières pour aller à Jésus-Christ et pour lui plaire ? Enfin quoi de plus admirable que ce jour nouveau qui ne vous découvre pas uniquement le néant du monde, le prestige et l'erreur de toutes les choses humaines, mais qui plus haut vous offre avec Jésus-Christ un objet, seul grand, seul vrai, seul digne de votre cœur, en réunissant pour vous la réalité et la perfection de tous les biens ensemble : *in admirabile lumen suum ?*

M. c. s., quand ces ténèbres si affreuses dont Dieu vous retire, quand ces lumières si admirables où il vous appelle, s'offrent ici à votre foi, ah ! ne vous sentez-vous pénétrée

du désir de la vie religieuse. N'applaudissez-vous pas à votre choix, voudriez-vous changer votre sort avec celle que le monde ici regarde comme la plus heureuse? Ah! une fête de tous les jours de votre vie suffira-t-elle pour célébrer la grâce inestimable que Dieu vous a faite, et, tandis que tant d'autres de vos semblables périssent dans le monde livrés à ses erreurs, pouvez-vous assez le remercier de vous placer ici avec les enfants de la lumière et dans le jour de la vérité, où les voies du salut sont à la fois si connues et sisûres? Oh quel poids, mon Dieu! vous le dites sans doute ici, m. c. s., quel poids est dans mon âme? la grâce que je reçois, plus elle est grande, plus elle est terrible. Je crains que je n'y succombe: qu'ai-je fait pour la mériter, que ne dois-je pas faire pour la reconnaître? Auprès d'une compassion si tendre, comment n'être pas ingrate, et quel crime si je la fuis!

Ah! Seigneur, prenez donc ma place, agissez en mon cœur un Dieu seul peut reconnaître en moi ce qu'un Dieu seul y a pu faire. Pour m'attacher à mériter vos dons, donnez-moi davantage; ajoutez à la miséricorde que vous me faites celle d'y répondre d'une manière digne de vous, et que, plus je suis éclairée ici, plus j'y sois fervente.

L'état que vous embrassez vous sauve donc des illusions du monde; il vous sauve aussi de la corruption. Ah! vous ne le connaissez pas, ce monde déplorable, une vie pure vous en a dérobé l'horreur; mais avant que de tirer entre vous et lui un voile éternel, souffrez que je vous offre ici son tableau et qu'avec saint Cyprien à une vierge sacrifiée, je vous dise: Hostie du Seigneur, du lieu éminent où vous élève aujourd'hui la grâce, voyez au-dessous le monde, *ex alto pulvere.* Ceux qui y vivent le voient de trop près, et leurs regards sur lui se confondent: c'est ce son point de vue.

du monde. N'ouvrant sur vous que les yeux des sens et des passions, ils vous croient malheureuses et dans vos

Contemplez-le, son spectacle vous fera pitié · *sæculi misereberis*, et vous vous féliciterez vous-même d'avoir su vous en tirer, *et quod evaseris gratulaberis*. Et comment, en effet, le bonheur de l'avoir quitté n'attendrirait-il pas votre âme? C'est un abîme d'iniquité qui engloutit presque toute la terre, c'est un tourbillon enflammé qui, répandant au loin ses feux, enveloppe et embrase tout ce qui l'approche. Le monde, c'est l'ennemi de Jésus-Christ, le centre du péché, l'empire du démon, la demeure des réprouvés, où l'on parle le langage de l'enfer, où les plaisirs d'ordinaire sont des crimes, où les tristesses sont des désespoirs, où les liaisons sont des horreurs, où Dieu n'est point connu, et que Dieu à son tour semble ne point connaître.

Tel était, mes chères sœurs, le monde que vous abandonnâtes; est-il devenu meilleur depuis que la main de Dieu vous en a tiré et qu'il l'a frappé de tant de fléaux? Prodige étrange, ce monde déjà si criminel est devenu encore plus déplorable; sa misère, qui l'eût pu croire, a augmenté sa corruption. Oui, dût-il vous en coûter des larmes, il faut vous l'apprendre : le monde que vous avez quitté est bien différent de celui que cette épouse nouvelle quitte; le mal est à son comble, les siècles précédents n'ont point vu ce que voit le nôtre. Redoublez sur lui vos sanglots, *flete super hac, filiæ Sion*. Il n'y eut jamais tant d'excès dans le vice, tant d'abus dans la piété, tant de débordement parmi le peuple, tant d'irréligion parmi les grands. Aujourd'hui tous les désirs sont corrompus, toutes les coutumes perverses, tous les discours empoisonnés, toutes les assemblées criminelles, tous les cœurs brûlés par des passions extrêmes et emportées. Les haines sont éternelles, les vengeances meurtrières, l'avarice insatiable : jamais on ne se livra avec moins de frein à la volupté et à la mollesse; jamais on ne sacrifia si aveugle-

[illegible] s'offrent ici à votre foi, ah! ne vous sentez-vous pénétrée

ment à l'ambition et à la fortune devenus l'idole des cœurs et la divinité du monde. On voit la piété changée en gain, et la religion en hypocrisie; on voit le crime en honneur et la vertu méprisée; on voit les hommes sans mœurs, les passions sans règle, le jeu sans borne, le vice sans honte, le sexe sans pudeur, les chrétiens sans foi, le monde enfin sans Dieu, la licence sans frein, le désordre permis à force d'être commun.

Voilà pourtant ce que trouve devant elle en entrant dans le monde, une âme qui veut être chrétienne; voilà où elle doit chercher Jésus-Christ et lui demeurer fidèle. Cela est-il facile? demandez-le à vous-même. Mon cher auditeur, la réponse est en votre âme: hélas! vous vous en plaignez, voir le monde et périr a été pour vous une même chose. Peut-être fîtes-vous quelque effort, mais qu'on est faible quand on combat contre des objets qui plaisent, qui ont des intelligences si douces avec nos passions! On triomphe une fois et par miracle; dans les autres attaques le courage manque: de la manière que fait l'homme quand la passion est d'un côté et l'occasion de l'autre, il faut un prodige pour se soutenir et pour ne pas devenir coupable. Sortez de Babylone, filles de Sion, vous a dit le Seigneur au fond de l'âme; fuyez au-delà, de peur que vous ne deveniez aussi complice de ses désordres, *ne et tu particeps sis delictionibus ejus.* Avec quelle docilité, m. c. s, avez-vous obéi à cet ordre suprême? déjà tout vous y avait préparé: un naturel heureux, de saintes prédications, un ancien goût pour cette solitude l'avaient annoncé. Vous avez vu l'incompatibilité du monde avec vos devoirs, que pour y vivre il faudrait donc être pénitente au milieu de tout ce qui peut réjouir les sens, pure parmi les objets les plus capables de corrompre, libre avec tout ce qui peut captiver un cœur et le surprendre, humble où tout conspire

voilà encore, mes sœurs, le langage insensé des enfants du monde. N'ouvrant sur vous que les yeux des sens et des passions, ils vous croient malheureuses et dans vos

contre l'humilité, vivante dans un séjour où le cœur ne saurait sortir hors de soi sans rencontrer un ennemi qui le cherche pour lui donner le coup de la mort, vigilante au milieu de mille dissipations inévitables et nécessaires, chrétienne enfin où l'on ne peut l'être qu'avec effort et par miracle. Tant de violences vous ont dégoûtée; vous vous êtes dit à vous-même : Je ne puis y être qu'avec désavantage, car ou je le suivrais et j'y perdrais l'innocence, ou je le combattrais et j'y perdrais le repos. Que ferai-je? Ou il me damnera si je l'aime, ou il me contraindra si je le hais. Dès que je ne puis y être qu'aux conditions si onéreuses, si difficiles que demande Jésus-Christ, c'est-à-dire sans goût pour lui, sans plaisir, sans attache, ou étrangère, comme une morte; pourquoi m'y arrêter? N'est-il pas plus facile et plus sûr de faire ici le sacrifice? Violence pour violence, celle de m'en séparer une fois n'est-elle pas moindre que celle de le contredire toujours? Ne pouvant en prendre l'agréable, pourquoi me charger du danger? Qu'abandonné-je en le quittant, que des remords, que des alarmes mortelles! Y demeurer sans m'y plaire, que serait-ce pour moi qu'un ennui! Me plaire et m'y réprouver, que serait-ce un jour, qu'un éternel tourment! A cette idée, ma chère sœur, toute votre âme s'est émue : à l'exemple de David, vous vous êtes sentie troublée comme à la vue de la mort et de l'enfer, *terror inferni, timor mortis cecidit super me et dixi* : oh! qui me donnera des ailes comme à la colombe, et je m'éloignerai d'un vol rapide d'un monde qui m'alarme, je passerai du monde dans le lieu saint et là je me reposerai et j'y trouverai la sûreté que me refuse le siècle, *volabo et requiescam !*

Comment ne l'y trouveriez-vous pas, ma chère sœur? Que vos yeux s'ouvrent ici sur les divers objets qui vous environnent : tout est secours pour l'innocence, tout est

[illegible] s'offrent ici à votre foi, ah! ne vous sentez-vous pénétrée

sûreté pour la vertu. Ah! que vos jours y vont couler plus saintement que dans le monde! Ici en effet, nul objet profane ne s'offre; vous n'y voyez que Jésus-Christ, et le seul objet de vos pensées y devient l'unique objet de votre amour; ici nul exemple ne porte au mal; tout offre la piété, tout l'imprime, et pour devenir parfaite vous n'avez qu'à imiter et à suivre; ici nulle affaire ne dissipe, toute votre âme dans un saint repos se recueille dans l'affaire du salut et elle vit là; ici nulle liaison n'est dangereuse, c'est la charité qui lie les cœurs, et toutes les affections se réunissant à Dieu se purifient dans ce commun centre; ici tout est remède à vos maux, et vous trouvez dans le fond même de votre devoir la sanctification de votre âme. Que les sens se réveillent, la mortification vient les captiver; que la volonté se réveille, l'obéissance la soumet; que la curiosité renaisse, la retraite la fait mourir; que l'imagination s'égare, la réflexion la ramène au vrai; que la langue s'échappe, le silence lui donne un frein; que le cœur demande un objet, votre état lui offre un Dieu, et avec Dieu une force puissante contre les tentations et les impressions du monde. Quand le siècle rassemble contre le mondain tous les obstacles, le cloître réunit pour vous tous les secours, et c'est par où je vous trouve à plaindre, gens du monde qui m'écoutez, c'est que sans les mêmes secours, c'est qu'avec tous les obstacles vous n'êtes pas moins obligés, sous peine de la damnation, aux mêmes commandements que ces âmes religieuses. On vous a dit comme à elles d'être plus humbles, mortifiés, pénitents, ennemis du monde; on exige de vous quant à l'esprit les mêmes devoirs, les mêmes violences, les mêmes vertus, et en vous tout s'y oppose. Tel est votre malheur qu'il vous faut être dans le siècle sans déplaire à Dieu, mondain et chrétien tout ensemble, mondain avec larmes et chrétien avec joie, mondain

[illegible] autour d'eux qu'ambition [illegible]

Voilà encore, mes sœurs, le langage insensé des enfants du monde. N'ouvrant sur vous que les yeux des sens et des passions, ils vous croient malheureuses et dans vos

répandu et chrétien recueilli, mondain opulent et chrétien pauvre, mondain élevé et chrétien humble, de manière que le monde cède toujours au chrétien et que le chrétien jamais ne cède au mondain, vivant dans le siècle comme si vous n'y viviez pas, toujours dans l'usage et jamais dans l'affection, toujours dans l'occasion et jamais dans l'offense, toujours dans les joies innocentes et jamais dans les naufrages, dans la nécessité ou de faire de votre vie un long combat ou de consentir délibérément à votre perte éternelle. Que votre sort est triste! Je ne m'étonne pas si, la plupart, découragés et lâches, vous abandonnez l'ouvrage de votre salut, dans le monde moins important pour vous, mais plus difficile et presque impossible. Ah! ma chère sœur, détestez-le donc ce monde, abhorrez-le; fermez-lui tout retour dans votre cœur et vous souvenez que la plus douce reconnaissance que Dieu exige ici des grâces dont il vous a comblé, c'est de mettre entre le monde et vous des séparations impénétrables et éternelles. Je le fais aujourd'hui, Seigneur, ce sacrifice solennel et irrévocable du monde, et je vous adresse en le quittant les paroles d'Esther qu'un ennemi puissant voulait perdre : O mon Dieu, seul mon refuge, écoutez votre servante, *audi ancillam tuam.* Les périls affreux où m'exposait le monde sont présents ici à ma foi et j'en frissonne : *periculum meum in oculis meis est.* Les mondains, vos ennemis, voulaient me faire adorer leurs idoles insensées, les plaisirs, les honneurs, les richesses; *idola colere.* Ils s'efforçaient d'éteindre en mon cœur l'amour de votre sanctuaire : *extinguent gloriam templi tui.* O mon Dieu, délivrez de leurs efforts mon âme tremblante : *libera animam meam.* Vous m'avez, par votre grâce, placé ici loin du monde; ne me quittez pas, *ne discedas a me,* même dans cette solitude, secourez-moi, *adjuva me solitariam;* il me reste encore dans la retraite

[illegible] s'offrent ici à votre foi, ah! ne vous sentez-vous pénétrée

le port sacré, et lorsque vous étiez encore dans le siècle, y avez-vous trouvé la félicité? Ils sont venus quelquefois, ces moments heureux qui bornaient tous les désirs de votre âme, certains jours privilégiés, bien rares dans la

des ennemis à vaincre, ma tiédeur, mes inconstances, *adjuva me solitariam.*

Hélas! souvent c'est dans la solitude que le monde paraît plus aimable. Là, il est vrai, on n'en a que l'idée, mais son image est plus belle que lui et plus dangereuse! la retraite, ce semble, l'embellit et lui prête contre nous de faux charmes. Combien le fantôme du monde en a séduits que sa présence avait désabusés! Ah! mon Dieu, *adjuva me solitariam.* Déjà vous savez que depuis que je suis dans ce saint asile je n'ai pas eu de joie qu'en vous, *ex quo huc translata sum lætata in te Deus;* vous savez que j'ai en horreur ces ornements d'orgueil et de mondanité qui sont sur ma tête : *tu scis quod abominor signa superbiæ quæ sunt super caput meum.* Achevez, grand Dieu, votre ouvrage durant ce temps d'épreuve où je vais entrer; disposez-moi à prononcer contre le monde des paroles et des vœux qui en triomphent : *dispone sermonem in ore meo contra eum,* et qu'il périsse pour jamais dans mon esprit, dans mon cœur, dans mon souvenir, dans toute ma personne, dans tout moi-même, *et ipse pereat.*

Le saint état que vous choisissez fait donc votre sûreté, *vestimentis salutis,* il fait encore votre bonheur, *et indumento letitiæ.*

Deuxième point.

Vous nous vantez, disaient au Sage les hommes aveugles et charnels, vous nous vantez le bonheur de ceux qui prennent Dieu pour leur partage; ils n'ont aucun des objets que désire le cœur de l'homme, et nous ne voyons autour d'eux qu'affliction et que misère.

Voilà encore, mes sœurs, le langage insensé des enfants du monde. N'ouvrant sur vous que les yeux des sens et des passions, ils vous croient malheureuses et dans vos

répandu et chrétien recueilli, mondain opulent et chrétien pauvre, mondain élevé et chrétien humble, de manière que le monde cède toujours au chrétien et que le chrétien jamais ne cède au mondain, vivant dans le siècle comme si vous n'y viviez pas, toujours dans l'usage

désirs et dans vos peines; ils pensent que dans ces demeures saintes tout se refuse à vos souhaits, rien ne console vos chagrins, et moi, comme ministre de Jésus-Christ pour défendre contre eux sa cause, je vais prouver aux mondains, et par une expérience propre, que c'est par vos désirs mêmes, que c'est par vos peines mêmes que vous jouissez ici du parfait bonheur, et que si les désirs et les peines font des malheureux, c'est uniquement dans le monde. Votre bonheur ici vient de vos désirs satisfaits, en second lieu de vos peines consolées : voilà ce qui doit davantage vous faire bénir votre sort et vous porter à dire, dans le sentiment d'une âme attendrie : Dieu m'a revêtue d'un habit qui donne à mon cœur une joie sainte, *indumento lætitiæ*. Il est ainsi, mes frères : dans le monde tous vos malheurs viennent, ou de l'inutilité de vos désirs, ou de l'immensité de vos désirs.

Car dans le monde vous avez tous le même désir, qui est d'être heureux, et tous le même sort qui est de ne l'être jamais. Ah! mondains aveugles, qu'il y a longtemps qu'en secret vous en gémissez et que votre cœur laissé seul avec ses désirs vous devient un cruel supplice! Au-dedans, des transports infinis vous passionnent pour les choses sensibles, et au dehors une main invisible les éloigne toutes de vous : vos penchants, par exemple, vous entraînent vers les plaisirs, mais ils se dérobent à vos poursuites; vous épuisez vos soins sur les honneurs, mais rien n'est plus stérile pour vous que leur recherche. Il y a même dans votre vie des endroits tristes où toutes les passions à la fois, pour vous rendre plus malheureux, sans pouvoir s'accorder semblent vouloir se satisfaire : ce que la volupté souhaite est combattu par la vanité; ce que l'orgueil demande, la mollesse ne le veut pas; l'avarice est un obstacle à l'ambition, et à l'amour du repos celui de la gloire. Pour rendre heureuse une de ses passions, il

faut mettre les autres en esclavage : toutes insatiables, elles deviennent incompatibles ! votre cœur misérable peu d'accord avec lui-même ne sait alors qu'abandonner ou que choisir; assez faible pour s'ouvrir à toutes les passions, il n'est pas assez fort pour servir les désirs d'aucune; il s'agite, il se consume dans l'inutilité de ses transports. Ainsi votre vie entière se passe à désirer et à souffrir; elle n'est qu'une longue privation, un vain effort, une misère continuelle, et vous la finirez enfin sans avoir souci ni de Dieu, ni du monde, ni de vous-même.

Non, mes Sœurs, avouons-le, nous ne donnons pas à un déplorable état toute la compassion dont il est digne, vous, s'écrie le juge, vous qui voulez avoir quelque pitié de votre âme dans la retraite, recueillez en Dieu votre cœur avec ses désirs : *Congrega cor tuum in dilectione dei*, et, ne désirant que lui, vous serez heureux : *et bene tibi erit.*

Que vous en faites aujourd'hui, ma chère sœur, une expérience sensible, car vous ne désirez que Dieu et vous! Si vous avez Dieu, que vous importe que les mondains entre eux s'immolent et se consument dans la recherche avide des objets du siècle ! Vous désirez Dieu et vous avez Dieu; vous n'enviez point à l'ambition la gloire du monde, vous laissez aux voluptueux les plaisirs du monde, vous abandonnez à leurs amateurs les richesses du monde, vous cédez à qui les voudra les prospérités, les espérances, les fortunes. Elles ne vous touchent point, elles ne vous tentent point, fades à votre cœur et insipides : seulement vous désirez Dieu; et vous avez Dieu, tout ce qui est dans votre cœur ne veut que Jésus-Christ; il n'y a dans vos passions, ni combat, ni division, ni partage, elles s'accordent toutes à ne vous vouloir en ce grand jour qu'à ce doux objet. Elles se réunissent à lui, elles ne font ensemble qu'une seule passion, et cette passion est

le port sacré, et lorsque vous étiez encore dans le siècle, y avez-vous trouvé la félicité? Ils sont venus quelquefois, ces moments heureux qui bornaient tous les désirs de votre âme, certains jours privilégiés, bien rares dans la

répandu et chrétien recueilli, mondain opulent et chrétien pauvre, mondain élevé et chrétien humble, de maniere que le monde cède toujours au chrétien et que le chrétien jamais ne cède au mondain, vivant dans le siècle comme si vous n'y viviez pas, toujours dans l'usage

satisfaite, car vous desirez Dieu et vous avez Dieu. Loin de se refuser à vous, il vous cherche, il court au devant de votre cœur, avec les charmes les plus doux, avec les grâces les plus pénétrantes ; il habite en vous avec son esprit, ses vertus, son âme, tout lui-même enfin ; vous desirez Dieu et vous avez Dieu, c'est-à-dire le bonheur même, le bien même, la plénitude de l'être, qui, dès qu'il entre dans votre cœur en eteint la soif, en apaise les desirs. Plus grand que notre cœur, il l'excède pour ainsi dire : tout est plein où Dieu est, il n'y peut rester ni désirs ni vide. Quel est donc votre bonheur, digne épouse de Jésus-Christ ? Vous n'attendez pas l'autre vie dès celle-ci: vous pouvez dire : je serai contente de Dieu, rassasiee de Dieu, quand j'entrerai dans son sanctuaire, et si vous l'êtes dans l'exil que sera-ce dans la patrie ? Il n'en est pas ainsi du monde, et quand je vous accorderais les objets que je refuse si obstinément à vos recherches, vous n'aurez rien gagne pour votre bonheur. Pourquoi ? Parce qu'en désirant encore, vous êtes toujours malheureuse, et qu'aux termes d'Isaïe, nourrie comme dans un songe, vous n'êtes jamais rassasiee : *Comedet et non saturabitur.*

En effet, homme avare, âme superbe, à qui Dieu pour vous punir vient d'accorder enfin les richesses, ces plaisirs, cette gloire tant souhaités ; dites-nous, êtes-vous heureux par leur possession? hélas ! vous êtes forcé de répondre que les objets ne vous ont pas donne la félicité, parce qu'ils ne vous ont pas ôté la cupidité; vous éprouvez trop ce que dit le sage, qu'ils sont un grain de mensonge qui ne donne jamais à l'âme les rassasiements qu'il promet: *Comedet, et non saturabitur.*

Mais pourquoi recourir à des exemples étrangers? Vous-même, ma chère sœur, souffrez que je vous atteste. Avant que la miséricorde divine vous eût conduite dans

le port sacré, et lorsque vous étiez encore dans le siècle, y avez-vous trouvé la félicité? Ils sont venus quelquefois, ces moments heureux qui bornaient tous les désirs de votre âme, certains jours privilégiés, bien rares dans la vie, où tout semblait autour de vous conspirer à vous rendre heureuse. Vous y croyiez déposer votre cœur comme dans son repos et dans son centre ; vous vous proposiez cette fois d'être heureuse sans Jésus-Christ. Hélas, y avez-vous réussi? vos passions étaient satisfaites, vous-même l'étiez-vous? vos sens étaient flattés, mais votre cœur était-il content? le sentiez-vous plein et tranquille? Ah! il soupirait encore, il se plaignait à vous, il se trouvait malheureux et déplacé secrètement, il accusait le monde et toutes les joies d'imposture et de vide, il vous disait par ses dégoûts, par ses ennuis, par ses alarmes, par son trouble, par l'effort qu'il faisait d'aller plus avant que quelque chose lui manquait; c'était Dieu, et tout avec lui.

Vous le vouliez ainsi, Seigneur : dites-le avec moi, ma chère sœur, ce sont vos sentiments secrets que j'exprime, vous le vouliez ainsi, Seigneur, par une disposition de miséricorde que celle qui n'avait besoin ici que de vous, ne trouvât rien ailleurs qui lui pût plaire. Pour me forcer à ne plus désirer que vous, vous voulez que rien ne vous supplée, vous me devenez ici seul nécessaire afin de m'être uniquement cher, Seigneur : plus que jamais dans cet asile, entretenez, étendez-en moi le vide immense qui vous réclame; creusez en mon cœur de nouveaux abîmes qui me forcent à vous redemander ; ôtez sans cesse aux créatures le pouvoir de me rendre heureuse; qu'elles fondent encore, qu'elles se perdent dans l'immensité de mes désirs ; tenez toujours devant moi l'univers entier dans l'impuissance de me satisfaire. En sa place venez en mon âme, vous, ô mon Dieu, source

mais que ces chaînes sont douces qui m'attachent pour jamais à mon Dieu ! Je m'arrache à des personnes chères, mais je les aimerai plus saintement dans le Seigneur ; je

intarissable de délices, remplissez-moi, possédez-moi, vérifiez à mon égard ce que vous dites à la Sunamite qui a appelé sur les vierges du monde l'indigence et la faim, et elle est venue. Mais pour la fille solitaire, elle se réjouira : *lætabitur deserta;* elle ne trouvera dans son désert que joie et qu'allégresse, *gaudium et lætitia invenietur in ea.* Qu'ajoute-t-il, ma chère sœur ? soyez attentive : voici votre plus grand devoir, *gratiarum actio et vox laudis.* On verra aussi en elle des actions de grâces immortelles, pour un bienfait aussi signalé, une reconnaissance vive et profonde, une âme qui toute entière se tournera en bénédictions, et offrira nuit et jour le sacrifice d'elle-même au pied des autels : *Gratiarum actio et vox laudis.*

Désavouez-vous ce devoir, ma chère sœur, et, eu égard aux miséricordes que Dieu vous fait, ne vous paraît-il pas également juste et aimable ? Cet état que vous allez prendre vous rendra donc heureuse dans vos désirs, mais, ce qui paraît un paradoxe aux mondains, il vous rendra heureuse même dans vos peines, car la religion a ses peines, et vous ne les ignorez pas. Vous avez vous-même mesuré toutes les dimensions de votre croix, vous vous y êtes essayée; vous savez que toute votre vie va se passer en jeûnes, en austérités, en prières : la voie où vous allez marcher est taillée pour ainsi dire dans le Calvaire. Si je demandais comme celui de l'Ecriture : quelle est aujourd'hui cette solennité ? *quæ ista religio*; comme alors on peut me répondre : *victima domini est*, c'est une victime du Seigneur qui se met sous le glaive sacré pour en être immolée. Enfin, dit saint Grégoire, tout ce que vous avez de vie, de bien, de sentiment, d'amour, de volonté d'être, vous le consacrez à Dieu, et c'est ce qu'on appelle un sacrifice; *omne quod vivis, omne quod habes, omne quod sentis, omne quod amas, omne quod ex omnipotenti Deo vives, et hoc*

Mais pourquoi recourir à des exemples étrangers? Vous-même, ma chère sœur, souffrez que je vous atteste. Avant que la miséricorde divine vous eût conduite dans

sacrificium est; voilà votre disposition, et malheur à l'âme religieuse qui n'y entre pas : elle perd à la fois et le monde et Dieu, et des deux côtés s'y rend misérable.

Mais je dis, et pas une de vos sœurs qui ne vous l'assure, je dis que ces peines mêmes vous rendront heureuse et seront votre consolation. En effet, des devoirs, des contraintes, des austérités, des mortifications, des pénitences que le Seigneur adoucit par les suavités saintes de sa grâce ne cessent-elles pas d'être des peines? Vous voyez nos croix, dit saint Bernard aux mondains, vous voyez nos peines, vous ne voyez pas nos onctions; vous voyez couler le sang de la victime, vous ne voyez pas le feu sacré qui descend sur elle : vous voyez l'holocauste, vous ne voyez pas la rosée du ciel qui tombe pour le rafraîchir; vous voyez tout le triste de notre état, vous n'en voyez pas les avantages, cette liberté d'un esprit indépendant du monde et de ses contraintes, cette joie qui sort du fond d'une conscience pure, les facilités infinies offertes ici pour le salut, le calme heureux, cette délectation secrète qui naît d'une vie innocente, d'une volonté soumise, des passions domptées, d'un cœur d'accord avec lui-même, qui est touché et épris de Jésus-Christ, d'une âme enfin tout entière dans la paix et dans la joie du Seigneur.

Ah! souffrez, enfants du siècle, qu'une fois sur ce point je vous désabuse. Vous plaignez ici les vierges ferventes de se retrancher pour jamais les plaisirs du monde, mais quand vous les plaignez, c'est que vous leur prêtez sur ce point vos goûts et vos idées; vous croyez qu'elles pensent et qu'elles aiment comme vous. C'est une imposture de votre cœur et une erreur de votre faiblesse; car elles pensent, elles aiment comme Jésus-Christ, et, entrant dans son esprit, ce qui fait votre plaisir fait leur supplice. Dès qu'elles ne peuvent les prendre, ces fades plaisirs,

mais que ces chaînes sont douces qui m'attachent pour jamais à mon Dieu! Je m'arrache à des personnes chères, mais je les aimerai plus saintement dans le Seigneur; je

qu'au prix de leur salut, elles les abhorrent; comme elles, devenez chrétiens, croyez l'évangile, et vous regarderez comme le sujet d'une grande joie d'être hors des joies du monde, et vous serez convaincu que les peines qu'elles aiment perdent pour elles les amertumes qu'elles vous paraissent avoir; je dis : les peines qu'elles aiment, car si elles ne les aimaient pas, pourquoi les choisiraient-elles? Vous le savez, le plaisir est le seul attrait qui nous porte, le seul ressort qui nous fait agir; nul ne choisit le pire avec connaissance; il faut donc que la croix de Jésus-Christ ait plus de douceur pour elles que les joies du monde, puisque, le monde leur offrant toutes les délices, elles ont préféré la croix de Jésus. Quoi de plus concluant et quelle démonstration est plus sensible, est plus honorable à la religion, plus capable d'attirer ici à Dieu les cœurs les plus endurcis et les plus rebelles? Et ne répliquez pas, âmes mondaines, que vous ne concevez pas comment on peut faire ainsi sa joie de ses peines. Mais comment donc vous-mêmes faites-vous votre joie de ce feu qui vous ruine, de ces veilles qui vous épuisent, de cette ambition qui vous dévore, de cet objet qui vous tourmente, de ce monde qui vous tyrannise, de mille passions qui vous tuent? Pour le comprendre, il suffit d'avoir un cœur.

Toutes nos joies sont dans les objets que nous aimons, elles sont notre amour même, et dès que nous envisageons un bien vrai ou faux, la peine se change en plaisir pour y atteindre; or les âmes pures aiment Dieu comme vous aimez le monde, et pourquoi donc ne trouveront-elles pas de plaisir dans la peine qui fait plaire à Dieu, puisque vous trouvez des charmes dans la peine qui fait plaire au monde? Pourquoi l'amour de Jésus-Christ ne serait-il pas aussi fort en elle que l'amour profane est fort en vous? Si vous aimez des violences qui vous damnent, ne

Mais pourquoi recourir à des exemples étrangers Vous-même, ma chère sœur, souffrez que je vous atteste. Avant que la miséricorde divine vous eût conduite dans

DISCOURS DE RÉCEPTION

L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Jeudi 12 mars 1733.

doivent elles pas chérir des pénitences qui les sauvent? La grâce est elle moins puissante que la passion, et quand le monde a des victimes qui aiment à l'être, pourquoi un Dieu n'en aurait il pas? Donc ce que vous croyez en elle une peine est un bonheur; quand vous les plaignez vous êtes seuls à plaindre : *super vos flete.*

Encore si vos tristesses pour l'avenir vous étaient utiles, mais non : vos maux dans le monde sont des maux purs, sans mélange de bien, sans espérance, sans mérite : les ressources de vos chagrins vous deviennent des chagrins nouveaux, et votre mort ne sera pour vous que la plus grande de vos misères et le comble de vos malheurs; au contraire, les croix de ces âmes pures ne leur présagent-elles pas au dela de cette vie un heureux avenir, et, avec Jésus-Christ, cette précieuse mort qui met en possession de tous les biens ensemble. Voilà, N. C. sœurs, ce qui vous soutient aujourd'hui dans la grande oblation que vous allez faire. Le ciel s'ouvre; l'éternité se développe.

Les grandes images des biens éternels vous frappent, et, pour vous fortifier dans une résolution de ce sacrifice par les plus douces consolations au fond du cœur, vous vous dites ici à vous même : Eh bien, que vais je sacrifier aujourd'hui que je ne retrouve plus heureusement en celui à qui je l'immole? Je laisse les biens du siècle, mais bientôt je puiserai dans le fond des trésors de Dieu qui sont inépuisables. Mes yeux, il est vrai, se ferment à tous les objets que le monde profane m'offre, mais ils s'ouvriront un jour pour voir Dieu; je ne goûte plus les plaisirs frivoles, mais, encore quelques moments, et Dieu me inondera de ses délices immortelles : ici je me captive, mais que ces chaînes sont douces qui m'attachent pour jamais à mon Dieu! Je m'arrache à des personnes chères, mais je les aimerai plus saintement dans le Seigneur; je

qu'au prix de leur salut, elles les abhorrent; comme elles, devenez chrétiens, croyez l'évangile, et vous regarderez comme le sujet d'une grande joie d'être hors des joies du monde, et vous serez convaincu que les peines

vais livrer bien des combats, mais que plus haut je recevrai de couronnes! Je meurs dans mon sacrifice, mais je renaîtrai dans la charité de Dieu, et qu'en son sein mon cœur satisfait se payera bien des courtes violences qu'il se sera faites! Je me dépouillerai de ces habits profanes, mais Dieu va me revêtir du vêtement de joie et de salut comme son épouse : *et induit me vestimentis salutis et indumento lætitiæ sicut sponsam.*

Après cela, M. ch. S., que tardé-je encore? Il ne faut plus suspendre votre bonheur et lasser votre impatience : ô victime pure, jouissez du bien après lequel depuis si longtemps votre cœur soupire; allez au gré de vos désirs vous immoler à celui qui vous attend pour vous recevoir dans le sein de sa miséricorde; revêtez-vous de l'homme nouveau. Dès qu'Elie eut mis son manteau sur Elisée, un esprit de feu le saisit et il quitta tout pour suivre le même Dieu que son maître. Puissez-vous à son exemple recevoir avec ce vêtement sacré un esprit de ferveur et de flamme qui vous détache de tout pour suivre Jésus; puissiez vous jusques à la fin être semblable à vous même et vous soutenir dans cette égalité qui seule coûte, mais qui seule aime Dieu; puissiez vous enfin être aussi fidèle à Jésus-Christ qu'en ce jour vous lui devenez chère!

Et vous, mes frères, loin de profiter pour revenir à Dieu d'un exemple si touchant, n'en ferez-vous ici qu'un spectacle et sera-t-il pour vous un nouveau poids? Vous déplorez les aveugles qui, voyant Noë se sauver dans l'arche, louèrent peut-être sa sagesse, mais négligèrent d'y entrer, et bientôt périrent. Etes-vous plus sages lorsqu'admirant cette vierge prudente qui pour se préserver du déluge d'iniquité qui inonde aujourd'hui la terre se met à couvert dans la maison de Dieu, vous vous livrez vous mêmes témérairement à ces abîmes de péché

DISCOURS DE RÉCEPTION

L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Jeudi 12 mars 1733.

qui vont engloutir votre âme? Ah! quand donc vous occuperez vous de rendre à Dieu un cœur que ses inquiétudes seules dans le désordre vous apprennent tant n'être fait que pour lui? Que ne commencez vous votre bonheur en commençant votre pénitence? N'y a-t-il pas assez d'amertume dans votre vie? A quoi tient il que l'esprit de sacrifice qui remplit aujourd'hui ce saint temps ne vous anime aussi vous même? Livrez vous y, je vous en conjure, chacun selon votre état; immolez vous y à Dieu par une conversion prompte et sincère. Que je lui offre aujourd'hui plus d'une victime qu'il reçoive plus d'un sacrifice, jusqu'à ce qu'enfin réunis à lui, nous puissions le posséder dans l'éternité de sa gloire. *Amen.*

qu'au prix de leur salut, elles les abhorrent; comme elles, devenez chrétiens, croyez l'évangile, et vous regarderez comme le sujet d'une grande joie d'être hors des joies du monde, et vous serez convaincu que les peines

DISCOURS DE RÉCEPTION

A

L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Jeudi 12 mars 1733.

FRAGMENT D'INSTRUCTION

DE

L'ÉVÊQUE DE VENCE A SES PRÊTRES

sur la Prédication

Ce n'est pas assez, pour prêcher la vérité, de l'innocence de la vie; il faut avoir le courage du sacrifice. Vous devez représenter dans l'Eglise ces hommes héroïques que peignait saint Jérôme : « *Qui apostolorum loco sunt, non solum sermones illorum imitentur, sed etiam eorum conversationem et mortem amplectantur.* » C'est cette vertu, cette sainteté éminente, nécessaire à ceux qui sont la voix de Dieu et les précurseurs de son règne qu'Ezéchiel exprime par ces mots redoutables : « *In conspectu eorum in humeris portaberis et in caligine effereris; faciem tuam velabis, et non videbis terram, quia portentum dedi te domui Israel.* » (XII. 6.) Un prédicateur doit paraître au peuple comme élevé au-dessus de la terre, caché à elle et enveloppé d'une nuée, loin des assemblées du monde, des lieux publics et de tout profane commerce. Quand on se livre à la familiarité des hommes, la voix ne retentit pas comme un tonnerre; il n'en sort pas de ces directions, de ces foudres qui anéantissent les pécheurs, comme cette voix du prophète qui ne remuait pas les vivants, mais faisait revivre les morts et ranimait jusqu'aux os desséchés.

« *Lucerna ardens et lucens.* » Ne séparons pas ces deux choses. Que notre intelligence brille à la flamme de notre cœur. Ayons des vertus, donnons de bons exemples; les miracles ne sont pas nécessaires pour convertir un peuple. Il est dit expressément de Jean-Baptiste qu'il

qu'au prix de leur salut, elles les abhorrent; comme elles, devenez chrétiens, croyez l'évangile, et vous regarderez comme le sujet d'une grande joie d'être hors des joies du monde, et vous serez convaincu que les peines

n'en fit aucun : « *Joannes signum fecit nullum* » (Joan. X. 41.) Cependant il entraînait les peuples à sa suite, et on le regardait comme le Messie. Sa vie était le miracle qui opérait tant de changements; il pouvait frapper fort au nom de Dieu, et être comme le marteau qui brise la pierre : « *Quasi malleus conterens petram.* » (Jérém. XXIII. 29.) Ne songez pas à l'éloquence; préoccupez-vous uniquement de la victoire, et soyez rustique plutôt qu'inefficace. « *Melius est de duobus imperfectis rusticitatem sanctam habere quam eloquentiam peccatricem.* » (Saint Jérôme). Malheur au prédicateur quand ceux qui vont l'entendre peuvent se dire : « *Ubi est verbum Domini?* » (Jérémie. XVII. 15). Je n'entends que des phrases. Menez-moi donc à la cour, au théâtre, puisque dans l'Eglise on n'entend plus la parole de Dieu! Je veux des sermons, non des comédies. Sont-ce là ces hommes que l'Esprit-Saint nous a promis? On veut me plaire, et on dit qu'on cherche à me convertir!

Ecoutez un païen : « *Talis hominibus oratio qualis vita.* » — Et encore : « *Dicendi genus imitatur publicos mores; argumentum est luxuriæ publicæ orationis lascivia.* » (Sénèque). Grand Dieu! faut-il rappeler ces vérités à des prêtres chrétiens! Verrons-nous une éloquence vaine et profane dans les sermons sur la Madeleine, sur la Samaritaine, sur l'enfant prodigue, sur la femme adultère! Saint Cyrille là-dessus ne se récrie pas, il tonne : « *Vos scenam cœtum fecistis; Deus vobis actus factus est!* Le ciel vous est devenu une scène de théâtre, et Dieu entre comme un acteur de comédie! Où sont les invectives ardentes, les supplications pathétiques des prophètes et des apôtres? Ezéchiel dit qu'après avoir parlé de Dieu, il entendit derrière lui un bruit formidable : « *Audivi post me vocem commotionis magnæ.* » (III. 12). C'étaient les soupirs, les sanglots des pécheurs; non le

DISCOURS DE RÉCEPTION

À

L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Jeudi 12 mars 1733.

frémissement des applaudissements, mais le déchirement des cœurs. « *Quid est hoc,* » dit saint Grégoire en expliquant cet endroit du prophete, *nisi quia post sermonem prædicationis, lamenta pacem loquuntur?* » On sort content, ravi des sermons. Ah! que j'aimerais mieux la componction et les larmes! Le peuple demande à Jérémie : *Quare accensus est ignis Domini?* » Il répond : « *In prophetis Samariæ vidi fatuitatem; prophetabant in Baal, et decipiebant populum meum; et in prophetis Jerusalem vidi similitudinem adulterantium, et iter mendacii. Ecce ego cibabo eos absinthio, et potabo eos felle.* (XXIII, 13. 14. 16.) Mais, dit-on, à ces beaux sermons les églises sont pleines. Ah! les comédies sont plus courues encore. Voyez-vous les châtiments que Dieu réserve aux prédicateurs mondains? Jérémie avait commencé à se demander : Que leur arrivera-t-il enfin? *Quid illis fiet in novissimis?* » Il n'ajoute rien; la vue de leur malheur l'empêche de répondre. Dans le troisième livre des Rois, quand Elie eut frappé les faux prédicateurs, nous dit l'écrivain sacré, « *facta est pluvia grandis.* » La terre, presque-là frappée de sécheresse, fut inondée, comme si Dieu eût été calmé après cet acte de justice. C'est qu'il est moins irrité des défaillances du cœur humain que de la profanation de sa parole sainte.

Eh quoi! celui qui altère la loi d'un pays, les monnaies frappées à l'effigie d'un prince, les ordres qu'il a donnés, est puni du dernier supplice; quel châtiment pourrait être trop dur à l'égard de ceux qui ont corrompu les vérités éternelles?

qu'au prix de leur salut, elles les abhorrent; comme elles, devenez chrétiens, croyez l'évangile, et vous regarderez comme le sujet d'une grande joie d'être hors des joies du monde, et vous serez convaincu que les peines

DISCOURS DE RÉCEPTION

À

L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Jeudi 12 mars 1733.

MESSIEURS,

Je voudrais que ressentir vivement la grâce que vous me faites pût suffire pour la mériter. Mon cœur m'acquitterait ici envers vous, et ce qui manque à mes talents, vous le retrouveriez dans ma reconnaissance. A quelle gloire m'associez-vous? Ce cardinal fameux, dont l'âme haute, dont le génie si vaste se portait avec une ardeur extrême à ce qu'il y avait de plus grand, voulait depuis longtemps donner à la France, par la perfection des Lettres, le même degré de prééminence qu'elle avait déjà dans l'Europe par la force des armes et par la sagesse du gouvernement. Il établit cette compagnie, et ses vœux furent remplis : vos progrès rapides dans les sciences et dans les beaux arts répondirent à toute l'étendue de ses desirs. Il trouva qu'il ne manquait plus rien à cet empire. Alors ce grand ministre regarda l'Académie comme l'objet le plus digne de son amour. Quel aurait été le transport de son cœur, s'il avait prévu que cette société naissante, son ouvrage le plus cher, s'élèverait bientôt jusqu'aux pieds du trône, et qu'elle aurait pour protecteur un Roi si propre à vous donner l'immortalité que vous cherchez! Ne l'imprime-t-il pas dans tout son règne? Sous la protection de Louis-le-Grand, l'Académie reçut un nouvel éclat, et comme une seconde vie. Les grands objets font naître dans l'esprit les grands efforts.

CE

lage nos yeux, je suis plus frappé, à la vue de ce grand prélat, de la charité, sa vertu propre. La dignité si haute qu'il avait à la cour, les exemples domestiques de la com-

Du sublime des actions se forme le sublime du discours. Il y eut, entre le Souverain et vous, une noble émulation. Il faisait les plus grands exploits; vous les célébriez par les plus beaux ouvrages ; vous l'avouiez avec joie, ce héros accoutumé à vaincre partout fut supérieur à vos éloges. Vous aviez ailleurs vos victoires, les victoires de l'esprit. Vous fites triompher du mauvais goût la Raison et la Sagesse. Notre langue, rendue par vos soins plus polie et plus riche, devint la langue de l'univers, et dans la manière de penser et de parler tout fut soumis à votre Empire.

Tel fut, Messieurs, au milieu du tumulte des armes, le glorieux renouvellement des Lettres. Que ne doivent-elles pas attendre sous un Prince auquel son bisaïeul a transmis, avec sa Couronne, avec ses vertus, l'amour de la paix, qui est le plus doux, le plus grand de tous les biens et le plus favorable aux sciences ? Les dernières pensées de Louis le Grand ont été les premières maximes du règne de notre Monarque. Cette âme royale, qui n'est agitée d'aucune des passions si funestes à la jeunesse, et plus encore à la Royauté, semble répandre partout la tranquillité et le calme dont elle jouit. Elle préfère, à la gloire qui ne s'élève que sur des malheurs, celle de faire le bonheur du monde. Un seul est paisible, et tous sont heureux.

Cette compagnie, Messieurs, peut-elle n'être pas flattée par la pensée, si douce pour elle, que dans son sein est celui dont la sagesse contribue tant au grand ouvrage du bonheur public, et qui, après avoir cultivé les vertus naissantes du meilleur des Princes par l'éducation, nous en a fait recueillir les fruits précieux par le ministère ? Vous ne l'oublierez jamais, ce jour si beau pour vous et si heureux, auquel, dans ce sanctuaire des Muses il vous fit jouir de la présence auguste du nouveau Roi, qui dai-

gna vous continuer cette protection si grande et si haute, devenue désormais comme un rayon du trône, comme une portion précieuse de la monarchie.

Eh! quelle société peut espérer, plus que la vôtre, d'attirer sur elle les regards favorables du Souverain? Si l'Empire et les Lettres se soutiennent, se fortifient mutuellement, et semblent aller à la gloire d'un pas égal; si dans tous les siècles on a vu les Etats cultivés par les sciences être les plus florissants; si enfin le gage le plus sûr de la splendeur d'un royaume est cette noblesse, cette élévation des sentiments qu'inspirent l'éloquence, la poésie, le goût des beaux-arts, combien doit être chère à la France cette compagnie où sont réunies toutes les connaissances qui peuvent donner à notre nation de l'éclat et du lustre? Depuis son établissement, l'Académie a la gloire de rassembler presque tout ce qu'il y a de plus grand dans cet Empire, et par la naissance, et par les dignités, et par les Lettres: on y a toujours admiré des hommes illustres par l'excellence et la souveraine perfection des ouvrages d'esprit dans tous les genres.

Des historiens exacts, vrais dans les faits, purs dans le style, lesquels par les événements qu'ils nous décrivent, excitent un mouvement si extraordinaire dans notre âme, qu'il semble que nous voyons les choses dont ils nous parlent, et de la lecture nous font un spectacle; des poètes aussi inspirés, aussi inimitables dans les sujets les plus simples que dans les plus grands, toujours naturels et toujours sublimes; des traducteurs si fidèles qu'il semble que l'esprit des auteurs a passé en eux, qu'ils revivent, qu'ils sont avec nous et nous parlent notre langue, tant le charme est grand; des hommes de tous les esprits, de toutes les sciences, qui, réunissant comme en un corps de lumière les mérites divers des autres compagnies, pensent profondément et parlent poliment; qui

CE

ıage nos yeux, je suis plus frappé, à la vue de ce grand prélat, de la charité, sa vertu propre. La dignité si haute qu'il avait à la cour, les exemples domestiques de la com-

ont su réconcilier les arts avec l'éloquence, la philosophie avec les agréments du discours, avec les Grâces. Oui, par elles aujourd'hui le grand livre de la nature nous est ouvert; elles nous dévoilent le ciel; elles nous révèlent les secrets de la terre. Ce qui n'était qu'un chaos est une lumière aimable.

Enfin, Messieurs, pour me borner au genre de discours qui a fait l'occupation de ma vie, n'est-ce pas dans votre société et par vos règles que se sont formés ces grands modèles de l'éloquence de la chaire, ces maîtres si fameux dans l'art d'instruire et de louer, dont les chefs-d'œuvre ont été l'ornement du dernier siècle, et feront l'admiration des siècles futurs, n'est-ce pas au milieu de vous que sont encore ces hommes célèbres, qu'on ne pouvait se lasser d'entendre et d'applaudir ? Depuis qu'éclairés par vos lumières et dirigés par vos maximes, les orateurs sacrés ont remonté à l'idée du parfait, on ne cherche plus, comme on le faisait autrefois, à éblouir l'esprit par des pensées brillantes, à lui offrir une multitude inutile d'images agréables et de portraits ingénieux, à l'étonner par des saillies vives, par des figures hardies, à le flatter par un style trop harmonieux et toujours fleuri, à l'accabler d'une érudition flatteuse et superflue. On a même plus ménagé la véhémence et l'impétuosité des mouvements, qui, trop communs ou trop longs, refroidissent l'âme. On a rendu le discours plus simple, afin de le rendre plus touchant; on en a banni l'esprit pour y introduire les motifs intéressants et les vérités solides. On y a répandu ce sentiment, cette vie, cette âme qui ne se trouvent que dans le naturel. On a compris que se borner à peindre les mœurs extérieures et si différentes selon les états, c'était mettre hors d'intérêt une partie de ceux qui nous écoutent, au lieu que cette expression vive et tendre du sentiment commun à tous rend l'attention plus générale,

CE

toujours soutenue. Enfin on a préféré aux orateurs qui parlent à l'imagination, ceux qui parlent au cœur, car c'est là où nous sommes, et c'est où la parole, toujours subordonnée à l'impression divine, doit nous chercher, nous combattre, nous vaincre, nous rendre bons, réglés, sages, vertueux. En un mot, l'homme c'est le cœur, et tout ce qui n'est pas le cœur en nous n'est pas nous-mêmes.

Ce fut surtout par le cœur, et par les sentiments les plus nobles et les plus généreux que nous parut si grand l'illustre prélat à qui je succède. Au nom seul de M. l'evêque de Metz se réveille ici dans tous les esprits l'idée de charité la plus vive, la plus tendre, la plus inépuisable. Je laisse à une bouche plus éloquente que la mienne à relever avec eclat cet accord si rare et si beau qu'on admirait en lui des qualités en apparence opposées, de la grandeur et de l'affabilité, de la noblesse des sentiments et de la politesse des mœurs, de la magnificence et de la simplicité, de l'attention à soutenir son rang et de l'exactitude à rendre ce qu'il devait aux autres, de la fermeté et de la condescendance, de la sévérité et de la douceur, de l'activité et de la patience. Il avait toutes ces vertus dans son cœur, et selon l'occasion chacune venait à sa place.

Que j'aimerais à mettre ici dans un beau jour sa sollicitude pastorale, son application infatigable à remplir les devoirs sacrés de l'Episcopat! Il ne fut pas un repos pour lui; il fut un travail et une charge. Rigide observateur de l'ordre public et de la discipline ecclésiastique, il réforma des abus sans nombre, qui étaient devenus des lois et renouvela dans la pieté son clergé et son peuple par son exemple, mieux encore que par ses règlements. Mais, comme dans un tableau la figure principale arrête davantage nos yeux, je suis plus frappé, à la vue de ce grand prelat, de la charité, sa vertu propre. La dignité si haute qu'il avait à la cour, les exemples domestiques de la com-

ont su réconcilier les arts avec l'éloquence, la philosophie avec les agréments du discours, avec les Grâces. Oui, par elles aujourd'hui le grand livre de la nature nous est ouvert; elles nous dévoilent le ciel; elles nous révèlent les secrets de la terre. Ce qui n'était qu'un chaos est une

passion la plus tendre pour les indigents, et plus encore le penchant de son cœur, tout le portait à l'aumône. Les œuvres de sa charité sont si grandes que, pour se faire admirer, elles ont plus besoin d'être fidèlement rapportées que décrites avec art. Il ne sait d'abord laquelle choisir, attendri sur les divers besoins de son peuple. De préférer l'une, d'abandonner l'autre, l'embarras pour lui est égal; il se détermine en les faisant toutes Par ses largesses, un vaste hôpital est fondé. Allant au secours de tous les âges, il établit un séminaire pour de jeunes clercs, un autre pour des prêtres que les années et le travail rendaient infirmes. Fournir à plusieurs communautés religieuses la nourriture et l'entretien pour toute une année, ce n'est qu'une de ses aumônes. Parcourez la ville épiscopale, vous n'y rencontrerez que des monuments de sa pieuse libéralité. Ici un asile de salut pour l'innocence ou exposée, ou séduite; ailleurs, des monastères et des temples qu'il a rebâtis. Vous allez voir la charité prendre une route nouvelle. En quel endroit du Royaume n'est pas connu, n'est pas admiré ce bâtiment superbe qu'il a fait construire avec des frais immenses pour les troupes du Roi? Il pense que les loger pourrait être onéreux à ses ouailles ; que plusieurs pauvres manquant de travail manquaient aussi de nourriture; que le commerce du soldat et du citoyen était une occasion trop mutuelle de désordre ; il conçoit, il exécute ce grand dessein. Là, que de charités dans une seule? On est étonné de voir dans un édifice militaire une œuvre de piété. Touché plus sensiblement des misères secrètes, M. l'Evêque de Metz les soulage par des voies si cachées que tel bénit aujourd'hui son bienfaiteur, qui ne le connaît pas encore. Sauver la vie et la honte, c'est faire deux biens presque égaux.

Enfin, toutes les misères ont comme un droit acquis

CE

sur le bien de ce Prélat; la moindre est à son cœur un objet insoutenable. Atteint d'un mal qui menace sa vie, il redouble ses aumônes. Afin de rendre sa charité comme immortelle, il laisse aux pauvres par son testament des fonds incroyables; il se console par cette pensée que toujours il les assistera; il aime à soulager jusqu'aux besoins qui ne sont pas encore. Sa charité se hâte et s'étend à mesure qu'elle va se perdre dans les miséricordes de Dieu, comme un fleuve qui coule plus rapidement et s'élargit davantage, près d'entrer dans l'Océan immense pour ne faire qu'un avec lui. Heureux ce digne pasteur d'être en mourant sous le sceau de la charité de Dieu!

Mais pourquoi, par mes paroles, affaiblir sa gloire? Les plus beaux éloges d'un Evêque sont les larmes des pauvres à sa mort. La sienne fut un deuil public; ce qu'il y a même de plus grand dans l'Etat a été sensible à la perte d'un Prélat que sa droiture et sa probité rendaient si respectable. Cette compagnie, Messieurs, entre en partage de ces regrets. Il y eut le mérite d'un homme de son rang, le goût du vrai, un esprit juste, un discernement exquis. Il aimait les Lettres; si elles ne furent pas sa principale préoccupation, elles firent son plus doux amusement.

Sans doute, vous trouvâtes beau d'avoir parmi vous, d'une filiation commune, le petit-fils de celui qui, comme un pere tendre, vous avait reçus dans son sein; le sage, du savant Séguier, ce chef de la justice, qui eut le dépot et l'esprit des Lois. On les voyait toutes les services dans sa vie. Mais, quelque doux que fussent ces liens qui vous attachèrent à ce prélat illustre, vous ne l'admîtes pas dans cette compagnie à titre d'hérédité. Son mérite personnel lui ouvrit vos portes. Sa gloire ici n'était pas le simple rejaillissement d'une lumiere que lui réfléterent et son aïeul, et même le Grand Armand, dont

ont su réconcilier les arts avec l'éloquence, la philosophie avec les agréments du discours, avec les Grâces. Oui, par elles aujourd'hui le grand livre de la nature nous est ouvert; elles nous dévoilent le ciel; elles nous révèlent les secrets de la terre. Ce qui n'était qu'un chaos est une

il était petit-neveu. Il brilla de son propre éclat; votre reconnaissance, en le recevant, fut moins sensible et moins pure, par l'intérêt que vous trouvâtes à vous enrichir de ses talents, et, si vous eûtes égard au mérite de ses pères, c'est qu'il était passé en lui.

Comment pourrai-je remplir un vide si grand, et par où votre choix répare-t-il votre perte? Comment remplacer dans vos fastes ces noms si chers, si respectables, dont vous vous honoriez depuis longtemps? Encore si je pouvais ici me rendre digne de vous par vous-mêmes? Encore si je pouvais puiser dans les trésors que vous m'ouvrez? Dans Athènes, vous le savez, on rassembla sous les yeux de ceux qui entraient dans la carrière de la gloire les images des hommes habiles et vertueux, afin qu'en les voyant ils se sentissent excités à leur être semblables. Oh! si, plus heureux, je pouvais à la vue et par le secours de ces grands modèles, animés de tout l'esprit de la plus belle littérature, me perfectionner dans la science du discours!

Mais mon bonheur ne m'est montré que ce qu'il faut de temps pour le connaître et pour le regretter. Le célèbre Godeau, évêque de Vence, un de ces génies supérieurs qui ont vu et qui ont fait les beaux jours de votre société naissante, disait souvent que l'éloignement où il se trouvait de l'Académie était le plus grand sacrifice qu'il fît à son devoir. Jamais je n'égalerai ses talents; je le surpasse déjà par mon respect et mon amour pour cette Compagnie.

TABLE DES MATIÈRES

CE

PRÉFACE v
INTRODUCTION vii

ETUDE HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

CHAPITRE. — L'Oratoire au commencement du XVIIIe siècle. — Surian et la Provence 1

Ses Débuts. — Origine des Surian. — Italie et France. — Branches diverses en Provence. — Education de Jean-Baptiste. — Son entrée à l'Oratoire. — Aix, Marseille, Arles, Pézenas, Toulon, Montbrison — Exercices scolaires. — Passage de l'enseignement à la prédication. — Etudes préparatoires. — Sejour à Caen. — Stations diverses — Surian est appelé à Paris. 6

Surian a Paris. — La résidence de la rue Saint-Honoré. — Les gloires de l'Oratoire. — La bulle *Unigenitus*. — Epreuves intimes. — Jésuites et Oratoriens. — La prédication à la Cour. — Surian y est appelé. — Sa renommée. — Attaques jansénistes. — Le Cardinal de Noailles. — Elévation de Surian à l'épiscopat — Reunion de prelats à Paris 27

La Prédication de Surian. — Ses travaux multipliés. — Une remarque sur l'éloquence. — Les logographes au seuil de la chaire. — L'édition de Liege. — L'édition Migne. — De l'éloquence dans le livre. — De l'éloquence vivante. — Le *Petit Carême* de Surian et celui de Massillon. — Comparaison. — Compliment au roi. — Tableau de l'époque 50

Un Evêque en Province au XVIIIe siecle. — Sollicitations importunes. — Soanen. — Surian fut-il un philosophe? — Un evêque doit prêcher. — L'oraison funèbre de Victor-Amédée. — Réception à l'Académie. — Déca-

dence de l'Oratoire. — Modestie de Surian. — L'abbaye du Luc. — Le bonheur dans la retraite. — Douceur épiscopale. — Le pays de Vence. — L'invasion de 1747 — Effusions d'un vieillard. — Tristesse et gaieté. — Testament de Surian. — Le peuple et l'évêque . . . .
V. Épilogue. — Succession académique. — D'Alembert et Gresset. — Eloge de Surian. — Ses successeurs a Vence. — Hommages publics. — Un calomniateur. — Surian oublié. — Massillon et Surian. — L'art et l'onction. — Portrait de l'Evêque de Vence. . . . . .

PENSEES SUR LE XVIIIe SIECLE

Introduction . . . . . .
I. De la religion . . . . . .
II. Du roi, de la cour et du gouvernement . . . . .
III. De la société. . . . . .
IV. De l'homme . . . . . .
V. Des prédicateurs . . . . . .
VI. De l'esprit humain et des ouvrages de l'esprit. .
VII. Sous Louis XIV et Louis XV . . . . . .
Oraison funèbre de Victor-Amédée, roi de Sardaigne .
Panégyrique de saint Louis. . . . . .
Sermon sur la religion nécessaire a notre cœur. . . .
Sermon pour une Vêture. . . . . .
Instruction au clergé sur la prédication (fragment). . .
Discours de réception a l'Académie française. . . . . .

abbaye
ouceur
e 1747
eté. —
. . . .
nbert et
Vence.
Surian
tion. —
. . .

RIT. .
. . .
IGNE . .
. . .
. . . .
. . .
ent). .
. . .

Paris. J. Marsch, imp. — p. Dunfort Rochereau

ENCE

E

RIS

D

UN ÉMULE DE MASSILLON

SURIAN

PRÊTRE DE L'ORATOIRE, ÉVÊQUE DE VENCE

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ÉTUDE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

PAR L'ABBÉ A. ROSNE

PROFESSEUR DE RHÉTORIQUE AU COLLÈGE D'ARLEBEL
MEMBRE DU COMITÉ D'HISTOIRE ET D'ARCHÉOLOGIE DU DIOCÈSE DE PARIS

(Extrait des ANNALES DE PROVENCE)

Paris, chez Gaume, rue de l'Abbaye, 3.

MARSEILLE
TYPOGRAPHIE ET LITHOGRAPHIE BLANC ET BERNARD
RUE SAINTE, 28 ET 30

1885

Emile BOUVARDET
Prêtre de l'Oratoire

SURIAN

PRÊTRE DE L'ORATOIRE, ÉVÊQUE DE VENCE

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

UN ÉMULE DE MASSILLON

SURIAN

PRÊTRE DE L'ORATOIRE, ÉVÊQUE DE VENCE

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ÉTUDE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

PAR L'ABBÉ A. ROSNE

PROFESSEUR DE RHÉTORIQUE AU COLLÈGE D'ARCUEIL
MEMBRE DU COMITÉ D'HISTOIRE ET D'ARCHÉOLOGIE DU DIOCÈSE DE PARIS

(Extrait des ANNALES DE PROVENCE)

MARSEILLE
TYPOGRAPHIE ET LITHOGRAPHIE BLANC ET BERNARD
RUE SAINTE, 28 ET 30

1885

A LA VÉNÉRÉE MÉMOIRE

DE

M. EDME DONDAINE

CHANOINE H^re DE SENS

CURÉ-DOYEN DE COULANGES-SUR-YONNE.

1831-1866.

PRÉFACE

L'étude qu'on va lire est l'œuvre des dernières vacances. O les belles matinées de travail sous le berceau de mon jardin, avant que le soleil de midi m'en eût chassé! Je n'en connaîtrai pas de plus douces. Si peu fatigué qu'on soit de cette admirable tâche de l'enseignement, on rend grâce intérieurement à ses chers élèves, en de pareilles circonstances, du loisir et du plaisir qu'on leur doit.

Je travaillais sur des notes recueillies à Paris, aux Archives Nationales et à la Bibliothèque. Souvent la pensée me venait que tout ne se trouvait pas là, et qu'il eût fallu aller, en Provence aussi, faire la moisson. Ce n'était pas le devoir professionnel qui me retenait à cette époque : J'avais quelques semaines devant moi. Mais la Provence était bien loin, et la Bourgogne se faisait si maternelle que.... je suis resté à la maison. Que le chercheur dont le zèle n'a jamais eu de défaillance me jette la première pierre!

Je ne manquais pas de prétextes pour m'abstenir. Je me disais qu'un voyage resterait peut-être sans résultat, et que la Providence saurait me satisfaire. C'est ce qui est arrivé, à ma grande joie. Les deux premiers articles sur l'Evêque de Vence avaient déjà paru, quand j'ai reçu une lettre précieuse, dont je regrette de n'être pas autorisé formellement à nommer l'éminent signataire. Dès lors, je me fais une loi de la discrétion, et je me borne, avant de reproduire ces pages, à offrir à leur auteur le témoignage de ma vive reconnaissance.

Monsieur l'Abbé, 29 novembre 1884.

J'oserai vous soumettre quelques observations au sujet des deux premières parties de votre bon et beau travail sur l'Evêque de Vence, mon parent. Il n'y aura de ma part d'autre intention que le désir du vrai et du bien, qui vous dirige si dignement vous-même.

Vous avez eu bien raison de vouloir placer sur un piédestal digne de lui l'illustre Surian, car, la passion et l'ignorance aidant, tout était à refaire à cet égard. Les éloges académiques de d'Alembert et de Guérin ne peuvent supporter la lecture, quand on aime la critique dans l'histoire. On peut en dire autant de certain travail sur la ville de Vence, où la légèreté est poussée si loin que le nom de baptême de Surian, Jean-Baptiste, est remplacé par celui de Jacques!

Vous vous êtes mis en garde, Monsieur l'Abbé, contre le parti pris des prétendus philosophes : vous n'avez pas moins repoussé les exagérations passionnées des Jansénistes, et vous avez voulu remonter aux sources. Ce que vous avez produit est précieux. On vous devra des recherches approfondies que le voisinage de la capitale a rendues

les Surian étaient des premiers dans cette petite ville. Ils y avaient contracté de belles alliances; le consulat leur avait été dévolu plusieurs fois, et leurs propriétés foncières étaient des plus étendues. Encore aujourd'hui, une des plus belles habitations de campagne des environs s'appelle « *La Surians* » et le magnifique pont romain n'est désigné que sous le nom de *Pont Surian*. Un Surian l'aurait fait réparer à ses frais, à une époque où sa solidité était compromise. Une belle gravure du siècle dernier atteste ce fait.

Joseph Surian, le père de l'Evêque, était riche, surtout en biens-fonds, mais son héritage, partagé entre neuf enfants, n'assurait qu'une existence modeste à chacun d'eux. Un frère de l'Evêque, mentionné dans son testament, était Chanoine Régulier de la Sainte-Trinité à Lambesc C'est de ce Surian que me venait un beau portrait de l'Evêque de Vence, je l'ai donné au fils d'Octave de Surian, seul rejeton actuel de cette antique famille.

Joseph était très honorablement marié : je crois que sa femme lui avait apporté de la fortune, car les de Broglie de Lambesc étaient riches. Les de Broglie de Provence étaient de la même grande maison que ceux de Paris, et l'Evêque d'Angoulême qui portait ce nom sortait de la branche de Provence. Le nom de la famille est écrit à Lambesc, à Arles et à Aix, *de Broglie*, en même temps que *Broglio*, *Broglia*, et même souvent *Broulla*.

Madeleine de Broglie ne se contenta pas, pour l'instruction classique de Jean-Baptiste, des ressources locales, quoiqu'elles fussent en ce temps là bien plus considérables qu'à notre prétendue époque de progrès : son fils acheva ses études et en fit même la plus grande partie au collége de Juilly. La famille de Madeleine pouvait, de Paris, veiller sur le futur Evêque. Par reconnaissance, plusieurs membres de la famille ont été envoyés dans la même maison, entre autres Alfred de Surian, qui a été longtemps le représentant de Marseille à la Chambre des Députés, et Auguste Laforet, mort juge-doyen de Marseille Ce dernier avait rapporté de Juilly, comme cadeau d'un de ses professeurs, le *Petit Carême* de Surian, très richement relié.

Si Madeleine avait voulu faire un commerçant de Jean-Baptiste ou d'un autre de ses enfants, elle n'aurait pu l'envoyer à meilleure école qu'auprès de son parent Joachim de Surian, Echevin de Marseille, qui avait géré quelque temps le consulat français à Constantinople, et qui possédait une fortune immense. Elle était à la disposition des malheureux, des parents et des amis; cependant, il put laisser un million à chacun de ses fils, et cent-trente-sept mille livres à chacune de ses six filles, très honorablement mariées en Provence. L'une d'elles entra dans une des grandes familles du diocèse de Vence, plutôt à cause du renom de l'Evêque qu'en raison de sa riche dot.

possibles, et qui resteront comme un hommage parfait à la mémoire de l'orateur et de l'Evéque. Mais il était d'autres renseignements que la Provence seule pouvait vous procurer, et c'est à moi qu'est réservé l honneur de combler cette lacune Trois alliances successives de ma famille avec les Surian m'ont permis de connaitre leurs origines et de partager leur vénération pour l'Evéque qui aura trouvé en vous son historien.

Je puis donc vous affirmer, Monsieur l'Abbé, que les Surian d'Italie forment une seule famille avec ceux de France. Les plus connus des premiers ont été deux ambassadeurs vénitiens à la Cour de France, en 1535 et 1551. (Voir : *Diplomatie Vénitienne*, par Armand Baschet). Dans mes voyages en Italie et à Venise, j'ai pu vérifier l'exactitude de la tradition. De part et d'autre, il n'a point été possible encore de déterminer le lieu d'origine en France ou en Italie. Tous les Surian ont la prétention d'avoir suivi Godefroy de Bouillon à la première croisade, et de devoir à ce fait l origine même de leur nom de famille , en effet, au Moyen-Age, le mot Surian, *Syrianus*, se rapporte à un homme venant de Syrie.

Les Surian de France sont mentionnés dans un acte de 1188, par lequel les Hospitaliers du Saint-Esprit achètent à Marseille une maison de l'Abbaye du Saint-Sauveur. Arnulphe de Surian figure dans une charte du Roi Robert, comte de Provence, signée à Naples le 20 septembre 1335. Le plus illustre des Surian de Marseille a été un gouverneur de Sédan, dont on voit la correspondance avec Montluc consignée dans les archives de la Cour des Comptes de Provence. Joachim de Surian, contemporain de l'Evêque Jean-Baptiste, fut un des armateurs les plus remarquables du XVIIIe Siècle. Louis XV crut devoir lui accorder, comme récompense, des lettres de noblesse. Son frère, moine à Saint-Victor, voulait qu'il refusât ces lettres ; il soutenait qu'elles n'étaient pas une faveur. Je possède une note manuscrite de ce bon religieux, qui mérite d'autant mieux d'être cru qu'il se fit chartreux par abnégation, après la sécularisation de l'Abbaye de Saint-Victor.

Les Surian de Marseille avaient fait souche à Arles. Tous les historiens de cette ville ont occasion de les citer. Un Surian y fut chanoine de la Collégiale de Sainte-Marie-Majeure. Denis Surian remplissait, en 1559 la charge si recherchée alors de Capitaine de la ville, et, en 1636, Trophime Surian était troisième consul d'Arles. (*Histoire d'Arles*, par de la Lauzière).

J'ai fouillé les riches archives de cette cité ; j'y ai vu les Surian, classés comme famille consulaire, tenir un rang des plus distingués. Ils sont qualifiés nobles dans plusieurs documents. Les Surian de Marseille avaient aussi fait souche à Saint-Chamas, plus anciennement peut-être qu'à Arles. D'après les archives municipales et les anciens cadastres,

Je veux dire à cette occasion combien Jean-Baptiste de Surian a laissé de précieux souvenirs. Pendant toute sa vie, il accomplit tout le bien qu'il put. S'il désira être Evêque, ce ne fut que pour être en mesure de venir plus largement au secours du malheur. Pour lui, il vivait de privations, encore plus qu'au temps où il était simple religieux. L'Evêché de Vence était peu recherché, à cause de la Seigneurie de la ville, qu'il fallait partager avec une famille des plus puissantes à la Cour. Jean-Baptiste sut se faire aimer des riches autant que des pauvres ; cependant, toutes ses faveurs étaient pour ces derniers, et il se considérait comme leur économe, comme leur père.

J'ai pris copie moi-même à Vence de son testament ; il établit les pauvres ses héritiers pour tout ce qu'il avait économisé sur ses revenus ecclésiastiques. Aux archives de l'Hospice, on trouve des liasses de papiers de la liquidation de la succession. Il s'agissait de bien plus de deux cent mille livres ! Jusqu'à ce legs magnifique, l'antique hospice de Saint-Jacques à Vence avait été très pauvre. Le portrait de l'Evêque qui est dans une des salles n'est pas de la même époque que le nôtre, mais ce sont bien les mêmes traits. On y reconnaît l'aspect particulier de dignité qui a été sans cesse remarqué chez les Surian.

J'ai parcouru les manuscrits qui sont déposés en grande quantité à la maison curiale de Vence. Je me souviens très-bien d'y avoir vu plusieurs copies du Panégyrique de Saint-Louis, et des études très développées sur les hommes du Jansénisme. Je me suis convaincu qu'à aucune époque de sa vie, l'Evêque ne s'était laissé entraîner par les mauvais exemples de quelques oratoriens. Une bonne partie de ces documents pourrait servir à d'utiles publications.

Cette longue lettre vous prouvera, Monsieur l'Abbé, tout l'intérêt que je porte au succès de votre travail. Agréez...

J'apprends qu'en ce moment même deux autres études sur l'Evêque de Vence sont en préparation. C'est une coïncidence bien singulière que ces travaux multipliés coup sur coup après plus d'un siècle de silence absolu. Je souhaite que mes successeurs aient beaucoup à ajouter à ces pages, et j'espère qu'elles leur seront utiles.

Au dernier moment, il m'arrive une nouvelle qui me touche vivement. Mgr l'Evêque de Fréjus a bien voulu permettre que les documents et manuscrits conservés au presbytère de Vence me fussent envoyés ici, où je pourrai les consulter à loisir. C'est une insigne faveur dont je sens tout le prix, et qui me pénètre, envers Mgr Terris, d'une profonde reconnaissance. Je lui en offre dès maintenant l'expression publique, ainsi qu'à M. Bruny, curé-doyen de Vence, et à M. le Curé de Saint-Joseph de Marseille, mes intercesseurs auprès de Sa Grandeur.

A. ROSNE.

Arcueil, 20 Décembre 1884.

SURIAN

PRÊTRE DE L'ORATOIRE, ÉVÊQUE DE VENCE, MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

1670-1754

La Congrégation de l'Oratoire, dans la première période de son existence, c'est-à-dire depuis sa fondation en 1614 jusqu'en 1790, avant l'heureuse résurrection qu'ont saluée de nos jours tous les amis de sa gloire, a donné à l'Église et à la France un grand nombre d'hommes considérables par le talent et la vertu. Vingt-et-un évêques sont sortis de ses rangs ; seize de ses membres ont eu l'honneur de siéger à l'Académie Française, et cette tradition a été deux fois renouvelée dans le nouvel Oratoire, en 1867 pour le P. Gratry, en 1883 pour Mgr l'Evêque d'Autun ; huit encore ont fait partie de l'Académie des Sciences ; dix de celle des Inscriptions et Belles-Lettres.

A toutes les époques, les disciples du Cardinal de Bérulle ont tenu une grande place dans l'enseignement et dans la chaire chrétienne. Pendant la première partie du dix-huitième siècle en particulier, leurs orateurs n'avaient pas de rivaux. En 1711, Pierre Pestel, professeur de rhétorique, dédiait au Cardinal de Noailles, archevêque de Paris, un poème latin où il passait en revue les principaux prédicateurs du temps (1). Voici le magnifique éloge qu'il y faisait de l'Oratoire :

Nomen ab ORANDO *quæ gens petit, Oratorum*
Quàm locuples, magni ut mensuram nominis implet !
Cœli arcem dicas et inexpugnabile castrum,
Seu TURRIS, *seu* RUPIS *amant expromere robur.*
HUBERTI *gravitas ne magis,* MAURI *ne venustas*
Fert palmam, dubites : tonat alter pondere rerum,
Alter in antithetis micat orandi que lepore.
Spirat in agnato SOANEN *floret que* BERARDO,

(1) Nous sommes heureux d'avoir retrouvé cette piece, précieuse pour la critique.

Et grandes Elisæo animos novus afflat Elias.
BOSSERIUS *sequitur Scripturam ut navita ventos,*
Auroræ similis, primo SURIANUS *ab ortu*
Emicuit; medium rapidus nunc attigit orbem;
PORTALIO *templa applaudunt ut curia fratri.*
Tendit iter cælo, et pennâ se præpete tollit
More aquilæ MASSILLONIUS, *solisque recessus*
Audet inaccessos oblutu vincere firmo. (1)

« Combien n'est-elle pas riche en orateurs, combien elle justifie « dans toute son étendue son beau nom, la Compagnie qui s'appelle « du nom même de l'Art oratoire? On dirait qu'elle est la citadelle « céleste, le camp inexpugnable de la foi, soit que *La Tour* la « protège, soit qu'elle aime à être défendue par *La Roche* redou- « table. Entre la gravité d'*Hubert* et la grâce de *Maure*, on hésite « à décerner le prix; si l'un tonne et subjugue, l'autre offre « d'éclatants contrastes et séduit par sa douceur. *Soanen* revit en « son brillant disciple *Bérard*; c'est un nouvel Elie qui inspire un « autre Elisée. *La Boissière* obéit au souffle de l'Ecriture comme le « nocher au souffle des vents; comme l'aurore, *Surian* a lancé « des feux à sa première apparition; il est parvenu rapidement « et il est, à cette heure, à son zénith; on applaudit *Portail* « dans les temples comme son frère au Parlement. *Massillon* enfin « s'élève dans les cieux, comme l'aigle, d'un rapide coup d'aile, « et ses intrépides regards affrontent le soleil dans ses profondeurs « inaccessibles. »

M. Vuillard, dès la première année du siècle, exprimait en simple prose la même pensée. « Dieu, écrivait-il, fait primer « encore hautement, cette année, les Pères de l'Oratoire dans le « ministère de la parole: le P. Hubert à Saint-Jean en Grève, le « P. Massillon à Saint-Gervais, le P. Guibert à Saint-Germain de « l'Auxerrois, le P. de la Boissière à Saint-André, le P. de Monteul « à Saint-Leu, le P. Maure à Saint-Etienne du Mont. Il y en a « d'autres encore, mais voilà ceux qui ont le plus de réputation, « et ceux qui brillent davantage sont le P. Massillon et le P. Maure, « Provençaux (2) ». Il est vrai que quinze jours plus tard, dans une lettre nouvelle, l'excellent homme laisse passer le bout de l'oreille janséniste : « Les Jésuites sont fort humiliés ici de leur

(1) Archives Nationales. Registres de l'Oratoire. MM 624
(2) Lettre du jeudi, 4 mars 1700, à M. de Préfon, in-

« petit nombre de prédicateurs et de leur médiocrité de talents « pendant que l'Oratoire en fournit tant et de si habiles. On ne « parle que du seul P. Gaillard qui fasse quelque figure à Saint « Jacques de la Boucherie (1) ». Assurément, ce fervent de Port-Royal était ravi d'une pareille infériorité, mais elle était bien telle qu'il la dépeignait: il avait la joie de ne dire que la vérité, tout en servant sa rancune. Le même jour, il parlait encore du P. Massillon et du P. Maure, qu'il préférait visiblement à tous leurs émules : « Nous sommes très redevables à la Provence de nous avoir « fourni deux sujets de ce mérite. Par ces fruits tout spirituels, « elle n'est pas moins une petite Palestine pour nous, et une figure « du ciel que par ses figues, ses muscats, ses olives, ses oranges. »

Cette riante imagination, comme l'appelle Sainte-Beuve à ce propos, eût cherché, quelques années plus tard, des couleurs plus gracieuses encore, et montré encore plus d'enthousiasme pour les dons de la Provence à l'Oratoire. Le prédicateur dont Pestel, en 1711, comparait l'apparition à celle de l'aurore et célébrait la rapide ascension à la gloire, Surian, était Provençal aussi. Au moment où écrivait M. Vuillart, il était encore inconnu à Paris, et venait d'arriver à Caen, où il faisait ses débuts. Il devait retrouver un jour, à la résidence de la rue Saint-Honoré, ses jeunes compatriotes Massillon et Maure, s'unir à eux d'une amitié qu'aucune compétition de renommée n'altèrerait jamais, et, sur un plus vaste théâtre, conquérir bientôt tous les suffrages, à la fois par l'admirable sagesse de sa conduite sacerdotale et par l'attrait de sa parole. C'est lui que nous avons dessein d'étudier.

Ce fils de la Provence ne lui appartient pas seulement par son origine. Il ne s'éloigna d'elle qu'après lui avoir donné la fleur de sa jeunesse, et, si les travaux apostoliques le retinrent pendant près de trente ans dans le Nord de la France, c'est au ciel de Provence que son aimable vieillesse voulut encore sourire et donner ses derniers fruits : ainsi les deux extrémités de sa vie se rejoignirent sur cette terre qu'il aimait. Diverses provinces de France et Paris entendirent le prêtre éloquent; la Provence seule connut Surian tout entier. Elle vit d'abord à l'œuvre l'instituteur habile et dévoué de l'enfance chrétienne ; puis, elle eut les prémices de son talent oratoire ; enfin, quand le régent de collége d'abord transformé en orateur

(1) Lettre du mercredi, 17 mars, au même

fut devenu Pontife, et vint occuper pour vingt-sept années le siége épiscopal de Vence, elle jouit toute seule et avec délices du bon Pasteur. La mémoire de Surian se recommande d'elle-même à ceux dont une belle intelligence unie à une belle âme se fait des admirateurs qui deviennent des amis ; elle appartient pourtant spécialement au pays qui a vu commencer et s'achever une aussi heureuse carrière. C'est à lui que nous offrons cette modeste étude.

I

Jean-Baptiste Surian naquit à Saint-Chamas, dans l'ancien diocèse d'Arles, le 20 septembre 1670. Son père, Joseph Surian, était originaire de Florence, et appartenait à la maison Suriani, qui tenait dans cette ville un rang distingué. Comment cette branche d'une famille italienne vint-elle se fixer en Provence ? Nous n'avons pu éclaircir cette question. A toutes les époques, ces émigrations se produisirent, et l'étude, récemment publiée dans les *Annales* sur le censeur Marin, a montré que souvent de nombreuses générations se succédaient sur notre sol avant que le nom de la famille prît une forme française. Joseph Suriani, au contraire, devint aussitôt Joseph Surian. Cependant son épouse, qui était de noble race, conserve dans les actes du temps son nom étranger, Madeleine de Broglia. Touchait-elle de loin ou de près à l'illustre maison de Broglie ? C'est encore un problème dont la solution nous manque : nous n'en n'avons trouvé les éléments nulle part.

Jean-Baptiste commença ses études aux Martigues, petite ville voisine de Saint-Chamas ; il vint plus tard les achever sous les yeux mêmes de ses parents. Son père n'avait qu'une fortune médiocre et était chargé de famille. Il désirait que Jean-Baptiste appliquât au commerce, afin d'augmenter les ressources communes, la vive intelligence dont il le voyait doué. Mais Madeleine de Broglia pensait autrement ; c'était une femme de tête et de cœur, qui exerçait un grand ascendant sur son mari. Elle suivait d'un œil attentif les progrès de son fils dans les lettres, elle étudiait aussi son âme ; elle avait déjà conclu pour l'avenir. Il lui semblait que ni ses talents naissants, ni cette tendre piété ne devaient être exposés à se dessécher dans le négoce. Elle usa donc de toute son influence pour faire abandonner l'idée préconçue, et Jean-Baptiste, de son côté, déclara qu'il se sentait d'instinct poussé vers le sanc-

tuaire, vers la vie religieuse. Cette ouverture précipita la décision. M. Surian se rendit, mais parce qu'il avait foi dans les lumières supérieures de son épouse, bien plus que pour respecter des aspirations à son avis bien peu sûres du lendemain.

Le choix de l'adolescent se fixa sur la Congrégation de l'Oratoire qui était très connue dans le Midi, où elle avait fondé de bonne heure beaucoup de maisons. Le Registre des entrées à la résidence d'Aix, l'une de celles qui servaient de noviciat, mentionne en ces termes l'arrivée du futur orateur : « Jean-Baptiste Surian, de « Saint-Chamas, diocèse d'Arles, fils de Joseph Surian, bourgeois, « et de Magdelaine de Broglia. Reçu le 15 octobre 1685, âgé « de 16 ans. » En réalité, il n'avait dépassé que d'un mois sa quinzième année. Une aussi extrême jeunesse, nécessairement accompagnée d'une inexpérience non moins extrême, pourrait faire penser que, si le père de famille avait eu tort de vouloir faire un commerçant de son fils, il aurait du moins sagement agi en ordonnant d'attendre. Cependant, l'événement donna raison à la mère et à l'enfant. A partir de son entrée à l'Oratoire, Jean-Baptiste Surian portât pendant soixante-dix ans le joug du Seigneur sans qu'il cessât un seul moment de lui paraitre léger Neuf ans plus tard, un de ses frères le suivait dans la même voie, et le Registre annonce ainsi le nouveau venu : « Joseph Surian, de Saint-Chamas, « fils de Joseph Surian, bourgeois, et de Magdelaine de Broglia. « Reçu le 25 novembre 1694, âgé de 20 ans. »

Le séjour de Jean-Baptiste à la maison d'Aix dura un an. C'était le temps de l'*institution*, c'est-à-dire du noviciat. Il y était à peine depuis trois mois, protégé par la Providence contre l'épreuve de la séparation et de la solitude, puisqu'il sentait les siens tout près de lui, quand il eut le bonheur de voir arriver un membre de sa famille, Jean-Joseph de Broglia, neveu de sa mère et le compagnon de son enfance. Celui-là aussi fuyait le monde avant de le connaître, mais non sans l'avoir deviné. On a chanté les attraits de la jeunesse jusque dans ses erreurs et ses fautes : en est-il une plus attrayante que celle dont le sacrifice est le premier instinct, et qui se donne sans marchander ? En relevant sur un registre, vieux de deux siècles, ces dates, si éloquentes quand on rapproche l'heure de la naissance à la vie et l'heure du renoncement, nous nous souvenions de ce que disait, trente-quatre ans plus tard, le P. Surian à Louis XV dans son *Petit Carême*, et nous ne pouvons

nous empêcher de citer cette page touchante : « A être de bonne « heure à Dieu par l'obéissance à sa loi, il y a plus de mérite. La « jeunesse est l'âge qui nous est le plus cher, qui coûte le plus à « offrir, qui fait durer plus longtemps le sacrifice ; où le cœur, « cette grande victime de la nouvelle loi, qui renferme essentielle « ment toutes les autres victimes ensemble, est le plus plein de « désirs, d'amour, de sentiment, de passions, de vie. Dieu, par « conséquent, semble surtout en être jaloux, lui qui eut toujours « en dégoût ces victimes de rebut qui donnèrent au monde les pré- « mices de leur amour ; lui qui rejette avec horreur ces hosties « lentes, tardives, languissantes, dont son ennemi ne veut plus, et « que l'infirmité souvent et la disgrâce lui amènent plutôt que la « charité. Ah ! si une victime jeune et toute vivante vient s'offrir a « lui ; si un roi dans l'âge le plus tendre, avec cette candeur et « cette beauté de l'innocence première, vient se jeter entre ses « bras, lui présente un cœur tout fidèle encore, qui n'est jamais « sorti de ses mains, où son image n'est point obscurcie, dont les « affections coulent toutes pures dans son sein ; si un prince, dans « cette saison, la plus belle de la vie, vient lui protester ici, ver- « sant devant lui des larmes de joie et de tendresse, qu'il veut « l'aimer toujours comme un enfant aime son père, qu'il ne veut « vivre, qu'il ne veut règner que pour lui, qu'il met avec joie à ses « pieds son sceptre et sa couronne, honteux de n'avoir pas à lui « offrir davantage, ah ! quel charme pour le cœur de Dieu, et pour « ce prince heureux quel fonds de mérite ! (1) » Oui, prêtre véné- rable, en remontant par le souvenir le cours de votre vie et en songeant à vos quinze ans, vous aviez bien le droit de faire entendre, d'une voix émue, de telles paroles à l'enfant royal !

Un an et un jour après l'entrée de J.-B. Surian dans la Congré- gation, le Général, Père de Ste-Marthe, décida que le jeune étudiant passerait, à la prochaine rentrée des classes, de la résidence d'Aix au collége de Marseille pour s'y appliquer aux sciences phy- siques. Joseph de Broglia devait achever l'année de son Institution. Trois mois plus tard, le 2 janvier 1687, ce dernier se rendait à la maison des Ardilliers, à Saumur, pour y faire sa première année de Théologie. Les deux nouveaux Oratoriens, unis à la fois par les liens du sang et par ceux de la vocation, se séparèrent ainsi, après

(1) P. Surian, *Petit Carême*. Sermon pour la Purification. Collection Migne. Orateurs sacrés. Tome 50, p. 641.

neuf mois de vie commune, pour aller où la Providence les appelait, et étaient destinés à ne plus se rencontrer qu'à de rares intervalles.

Le 18 octobre 1687, J.-B. Surian était assigné au collége de Marseille, pour une seconde année, comme étudiant en physique : Massillon le quittait à la même époque pour devenir professeur de seconde à Montbrison, mais ces deux hommes, souvent rapprochés par l'admiration publique et qui ne firent alors que commencer à se connaître, devaient plus tard vivre de longues années sous le même toit. Dès le commencement de 1688, en février, Surian vit avec joie revenir en Provence Joseph de Broglia, à qui une décision du Conseil permit « *à cause de ses affaires particulières* » de suivre le cours de Théologie à Arles, et non plus à Saumur. En octobre 1688, Surian lui-même était désigné pour étudier la Théologie à Arles, mais son parent l'était en même temps pour aller faire la sixième au collége de Soissons. C'est ainsi que la vie religieuse, par la simple pratique de l'obéissance quotidienne, est une rude école de discipline pour l'âme humaine. D'ailleurs, ce n'était sans doute pas une douleur que de s'éloigner du P. Marrot, supérieur à Marseille. C'était un janséniste déclaré, aux vues étroites, au caractère impérieux, un de ces hommes à qui le cœur du doux et pacifique Surian resterait toujours fermé, un de ceux qui depuis... Mais nous n'en sommes pas là : le P. Jean de la Place, qui gouvernait la résidence d'Arles, la fit aimer à son étudiant ; pourtant celui-ci n'y devait point demeurer. Au bout d'un an, à la rentrée des classes de 1689, on le chargeait de la cinquième au collége de Pézenas, encore dans le voisinage du pays natal.

C'était une maison bien troublée depuis plusieurs années Mgr Blampignon, dans son premier volume sur Massillon, a raconté cette fâcheuse histoire, où avaient éclaté les passions jansénistes de certains membres de la Congrégation. Massillon en avait été éloigné en 1686, comme suspect de trop de tolérance. Le personnel avait été entièrement renouvelé, et le P. Béraud, successeur du P. Vitalis, avait cédé bientôt la place au P. Rozan dans la direction du collége. Malgré l'apaisement relatif qui avait suivi tous ces changements, celui-ci rencontra sans doute d'assez grandes difficultés, puisqu'il quitta le collége au bout d'un an et demi, en pleine année scolaire, extrémité toujours pleine d'ennuis dans une maison d'éducation. On le mit à la tête de la maison d'Aix. Surian qui, à la

rentrée de 1690, avait pris la classe de quatrième, acheva l'année, mais n'en commença point une nouvelle à Pézenas. Il fut envoyé, en octobre 1691, au collége de Toulon comme professeur de quatrième. La Providence continuait à le traiter maternellement et le récompensait du précoce sacrifice de sa liberté en lui laissant respirer l'air de sa chère Provence. (1)

Il y devait rester cinq années encore. Après la quatrième, on lui confia successivement, à Toulon, la troisième et la seconde. Ce laborieux, mais utile noviciat de l'enseignement le conduisit à la rhétorique, dont il prit possession en octobre 1694. Il était diacre alors, et venait d'être appelé à la prêtrise par le Conseil aux Quatre-Temps de septembre. Mais il sollicita un délai que l'on consentit à lui accorder ; cependant, six mois après, l'appel était renouvelé : il y obéit, et fut ordonné le samedi de la Passion de 1695. Au mois de septembre suivant, son frère puîné, Joseph Surian, ayant achevé, à Aix, l'année de son Institution, fut désigné pour remplir à Pézenas les fonctions de régent de cinquième. Jean-Baptiste conserva pour une seconde année la charge de professeur de rhétorique dans cette même maison de Toulon, mais, en février 1696, on jugea utile de l'y nommer Préfet des classes, c'est-à-dire Directeur des études. Il fut déchargé de cette mission au bout de six mois, et le collége de Marseille, où il avait paru comme étudiant dix ans auparavant, devait, d'après une décision du Conseil du 23 août 1696, redevenir son séjour : il y était envoyé pour enseigner la rhétorique. Mais le souvenir du P. Marrot l'effraya ; il ne voulait pas retomber sous le joug d'un homme aux idées extrêmes et peu soumis à l'Eglise, quoiqu'il exigeât qu'on le fût à ses sentiments personnels. Surian avait pour négocier toute la durée des vacances ; il la mit si bien à profit qu'il obtint d'être choisi pour entrer au même titre à Montbrison. Le P. Joseph de Broglia arriva à la même époque à Montpellier, où il allait occuper une chaire de théologie au séminaire diocésain. Les trois membres de la famille qui appartenaient à l'Oratoire n'avaient été jusque là employés qu'à l'enseignement et avaient été maintenus presque toujours, sinon en Provence, au moins dans le Midi : ce n'est pas

(1) Les dates et renseignements qui précèdent ou qui suivent, pour une période de quarante-trois ans, de 1685 à 1728, sont empruntés aux *Registres des Ordres et Délibérations du R. P. Général de l'Oratoire et de son Conseil, concernant les emplois, changements, état des particuliers de la Congrégation* — Archives Nationales. Registres de l'Oratoire : MM 584, 585.

que le Conseil de la Congrégation fût surtout préoccupé de plaire aux religieux en les laissant dans leur pays natal et dans le voisinage de leurs proches, mais il pensait avec raison que le caractère si particulier de la race méridionale serait mieux compris par des compatriotes.

A la rentrée des classes de 1696, Jean-Baptiste Surian commence a s'éloigner en se rendant à Montbrison. Pendant trente et un ans, on ne le reverra plus, sous le ciel de la Provence, qu'à de rares intervalles. L'année qu'il passa à Montbrison marque la fin de la première partie de sa carrière Ses supérieurs, dont il n'avait cessé d'attirer les regards, songeaient à le produire dans la chaire chrétienne qu'il s'était abstenu d'aborder, en s'absorbant modestement dans les labeurs quotidiens de l'enseignement. Il avait déjà vingt-sept ans : ses études théologiques étaient seulement commencées ; on ne lui avait accordé qu'un an pour s'y livrer ; il ne connaissait des sciences sacrées que les parties indispensables à un prêtre, et, pour y devenir maître, il lui fallait d'abord s'asseoir de nouveau sur les bancs des écoliers, il lui fallait écouter et apprendre. Ce n'est pas une médiocre épreuve pour l'amour-propre humain ; la vie religieuse est pleine de ces abaissements-là, de ces fécondes leçons d'où l'âme sort mieux trempée et par où elle s'élève à toute la hauteur qu'elle peut atteindre. Surian avait eu, dans sa vie passée, moins d'occasions de montrer son humilité que sa douceur ; il accepta avec joie la condition nouvelle qui lui était faite, et dès lors il parut vraiment réaliser le mot de l'Evangile « *mitis et humilis corde.* »

Au commencement de novembre 1697, il arrivait à la résidence de Notre-Dame des Ardilliers, à Saumur, dont le Supérieur était le P. Jean Passavant. Dans cette studieuse retraite, il était déchargé de tout souci extérieur, il n'avait à songer qu'à son propre avancement dans la science et la vertu ; aussi s'appliqua-t-il uniquement à l'étude et à la prière. Son intelligence, exercée et mûrie par un professorat où il avait parcouru, avec une prudente lenteur, tous les degrés de l'enseignement des lettres, devait déployer toute la vigueur dont elle était capable. La rapidité de la perception, la sûreté du jugement, la continuité de l'effort, tout se réunissait en lui pour donner à bref délai de grands résultats. Au bout de deux années, le 16 octobre 1699, il fut envoyé à Caen. Les Pères de cette maison étaient destinés à la prédication, et c'était là que Surian

devait faire ses premières armes. Il ne passa pas sans transition de la vie cachée à la vie publique, de l'étude au ministère de la parole. Les lettres n'avaient plus de secrets pour lui depuis qu'il avait consacré dix ans de sa jeunesse à les approfondir ; les difficultés de la composition ne devaient pas plus l'arrêter que ses illustres confrères Massillon et Maure, préparés de la même manière et pendant un pareil nombre d'années (1). Mais l'Ecriture Sainte, les Pères de l'Eglise, les grands théologiens, il ne les possédait pas assez à son gré. Pendant trois ans, il ne prêcha qu'en Normandie, et seulement des sermons isolés. On ne le chargea d'aucune station importante, et c'est un des traits de l'admirable sagesse de l'Oratoire que cette initiation graduelle et mesurée. On ne se hâtait pas trop de cueillir des fruits sur l'arbre qui en promettait de magnifiques. C'était ainsi qu'on avait attendu pour Massillon, pour ce Père Jean-Joseph Maure, d'un si aimable génie, qui avait passé deux ans à Clermont après son professorat, et avant de prêcher sa première station à Caen. Ce fut à Caen également que Surian se fit entendre pour la première fois dans un apostolat suivi, sept ans après Maure, pendant l'Avent comme lui, en 1702. Il venait d'apprendre l'entrée au noviciat d'Aix d'un quatrième membre de la famille, Jean-Baptiste de Broglia, qui peut-être était son filleul ; il y avait ainsi en même temps dans la Congrégation deux Surian et deux de Broglia. La tradition du sacrifice se perpétuait dans ces âmes d'élite.

Le P. de la Tour avait succédé depuis 1696 au P. de Sainte-Marthe dans le gouvernement de l'Oratoire. Il résidait à Paris, dans la maison de la rue Saint-Honoré. A l'époque où nous sommes arrivé, son Conseil se composait des Pères Jean-Jos. Aveillon, J.-B. Thouron, assistants, du P. François Gouyn, procureur-général, et du P. J.-Louis Guyot de la Mirande, supérieur de la résidence de Paris. Cet établissement était le plus considérable que possédât l'Oratoire, non seulement parce que le siége de la direction suprême y avait été fixé, mais aussi parce les prédicateurs les plus distingués y étaient réunis. Le nouveau Général surtout montrait qu'il avait à cœur de s'entourer de ses plus illustres religieux. Tôt ou tard le P. Surian devait prendre place au milieu d'eux. En attendant, il était appelé à occuper en province les chaires des plus

1. M. Blampignon a écrit qu'en arrivant à Paris en 1699, Massillon trouva Malebranche, Surian, Hubert, le Monteuil, Maure et la Boissière. En ce qui concerne Surian, il se trompe, et de beaucoup comme on pourra le voir.

grandes églises. Sa seconde station, celle du Carême de 1703, fut consacrée encore à la ville de Caen. Ce choix, réitéré à trois mois d'intervalle, est une preuve non équivoque de l'impression produite par le nouvel orateur. Les registres ne donnent aucune indication pour l'Avent de 1703. Le Carême de 1704 fut la troisième station prêchée par Surian dans la ville de Caen, où il avait acquis une très grande autorité. Elle n'avait garde de se lasser d'une éloquence qu'elle se sentait déjà menacée de perdre. A cette date, on trouve désignés, pour les principales chaires de Paris, la plupart des Oratoriens que Pestel devait célébrer : Massillon paraissait à la Cour; Hubert à Saint-Sulpice pour les Dominicales; Jean de la Roche dans la même église pendant la semaine; de la Boissière à Notre-Dame; Bérard à Saint-Etienne du Mont; Maure à Saint-Leu. Le P. Faure à l'Eglise de l'Oratoire et le P. de Monteul à Saint-Méderic, très goûtés tous les deux, ajoutaient encore à l'éclat que jetait la Congrégation. En cette même année, les deux plus grandes lumières de l'Eglise de France, Bossuet et Bourdaloue, allaient s'éteindre, et, on peut le dire, au milieu des talents nouveaux qui brillaient, ces deux pertes, pourtant irréparables, ne furent pas senties comme elles auraient dû l'être.

Le P. Surian ne prêcha l'Avent nulle part en 1704; ce fut le P. André Goyet, le plus recherché après lui de ses confrères de Caen, qui lui succéda dans cette ville. Sans doute sa provision de sermons n'était point encore assez abondante pour lui permettre de ne laisser passer aucune station. Notre-Dame de Soissons obtint de le posséder pendant le Carême de 1705. Vers la fin de cette année, le P. de La Tour, qui entendait vanter son mérite, le manda à Paris sans changer sa résidence, mais afin de le voir et de le mieux connaître. D'ailleurs, le P. Abraham Sauvage, supérieur de la maison de Caen, l'appréciait assez pour le conserver le plus longtemps possible. Ce fut de Paris que le P. Surian partit pour reparaître dans le Midi après neuf ans d'absence, précédé par sa renommée naissante. Il était chargé de prêcher le Carême de 1706 à Montpellier. C'était, avec Soissons, avec Auxerre où avaient été envoyés successivement le P. Le Prévost en 1704, le P. Albette en 1705, le P. Guibert en 1706, avec Rouen, où s'étaient succédé Maure, de Monteul, de la Boissière, Hubert et presque tous les illustres de l'Oratoire, une des villes épiscopales où il était comme de tradition de confier les grandes prédications aux disciples de Bérulle. A Paris, ils

continuaient à tenir le premier rang dans la chaire. Le Carême de 1706 fut prêché, à l'Oratoire, par Anteaume ; à Saint-Paul, par Massillon; aux Prémontrés, par Hubert; aux Enfants-Rouges, par Jean de la Roche; à Saint-Barthélemy, par de Monteul ; à Saint-Honoré, par Bérard. Il y en a d'autres encore, comme dit M. Vuillart, mais il faut se borner.

Le P. Surian revint à Caen ; d'ailleurs, ce n'était point impunément qu'il avait reparu avec éclat si près de son pays. Les échos de ses succès à Montpellier avaient remué les villes d'alentour. Le Parlement d'Aix désira l'entendre pendant le Carême de 1707. Surian, mûr désormais pour les plus redoutables épreuves, fut jugé très capable d'affronter même cet auditoire difficile à satisfaire. Les applaudissements unanimes qui accueillirent sa parole décidèrent le Conseil à ne pas différer davantage d'appeler à Paris un orateur qui tenait si vite ses premières promesses. D'ailleurs, un vide s'était fait dans la phalange des prédicateurs de l'Oratoire alors en renom. Le P. Bahier, alors secrétaire-général, venait de mourir, Le 10 avril 1707, le P. de Monteul entrait en fonctions à sa place ; quand on tenait aussi souvent la plume, on ne pouvait plus guère porter la parole. Comme le P. de La Tour depuis son élévation au Généralat, le P. de Monteul semblait perdu pour la chaire. Surian, qu'on jugeait le plus digne de cette succession, fut mandé à Paris, où il n'avait fait qu'apparaître.

II

Quand le Père Surian fut désigné par le Conseil de la Congrégation pour prêcher les Dominicales du Carême de 1708, à la maison de Paris, on ne l'appela pas en même temps à résider définitivement rue Saint-Honoré. Il s'agissait de le présenter, en quelque sorte, à l'auditoire de la capitale, et de régler son avenir d'après l'accueil qu'il en recevrait. Il continuait, en attendant, à appartenir à la maison de Caen : une mention expresse des Registres en fait foi (1). Il prêcha l'Avent aux Quinze-Vingts ; mais, dans l'intervalle des deux stations, son sort avait été fixé, le succès ayant fait disparaître toute incertitude, et il était venu habiter rue Saint-Honoré. Il était désormais agrégé au collège des plus célèbres prédicateurs

(1) MM 287.— De novembre 1705 au 1er janvier 1715 — *Délibérations*

de l'Oratoire, qui, tous, résidaient là, au siège même du gouvernement de la Congrégation. Nulle part et on le comprend aisément, les Pères n'étaient aussi nombreux. A cette époque, on comptait cinq cents Oratoriens environ : or, les diverses statistiques du commencement du siècle indiquent toujours, pour cette seule maison, quarante-cinq ou quarante-six prêtres, un ou deux confrères, et de dix à douze frères (1). Dans cette réunion d'hommes éminents, Surian ne tarda pas à se voir attribuer l'une des premières places.

Il avait trente-sept ans ; sa maturité était complète. Il arrivait précédé d'une de ces réputations de province qui sont rapidement détruites ou confirmées à Paris. Aussi, est-il dangereux d'exposer à cette redoutable épreuve de trop jeunes talents ; il leur arrive d'être condamnés sans retour avant qu'ils aient donné toute leur mesure. La sagesse de l'Oratoire savait préserver de ces défaites ceux en qui elle mettait ses meilleures espérances ; elle ne les produisait dans les grandes chaires que formés et aguerris. Il suffisait à Surian de se montrer pour vaincre, « La nature et l'art « ne lui avaient rien refusé de ce qui peut constituer le grand « orateur (2). » Un visage aux traits pleins de noblesse, un bel organe, une action mâle et rapide remplacée, quand le sujet le demandait, par une onction pénétrante, tous les dons oratoires étaient en lui à un degré éminent.

On le laissa se recueillir après ses deux premières victoires. Il ne prêcha dans aucune église pendant le Carême de 1709 : il donna l'Avent aux Prémontrés. En 1710, on l'envoya à Saint Benoît pour le Carême, et pour l'Avent à Saint-Germain l'Auxerrois, où Massillon venait de se faire entendre à la station précédente. Le Carême de 1711 fut réservé à Saint Séverin, et l'Avent de la même année aux Enfants-Rouges, où Surian succédait encore à Massillon. Il le précéda, au contraire, à Saint-Jacques de la Boucherie pendant le Carême de 1712 : son illustre émule qui avait accepté pour cette année là, ne tint sa promesse qu'en 1714. L'Oratoire voulut garder Surian pour lui pendant l'Avent, et la foule le suivit à la chapelle de Saint Honoré. Il n'avait plus le temps de se reposer ; il ne s'appartenait plus. Marchant sans relâche de succès en succès, il aurait

(1) MM. 623. — De 1611 à 1711. — *Annales.*

(2) Adv. *Bibliothèque des écrivains de l'Oratoire*, 5e vol. Fol. 131, Biblioth. Nation. Manuscrits, fonds français. — De 2568 à 2[illegible]

trouvé bien lourdes les chaînes de la renommée si le zèle apostolique dont il était animé ne l'avait empêché d'en sentir le poids. Sa réputation ne pouvait plus grandir ; c'était le temps où le poète latin disait de lui, avec l'accent de l'enthousiasme : *Medium nunc attigit orbem*.

On répétait alors en tous lieux qu'il suivait de près Massillon dans la carrière de l'éloquence. On les comparait encore à un autre point de vue. Le futur évêque de Clermont, connu à Paris, longtemps avant le futur évêque de Vence, y était regardé comme le prêtre le plus doux et le plus aimable qu'on pût rencontrer. Quand on fut à même d'apprécier le nouveau venu, on convint qu'il ne le cédait en rien à son confrère. Le don d'attirer et de retenir était-il égal chez tous les deux ? « Ceux qui ont connu « Massillon sans connaître Surian n'en conviendront pas, dit le « biographe Guérin ; ceux qui ont connu Surian sans connaître « Massillon feront encore moins cet aveu. Les amis de l'un et de « l'autre n'ont osé prononcer. » Quoiqu'il en soit, le P. Surian acquit rapidement des amitiés nombreuses et dévouées. Il aimait les lettres et les arts ; il s'en entretenait avec un grand plaisir pour lui-même, avec un grand charme pour ceux qui pouvaient l'entendre. Les débats du jansénisme n'avaient jamais cessé, mais ils éclatèrent avec un redoublement de passion quand la Bulle *Unigenitus* eut été lancée en 1713. Le P. Surian eut besoin de joindre l'inflexibilité à sa douceur habituelle pour ne pas s'écarter de la ligne de conduite qu'il avait choisie. Il s'était imposé, non seulement comme une règle de prudence, mais aussi et surtout comme un devoir de conscience de ne jamais entrer dans certaines vues particulières manifestement opposées à la doctrine de l'Eglise. Il s'en tenait à un article essentiel des Constitutions de l'Oratoire : « La Congrégation en matière de doctrine « n'épouse aucun parti et n'a aucune opinion de corps et de « communauté. » C'était le sens de la sainte liberté des enfants de Dieu, que le pieux cardinal de Bérulle avait voulu donner à ses enfants comme un bien d'un inestimable prix. Bossuet, dans l'Oraison funèbre du P. de Bourgoing, a ainsi commenté cette règle, en parlant du fondateur de la Congrégation : « Son amour « immense lui inspira le dessein de former une compagnie à « laquelle il n'a pas voulu donner d'autre esprit que l'esprit même « de l'Eglise, ni d'autres règles que ses canons, ni d'autres supé-

« rieurs que les évêques, ni d'autres vœux solennels que ceux du « baptême et du sacerdoce. Là, une sainte liberté est un saint « engagement ; on obéit sans dépendre, on gouverne sans com- « mander ; toute l'autorité est dans la douceur, et le respect « s'entretient sans le secours de la crainte. » Diverses assemblées générales de l'Oratoire avaient encore expliqué comment on entendait y user de la liberté. Celle de 1678 déclarait en particulier que « la Congrégation en matière de doctrine n'embrassait aucun parti, « qu'elle n'avait aucune opinion de corps, ni de communauté, mais « qu'elle était et qu'elle voulait demeurer en liberté de tenir toute « bonne et sainte doctrine, et qu'elle n'interdisait aux siens d'en- « seigner que celles qui sont condamnées par l'Eglise. » Après cela, il semble que le P. Surian eût dû n'être inquiété par personne dans son attitude parfaitement régulière. Il n'en fut pas ainsi. L'Oratoire comptait dans ses rangs « un petit nombre d'esprits « ardents et fougueux, qui ne concevaient pas qu'on pût être modéré « et tolérant en fait d'opinion (1). » C'étaient ces hommes qui avaient rendu la Congrégation si chère aux Jansénistes, en travaillant, malgré la résistance qu'ils rencontraient, à la faire verser dans l'erreur. Ils faisaient cause commune avec les appelants, et se livraient à un prosélytisme d'autant plus acharné qu'ils voyaient le moment critique arrivé pour la doctrine. Ils pratiquaient à leur façon le précepte de l'Evangile : *Qui non est mecum, contrà me est*, et Surian, qui ne voulait point être avec eux, était traité par eux en ennemi.

Ce qui leur faisait surtout horreur dans sa conduite, c'était l'obstination silencieuse, mais invincible, qu'il mettait à « cultiver habi- « tuellement les liaisons qu'il avait formées avec plusieurs Jésuites, « qui déploraient ainsi que lui l'acharnement des deux partis (2) ». La Compagnie de Jésus n'était pas l'amie de l'Oratoire. Après avoir applaudi et aidé, dans la personne du P. Coton, à son établissement, elle avait bientôt conçu de l'ombrage de ses rapides progrès. Partout les deux Sociétés se rencontraient, poursuivant le même but, sur le même terrain. Tout ce qu'acquerait la dernière venue était, aux yeux de la plus ancienne, un empiètement sur ses propres droits. Dès que l'amour de la nouveauté se manifesta dans quelques disci-

(1) Guérin, avocat à Aix. *Eloge historique de Surian*. Biblioth. Nation. Ln. 27. 19273. (1779, 15 pages in-4°.)
(2) Guérin, *ibid.*

ples de Bérulle, les Jésuites, très attachés à la règle de foi, se plaignirent, et certains d'entre eux, plus jaloux que vraiment zélés, travaillèrent à représenter la Congrégation tout entière comme suspecte désormais. A force d'orthodoxie on voyait du poison partout. Le P. Labbe parvint à en extraire, le croirait-on, des *Racines grecques* de Port-Royal. Ces exagérés trouvaient à qui parler dans l'Oratoire, et dans toute la France, bien des combats singuliers s'engageaient. « Du reste, on ne parle, dit Irailh, d'aucun des grands « hommes des deux célèbres Congrégations. Bouhours, Chemi- « nais, La Rue, Brumoi, Porée montrèrent la même modération « que Ségaud, Massillon, Malebranche (1). » Le P. Ingold prouve bien aussi, par une lettre du P. Lachaise au P. Carmagnole, Oratorien, et une autre du P. Oliva, Général des Jésuites, que ces hommes éminents se mettaient au-dessus des étroites rancunes pour rendre témoignage à leurs rivaux (2). Néanmoins, il était rare de voir se former des liens étroits entre Oratoriens et Jésuites. On s'était étonné, en 1705, de voir le P. Massillon conduire un de ses convertis au noviciat des « bons pères », comme on les appelait. On ne manqua pas non plus, quelques années après, de s'étonner en remarquant les rapports du P. Surian avec les plus éminents d'entre eux. Il persista d'ailleurs dans une conduite dont son honneur ne s'alarmait pas plus que sa foi.

En 1713, il prêcha le Carême à Saint-Eustache et l'Avent à Notre-Dame. En 1715, après la mort de Louis XIV, il fut désigné pour prononcer devant l'Académie des Sciences et celle des Inscriptions et Belles-Lettres, qui célébraient toujours dans l'Eglise de l'Oratoire les solennités religieuses dont elles prenaient l'initiative, l'Oraison funèbre de ce prince destiné à épuiser la louange humaine, au moins dans les harangues officielles (3). Le discours fut composé, mais, dit Adry, « le service ne fut pas fait par la misère « des temps. » La misère n'était que trop réelle, pourtant elle n'empêcha pas de prononcer l'éloge du Roi en bien des endroits. Mais Adry cite un autre témoignage où est alléguée une raison plus facile à accepter. « Les supérieurs de l'Oratoire ne jugèrent pas à « propos de célébrer un service, voyant qu'il ne s'en faisait pas « dans les autres communautés de Paris. » Il faudrait alors sup-

(1) *Querelles Littéraires*, tome IV, p. 50. *Les Oratoriens et les Jésuites.*

(2) *Le premier Eloge funèbre du P. de Sainte-Marthe*, p. 103.

(3) Saint-Louis était le patron d'une des académies qui composent aujourd'hui l'Institut de l'Académie Française, de l'Académie des sciences, et de celle des Inscriptions.

poser que la cérémonie devait se faire au nom de la Congrégation, et que les Académies s'y seraient rendues seulement à titre d'invitées. Surian avait lu à ses amis quelques morceaux de son oraison funèbre. Ils la jugèrent « fort au-dessus de tout ce qui avait paru « sur le même sujet, pour l'élévation et la délicatesse (1). » Si l'affection ne les a pas égarés, la perte de ce morceau d'éloquence est infiniment regrettable, puisque la mémoire du grand roi n'a inspiré aucune grande œuvre. Son épouse Marie-Thérèse, les princesses de sa famille, et ses illustres sujets, Turenne et Condé, ont été plus heureux.

En 1716, le Carême fut prêché à la Cour par deux jésuites, le P. Gaillard et le P. de La Rue. Ils se succédaient alternativement, et le jeune roi entendait chacun d'eux une fois par semaine. Malgré « l'attention surprenante » que montrait l'enfant, le Régent fut d'avis qu'on lui demandait trop. On ne fut pas trop exigeant pendant l'Avent de la même année. Le Duc d'Orléans, afin de ménager plus sûrement la faiblesse de son auguste pupille, prit une mesure dont il pensait, lui aussi, se bien trouver. La station fut entièrement supprimée. Le P. de La Ferté, de la Compagnie de Jésus, invité depuis un an à la prêcher, n'eut pas besoin de se déranger; on se contenta de demander au P. Boursault, Théatin, un sermon pour le jour de Noël. Une note du Journal de Dangeau nous apprend comment la suppression était appréciée : « Cette indécence fut également scandaleuse pour la Cour et pour la Religion (2) ». Il est probable que le Régent fut sensible à la désapprobation publique, car, en 1717, les prédications eurent lieu pendant le Carême. On décida, pour tout concilier sans doute, que le nombre des sermons serait réduit à dix. Le P. Terrasson André, de l'Oratoire, à qui la station fut confiée, prêcha ainsi le premier *Petit Carême*; mais ce n'est pas le sien qui a rendu ce nom immortel. L'Avent de 1717 fut prêché dans la chapelle des Tuileries par le P. Surian; il paraissait pour la première fois devant la Cour. Le minutieux annaliste de la royauté nous dit : « Lundi, 1er novembre, le Roi « entendit le sermon du P. Surian. » — « Dimanche 5. Le Roi « entendit dans la chapelle des Tuileries le sermon du P. « Surian (3) ».

(1) Arx, *loc. cit.*
(2) Dangeau, édit. Soulié, t. XVI, p. 505.
(3) Journal de Dangeau, t. XVII, p. 181.

Deux Pères de l'Oratoire furent chargés des stations de 1718, Massillon, dont il est inutile de rappeler le merveilleux succès, et Portail, celui de qui le poète avait dit : « *Portalio templa applaudunt.* » La congrégation était à l'apogée de sa renommée oratoire; la Compagnie de Jésus, au contraire, n'avait pas vu se renouveler ses gloires. De 1716 à 1729, aucun de ses membres ne fut invité à paraître devant la Cour ; le P. Ségaud, le premier, devait renouer la tradition avec éclat. Il n'y eut qu'un intervalle de quinze mois entre les deux premières apparitions de Surian dans la chaire de la chapelle royale : il y remonta au Carême de 1719. — « Jeudi, « 2 février. Le roi assista à la bénédiction des cierges et à la pro- « cession : ensuite il entendit la grande messe chantée par la « musique. L'après-dinée, S. M. entendit le sermon du P. Surian « et ensuite Vêpres (1). » Quatre fois dans le cours de la station, Dangeau mentionne la présence de Louis XV au sermon. Il écrit, le dimanche 9 avril : « Jour de Pâques. Le Roi se confessa le matin « à l'abbé Fleury ; ensuite il assista à la grande messe. Le soir, il « entendit le sermon du P. Surian et Vêpres (2). » — Le *Petit Carême* de Massillon comprend dix sermons, celui de Surian n'en renferme que huit. C'est qu'il ne prêcha pas la Passion. Le Jeudi-Saint, le Roi avait assisté au sermon de la Cène du P. Béguin, religieux de la Merci ; le lendemain, on se contenta de le conduire aux cérémonies. De plus, le sermon du troisième dimanche de Carême fut remplacé par celui du jour de l'Annonciation.

Nous possédons tous les discours dont cette station se compose. Le manuscrit qui les contenait, trouvé dans les papiers de Surian par un de ses proches, a échappé grâce à lui à la destruction : il a fait imprimer le *Petit Carême* à Paris, chez Nyon l'aîné, en 1778. C'est la seule partie de ces œuvres dont le texte puisse être regardé comme absolument certain. En 1738, longtemps avant la mort de l'orateur, l'abbé de la Chambre publia à Liège deux volumes de sermons sous ce titre : *Sermons choisis pour les jours du Carême.* (Liège, Broncart. Paris, Guérin). Comme l'édition de Massillon, qui parut en 1705 à Trévoux sans son aveu, l'ouvrage ne portait pas le nom de l'auteur ; comme le recueil de Trévoux, celui de Liège offrait un mélange d'éléments d'une valeur très inégale. L'éditeur avait joint à des productions authentiques de Surian, des sermons

(1) Journal de Dangeau, Tome XVII, p. 256.
(2) *Ibid.* Tome XVIII, p. 20.

empruntés à divers orateurs d'un mérite bien inférieur. Comment l'abbé de la Chambre s'était-il procuré les meilleurs discours de l'Evêque de Vence ? Sans doute, celui-ci, au temps où Paris admirait son éloquence, avait prêté certains manuscrits dont on avait pris copie ou qu'on avait négligé de lui rendre. Décidé à ne pas laisser imprimer ses œuvres, il est possible qu'il ait cherché à satisfaire ses amis de cette façon. Peut-être aussi la véritable explication se trouve-t-elle dans le passage suivant d'un livre curieux : « Si tous les orateurs apportaient dans la chaire des « discours de leur invention, Scribonius le copiste ne se fût jamais « enrichi à ce métier. Il commençait à ne plus tant valoir ; de « nouveaux orateurs paraissent qui le relèveront infailliblement. « Chacun brigue leurs sermons : les copistes et les clercs n'y « peuvent suffire (1). » Ces lignes écrites en 1701 étaient probablement encore vraies vingt ans plus tard. Les prédicateurs les plus vantés ne donnaient pas leurs sermons au public ; ceux qui voulaient en profiter se résignaient à les dérober.

Surian se laissa piller : il ne réclama pas contre les étranges libertés que prenait son éditeur, mais il eut soin de faire disparaître ce qui lui restait de ses anciens manuscrits. Son humilité s'alarmait à la perspective de nouveaux assauts. Comment répondre à ceux qui viendraient lui dire : « On mutile vos œuvres ; c'est un devoir pour vous de les donner vous-même pures de tout alliage. » Il souffrait d'ailleurs d'avoir à refuser ; il voulut se rendre toute condescendance impossible. Quand les instances qu'il avait prévues lui furent faites, il répondit que le feu avait pris à ses cahiers et qu'ils avaient été brûlés en grande partie. L'édition de Liège serait donc notre seule ressource si on n'avait rencontré, il y a quarante ans, à la vente de la bibliothèque du savant abbé Guillon, deux volumes manuscrits, renfermant quarante-deux discours de Surian. M. Migne, qui avait eu « l'insigne bonheur » de faire cette découverte, en usa pour confronter la leçon du manuscrit avec celle de Liège. Il reconnut de nombreuses différences, et n'hésita pas à rejeter la version imprimée quand il s'agit de constituer le texte des œuvres de l'orateur pour les publier dans son immense collection des prédicateurs. Il a eu raison évidemment, mais la certitude n'est pas absolue. On doit présumer, à son avis, que le manuscrit

(1) L'abbé de Villiers. *Sentiments critiques sur les caractères de M. de la Bruyère*, p. 320

une légitime origine ; pourtant il n'en dit pas davantage, et sa réserve est prudente. Nous suivrons l'édition Migne dans nos appréciations, mais nous emprunterons uniquement au *Petit Carême*, pour plus de sûreté, nos diverses citations (1).

Voici ce qu'en dit l'oratorien Adry : « De tous les prédicateurs « qui ont prêché devant Sa Majesté pendant la Régence, le P. Surian « et M. de Clermont, son ami, sont les seuls qui aient brillé. Aussi « avaient-ils des sermons exprès qui étaient et très courts et très « convenables à l'âge et à la qualité du Roi (2). » Malgré cet éloge, il rapporte un jugement assez défavorable de Bouche, un de ses anciens confrères : « Nous n'avons de lui que son *Petit Carême*, qui n'est « pas digne certainement de la réputation que son auteur s'était « faite. Surian mérite d'être mis au nombre des sages, mais il ne « sera jamais compté parmi les orateurs sacrés du premier rang :

« Tel écrit récité se soutient à l'oreille
« Qui, dans l'impression au grand jour se montrant,
« Ne soutient pas des yeux le regard pénétrant. »

Guérin dit de son côté : « Cet ouvrage est imparfait, et on ne « peut le regarder que comme les dépouilles d'un homme trop « peu connu. » Notre orateur est en effet de ceux que la postérité ne saurait connaître, et dont la gloire disparue l'étonne quand elle en retrouve le témoignage. Les maîtres de la parole ne meurent pas tout entiers sans doute, mais ceux-mêmes à qui le prestige de la forme réserve une seconde vie perdent, dans leur action posthume, une grande partie de leur influence. Buffon a vanté l'éloquence du livre ; c'est que l'autre, la seule véritable, lui manquait. L'éloquence est selon lui « bien différente de cette facilité naturelle de parler, « qui n'est qu'un talent accordé à tous ceux dont les passions sont « vives, les organes souples et l'imagination prompte. » Il ajoute, avec un étrange et incroyable dédain : « Ces hommes « sentent vivement, s'affectent de même, le marquent fortement

(1) M. le Curé-Doyen de Vence nous fait l'honneur de nous écrire qu'il conserve, dans les archives de sa paroisse, les manuscrits de Surian renfermés en trois gros cartons. Il ajoute à ce précieux renseignement l'offre aimable de nous les laisser consulter. Qu'un biographe dévoué à son héros est malheureux de ne pouvoir courir immédiatement à ce trésor ! C'est une joie ajournée, car nous ne voulons pas y renoncer, et personne ne sera plus heureux que nous si les documents sont assez importants pour que ce travail ait besoin d'être recommencé sur de nouveaux frais. Nous n'osons prendre au pied de la lettre l'expression de *manuscrits*. Si les autres oraisons de l'Evêque de Vence étaient là, c'est qu'il aurait supposé un recueil factice éviter des instances pénibles à son humilité, et c'est assurément possible. Ce qui est plus probable, c'est qu'on trouvera des pièces intéressantes pour l'histoire et la critique

(2) Adry, T. 5, *loc. cit.*

« au dehors, et, *par une impression purement mécanique*, trans-
« mettent aux autres leur enthousiasme et leurs affections (1). »
Emouvoir, soulever une foule, puis l'adoucir, l'apaiser à son gré, lui faire aimer ce qu'on aime, maudire ce qu'on maudit, rien de tout cela ne constitue aux yeux de Buffon la puissance oratoire. N'en déplaise à un juge qui prononce ses arrêts de si haut, celui qui n'a pas ces dons n'est qu'un écrivain ou n'est rien. Nous souscrivons de grand cœur à une autre de ses sentences : « Le style « seul fait vivre les écrits », à condition qu'on ajoute : « mais il ne « fait pas vivre les discours. » Eschine, devenu professeur, lisait à ses disciples le plaidoyer par lequel Démosthène l'avait terrassé dans l'affaire de la Couronne. On applaudissait. Alors le maître, sincère à force de génie : « Que serait-ce donc, s'écria-t-il, si vous « aviez entendu le monstre lui-même? » Il avait raison. Quand une grande voix s'est tue pour toujours, il ne reste plus rien du ton, du geste, du *vain son des mots*, de tout ce que Buffon méprise tant. Sans doute, mais aussi le discours écrit n'est plus qu'une lave refroidie, et ne nous donne qu'une lointaine idée de l'éruption dont les témoins nous racontent les magnificences. Nous lisons encore les œuvres des génies qui, à la puissance de la parole, ont joint la perfection du style, mais avec l'éternel regret d'échapper plus qu'à demi à leur action, avec l'invincible besoin d'interroger ceux qui ont entendu la foudre gronder, s'il en reste encore.

Surian est un inconnu pour notre siècle parce que l'écrivain en lui n'a point aidé l'orateur à se survivre. « Il a du une partie de ses « succès à une onction qui lui était si naturelle, qu'il se livrait sou-
« vent aux mouvements de son âme sans s'astreindre à ce qu'il avait
« mis sur le papier, et, dans ces moments d'abandon, il était peut-
« être, par une sorte d'inspiration, plus grand que lui-même (2). »
Il n'aurait jamais dit le mot qu'on attribue à Massillon : « Mon meilleur sermon est celui que je sais le mieux ; » mais bien : « c'est celui où mon âme s'est le mieux épanchée. » On le voit dès lors : nous n'avons pas seulement perdu l'action oratoire de Surian, nous avons perdu encore tous ces élans imprévus, ces effusions subites qui faisaient triompher son éloquence. Enfin, il

(1) Discours sur le style, lu par Buffon le jour de sa réception à l'Académie Française. D'Alembert reçu l'année suivante à la place de Surian, développa à la même occasion, comme on le verra plus loin, une doctrine si contraire qu'il est difficile de n'y pas voir une préméditation.

(2) Guérin, page 14.

est évident que, comptant sur cette puissance d'émotion, le prédicateur aimait mieux se préparer par la méditation au *Sursùm corda* de l'heure décisive, que de surveiller le détail de l'expression, que de refroidir son cœur d'apôtre au milieu des préoccupations de l'esprit. Toutes ces causes réunies font comprendre pourquoi on ne le lit plus. Cependant, et on va en juger, Surian mettait beaucoup de son âme dans les pages muettes par lesquelles il se disposait à la parole publique. Le parfum d'une divine onction les embaume encore, et on admirera en plusieurs endroits comment le style s'élève avec la pensée. Massillon semble pâlir alors.

Voici une liste qui permettra de comparer les sujets traités par les deux orateurs :

Massillon	Surian
Ier Sermon. Purification. Des exemples des grands.	Ier Sermon Exemples de la sainte Vierge dans sa Purification.
IIe Sur les tentations des grands.	IIe Sur les tentations des Rois.
IIIe Sur le respect des grands pour la Religion	IIIe Sur les caractères de la grandeur chrétienne
IVe Sur le malheur des grands qui abandonnent Dieu.	IVe Sur l'humilité.
Ve Sur l'humanité des grands envers le peuple.	Ve Sur la bonté des Rois.
VIe Sur les caractères de la grandeur de Jésus-Christ.	VIe Sur la piété des Rois.
VIIe Sur la fausseté de la gloire humaine.	VIIe Sur le mépris des grandeurs humaines.
VIIIe Sur les écueils de la piété des grands.	VIIIe De la résurrection de Jésus-Christ.
IXe Sur les obstacles que la vérité trouve chez les grands.	
Xe Sur le triomphe de la Religion.	

On le voit, outre les analogies naturelles et forcées en pareil cas, le second, le cinquième et le huitième sermon de Massillon doivent offrir les mêmes idées que le second, le cinquième et le sixième de Surian. Nous avons déja emprunté à notre orateur une page émouvante. Elle appartient au sermon sur la Purification. Voici un endroit du même discours où il commente admirablement un texte de l'Ecriture : « Au jour solennel où le grand-prêtre Joïada dans le « saint temple, au milieu des vœux et des acclamations du peuple, « éleva sur le trône le jeune Joas, reste précieux de la maison

« de David, en même temps qu'il lui mit le diadème sur la « tête, il lui mit aussi dans la main la loi de Dieu : » *Imposuerunt diadema et dederunt in manu ejus tenendam legem.* « Mon Dieu, « que cette circonstance est belle ! Que cette attitude est sainte ! « Qu'un roi est grand dans cet appareil mystérieux ! Qu'il est « un objet digne des regards de l'univers ! Que je voudrais ici le « donner en spectacle à tous les souverains et à tous les rois de la « terre ! Le saint Pontife, à la vue des périls affreux où la royauté « va exposer ce jeune prince, est saisi d'effroi; ses entrailles « s'émeuvent, son cœur s'attendrit, et, craignant que ce roi si cher « qu'il avait élevé et qu'il aimait comme son enfant n'abusât bientôt « de sa dignité nouvelle, il se hâte, après lui avoir donné le diadème, « de lui donner aussi la loi; il ne veut pas qu'il soit sur le trône un « moment sans elle. Il n'ose le laisser seul avec la souveraine « puissance, seul avec la royauté; il le met sous la garde de la loi. « Il le confie à elle pour le soutenir, pour le préserver, pour « empêcher qu'il ne s'égare, qu'il ne tombe, pour le suspendre sur « tant d'abîmes que la grandeur suprême ouvre sous ses pieds: « sans cette règle sainte, rien ne lui répond plus de sa vertu, de sa « piété, de son innocence : *Dederunt in manu ejus tenendan « legem.* Il essaie de corriger en lui le danger de la puissance royale « par la sainteté de la loi divine. Il veut lui insinuer que son auto- « rité n'est pas la sienne, mais celle de la sainte loi, qu'il n'est roi « que pour l'observer et la faire observer aux autres; que sa « domination, quoique absolue, n'est pas arbitraire, mais soumise « et subordonnée à l'équité des saintes lois; qu'autant le prince est « au-dessus de nous, autant Dieu est au-dessus du prince, et que, « si le diadème le rend roi de ses sujets, la loi de Dieu doit le « rendre roi de lui-même : *Imposuerunt diadema et dederunt in « manu ejus tenendam legem.* » C'est comme si Joiada lui eût dit : « Prince, notre joie, notre unique espérance, non, ce n'est point ici « pour nous un spectacle vain, ni une pure cérémonie: un grand « sens est renfermé dans cet appareil auguste où vous êtes. Si nous « vous donnons aujourd'hui la loi en vous donnant le diadème, c'est « pour vous apprendre qu'en vous ces deux choses inséparables « doivent toujours aller ensemble. La loi sans l'autorité ne serait que « faiblesse; l'autorité sans la loi ne serait que tyrannie: de leur « union se forme un règne sage et heureux..... Sire, à ces deux « traits qui peut ne pas vous connaître? Eh! dans quel prince

« jamais, dès l'âge le plus tendre, et le diadème et la loi parurent-
« ils plus réunis? Ah! quand votre bisaïeul, mourant au milieu de
« de nos sanglots et de nos larmes, vous disait: Mon fils, vouz allez
« règner après moi ; observez la loi de Dieu alors ; sans
« doute, alors, du haut du ciel, un père plus tendre encore et un
« roi plus grand vous parla. Sans doute, une puissance plus sou-
« veraine et plus haute transmit alors dans votre âme son double
« esprit de royauté et de règle; sans doute, une main invisible, plus
« immortelle que la sienne, vous mit avec lui le diadème sur la
« tête, et dans la main la sainte loi. »

Le souvenir biblique de Joas ne pouvait manquer d'être invoqué par un prêtre s'adressant à Louis XV, alors faible et unique rejeton de tant de rois; il n'était pas possible non plus d'éviter de rappeler cette grande scène où l'aïeul mourant avait donné à son petit-fils les conseils solennels d'une expérience attristée. Voici comment l'exemple de Joas avait servi à Massillon: « A peine le jeune roi Joas
« eut-il perdu le fidèle pontife Joïada, ce sage tuteur de son enfance
« et le seul homme par qui la vérité allait encore jusqu'aux pieds
« de son trône, que, séduit par les flatteries des courtisans, dit
« l'Ecriture, il se livra à leurs mauvais conseils et à ses propres
« faiblesses: *Delinitus obsequiis eorum, acquievit eis.* » Malgré tout ce qu'a de traînant, d'effacé, de redondant le style de Surian, combien plus heureux est l'emploi qu'il fait de cette touchante similitude et du verset de la Bible! comme cette parole est pieuse et pénétrante! D'ailleurs Massillon lui est bien supérieur quand, dans la péroraison bien connue de son premier discours, il met en scène le grand roi. Surian n'a pas su peindre.

Les divisions du second discours sont les mêmes comme le sujet. Qu'on lise deux passages semblables par le fond :

« Le premier écueil de notre
« innocence, c'est le plaisir. Les
« autres passions, plus tardives,
« ne se développent et ne mûris-
« sent, pour ainsi dire, qu'avec la
« raison. Celle-ci la prévient, et
« nous nous trouvons corrompus
« avant presque d'avoir pu con-
« naître ce que nous sommes : ce
« penchant infortuné qui souille
« tout le cours de la vie des hom-

« Voilà le premier endroit par
« où le démon vous attaque : le
« trône et la grandeur sont comme
« environnés de plaisirs. Tout ce
« que les objets ont de charmes,
« tout ce que le monde a de déli-
« ces semble se réunir à votre
« cœur comme à son centre et
« conspirer pour vous amollir.
« Comment sauver son âme d'un
« poison si dangereux et si aima-

« mes, prend toujours sa source « dans les premières mœurs ; c'est « le premier trait empoisonné qui « blesse l'âme ; c'est lui qui efface « sa première beauté, et c'est de « lui que coulent ensuite tous ses « autres vices. Mais ce premier « écueil de la vie humaine devient « comme l'écueil privilégié de la vie « des grands. Dans les autres hom- « mes, cette passion déplorable « n'exerce jamais qu'à demi son « empire. Les obstacles la traver- « sent, la crainte des discours pu- « blics la retient ; l'amour de la « fortune la partage. Dans les « princes, ou elle ne trouve point « d'obstacles, ou les obstacles eux- « mêmes, facilement écartés, l'en- « flamment et l'irritent. Hélas ! « quels obstacles a jamais trouvés « là-dessus la volonté de ceux qui « tiennent en leurs mains la for- « tune publique ? Les occasions « préviennent presque leurs dé- « sirs ; leurs regards, si j'ose par- « ler ainsi, trouvent partout des « crimes qui les attendent ; l'indé- « cence du siècle et l'avilissement « des cours honore même d'éloges « publics les attraits qui réussis- « sent à les séduire ; on rend des « hommages indignes à l'effronte- « rie la plus honteuse ; un bon- « heur si honteux est regardé avec « envie, au lieu de l'être avec « exécration, et l'adulation publi- « que couvre l'infamie du crime « public. Non, les princes, dès « qu'ils se livrent au vice, ne con- « naissent plus d'autre frein que « leur volonté, et leurs passions « ne trouvent pas plus de résis- « tance que leurs ordres. David « veut jouir de son crime ; l'élite « de son armée est bientôt sacri- « fiée, et par là périt le seul té- « ble ? Comment, dans l'âge le « plus tendre, où les passions sont « si vives, résister aux doux at- « traits de la volupté, et tenir son « cœur comme en suspens au mi- « lieu de tant d'objets qui cher- « chent à le surprendre ? Com- « ment ne suivre que son devoir « quand on est maître de ne sui- « vre que ses désirs ?.... Triste « condition des grands ! Le monde « envie leur sort · aux yeux de la « foi qu'ils sont à plaindre ! Qu'on « se sent pressé, quand on les aime, « de pleurer sur eux comme Sa- « muel pleurait sur Saül ! Hélas ! « vous portez votre trésor, qui est « la grâce, dans un vase d'argile « qui, tout riche, tout précieux « qu'il est par ses ornements, est « toujours bien fragile par sa ma- « tière et dans un danger conti- « nuel d'être brisé.

« Dieu lui-même trouve le péril « si grand, qu'à l'égard des prin- « ces qu'il aime, il se hâte, dit « l'Ecriture, de les retirer du mon- « de. Hélas ! Sire, dans votre au- « guste sang quel exemple ! Il se « hâta de peur que le poison de la volupté ne surprit leur âme. Il « surprit bien le cœur du plus sage « et du plus éclairé des rois. Avant « que le goût des vains plaisirs « entraînât ce prince, quelle pu- « reté de vie, quelle innocence de « mœurs ! Il était l'ouvrage du « Très-Haut le plus saint, et où sa « main semblait être le plus em- « preinte... Rien n'était plus grand « dans l'univers. Mais à peine a-t- « il cédé aux profanes voluptés « que toutes ses vertus lui échap- « pent Le voilà dégradé de sa « première grandeur : il ne se re- « connait pas lui-même ; il est « étonné du chemin que son cœur

« moin incommode à son inconti-
« nence. Rien ne coûte et rien ne
« s'oppose aux passions des grands:
« ainsi la facilité des passions en
« devient un nouvel attrait ; de-
« vant eux toutes les voies du cri-
« me s'aplanissent, et tout ce qui
« plaît est bientôt possible. »

(MASSILLON)

« a fait depuis qu'il a quitté les
« voies de Dieu. Enfin l'amour
« des plaisirs et de la volupté le
« jette d'abîme en abîme, et par
« elle le plus sage des rois devient
« le plus insensé des hommes.

(SURIAN)

La parole de Massillon coule douce comme le miel ; au contraire, dans le flot lutulent de ses développements, celle de Surian s'embarrasse et s'attarde. Pourtant la gravité un peu froide du premier, ses formes cadencées ne valent pas l'émotion que fait naître le second, rappelant à l'enfant royal cette moisson d'âmes prématurément faite par la Providence au milieu des siens, dans un dessein miséricordieux. Dans la seconde partie, où les deux orateurs s'élèvent contre la flatterie, ils devaient nécessairement exhorter le prince à aimer la vérité. C'est encore l'onction qui met Surian au dessus de Massillon: « Appelez auprès de vous la vérité, la sainte « et céleste vérité, vous écriant avec le roi Ezéchias: *Domine, sit « veritas in diebus meis*. Seigneur, si vous m'aimez, si vous avez « quelque pitié d'un roi si jeune qui vous implore, ah, mettez dans « ma vie la vérité au lieu de la flatterie. Je pourrais vous demander « de remplir mes jours de prospérités, de victoires ; je ne vous « demande que la vérité. Si elle me fait triompher des flatteurs, ce « sera pour moi une assez belle victoire: *Sit veritas in diebus « meis*. Que de princes différent de la voir, cette vérité, au lit de la « mort, au pied de votre tribunal terrible, mais qu'alors elle est « affreuse pour eux! Cette opposition des fausses louanges qu'on « leur a données avec les vices trop réels que votre justice leur « montre, fait leur plus cruel tourment. Moi, je vous la demande « pour ma jeunesse, pour mes plus beaux jours, pour tout le cours « de ma vie: *Sit veritas in diebus meis*. Que loin de la fuir j'aille « moi-même au-devant de cette lumière sainte; que toujours « auprès de mon trône elle m'éclaire, elle me guide; qu'elle règne « avec moi, et par moi, et sur moi; que j'aime ces hommes sages « qui me la disent, que j'abhorre ces âmes lâches qui me la cache- « ront. Je sais qu'en apparence elle est austère, mais que de biens « ne procure-t-elle pas? Fortifiez, mon Dieu, ce goût naturel que

« vous m'avez donné pour elle ; que toute ma vie j'aie le courage de « l'écouter et la force de la suivre : *Sit veritas in diebus meis.* » Si on veut comparer le passage correspondant de Massillon à la fin de la seconde partie, on en sentira toute l'infériorité.

En commençant le discours sur la bonté des rois, Surian s'écria : « Je l'avoue, je n'ouvris jamais la bouche avec un désir plus ardent « de persuader. Que Dieu, qui est charité, anime chacune de mes « paroles ! » Nous nous contenterons ici de citer sans commentaire les deux orateurs : le lecteur jugera.

« Sire, toute puissance vient de « Dieu, et tout ce qui vient de « Dieu n'est établi que pour l'uti- « lité des hommes. Les grands se- « raient inutiles sur la terre s'il « ne s'y trouvait des pauvres et « des malheureux ; ils ne doivent « leur élévation qu'aux besoins « publics, et, loin que les peuples « soient faits pour eux, ils ne « sont eux-mêmes tout ce qu'ils « sont que pour les peuples. — « Quelle affreuse providence, si « toute la multitude des hommes « n'était placée sur la terre que « pour servir aux plaisirs d'un « petit nombre d'heureux qui l'ha- « bitent, et qui souvent ne con- « naissent pas le Dieu qui les « comble de bienfaits ! Si Dieu en « élève quelques-uns, c'est donc « pour être l'appui et la ressource « des autres. Il se décharge sur « eux du soin des faibles et des « petits, c'est par là qu'ils entrent « dans l'ordre des conseils de la « sagesse éternelle Tout ce qu'il « y a de réel dans leur grandeur, « c'est l'usage qu'ils en doivent « faire pour ceux qui souffrent ; « c'est le seul trait de distinction « que Dieu ait mis en eux ; ils ne « sont que les ministres de sa « bonté et de sa providence, et ils « perdent le droit et le titre qui

« Sire, nul de nous ne vit pour « soi-même, dit saint Paul, mais « pour les autres. Que cet oracle « convient aux rois ! Un roi, dans « les desseins de Dieu, n'est pas à « lui, mais aux peuples à qui Dieu « l'a donné ; il se doit tout entier « à eux, et son temps, et ses soins « et sa vie même. La royauté est « dans ses mains un dépôt sacré « dont il leur est comptable. Oui, « qui dit Roi, dit plus qu'on ne « pense : c'est une vaste expres- « sion qui renferme des sens et des « devoirs immenses, car être roi « n'est pas seulement porter la « couronne, avoir des sujets, vivre « dans la pompe et le faste ; pré- « valoir par son autorité sur une « multitude d'hommes : c'est les « défendre, c'est les secourir, c'est « les aimer, c'est les rendre bons « et heureux. Voilà les vues de « Dieu en vous élevant sur nos « têtes. De là il résulte que la « bonté est la plus grande vertu « des rois, et qu'en les disant les « Pères du peuple, c'est moins leur « donner une louange que man- « quer leur devoir Il y a, Sire, en- « tre vous et vos sujets des enga- « ments mutuels et des obligations « réciproques. Nous vous devons « nos respects, notre fidélité, même « notre vie : vous nous devez la

« les fait grands dès qu'ils ne « veulent l'être que pour eux- « mêmes.

(Massillon).

« bonté. Malheur à nous si nous « manquons à nos engagements ; « vous auriez droit de nous punir ; « mais, si vous manquez aux vô- « tres, une majesté plus haute, « plus redoutable que la vôtre « vous jugera, et, contre ses ju- « gements, la puissance des plus « grands rois est la faiblesse même.

(Surian).

Le septième sermon, sur *le mépris des Grandeurs humaines*, nous semble le plus beau de tous. Voici comment, avec quel bonheur d'expression, quelle force de persuasion l'orateur développe ce lieu commun: les mécomptes qu'on éprouve dans la recherche des biens de ce monde: « Tous vos projets sont trompeurs, toutes vos « prévoyances incertaines. Le chemin que vous croyez sûr pour « avancer, presque toujours vous recule. Vous trouvez un piége où « vous attendiez un appui ; vous êtes comme un homme qui a fait « naufrage sur le vaisseau qu'il croyait devoir l'enrichir; souvent « même vos desseins les mieux concertés échouent par les précau- « tions que vous aviez prises pour le succès; vos mouvements « inquiets, vos entreprises pénibles ressemblent au songe de celui « qui s'agite durant le sommeil, et à qui il ne reste d'une grande « agitation qu'une grande inquiétude. Que sais je, grands du monde? « Il y a même dans votre vie des endroits tristes où toutes vos « passions à la fois, pour vous rendre plus malheureux, sans « pouvoir s'accorder semblent vouloir se satisfaire. Ce que la « volupté souhaite est combattu par la vanité ; ce que l'orgueil « demande, la mollesse ne le veut pas; l'avarice est un obstacle à « l'ambition, et à l'amour du repos celui de la gloire: pour « rendre heureuse une de ses passions, il faut, pour ainsi dire, « mettre les autres en esclavage. Toutes insatiables, elles devien- « nent incompatibles ; votre cœur misérable, mal d'accord avec « lui-même, ne sait alors qu'abandonner ni que choisir. Assez « faible pour s'ouvrir à toutes les passions, il n'est pas assez fort « pour servir les désirs d'aucune ; il s'agite, il se consume dans « l'inutilité de ses transports: ainsi la vie entière se passe à désirer « et à souffrir. Elle n'est qu'une longue privation, un vain effort, « une misère continuelle, et vous en verrez arriver la fin sans « jamais avoir joui ni de Dieu, ni du monde, ni de vous-mêmes. »

Nous avons déjà vu Surian rappeler, avec un accent attendri, le vide immense creusé dans la famille royale, par tant de catastrophes successives, autour du dernier et frêle suivant de trois générations. Bien des yeux pleins de larmes s'attachaient sur Louis XV : jamais on n'avait vu enfance plus touchante. Aussi Massillon renouvelle-t-il à chaque instant le souvenir de cette terrible solitude qui s'était faite dans le palais de Versailles. Il parle du père du roi, « que le ciel n'a fait que montrer à la terre; » il parle de « l'Enfant « de l'Europe, seule ressource de la monarchie » ; il le montre, « comme Moïse, sauvé de funérailles de toute sa race »; c'est l'idée mère de toutes ses péroraisons. Mais il fallait réunir en seul tableau ces traits émouvants. Massillon s'est donné carrière vers la fin du sermon du Vendredi-Saint, Surian dans celui du Dimanche des Rameaux. Comment ont-ils réussi? Le premier n'a fait qu'une invocation pathétique, le second a essayé, entreprise bien plus difficile, de tracer le tableau. Les deux morceaux ont donc un caractère bien différent : ceux qui préféreront celui de Massillon reconnaîtront du moins certainement que celui de Surian est l'œuvre d'un véritable rival.

« O mon Sauveur, c'est aujourd'hui que vous commencez à « règner vous-même sur toutes « les nations : vos derniers soupirs « sont comme les prémices sacrées « de votre règne, et c'est par la « Croix que vous allez conquérir « l'univers. Grand Dieu ! que ce « soit elle qui affermisse le règne « de l'enfant précieux que vous « voyez ici à vos pieds ; que la « religion en consacre les pré- « mices et en couronne la durée. « Ce sont ses glorieux ancêtres « qui l'ont placée parmi nous sur « le trône : que ce soit elle qui y « soutienne l'enfant auguste qui « ne peut vous offrir encore que « son innocence, la foi de ses pères, « les malheurs qui ont entouré « son berceau royal, et la ten- « dresse la plus vive de ses sujets. « Conservez l'enfant de tant de « Les princes ne sont plus élevés « que pour montrer de plus loin à « l'homme son néant et toute la va- « nité de sa gloire. Quelles leçons, « Sire, quelles terribles leçons vous « a faites sur ce point presque en « naissant la divine Providence ? « Qu'avons-nous vu ? O ciel, quels « événements, quels spectacles ; « et que, pour vous instruire, il « en a coûté à l'univers ! La France « voyait avec joie, au milieu d'une « cour florissante, autour de son « auguste maître, tant d'héritiers « prochains de sa couronne, de « tous les âges, de tous les carac- « tères, de toutes les vertus. Elle « voyait dans votre aïeul si res- « pectable ses délices les plus « chères ; elle voyait dans votre « père si pieux ses espérances les « plus douces, et, dans un clin « d'œil, tout a disparu comme un

« saints et de tant de protecteurs « de la foi sainte : ils exposèrent « autrefois leur vie et leur couronne pour aller recouvrer votre « héritage ; conservez le sien à cet « enfant précieux. Ils revinrent « chargés des dépouilles sacrées « de la Croix ; que ce dépôt saint « dont ils enrichirent cette ville « régnante, que ce gage précieux « de la piété de ses pères sollicite « aujourd'hui surtout vos grâces « en sa faveur : n'abandonnez pas « l'héritier de tant de princes qui « ont été les premiers défenseurs « de votre nom et de votre gloire. « Les coups de votre colère l'ont « épargné au milieu des débris de « son auguste famille ; laissez-« nous, grand Dieu, jouir de ce « bienfait que nous avons acheté « si cher. Que ce reste heureux « de tant de têtes augustes que « nous avons vues tomber à la « fois répare nos pertes et essuie « nos larmes ; comblez-le lui seul « de toutes les grâces que vous « aviez réservées dans vos trésors « éternels à tant de princes qui « devaient règner à sa place, et « auxquels sa couronne était des-« tinée. Réunissez en lui tout ce que « vous deviez partager sur les au-« tres, et que son règne rassemble « toutes les bénédictions et tous « les genres de bonheur que nous « nous promettions séparément « sous les règnes des princes « qu'une mort prématurée nous a « enlevés ».

(Massillon).

« songe : ni la piété, ni l'innocence « n'ont pu retarder là haut des « malheurs si grands. Pour rendre « l'instruction plus forte, avec son « auguste mère, un tendre orphe-« lin vient s'y joindre. Une même « pompe funèbre, — pourquoi nos « yeux ont-ils vus un objet si « triste ? — une même pompe fu-« nèbre, au milieu de nos sanglots « et de nos larmes, les a tous con-« duits au tombeau, et la France, « dans ce seul jour, n'a fait qu'un « même deuil de ce qui devait « faire son bonheur pour tant d'an-« nées. Pourquoi Dieu s'est-il hâté « de mettre ainsi sous vos yeux, « comme en abrégé, dès le com-« mencement de votre vie, toute « la fragilité de la gloire humaine, « et jusqu'où peut aller son néant ? « Pourquoi a-t-il frappé dès les « premiers jours, et dans ce que « vous aviez de plus cher, des « coups qu'il ne frappe ordinaire-« ment que dans la succession de « plusieurs siècles ? Pourquoi ne « vous a-t-il élevé au comble de « la grandeur que par l'exemple « le plus inouï et le plus lamen-« table de sa vanité, sinon pour « vous apprendre, ô précieux reste « de tant de rois, qu'il n'y a de « grand, de vrai, d'immuable et « d'éternel que Dieu, sinon pour « imprimer plus profondément « dans votre âme le mépris du « monde et de son néant ? »

(Surian).

Le Carême de Surian « réunit tous les suffrages de la Cour et de la ville. » (Adry) L'orateur n'avait plus que l'embarras de répondre aux sollicitations. Nous ne pouvons indiquer, pour aucun des sermons qui nous restent de son long apostolat, en dehors du *Petit*

Carême, ni le lieu, ni la date. Il y en a dix sur les mystères et les fêtes, deux sur les dogmes, et trente sur la morale. Le plus célèbre de tous, celui que les contemporains regardaient comme le chef-d'œuvre de l'auteur est le sermon *sur le petit nombre des élus*. C'était aussi le sermon le plus vanté de Massillon. C'est surtout l'exorde que nous avons admiré dans celui de Surian ; il y a là une belle page que nous ne transcrivons pas de peur d'abuser des citations. L'*aumône*, le *scandale*, la *Passion de Jésus-Christ*, en ont inspiré d'autres que ne désavoueraient pas les plus grands orateurs. Nous ne possédons pas un seul des Panégyriques prêchés par Surian. Nous savons cependant qu'en 1722, le cardinal de Bissy l'invita à prononcer, dans la cathédrale de Meaux, le Panégyrique de saint Etienne, le jour de la fête, et que, trois semaines plus tard, le 25 août, il faisait le Panégyrique de saint Louis en présence de l'Académie Française. Le cardinal de Rohan, qui le goûtait beaucoup, avait voulu le produire devant ses futurs confrères. Voici ce qu'un janséniste écrivait sur son compte à cette époque : « Si le P. « Surian est le premier prédicateur de Paris du côté des talents, il « est des derniers du côté du zèle pour la bonne cause, ce qui vient « d'avoir peu étudié les matières contestées, et plus encore de « l'envie qu'il a de faire fortune, dont il convient en partie. Pour cela, « il fait assidument sa cour aux cardinaux de Rohan, de Bissy et « Dubois, au maréchal de Villeroy, au précepteur de Sa Majesté « (Fleury) et à Mme de Ventadour. D'ailleurs, ce Père est très poli « et très aimable, et peut-être que, s'il obtenait quelque chose de « bon, il se déclarerait ouvertement pour l'ancienne doctrine. A la « mort du P. Joseph David, de l'Oratoire, l'évêque de Clermont « (Massillon) lui procura du cardinal Dubois un bénéfice simple « qu'il avait de quatre cents livres. (1) »

Telle est la justice des sectaires. Celui qui a écrit ces lignes méritait de rédiger les *Nouvelles ecclésiastiques*. Sous cette plume perfide, l'attachement aux hommes qui défendent l'Eglise est une preuve d'ignorance et surtout un calcul d'ambition ; la douceur n'est qu'une diplomatie insinuante : avouer qu'on aimerait à vivre loin des luttes passionnées, c'est convenir implicitement qu'on attend l'Episcopat avec impatience, et qu'une fois la dignité obtenue, on saura être ingrat. Il est difficile de mettre plus de venin en

(1) *Mémoires manuscrits* (1722) cités par Adry. *loc. cit.*

quelques lignes de benoîte apparence. C'est à cette source que M. Walckenaër a puisé ses renseignements : « Il faisait assidûment, « écrit-il, sa cour aux hommes puissants de tous les partis, tels « que les cardinaux de Rohan, de Bissy, Dubois, et ce fut ainsi « qu'il parvint aux honneurs (1). » Flatter tous les partis, cela s'appelle en bon français de l'hypocrisie. Mais le critique aurait dû apporter ici une preuve plus concluante que les noms des trois Princes de l'Eglise, car ils suivaient exactement la même politique dans les affaires religieuses, et Surian s'y attachait comme à la vérité catholique. Guérin prononce aussi le mot d'ambition, mais son commentaire est très différent : « Bien que les désagréments « dont souffrit le P. Surian dans la Congrégation lui vinssent seule- « ment de quelques particuliers, ces dégoûts lui firent désirer de « pouvoir jouir de l'indépendance, et lui inspirèrent une ambition « qu'il n'aurait peut-être jamais eue, si ces confrères lui eussent « rendu la justice qu'il méritait. (2) » Mais où cite-t-on une démarche équivoque de l'orateur ? Nulle part. La simple vérité est qu'il eut des amis dévoués, attentifs à le faire apprécier à sa valeur, et que ses deux dernières stations à la chapelle royale, celle de l'Avent de 1724, et celle du Carême de 1727, où sa parole eut un grand retentissement, le firent juger digne de l'Episcopat. Il allait devenir évêque de Vence : « Il ne fut redevable (c'est d'Alembert qui « parle ainsi) qu'à lui-même de la réputation et des honneurs dont « il a joui. Il ignora la souplesse du manège, la bassesse de l'intrigue « et ces autres moyens vils qui mènent aux dignités par le mépris ; « il fut éloquent et vertueux, et mérita par ces deux qualités « l'Episcopat et nos suffrages. (3) »

Au moment où le nouveau prélat va descendre de la chaire autour de laquelle se pressait l'élite de la société française, pour aller évangéliser les pauvres, citons une page animée qui donnera une idée exacte à la fois du renom de son éloquence et du renom de sa vertu en ce temps-là : « Ses talents pour la chaire furent « bientôt proclamés par la voix publique, et ses succès décidés. Il « n'était point de ces prédicateurs frivoles et méprisables qui, à la « face des autels mêmes, cherchant moins les palmes du sanc- « tuaire que les lauriers des spectacles, viennent montrer qu'ils ne

(1) Art. de la *Biographie Universelle.*
(2) Guérin, p. 3.
(3) Disc. de Réception à l'Académie Française.

« savent que le langage du monde, ne veulent que lui plaire, et « n'emportent de nos temples, aux yeux du christianisme et de la « raison, qu'une gloire sacrilége et des succès ridicules. Ses dis- « cours énergiques et sensibles, embellis par toutes les grâces « extérieures du talent, recevaient un nouveau poids, une autorité « nouvelle de la réputation de sa vertu. Solitaire paisible, sans « cabale, sans protecteur, attendu par un peuple nombreux, sans « avoir mendié d'auditeurs, du fond de sa retraite il venait apporter « la lumière, dévoiler les chimères du monde, les illusions de « l'amour-propre, les petitesses de la grandeur, la faiblesse des « esprits forts, le néant de la sagesse humaine, il venait consoler « l'infortune, attendrir la prospérité, apprendre aux impies à « trembler, aux incrédules à adorer, aux grands à mourir, aux « hommes à s'aimer: il était pénétré, il touchait. Il n'appartient « qu'à la vertu réelle que donne et consacre la religion d'élever « cette voix impérieuse qui soumet la raison, qui fait taire l'esprit, « qui parle au cœur et qui commande le devoir. (1) »

Dans le Concile de la province ecclésiastique d'Embrun, réuni en août 1727, sur l'avis du Cardinal de Fleury et avec l'approbation du Pape, pour mettre un terme aux excès du célèbre Soanen, on comptait parmi les Pères Mgr Flodoard de Bourchenu, évêque de Vence. On le voit prendre une part active aux travaux de l'Assemblée, rédiger plusieurs rapports, et, le 20 septembre, apposer sa signature aux décrets : « *Ego definiens subscripsi ; Flodoardus, episc, Venciensis.* » (2) Trois mois après, soit que le moment lui parût venu de réaliser une ancienne résolution, soit qu'il fût effrayé des clameurs des Jansénistes, frappés au cœur, il fit agréer sa démission par le Roi, qui le pourvut dans sa retraite de l'abbaye de Rigny, au diocèse d'Auxerre. Le père Surian, dont on n'avait cessé de parler pour un évêché depuis le dernier Carême, fut nommé à sa place, presque en même temps que l'abbé Dyse de Saléon au siége de Digne, vacant par le décès de Mgr de Puget. (3) L'abbaye de Saint-Vincent de Luc, de l'Ordre de Saint-Benoît, au

(1) Réponse de Gresset, chancelier de l'Acad. à d'Alembert.

(2) *Relation de ce qui s'est passé au Concile d'Embrun*, par l'abbé de Michel, chanoine d'Embrun, secrétaire du Concile. Paris, 1728. M. Walckenaër, dans un article de la *Biographie Universelle*, et d'Alembert dans son histoire de l'Académie, prétendent que Surian a assisté au Concile ; c'est qu'ils ont confondu le Concile avec les réunions tenues plus tard à Paris

(3) *Mercure*, janvier 1728. — *Journal de Verdun*. Février. M. de Saléon, chargé d'apaiser les troubles dans le diocèse de Soanen, voisin du sien, devint la bête noire du parti. Pendant plus d'un an, les *Nouvelles* s'occupèrent de lui sans relâche.

diocèse d'Oléron, fut, dès le premier mouvement qui se produisit dans les bénéfices, attribuée au vénérable oratorien afin de lui permettre de soutenir sa dignité et de faire du bien, car il n'y avait à Vence guère moins à donner qu'à recevoir. Pendant l'intervalle qui sépara sa nomination de sa consécration, le prédicateur fit ses adieux à Paris en donnant à St-Roch la station du Carême de 1728 (1). Les *Nouvelles Ecclésiastiques* du 12 avril annoncèrent que, le 7 mars précédent, il y avait eu à Rome un Consistoire : « Sa Sainteté proposa elle-même l'abbaye de Notre-Dame de « l'Abondance, dans le diocèse de Genève, pour M. de Tencin, « archevêque d'Embrun, et le Cardinal Ottoboni préconisa l'Evêché « de Vence pour le P. Surian, qu'on a eu soin de ne point nommer « Père de l'Oratoire, mais simplement prêtre du Diocèse « d'Arles » (2).

Sur ces entrefaites, il se produisit de graves événements. Douze Prélats avaient protesté contre les décrets du Concile d'Embrun, et parmi eux M. de Noailles, de Paris ; M. de Caylus, d'Auxerre ; M. de Colbert, de Montpellier, c'est-à-dire les plus grands noms du Jansénisme. Beaucoup d'Evêques se réunirent à Paris pour aviser, sous la direction du Cardinal de Rohan. Le 4 avril, les Pères du Concile écrivirent à Louis XV une lettre énergique, où ils réclamaient avec raison le titre de défenseur de l'orthodoxie. « Pendant « le mois d'avril, on tint au Louvre plusieurs Assemblées pour « mettre en œuvre tout ce qui avait été dit. Le Roi demandait la « réponse des Evêques à douze questions : ils firent un Mémoire « pour y répondre. » (3)

C'est à ce propos que la gazette des sectaires parle de l'ancien et du nouvel évêque de Vence : « M. de Bourchenu, dit-elle, qui « est arrivé ici sur la fin des Assemblées, a déclaré qu'il en avait « assez fait à Embrun. Le nouvel évêque, M. Surian, qui s'était « d'abord excusé, sur l'incommodité de la goutte, d'aller aux « Assemblées, a tenu la parole qu'il avait donnée à M. l'Evêque du « Puy *de faire tout ce qu'il faudrait faire*. Le dimanche 2 de ce « mois, il était si incommodé de sa goutte qu'il ne put entendre la « messe, quoiqu'il fasse sa résidence à la maison de l'Oratoire

(1) Les listes conservées chez les Pères de l'Oratoire n'indiquent pas cette station ; mais le Registre 688 des Archives la mentionne formellement.

(2) Nous ne savons ce qu'il y a de vrai dans cette dernière affirmation : ce doit être une perfidie. Quelle apparence qu'à Rome on voulût paraître tenir pour non-avenue l'existence de l'Oratoire?

(3) *Journal de Dorsanne*, t. v, p. 431.

« Saint-Honoré. Le mardi suivant il se fit porter au Louvre dans « un fauteuil à bras du Cardinal de Rohan et fut reçu au bas de « l'escalier par l'Evêque de Soissons et un autre évêque, qui le « soutinrent sous le bras et le conduisirent jusqu'à l'appartement « du Cardinal où il signa. Ce Prélat, parlant en conversation du « Concile d'Embrun, disait que toutes les formalités de la nouvelle « jurisprudence n'étaient propres qu'a perpétuer les hérésies, et « qu'il n'y aurait pas un des anciens Conciles qui pût tenir contre « ces chicanes» (1).

Quels commérages, et comme tout cela sent bien l'esprit étroit ! Il était tout simple que Surian n'hésitât pas à donner sa signature ; les Jansénistes ne pouvaient attendre autre chose de lui, puisque le même journal disait un mois après (21 juin) en exagérant singulièrement l'appui que trouvait la secte dans l'Oratoire ; « Dans « les trois maisons de Paris, il n'y a que le P. Surian et *peut-être* « trois ou quatre autres qui n'aient pas appelé. » Cependant, quel que fût son zèle pour l'intégrité de la foi, le Prélat avait hâte de s'éloigner de Paris, qui était un vrai champ de bataille : « Le 13 « juin, dit le *Mercure*, le P. Surian, prêtre de l'Oratoire, nommé « par le Roi à l'Evêché de Vence, fut sacré à Paris dans l'église « de l'Institution des Pères de l'Oratoire, par l'Archevêque de « Besançon, assisté des évêques de Saint-Malo et de Saint-Brieux.» La dernière partie de la vie de Surian commençait. (2)

III

A l'instant où Massillon prenait congé de son Supérieur Général pour se rendre à Clermont, le P. de la Tour lui dit, en l'embrassant : « Monseigneur, je vous demande votre protection pour notre Con- « grégation. » Rien de plus légitime en soi, et c'est gratuitement que M. Blampignon impute à une secrète malignité l'expression d'un pareil vœu. La même chose fut dite à Surian quand, après avoir reçu la consécration épiscopale, il quitta Paris afin d'aller vivre au milieu de ses diocésains. Mais cette fois la même autorité ne recommandait pas ce désir : c'était une insinuation trop claire, tombant de moins haut. Cette illustre Compagnie de l'Oratoire

(1) *Nouvelles Ecclésiastiques ;* 1728 : 14 mai

(2) *La Provence artistique et pittoresque* a reproduit les armoiries de Surian : coupé d'argent et de sable, à croix ancrée de l'un en l'autre.

renfermait alors, en trop grand nombre pour son repos, des esprits inquiets ouvertement attachés aux doctrines jansénistes.

Les assemblées générales des Pères avaient multiplié à leur égard les avertissements (1); l'exclusion avait été prononcée contre beaucoup d'entre eux sans rendre plus sages ceux qui restaient. Ils avaient même gagné du terrain dans l'Oratoire depuis trente ans et souvent compromis leurs frères. Surian avait eu à subir leurs caresses ou leurs attaques, depuis que sa renommée et son influence toujours grandissantes leur avaient suggéré des tentatives demeurées infructueuses pour le décider à soutenir les appelants. Toujours repoussés, ils avaient fini par accepter provisoirement cet insuccès, mais ils s'en vengeaient en calomniant leur confrère. L'habitude que l'esprit de parti leur avait donnée d'attribuer à des motifs condamnables toutes les actions, toutes les démarches dont leurs passions pouvaient s'offusquer, leur avait persuadé que la seule ambition poussait Surian à ménager les Jésuites, et à seconder comme Massillon, les efforts des cardinaux de Rohan et de Bissy pour procurer la paix à l'Eglise de France. Ils s'imaginèrent, tant il est naturel de croire ce que l'on désire, que l'ambition satisfaite ramènerait à eux le nouveau prélat. Ils aimaient à se le figurer luttant contre la Bulle avec l'opiniâtreté déployée par Soanen, le martyr de Senez, et par de Ségur, évêque de Saint-Papoul, tous deux anciens oratoriens (2). M. de Vence tiendrait sans doute à honneur de prendre pour modèles ces anciens confrères devenus ses frères dans l'Episcopat, et qui représentaient avec éclat ce que la secte appelait les traditions oratoriennes. Quand ces hommes violents, dont les obsessions eurent ce résultat extraordinaire de faire envisager par Surian, sans angoisse de cœur, le jour où il allait s'éloigner de l'Oratoire, après lui avoir appartenu tout entier pendant quarante-deux ans, vinrent en le saluant faire allusion à leurs espérances, il répondit : « Mon nouvel « état m'impose de nouveaux devoirs. Appelé par la Providence à « l'Episcopat, je la remercie de m'avoir placé dans un des plus

(1) Voir le lumineux travail du P. Ingold : *Le Prétendu Jansénisme du P. de Sainte-Marthe*

(2) Soanen demeura jusqu'au bout opiniâtre et inflexible : de Ségur se soumit. Les *Nouvelles* du 12 décembre 1738 disaient : « M. de Ségur vient de porter un mandement portant condamnation de la fameuse consultation des avocats de Paris en faveur de M. de Senez. On n'a jamais pensé, dans le temps qu'il était confrère de l'Oratoire, qu'il dût porter un jour ses prétentions si loin. Il avait appelé en 1718. Mais le crédit de son frère l'ayant fait grand-vicaire « de Laon et peu après Evêque, il acquit en passant par ces divers états les lumières que nous « lui voyons aujourd'hui. »

« petits diocèses du royaume, où je pourrai goûter la paix et la « tranquillité que j'ai toujours ambitionnées. » Surian n'était pas ingrat, mais il ne voulait pas servir d'instrument.

Le vœu de sa pacifique modestie faillit ne pas être réalisé. On a pu reconnaitre que la gazette janséniste espérait encore en Surian malgré sa signature, et essayait, dans ses dernières phrases, de le compromettre. Cet espoir était une illusion. Il y avait un abîme entre l'Evêque de Vence et Soanen. Ce prélat continuait, par l'extrême austérité de ses mœurs et par le vieux renom de son éloquence, à donner au jansénisme à son déclin le genre de prestige que Port-Royal, par la sainteté de ses solitaires et leur science théologique, lui avait valu dans les commencements. Il ne se contentait pas de laisser les sectaires user de son nom : par sa parole, par ses écrits, par ses actes, il les soutenait sans cesse et les menait au combat. Il était devenu urgent de lui infliger une condamnation solennelle ; l'unité de l'Eglise de France était peut-être à ce prix. C'est pourquoi l'évêque de Vence n'hésita pas un instant à souscrire aux décrets du concile, bien que sa constante douceur répugnât à employer les remèdes suprêmes, bien qu'on eût compté sur les scrupules de l'oratorien de la veille dans une affaire où l'Oratoire semblait engagé. Mais il y a des situations où le plus doux est obligé d'aller jusqu'au bout de son droit, s'il veut aller jusqu'au bout de son devoir. Cependant la sentence des Pères d'Embrun se trouva aggravée par l'exil infligé à un octogénaire sous un climat rigoureux, dans une partie de l'Auvergne inabordable pendant la plus grande partie de l'année. Comme Massillon, qui eût voulu faire commuer la peine et obtenir pour le prélat de résider à ses côtés, à Saint-Allyre de Clermont, Surian trouva ce surcroît de rigueur inutile à la cause de la vérité et même dangereux parce qu'il exciterait une pitié légitime ; il le jugeait à tout le moins absolument contraire à l'esprit évangélique. Il eut le courage d'en dire hautement son avis, et le chagrin de ne pas se voir écouté. C'était appliquer dans toute son étendue le « *justitia et pax osculatæ sunt.* » Avec sa profonde expérience des misères humaines, il ne se flattait sans doute pas qu'une conduite aussi mesurée fût capable de désarmer toutes les préventions. Les jansénistes le lui firent bien voir. Les reproches les plus amers lui furent adressés ; le rédacteur des « *Nouvelles ecclésiastiques* », jeta feu et flamme. D'Alembert a la bonté de plaider les circonstances atténuantes en faveur

de son prédécesseur à l'Académie Française : « L'Evêque de Vence, « dit-il, était suffragant d'Embrun ; il ne pouvait guère se dispenser « d'assister à l'assemblée où il était appelé par son métropolitain. (1) « Il ne pensait pas d'ailleurs sur le jansénisme, tout oratorien qu'il « avait été, comme son ancien confrère. Persuadé que l'Eglise « avait accepté la Bulle, à laquelle ce prélat était si hautement « réfractaire, il crut pouvoir se joindre, sans blesser sa conscience, « aux autres évêques qui prononcèrent cette condamnation. » Mais il se sent bien plus à l'aise pour louer Surian d'avoir désapprouvé l'exil : « Ce que la philosophie réprouve, ou plutôt ce qu'elle a en « horreur, c'est la persécution atroce et absurde qui arrache un « citoyen à la société, l'emprisonne, le proscrit, le prive même « quelquefois de la vie, parce qu'il honore à sa manière cet Etre « Supréme, si juste et si bon, qui voit avec tant de pitié, mais avec « tant de clémence, les opinions, les disputes et les superstitions « humaines. (2) » C'était bien le cas pour l'encyclopédiste de décerner à Surian le titre de philosophe, et on peut croire qu'il n'y a pas manqué.

Personne en réalité n'était moins philosophe que Surian, si ce qu'on entend par philosophie dans la vie n'est, comme il arrive souvent, qu'une indulgence universelle servant de masque à une universelle indifférence. Il n'était pas davantage l'un de ces prêtres philosophes comme d'Alembert les eût aimés, dont la vertu n'eût été qu'une raison épurée, éliminant lentement, mais sûrement, la foi de son ancien domaine. Surian était simplement un homme de Dieu. Un grand admirateur de d'Alembert, qui a écrit après lui quelques pages sur notre orateur, « comme un amateur, dit-il assez « ridiculement, qui travaille sur de beaux dessins de Raphaël, ou « un officier qui ose célébrer un héros, après avoir longtemps « admiré les opérations et les vues profondes d'un général habitué « aux succès », prétend que Surian s'est comporté à l'égard des jansénistes en philosophe comme il l'a fait partout, et ailleurs « qu'il a vécu en philosophe dans son diocèse comme il avait vécu « à l'Oratoire (3) ». Il n'y a pas de procédé plus sûr que l'emploi de mots semblables pour empoisonner une pure renommée. Que

(1) Nous avons vu plus haut que le philosophe avait confondu les événements.

(2) D'Alembert : *Histoire des Membres de l'Académie Française morts depuis 1700 jusqu'en 1771*. Tome IV.

(3) Eloge historique de M. Surian, par Guérin. — 1779 — Brochure de 15 pages. Biblioth. nationale Ln. 37. 19273.)

devient l'Evêque de Vence, étant donnée cette interprétation de son caractère? Ce qu'était devenu, hélas, l'illustre Evêque de Clermont sous la plume du rédacteur des *Nouvelles*, un prélat qui « s'em-« barrasse peu des sentiments, pourvu qu'on ne fasse pas d'éclat », c'est-à-dire un homme qui vous murmure à l'oreille: Pensez ce que vous voudrez, je n'en ai nul souci, mais laissez-moi vivre en paix; un homme qui, toutes portes closes, sourit à un feu joyeux au moment où la tempête gronde au dehors, et méprise profondément, dans sa béatitude, le voyageur assez malavisé pour n'avoir pas trouvé d'abri. Ce n'est pas lui qui irait, comme les moines du Saint-Bernard, à la recherche d'un inconnu enseveli sous la neige ; il répéterait plutôt l'odieux *suave mari magno* de Lucrèce. L'égoïsme pratique est à ses yeux la seule manière intelligente de comprendre la vie. A ce compte, Surian ne serait plus le doux pasteur d'un troupeau chrétien, mais un des habiles de ce monde qui aurait eu l'art de se faire un mol oreiller pour y reposer sa tête, et on l'appellerait un politique, dans le secret espoir qu'un autre plus hardi saurait traduire cet euphémisme et l'accabler enfin du poids de son vrai nom, du nom d'hypocrite.

Si nous nous sommes étendu sur ce point, c'est que deux ou trois lignes de Walckenaër, avec les expressions équivoques de Guérin, l'avocat au Parlement d'Aix, et certains commentaires de d'Alembert, qui se faisait une fête de tirer un peu à soi un évêque en louant sa modération, suffiraient pour donner une idée fausse d'un prêtre très digne du nom d'apôtre. Il avait éprouvé la stérilité de discussions déjà séculaires; il avait horreur des haines qu'elles engendraient entre des frères, et il concevait autrement l'emploi du zèle sacerdotal. Aussi se réfugia-t-il avec amour dans le sein de la paix, mais non pour s'y amollir: « Ce ne fut point, a dit excel-« lemment Gresset, l'un de ces talents qui se taisaient dès qu'ils « sont récompensés, l'une de ces bouches que la fortune rend « muettes, et qui se fermant dès que le rang est obtenu, prouvent « trop qu'on ne prêche pas toujours pour des conversions (1) ». Avec quelle hâte, après les affaires du concile d'Embrun, n'alla-t-il pas à ses ouailles qu'il n'avait pas encore évangélisées! Dès lors, il ne vécut plus que pour elles. Il n'eut pas un regret, pas un souvenir pour ces grandes chaires d'où il parlait à l'élite de la France, où ses

(1) Réponse au discours de réception de d'Alembert a l'Académie Française.

succès avaient été si beaux que la nostalgie des applaudissements semblait devoir être pour lui, au fond d'une province reculée, un mal inévitable. Il échappa absolument à ces terribles retours de l'amour-propre humain. Ainsi, et plus glorieusement encore parce qu'il descendait de plus haut, Bossuet, dix-huit ans avant sa mort, réservait à son troupeau les restes d'une voix moins tombée et d'une ardeur moins éteinte qu'il ne convenait à son humilité de l'avouer.

L'Evêque de Vence parcourut donc son diocèse, prêchant avec un zèle infatigable jusque dans les plus pauvres villages, et recueillant partout d'ineffables consolations. Ce fut ainsi que commença pour lui cette vie du bon pasteur dont il ne se fatigua jamais un seul instant, car il était constamment réconforté par le sentiment du bien accompli. Il nourrissait son ardeur des fruits mêmes qu'elle faisait mûrir. Combien d'illustres orateurs, quand ils ont excité l'admiration, sont bien plus certains d'avoir augmenté leur renommée que d'avoir exercé sur les âmes une action décisive! N'ignorent-ils pas le plus souvent si leur glaive a pénétré, comme le demande l'Ecriture, *usquè ad divisionem animæ et spiritûs?* C'était la noble inquiétude que Surian avait éprouvée, et dont il était délivré désormais, en assistant dans ses fréquentes visites, aux émotions d'un peuple renouvelé par la grâce. Comment d'ailleurs n'eût-il pas béni la Providence de l'avoir appelé à d'humbles mais utiles travaux, quand les échos du dehors arrivaient jusqu'à lui pour l'instruire de fâcheuses nouvelles et des tribulations qu'éprouvait sa chère Congrégation? Dans les Registres de l'Oratoire qui se rapportent à cette période, au milieu des divers incidents qui peuvent en intéresser les membres et qu'une rapide mention suffit à signaler, ce qu'on rencontre surtout, c'est la preuve des profondes défiances dont il était l'objet. Les mêmes hommes qui avaient contristé le cœur de Surian continuaient leur œuvre funeste, et tous leurs confrères portaient la peine de ces excès. Transcrivons quelques lignes, hélas, trop instructives. — 1729 — « L'Evêque de Marseille, Belsunce, prive les Pères de l'Oratoire de « tous les exercices publics de religion. — 1730 — Le P. Bérard et « plusieurs autres sont interdits à Paris. — 1731 — Le conseil ecclé- « siastique de Lyon défend aux PP. de Montbrison de faire le caté- « chisme, et aux jeunes ecclésiastiques d'aller prendre des leçons « de théologie qui étaient fondées dans cette maison. — 1731 — Tous

« les Pères sont interdits à Mâcon. — Le sieur Bridaine, pendant « sa fameuse mission à Marseille, décrie publiquement les PP. de « l'Oratoire. — 1732. — L'Evêque de Toulon fait des efforts pour « enlever aux oratoriens le collége de cette ville. » (1) De quoi faut-il qu'un prêtre soit affligé, s'il ne l'est pas de ces choses?

Il y avait plus de cinq ans que Surian vivait retiré dans son diocèse, et ne pensait plus à la lointaine capitale, quand tout à-coup, et deux fois coup sur coup, elle se rappela à son souvenir de la manière la plus flatteuse pour lui, s'il eût été sensible aux distinctions humaines. Le Roi et l'Académie Française invitèrent en même temps l'Evêque de Vence à se rendre à Paris. Victor Amédée, duc de Savoie et premier roi de Sardaigne, venait de mourir. Il était allié à la famille royale de France, ayant épousé la fille puinée de M. le duc d'Orléans, frère de Louis XIV. La Cour voulut faire célébrer à Notre-Dame un service solennel pour honorer sa mémoire. L'inévitable oraison funèbre était une tâche difficile. « Victor Amédée, dit un contemporain, avait montré la plupart des « qualités d'un prince, mais toutes les faiblesses d'un homme ». De plus, notre pays avait eu à lui reprocher, en 1701, une infraction violente à un traité solennel. On se souvint en cette occasion que Surian était à la fois sincère, insinuant et éloquent. Nul ne sembla plus capable que lui d'éviter tous les écueils et de mériter les suffrages de son auditoire en parlant du prince défunt. L'orateur vint donc à Paris au commencement de janvier 1733. Aux soucis que lui causait son prochain discours s'ajoutait la préoccupation d'une candidature qu'on lui avait offerte à l'Académie. Elle comptait parmi ses membres, Henri-Charles du Cambout, duc de Coislin, évêque de Metz, qui était mort vers la fin de 1732. Elle jeta les yeux, pour remplir le fauteuil vacant, sur le prédicateur éminent qu'une absence déjà longue n'avait pu faire oublier, tant les impressions qu'il avait produites conservaient de puissance ! Il est merveilleux qu'au milieu des intrigues nouées autour d'une élection académique, cet absent n'ait point eu tort. Il arriva assez à temps pour faire, avant le vote qui eut lieu le 26 janvier, les visites prescrites par la coutume, et sa victoire fut saluée par les nombreux amis à qui son retour apportait toutes sortes de joies.

Trois jours après, l'Eglise Métropolitaine s'ouvrait pour la

(1) Archives nationales. Registres de l'Oratoire. MM. 634 passim.

pompe funèbre. « Elle était ornée et éclairée avec une grande ma-
« gnificence. L'Archevêque de Paris y officia pontificalement. Le
« duc d'Orléans, le comte de Clermont et le prince de Conti, qui
« étaient les Princes du deuil, allèrent à l'offrande avec les céré-
« monies ordinaires, en longs manteaux dont la queue était portée
« par le Bailli de Conflans, le marquis de Clermont, chevalier des
« ordres, le comte de Billy, le chevalier de Villefort, le marquis de
« Bourzac et le chevalier de Caussan, tous premiers gentilshommes
« de la chambre ou premiers écuyers des princes. Après l'offer-
« toire, l'évêque de Vence prononça l'oraison funèbre avec beau-
« coup d'éloquence. Plusieurs Archevêques et Evêques se trouvè-
« rent à ce service, ainsi que le Parlement, la Chambre des Comptes
« la Cour des Aides, l'Université et le Corps de Ville, qui y avait
« été invité de la part du Roi par le marquis de Brézé, Grand
« maître des cérémonies. Le pompeux appareil du catafalque a
« attiré un très grand concours et beaucoup d'admirateurs. Cette
« décoration avait été ordonnée par le duc de la Trémouille, pre-
« mier gentilhomme de la Chambre du Roi, et exécutée sous la
« direction de M. de Selle, intendant des menus-plaisirs, par
« M. Perrault. » (1) La description du catafalque, chef-d'œuvre du genre, ne remplit pas moins de six pages, que nous épargnons à nos lecteurs. Mais nous voudrions pouvoir leur dire comment, devant cette assemblée, la plus imposante qui se pût imaginer, d'où n'était absent rien de ce que la France comptait de considérable, Surian s'acquitta de sa mission. Nous savons par le témoignage des contemporains que son éloquence fut très goûtée et ne suscita aucune critique chez les juges, alors si nombreux, qui ne se désintéressaient pas comme aujourd'hui des œuvres oratoires. On loua universellement le prélat de n'avoir rien dissimulé, et d'être parvenu pourtant à satisfaire son auditoire ainsi qu'à être également approuvé, chose bien difficile, des deux cours de Versailles et de Turin. Mais nous en sommes réduit à nous contenter de ces affirmations. Il ne reste aucune trace du texte de cette oraison funèbre, à moins qu'elle ne se retrouve dans les manuscrits conservés à Vence.

L'Evêque de Vence prolongea son séjour à Paris jusqu'à la séance tenue par l'Académie Française pour sa réception. Il eut le

(1) *Mercure de France*. Février 1783.

temps de renouer de précieuses amitiés, et il savoura pendant deux mois, dans la compagnie de ceux qui lui étaient chers, tous les charmes d'un retour qu'une auréole de gloire faisait ressembler à un triomphe. Il alla prendre séance le 12 mars 1733. Après les éloges et les remerciements de rigueur, il parla de l'éloquence, dont ce jour était aussi la fête. Il crut devoir, à l'exemple de Massillon, honorer l'Académie du titre de réformatrice de la chaire chrétienne. Puis il s'étendit sur le caractère propre de la prédication évangélique : « Depuis qu'éclairés par vos lumières, les orateurs sacrés ont remonté à l'idée du parfait, on ne cherche « plus, comme on le faisait autrefois, à éblouir l'esprit par des « pensées brillantes, à lui offrir une multitude inutile d'images « agréables et de portraits ingénieux, à l'étonner par des saillies « vives, par des figures hardies, à le flatter par un style trop « harmonieux et toujours fleuri, à l'accabler d'une érudition flatteuse et superflue. On a même plus ménagé la véhémence et « l'impétuosité des mouvements, qui, trop communs et trop longs, « refroidissent l'âme : on a rendu le discours plus simple, afin de « le rendre plus touchant. On en a banni l'esprit par y introduire « les motifs intéressants et les vérités solides ; on y a répandu « ce sentiment, cette vie, cette âme qui ne se trouvent que « dans le naturel. On a compris que, se borner à peindre les mœurs extérieures et si différentes selon les états, « c'était mettre hors d'intérêt une partie de ceux qui écoutent, au « lieu que cette expression vive et tendre du sentiment commun à « tous rend l'attention plus générale et toujours soutenue. Enfin « on a préféré aux orateurs qui parlent à l'imagination ceux qui « parlent au cœur, car c'est là où nous sommes, et c'est là où la « parole toujours subordonnée à l'impression divine, doit nous « chercher, nous combattre, nous vaincre, nous rendre bons, sages, « réglés, justes, vertueux. En un mot, l'homme, c'est le cœur, et « tout ce qui n'est pas le cœur en nous n'est pas nous-mêmes (1). »
Il n'y a guère, il faut en convenir, de vérité dans ces éloges prodigués à la prédication contemporaine. C'était précisément à cette époque que l'imagination commençait à y usurper la première place; que l'on pratiquait déjà cette éloquence de bel esprit dont, vingt ans plus tard, quand elle eut fait ses preuves, l'abbé de

(1) Recueil de pièces académiques pour 1733. Biblioth. nation. X. 3829.31.

Boismont osa produire la théorie devant l'Académie Française, dans un discours de réception qui est la contre-partie exacte de celui de Surian. Tous les défauts que ce dernier reprochait à une génération disparue, la sienne les avait, et la suivante allait s'en glorifier. Mais non; nous nous trompons. Il y en eut un qu'elle évita, ce fut l'abus de l'érudition. Ce n'était pas des orateurs à venir qu'on devait dire: « Il faut savoir prodigieusement pour prêcher aussi « mal. » Ils se gardèrent bien de trop apprendre, car c'eût été l'excès d'une vertu. La réalité des choses ne pouvait échapper à Surian; il l'avait vue de trop près pendant vingt ans, et il était doué d'un jugement trop délicat pour s'y tromper. Comment se fait-il donc que son appréciation, prise à la lettre, tombe à faux, et qu'il faille l'interpréter? C'est qu'une séance académique ne marque pas l'heure des vérités dures à entendre; c'est que le récipiendaire y employa, comme on l'a fait tant de fois, l'art des sous-entendus. Il pensait que son auditoire, exercé s'il en fut à cette tactique, saurait appliquer la sentence à qui de droit. Quant aux intelligences moins pénétrantes, n'avait-il pas raison de croire que le meilleur moyen de leur faire adopter la saine doctrine sur l'éloquence était de leur persuader qu'elles la possédaient déjà? N'est-il jamais arrivé qu'on a donné à un homme le goût d'une qualité en lui affirmant qu'elle était dans son caractère? D'ailleurs, saint François de Sales lui-même n'aimait pas plus la mansuétude que ne l'a aimée l'Evêque de Vence. Il en usa en cette circonstance comme toujours, pour faire accepter ce qu'il tenait absolument à exprimer tout haut, c'est-à-dire ses anciennes convictions sur le rôle nécessaire et prépondérant du cœur dans la prédication chrétienne. Sur ce point, il avait raison, et il avait lui-même offert l'exemple de ces qualités qu'il demandait aux autres: « En parlant des vrais prédicateurs qui parlent plus au « cœur qu'à l'imagination, écrivait le journaliste de Trévoux, le « prélat les a peints d'après lui-même sans le vouloir et sans y « penser. » (Janvier 1735). Quelle grande parole que celle-ci : « L'homme, c'est le cœur ! ».

L'Evêque de Vence trouva ensuite des accents d'une émotion communicative pour louer son frère dans l'épiscopat. M. de Coislin était un de ces hommes que ne recommandent pas seulement la noblesse de la race et l'éclat de la dignité, mais la distinction personnelle et la vertu. De pareils prélats n'étaient pas rares dans l'Eglise de France, à cette époque si décriée; il y en avait moins

sans doute qu'on ne le souhaiterait, mais beaucoup plus qu'on n en convient, tandis que les habitudes mondaines des évêques courtisans, assez peu nombreux, mais bruyants et comme multipliés par le scandale, sont devenues un des lieux communs de l'histoire. M. de Metz n'était ni un orateur ni un écrivain, mais on admirait en lui la pureté et la précision du langage, ce je ne sais quoi d'exquis par où se justifie parfaitement cette tradition académique d'introduire dans le premier corps littéraire les modèles vivants de la politesse et de l'urbanité françaises. Son successeur ne crut pas qu'il lui appartenait de mettre ces dons en lumière; il alla droit aux vertus de M. de Coislin, et entre toutes à celle qu'il préférait lui-même: « Au nom seul de l'illustre prélat se réveille ici dans « tous les esprits l'idée de la charité la plus vive, la plus tendre, « la plus inépuisable. Il avait toutes les vertus dans son cœur, et, « selon l'occasion, chacune venait à sa place. Que j'aimerais à « mettre ici dans un beau jour sa sollicitude pastorale, son appli- « cation infatigable à remplir les devoirs sacrés de l'épiscopat ! « Rigide observateur de l'ordre public et de la discipline ecclésias- « tique, il réforma des abus sans nombre, et renouvela dans la « piété son clergé et son peuple. Mais, comme dans un tableau la « figure principale arrête davantage nos yeux, je suis plus frappé, « à la vue de ce grand prélat, de la charité, sa vertu propre..... Il « laissa aux malheureux par son testament des fonds incroyables. « Mais pourquoi par mes paroles affaiblir sa gloire? Les plus « beaux éloges d'un Evêque sont les larmes des pauvres à sa mort. « La sienne fut un deuil public. » C'est ainsi qu'on aime à voir un évêque célébrer un évêque.

L'illustre d'Aguesseau devait répondre à Surian. Il ne put assister à la séance et en témoigna un vif regret. Il fut suppléé par Danchet, qui exerçait en ce moment les fonctions de chancelier de l'Académie. Mais cet honnête auteur de drames lyriques ne se sentait pas à sa place, et il ne put s'empêcher de le dire en s'adressant au nouvel académicien au début de son discours: « Ce jour « pouvait être plus flatteur encore pour vous. Le sort avait semblé « conspirer à rendre votre réception plus brillante. Il avait mis, à « la place que je suis forcé d'occuper, l'auguste chef du premier « Parlement, ce magistrat, aussi distingué par la réputation de son « éloquence que par l'éclat de sa dignité. S'il avait pu être ici, quel « spectacle touchant de voir deux orateurs applaudis tant de fois,

« l'un dans la chaire de vérité, l'autre dans le temple de la jus-
« tice, se réunir en cette assemblée ! » L'orateur rappela ensuite que la récente élection n'était pas seulement venue en son temps, mais beaucoup plus tard qu'on ne l'eût désiré. Nous trouvons une preuve précieuse de la renommée que Surian s'était acquise, du charme qu'il exerçait encore à distance, dans cet aveu non déguisé : « Au milieu des applaudissements que votre élection nous at-
« tire aujourd'hui, ne craignons pas de rappeler les reproches
« que vous nous avez fait essuyer. Ils vous ont fait honneur, mais
« sans nous blesser. Pendant le cours de vos travaux évangé-
« liques, lorsque nos temples retentissaient de vos louanges, vos
« auditeurs, sortant également édifiés des saintes vérités et
« touchés de votre éloquence, se plaignaient à nous de ne pas
« trouver votre nom sur nos listes, au nombre de ces fameux mi-
« nistres de la parole de Dieu, qui ont autant illustré l'Académie
« qu'instruit l'Eglise. » Danchet explique ensuite que pour répondre à ces plaintes les académiciens avaient été maintes fois forcés d'invoquer l'usage constant de la Compagnie. Pourquoi la vertu de Surian, « contente de faire le bien, sans vouloir d'autre récompense, » s'était-elle renfermée dans une société féconde en prédicateurs illustres, mais où les statuts de l'Académie ne lui permettaient pas de chercher des confrères? Le bon évêque dut sourire en entendant une pareille justification. Elle n'était d'ailleurs pas nouvelle pour lui. On avait déjà tenu ce langage aux gloires de sa congrégation, à Mascaron, à Massillon, qui n'étaient non plus entrés à l'Académie que sous les titres de M. de Tulle et de M. de Clermont. Danchet continua avec grâce et finesse : « Le Roi, en
« vous élevant à l'épiscopat, nous a permis d'associer votre gloire à
« la nôtre. » En finissant, il fit allusion à la récente oraison funèbre. Bien que l'éloge académique soit regardé comme la terre classique de l'hyperbole, il faut bien que ce discours, pour être loué comme il le fut alors, ait excité une grande admiration. Le souvenir en était trop récent (il datait de trois jours) ; quand Danchet eût eu un front d'airain, et il en était bien éloigné, il ne lui était guère possible de beaucoup mentir : « Vous entrez dans notre Compagnie,
« dit-il à Surian, comme en triomphe, couvert des palmes d'une
« nouvelle victoire, suivi d'acclamations tout récemment méritées
« par l'éloge d'un Prince qu'il était si difficile de bien louer. Chargé
« de soutenir la renommée des Panégyriques dus aux plus fameux

« personnages, vous venez à nous, Monsieur, sur les traces des « Poncet, des Fléchier, des Bossuet ! » (1)

L'Evêque de Vence était à Paris quand mourut le P. de La Tour, Général de l'Oratoire, auprès duquel il avait vécu pendant vingt ans dans la maison de Saint-Honoré. Il assista à ses funérailles avec la douleur de voir de plus en plus troublée et si incertaine de l'avenir une congrégation qu'il avait tant aimée. L'élection du nouveau Général fut tumultueuse. Les appelants en étaient exclus ; M. Hérault y assista en qualité de commissaire du Roi. Les mécontents éclatèrent ; les discordes s'envenimaient ; les Pères Boyer et Terrasson furent enfermés dans la prison de Vincennes, d'où ils ne sortirent qu'en 1740, pour être transférés aux Petits Pères d'Argenteuil. Le P. Dulerin fut exilé (2). En prononçant le panégyrique de saint Séverin, par qui le roi Clovis fut miraculeusement guéri, il avait fait allusion à l'interdiction des scènes de Saint-Médard : « La cour du Roi très chrétien croyait alors aux « miracles, et elle ne se fit pas une gloire de mépriser celui que les « peuples révéraient. » La sage direction du P. de La Valette ne devait pas suffire à guérir les maux de l'Oratoire. Plus tard, montrant à un visiteur la maison qu'il habitait et dont une partie était abattue : « Voilà, disait-il avec douleur, la triste image de l'état « actuel de notre Congrégation. » Aussi n'était-ce pas le cas d'écrire, comme le fit de Caen, un ami de l'Oratoire, à M. de La Roque, principal rédacteur du *Mercure*, après la mort du P. de La Tour : « Il fallait à la Congrégation un génie assorti de toutes les « qualités nécessaires à la constitution de cet illustre corps, qui se « conduit par des principes différents du gouvernement des com- « munautés régulières, et même de presque toutes les communautés

(1) Deux Poncet de la Rivière s'illustrèrent dans la prédication au dix-huitième siècle. L'un, Michel, était évêque d'Angers et membre de l'Académie française. L'autre, Mathias, était évêque de Troyes. Le premier mourut en 1730 ; le second ne faisait alors qu'entrer dans la carrière. C'est par conséquent de Michel que veut parler Danchet, et on voit qu'il le met en bonne compagnie. Massillon reçut le discours de Danchet par les soins de l'auteur lui-même, et il répondit dès le 1er avril : « Je sens comme je le dois, Monsieur, l'attention dont vous m'avez « honoré. J'ai trouvé dans votre discours la politesse et les graces de l'éloquence dont vous « êtes depuis longtemps en possession. Nous sommes à plaindre dans nos provinces. Nous n'y « pouvons conserver quelques restes de son goût que par réminiscence. Des fonctions sérieuses, « les sociétés qui nous environnent, l'air que nous respirons tout nous épaissit. Vous nous re- « donnez une étincelle de cet esprit que vous puisez à la source, et vous prévenez une extinction « totale » (Lettre publiée par M. Blampignon, *Episcopat de Massillon*, p. 310). On s'étonne que Massillon n'y parle pas de Surian.

(2) Le P. Dulerin, orateur d'un mérite aussi éminent que son attachement au jansénisme était opiniâtre, refusa plusieurs fois l'épiscopat plutôt que de rétracter son appel. Mgr de Caylus le recueillit pour le consoler de ses tribulations, et le nomma chanoine d'Auxerre, où il mourut en 1753. Ce Père nous fournit une nouvelle preuve de l'aménité de Surian, qui avait des sentiments bien différents sur le jansénisme. Ce fut à lui que l'Evêque de Vence transmit, en quittant Paris, le legs qui lui venait de Massillon, et dont nous parlerons plus loin (Adry, t. II ; fol. 141).

« séculières. On peut comparer cette congrégation à ces états poli-
« tiques où la liberté a le plus d'étendue, où la subordination ne
« fait point oublier à ceux qui commandent qu'ils sont sujets, ni
« aux sujets que leur obéissance est volontaire, et, si j'ose me
« servir de ce terme, toute spontanée. La supériorité dans l'Ora-
« toire est évitée avec autant de soin qu'elle est quelquefois
« recherchée ailleurs, et la dépendance, qui n'a rien de contraint
« ni de servile, y jouit de presque tous les priviléges de l'égalité.
« On ne s'y appréhende point les uns les autres, parce que personne
« n'y peut exercer une impérieuse domination, et que le seul
« châtiment qui y soit redoutable est le malheur d'être exclu d'une
« si aimable société. » (1) Il était au moins inopportun alors de renouveler le magnifique éloge de l'Oratoire, dû à Bossuet. Son jugement n'est d'ailleurs pas infirmé par des chutes qui ont été souvent invoquées contre la Congrégation tout entière. Si « le lien
« par lequel Pierre de Bérulle avait constitué et rattaché à l'iné-
« branlable unité de l'Episcopat et du Saint-Siége l'unité de sa
« congrégation, suffisant pour les temps ordinaires, n'a pu résister
« pleinement aux épreuves du dernier siècle, faut-il s'en étonner ?
« dit Mgr de Salinis. Il y a tel coup de vent qui déconcerte les
« calculs du pilote le plus habile. On ne peut s'en prendre qu'à des
« événements qui échappaient nécessairement à toutes les prévi-
« sions de la sainteté comme du génie. Si l'on veut être juste, on
« reconnaîtra que tout le mal sortit d'un principe de soi excellent
« et qui porta longtemps les plus admirables fruits. » (2) Le temps était venu où l'esprit de liberté, en se corrompant, avait engendré un fatal esprit d'indépendance, et c'est la triste conviction que Surian emporta dans son diocèse.

Il y rentra pour observer plus que jamais la résidence prescrite par les saints canons. A cette distance, la difficulté des communications vint l'aider dans la pratique de ses devoirs. Il n'entretint presque plus de relations avec la capitale, et l'Académie qui avait voulu le posséder ne profita guère de ses lumières. Il ne se souvint plus beaucoup de son titre d'académicien, et ce n'est pas une injure à lui faire que de le rappeler. Il montra encore autrement son peu de goût pour les grandeurs. Le siége de Vence était peu important; il voulut, avec une modestie obstinée, y borner sa fortune. Soit

(1) *Mercure de France*, avril 1733.
(2) Discours prononcé en 1840, au second anniversaire séculaire de la fondation de Juilly

pendant son voyage de 1733, soit dans les rares occasions où les affaires du clergé de France lui firent une obligation de retourner à Paris, on lui offrit des siéges plus considérables et plus avantageux selon le monde. Il refusa toujours de laisser entamer des négociations à ce sujet, et, quand on lui en parlait, il répondait en reprenant pour son compte, avec un aimable sourire, le mot de M. du Vair, l'un des prélats ses prédécesseurs : « Je ne veux pas « quitter une femme pauvre pour une femme riche. » Telle était l'ambition de ce prêtre que les jansénistes avaient accusé d'avoir l'âme d'un courtisan.

Il était retenus à Vence par la meilleure des raisons ; il y faisait le bien et s'y sentait aimé. L'histoire de son épiscopat tient tout entière dans celle des œuvres de sa charité. La douceur lui était tellement innée qu'il lui était très pénible de prendre un air de sévérité envers ceux qui avaient attiré sur leur tête un châtiment nécessaire ; il donnait à ses reproches la forme d'un conseil amical, d'un avertissement paternel ; rarement un ordre absolu sortait de sa bouche. On l'a beaucoup loué d'une preuve de modération où nous avons peine à voir la marque d'une grande vertu : « En « vingt-sept ans d'épiscopat, il ne demanda pas une seule lettre « de cachet, tandis que de son temps les autres Evêques faisaient un « usage trop fréquent de ces ordres souverains (1). » Ainsi s'exprime un contemporain. Guérin dit, de son côté : « De son temps, les « autres Evêques ne croyaient pouvoir faire règner la tranquillité « dans leurs diocèses que par un abus continuel des ordres surpris « à l'autorité du Prince, remède quelquefois nécessaire, mais dont « il ne faut user qu'avec la plus grande circonspection. » S'il est vrai que l'excès ait été aussi général, Surian fit bien de donner l'exemple du respect de la personne humaine (2). Il ne comprenait rien à l'emploi des moyens violents pour faire accepter l'autorité ; envoyé de Dieu pour pacifier, pour apaiser, il attribuait à ces mots toute leur signification. Il était doué d'une merveilleuse puissance pour concilier les passions les plus hostiles, les intérêts les plus contraires. Quand une paroisse croyait avoir à se plaindre de son curé ou d'un vicaire, il mettait en œuvre toute les séductions de la

(1) *Dictionnaire des hommes illustres de Provence*

(2) Les *Nouvelles Ecclésiastiques*, le *Journal de Dorsanne* et tous les mémoires du temps citent de nombreux exemples de lettres de cachet dans les affaires du Jansénisme. En 1728 seulement, on voit M. de Rochebonne, évêque de Noyon, en réclamer et en obtenir contre les appelants de sa cathédrale ; six sont lancées contre des chanoines de Tours, plusieurs contre des Jacobins de Marseille, contre cinq curés du Diocèse de Tournai, etc.

douceur et détruisait le plus souvent tout genre d'animosité. Quand les esprits étaient calmés, il disait aux habitants : « Votre curé se « corrigera ; il me l'a promis ; il vous aime. Le temps et la ré- « flexion me garantissent, avec la grâce de Dieu, qu'il tiendra « parole. Souvenez-vous que les prêtres sont des hommes, et ne « les découragez pas en exigeant trop d'eux. S'il était en moi de « vous en donner d'autres que ceux que vous avez, vous n'auriez « peut-être pas lieu de vous en féliciter. Ainsi, mes enfants, « retournez dans votre paroisse, vivez en paix et aimez-vous. »

Les mœurs de l'Evêque de Vence étaient à la fois austères et douces. Dur pour lui-même, on le trouvait toujours indulgent pour les autres. S'il arrivait à un de ses prêtres de prouver par quelque chute la fragilité humaine, le bon pasteur, sans excuser la faute, sans en atténuer la gravité, avait pour une âme blessée de ces paroles souveraines qu'ont les mères pour leurs enfants meurtris. Il écartait autant qu'il était en lui la curiosité et la malignité humaines d'un spectacle dont elles aiment à se repaître ; puis, il n'avait de repos que quand, à force de prières, de larmes, de douce persuasion, il avait fait germer le repentir et préparé la resurrection. Quant aux pauvres, malheureusement trop nombreux dans son diocèse, l'effusion de cœur avec laquelle on a vu qu'il avait su parler de la charité de M. de Coislin jusque dans une séance académique, peut faire soupçonner déjà comment il comprenait ses devoirs à leur égard. Il les aimait, les visitait avec la simplicité qu'il mettait dans toutes ses actions, et les secourait de ses consolations en même temps que de ses aumônes. Cependant, il parait que sa bonté fut méconnue. Il voulait que la bienfaisance fut éclairée et blâmait une prodigalité aveugle. Il redoutait singulièrement d'entretenir dans l'oisiveté et d'encourager dans la paresse les pauvres que le travail pouvait nourrir, qu'il pouvait relever à leurs propres yeux comme aux yeux des autres. Mais si la prudence dans la dispensation des bienfaits est un devoir, c'est un devoir difficile à remplir. Il expose à la calomnie : il est si aisé et si doux aux âmes vindicatives, qui ont demandé sans obtenir, de faire passer la sagesse pour un calcul ! Surian brava ce danger ; il savait bien qu'un prochain avenir le justifierait, et, au besoin, il eut accepté cet odieux nom d'avare, étant de ceux à qui plaît la devise : *Esse quam videri*. Son diocèse, situé à l'extrémité du royaume, ne renfermait aucune ville importante dont on pût mettre les ressources

à contribution dans un moment difficile pour subvenir aux besoins d'une population indigente. Il fallait donc créer un fonds de réserve qui permit d'attendre sans inquiétude les événements possibles. D'un autre côté, le saint prélat, parvenu sans aucune fortune à l'Episcopat, et voulant fonder pour son troupeau les institutions religieuses et charitables qui manquaient dans la contrée, était forcé de mesurer ses dons pendant sa vie, afin d'être assuré de faire plus de bien après sa mort.

Il fut récompensé de son abnégation. Dieu lui épargna l'amertume de prolonger jusqu'à son dernier jour le douloureux sacrifice de laisser méconnaître les intentions les plus pures, le dévouement le plus absolu. En 1747, les Autrichiens et les Piémontais, alliés contre la France, envahirent la Provence. Le territoire du diocèse de Surian, voisin des Etats du roi de Sardaigne, fut le premier exposé aux ravages de la guerre. Les habitants de Vence, épouvantés à la nouvelle de l'approche de l'ennemi, voulaient s'en fuir en lui abandonnant tout ce qu'il ne pourraient emporter. L'Evêque appela au pied des autels cette multitude désolée, lui parla avec plus d'onction que jamais, la rassura, et, quand il sortit de son palais pour aller attendre aux portes de la ville les généraux ennemis, elle se pressait autour de lui comme une famille immense autour de son chef qui va la défendre. Jamais Surian ne se sentit plus évêque qu'en ce moment critique où il était toute l'espérance des siens : « Vous ne « venez point, dit-il en s'adressant aux alliés, faire la guerre au « citoyen, mais au soldat. Le Dieu des armées et le sort des batailles « décideront qui, du Roi, mon maître, ou des vôtres, sera le vain- « queur, mais l'humanité, la générosité des princes que vous « servez ne vous permettent pas de maltraiter des citoyens « désarmés. » On raconte que les officiers autrichiens et sardes furent saisis de respect en voyant et en entendant ce vénérable vieillard, alors âgé de soixante-dix-sept ans. Ils protestèrent de leur volonté de se conduire en loyaux adversaires. Alors, surmontant ses répugnances pour le bien de son peuple, le prélat conduit les principaux chefs de l'armée dans son palais, leur y offre l'hospitalité et achève de les subjuguer par la dignité de son attitude en même temps que par sa douceur inaltérable. « C'est ici le moment « de connaître et juger Surian. Il porte la main avec joie et avec « transport sur ce trésor dont on lui faisait un crime. Ce n'était pas « la soif des richesses qui le lui avait fait amasser, mais une bien-

« faisance réfléchie. Si sa modestie n'eût fait taire sa vertu, il aurait « pu dire en cet instant : « Venez, mes enfants : les voilà ces « épargnes ; recueillez-en le fruit. » Mais il jouit de son triomphe « en silence, et ne se souvint qu'il avait un trésor que pour « l'échanger contre le seul trésor digne de lui, le bonheur « public (1). »

La Providence fut d'ailleurs miséricordieuse, et n'exigea pas de lui qu'il épuisât ses épargnes, difficiles à recommencer après vingt années d'épiscopat et dans un âge déjà très avancé. Il dépendait des ennemis que le prélat sacrifiât pour les besoins de ses enfants jusqu'à la dernière obole. Mais Dieu leur inspira, sinon la compassion à l'égard du peuple, au moins le respect d'un hôte illustre. La « ville de Vence paya des contributions, mais, par « égard pour Surian, celles qu'on imposa furent si modiques que « les habitants gagnèrent plus qu'ils ne perdirent dans les désas- « tres de la guerre. (2) » Les premiers troubles de l'occupation furent bientôt apaisés : l'armée alliée fut soumise à une exacte discipline ; les soldats payaient tout ce qu'il leur fallait requérir, et les pandours allemands, espèce de troupes légères qui étaient habituées à la maraude et au pillage, s'étonnèrent eux-mêmes d'être reprimés sans se plaindre. Sourds à la voix de leurs chefs, ils se soumettaient à l'empire de la vertu. Le séjour se prolongea ; il devenait difficile de nourrir l'armée dans un pays où les greniers ne contenaient pas des réserves bien considérables. A diverses reprises, des conflits s'élevèrent ; les magistrats municipaux se recriaient devant des ordres trop rigoureux pour des fournitures que la ville était incapable de faire, mais l'ennemi invoquait la nécessité de vivre. Alors on recourait à l'Evêque, qui obtenait toujours des adoucissements, et souvent la révocation même de l'ordre donné, en suggérant quelque moyen de pourvoir, sans l'appliquer, à la subsistance des troupes. La régularité, le respect de la justice devinrent tels que, dit Guérin, « l'argent répandu par les « ennemis en Provence dans cette occasion a fait doubler « la valeur des héritages et fort accru la masse des fortu- « nes. (3) » Il ne faudrait pas croire cependant que tant de con-

(1) Guérin. *Eloge historique de Surian.*
(2) *Journal de Paris*, 10 juin 1779, article sur la brochure de M. Guérin.
(3) Ce témoignage mérite créance : le père du biographe avait vécu dans l'intimité de Surian et Guérin lui-même ne quitta pas la Provence, où il put être très bien informé.

cessions aient été obtenues par Surian aux dépens de la dignité du patriotisme français. Cet homme si doux montrait une fierté singulière toutes les fois qu'une incartade de quelque officier vaniteux et léger mettait en jeu l'honneur du pays ; sur ce point, il était susceptible et ne s'en cachait pas. On cite de lui à ce propos un de ces traits heureux qui méritent de ne pas être oubliés. Un de ses hôtes lui demanda un jour combien il faudrait de temps à l'armée autrichienne pour aller à Lyon. L'Evêque fut piqué de cette question : « Je sais, répondit-il aussitôt, le temps qu'il me faudrait « pour m'y rendre, mais je ne saurais vous dire combien mettrait « de temps une armée qui aurait en chemin les Français à com- « battre. » Ainsi, dans les dernières et cruelles épreuves de la France, un grand Evêque sut alléger les souffrances d'une cité désolée et demander au nom de Dieu sans jamais sacrifier la fierté patriotique à la charité sacerdotale.

Surian avait encore quelques années à vivre. A mesure qu'il approchait davantage de l'inévitable terme, il redoublait de piété, de sollicitude. Sa voix affaiblie parlait encore au peuple de ses devoirs ; il ne s'éloignait plus un seul instant de son troupeau bien-aimé. « Dévoué tout entier à l'instruction des peuples con- « fiés à son zèle, il leur consacra tous ses talents, tous ses soins, « tous ses jours, dit Gresset, pasteur d'autant plus cher aux siens, « que ne les quittant jamais, il en était plus connu. Louange rare- « ment donnée et bien digne d'être remarquée, dans le cours de « plus de vingt années d'épiscopat, M. l'Evêque de Vence ne sortit « jamais de son diocèse que quand il fut appelé par son devoir à « l'assemblée du clergé, bien différent de ces pontifes agréables et « profanes autrefois crayonnés par Despréaux, et qui regardant « leur devoir comme un ennui, l'oisiveté comme un droit, leur « résidence naturelle comme un exil, venaient promener leur inu- « tilité parmi les écueils, le luxe et la mollesse de la capitale, ou « venaient ramper à la cour et y traîner de l'ambition sans talents, « de l'intrigue sans affaires et de l'importance sans crédit. » Le saint prélat n'avait jamais aimé le monde ; il en parut plus détaché encore au moment de le quitter. Il s'occupa avec une admirable sérénité de ses dernières dispositions.

Sa famille n'avait point participé à son élévation. Il l'avait laissée dans la médiocrité, non par indifférence, mais parce qu'il s'indignait d'avoir vu quelquefois les tristes effets d'une faiblesse assez

commune pour qu'il ait fallu lui donner un nom particulier, le népotisme. On ne l'avait pas vu se laisser égarer par la tendresse ; on le vit au contraire hésiter à inscrire dans son testament un legs modique pour trois de ses parents qui en avaient le plus grand besoin. C'est qu'il considérait les bénéfices dont il avait joui comme le patrimoine des pauvres, et il se faisait scrupule de consacrer à ses affections humaines une partie quelconque des fruits qu'il en avait retirés. Mais un de ses plus intimes amis se fit l'avocat de sa famille et rassura sa conscience alarmée. L'Evêque consentit enfin, mais il voulut consigner dans ses dernières volontés les motifs qui l'avaient déterminé à revenir sur ses premières résolutions. Massillon, dans ses conférences ecclésiastiques, exhortait le clergé à ne pas dissiper « un argent saint qui « n'est pas à lui et qui appartient aux pauvres dès qu'il ne lui est « pas nécessaire. » C'était également l'avis de Surian. Voilà pourquoi il n'enrichit pas sa nièce et n'accorda à ses neveux que la somme suffisante pour leur entretien et leur éducation. Aucun conseil n'eût pu l'amener à faire ce qu'il appelait un larcin aux pauvres, si ses parents n'eussent été eux-mêmes dans un état voisin de la pauvreté. Celui d'entre eux qui portait son nom était plus favorisé que les autres du côté de la fortune ; il ne légua à celui-là, tant il était convaincu de la rigueur des obligations épiscopales, que ses biens patrimoniaux, sans y rien ajouter du produit des bénéfices ecclésiastiques.

L'Hôpital de Vence fut son héritier universel. Mais, prévoyant comme toujours, et sachant que les besoins ordinaires seraient, après ses libéralités, dépassés par les ressources, il voulut qu'on ne pût thésauriser : « Mon intention, écrivit-il, est qu'après qu'on « aura employé les revenus pour subvenir aux besoins des pauvres « et des malades, le surplus soit employé à marier des jeunes filles « dépourvues de dot, à rebâtir des maisons ruinées et à payer la « pension de pauvres ecclésiastiques dans les séminaires, pour « donner de bons sujets à l'Eglise. » On voit que la charité de l'Evêque de Vence était ni étroite, ni exclusive, ni imprudente ; il voulait faire le bien, et aussi le bien faire. Il régla l'emploi des ressources qu'il laissait de façon à prévenir les abus autant qu'il est possible à la prudence humaine. Quand il eut ainsi jeté un ferme regard au delà de la tombe, il attendit paisiblement l'heure der-

nière, qui sonna pour lui le 3 août 1754 (1). Il allait achever sa quatre-vingt-quatrième année. Il entra dans le sein de Dieu d'un front serein, comme on va chercher une récompense longtemps attendue, comme le moissonneur fatigué, mais heureux de n'avoir pas travaillé en vain, se couche et s'endort après avoir fini sa journée. « Plein d'années, de vertus et de gloire, il est mort pleuré des siens, « comme un père tendre, honoré et chéri expire au milieu des « gémissements d'une famille éplorée, dont il emporte l'estime, la « reconnaissance et les regrets. » Ainsi parlait Gresset, quatre mois après, devant l'Académie Française.

La mort de l'Evêque de Vence fut bientôt connue à Paris. Aussitôt candidats de se mettre en frais de visites et d'intrigues pour occuper le fauteuil où il s'était si rarement assis. A cette époque, l'abbé Trublet, qui ne devait entrer à l'Académie qu'en 1761, après en avoir été repoussé plus de quinze fois, déplorait son troisième échec. La mort de Gros de Boze y fit entrer le comte de Clermont, élu comme prince du sang contre Trublet. Puis la place de La Chaussée échut à Bougainville, frère du navigateur, qu'on préféra au pauvre abbé. Destouches disparut sur ces entrefaites, à point nommé pour consoler le malheureux, mais on choisit le poète comique Boissy, qui certes n'avait pas de titres supérieurs aux siens. Piron, celui qui *ne fut rien, pas même académicien*, s'occupait du moins beaucoup des successions académiques. Il écrivait à l'abbé Dumay, à Dijon : « Je vous avoue que j'ai quelque peine à « ne pas rire comme les autres. La charité chrétienne ne s'étend pas, « je crois, jusqu'à devoir compatir bien vivement aux petites croqui- « gnoles que s'attire la folle ambition. » Le 13 août 1754, Piron se divertissait encore à entretenir son correspondant des épreuves de Trublet quand on vint lui annoncer la mort de Surian : « Voici bien « un autre coup de théâtre, continue-t-il. Un homme qui m'in- « terrompt m'apprend que l'Evêque de Vence est mort. Admirons « la Providence! voilà tout réparé. O coup du ciel! Vous ne sauriez « croire le repos que cela donne à mon imagination. J'avais à « exhorter un patient sur la charrette, à qui arrive sa grâce, ou, si ce « n'est pas lui qui est élu, comme cela se pourrait fort bien, car c'est

(1) Le *Journal de Verdun* de septembre 1754 mentionne la mort de Surian dans les termes suivants : « Le 3 août, messire Jean-Baptiste Surian, évêque de Vence, abbé de St Vincent la « Rue, l'un des Quarante, est mort âgé de 80 ans. Il avait été longtemps de la congrégation des « Prêtres de l'Oratoire, et, par ses talents pour la chaire, il s'était fait une grande réputation. » — Le *Mercure* donne aussi à Surian deux ans de trop.

« lui qui le mérite le mieux, j'aurai du moins le temps de me re-
« naître....(1) » Piron avait raison de ne pas trop compter sur le succès de Trublet. Deux abbés, lui et M. de Boismont, avec un autre candidat parfaitement laïque, d'Alembert, aspiraient à l'honneur de remplacer Surian. Assurément, il eût été naturel qu'un membre du clergé lui fût donné pour successeur. Mais M. de Boismont n'était pas de ceux qui s'imposent dès qu'ils prennent la peine de se montrer et qu'on ne saurait faire attendre. Nous devons même nous féliciter qu'il ait échoué, car s'il eût fait entendre alors, comme il y a lieu de le croire, le discours qu'il prononça l'année suivante devant l'Académie, pour louer le prestige des tableaux d'imagination dans la chaire chrétienne, il eût manqué, non-seulement à la vérité, mais au respect dû à un saint évêque, qui avait parlé jadis dans un sens bien différent. D'un autre côté, Trublet paraissait un peu ridicule ; l'épigramme célèbre de Voltaire le prouve assez. D'Alembert, qui était très soutenu, fut élu malgré la dissonance de son nom et de son rôle avec le nom et le rôle de Surian.

Du reste, il observa à peu près les convenances dans le discours qu'il lut à la séance tenue pour sa réception, le 19 décembre 1754. Le philosophe se montre dans la notice qu'il a consacrée à Surian comme historien de l'Académie, et on l'a vu par l'un des extraits que nous en avons donnés. Il se retrouve aussi dans l'éloge public : Il lui eût été trop pénible d'abdiquer absolument en cette circonstance solennelle. Aussi, parmi les louanges qu'il accorde à son prédécesseur, y en a-t-il d'équivoques. On devine, par exemple, ce que l'encyclopédiste devait entendre par « l'attachement éclairé « pour la religion. » Il proclama que c'est ce qui honore le plus la mémoire de l'Evêque de Vence : « Il savait, dit-il, que l'erreur ne « résiste que trop à l'épreuve des remèdes violents ; que la modé-« ration, la douceur et le temps détruisent tout, excepté la vérité. « Il fut surtout bien éloigné de ce zèle aveugle et barbare qui « cherche l'impiété où elle n'est pas, et qui, moins ami de la re-« ligion qu'ennemi des sciences et des lettres, outrage et noircit les « hommes irréprochables dans leur conduite et dans leurs écrits. » Nous soupçonnons fort que d'Alembert n'eût pas espéré de Surian plus que d'un autre un brevet d'orthodoxie, mais il est si commode

(1) Lettres inédites de Piron à l'abbé Dumay, publiées par M. Clément-Janin.

de louer la mansuétude en affirmant sans preuve qu'elle n'aurait jamais voulu frapper! En vérité, cette vertu de l'Evêque de Vence se trouvait là fort à propos! Le récipiendaire caractérise du moins fortement le génie oratoire du prédicateur. L'éloquence à ses yeux n'exige aucun art, car il n'y en a point pour sentir, et l'éloquence n'est que le talent d'imprimer avec force dans les âmes, les sentiments dont on est profondément pénétré. Ce n'est point à engendrer des beautés, mais à faire éviter les fautes que les grands maîtres ont destiné les règles. L'art ne fait pour le génie que ce qu'il fait pour les métaux ; il n'ajoute rien à leur substance ; il les dégage de ce qu'ils ont d'étranger et découvre l'ouvrage de la nature. De tous les styles, le style simple convient seul à la chaire, car le goût des ornements frivoles outragerait la majesté du sujet. Le sublime doit toujours être dans la pensée, et la simplicité dans l'expression, d'Alembert fait à l'éloquence de son prédécesseur l'application de cette théorie, et il lui fait l'honneur d'y voir son idéal réalisé ; il la dit « touchante et sans art, comme la religion et la vérité. »

Mais la réponse de Gresset est bien autrement forte. Ç'a été un étonnement pour nous, en la lisant, d'y sentir l'accent d'une aussi énergique conviction, d'être ému par l'auteur de *Vert-Vert* que nous aurions cru assez peu préparé à son sujet. Il y entre au contraire avec franchise et résolution. Il remercie le nouvel académicien d'avoir parlé dignement « de l'illustre prélat », mais nos regrets sont trop profonds, dit-il, pour que nous n'arrêtions pas encore un moment nos regards sur cette tombe à peine fermée. C'est à peine s'il souhaite la bienvenue à d'Alembert en quelques mots d'une froideur marquée : il ne songe qu'à dire ce qu'il pense de Surian, et, à ce propos, qu'à exhaler ses plaintes contre les corrupteurs de l'éloquence sacrée. M. de Boismont eût assurément passé un mauvais quart-d'heure à l'Académie si Gresset s'en fût trouvé le Directeur au jour de son installation. Nous avons, dans les pages précédentes, cité deux fois cette remarquable harangue : en voici maintenant toute la substance, Gresset dit très haut que la chaire chrétienne s'égare, il salue en celui qui vient de disparaître le dernier représentant des saines traditions, et il appelle de toutes ses forces le grand homme destiné à les restaurer, mais qui ne devait point venir : « Quelle perte l'éloquence vient de faire, s'écrie-« t-il, et quel génie lumineux viendra dissiper les profondes « ténèbres qui la couvrent ! Notre siècle n'a que trop de ces esprits

« médiocres, de ces talents subalternes qui, se croyant sublimes, « ne peuvent manquer de se trouver éloquents et d'être pris pour « tels par le vulgaire de tous les rangs. Dans toutes les tribunes, « on n'a que trop à essuyer, ou de cette froide éloquence qui n'est « qu'une stérile abondance de mots, un vain étalage de raisonne- « ments sans principes et sans objet, un chaos d'idées et de senti- « ments sans force et sans chaleur, ou de cette éloquence ridicule « qui n'est que le langage faible du bel esprit, le jargon fastidieux « de l'antithèse, et la manie puérile de mettre tout en épigrammes. « Pour assurer à notre siècle une suite nombreuse de pareils dé- « clamateurs, il faut deux qualités qui malheureusement ne sont « pas prêtes à manquer, la merveilleuse facilité de parler longtemps « sans avoir rien à dire, et la confiance intrépide qui accompagne « toujours les talents médiocres et les beaux esprits sans génie. « Qui nous rendra l'éloquence de la chaire, ce talent si rare, si « difficile et si souvent usurpé, le premier de tous par la nécessité, « la grandeur et la supériorité de son objet ? Qui nous rappellera « ces orateurs puissants, ces modérateurs de l'esprit humain, ces « maîtres des passions, ces ministres vraiment dignes d'annoncer « aux hommes la vérité éternelle, l'unique vérité devant qui la « terre doit rester en silence avec ses maîtres et ses sages ? »

L'Evêque de Vence lui apparaît comme le représentant d'un autre âge : « Qui ranimera les cendres de l'orateur illustre que nous « regrettons aujourd'hui, *le dernier qui nous restait du siècle de* « *l'éloquence véritable*, et dont les talents avaient balancé quelque- « fois les succès de Massillon ? Il avait, comme lui, recueilli dans « cette compagnie l'héritage et la place de Bossuet et de Fléchier. « Nous voyons nos pertes, nous les pleurons, et nos larmes sont « d'autant plus justes que les dédommagements sont devenus plus « rares, et que l'éloquence sacrée attend encore ici un restaurateur. » Cependant le récipiendaire avait besoin d'une leçon. Il avait dit : « L'éloquence de l'orateur qui est aujourd'hui l'objet de nos regrets « fut touchante et sans art, comme la religion et la vérité. » Puis il avait semblé, avec assez peu de logique, le considérer comme un imitateur de Massillon, dont le défaut est précisément d'avoir trop donné à l'art. Mais surtout il avait oublié, comme un incrédule qu'il était, de signaler un élément essentiel de l'éloquence sacrée, la sainteté de la vie. Gresset ne s'arrête pas à la première idée ; il se contente de rappeler que Surian n'était point un imitateur, mais

avait lui-même les siens. Ce qu'il ne veut pas omettre, c'est d'avertir le philosophe de ce qui lui manque pour tracer les règles de l'esthétique sacrée. Sans doute « on ne doit, dit-il, la grande éloquence « qu'aux dons lumineux, à l'impulsion rapide de la nature, et non « au pesant secours des règles ni au pédantisme des préceptes : le « génie ne s'apprend ni ne se copie, mais à cette vérité j'en dois « ajouter une plus essentielle encore, et que la mémoire de « M. l'Evêque de Vence rappelle naturellement pour sa gloire et « pour l'instruction de ses imitateurs : les dons de la nature, à « quelque degré de perfection qu'on les suppose, ne sont pas suffi- « sants; le génie lui-même n'est point encore assez pour un ministre « de la parole sainte. Il n'a rien, il n'arrive à rien s'il ne joint au « génie l'autorité de l'exemple et l'éloquence des mœurs. On n'ins- « pire point ce qu'on ne sent pas vivement; il faut être convaincu « pour convaincre, et agir pour persuader. Avec toute l'élévation « des idées, toutes les grâces de l'expression et toute la force du « sentiment, on est bien faible contre les passions d'autrui quand « on est soupçonné de les partager, quand on n'est animé que par « la vanité, le désir de plaire et la profane ambition. » Dans sa péroraison, l'orateur académique écrit encore : « L'éloge des morts « ne serait pas plus utile que la critique des vivants, s'il n'était une « leçon pour ceux qui restent. Souvenons-nous donc, en regardant « ce tombeau, que les lettres et les talents n'ont de réelle et durable « gloire que quand la raison et la religion y sont unies. A la voix « de ces cendres encore éloquentes, qu'une noble émulation s'en- « flamme dans tous ceux qui osent se destiner à l'éloquence. »

Gresset était, en temps ordinaire, assez étranger aux idées qu'il développa si courageusement ce jour-là. Sa parole n'en a que plus de portée : sachons lui gré surtout d'avoir affirmé que le prédicateur a besoin d'être pieux. L'onction qui fut toujours le principal attrait de l'éloquence de Surian coulait de cette source divine de la charité, et la charité était l'âme de sa piété. Pendant sa longue administration, il apaisa toutes les querelles religieuses ou particulières dans son diocèse, que l'on citait comme un de ceux où l'enviable concorde n'était plus troublée. Il ne souffrait pas qu'on y discutât violemment sur les matières théologiques, alors l'objet d'une guerre de paroles si animée; il ne détestait pas moins les procès, qui font naître et entretiennent, quelquefois pendant plusieurs générations et souvent sans cause raisonnable, les plus vives animosités. Aussi ne les

connut-il jamais, et, comme il était Seigneur de Vence en même temps qu'Evêque, s'appliquait-il à les prévenir par l'usage le plus modéré de ses prérogatives. Sans abandonner les droits de son Eglise, héritage qu'il voulait transmettre intact à ses successeurs et qu'il se serait fait un crime de négliger, il ne froissait personne et, quand il mourut, il ne se connaissait pas un ennemi. Son commerce était sûr et sa conversation charmante; il attirait à lui tous ceux qui l'approchaient. Sa douceur n'était pas exempte d'une sorte de mélancolie naturelle, mais il comprit que ce léger nuage, répandu d'ailleurs par l'expérience sur bien des fronts, serait un ennui pour les autres s'il était sans danger pour lui-même. C'est pourquoi il ne s'en laissa pas envelopper, et nul n'en soupçonna rien si ce n'est ses intimes: il montrait partout une affabilité joyeuse, et la plus extrême vieillesse n'eut chez lui rien de morose.

C'est là ce qui fait ressortir les vertus, apprécier les bienfaits, vivre le souvenir. L'Evêque de Vence ne fut pas oublié de son peuple. L'abbé de Grasse, vicaire-général de Beauvais, fut nommé Evêque de Vence en même temps que l'Abbaye de Saint Vincent du Luc était donnée par Louis XV à l'abbé de Ris, vicaire-général de Laon, en septembre 1754. Le 23 mars de l'année suivante, dimanche des Rameaux. M. de Grasse fut sacré dans la chapelle du Séminaire de Saint-Sulpice par le prélat dont-il avait été le collaborateur, assisté des Evêques de Soissons et de Bazas. Le lendemain 24, pendant la messe royale, il prêta serment de fidélité. Mais il ne devait faire que passer sur le siége de Surian. Il fut remplacé par M. Moreau, prédicateur distingué, qui prononça, en 1760, l'oraison funèbre du couple royal d'Espagne, et, en 1761, celle du Duc de Bourgogne. Ce prélat paraît avoir été assez souvent éloigné de son diocèse. Comment ces fugitives apparitions auraient-elles pu, je ne dis pas effacer, mais diminuer le souvenir de trente ans de dévouement? M. de Lorry (1), plus tard évêque de Tarbes, qui remplaça bientôt M. Moreau, était installé depuis très peu de temps quand il se préoccupa de répondre aux désirs de ses diocésains, jaloux de témoigner publiquement de leur reconnaissance envers le bienfaiteur du pays: « Les habitants de Vence ne savaient de quelle « manière ils pourraient exprimer leurs sentiments pour un « père si chéri. Tous les moyens leur paraissaient faibles et impuis-

(1) Au moment de la mort de Surian, M. de Lorry était vicaire-général d'Orléans et abbé de St-Martin des Aires, au Diocèse de Troyes.

« sants. L'éloquence muette, mais sincère et touchante, de l'affec-
« tion, et les larmes des malheureux qu'ils essuient tous les jours
« par ses libéralités, l'honoraient assez à leurs yeux et dans leur
« cœur, mais cet hommage, le plus pur et le moins suspect de flat-
« terie, n'a pu suffire à leur délicatesse. » En présence de M. de Lorry et de la ville entière, on plaça sur la porte principale de l'hôpital, l'inscription suivante

A LA MÉMOIRE
DE
MESSIRE JEAN-BAPTISTE SURIAN
CONSEILLER DU ROI EN SES CONSEILS, ÉVÊQUE ET SEIGNEUR
DE VENCE,
L'UN DES QUARANTE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Les talents et les vertus firent de ce Prélat l'un des ornements de l'Eglise de France, la gloire et l'honneur de ce Diocèse
Les Recteurs de cet Hôpital, [illegible] universel, lui ont dressé ce monument
sous l'épiscopat de M. de Lorry.
L'An 1765 (1).

L'Hôpital et l'Hôtel-de-Ville conservent encore chacun un beau portrait de Surian, légué par la piété des générations précédentes.(2) L'abbé Papon, qui voyageait en Provence en 1780, remarquait près de Saint-Chamas un pont appelé *Pont Surian* par les gens du pays (3) Pendant la Révolution, on rencontre un souvenir touchant, qui atteste plutôt encore le culte de la sainteté que l'admiration pour une grande mémoire. L'abbé Abou, prêtre assermenté, ne pouvait imposer le respect aux pillards qui dévastaient la cathédrale. Cependant il pleurait à chaudes larmes, et ce qu'il réussit à retirer des mains des émeutiers, ce fut, ô pouvoir d'un nom vénéré, ce qui restait de Surian, son dais et ses ornements épiscopaux ! (4).

« Surian, dit M. Walckenaër, fut l'un des meilleurs évêques de ce temps-là. » Un de ses contemporains lui a fait une heureuse

(1) Inscription reproduite par Guérin
(2) M. le Curé de Vence a le projet, auquel nous applaudissons, de faire reproduire par la photographie les traits de l'illustre Evêque et les répandre en souvenir
(3) Voyage littéraire en Provence, par Papon, oratorien, page 138.
(4) *La Provence artistique et littéraire* Article de M. F. Bérard, sur Vence.

application d'un trait de Montesquieu : « Comme il est toujours « plus aisé de suivre sa force que de l'arrêter, peut-être, dans la « classe des hommes supérieurs, est-il plus facile de trouver des « gens extrêmement vertueux que des gens extrêmement sages. » — C'est le mot de l'Ecriture : « *Non plus sapere quàm oportet sapere, « sed sapere ad sobrietatem.* » Que l'Evêque de Vence soit donc un sage, mais un sage chrétien. Il a désiré que la renommée de son éloquence disparût et il a travaillé lui-même à l'anéantir. Si en effet, elle n'était pas destinée à traverser les âges et si elle ne doit pas revivre, que du moins ses exemples nous instruisent et prêchent la vertu. A mesure que le monde poursuit sa route et s'éloigne des siècles passés, il lui devient plus difficile, en se retournant pour voir ce qu'il a laissé derrière lui, d'apercevoir autre chose que les plus hauts sommets ; les collines s'abaissent à l'horizon, leur relief s'efface et elles se confondent avec la plaine. A mesure que l'héritage de chaque génération vient s'ajouter aux autres et rendre la marche plus pesante, l'humanité pressée rejette diverses parties de son fardeau afin d'aller plus vite. Voilà pourquoi tant d'œuvres remarquables sont oubliées. L'intelligence humaine ne peut plus suffire ; elle est trop étroite pour tout ce qu'il lui faudrait contenir, et notre admiration est limitée comme notre science. Mais l'âme humaine n'est pas près d'avoir trop de vertus à connaître ; elle n'est pas près d'être contrainte à oublier, grâce à leur multitude, les beaux exemples qui lui sont donnés.

En suivant la carrière de Surian, on est infailliblement amené à remarquer les analogies extraordinaires et constantes qu'elle offre avec celle de Massillon. La ressemblance est telle qu'on n'en saurait guère trouver de pareille dans l'histoire entre deux hommes remarquables, surtout si on les prend, comme ici, dans une même génération. Ils portent tous les deux le nom de Jean-Baptiste ; ils sont tous les deux enfants de la Provence, et se donnent tous les deux à Dieu quand c'est à peine s'ils sont nés à la vie. Ils entrent dans la même congrégation ; ils y suivent la même voie, celle de l'enseignement, et y remplissent les mêmes fonctions en commençant par les plus humbles pour finir par les plus élevées. Massillon a trente ans quand il aborde la chaire ; c'est à cet âge aussi que Surian s'y essaie. Massillon prêche à Vienne, à Lyon, à Montpellier, avant qu'on le produise dans les églises de Paris ; Surian prêche à Caen, à Soissons, à Montpellier, à Aix, puis il est appelé à Paris. Massillon

fait un séjour de vingt ans à la résidence de la rue Saint-Honoré, Surian y reste aussi pendant vingt ans. Le ministère du premier est alors consacré presque exclusivement à la capitale; le second n'en sort pas davantage. Dans la liste des Carêmes et des Avents du premier, on trouve la collégiale de St-Honoré, les Quinze-vingts, les Prémontrés, les Enfants-Rouges, St-Jacques de la Boucherie, St-Germain l'Auxerrois, St-Eustache, Notre-Dame; le second a également paru dans les chaires de toutes ces églises. En 1715, au temps de sa plus grande renommée, Massillon s'éloigne par exception pour prêcher devant la Cour de Lorraine; Surian, dans les mêmes conditions, passe à Nancy le Carême de 1725. Ils ont prêché l'un et l'autre à la Cour quatre grandes stations; ils ont eu l'un et l'autre leur *Petit Carême*, qui, pour l'un et pour l'autre, a été un triomphe. Ils ont été ensemble recherchés pour les charmes de leur commerce et leur incomparable aménité; ils ont ensemble refusé de se séparer de l'Eglise universelle dans les affaires du Jansénisme, et cultivé ensemble les illustres amitiés des cardinaux de Rohan, de Bissy, Fleury et de Mme de Ventadour. Quand l'Evêque de Clermont quitta Paris, il devait, selon la volonté de Soanen qui les lui avait remis en partant pour Senez, transmettre au plus illustre des Oratoriens, à celui que semblerait attendre l'Épiscopat, deux écrans précieux par le travail : ce fut au futur Evêque de Vence que Massillon les offrit; c'était une sorte de cadeau symbolique. (1) Où ces ces deux noms ne sont-ils pas unis? Ils ont rencontré une égale mauvaise volonté chez quelques-uns de ceux qui auraient dû les comprendre, mais ils ont été nommés évêques avec une égale justice, et élus membres de l'Académie Française avec un égal applaudissement. Ils ont observé une semblable conduite en pratiquant dans toute sa rigueur le devoir de la résidence épiscopale, et obtenu un semblable succès par des moyens semblables dans l'œuvre ardue de la pacification de leurs diocèses. Ils se sont rencontrés encore par leur manière de comprendre l'aumône, car la paresse mère des vices leur répugnait chez le pauvre; rencontrés aussi dans leurs dernières volontés, car l'hôpital de Clermont a été l'héritier universel de Massillon comme celui de Vence l'héritier de Surian.

(1) Eloge du P. Dulérin, prononcé à la séance publique de la Société des Sciences, Arts et Belles-Lettres de la ville d'Auxerre, par le secrétaire perpétuel, M. Marie de St-Georges. Mais n'est-ce pas une légende oratorienne? Soanen devint évêque en 1695. A cette époque, Massillon n'était guère connu. La première partie au moins de l'anecdote semble difficile à admettre.

Ils se sont rencontrés enfin dans l'humilité par un oubli d'eux-mêmes d'autant plus admirable que, loin de l'attendre d'eux, les meilleurs chrétiens auraient plutôt été disposés à les en blâmer : l'un a ordonné qu'on ne publiât pas ses ses œuvres, et il a fallu lui désobéir ; l'autre a cherché à faire disparaître la plupart de ses écrits, et a réussi jusqu'à présent.

Cependant la fortune de leurs noms a été très différente : la gloire de Massillon a grandi ; celle de Surian s'est éclipsée. L'illustre Evêque de Clermont disait à ses auditeurs : « Nous vous montrons le glaive « terrible du Seigneur suspendu sur votre tête et prêt à tomber sur « vous ; et, loin de frémir sur les suites de votre destinée « et de prendre des mesures pour vous dérober au glaive « qui vous menace, vous vous amusez à examiner s'il brille « et s'il a de l'éclat, vous cherchez dans les terreurs mêmes « de la prédication les beautés puériles d'une vaine élo- « quence (1). » C'est presque à sa confusion qu'il constatait cette vérité, et il avait raison. L'art infini qu'il déployait dans ses sermons séduisait toujours les esprits, mais parfois au détriment des émotions du cœur. Ce qui était vrai alors n'a pas cessé de l'être depuis qu'on le lit au lieu de l'entendre. Voltaire a écrit : « Massillon s'étudia à être aussi élégant en prose que Racine l'était « en vers. (2) » Il cite une flagrante imitation du poète par l'orateur, et déclare qu'il pourrait multiplier vingt fois la preuve. Eh bien ! cette recherche de l'art diminue l'homme de Dieu. Les épées merveilleusement travaillées sont faites pour rehausser l'élégance d'un officier dans les fêtes pacifiques, pour briller aux feux du soleil dans les parades, à la tête des bataillons : elles ne sont pas destinées aux combats. Quand il va marcher à l'ennemi, c'est la poignée sans ornements d'une arme solide que le soldat préfère serrer de sa main frémissante, et c'est avec elle qu'il frappe les grands coups. Il ne convient pas qu'une épée soit trop délicate ni trop ouvragée : il ne convient pas non plus que la parole de Dieu, cet autre glaive, emprunte trop d'éclat aux ressources de l'esprit, car elle s'émousse d'autant plus qu'elle se pare davantage, et c'est à la parure que l'on songe ; elle ne fera pas beaucoup de profondes blessures.

A ce point de vue, Surian oublié est plus grand que Massillon

(1) Sermon sur *la Parole de Dieu ;* dernière partie.
(2) Voltaire. *Correspondance générale.* Lettre au Duc de la Vallière (1761).

glorieux. Il eut la simplicité et l'onction, admirables dons de l'intelligence et du cœur. S'ils n'ont pas suffi pour donner à son nom l'immortalité parmi les hommes, ils ont sans doute valu à son âme, par les œuvres auxquelles elle les a employés, l'éternité des récompenses célestes, et il ne faut pas le plaindre d'avoir obtenu seulement l'unique bonheur qu'il ait jugé digne d'être souhaité.

NOTE I

Nous empruntons aux Registres de l'Oratoire (n° 584) les listes des prédicateurs de la Congrégation pour les stations de trois années successives, à titre de comparaison au palme de Pestel. Nous nous bornons absolument au diocèse de Paris, et on verra combien Paris tenait à ceux qu'il avait une fois adoptés.

CARÊME 1710

Maison de Paris. . ..	Jean Joh. Moore
St-Germain l'Auxerrois	J. Bapt. Massillon
St-Benoît	J.-Bapt. Surian
St-André...	Fr. de Monteul.
St-Honoré	J. de la Boissière
Ste-Opportune	Jacques Davazé
Carmélites..... ..	Julien Prévot.
Enfants-Rouges .	Pompone Gilbert
St-Leu..... ..	Anceaume.

AVENT 1710

Enfants-Rouges. . .	J.-B. Massillon.
St-Germain l'Auxerrois	J. B. Surian.
Les Théatins	J. Maure
St-André	Fr. de Monteul
St-Honoré..... .	Gilbert Bérard.
St Jean de Grève.. ..	J. de la Boissière
St-Méderic . .	Pierre Beauclair.
St-Benoît	Pierre Anceaume
Nouvelles catholiques.	François Chassain
Maison de Paris. .. .	André Goyet.

CARÊME 1711

Notre-Dame	J. B. Massillon
St-Séverin . .	J.-B. Surian
St-Barthélemy	J. J. Maure
St-André.	G. Bérard
St-Benoît....	J. de la Boissière.
St-Avoye..... . .	S. Gilbert.
St-Jacques de l'Hôpital	Fr. de Monteul.
St-Honoré....	J. Davazé.
St-Germain l'Auxerrois	P. Beauclair.
St-Merry	Fr. Chassain.
Hôpital St-Marceau..	Clément Abbette
La Charité.....	Joseph Moret.
Maison de Paris	Jean Ch. Portail

AVENT 1711

St-Roch.	J.-B. Massillon
Enfants-Rouges...	J.-B. Surian.
Petit St-Antoine.....	J. J. Maure.
Prémontrés.....	J. de la Boissière.
St-Benoît.....	J. Davazé.
Maison de Paris.....	Robert Constantin

CARÊME 1712	
St-Gervais.....	J.-B. Massillon.
La Ste-Chapelle.....	J.-J. Maure.
St-Jacq. de la Bouch.	J.-B. Surian.
St-Sauveur.....	J. de la Boissière.
St-Benoît.....	G. Bérard.
St-Séverin.....	Jean Ch. Portail.
St-Honoré.....	Fr. de Monteul.
St-André des Arts....	J. Davazé.
St-Louis en l'Ile.....	P. Beauclair.
Maison de Paris.....	R. Constantin

AVENT 1712	
St-Honoré.....	J.-B. Surian.
Filles St-Thomas.....	J.-J. Maure.
La Charité.....	J. de la Boissière.
St-Etienne-du-Mont..	G. Bérard.
Prémontrés.....	J. Ch. Portail.
St-Eustache.....	J. Davazé.
St-Séverin.....	R. Constantin.
St-Sauveur (au Marais)	Joseph Morel.
Maison de Paris.....	Fr. de Monteul.

NOTE II

La citation que nous faisons de Pestel nous a été fournie par le P. Adry. Le Bibliothécaire de l'Oratoire, l'un des successeurs du P. Jacques Lelong, mettait un peu de tout dans les grands registres qui sont conservés aux Archives Nationales, sous le titre d'*Annales*. Il y recueillait en particulier, avec un soin jaloux, et une joie légitime, tout ce qui était à l'honneur de ses frères. A l'avant-dernière feuille du manuscrit MM. 624. (*Annales depuis 1711 jusqu'en 1792*), qui contient les biographies des Supérieurs Généraux de l'Oratoire et le *Parnassus Oratorianus*, c'est-à-dire le catalogue des poètes latins de la Congrégation, il a transcrit les vers de Pestel, dont l'œuvre est intitulée : *Ecclesiastes, seu Concionatorum catalogus*. En vérifiant la citation, nous nous sommes aperçu qu'Adry s'était d'abord trompé de date, car il a indiqué 1711 au lieu de 1714, et la rectification a sa valeur en ce qui concerne le P. Surian, car on pouvait s'étonner que, de 1708 à 1711, sa renommée eût grandi à ce point. Ensuite, le P. Adry a omis deux vers consacrés à des orateurs dont il nous semblait que Pestel n'avait pu oublier le mérite. Voici ces vers :

« Montelius, David Davazœusque Morelque
« Malinghenque micant : lucet Bauclœrus et ardet, »

« De Monteul, David, Davazé, Morel et Malinghen brillent dans « la chaire : l'éloquence de Beauclair est une flamme qui luit et « échauffe tout à la fois. » Il faut cependant noter que, dans les listes du dix-huitième siècle, nous n'avons rencontré nulle part le

nom du P. Malinghen, ni pour les stations à Paris, ni pour celles de la province.

NOTE III

Nous avons à tort indiqué Notre-Dame et Saint-Eustache comme les églises où le P. Surian avait prêché le Carême et l'Avent en 1713. Nous transcrivons ici la liste complète des stations qu'il a données depuis cette époque jusqu'à sa nomination à l'Evêché de Vence.

CARÊMES	AVENTS
1713 Saint-Honoré.	1713. Notre-Dame de Soissons.
1714. Saint-Roch.	1714. Ste-Croix de la Bretonnerie.
1715. Notre-Dame	1715. Nouvelles Catholiques.
1716. Saint-Louis en l'Isle	1716. Quinze-Vingts.
1717. St-Germain-l'Auxerrois.	1717. Louvre (devant le Roi).
1718. Quinze-Vingts.	1718. —
1719. Louvre (devant le Roi).	1719. —
1720. Notre-Dame.	1720. —
1721 Saint-Paul.	1721 —
1722. St-Nicolas-des-Champs.	1722. St-Jacques de l'Hôpital.

CARÊMES	AVENTS
1723. Saint-Roch.	1723. Quinze-Vingts.
1724. Notre-Dame.	1724. Versailles (devant le Roi).
1725. Nancy (Cour de Lorraine).	1725. Saint-Honoré.
1726. Quinze-Vingts.	1726. —
1727. Versailles (devant le Roi).	1727. —
1728. Saint-Roch.	

Ainsi, pendant vingt années que Surian a passées à Paris, depuis le Carême de 1708 jusqu'en juin 1728, époque de son sacre, nous savons qu'il a prêché, en dehors des sermons isolés trente-quatre stations, dont quatre devant la Cour, trois à Notre-Dame, trois à Saint-Roch, deux à Saint-Germain l'Auxerrois, cinq aux Quinze-Vingts, trois à Saint-Honoré, une dans chacune des autres églises de Paris que nous avons indiquées, deux enfin hors de Paris, à Soissons, où il avait déjà été envoyé deux fois pendant son séjour à Caen et à Nancy. Il est probable d'ailleurs que ce chiffre de trente-quatre

stations n'est pas exact, car le P. Galipaud, secrétaire de la Congrégation depuis 1717 jusqu'en 1723, était loin d'apporter dans son travail la même exactitude que le P. de Monteul, son prédécesseur. Les Peres du nouvel Oratoire ont conservé des listes que nous avons pu consulter, grâce à une très obligeante communication du P. Ingold, et elles nous ont servi à combler, pour les stations de Paris, plusieurs lacunes laissées par le P Galipaud Mais diverses stations, comme les Avents de 1719 et de 1721 manquent également dans les listes imprimées et dans les registres manuscrits C'est pourquoi nous pensons que le P. Surian a dû prêcher en tout trente-six ou trente-sept stations, en vingt ans, ce qui est le témoignage d'une ardeur infatigable.

NOTE IV

Nous avons perdu les traces des deux de Broglia et du second Surian. Le 18 octobre 1706, [illegible] Jean Baptiste de Broglia désigné pour aller résider à Hyeres, mais il n'est déjà plus question des deux autres, et, à partir de ce moment, il disparait lui-même des Registres Disons à ce propos qu'une affirmation de M. le Marquis de Jessé Chamevo, petit neveu de l'Evêque de Vence, a dissipé les doutes exprimés au commencement de cette biographie sur les liens de la famille actuelle de Broglie avec Madeleine de Broglia. La mère de Surian serait la grand'tante des représentants actuels de cette noble maison

L'ÉPISCOPAT PROVENÇAL AU XVIIIme SIÈCLE

NOTICE

SUR

MGR JEAN-BAPTISTE DE SURIAN

ÉVÊQUE DE VENCE

(1727-1754)

PAR LE R. PÈRE DOM THÉOPHILE BÉRENGIER

MARSEILLE
IMPRIMERIE MARSEILLAISE
Rue Sainte, 39
—
1895

L'ÉPISCOPAT PROVENÇAL AU XVIIIme SIÈCLE

NOTICE

SUR

MGR JEAN-BAPTISTE DE SURIAN

ÉVÊQUE DE VENCE

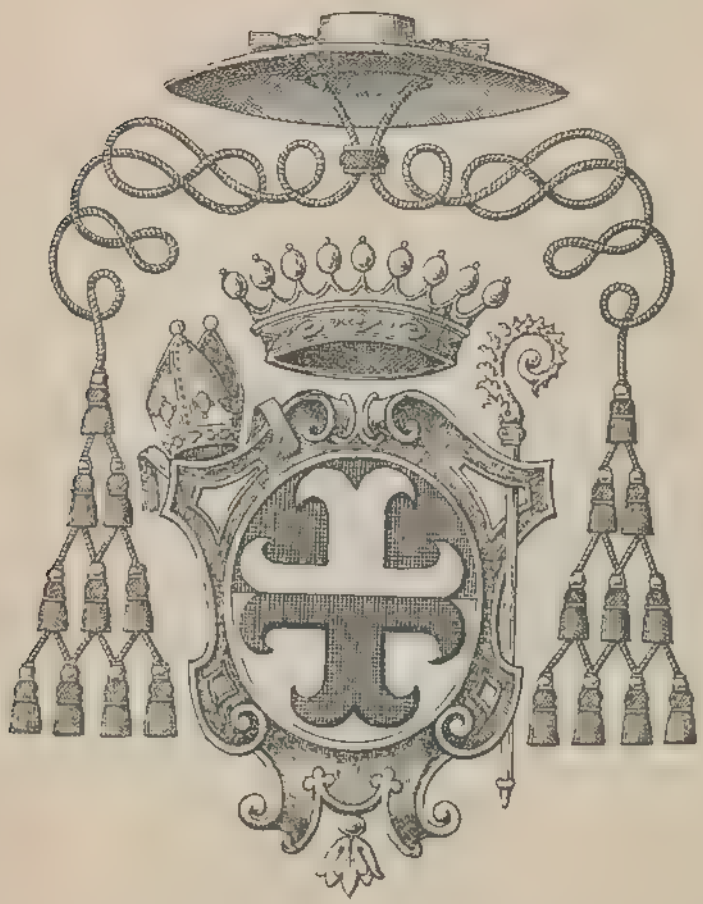
(1727-1754)

PAR LE R. PÈRE DOM THÉOPHILE BÉRENGIER

O. S. B.

MARSEILLE
IMPRIMERIE MARSEILLAISE
Rue Sainte, 39

1894



Armoiries de Mgr Jean-Baptiste de Surian

A M. Octave de SURIAN

Agent de change

C'est à un Surian *que je dois dédier cette biographie, non seulement parce qu'il porte très dignement, à Marseille, le nom de l'illustre* Evêque de Vence, *qui est une des gloires de notre pays, mais aussi parce qu'il reproduit parmi nous cet amour de la famille chrétienne et de la terre provençale qui caractérisait ses ancêtres.*

J'ajouterai qu'un moine de Saint-Victor, François de Surian, *pourvu du très riche prieuré des Saints Nérée et Aquilée, après avoir protesté très énergiquement contre la sécularisation de l'antique abbaye marseillaise, renonça à ce grand bénéfice et alla s'enfermer à la Trappe où il mourut très saintement, laissant à sa pieuse famille ce bel exemple de renoncement monastique.*

Dom Th. BÉRENGIER, o. s. b.

NOTICE

SUR

Mgr Jean-Baptiste DE SURIAN

ÉVÊQUE DE VENCE

1727-1754

Il manquerait, croyons-nous, un fleuron à la couronne épiscopale que nous avons essayé de former autour de Mgr de Belsunce, si nous ne parlions pas du doux et éloquent évêque de Vence, qui fut l'émule de Massillon dans la chaire chrétienne. Quoique d'un caractère tout différent de l'illustre évêque de Marseille, Surian se montra aussi ferme que lui dans la défense de la vérité catholique, malgré les nombreuses relations et amitiés qu'il conserva dans le parti opposé où se trouvaient plusieurs de ses anciens collègues de l'Oratoire.

I

Il appartenait à une ancienne et noble famille, dont les nombreux représentants en Italie et en Provence pré-

tendaient, dit l'abbé Rosne[1], avoir suivi Godefroy de Bouillon à la première croisade et même en avoir rapporté leur nom actuel ; en effet, au Moyen Age, le mot Surian ou *Syrianus* se rapporte à un homme venant de Syrie. Cette famille était depuis longtemps partagée en deux branches : l'une française et l'autre italienne. Nous laisserons de côté celle d'Italie, qui a pourtant produit des hommes distingués[2], pour nous occuper uniquement de celle de France.

Elle s'était implantée surtout à Marseille, à Arles et dans la jolie petite ville de Saint-Chamas, située sur l'étang de Berre. A Marseille, on trouve, dès l'année 1187, Jacques Surian qui figurait comme témoin dans un des actes les plus anciens des Frères hospitaliers du Saint-Esprit, dont la confrérie remonte au commencement du XIIe siècle ; au XVIe siècle, un Surian était gouverneur de la ville de Sedan. Il reçut du fameux Blaise de Montluc, qui paraît en avoir fait grand cas, la curieuse lettre que l'on va lire :

« Monsieur de Surian, je ne sçay si vous estes mort ou vif ou si je suis du tout mort à vostre souvenance. J'ay chargé de ce mot le sieur Baisly, mon Enseigne, afin que

[1] *Surian, prêtre de l'Oratoire, évêque de Vence, de l'Académie française.* Nous ferons de fréquents emprunts à cette biographie si intéressante, et avec d'autant plus de liberté que nous avons, dans le temps, cédé à l'auteur la plupart des renseignements locaux qui lui ont permis de la donner au public et que l'on nous offrait pour écrire une notice sur Mgr de Surian dans notre galerie de l'*Episcopat provençal au XVIIIe siècle*. C'est alors que nous nous sommes réservé de parler, un jour, plus spécialement de l'épiscopat de cet éloquent pontife, en laissant à M. Rosne tout ce qui concernait l'art de bien dire chez l'illustre Oratorien.

[2] Entre autres, Jean Suriano et Michel Suriano, tous deux ambassadeurs de la puissante République de Venise.

s'il peut trouver le moyen de vous le faire tenir, je puisse, à son retour, avoir ce bien d'entendre de vos nouvelles et s'il est vray que vous m'ayés du tout oublié. Pour mon regard, je vous assure que si je continue en la mesme volonté que j'ay toujours eue à vostre endroit, je demeureray pour jamais vostre vray frère et plus fidèle ami.

« (*Signé*) DE MONTLUC[1]. »

Suit une lettre fort amicale du roi François II à son cher et bien-aimé Claude de Surian, où il dit en propres termes : « A ces causes, aïant pleine confiance en vostre personne, à vostre suffisance et expérience au faict des armes, nous vous avons, par ces présentes, donné et donnons la charge de capitaine de la compagnie de deux cents hommes de guerre à pieds que tenoit le sieur de Leveaucourt, vacante par son trépas, pour icelle commander, mener et exploiter à la guerre selon qu'il vous sera par nous ou nostre lieutenant général ordonné.....

« Donné à Steney, le douze décembre 1559.

« (*Signé*) FRANÇOIS. »

Si nous donnons *in extenso* ces deux pièces, c'est que l'on a fait sur la prétendue bassesse d'extraction des Surian une légende qui manque absolument de fondement[2].

[1] Cette lettre et la suivante sont tirées des archives de la préfecture des Bouches-du-Rhône, serie B, Sénéchaussée de Marseille. Insinuations, reg. 14, f° 29, verso.

[2] Ce sont surtout les Jansénistes grands adversaires de Mgr de Surian, qui, dans leurs *Nouv. ecclésiastiques*, se sont faits les échos de ces bruits injurieux.

Nous ne la rapporterons point ici, parce qu'elle tient plus du roman que de l'histoire.

A Arles, un Surian fut, au XVIe siècle, chanoine de la collégiale de Sainte-Marie-Majeure; en 1559, un autre membre de cette illustre famille, Denys de Surian, fut capitaine de la ville et Trophime de Surian troisième consul d'Arles. Le fils de ce dernier administra longtemps, avec les Suffren et les Cadenet, le canal de Craponne. A Saint-Chamas, quoique dans une situation moins élevée et traités même de *bourgeois*, les parents de notre évêque avaient occupé plusieurs fois le consulat de leur ville natale. Ils possédaient dans son territoire de grandes terres dont la belle propriété *la Suriane* était un des restes et l'un d'eux restaurait le magnifique pont romain qui a pris le nom de *Pont Surian*. C'est dans cette branche et à Saint-Chamas que naquit, le 20 septembre 1670, Jean-Baptiste Surian, dont nous voulons retracer la vie et surtout l'épiscopat.

II

Son père, Joseph Surian, premier consul à Saint-Chamas, possédait de vastes propriétés; mais il avait neuf enfants et cette bénédiction de son mariage avec la pieuse Marguerite de Broglia[1], une véritable femme forte comme la décrit le livre de la Sagesse, ne lui permit pas de donner à chacun de ses enfants une *légitime* bien consi-

[1] Elle appartenait à la branche italienne et provençale de la grande famille de Broglie

dérable[1]. Mais sa vertueuse épouse sut y pourvoir en consacrant sa vie entière à l'éducation de ses nombreux enfants. Elle en fut bien récompensée, puisque quatre de ses fils embrassèrent l'état ecclésiastique. C'étaient Cosme, qui devint chanoine régulier à Lambesc; Balthazard, qui fut prêtre séculier; Jean-Baptiste, le futur évêque de Vence, et Joseph qui entra dans l'Oratoire.

Jean-Baptiste fit ses premières études dans la petite cité des Martigues, assise à l'entrée de l'étang de Berre dont les canaux la divisent en trois îlots d'inégale grandeur, ce qui l'a fait surnommer la Venise de Provence. Bientôt la rare intelligence de l'enfant obligea ses maîtres à déclarer qu'ils n'avaient plus rien à lui apprendre. C'est alors que sa famille résolut de l'envoyer au collège de Juilly dirigé avec beaucoup de succès par les Oratoriens. C'est là que le jeune Surian acheva avec honneur ses études, n'ayant pas encore atteint sa quinzième année.

Il retourna alors dans sa chère Provence, pour s'y retremper dans les affections de la famille, mais avec la secrète et ferme résolution de se donner bientôt au Seigneur dans la congrégation de l'Oratoire. Cependant son père voulait en faire un commerçant et comptait pour la réussite de ce projet sur le concours de son parent Joa-

[1] Il en était tout autrement du chef des Surian à Marseille. Joachim de Surian, échevin de Marseille, avait géré pendant quelque temps le consulat français à Constantinople et sa fortune était immense. Il montrait aussi, dit l'abbé Rosne une charité inépuisable: sa bourse était toujours ouverte aux parents, aux amis, aux pauvres surtout. Cependant il put laisser un million à chacun de ses fils et 137,000 livres à chacune de ses six filles, très honorablement mariées en Provence. L'une d'elles entra même plus tard dans une des meilleures familles du diocèse de Vence, grâce à l'influence et à la renommée de notre prélat

chim de Surian, premier échevin de Marseille et fort riche. « Heureusement, dit le biographe déjà cité, Magdeleine de Broglia pensait tout autrement. C'était une femme de tête et de cœur, qui exerçait un grand ascendant sur son mari. Elle avait toujours suivi attentivement, de loin, les progrès de son fils : sans doute, elle profita de la présence de Jean-Baptiste à Saint-Chamas, pour pénétrer jusqu'au fond de son âme. Soit qu'elle eût tout deviné, et nous sommes bien disposé à l'admettre sans preuve, soit que l'enfant lui eût spontanément révélé l'état de son âme, elle avait déjà conclu pour l'avenir de Jean-Baptiste. La mère et la chrétienne s'accordaient en elle pour n'exposer ni ces talents naissants, ni cette tendre piété à se dessécher dans le négoce. Elle usa donc de toute son autorité pour détourner son mari de l'idée qu'il avait caressée, puis Jean-Baptiste s'ouvrit à lui et cet aveu précipita la décision. Joseph Surian se rendit, mais parce qu'il avait foi dans les lumières supérieures de son épouse, bien plus que pour respecter des aspirations, à son avis peu sûres, du lendemain [1]. » Deux mois plus tard, Jean-Baptiste entrait à l'Oratoire d'Aix [2] pour y faire l'année de l'institution (noviciat), et trois mois s'étaient à peine écoulés qu'il y voyait entrer son cousin Jean de Broglia, en attendant que neuf années plus tard son propre frère Joseph vînt le rejoindre dans sa chère congrégation.

[1] *Surian, prêtre de l'Oratoire*, p. 11.

[2] Voici en quels termes le Registre de l'Oratoire d'Aix mentionne l'arrivée de notre jeune homme : « Jean-Baptiste Surian, de Saint-Chamas, diocèse d'Arles, reçu le 15 octobre 1685, âge de seize ans. »

III

Nous allons suivre maintenant le Père Surian dans toutes les maisons de l'Oratoire où il enseigna, avant de monter dans les grandes chaires de la province et de la capitale. Après son année d'institution à Aix, Jean-Baptiste dut, par ordre du Père de Sainte-Marthe, supérieur général des Oratoriens, se rendre à Marseille, afin de s'y instruire dans les *sciences physiques*, comme l'on disait à cette époque. Il y trouva Massillon qui professait la troisième et contracta, dès lors, avec cet illustre Oratorien, une étroite amitié qui dura toute leur vie, tant ces deux méridionaux, doux et modérés, semblaient faits l'un pour l'autre. Mais Surian eut à subir, dans la maison de Marseille, la direction du trop célèbre Père Marrot, le plus ardent et le plus dangereux des Jansénistes provençaux de cette époque et qui devait bientôt créer, dans la solitude de Notre-Dame des Anges, près d'Aix, la maison de retraite que l'on a appelée avec raison le *Port-Royal de la Provence* [1]. Heureusement l'année suivante, le jeune Oratorien put échapper à ce dangereux supérieur pour étudier la théologie à l'Oratoire d'Arles.

De cette ville il fut envoyé à Pézenas pour y professer la cinquième, puis la quatrième à Toulon (1691). Il y resta cinq années et y professa successivement la troisième, la seconde et la rhétorique. C'est à Toulon, où il était déjà

[1] Voir, dans les *Souvenirs inédits sur la vie de Mgr de Belsunce*, des détails curieux et peu connus sur l'existence et sur la mort de ce chef d'hérétiques. — Marseille, librairie V. Boy.

revêtu de l'ordre sacré du diaconat, qu'on l'appela à la prêtrise en 1695. Mais sa conscience délicate et son humilité le portèrent à demander six mois de délai pour se mieux préparer à la grâce insigne du sacerdoce, qu'il reçut le samedi de la semaine de la Passion. Ce fut ainsi qu'il donna à son jeune frère Joseph, alors professeur de cinquième à l'Oratoire d'Aix, l'exemple de la consécration sacerdotale.

L'année 1696, Surian fut nommé directeur des études au collège de Toulon ; mais, six mois plus tard, ses supérieurs l'envoyaient de nouveau à Marseille pour y professer la rhétorique. C'est alors que, craignant de retomber sous le joug du Père Marrot, supérieur de cet Oratoire et peu soumis, comme le remarque l'abbé Rosne, à l'Eglise, quoiqu'il exigeât qu'on le fût à ses sentiments personnels et entièrement jansénistes, le Père Surian obtint, après de longues négociations, qui durèrent presque toutes les vacances, de professer la même classe à Montbrison. Il s'éloigna donc et pour de longues années de sa chère Provence, comme l'avaient fait avant lui Massillon, son ami de cœur, et l'aimable et éloquent Père Maure, qui était aussi son compatriote.

Surian avait donc, comme la plupart de ses confrères, consacré les meilleures années de sa jeunesse à l'enseignement, qui occupait une si grande place dans la congrégation de l'Oratoire. Il venait d'atteindre sa vingt-septième année et s'était abstenu jusqu'alors de la chaire, car ses études théologiques étaient à peine commencées. Ce fut à la résidence de Notre-Dame des Ardilliers, à Saumur, que le supérieur général l'envoya, en 1697, pour y terminer

son cours de théologie et s'y préparer au saint ministère et surtout à la prédication. Dans cette studieuse retraite, il était déchargé de tout souci extérieur ; il n'avait qu'à songer à son propre avancement dans la science et la vertu ; aussi s'appliqua-t-il uniquement à l'étude et à la prière. Sa rare intelligence, exercée et mûrie par un professorat où il avait parcouru avec une prudente lenteur tous les degrés de l'enseignement des lettres, devait déployer toute la vigueur dont elle était capable. La rapidité de la perception, la sûreté du jugement, la continuité de l'effort, tout se réunissait en lui pour donner à bref degré de grands résultats. Au bout de deux années, le 16 octobre 1699, il fut envoyé à Caen. Les Pères de cette maison étaient destinés à la prédication et c'était là que Surian devait faire ses premières armes [1].

C'était la sage conduite qu'avaient tenue les Pères de l'Oratoire pour Massillon et pour le Père Maure. Surian lui-même avouait qu'il ne connaissait pas assez la sainte Ecriture, les Pères et les grands théologiens, et il s'astreignit durant trois années encore à ne prêcher qu'en Normandie, et encore des sermons isolés, afin que cette initiation graduelle lui laissât le temps de se former plus entièrement et de mûrir tout à fait les fruits de son éloquence.

Ce fut à Caen, en 1702, que J.-B. Surian prêcha, durant l'Avent, sa première station, et il y réussit si heureusement qu'on lui demanda le Carême de l'année suivante. Vint ensuite le tour de Notre-Dame de Soissons (1705), puis de Montpellier (1706), d'Aix (1707), et le Père de la

[1] Rosne, *loco citato.*

Tour, le nouveau général de l'Oratoire, ayant alors entendu parler des succès de bon aloi du jeune Provençal, voulut le voir et déjà, dans sa pensée, le destina aux grandes chaires de la capitale ; aussi fit-il prendre par son conseil la décision d'appeler Surian à Paris.

IV

On était en l'année 1708. Les supérieurs de Surian le chargèrent, pour son coup d'essai dans la capitale, de prêcher les Dominicales du Carême dans la maison de Saint-Honoré. Il y eut un succès si complet, qu'on lui confia immédiatement l'Avent aux Quinze-Vingts. Dès lors, il fut agrégé à l'Oratoire de Paris, qui comptait près de cinquante confrères, parmi lesquels on distinguait Malebranche, Massillon et les hommes les plus distingués de la congrégation.

On y vivait pieusement et joyeusement alors, car le sombre jansénisme n'y avait pas encore divisé les esprits. Laissons parler le dernier biographe de Surian : « Malebranche souriait aux saillies spirituelles de ses confrères et. dit Surian dans ses cahiers intimes [1] : la profondeur de ses connaissances ne lui ôtait rien de l'agrément de son commerce. Il sut être, en même temps, un savant homme de société ; il donnait des grâces aux sciences les plus abstraites. » On peut croire que Surian, dont l'aménité s'accommodait pourtant d'une pointe d'inoffensive railleries, se plut singulièrement à ces réunions des

[1] Ils sont encore conservés au presbytère de la petite cité de Vence.

anciens de la maison, jusqu'au moment déplorable où il y trouva des adversaires.

Quant à la jeunesse oratorienne, dit l'abbé Rosne, sa gaiété était naturellement plus bruyante. Si un ami du noviciat arrivait de province, c'étaient des causeries sans fin, des éclats que parfois on réprimait trop peu. Il fallait bien échanger les nouvelles du dehors contre celles du dedans. Il n'y a pas de rires plus francs que ceux qui résonnent sous les cloîtres. Les *carabins*, c'était le nom qu'on donnait familièrement aux jeunes confrères, ne respectaient pas toujours assez le sommeil de leurs aînés. L'un de ces bons vieillards, voulant concilier l'indulgence avec le soin de son repos, écrivit sur la cheminée de la salle des réunions cet aimable quatrain :

Du sommeil, sagement Bérulle fixa l'heure.
Plaise aux chers Carabins de l'observer ici,
Leur santé sera bien meilleure.
Et, sans façon, la mienne aussi.

C'est dans cet agréable milieu que Surian devait passer une vingtaine d'années. De 1710 à 1712, il prêcha le Carême ou l'Avent dans les églises les plus fréquentées de la capitale et, comme le dit son biographe, il lui suffisait de se montrer pour vaincre. La nature et l'art ne lui avaient rien refusé de ce qui peut constituer le grand orateur : un visage aux traits pleins de noblesse, un bel organe, une action mâle et rapide, remplacée, quand le sujet le demandait, par une onction pénétrante ; enfin, tous les dons oratoires étaient en lui à un degré éminent [1].

[1] *Ibi dem.*

Sa réputation de grand orateur fut, dès lors, solidement établie. On le comparait volontiers à Massillon dont il avait la douceur et l'agrément, et, s'il se trouvait moins d'art dans sa diction, il y avait parfois un pathétique plus profond. Aussi l'aimait-on plus encore qu'on ne l'estimait et il jouissait, au milieu de ses succès oratoires, de l'affection de ses confrères, comme de la considération de ses supérieurs. Mais la maudite hérésie du Jansénisme vint malheureusement gêner et même interrompre ces travaux apostoliques, en détruisant du même coup cette douce vie de famille.

V

On sait qu'il y eut comme un redoublement de révolte intérieure et extérieure chez les sectaires après la publication de la bulle *Unigenitus*, par laquelle le grand pape Clément XI condamnait les cent une propositions tirées des *Réflexions morales sur le Nouveau Testament* de l'oratorien Pasquier Quesnel, le second père du Jansénisme. Le cardinal de Bérulle avait bien déclaré que sa congrégation « n'épousait aucune opinion de corps et de communauté »; mais, dans la pratique, il n'en était pas de même et beaucoup de confrères de Surian s'étaient déclarés hautement appelants de cette bulle qui avait d'abord étourdi comme d'un coup de massue tout le parti hérétique.

Ce fut en vain que le Père Surian s'imposa, dit l'abbé Rosne, non seulement comme une règle de prudence, mais aussi et surtout comme un devoir de conscience, de

ne jamais entrer dans certaines idées particulières, manifestement opposées à la doctrine de l'Eglise. Il semble, après cela, que le Père Surian eût dû n'être inquiété par personne dans son attitude parfaitement régulière. Il n'en fut pas ainsi. L'Oratoire, nous apprend l'avocat Guérin, dans son panégyrique de l'évêque de Vence, comptait alors dans ses rangs un petit nombre d'esprits ardents et fougueux qui ne concevaient pas qu'on pût être modéré et tolérant en fait d'opinion. C'étaient ces hommes, reprend l'abbé Rosne, qui avaient rendu la congrégation si chère aux Jansénistes, en travaillant, malgré la résistance qu'ils rencontraient, à la faire verser dans l'erreur... Surian était traité par eux en ennemi. Il fallait qu'il souffrît véritablement pour confier à son cahier intime ces plaintes : « Les Jansénistes deviennent bien plus insupportables que ceux qu'ils ne veulent pas supporter. *Murmuratores, querulosi,* dit saint Jude, *os eorum loquitur superba*[1]. » Le doux Surian va même plus loin quand il s'écrie : « Je remercie le Seigneur et je me glorifie d'avoir cet hérétique pour ennemi, pour adversaire celui de la foi. Depuis qu'il m'attaque, il me semble que je suis au nombre des gens de bien. »

Ce qui déplaisait surtout, dans la conduite de Surian, aux Oratoriens appelants, c'était l'obstination silencieuse, mais invincible, qu'il mettait à cultiver habituellement les liaisons qu'il avait formées avec plusieurs Jésuites qui déploraient ainsi que lui l'acharnement des deux partis. Il était d'ailleurs dans les sentiments de modération des supé-

[1] Jud., V. 16.

rieurs et des membres les plus distingués de sa congrégation, qui voyaient de haut et de loin, comme Surian, et cherchaient à rétablir l'union en arrêtant les plus avancés sur la dente dangereuse du schisme et de l'hérésie.

Reprenons, après ces réflexions pénibles mais nécessaires, le cours des prédications du zélé Oratorien. De 1713 à 1720, le Père Surian prêcha régulièrement l'Avent et le Carême dans les principales églises de la capitale, sans compter beaucoup de sermons de circonstance ou de charité qu'il ne refusait jamais pour venir en aide au prochain ou répondre à quelque invitation venue de haut. C'est ainsi qu'en 1715, après la mort de Louis XIV, il prononça l'oraison funèbre du grand roi devant l'Académie des sciences et celle des inscriptions et belles-lettres [1], et en 1717 il parut pour la première fois devant la cour et le jeune roi Louis XV pour les prédications de l'Avent. Deux ans après, il remonte dans la chaire de Versailles pour le petit Carême proportionné à l'âge du jeune souverain. « Ce carême [2], écrit l'Oratorien Adry, réunit tous les suffrages et plaça désormais notre orateur au premier rang des prédicateurs de sa congrégation [3]. »

Mais les Jansénistes, on le comprend sans peine, n'étaient pas de cet avis, comme le témoigne cette appréciation hargneuse de l'un deux : « Si le Père Surian est le premier prédicateur de Paris du côté des talents, il est

[1] Cette oraison funèbre, très louée de son temps, a péri.

[2] Adry, *Bibl. des écrivains de l'Oratoire*, Ce petit Carême, composé de huit sermons seulement, a été publié en 1778 chez Nyon, par un parent de Surian.

[3] Les Jésuites étaient alors interdits pour la prédication par le cardinal de Noailles, et laissaient le champ libre, à Paris, aux Oratoriens.

des derniers du côté du zèle, ce qui vient d'avoir peu étudié les matières contestées et plus encore de l'envie qu'il a de faire fortune, dont il convient en partie. Pour cela il fait assidument sa cour aux cardinaux de Rohan, de Bissy et Dubois, au maréchal de Villeroy, au précepteur de sa majesté (Fleury) et à Mme de Ventadour. D'ailleurs, ce Père est très poli et très aimable et peut-être, s'il obtenait quelque chose, il se déclarerait ouvertement pour l'ancienne doctrine. »

Cette ambition prétendue, que lui prêtait le sectaire, n'était, comme le remarque fort justement l'avocat Guérin, que le désir d'échapper à la position fausse qu'il avait parmi ses confrères appelants de la bulle *Unigenitus*. « Bien que les désagréments dont souffrit le Père Surian lui vinssent seulement de quelques particuliers, ces dégoûts lui firent désirer de pouvoir jouir de l'indépendance et lui inspirèrent une ambition qu'il n'aurait peut-être jamais eue si ses confrères lui eussent rendu la justice qu'il méritait[1]. » Où cite-t-on, s'écrie à ce propos M. Rosne, une démarche équivoque de notre prédicateur ? Nulle part. La simple vérité est que s'il eut des amis dévoués, attentifs à le faire apprécier à sa valeur; on peut affirmer qu'il n'en avait nul besoin et que pour lui comme pour Massillon, comme pour tant d'autres Oratoriens avant lui, le temps était venu de sortir de la retraite et de prendre rang parmi les juges de la foi, les princes de l'Eglise. Ajoutons que la grande famille de Broglie, à laquelle il tenait par sa mère, ne dut pas négliger les démar-

[1] *Oraison funèbre.*

ches pour faire réussir cette nomination épiscopale, déjà réclamée par le vœu public.

Pour lui il restait dans le silence et la réserve, comme il convenait à sa position et comme il l'écrivait à cette époque : « Je n'imprime point, je ne parle pas en public, j'essaie de donner l'exemple de la paix et je révère la bulle par mon silence. » Il ajoutait avec une indulgence pleine de bonhomie : « Il y a d'honnêtes gens parmi les Jansénistes ; leur cœur vaut mieux que leur esprit orgueilleux d'où est sorti l'appel. Entêtés, écoutez saint Augustin qui vous dit : *In cathedra unitatis posuit Deus doctrinam veritatis.*

Mais les sectaires, loin d'apprécier la réserve du sage et doux Oratorien, faisaient courir sournoisement sur son compte des bruits toujours plus défavorables [1], et le cardinal de Noailles, qui les protégeait ostensiblement, ne pouvait cacher la répulsion que lui inspiraient le talent et le caractère de ce prédicateur, si estimé de ses contemporains. Toutefois le Père Surian méprisait cette petite guerre et ne pensait qu'à reprendre son saint ministère. De 1723 à 1727, on le vit monter encore dans les principales chaires de la capitale : Saint-Roch, Notre-Dame, Saint-Honoré ; puis à Versailles devant Louis XV, à Nancy devant la cour de Lorraine ; aussi était-il un des Oratoriens les plus en vue, ce qui le fit nommer député ordinaire du roi à la trente-deuxième assemblée de sa congrégation ; mais il refusa, pour ne pas augmenter les

[1] « On a eu soin, disent avec malice les *Nouvelles ecclésiastiques*, de ne point nommer, dans le Consistoire, le Père Surian comme Oratorien, mais simplement prêtre du diocèse d'Arles »

embarras de sa position. Le Carême qu'il donna à Versailles en 1727 fut très remarquable et très remarqué. Sa parole eut plus de retentissement encore qu'on ne s'y attendait. Il fut décidé à la cour qu'on choisirait une prochaine occasion de lui donner un évêché. Ce fut, en effet, à la fin de janvier 1728 qu'il fut nommé à l'évêché de Vence rendu vacant par la démission de Mgr Flodoard de Bourchenu.

Pendant l'intervalle qui sépara sa nomination de sa consécration, le Père Surian, écrit son biographe, fit ses adieux à Paris en donnant, à Saint-Roch, la station du Carême de 1728. Il eut aussi l'occasion de les faire à la cour dans un sermon dont la date précise est inconnue, mais dont la péroraison se trouve parmi les manuscrits du prélat. La voici : « Dieu puissant qui daignez mettre en de si indignes mains le glaive sacré de votre parole, répandez vos plus saintes bénédictions sur cette cour qui m'écoute. Par elle, j'ai commencé ma carrière évangélique ; par elle je la finis et mon cœur a aimé à lui consacrer les premiers essais, comme il se réjouit de lui consacrer les derniers efforts de mon ministère. Ah ! Seigneur, si par ma bouche l'onction de votre parole sainte a fait quelque fruit, si elle a touché quelques âmes, redoublez ici ces grâces sur les auditeurs dont le salut, vous le savez, m'est encore plus précieux et plus cher. Qu'ils oublient devant vous leurs lumières, leurs dignités, leurs titres, pour ne penser qu'à leurs fautes, pour n'implorer que votre miséricorde ! »

VI

Avant de suivre le nouveau prélat dans son lointain évêché, cherchons avec l'abbé Rosne à caractériser son éloquence et à faire connaître sa manière de composer ses sermons. Surian, on peut le dire, travaillait son éloquence et ne négligeait aucun labeur pour mûrir son plan, pour amener sagement ses divisions et pour devenir, en un mot, maître de son sujet. Nous avons eu pendant longtemps entre les mains, nous avons feuilleté à loisir les innombrables cahiers, les feuilles volantes où il déposait, au hasard du moment, le germe d'une idée, une pieuse inspiration, sous une forme souvent négligée, mais presque toujours pleine d'onction et de mouvement. Quand on se livre à une préparation aussi constante, car l'Oratorien conserva, jusqu'à son élévation à l'épiscopat, l'habitude de ce labeur assidu, on est armé contre toutes les surprises. D'une intelligence et d'un cœur qui débordent, les idées et les sentiments coulent à flots sur des lèvres naturellement éloquentes. De ces matériaux immenses il n'y a rien à retirer pour la gloire de l'homme, mais ils rendent un témoignage éclatant à la conscience de l'apôtre et aux efforts qu'il multipliait pour se tenir à la hauteur de sa tâche sacrée [1].

L'illustre auteur ne craignait même pas d'adapter à ses sermons d'assez longs passages des œuvres oratoires de ses contemporains. C'est lui-même qui nous l'apprend :

[1] *Ibidem.*

« Je présenterai ce soir-là mon sermon : *Bonum est nos hic esse ;* mais j'y glisserai le plus adroitement possible l'Evangile, en sorte qu'il paraîtra un homélie. Par exemple, à l'endroit du *Bonum est*, j'ajouterai : *Faciamus hic tria tabernacula.* A propos des cœurs infidèles, je me servirai de quelques morceaux de Davaze [1] sur l'Ascension, j'emploirai aussi quelques phrases du Père Massillon et de Bourdaloue [2]. »

Surian n'imprima aucun de ses sermons et c'est lui-même qui nous l'apprend : « J'aime mieux vivre pour mon troupeau et pour moi-même que pour la postérité. Vous ne me verrez jamais imprimé. J'aime mieux, ajoutait-il avec une aimable philosophie, jouir du repos que d'avoir un nom acheté par mille peines. La gloire ne vaut pas une douce vie ; la plus haute fortune ne fait souvent que des esclaves et des martyrs [3]. » Comme cependant on lui demandait de côté et d'autre communication de ses manuscrits ou au moins de ses notes, il finit par dire qu'il les avait brûlés ; mais c'était une ruse de guerre. En 1738, il est vrai, l'abbé de la Chambre fit imprimer à Liège, d'une manière un peu subreptice, deux volumes de sermons sous ce titre : *Sermons choisis pour les jours du Carême.* Mais l'évêque de Vence refusa de reconnaître cette publication qui dut certainement lui déplaire.

Cependant ses manuscrits lui ont survécu [4] et un de

[1] Ce prédicateur était un de ses confrères de l'Oratoire. Il parle ailleurs d'autres emprunts faits au Père Codolet.

[2] *Cahiers intimes.*

[3] *Cahiers intimes.*

[4] Chez Nyon l'aîné, à Paris, 1778.

ses parents, nous l'avons dit, publia en 1778 les huit sermons du petit Carême de 1719 avec celui sur le *Petit nombre des élus*. En 1855, l'éditeur Migne ayant acheté, à la vente de la bibliothèque de l'abbé Guillon, deux volumes manuscrits contenant quarante-deux discours sous le nom de Surian, y trouva trente sermons inédits et les publia. Les manuscrits conservés aujourd'hui encore à la cure de Vence renferment dix-sept discours inédits, outre ceux qui ont dû être complets, mais dont il ne reste que des fragments plus ou moins considérables [1].

L'Oratorien Adry qui n'a connu que le petit Carême, en parle ainsi dans sa *Bibliothèque :* « De tous les prédicateurs qui ont prêché devant Sa Majesté, pendant la Régence, le Père Surian et Mgr de Clermont, son ami, sont les seuls qui aient brillé. Aussi avaient-ils des sermons exprès qui étaient et très courts et très convenables à l'âge et à la qualité du Roi [2]. » En lisant ces sermons, on est aujourd'hui étonné de la grande réputation d'éloquence qu'ils ont laissée. C'est qu'ils sont loin de la perfection littéraire de ceux de Massillon et qu'ils valaient surtout par l'onction du prédicateur, qui habituellement se laissait aller aux mouvements de son âme, sans s'astreindre à ce qu'il avait mis sur le papier.

Maintenant résumons, avec notre guide ordinaire, les travaux du Père Surian depuis son arrivée à l'Oratoire de

[1] L'abbé Rosne, p. 58.

[2] T. V. *loco citato*. L'Oratorien Bouche dit aussi que ce petit Carême n'est pas digne de la réputation de son auteur et Guérin ajoute : « Cet ouvrage est imparfait et on ne peut le regarder que comme les dépouilles d'un homme trop peu connu. »

Paris jusqu'à sa promotion à l'épiscopat. Depuis le Carême de 1708 jusqu'à 1728, nous savons qu'il a prêché, en dehors des circonstances particulières, trente-quatre stations, dont quatre devant la Cour, trois à Notre-Dame, trois à Saint-Roch, deux à Saint-Germain-l'Auxerrois, cinq aux Quinze-Vingts ; une dans chacune des autres églises de Paris ; deux à Nancy et à Soissons, où il avait déjà été envoyé pendant qu'il appartenait à la résidence de Caen. Mais ce chiffre de trente-quatre stations est certainement inférieur à la réalité, les documents nous faisant défaut pour un certain nombre d'années, nous ne pouvons donner un chiffre plus exact ; il lui était réservé de faire sous d'autre cieux une nouvelle moisson.

VII

C'est, en effet, vers la Provence que nous devons maintenant diriger nos pas pour suivre Surian dans sa carrière épiscopale de vingt-sept années. Il avait été nommé au siège de Vence par brevet royal du 3 août 1727 et sa nomination, que le public avait trouvée bien tardive, reçut l'applaudissement général, sauf, bien entendu, le parti janséniste. Préconisé dans le consistoire du 8 mars, il fut sacré à Paris, dans l'église de l'Institution de l'Oratoire, le 3 juin 1728, par Mgr Honoré Grimaldi, de Monaco, archevêque de Besançon, assisté de Mgr des Marets, évêque de Saint-Malo, et de Mgr François de Montelus, évêque de Saint-Brieuc.

Parmi les lettres de félicitation que reçut le nouveau prélat, nous noterons en particulier celle de Soanen, l'évêque hérétique de Senez. Il commence par une insinuation qui, sous sa forme pieuse, cache mal l'orgueil secret du sectaire : « Comment pourrai-je, Monseigneur, vous féliciter de votre nomination à l'épiscopat, puisque j'éprouve depuis trente-deux ans que ses honneurs sont bien chimériques et que ses devoirs infinis sont bien réels et bien pesants ? » Il continue par des compliments mêlés d'avis pour le moins indiscrets : « Je congratule avec plus de plaisir et de fondements votre diocèse d'avoir obtenu de la main de Dieu, par celle du roi, un évêque nourri et rempli depuis son enfance des plus pures maximes de la foi dont vous et moi avons sucé le lait dans le sein de la même congrégation [1]. » Puis Soanen, qui ne craignait pas de trahir la vérité, quand il le trouvait utile pour les intérêts de sa cause, calomnia outrageusement le célèbre Antoine Godeau, l'un des prédécesseurs de Surian, pour le lui proposer comme modèle d'attachement à la doctrine perverse de Jansénius. « Quelle joie n'aura pas votre troupeau de voir revivre en votre personne son célèbre *Godeau,* par l'imitation de son amour pour l'ancienne doctrine de l'Eglise et pour la saine morale de l'Evangile ! Ce sont deux précieux dépôts dont Dieu vous chargera dans le jour de votre consécration, en vous y donnant le patrimoine et plus encore le double esprit de cet Elie du dernier siècle. Il vous en coûtera, Monseigneur, de prêcher et de défendre cette doctrine et cette morale (des Jansénis-

[1] L'évêque de Senez avait été Oratorien avant son épiscopat.

tes), comme il en coûta à Mgr Godeau beaucoup de traverses ; parce que Dieu n'a promis aux apôtres et aux évêques, leurs successeurs, des consolations dans leur ministère qu'avec un mélange de persécutions. » Enfin, l'évêque hérétique de Senez termine sa lettre en faisant, comme toujours, un retour sur lui-même, ce qui lui permettait de se comparer modestement à saint Athanase : « Mais les plus rudes croix ont leurs onctions et leurs douceurs, quand il lui plaît. Je vous les souhaite, Monseigneur, ces douceurs et ces consolations intérieures que Dieu me donne, par sa miséricorde, dans mon exil ; mais je ne vous souhaite pas mes liens, ne voulant les céder à personne, tant ils me sont doux, n'ayant nulle inquiétude que pour mon troupeau ; et quand même il devrait se faire une effusion de mon sang, sur le sacrifice de la foi de mes ouailles et sur les chaînes qui m'attachent ici, je m'en réjouirai en bénissant Dieu de m'avoir rendu digne de souffrir quelques opprobres pour sa vraie grâce. Je lui en demande pour vous et pour moi toute la plénitude et toute la force, afin que nous puissions tout en celui qui nous fortifie et qu'il lui plaise de graver de plus en plus dans nos cœurs cette grande maxime de saint Grégoire de Nazianze : qu'un évêque ne doit craindre qu'une seule chose, qui est de craindre quelque chose plus que Dieu. Recevez ..... [1]. »

Ces perfides avances du malheureux pontife qui avait l'audace de s'appeler le martyr du Christ [2] furent imitées

[1] *Recueil des lettres de M. de Senez*, t. 1, lettre 203.

[2] Dans le frontispice de la *Vie de Soanen* on peut voir ce pontife, les mains liées par une double chaîne et assis sur un roc, avec ces fières paroles inscrites sur une banderole. *Ligari, non vinci.*

par plusieurs chefs de parti qui espéraient ainsi rattacher l'ancien Oratorien à leur cause. En effet, le jugeant d'après leurs propres sentiments, ils pensaient que Surian, voyant son ambition satisfaite, se rapprocherait de ses anciens confrères et les protégerait au besoin contre le roi et le Saint-Siège. Ils osèrent, en venant lui rendre leurs hommages, lui faire comprendre leur secret désir. Le prélat se contenta de leur répondre froidement : « Mon nouvel état m'impose de nouveaux devoirs. Appelé par la Providence à l'épiscopat, je la remercie de m'avoir placé dans un des plus petits diocèses du royaume, où je pourrai goûter la paix et la tranquillité que j'ai toujours ambitionnées. »

Surian ne pouvait oublier qu'il avait passé quarante-deux années à l'Oratoire ; mais ses regrets sincères étaient bien diminués par l'hostilité à peine déguisée dont il avait tant souffert durant les dernières années de son ministère évangélique [1].

Cependant il fallait que par un acte sérieux l'évêque de Vence montrât qu'il était déterminé à ne jamais chercher de faux fuyants pour dissimuler sa foi si entièrement catholique. Il le fit sans forfanterie comme sans passion, en adhérant simplement, par son mandement de novembre 1728, aux décisions du Concile d'Embrun qui avait déposé l'opiniâtre Soanen. C'était la meilleure réponse à sa lettre doucereuse et perfide.

[1] A ce propos, le Père Bicaïs, de l'Oratoire, rapporte une parole naïve d'un Oratorien provençal au nouvel évêque de Vence dont il était le compatriote et le condisciple. C'était le Père Leydet, véritable homme de Dieu, pas janséniste et dont l'humilité fuyait tous les honneurs : « Mon ami Jean-Baptiste, dit-il à Mgr Surian, en montrant la croix pectorale : cette croix te damnera. » Surian sourit à cette naïveté qui ne pouvait être qu'une fausse prophétie.

Mais, en condamnant les sentiments hérétiques de son ancien confrère, notre prélat était loin d'avoir contre lui la moindre aigreur. Il le montra bien en désapprouvant la mesure, par trop sévère, qui reléguait le malheureux vieillard, alors octogénaire, à l'abbaye de la Chaise-Dieu, dans une des régions les plus froides de l'Auvergne. Il lui semblait, et non sans raison, que cette rigueur, bien inutile, attirerait à cet évêque, qui posait volontiers en martyr, la pitié de tous ses adhérents, avec la compassion des âmes sensibles.

Néanmoins, malgré son impartialité dans ces circonstances, l'évêque de Vence fut, depuis son adhésion motivée au concile d'Embrun, toujours malmené et même invectivé par les *Nouvelles ecclésiastiques*, le Moniteur du parti janséniste [1]. Il partageait en cela le sort de Massillon que sa douceur et sa modération n'avaient pu soustraire aux paroles acerbes et aux propos inconvenants des sectaires dont il ne voulut jamais favoriser les pernicieux desseins.

Mais, en cette occasion, Surian trouva un défenseur inattendu : ce fut d'Alembert qui lui succéda à l'Académie française. Voici cette curieuse défense dans laquelle le plus célèbre des disciples de Voltaire plaide les circonstances atténuantes en faveur de notre prélat et va jusqu'à lui décerner le titre de philosophe, pour sa pitié à l'égard de Soanen exilé. « L'évêque de Vence, nous dit-il, était suffragant d'Embrun ; il ne pouvait guère se dispenser d'assister à l'Assemblée où il était appelé par son métro-

[1] D'Alembert, on le voit, faisait une confusion des évènements, pourtant contemporains, à l'occasion du concile d'Embrun.

politain [1]. Il ne pensait pas, d'ailleurs, sur le Jansénisme, tout Oratorien qu'il avait été, comme son ancien confrère Soanen. Persuadé que l'Eglise avait accepté la bulle à laquelle ce prélat était si hautement contraire, il crut pouvoir se joindre, sans blesser sa conscience, aux autres évêques qui prononcèrent cette condamnation. » Mais, ajoute l'abbé Rosne, d'Alembert se sent plus à l'aise pour louer Surian d'avoir désapprouvé l'exil : « Ce que la philosophie réprouve ou plutôt ce qu'elle a en horreur, c'est, dit l'académicien, la persécution atroce et absurde qui arrache un citoyen à la société, l'emprisonne, le proscrit, le prive même quelquefois, de la vie parce qu'il honore à sa manière cet Etre suprême si juste et si bon, qui voit avec tant de pitié, mais aussi avec tant de clémence, les opinions, les disputes et les superstitions humaines [2]. »

Personne, remarque le dernier biographe de l'évêque de Vence, n'était en réalité moins philosophe que Surian, si ce qu'on entend par philosophie dans la vie n'est, comme il arrive souvent, qu'une indulgence universelle servant de masque à une universelle indifférence. Il n'était pas davantage l'un de ces prêtres philosophes comme d'Alembert les eût aimés, dont la vertu n'eût été qu'une raison épurée, éliminant lentement, mais sûrement, la foi de son ancien domaine. Surian était simplement un homme de Dieu.... Les motifs de la conduite si modérée de Surian

[1] « A peine nommé à Vence, M. Surian, disent-elles, s'empressa d'aller, avec une publicité affectée, signer le formulaire à l'archevêché.. Peu après, malgré les douleurs de la goutte, il se fit porter au Louvre, où il signa l'avis doctrinal contre la célèbre consultation des cinquante avocats qui avaient pris la défense de l'évêque de Senez. »

[2] *Histoire des membres de l Academie française*, par d'Alembert, t. IV.

étaient tout autres que l'indifférence philosophique ou un fond d'égoïsme. Il avait éprouvé la stérilité de discussions déjà séculaires; il avait horreur des haines qu'elles engendraient entre frères et il concevait autrement l'emploi du zèle sacerdotal. Aussi se réfugia-t-il avec amour dans le sein de la paix, mais non pour s'y amollir [1].

Le spirituel Gresset qui répondit au discours de d'Alembert le dit en fort bons termes : « Ce ne fut point l'un de ces talents qui se taisent dès qu'ils sont récompensés, l'une de ces bouches que la fortune rend muettes et qui, se fermant dès que le rang est obtenu, prouvent trop qu'on ne prêche pas toujours pour des conversions [2]. » Aussi, avec quelle hâte, dit l'abbé Rosne, Surian alla-t-il à ses ouailles qu'il n'avait pas encore évangélisées. Dès lors il ne vécut plus que pour elles. Il n'eut pas un regret, pas un souvenir pour ces grandes chaires d'où il parlait à l'élite de la France, où ses succès avaient été si beaux, que la nostalgie des applaudissements semblait devoir être pour lui, au fond d'une province reculée, un mal inévitable ; il échappa absolument à ces terribles retours de l'amour-propre humain.

VIII

Mais il est temps de suivre Mgr de Surian dans son petit évêché ; et d'abord disons ce qu'était ce diocèse de Vence, l'un des moins étendus de la France pontificale. La ville

[1] *Pensées et discours de Surian*, p. 52.
[2] Réponse à d'Alembert

de Vence *(Vincium ou Vincia)* [1] est à quatre lieues nord-est d'Antibes et de la mer. C'était la capitale des Nérusiens et, depuis les derniers temps de l'empire romain, elle portait le titre de comté. Son climat est sain et le panorama qui se déroule à ses pieds est un des plus gracieux de la Provence. Le territoire de Vence, très fécond en fruits, en vin et en olives, est séparé de celui de Grasse par la rivière du Loup, de Glandèves par le Storor, de Nice par le Var et de Fréjus par Caillan.

La cathédrale de Vence, dédiée à la Très Sainte Vierge était aussi sous le patronage de ses deux plus grands évêques, saint Veran et saint Lambert. Le chapitre se composait d'un prévôt, d'un archidiacre, d'un sacristain, d'un trésorier et d'un capiscol ou écolâtre. Après ces cinq dignités, venaient cinq chanoines dont l'un avait les fonctions de théologal. Le bas chœur comptait deux curés, un diacre et un sous-diacre. Les doctrinaires dirigeaient le séminaire. A Vence se trouvait en outre la collégiale de Saint-Paul, composée d'un doyen et de six chanoines. Le nombre des paroisses dans tout le diocèse s'élevait à peine à vingt et une et les revenus de l'évêché montaient tout au plus à huit mille livres [2]. Quant au domaine de la cité, il appartenait par moitié à l'évêque, comte de Vence, et à une branche de l'illustre famille des Villeneuve. Ce petit diocèse fut plus d'une fois sur le point d'être réuni à celui de Senez ou à celui de Grasse [3].

[1] Le *Gallia* dit aussi : *Civitas* Vensiensis, Vinciensium, Vecisiensium Elle contenait l'approvisionnement des armées domaines, aussi l'appelait-on aussi *Vintium horreum*.

[2] La taxe en cour de Rome était pourtant de deux cents florins.

[3] A Grasse, en 1562, 1591 et 1640 ; à Senez, en 1432

Parmi les évêques de Vence, nous remarquerons saint Eusèbe, qui gouvernait cette cité en 374; saint Justinus vers l'an 410; saint Véran, fils de saint Eucher. Il réprimanda, de la part du pape saint Hilaire, l'évêque de Vienne saint Mamert, qui avait ordonné un pontife à Die sans consulter la population. Saint Véran assista, en 475, au concile d'Arles contre les Prédestinatiens. Le plus illustre évêque après lui est saint Lambert, qui était né à Riez et qui fut moine à Lérins. Il gouverna l'église de Vence durant quarante années, de 1114 à 1154. Parmi ses pratiques de pénitence, on a remarqué qu'il ne mangeait jamais avant d'avoir récité tout le Psautier; même avant sa mort, il brilla de l'éclat des miracles.

Après ces saints pontifes, nous nommerons Alexandre Farnèse, qui fut évêque commendataire de Vence et devint le pape Paul III en 1534; Pierre du Vair, frère du grand chancelier de ce nom. Il fut très fidèle à son siège, disant, quand on lui proposait de plus grands et de plus riches évêchés : « Ma première épouse me suffit »; enfin, le célèbre Antoine Godeau, l'un des fondateurs de l'Académie française. Nous ne parlerons pas du rôle brillant qu'il joua à l'hôtel de Rambouillet, où, tout jeune encore, il donna une belle paraphrase du cantique *Benedictus*. Nommé par Richelieu à l'évêché de Grasse (1636), et, peu après, à celui de Vence (1638), il aurait pu profiter des bulles d'union de ces deux petits diocèses que le pape Innocent X lui avait accordées; mais il ne voulut point soutenir de procès pour l'obtenir et se consacra uniquement à la plus petite de ces deux églises. Orateur, poète, historien, Godeau se montra en tout un digne prélat, uni-

quement occupé du salut de ses ouailles. Il établit un séminaire à Vence, fit refleurir la discipline et occupa ses loisirs à la publication d'ouvrages pieux et savants. En l'absence du cardinal Grimaldi, archevêque d'Aix, notre prélat gouverna sagement cette église. Il mourut très pieusement en l'année 1672 et très opposé au Jansénisme.

IX

Nous n'avons plus, avant d'introduire Mgr de Surian à Vence, qu'à décrire, en quelques traits, cette petite cité provençale d'à peine trois mille âmes, ainsi que la cathédrale, qui en est le plus bel ornement. Le chemin pour arriver à Vence est bordé, dit Millin [1] de petites collines agréablement couvertes de bois. Dans les environs, le territoire produit des orangers en pleine terre, des champs de violettes, de roses, de jasmin pour la parfumerie, et même, dans les endroits abrités, la canne à sucre [2]; quant à la petite ville, qui est située sur un banc coquillier, elle est noire et mal bâtie. comme toutes les anciennes cités [3]. Voici la description de l'antiquaire, déjà cité, et qui se trouve, en partie du moins, encore vraie de nos jours. La grande rue, ombragée par quelques grands ormeaux, est arrosée par un ruisseau d'une eau claire et limpide; ce qui la rend assez fraîche et assez agréable. C'est là que les habitants se rassemblent pendant une grande partie

[1] *Voyage dans le Midi de la France*, t. II et III.

[2] Les figues, l'huile, le vin, les oranges sont les productions du pays.

[3] Les remparts, dit Tisserand, qui ont la forme d'une ellipse allongée, avec créneaux et chemin de ronde, datent des Sarrazins.

du jour. Auprès est la place, au milieu de laquelle se trouve une fontaine d'une forme assez pittoresque. Le grand nombre de ces fontaines, ajoute Millin, répand une sorte de vie dans toutes les villes de la haute Provence ; elles sont ordinairement formées d'un grand bassin à hauteur d'appui, au milieu duquel s'élève une pyramide contournée d'une manière un peu gothique, d'où jaillissent quatre ou cinq filets d'eau qui tombent ensuite dans le bassin, et forment un ruisselet qui lave les rues, les rendent plus saines, plus propres et répandent dans l'air une douce fraîcheur. Cette fontaine est le rendez-vous de toutes les femmes, comme le lieu ombragé celui des hommes. On y va à tout moment puiser pour les besoins journaliers une eau claire et toujours fraîche qu'on boit avec délice sous ce ciel brûlant. Le bruit étourdissant des battoirs s'y fait continuellement entendre ; pendant que l'une lave son linge, l'autre nettoie ses herbes potagères ; le muletier qui traverse la ville y fait désaltérer ses patients animaux. C'est là que se débitent toutes les nouvelles, qu'on apprend les mariages, les décès, les querelles de ménage, les raccommodements, etc., etc.[1].

Vence, dit à son tour Edmond Blanc, fut une ville importante depuis les Antonins jusqu'à la fin de l'empire romain ; elle ne peut montrer aucune trace de son ancienne splendeur. On chercherait même en vain l'emplacement de son théâtre, de ses thermes, de ses aqueducs, et nous ignorerions l'existence de tous ces monuments, si

[1] Voir l'inscription provençale d'une de ces fontaines : « La présento bassino es estado facho per Mestro Jannon Faucon, 1578, et lou tres aoust. Eron consos Antoni Isnart, Lambert Mars et Loïs Jolian, trésaurier. »

de nombreuses inscriptions [1], qui fort heureusement sont parvenues jusqu'à nous, ne nous en avaient conservé le souvenir. Aucun mur n'est resté debout, et tout ce qu'on peut voir aujourd'hui de plus vénérable ne remonte pas au delà des VIe et VIIe siècles. De même que Cimiez, Vence fut détruite par les Lombards ; mais, plus heureux que les défenseurs de la métropole des Alpes-Maritimes, les Venciens échappèrent à la fureur des Barbares en se réfugiant dans une ancienne forteresse perchée comme un nid d'aigle au sommet du pic qui domine la ville. Ils purent de là assister à la ruine de leur pays et de la coquette cité de Vence, qui fut la résidence préférée d'une impératrice romaine. Sa reconstruction se fit assez rapidement, et les remparts de huit mètres d'élévation, percés seulement de deux portes pour livrer passage à la voie Julia Augusta, la mirent dès lors à l'abri des attaques des Barbares [2].

C'est maintenant la cathédrale où Surian fit si souvent entendre sa voix éloquente, que nous allons essayer de décrire. On sait que cette basilique fut construite sur les débris d'un temple dédié à Mars et à Cybèle, car ces divinités payennes étaient fort honorées à Vence [3]. La fondation de cette église remonterait, pense-t-on, à la du fin IVe siècle. Elle fut reconstruite entièrement après les ravages des Lombards. Tandis que le temple de Mars et de Cybèle affectait sans doute la forme d'un rectangle, la

[1] Millin en cite 17, toutes payennes et encastrées soit dans les murs de l'evêché, soit dans ceux de la cathédrale

[2] Voir la brochure intitulée : *Vence et la voie Julia Augusta*, par M. Blanc, auquel nous devons aussi une curieuse notice sur la *Cathédrale de Vence*.

[3] Deux inscriptions romaines en témoignent.

nouvelle église se dessina, pense M. Edmond Blanc, en croix latine, avec un clocher construit à part. Ses murs construits en petit appareil cubique rappelaient la construction en usage à l'époque romaine. Une simple charpente couvrait l'édifice, décoré à l'intérieur de l'abside de plaques de calcaire portant des entrelacs et des motifs d'ornementation empruntés au règne végétal et animal.

Au Xe siècle, la population de Vence qui, grâce à sa position fortifiée, offrait plus de sécurité aux habitants du pays, monta jusqu'à sept mille âmes. C'est, nous dit E. Blanc, ce qui explique pourquoi l'église, l'évêché, les greniers, le château seigneurial, et les remparts eux-mêmes furent envahis, enserrés, bloqués par les constructions particulières. Il fallait se loger, et l'espace manquait. Comme la Giralda, à Séville, la tour campanile servit d'habitations à quelques familles ; on établit à son sommet un corps de garde qui devait, tout le jour, surveiller les environs [1]. Cette augmentation de la population nécessita l'agrandissement de l'église. Les deux bras du transept, continués de chaque côté de la nef devinrent des bas-côtés ; le chœur se développa à droite et à gauche, et l'édifice sacré prit la forme d'un rectangle, terminé par un carré formant abside.

Ce premier remaniement ne suffisant pas, vers la fin du XIIe siècle, probablement sous l'épiscopat de Pierre Grimaldi, la cathédrale subit de nouveaux changements et prit sa forme actuelle. C'est à cette époque que se mon-

[1] Voici en langue provençale l'ordre du jour de Guichard de Villeneuve, le 5 mai 1296 : « Item que chascun jorn estengon très homes en garda per descobrir. » — Voir les archives de Vence, art. XII.

tent les parties suivantes : le fond de l'absidiale de la chapelle des Saints-Anges, les baies doubles, aujourd'hui condamnées, du clocher et des bas-côtés et la corniche qui soutenait la toiture. Les piliers, surtout ceux de la grande nef, sont plus anciens. Leur carré est cantonné de quatre colonnes engagées. Les chapiteaux, massifs et sans aucune élégance, se composent d'un tailloir carré, porté sur une corbeille de même forme, mais terminée en octogone intérieurement. C'est à la suite cette réparation que la Cathédrale de Vence fut voûtée en plein cintre dans toutes ses parties. Elle offrit dès lors un type remarquable de roman primitif [1].

Au XVe siècle, cette cathédrale se trouvant de nouveau trop étroite, l'évêque, qui était alors un Glandevez, fit, pour augmenter l'espace, construire les tribunes actuelles. Ce fut une idée très malheureuse, car les colonnes, empâtées dans de lourds massifs de maçonnerie, supportent à mi-hauteur un étage de tribunes dont les voûtes surbaissées jurent étrangement avec le reste de l'édifice, qui est complètement défiguré [2], surtout depuis la reconstruction avec des arcs surbaissés de la voûte de la grande nef en 1812.

Actuellement, dit l'archéologue que nous avons pris pour guide, la cathédrale de Vence est formée de cinq nefs. Celle du centre a 13 mètres de hauteur sur 5 de largeur et les quatre autres de 8 mètres sur 3. La longueur de trois nefs principales est de 25 mètres ; celle des deux

[1] Voir E. Blanc, *loco citato*.

[2] Il ne faudrait que défaire ce qui a été fait à cette époque, pour rendre à la Cathédrale sa légèreté et sa pureté de style.

autres de 15 mètres seulement ; ce qui donne à l'ensemble du plan l'apparence d'une croix. L'abside est reliée à la grande nef par un arc en plein cintre ; elle n'a que 8 m. de hauteur. Le sanctuaire est remarquable par sa largeur qui dépasse celle de la nef principale. La sacristie, qui, au Moyen âge, était commune à la cathédrale et à la chapelle du château seigneurial, n'a pas été remaniée depuis le XIIIe siècle, et conserve encore les nervures de sa voûte d'arêtes qui reposent sur des consoles. Quant au cimetiere, qui est devenu aujourd'hui une place, il entourait jadis la cathédrale, suivant l'usage ancien. Aujourd'hui encore, une colonne en porphyre bleu de l'Estérel supporte au milieu de la place la croix et les deux inscriptions qui marquent la translation en ce lieu des restes des anciens habitants de Vence. Nous donnons en note la seconde [1].

X

Entrons maintenant dans la cathédrale de Vence, qui est singulièrement assombrie par la malencontreuse construction des tribunes, malgré l'ouverture de deux grandes baies au levant et au couchant. Cependant, que cette demi-obscurité ne nous empêche pas de visiter les neuf chapelles de la basilique. La première, placée dans l'abside qui termine la seconde nef méridionale, est dédiée au

[1] « Translatis hinc ex tota hujusce areæ amplitudine majorum cineribus anno MDCCLXXIV. non omnibus tamen pro nimio congestu, hanc a Massilia conditoribus columnam dono, ut paret, Nerusiis nostris transmissam, signo salutis consecratam erexit ordo municipii Vintienuum anno MDCLXXX. »

Sacré-Cœur. La suivante, sous le patronage de saint Véran, a pour autel un beau sarcophage romain du IIe siècle. Il est *strigilé* et montre, dans la conque du milieu, les bustes de deux époux, et, dans le bas, de petits génies. L'autel est surmonté d'un rétable du XVIe siècle, avec une toile du peintre provençal Sauvan, qui représente saint Véran bénissant son peuple.

La chapelle de saint Lambert suit immédiatement. Son épitaphe se lit sur un cartouche de son tombeau[1]. Le saint est représenté en costume épiscopal dans le rétable de l'autel. Après vient la chapelle de la Vierge, qui n'a rien de bien remarquable. Dans celle de Saint-Jean-Baptiste on voit les fonts baptismaux qui datent du XVIe siècle, mais d'une exécution assez lourde. Les autres chapelles portent les noms des saints Antoine, Joseph, Notre-Dame de la Garde, les âmes du Purgatoire et les Saints-Anges ; cette dernière placée, selon l'usage, sous le clocher.

Disons, en passant, quelques mots des stalles et des *miséricordes* du chœur de Vence. Elles sont assez remarquables, et celui qui les exécuta en 1455, Maître Jacotin Bellot, de Grasse, mit cinq années à les parfaire[2]. Ces stalles en style gothique flamboyant semblent, d'après le costume des statuettes, de l'époque de Charles VII. On en compte plus de cinquante, et elles sont très finement

[1] La voici : « Discat qui nescit quod Episcop hic requiescit nomine Lambertus multa bonitate refertus, quique quaterdenis huic sedi profuit annis. Non hunc erexit res blanda, nec aspera flexit, parcat peccatis illius fons pietatis et lucescat ei lux perpetua requiei. »

[2] Le chapitre fournit le bois et donna, comme paiement, cinquante florins par an, plus une salmée d'annone, ou environ deux hectolitres de grains et six outres de bon vin. Voir Fisserand, *Histoire de Vence*, et E. Blanc, *La Cathédrale de Vence* pp. 34, 35.

sculptées, surtout dans les parties basses, destinées à être vues de près. Les sujets des stalles comme des *miséricordes* semblent très variés et puisées dans le règne animal ou végétal, sans compter les représentations de certains personnages grotesques, où l'on voit comme des essais de caricature. Ces belles stalles, dont plusieurs ont été mutilées par de stupides révolutionnaires, sont, croyons-nous, avec les magnifiques portes de la cathédrale d'Aix, ce qu'il existe de plus parfait en Provence pour la sculpture sur bois du XIVe et du XVe siècles.

Sur les dalles et sur les murailles de la vieille cathédrale on voit une dizaine d'inscriptions romaines, plus ou moins frustes, mais qui ne sont pas sans intérêt pour l'histoire locale de Vence et de ses environs. Mentionnons aussi les greniers de la mense capitulaire, adossés à la cathédrale, et qui sont aujourd'hui divisés entre plusieurs propriétaires. Ils ont été plusieurs foit remaniés au Moyen âge. La prévôté, qui touche les greniers, est aussi un bâtiment très ancien, complètement remanié au XVe siècle. C'est à cette époque que l'on peut faire remonter la belle porte qu'on y voit encore de nos jours.

Enfin, disons un mot de l'ancien trésor de l'église de Vence. On y remarquait les têtes de saint Véran et de saint Lambert contenues dans des chefs d'argent et mîtrés [1]. Une statue de la Vierge couronnée et en argent ainsi que son piédestal, deux grandes croix, l'une en vermeil, l'autre en argent ; une crosse d'argent et plusieurs objets nécessaires au culte divin, comme des calices, des

[1] De plus la crosse de saint Lambert, avec une châsse de cuivre qui contenait ses ossements

ciboires, des bassins, des burettes, des encensoirs dans le même métal ; plusieurs mîtres, dont une d'étoffe d'argent et de soie, ornée de perles et de pierreries, avec une autre ornée de grelots (*sic*) ornés de diamants, *con cascavèlès*[1]. Puis, vient l'énumération de plus de trente ornements en velours, en satin et en damas avec des *floquets,* ou glands. Quelques-uns étaient peints et historiés par de fines broderies représentant soit des personnages, soit des armoiries. L'inventaire, qui comprend près de cent objets divers, est daté du 10 juin 1507 et a été trouvé chez le notaire Honoré Culty.

Nous connaissons à présent la ville et la cathédrale de Vence, nous pouvons donc raconter ce que Mgr de Surian y fit durant son épiscopat pour s'attirer l'affection et le dévouement de ses diocésains.

XI

Les prélats du XVIIIe siècle, nous dit l'abbé Sicard dans son remarquable ouvrage sur l'*Ancien clergé de France*[2], n'ignoraient pas le rôle que leurs prédécesseurs avaient joué à travers les âges, dans le gouvernement de l'Etat, dans les négociations les plus importantes et les plus délicates. Leur imagination était comme fascinée par la gloire

[1] En provençal, les grelots sont appelés *cascavèus*. Nous croyons que c'était le nom populaire de petits ornements en métal précieux et ayant la forme de grelots pour enrichir les bords ou les fanons de la mitre. Voir Tisserand, *Histoire de Vence,* et E. Blanc, *Note sur deux monuments inédits concernant la cathédrale de Vence.*

[2] Chap. VIII, administration temporelle, pp. 142, 143.

acquise par un Richelieu, un Mazarin, au service de la France. Avec Louis XIV, le pouvoir ne pouvait appartenir qu'au roi; mais, sous la suprême autorité du monarque, quels heureux et hardis diplomates nous rappelent les noms d'un cardinal d'Estrées, d'un cardinal de Forbin-Janson ! Quel rôle important joua le cardinal de Polignac en Pologne et au traité d'Utrech ! Il ne faut donc pas s'étonner que Louis XIV trouvât dans l'épiscopat des prélats capables de mener à bonne fin les affaires les plus épineuses. Le Père de la Chaise, ministre de la feuille, voulait qu'un évêque fût homme du monde et homme d'Etat; il s'attachait à élever aux places éminentes ceux que nous appellerons évêques politiques. »

Le modeste Surian n'avait point de si hautes visées, loin de là ; mais il voulait se consacrer entièrement à son diocèse et nous verrons bientôt que la Providence lui donna l'occasion de le servir très utilement. Dès l'année 1727 qui le vit arriver à Vence, le nouveau prélat commença la visite des églises, peu nombreuses, il est vrai, de sa juridiction et il apporta dans chacune d'elles cet ordre et ces sages réformes qu'il désirait voir régner parmi ses prêtres et parmi toutes ses ouailles. Pendant cinq années il vécut ainsi retiré à Vence, uniquement occupé du gouvernement de son diocèse. Mais on ne l'oubliait pas à Paris et il y fut rappelé, cinq ans après son sacre, par la mort de Victor-Amédée, duc de Savoie et premier roi de Sardaigne (1732), dont il devait prononcer l'oraison funèbre.

Des liens assez étroits unissaient ce prince à la famille royale de France, car il avait épousé la seconde fille du

duc d'Orléans, le frère de Louis XIV. Une oraison funèbre s'imposait dès lors à la cour de Versailles. Mais c'était une tâche ardue et que la conduite du monarque défunt rendait particulièrement difficile. On lui reprochait de nombreuses faiblesses que ne pouvaient effacer les qualités vraiment royales de son règne. De plus il avait manqué gravement à la foi des traités en 1701. Il fallut donc choisir un orateur aussi prudent et avisé qu'éloquent et disert. C'est alors, dit l'abbé Rosne, que l'on se souvint à la cour que Surian était à la fois sincère, insinuant et éloquent. Nul ne sembla plus capable que lui d'éviter tous les écueils et de mériter les suffrages de son auditoire en parlant du prince défunt.

Nous emprunterons au *Mercure de France* (février 1763) le récit de ces funérailles. L'église métropolitaine était ornée et éclairée avec une grande magnificence. L'archevêque de Paris y officia pontificalement. Le duc d'Orléans, le comte de Clermont et le prince de Conti, qui conduisaient le deuil, allèrent à l'offrande avec les cérémonies ordinaires, en long manteaux dont la queue était portée par le bailli de Conflans, le marquis de Clermont, chevalier des ordres, le comte de Billy, le chevalier de Villefort, le marquis de Bourzac et le chevalier de Caussan, tous premiers gentilhommes de la chambre ou premiers écuyers des princes. Après l'offertoire, l'évêque de Vence prononça l'oraison funèbre avec beaucoup d'éloquence. Plusieurs archevêques et évêques se trouvèrent à ce service, ainsi que le parlement, la chambre des comptes, la cour des aides, l'université et le corps de ville, qui avaient été invités de la part du roi par le marquis de Brézé, grand

maître des cérémonies. Le pompeux appareil du catafalque a attiré un très grand concours et beaucoup d'admirateurs. Cette décoration avait été ordonnée par le duc de la Trémouille, premier gentilhomme de la chambre du roi, et exécutée sous la direction de M. de Selle, intendant des menus plaisirs, par M. Perrault.

Disons, avec le dernier biographe de Surian, que devant cette assemblée, la plus importante qui se peut imaginer, d'où n'était absent rien de ce que la France comptait de plus considérable, notre prélat s'aquitta très heureusement de sa mission. Nous savons d'abord, par l'organe des contemporains, que son éloquence fut très goûtée et ne suscita aucune critique chez les juges, alors si nombreux, qui ne se désintéressaient pas comme aujourd'hui des œuvres oratoires. Ce jour-là on loua universellement Surian de n'avoir rien dissimulé et d'être parvenu pourtant à satisfaire son auditoire, ainsi qu'à être également approuvé, chose bien difficile, des deux cours de Versailles et de Turin.

XII

Durant le séjour que Mgr de Surian fit dans la capitale, il fut l'objet d'une distinction très flateuse : nous voulons parler de sa réception à l'Académie française. Son élection fut accueillie, on peut le dire, avec un applaudissement universel, tant à cause du mérite littéraire de l'évêque de Vence que de sa rare modestie, car il avait ignoré les nombreuses intrigues qui entourent toujours une nomination d'académicien. Ce fut pour ses amis, et ils étaient

nombreux, une très agréable surprise de le voir élu malgré ses longues années d'absence de la cour et de la capitale.

Il devait remplacer Mgr Charles-Henri du Cambout, duc de Coislin et évêque de Metz, décédé en l'année 1732. Durant les deux mois qu'il lui fallut attendre sa réception, Surian eut la joie de renouer ses vieilles et fidèles amitiés qui lui étaient si chères. On a dit que la privation de ces solides attachements était presque l'unique regret qu'il éprouvait dans son lointain diocèse. En voici un témoignare que nul ne pourra récuser. « Je voudrais bien, écrivait-il à l'une de ses connaissances parisiennes, que l'amitié défendît dans votre cœur mon souvenir contre l'absence et le temps, deux ennemis redoutables et difficiles à vaincre à Paris. » Il disait encore à un autre de ses amis : « Si les souhaits pouvaient produire la présence, vous me verriez à Paris : mais je crains d'être aussi loin de votre pensée que de votre personne. J'essaierai de réparer mon absence par mes lettres [1]. »

Ce fut le 12 mars 1733 qu'eut lieu la réception académique de notre prélat. Il sut, dans son discours, sans se montrer trop flatteur pour la docte assemblée, faire voir qu'elle était devenue jusqu'à un certain point la réformatrice de la chaire chrétienne [2]. Citons ses paroles : « Depuis qu'éclairés par vos lumières les orateurs sacrés ont remonté à l'idée du parfait, on ne cherche plus, comme

[1] *Cahiers intimes manuscrits.*

[2] Massillon l'avait dit avant lui dans son discours de réception ; mais, dès la seconde partie du XVIIe siècle, cet éloge n'était plus l'expression de la vérité.

on faisait autrefois, à éblouir l'esprit par des pensées brillantes, à lui offrir une multitude inutile d'images agréables et de portraits ingénieux, à l'étonner par des saillies vives, par des figures hardies, à le flatter par un style trop harmonieux et toujours fleuri, à l'accabler d'une érudition flatteuse et superflue. On a préféré aux orateurs qui parlent à l'imagination ceux qui parlent au cœur, car c'est là où nous sommes, et c'est là où la parole, toujours subordonnée à l'impression divine, doit nous chercher, nous combattre, nous vaincre, nous rendre bons, sages, réglés, justes, vertueux. En un mot, l'homme c'est le cœur et tout ce qui n'est pas le cœur en nous n'est pas nous-mêmes. »

L'éloge bien senti de Mgr de Coislin qui, sans parler de ses vertus épiscopales, était un des plus nobles représentants de la vieille urbanité française, suivait les compliments adressés à la prédication contemporaine. En voici le résumé : « Au nom seul de l'illustre prélat se réveille ici dans tous les esprits l'idée de la charité la plus vive, la la plus tendre, la plus inépuisable. Il avait toutes les vertus dans son cœur et, dans l'occasion, chacune venait à sa place. Que j'aimerais à mettre ici dans un beau jour sa sollicitude pastorale, son application infatigable à remplir les devoirs sacrés de l'épiscopat ! Rigide observateur de l'ordre public et de la discipline ecclésiastique, il réforma des abus sans nombre et renouvela dans la piété son clergé et son peuple. Mais comme, dans un tableau, la figure principale arrête davantage nos yeux, je suis frappé, à la vue de ce grand prélat, de sa charité, sa vertu propre..... Il laissa aux malheureux par son

testament des fonds incroyables. Mais pourquoi par mes paroles affaiblir sa gloire ? les plus beaux éloges d'un évêque sont les larmes des pauvres à sa mort. La sienne fut un deuil public.

C'était l'illustre d'Aguessau qui devait répondre à Monsieur de Vence ; mais il en fut empêché, à son grand regret, et le directeur de l'Académie, en ce moment Danchet, un auteur médiocre de drames lyriques, dut le remplacer. Il eut, du moins, le bon goût de s'en excuser auprès de l'évêque académicien. « Ce jour, dit-il, pouvait être encore plus flatteur pour vous, Monseigneur ; le sort avait semblé conspirer à rendre votre réception plus brillante : il avait mis à la place que je suis forcé d'occuper l'illustre chef du premier parlement, ce magistrat aussi distingué par la réputation de son éloquence que par l'éclat de sa dignité. S'il avait pu être ici, quel spectacle touchant de voir deux orateurs applaudis tant de fois, l'un dans la chaire de vérité, l'autre dans le temple de la justice, se réunir en cette assemblée ! » Danchet ajouta avec beaucoup de justesse : « Au milieu des applaudissements que votre élection nous attire aujourd'hui, ne craignons pas de rappeler les reproches que vous nous avez fait essuyer. Ils vous ont fait honneur, mais sans nous blesser. Pendant le cours de vos travaux évangéliques, lorsque nos temples retentissaient de vos louanges, vos auditeurs sortant également édifiés des saintes vérités et touchés de votre éloquence, se plaignaient à nous de ne pas trouver votre nom sur nos listes, au nombre de ces fameux ministres de la parole de Dieu qui ont autant illustré l'Académie qu'instruit l'Eglise. »

Avant de quitter Paris, après sa réception, le doux et aimable pontife eut le regret d'assister à la mort du Père de la Tour, supérieur général de l'Oratoire. Il vit avec douleur que sa chère congrégation était plus divisée que jamais par l'adhésion passionnée d'un grand nombre de ses membres aux erreurs du Jansénisme. L'élection du Père de la Valette, précédée et suivie de l'exil de plusieurs Oratoriens révoltés contre la bulle *Unigenitus* et contre le Saint-Siège, ne put calmer les esprits et un ami de l'Oratoire écrivait au *Mercure* d'avril 1733, assez maladroitement, après la mort du Père de la Tour : « Il fallait à la congrégation un génie assorti de toutes les qualités nécessaires à la constitution de cet illustre corps qui se conduit par des principes différents du gouvernement des communautés régulières et même de presque toutes les communautés séculières..... Dans l'Oratoire la supériorité est évitée avec autant de soin qu'elle est quelquefois recherchée ailleurs, et la dépendance qui n'a rien de contraint, ni de servile, y jouit de presque tous les privilèges de l'égalité. On ne s'y appréhende point les uns les autres, parce que personne ne peut y exercer une impérieuse domination et que le seul châtiment qui y soit redoutable est le malheur d'être exclu d'une si aimable société. Si le lien par lequel Pierre de Bérule avait constitué et rattaché à l'inébranlable hiérarchie de l'épiscopat et du Saint-Siège l'unité de sa congrégation, suffisant pour les temps ordinaires, n'a pu résister pleinement aux épreuves du dernier siècle, faut-il s'en étonner ? Il y a tels coups de vent qui déconcertent les calculs du pilote le plus habile. Le temps était venu, dit

à son tour l'abbé Rosne, où l'esprit de liberté, en se corrompant, avait engendré un fatal esprit d'indépendance, et c'est la conviction que Surian emporta dans son diocèse. Ce fut au milieu de ces réflexions douloureuses qu'il écrivit un jour : « L'Oratoire est dans un tel état, qu'on ne peut lui donner que des larmes [1]. »

Pour lui, il éprouva une véritable consolation de rentrer dans son petit diocèse, où il pouvait faire le bien tout en goûtant la paix profonde que lui procurait son grand éloignement de la capitale, et, pour le rendre plus assuré, il cessa presque toute relation avec Paris, l'Académie et même l'Oratoire. Ce fut vainement qu'on lui proposa sa translation à de plus grands sièges. Il ne voulut pas même écouter ceux qui cherchaient à entamer cette question, disant comme Mgr du Vair : « Je ne veux pas quitter une épouse pauvre pour une femme riche. » Il savait pourtant que la moindre démarche de sa part aurait réussi à le placer dans un grand diocèse, très rapproché de la cour ; mais il se disait à lui-même, avec une philosophie vraiment chrétienne : « Je suppose que j'eusse pu gagner la faveur des grands et obtenir une place considérable. Les grâces valent-elles le repos que cette élévation m'aurait ravi ? J'ai fait consister mon bonheur dans un état borné ; j'y ai vécu avec plaisir ; j'y mourrai sans regret. Que puis-je désirer de plus ? J'ai été aussi heureux que j'avais besoin de l'être. L'aurais-je été si j'avais changé de situation ? L'expérience des autres m'a fait connaître l'incertitude où l'on vit dans les grands

[1] *Cahiers intimes*

honneurs ; d'ailleurs, ma carrière est près de finir ; si Dieu me laissait maître de recommencer celle-ci, la liberté de renaître me paraîtrait une punition, non un bienfait [1]. »

Ces propositions se renouvelèrent en 1735, lorsque l'évêque de Vence dut se rendre à l'assemblée générale du clergé, présidée par le cardinal du clergé. Il y parut entouré d'une grande considération que ne fit qu'accroître son beau discours sur la religion chrétienne [1] et qui, chose inouïe, lui valut les éloges officiels de l'assemblée. A son retour de Paris, il accepta le prieuré de Gonssainville dont les revenus, joints à ceux de l'abbaye de Saint-Vincent du Luc, au diocèse d'Oléron, lui permirent de soutenir son rang. Il le fit surtout pour augmenter ses charités et c'est même ce qui le décida, malgré son horreur des procès, à plaider contre les Barnabites [2] qui avaient succédé aux Bénédictins et qui ne voulaient plus payer à l'évêque-abbé les redevances féodales de ce bénéfice.

Mgr de Surian vivait donc tranquille à Vence, uniquement occupé de l'instruction de son peuple et du soin de ses pauvres. Ce n'est pas qu'il se fit illusion sur la pauvreté et l'isolement de son siège épiscopal ; il en plaisantait même agréablement, comme nous l'avons lu dans ses cahiers intimes qui ont tous passé sous nos yeux [3]. « Ce

[1] « Mgr de Vence, dit Gaspard de Vintimille, archevêque de Paris, nous a prêché avec autant de force que de solidité. Les remerciements de l'assemblée ne peuvent égaler les éloges que mérite un si beau discours. » Tisserand, *Histoire de Vence*, p. 240.

[2] C'est Louis XIII qui, en 1611, donna cette abbaye, tombée entièrement en décadende, aux Barnabites de France.

[3] Puisque nous parlons de ces *Cahiers intimes* où se reflète si bien l'âme de notre aimable prélat et que le vénérable curé de Vence, M. le chanoine Bruny, a bien voulu nous communiquer, nous avertissons le lecteur qu'il trouvera en appendice une fidèle analyse de ces papiers si intéressants, due à l'abbé Tisserand, l'historien de Vence.

n'est pas ici, disait-il en souriant, le séjour des grâces ; on ne les trouve guère qu'à Paris, soit ; mais Paris peut être un triste séjour et Vence ou Senez une demeure aimable, selon la manière de penser et de sentir. Une carmélite est dans la joie quand une reine est dans les larmes. Je me fais un Paris de Vence ; je me fais de ma campagne un Versailles. La première des sciences est de savoir être heureux. » Il ajoutait avec bonne humeur : « Si la cour ne me fait pas de bien, ce n'est pas une raison pour que je me fasse du mal..... Si on me disait : « Voilà Paris ! » je répondrais : j'aime mieux mon doux Vence, car, depuis que je suis évêque, je me suis fais à moi-même mon destin et j'ai fixé mon sort dans le repos ; j'ai aimé d'être à Vence et mon bonheur justifie mon goût [1]. »

D'ailleurs, Mgr de Surian, avec son caractère doux, liant et facile, n'avait pas tardé de contracter de nouvelles et sérieuses amitiés. Il écrivait à ces connaissances d'une date encore très récente : « Vous êtes si aimables, que vous me faites de Vence un Paris. » Mais, dit fort justement son biographe moderne, il était retenu à Vence par la meilleure des raisons : il y faisait le bien et s'y sentait aimé. L'histoire de son épiscopat tient tout entière dans celle des œuvres de charité. La douceur lui était tellement innée, qu'il lui était très pénible de prendre un air de sévérité envers ceux qui avaient attiré sur leur tête un châtiment nécessaire. Il donnait à ses reproches la forme d'un conseil amical, d'un avertissement paternel ; rarement

[1] *Cahiers intimes*, ibidem.

un ordre absolu sortait de sa bouche. On l'a beaucoup loué d'une preuve de modération où nous avons peine à voir la marque d'une grande vertu. En vingt-sept ans d'épiscopat, il ne demanda pas une seule lettre de cachet, tandis que, de son temps, les autres évêques faisaient un usage assez fréquent de ces ordres souverains.

Quoique Surian, se souvenant de sa vie d'oratorien, fût toujours assez dur pour lui même, il se montrait pour les autres plein de mansuétude et exerçait largement l'hospitalité [1]. Mais c'étaient surtout les pauvres qu'il recevait avec une tendresse vraiment évangélique. Cela ne l'empêchait nullement de se rendre compte très exactement des défauts de ses diocésains. Il étudiait avec soin, de très près, raconte M. Rosne, la population au milieu de laquelle s'écoulait sa vie patriarcale ; car il voulait que la bienveillance fût éclairée et blâmait une prodigalité aveugle. Il redoutait singulièrement d'entretenir son peuple dans l'oisiveté et d'encourager la paresse des pauvres que le travail pouvait nourrir, qu'il pourrait relever à leurs propres yeux comme aux yeux des autres. Il jugeait les Venciens trop mous ; sans doute il les connaissait bien ; sans doute aussi, pendant ses promenades à travers la campagne ou pendant ses visites sous les toits de chaume, il a plus d'une fois adressé à quelque paysan, sur le bord d'un sillon ou au coin de la cheminé, avant de les confier au papier, les réflexions suivantes, et nous aimons à nous

[1] Dans une liste d'invitations de l'évêque de Vence, on lit les noms suivants : M. de Seguiran, les Pères de l'Oratoire, l'archevêque d'Aix, Mme de Simiane, le marquis de Vence, les Dominicains, M. d'Albersal l'évêque de Grasse, Mlle de Caussin, M. Gilon, etc., etc.

le représenter dans ce rôle paternel et familier : « Que de gens à Vence sont pauvres parce qu'ils sont oisifs et prouvent la vérité de cette parole du Sage : *Egestatem operata est manus remissa.* » Cependant il voyait la terre fertile, invitant l'homme à lui demander des richesses qu'elle ne peut accorder gratuitement, et il s'indignait. « Ce pays est bon, s'écriait-il, c'est ce qui rend les habitants paresseux et ils sont pauvres parce que la nature les a fait riches. » D'ailleurs, la population était d'une étonnante frugalité et ne s'estimait point malheureuse. La verve du bon Surian s'allume à ce spectacle : « Le peuple à Vence est si accoutumé à manger peu, qu'il ne saurait mourir de faim. On jeûne ici admirablement. »

XIII

Parlons maintenant du rôle de Surian durant la guerre de succession. On sait que dans cette guerre la France et l'Espagne luttaient contre l'Angleterre et l'empereur d'Allemagne. La bataille de Toulon nous avait rendu maîtres de la Méditerranée (22 février 1744) et nos troupes confédérées, conduites par l'infant Don Philippe et le prince de Conti, s'avançaient vers le Var. Ces deux généraux inspiraient à leurs soldats cet esprit de courage et de confiance dont ils avaient besoin pour pénétrer dans un pays où un bataillon peut à chaque instant arrêter une armée, où il faut combattre contre des rochers, des précipices et des torrents et où la difficulté

des convois n'est pas un moindre obstacle dans des chemins muletiers, escarpés et raboteux.

Dès les premiers jours de janvier 1744, le comte de Mirepoix, gouverneur de Provence, envoie ses ordres aux frontières. Vence répare ses tours, ses murs, ses barricades au faubourg, garnit ses créneaux de broussailles, court aux provisions et monte la garde jour et nuit [1].

Les armées françaises et espagnoles eurent d'abord des succès. Château-Dauphin fut enlevé aux Piémontais; les Français s'emparèrent du château de Demont et gagnèrent, quelques jours après, la bataille de Coni. Aussi le marquis de Vence, gouverneur d'Antibes, pria Mgr de Surian de faire chanter le *Te Deum* en action de grâces. La reddition de Gênes s'ensuivit. Mais, durant l'hiver, les Impériaux revinrent en si grand nombre, que nos troupes durent battre en retraite et repasser le Var. La ville de Vence se vit alors sur le point d'être envahie par les ennemis de la France. Dans cette affreuse situation, raconte l'abbé Tisserand, les Vençois n'eurent plus qu'à se mettre en sûreté, eux et leurs biens. Chacun emporta ce qu'il put de vivres et d'argent et laissa le reste entre les mains des consuls, de quoi on leur donna reconnaissance. L'Evêque encourageait les habitants à rester dans la ville et à ne pas s'effrayer : « Où iriez-vous? leur disait ce vénérable prélat, n'êtes-vous pas ici mieux qu'ailleurs, sous la protection de vos saints patrons? Que feront les ennemis à un peuple désarmé ? Ce n'est pas vous qu'ils viennent attaquer. [2] »

[1] *Histoire de Vence*, p. 241.
[2] *Ibidem* p 243.

Il était presque minuit et le conseil délibérait, quand tout à coup l'avant-garde des ennemis se présente sous les murs. Les premiers pillent les *basdides*, *brûlent cinq ou six maisons du faubourg*, *se gorgent de vin* et répandent le reste. Le général Novaty était à la tête des Impériaux et le marquis d'Hormée dirigeait les troupes piémontaises. Quand Mgr de Surian apprit que le général en chef arrivait, il alla, comme autrefois saint Véran au-devant des barbares, lui parler pour sauver son peuple : « Général, lui dit-il, vous ne venez pas faire la guerre aux citoyens, mais aux soldats. Le Dieu des armées et le sort des batailles décideront qui, du roi mon maître, ou des vôtres doit être le vainqueur, mais l'humanité et la générosité des princes que vous servez ne vous permettent pas de maltraiter des citoyens désarmés. » L'état-major resta saisi d'un saint respect à la vue de ce majestueux et éloquent pontife, vieillard de 76 ans. Novaty donna les ordres les plus sévères à ses troupes. L'auguste prélat conduisit l'état-major dans son palais, où il acheva de le subjuguer par ses manières douces et affables. Un aide de camp lui demandant le temps qu'il faudrait pour aller jusqu'à Lyon : « Je sais, répondit-il, le temps qu'il me faudrait pour me rendre à Lyon, mais je ne puis estimer celui qu'il faudrait à une armée qui aurait à combattre les troupes du roi, mon maître. [1] »

C'est alors que l'évêque de Vence, ayant appris que les Impériaux voulaient rançonner la ville, laissa puiser dans ses coffres plus de soixante mille livres, répondant ainsi

[1] Tisserand, *Histoire de Vence*, pp. 243, 244.

avec modestie et générosité aux odieux soupçons qui l'avaient fait accuser d'avarice, quant il ne songeait qu'à former un trésor pour les indigents ou pour les besoins de la patrie.

Enfin, la paix put se conclure en 1748; mais, jusqu'en 1760, la ville de Vence fut occupée par les ennemis qui lui enlevèrent presque toutes ses ressources, quoique, par égard pour l'illustre prélat, ils daignèrent n'imposer que de modiques contributions. Le maréchal de Belle-Isle, dit l'histoire de la malheureuse cité, fut reçu par Surian comme un libérateur. Ils étaient tous deux académiciens et Belle-Isle connaissait d'autant mieux Surian, qu'il avait succédé, à l'Académie, à Mgr Godeau, prédécesseur de notre pontife. Le maréchal s'empressa de faire évacuer Vence des troupes et surtout des malades qui l'encombraient; mais le passage presque quotidien des contingents de l'armée française augmenta, sans compter les désastres de la guerre, la dette énorme de cette petite ville.

Surian ne put voir sans un vif chagrin l'état misérable de son diocèse. Il redoubla ses privations et se fit petit, comme l'Apôtre saint Paul, pour accroître les trésors de la charité. Enfin, en 1751, il résolut de s'ouvrir du projet qu'il tenait caché dans son cœur et par lequel il s'est immortalisé à Vence. Les mesures que l'on avait prises jusqu'à ce jour pour soulager les pauvres étaient sans effet, puisqu'il manquait le plus important: un fond de secours. L'hospice possédait à peine de 8 à 9000 livres de capital. Mgr Godeau, en 1668, et Guillaume Savornin, en 1674, en avaient donné

[1] *Ibidem*, p. 246.

la plus grande partie. Surian réunit donc chez lui le conseil de ville avec les recteurs de la miséricorde et de la pitié et les engagea à fondre toutes leurs œuvres en une seule, afin d'obtenir du roi que leur maison devînt hôpital général. Il ajouta qu'il avait l'intention de leur léguer tous ses biens pour cette grande œuvre. Les conseillers de la ville et les recteurs des deux hôpitaux furent dans l'admiration d'une offre si généreuse et l'acceptèrent avec la plus grande joie. Le roi, touché d'une charité si grande, se hâta d'accorder, en février 1751, les lettres patentes pour l'hôpital général de Vence, lequel s'appela l'hôpital Saint-Jacques, du nom de son fondateur[1].

Désormais notre prélat fut regardé comme le père de la patrie. Aussi était-il heureux de la reconnaissance que les habitants de Vence lui témoignaient en toute occasion. Il les en remerciait en ces termes, au renouvellement de l'année 1752 : « Aisément, Messieurs, on se laisse persuader par ceux qu'on aime. Je crois que les vœux que vous faites pour moi sont sincères ; vous devez, par la même raison, être convaincus des souhaits ardents que je forme pour vous. Mes sentiments pour vos personnes sont si tendres, que je ne saurais penser que vous n'y répondiez point par le retour. Accordez-le moi ; je sens et j'ose dire que mon cœur le mérite.[2] »

Cette douceur et cette amabilité ne firent que croître dans les dernières années de l'excellent prélat. Voici ce que nous raconte le spirituel Gresset sur les derniers

[1] *Ibidem*, pp. 246, 247.
[2] *Cahiers intimes et mss.*

temps de l'existence de Surian. « A mesure qu'il approchait davantage de l'inévitable terme, il redoublait de piété et de tendresse. Sa voix affaiblie parlait encore au peuple de ses devoirs ; il ne s'éloignait plus un seul instant de son troupeau. Dévoué tout entier à l'instruction du peuple confié à son zèle, il lui consacra tous ses talents, tous ses soins ; pasteur d'autant plus cher aux siens que, ne les quittant jamais, il en était plus connu. Louange rarement donnée et bien digne d'être remarquée dans le cours de plus de vingt années d'épiscopat. Mgr l'évêque de Vence ne sortit jamais de son diocèse que quand il fut appelé à l'assemblée du clergé. [1] »

XIV

Mais il est temps de parler plus en détail de l'acte principal de l'épiscopat de Surian. Nous voulons dire de son testament. Il l'écrivit de sa propre main, dit l'historien de Vence, chez le notaire Ferron, le 9 mai 1754. Après un préambule plein de piété [2], rapporte l'abbé Tisserand, il défend le faste à ses funérailles, fait différents legs aux confréries de Vence [3], au grand séminaire ; il charge ses héritiers de donner cent livres au chapitre de Vence, pour

[1] Réponse de Gresset à d'Alembert qui avait hérité du fauteuil académique de Mgr de Surian.

[2] « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Après avoir imploré la miséricorde de Dieu pour mes péchés, moi, Jean-Baptiste, évêque de Vence, sain de corps et d'esprit, désirant par ma pure volonté disposer de mes biens, ai fait mon présent testament solennel et olographe ainsi qu'il suit... »

[3] Cent livres à la confrérie du Saint-Sacrement, la même somme à celle du Saint-Rosaire ; deux cent livres à chacune des confréries de pénitents.

être distribuées aux membres du clergé présents à ses obsèques. Sa chapelle reste au chapitre, ses livres au grand séminaire, à moins que son successeur n'en donne deux mille francs. Il n'oublia point les huit paroisses où il était décimateur et leur légua à chacune trois cents livres pour leurs pauvres. L'abbaye du Luc eut pour le même objet deux mille livres et le prieuré de Goussainville mille livres seulement.

Voyons maintenant ce qu'il laissa à ses parents, mais uniquement de ses bien patrimoniaux, car ce qui lui venait de l'Église devait faire retour à l'Église, d'après le vieux concile de Francfort. A son frère Balthazar, prêtre, deux terres et trois mille livres une fois payées ; à sa sœur Marianne, veuve Livron, quatre mille livres ; à la fille de cette dernière, épouse de M. d'Estienne, mille livres; à son frère Cosme Surian, le religieux Trinitaire, une rente de 80 livres pour une bonne œuvre qu'il lui avait confiée ; à sa nièce Victoire Livron, veuve Valin, qui avait perdu sa fortune, 10.000 livres et autant à chacun de ses deux enfants [1]. Après ses parents vinrent ses familiers et ses serviteurs. A M. Savournin, son chapelain, une rente annuelle de 60 livres, avec ses plus petites chasubles ; à Honoré Bellon, son majordome, 1.200 livres ; au frère de ce dernier, Antoine Bellon, 800 livres ; à la servante Périnette, 500 livres ; à Nicolas Corriol, 400 ; livres; à Charles Laugier, autant ; à Joseph Giraudy, autant [2].

Après avoir assuré à sa famille et à ceux qui l'avaient

[1] Surian fut arrêté un moment pour ce legs, tant il craignait le népotisme. Il fallut que M. Savournin le rassurât.

[2] C'étaient ses trois domestiques.

servi si longtemps ce que méritaient leur affection et leur dévouement, il ajouta : « De tous et chacun de mes autres biens, capitaux, meubles et effets, de quelque nature qu'ils puissent être, je nomme et j'institue mes héritiers universels l'hôpital et les pauvres de Vence. »

Joignons à cet acte important qui suffirait seul à faire bénir à jamais la mémoire de Surian quelques sages réflexions du charitable prélat : « Dans la crainte où je suis que le secours que le peuple de Vence retirera des revenus que je lui laisse ne le rende moins porté au travail de la campagne, mon intention est qu'après qu'on aura employé les fonds et revenus pour subvenir aux besoins pressants et raisonnables des pauvres et des malades, à marier de pauvres filles de Vence ou du diocèse, à recouvrir ou à bâtir des maisons ruinées, lesquelles réparations, en multipliant les habitants, rendront Vence plus populeuse et plus en état de cultiver les terres ; enfin que certaines parties soient employées à payer les pensions de pauvres ecclésiastiques, soit de Vence, soit du diocèse, dans quelque séminaire plus nombreux que le nôtre, et par là nous donner de bons sujets pour l'Eglise. Pour tous ces objets, il convient que les recteurs de l'hôpital consultent le seigneur évêque de Vence. [1] »

Ainsi que Mgr de Belsunce, son contemporain, Surian eut la pensée humble et délicate d'appeler comme témoins de ses dernières volontés de simples ouvriers ou marchands de sa ville épiscopale. C'étaient : Jacques Chéry, tailleur ; Philippe Cormette, marchand ; Pierre Michaud,

[1] Voir à Vence l'original du testament, chez le notaire Reillaume, registre de 1754, pp. 601 et suivantes.

ménager ; Philippe Declerc, cordonnier ; Boniface Fougère, cultivateur ; et Jean-Baptiste Dupin, cordonnier.

La mort du vénérable pontife suivit d'assez près l'expression de ses dernières volontés, puisqu'il rendit sa belle âme à son Créateur, le 3 août 1754, et l'académicien Gresset put dire avec raison : « Plein d'années et de vertus, Mgr de Vence est mort, pleuré des siens, comme un père tendre, honoré et chéri, expire au milieu des gémissements d'une famille éplorée dont il emporte l'estime, la reconnaissance et les regrets [1]. »

XV

Ce fut, nous l'avons dit, le philosophe d'Alembert qui succéda à notre prélat dans le fauteuil académique. Il voulut le louer, selon la tradition du lieu, mais il le fit comme un adepte des idées subversives de l'époque et qui ne sait plus comprendre les vertus d'un évêque. Aussi se contenta-t-il de lui décerner des éloges pour ses qualités naturelles, sans s'élever plus haut. Heureusement, l'aimable Gresset, qui devait lui répondre, sut, en même temps donner à l'ami de Voltaire une bonne leçon et condamner le genre de prédication de ce triste temps qui remplaçait si pauvrement la forte et substantielle éloquence des Bossuet et des Bourdaloue. « Quelle perte, s'écria-t-il, l'éloquence vient de faire, et quel génie lumineux viendra dissiper les profondes ténèbres qui la couvrent ! Notre siècle n'a que trop de ces esprits médiocres, de ces talents subalternes

[1] *Ibidem.*

qui, se croyant sublimes, ne peuvent manquer de se trouver éloquents et d'être pris pour tels par le vulgaire de tous les rangs. Dans toutes les tribunes on n'a que trop à essuyer ou cette froide éloquence qui n'est qu'une stérile abondance de mots, un vain étalage de raisonnements sans principes et sans objet, un chaos d'idées et de sentiments sans force et sans chaleur, ou de cette éloquence ridicule qui n'est que le langage faible du bel esprit, le jargon fastidieux de l'antithèse et la manie puérile de mettre tout en épigrammes [1]. »

L'évêque de Vence apparaît à Gresset comme le représentant d'un autre âge. Il ajoute : « Qui ranimera les cendres de l'orateur illustre que nous regrettons aujourd'hui, le dernier qui nous restait du siècle de l'éloquence véritable et dont les talents avaient balancé quelquefois le succès de Massillon ? Il avait, comme lui, recueilli dans cette compagnie l'héritage et la place de Bossuet et de Fléchier. Nous voyons nos pertes, nous les pleurons, et nos larmes sont d'autant plus justes que les dédommagements sont devenus plus rares et que l'éloquence sacrée attend encore un restaurateur. »

L'habile et disert académicien fait aussi l'éloge de la piété de Surian : « L'onction, qui fut toujours le principal attrait de l'éloquence de notre prélat, coulait de cette source divine de la charité et la charité était l'âme de cette piété. Pendant sa longue administration il apaisa toutes les querelles religieuses ou particulières dans son diocèse que l'on citait comme l'un de ceux où l'enviable

[1] *Ibidem.*

concorde n'était plus troublée. Il n'y souffrait pas qu'on discutât violemment sur les matières théologiques, alors l'objet d'une guerre de paroles si animée ; il ne détestait pas moins les procès qui font naître et entretiennent quelquefois, pendant plusieurs générations et souvent sans causes raisonnables, les plus vives animosités. Aussi ne les connut-il jamais, et, comme il était seigneur de Vence en même temps qu'évêque, il s'appliquait à les prévenir par l'usage le plus modéré de ses prérogatives. Sans abandonner les droits de son Eglise, héritage qu'il voulait transmettre intact à ses successeurs et qu'il se serait fait un crime de négliger, il ne froissait personne, et, quand il mourut, il ne se connaissait pas un ennemi. Son commerce était sûr et sa conversation charmante. Sa douceur n'était pas exempte parfois d'une sorte de mélancolie, mais nul n'en soupçonna rien, si ce n'est ses intimes ; il montrait partout une affabilité joyeuse et la plus extrême vieillesse n'eut jamais chez lui rien de morose [1].

Après les justes éloges décernés de toutes parts à l'évêque de Vence, nous devons dire quelque chose des attaques passionnées des Jansénistes, car ce sont aussi, à leur manière, de vrais louanges. Laissons, ici, la parole au dernier biographe de Surian qui les stigmatise fort justement. Les *condottieri* de notre temps les plus habiles à manier la plume-poignard du journaliste n'auraient rien à apprendre à leur confrère du XVIIIme siècle. Actes *monstrueux*, conduite *indécente*, mensonges *scandaleux*, tel est le langage ordinaire du pamphlétaire janséniste. Mais il joint

[1] *Ibidem.*

l'art des interprétations à la violence des jugements et à l'audace dans l'information. Il dit ironiquement à Guérin, le panégyriste de notre prélat, que certainement la Provence ne l'a pas chargé d'acquitter sa dette envers Surian, si dette il y a. Il traite d'imagination les circonstances que l'auteur prétend connaître par tradition de famille. Il s'étonne que l'on ose faire descendre Surian de l'illustre maison des Suriani, d'Italie, quoique son père fût un simple marchand ; il accuse l'Oratorien d'avoir lié amitié avec les ennemis naturels de sa congrégation afin d'obtenir l'épiscopat grâce à leur influence ; il le représente comme un espion au milieu de ses frères. On en impose *grossièrement* quand on insinue que l'évêque de Vence ne fut pas un persécuteur de la *saine doctrine* (le Jansénisme). Ne s'est-il pas empressé d'aller, avec une publicité affectée, signer le formulaire ? N'a-t-il pas ainsi bravé *indécemment* ceux de ses confrères qui refusaient leur signature ? Tout le monde ne sait-il pas qu'à l'archevêché de Paris on lui reprocha *son ton leste et cavalier* qui convenait si peu à un homme de sa robe ? M. de Senez, cet ancien de l'Oratoire, qui, dans les principes de l'Evangile, aurait pu lui servir de modèle, Surian ne l'a-t-il pas condamné ? Toutes les fois que l'occasion s'en présentait, il faisait l'éloge du *conciliabule* d'Embrun. Quand on le préconisa, on le qualifia seulement de « prêtre du diocèse d'Arles ». C'est que, sans doute il l'avait demandé, *rougissant* peut-être déjà de son titre d'Oratorien et craignant qu'il ne lui fût nuisible. Il ne s'est jamais servi des lettres de cachet, soit ; mais on ne voit pas qu'il les désapprouvât. On le loue d'avoir scrupuleusement observé la loi de la résidence ; il

est certain, au contraire, qu'il y manqua pendant les premières années de son épiscopat. On vanta sa charité ; mais, par une contradiction palpable, on avoue qu'il brava le reproche de ne pas faire du bien aux pauvres.

Nous nous arrêtons sur ce trait qui n'est pas le dernier, mais qui est bien le plus odieux et dont, heureusement, le lecteur pourra faire justice comme de beaucoup d'autres.

Ce fut Mgr de Lorry, le second successeur de Surian sur le siège de Vence, qui lui rendit les hommages dus à sa charité pour les pauvres et à son dévouement pour toutes ses ouailles. Ce digne prélat disait, dans le préambule de ses statuts synodaux : « Héritier du ministère des grands pontifes qui vous ont gouverné, des Godeau, des Surian, noms à jamais gravés dans les fastes de cette Eglise de Vence, nous occupons leur siège, nous brûlons de leur zèle, nous demandons à Dieu leurs vertus. Que nous est-il donné d'avoir leurs lumières et leurs talents ! Ils sont pour nous cette colonne lumineuse qui marchait à la tête du camp d'Israël. Les yeux fixés sur ces hommes vraiment apostoliques, puissants en œuvres et en paroles, nous suivrons la route qu'il nous ont frayée. Partout ils seront nos modèles et nos maîtres. »

Mais la mémoire de Surian demandait quelque chose de plus ; aussi, Mgr de Lorry [1] eut l'heureuse pensée de placer sur la porte principale de l'hôpital de Vence, la grande œuvre de notre doux et charitable pontife, cette inscription monumentale :

[1]. Ce fut ce digne prélat qui institua une commission pour régler les honneurs à rendre au doux et éloquent pontife.

A LA MÉMOIRE

DE

MESSIRE JEAN-BAPTISTE DE SURIAN

CONSEILLER DU ROY EN SES CONSEILS,

ÉVÊQUE ET SEIGNEUR DE VENCE,

L'UN DES QUARANTE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

LES TALENTS ET LES VERTUS FIRENT DE CE PRÉLAT,

L'UN DES ORNEMENTS DE L'ÉGLISE,

LA GLOIRE ET L'HONNEUR DE CE DIOCÈSE.

LES RECTEURS DE CET HÔPITAL, SON HÉRITIER UNIVERSEL,

LUI ONT DRESSÉ CE MONUMENT,

SOUS L'ÉPISCOPAT DE MONSEIGNEUR DE LORRY,

L'AN 1765.

SERMONS DE M. DE SURIAN

CONTENANT

LE PETIT CARÊME

AVERTISSEMENT

Ces sermons ont été prêchés en 1719, pendant la minorité de Louis XV, *devant Sa Majesté; ils sont restés jusqu'ici dans le portefeuille d'un héritier de l'Auteur, qui s'est enfin déterminé à les donner à l'impression. Pour avoir une idée du* Père Surian, *on a cru qu'il suffisoit de transcrire l'éloge qu'en a fait* M. D'Alembert *dans son discours de réception à l'Académie Françoise avec la réponse à ce discours par* M. Gresset.

EXTRAIT

Du discours prononcé dans l'Académie Françoise, le 19 Décembre 1754, par M. d'ALEMBERT, lors de sa réception à la place de feu M. DE SURIAN, évêque de Vence.

MESSIEURS,

MONSIEUR l'Evêque de Vence ne fut redevable qu'à lui-même de la réputation et des honneurs dont il a joui : il ignora la souplesse du manége, la bassesse de l'intrigue, et ces autres moyens vils qui mènent aux dignités par le mépris : il fut éloquent et vertueux, et mérita par ces deux qualités l'Episcopat et vos suffrages. Permettez-moi, MESSIEURS, de commencer l'hommage que je dois à sa mémoire par quelques réflexions sur le genre dans lequel il s'est distingué : j'ai puisé ces réflexions dans vos Ouvrages, et je les soumets a vos lumières.

L'éloquence est le talent de faire passer rapidement et d'imprimer avec force dans l'ame des autres le sentiment profond dont on est pénétré : ce talent précieux a son germe dans une sensibilité rare pour le grand, l'honnête et le vrai ; la même agitation de l'ame, capable d'exciter en nous une émotion vive, suffit pour en faire sortir l'image au-dehors ; il n'y a donc point d'art pour l'éloquence, puisqu'il n'y en a point pour sentir. Ce n'est point à produire des beautés, c'est à faire éviter les fautes, que les grands Maîtres ont destiné

les regles. La nature forme les hommes de génie, comme elle forme au sein de la terre les métaux precieux, brutes, informes, pleins d'alliage et de matieres étrangeres. L'art ne fait pour le génie que ce qu'il fait pour ces métaux, il n'ajoute rien à leur substance, il les dégage de ce qu'ils ont d'étranger, et découvre l'ouvrage de la nature.

Suivant ces principes, qui sont les vôtres, Messieurs, il n'y a de vraiment éloquent que ce qui conserve ce caractere en passant d'une langue dans une autre ; le sublime se traduit toujours, presque jamais le style. Pourquoi les Cicérons et les Démosthenes intéressent-ils celui même qui les lit dans une autre langue que la leur, quoique trop souvent dénaturés et travestis? Le génie de ces grands Hommes y respire encore, et, si on peut parler ainsi, l'empreinte de leur ame y reste attachée.

Pour être éloquent, même sans aspirer à cette gloire, il ne faut à un génie élevé que de grands objets. Descartes et Newton (pardonnez, Messieurs, cet exemple à un Géomètre qui ose parler de l'éloquence devant vous) Descartes et Newton, ces deux Législateurs dans l'art de penser que je ne prétends pas mettre au rang des Orateurs, sont éloquents lorsqu'ils parlent de Dieu, du Temps et de l'Espace. En effet, ce qui nous élève l'esprit ou l'ame est la matière propre de l'éloquence, par le plaisir que nous ressentons à nous voir grands ; ce qui nous anéantit à nos yeux n'y est pas moins propre, en ce qu'il semble aussi nous élever, par le contraste entre le peu d'espace que nous occupons dans l'Univers, et l'étendue immense que nos réflexions osent parcourir, en s'élançant, pour ainsi dire, du centre étroit où nous sommes placés.

Rien n'est donc, Messieurs, plus favorable à l'éloquence que les vérités de la Religion ; elles nous offrent le néant et

la dignité de l'homme. Mais plus un sujet est grand, plus on exige de ceux qui le traitent ; et les loix de l'éloquence de la Chaire compensent par leur rigueur les avantages de l'objet. Presque tout est écueil en ce genre ; la difficulté d'annoncer d'une maniere frapante et cependant naturelle des vérités que leur importance a rendues communes ; la forme seche et didactique, si ennemie des grands mouvements et des grandes idées ; l'air de prétention et d'apprêt qui décele un Orateur plus occupé de lui-même que du Dieu qu'il représente ; enfin le goût des ornemens frivoles qui outragent la majesté du sujet. Des différens styles qu'admet l'éloquence profane, il n'y a proprement que le style simple qui convienne à celle de la Chaire ; le sublime doit toujours être dans le sentiment ou dans la pensée, et la simplicité dans l'expression.

Telle fut, Messieurs, l'éloquence de l'Orateur qui est aujourd'hui l'objet de vos regrets ; elle fut touchante et sans art, comme la Religion et la Vérité ; il semblait l'avoir formée sur le modèle de ces discours nobles et simples, par lesquels un de nos plus illustres confrères inspiroit au cœur tendre et sensible de notre Monarque encore enfant les vertus dont nous goûtons aujourd'hui les fruits.

Qu'il serait à souhaiter que l'Eglise et la Nation, après avoir joui si longtemps de l'éloquence de mon prédécesseur, pussent en recueillir les restes apres sa mort ! La lecture de ses ouvrages en eût, sans doute justifié le succès. Mais M. l'Evêque de Vence, par un sentiment que nous oserions blâmer, si nous n'en respections le principe, se défia, comme il le disoit lui-même, de sa jeunesse et de ses partisans. Il fut trop éclairé pour n'être pas modeste ; son ame ressembloit à son éloquence, elle étoit simple et élevée. La simplicité est la suite ordinaire de l'élévation des sentiments, parce

que la simplicité consiste à se montrer tel que l'on est, et que les ames nobles gagnent toujours à être connues.

Enfin, ce qui honore le plus, MESSIEURS, la mémoire de M. l'Evêque de Vence, c'est son attachement éclairé pour la Religion. Il la respectoit assez pour vouloir la faire aimer aux autres ; il savoit que les opinions des hommes leur sont du moins aussi chères que leurs passions ; mais sont encore moins durables quand on les abandonne à elles-mêmes ; que l'erreur ne résiste que trop à l'épreuve des remèdes violens ; que la modération, la douceur et le temps détruisent tout, excepté la vérité. Il fut sur tout bien éloigné de ce zèle aveugle et barbare, qui cherche l'impiété où elle n'est pas, et qui moins ami de la Religion qu'ennemie des Sciences et des Lettres, outrage et noircit des hommes irréprochables dans leur conduite et dans leurs écrits. Où pourrais-je, MESSIEURS, réclamer avec plus de force et de succès contre cette injustice cruelle, qu'au milieu d'une Compagnie qui renferme ce que la Religion a de plus respectable ; l'Etat de plus grand, les Lettres de plus célèbre ? La Religion doit aux Lettres et à la Philosophie l'affermissement de ses principes ; les Souverains l'affermissement de leurs droits, combattus et violés dans des siècles d'ignorance ; les Peuples, cette lumière générale, qui rend l'autorité plus douce, et l'obéissance plus fidelle.

RÉPONSE DE M. GRESSET

AU

DISCOURS DE M. D'ALEMBERT

MONSIEUR,

Dans un jour consacré à la gloire des talents et des succès, pourquoi faut-il mêler la voix de la douleur au langage des applaudissements ? Vous avez tracé, MONSIEUR, avec autant de vérité que d'énergie, l'image de l'illustre Prélat que l'Académie Françoise vient de perdre, mais nos regrets sont trop étendus, trop sensibles et trop légitimes pour ne point arrêter encore un moment nos regards sur son tombeau. Quelle perte l'Eloquence vient de faire ! Et quel génie lumineux viendra dissiper les profondes ténèbres qui la couvrent ?

Notre siècle n'a que trop de ces esprits médiocres, de ces talens subalternes, qui se croyant sublimes ne peuvent manquer de se trouver éloquens, et d'être pris pour tels par le vulgaire de tous les rangs. Dans toutes les Tribunes, ainsi que dans la plupart des Sociétés, on n'a que trop à essuyer ou de cette froide éloquence prétendue, qui n'est qu'une stérile abondance de mots, un vain étalage de raisonnemens sans principes et sans objet, un chaos d'idées et de sentimens sans force et sans chaleur; ou de cette éloquence ridicule qui n'est que le langage faible du bel esprit, le jargon fastidieux de l'antithèse, et la manie puérile de mettre tout en épigrammes. Pour assurer à notre siècle une suite nombreuse de

pareils déclamateurs, il ne faut que deux qualités qui, malheureusement, ne sont pas prêtes à manquer : la merveilleuse facilité de parler longtemps sans avoir rien à dire, et la confiance intrépide qui accompagne toujours les talens médiocres et les beaux esprits sans génie.

Mais qui nous rendra le vrai talent de parler avec raison, avec force, avec utilité, ce génie mâle et majestueux, sensible et pénétrant, simple et sublime, dont Athènes et Rome ont laissé des monuments que le dernier siècle a peut-être surpassés parmi nous, et que le nôtre n'atteint plus? Qui nous rendra surtout l'éloquence de la Chaire, ce talent si rare, si difficile et si souvent usurpé, ce talent le premier de tous, par la nécessité, la grandeur et la supériorité de son objet? Qui nous rappellera ces orateurs puissans, ces modérateurs de l'esprit humain, ces maîtres des passions elles-mêmes, ces ministres vraiment dignes d'annoncer aux hommes la vérité éternelle, l'unique vérité devant qui la terre doit rester en silence avec ses maîtres et ses sages? Enfin, qui ranimera les cendres de l'orateur illustre que nous regrettons aujourd'hui, le dernier qui nous restoit du siècle de l'éloquence véritable, et dont les talens avoient balancé quelquefois le succès de Massillon? Il avoit comme lui recueilli, dans cette Compagnie, l'héritage et la place de Bossuet et de Fléchier. Nous voyons nos pertes, nous les pleurons, et nos larmes sont d'autant plus justes, que les dédommagemens sont devenus plus rares, et que l'Eloquence sacrée attend encore ici un restaurateur.

Malgré le faux axiome respecté dans les écoles, et proscrit par le goût, vous avez eu raison de dire, MONSIEUR, qu'on ne doit la grande éloquence qu'aux dons lumineux, à l'impulsion rapide de la Nature, et non au pesant secours des regles, ni au pédantisme des préceptes; le génie ne s'apprend, ni ne

se copie : mais à cette vérité, j'en dois ajouter une plus essentielle encore, et que la mémoire de M. l'Evêque de Vence rappelle naturellement pour sa gloire et pour l'instruction de ses imitateurs ; les dons de la Nature, à quelque degré de perfection qu'on les suppose, ne sont pas suffisans ; le génie lui-même n'est point encore assez pour un ministre de la parole sainte, il n'a rien, il n'arrive à rien, s'il ne joint aux talens et au génie l'autorité de l'exemple et l'éloquence des mœurs ; on n'inspire point ce qu'on ne sent pas vivement, il faut être convaincu pour convaincre, et agir pour persuader ; avec toute l'élévation des idées, toutes les grâces de l'expression et toute la force du sentiment, on est bien faible contre les passions d'autrui, quand on est soupçonné de les partager, quand on n'est annoncé que par la vanité, le désir de plaire, et la profane ambition.

Ce ne fut point sous de pareils auspices que M. l'Evêque de Vence entra dans la carrière ; rempli des grandes vérités du christianisme, nourri de l'étude des livres saints, il n'eut de guide que la Religion elle-même ; ses talens pour la chaire furent bientôt proclamés par la voix publique, et ses succès décidés ; il n'étoit point de ces prédicateurs frivoles et méprisables, qui, à la face des autels mêmes, cherchant moins les palmes du sanctuaire que les lauriers des spectacles, viennent montrer qu'ils ne savent que le langage du monde, ne veulent que lui plaire, et n'emportent de nos Temples, aux yeux du christianisme et de la raison, qu'une gloire sacrilège et des succès ridicules. Ses discours énergiques, sensibles, embellis par toutes les graces extérieures du talent, recevoient un nouveau poids, une autorité nouvelle, de la reputation de sa vertu. Solitaire paisible, philosophe chrétien, sans cabale, sans protecteur, attendu par un peuple nombreux, et sans avoir mendié d'auditeurs, du fond de sa retraite il

venoit apporter la lumière, dévoiler les chimères du monde, les illusions de l'amour-propre, les petitesses de la grandeur, la faiblesse des esprits forts, le néant de la sagesse humaine ; il venoit consoler l'infortune, attendrir la prospérité, apprendre aux impies à trembler, aux incrédules à adorer, aux grands à mourir, aux hommes à s'aimer ; il étoit pénétré, il touchoit. Il n'appartient qu'à la vertu réelle que donne et consacre la Religion, d'élever cette voix impérieuse qui soumet la raison, qui fait taire l'esprit, qui parle au cœur et commande le devoir.

La gloire, qu'il ne cherchoit pas, vint le trouver dans sa solitude, et l'illustrer sans changer ses mœurs. Arrivé à l'épiscopat sans brigues, sans bassesses et sans hypocrisie, il y vécut sans faste, sans hauteur et sans négligence. Ce ne fut point de ces talens qui se taisent dès qu'ils sont récompensés, de ces bouches que la fortune rend muettes, et qui se fermant, dès que le rang est obtenu, prouvent trop qu'on ne prêche pas toujours pour des conversions ; dévoué tout entier à l'instruction des peuples confiés à son zèle, il leur consacra tous ses talens, tous ses soins, tous ses jours, pasteur d'autant plus cher à son troupeau, que ne le quittant jamais, il en étoit plus connu. Louange rarement donnée et bien digne d'être remarquée ; dans le cours de plus de vingt années d'épiscopat, M. l'Evêque de Vence ne sortit jamais de son diocèse, que quand il fut appelé par son devoir à l'Assemblée du Clergé ; bien différent de ces pontifes agréables et profanes crayonnés autrefois par Despréaux, et qui regardant leur devoir comme un ennui, l'oisiveté comme un droit, leur résidence naturelle comme un exil, venoient promener leur inutilité parmi les écueils, le luxe et la mollesse de la capitale, ou venoient ramper à la Cour, et y traîner de l'ambition sans talents, de l'intrigue sans affaires, et de l'im-

portance sans crédit. Enfin, plein d'années, de vertu et de gloire, il est mort pleuré des siens, comme un père tendre, honoré et chéri, expire au milieu des gémissements d'une famille éplorée, dont il emporte l'estime, la reconnaissance et les regrets.

L'éloge des morts ne seroit pas plus utile que la critique des vivants, s'il n'étoit une leçon pour ceux qui restent. Souvenons-nous donc, en regardant ce tombeau, que les lettres et les talens n'ont de réelle et durable gloire que quand la la raison et la religion y sont unis. A la voix de ces cendres encore éloquentes, que la noble émulation s'enflamme dans tous ceux qui osent se destiner à l'éloquence, en quelque genre que ce soit. On se plaint qu'elle dégénère; mais que la nature seule soit consultée et suivie, que le goût de l'étude renaisse, que le cœur inspire, que la raison parle, alors l'Eloquence véritable se relèvera dans toutes les tribunes. Laisserions-nous enlever cette palme du génie à la splendeur d'un Empire, qui sous les loix heureuses du plus grand des Monarques, réunit tous les lauriers des talens et des arts, et tous les titres immortels qui consacrent la gloire du Maître et le bonheur des Sujets?

SERMON

POUR

LA PURIFICATION DE LA SAINTE VIERGE

Tulerunt Jesum in Jerusalem ut darent hostiam.

« Ils portèrent Jésus à Jérusalem afin d'offrir une hostie. »

(*En S. Luc, 2.*)

SIRE,

Deux grands objets, et dignes surtout de l'attention de Votre Majesté, nous sont offerts aujourd'hui dans le saint Temple : Jésus qui se soumet à la loi malgré sa jeunesse la plus tendre ; Marie qui se soumet à la loi malgré la dignité la plus sublime et qui l'un et l'autre ne croiroient pas pouvoir avec bienséance paroître devant le Seigneur s'ils n'y venoient par leur oblation accomplir toute justice.

Quelle leçon pour nous, Prince auguste ! Ce Roi des Rois, à qui seul appartient d'instruire les Souverains, et qui depuis votre naissance vous a parlé par tant de voix, vient vous dire aujourd'hui par ces deux hosties si grandes, que ni l'âge si tendre où vous êtes, ni la place si haute que vous tenez, ne peuvent vous dispenser de vous soumettre à la loi de Dieu ; et que loin de vous faire de la jeunesse ou de la grandeur un prétexte de dispense, votre jeunesse même et votre grandeur vous doivent être de puissants motifs d'embrasser sans délai et sans bornes cette aimable loi qui fait seule la gloire des Souverains et la félicité des Empires.

Vous, ô mon Dieu ! éternel Protecteur de ce Royaume, aidez-moi à graver profondément l'amour de votre sainte loi

dans le cœur de celui que vous nous avez donné pour Maître. Autrefois vous ordonnâtes à un de vos ministres de porter cette loi à la cour de Josias, et ce Prince si jeune encore vint l'écouter aux pieds du saint Autel, et au milieu de son peuple s'obligea par un serment solennel à l'observer toute sa vie : *Fœdus percussit ut custodiret.* Renouvellez ici, Seigneur, un spectacle si touchant. Que le Prince devant qui je parle, plein d'amour pour la sainte loi que je viens lui offrir aujourd'hui de votre part, se sente pressé à ce moment de se dévouer pour jamais à elle. Que ces autels, que ce Temple soient témoins de son engagement sacré. Eh ! quel bonheur pour lui ! quelle joie pour nous, si l'on pouvoit dire encore : nul Roi jusqu'à ce jeune Prince ne fut plus chéri du Ciel, parce qu'il fut fidèle à Dieu et qu'il accomplit toute sa loi sainte : *Juxtà omnem legem.* Demandons pour lui cette grâce à Dieu et les lumières de son esprit par l'entremise de Marie :

Premier Point

SIRE.

Dieu l'avoit dit par Isaie : ô Rois, et vous Puissans du siècle, soumettez-vous dès votre enfance à la sainte loi, et donnez au Seigneur les prémices de votre vie. Mais ce qu'il avoit dit par son prophète lui paroît si nécessaire aux Grands, qu'il vient lui-même, Maître divin, le leur dire par son exemple ; et, en effet, dans l'obéissance que Jésus rend aujourd'hui à la loi, tout est digne de notre amour, mais ce qui me touche le plus, c'est la tendresse de son âge. Quarante jours après sa naissance, hostie seule digne de Dieu, il veut être porté au Temple, et là impatient d'obéir, à quelle loi ne se soumet-il pas ? à la loi du sacrifice, il s'immole comme premier né ; à

loi de l'humilité, en lui un Dieu même, sous la forme de pécheur, devient hostie ; à la loi de la charité, il commence dès ce jour le grand ouvrage du salut du monde ; à la loi de la pénitence, son état ici n'est qu'une mortification, et lorsque sa bouche est encore dans le silence, son cœur déjà pénitent s'écrie à Dieu : Mon Père, vous n'avez pas voulu pour vous appaiser des hosties étrangères, mais vous m'avez formé un corps, laissez-le croître, avec lui croîtront mes douleurs ; hélas ! vous n'aurez pas longtemps à attendre ; bientôt ces membres trop faibles se fortifieront pour les grands tourmens, ces pieds s'étendront pour la croix, ces mains s'élargiront pour les grandes plaies, ce sang à peine formé pourra un jour consacrer le monde. Je ne fais que de naître et me voici prêt à mourir : *Ecce venio*. Mais souvenez-vous qu'il est écrit de moi : il s'offrira dès sa naissance, et pour le consoler je lui donnerai plusieurs disciples : *Ideo dispertiam illi plurimos*.

Mes frères, où apperçoit-on la vérité de ces promesses ? On ne voit dans les Grands du monde, dès leur premiers ans, qu'infraction à la loi sainte ; que leur inspire-t-on l'orgueil, la mollesse, la volupté, l'amour du monde ; il faudroit bien penser plutôt à leur inspirer la vertu. A quoi s'occupent-ils ? plût à Dieu que ce fut à former leurs mœurs à la piété et à la sagesse ! plût à Dieu que ce fût à être humbles, dociles, patients, mortifiés, charitables ! De quoi se remplissent-ils ? que Jésus-Christ voudrait qu'on pût dire, de son esprit, de ses exemples, de son amour, de la pénitence ! Il n'a pas cette consolation ; leurs cœurs révoltés contre les moindres devoirs ne sont ouverts qu'aux joies et aux dissipations mondaines ; ils ne commencent à connoître Dieu que pour commencer à le combattre. Ils n'ont point d'autre objet que le plaisir ; ce temps le plus précieux de la vie, qu'un Dieu même

consacre ici à l'observance de la loi, on le croit un titre suffisant pour les violer toutes ; on s'en fait une excuse contre les devoirs les plus saints. Il semble que la piété n'est pas de cet âge, qu'elle ne s'y accorde pas, que la bienséance même la lui defend, et qu'en un mot il suffit d'être jeune pour être dispensé d'être chrétien.

O illusion ! que de Princes, que de Grands vous avez perdus, et que vous en perdriez encore !

Hélas ! mes frères, mille raisons au contraire devraient donner en vous cet âge à Jésus-Christ : et celui-là est bien aveugle qui ne voit et plus de justice, et plus de nécessité et plus de mérite, et plus de facilité à se sacrifier jeune au Seigneur, qu'aux autres temps de la vie.

Plus de justice ; et n'est-il pas juste, en effet, que nos premiers mouvements aillent ici à ce premier principe de notre être ? N'est-il pas juste que dès que notre langue se dénoue nous bénissions Dieu ; qu'à mesure que nos yeux s'ouvrent, ils se tournent vers leur Créateur ; qu'à l'instant que notre cœur aime, il aime son Dieu : qu'au moment que nous pouvons marcher nous entrions dans ses voies divines ; qu'au premier pas, pour ainsi dire, que nous faisons par le baptême dans le royaume de Jésus-Christ, nous observions les loix chrétiennes ? Et si ces motifs de se donner sans remise à Dieu sont si justes dans tous les hommes, que sera-ce des Grands qui ont plus reçu de lui ? Que serait-ce d'un Prince que Dieu aurait prévenu dès son enfance de ses plus saintes bénédictions, d'un Prince au-devant de qui Dieu, ce semble, auroit couru d'abord avec ses grâces les plus précieuses ; d'un Prince dont la vie entière n'auroit été que l'ouvrage de ses compassions ? Ah ! pourroit il sans ingratitude être lent à se donner à lui, et ce Roi si chéri de vous ne doit-il pas être à vous aussitôt qu'il est à lui-même ?

Secondement. Il y a plus de nécessité dans le premier âge à se mettre sous le joug heureux de la loi. Eh! sans elle où iroit donc un jeune cœur tout plein encore de passions si vivantes alors et si fougueuses? Je crois voir un vaisseau sans gouvernail et sans Pilote, qui dans une nuit profonde, agité des vents furieux, donne tantôt sur un écueil, tantôt sur un autre, et après avoir été le jouet malheureux de flots, fait bientôt un triste naufrage.

O jeunesse! s'écrie saint Augustin, on vous appelle la fleur de la vie, mais que vous êtes le péril du cœur! et que si l'on ne vous retient par les liens sacrés de la loi, vous nous devenez dans tous les temps une source amère de larmes! Une jeunesse sage fait une vieillesse heureuse; mais des plaisirs du premier âge naissent les pleurs des derniers ans. Dans l'enfance en effet la raison est obscure et enveloppée, les passions violentes et impétueuses, les réflexions foibles et rares, l'attrait au vice fort et touchant, les pentes au mal plus rapides, le charme plus puissant, la témérité plus extrême avec tous les maux plus proches, tous les remèdes plus éloignés. Ah! n'est-il donc pas nécessaire que là soient la prière, la docilité, les lectures saintes, la pénitence, la mortification où sont les faiblesses? Ne faut-il pas que le temps des périls soient celui de la vigilance, que l'âge le plus fatal à la pitié soit défendu par l'exercice de la piété même? Ne pouvant trouver alors qu'aux pieds de Jésus-Chrit un asyle à votre innocence, ne devez-vous pas l'y chercher en vous déposant sans délai dans ses mains divines? Et puisque, selon le Sage, plus le danger est grand, plus la loi nous est nécessaire; un jeune Roi dont la situation réunit pour le salut tous les périls ensemble, peut-il assez tôt l'embrasser? Sans cette digue salutaire, Ciel! quel affreux torrent de péchés va se déborder sur lui! Quel déluge d'iniquités va inonder toute sa vie?

Par quelle voie, dit le Prophète, un Prince dans son premier âge peut-il prévenir l'égarement ? Et il se répond à lui-même : Seigneur, je n'en vois point d'autre que l'observance de votre sainte loi.

J'ai ajouté qu'à être de bonne heure à Dieu par l'obéissance à sa loi, il y a plus de mérite encore ; c'est l'âge qui nous est le plus cher, qui coûte le plus à offrir, qui fait durer plus longtemps le sacrifice, où le cœur, cette grande victime de la nouvelle loi, qui renferme essentiellement toutes les autres victimes ensemble, est le plus plein de désir, d'amour, de sentiment, de passions, de vie, et dont par conséquent ce premier de tous les êtres semble surtout être jaloux ; oui, lui qui toujours eut à dégoût ces victimes de rebut qui donnerent au monde les prémices de leur amour ; lui qui rejette avec horreur ces hosties lentes, tardives, languissantes, dont son ennemi ne veut plus, et que l'infirmité souvent et la disgrace lui amènent plutôt que la charité. Ah ! si une victime jeune encore et toute vivante vient s'offrir à lui ; si un Roi dans l'âge le plus tendre avec cette candeur et cette beauté de l'innocence première, vient se jetter entre ses bras, lui présente un cœur tout fidèle encore, qui n'est jamais sorti de ses mains, où son image n'est point obscurcie, dont les affections coulent toutes pures dans son sein, où il voit encore avec joie l'impression de sa grâce et les traits si aimables de sa charité ; si un Prince dans cette saison la plus belle de sa vie vient lui protester ici, versant devant lui des larmes de joie et de tendresse, qu'il veut l'aimer toujours comme un enfant aime son père, qu'il ne veut vivre, qu'il ne veut régner que pour lui ; qu'il met avec joie à ses pieds et sa grandeur, et son sceptre et sa couronne, honteux de n'avoir pas à lui offrir davantage ; ah ! quel charme pour le cœur de Dieu et, pour ce Prince heureux, quel fond de mérite !

Enfin, on trouve dans ses premiers ans plus de facilité à s'offrir à Dieu, et à se soumettre à sa loi sainte. Un arbre encore tendre se plie et se redresse avec facilité ; un Prince encore jeune se tourne sans peine à la vertu ; au lieu que celui qui n'est pas chrétien de bonne heure, ne l'est plus que difficilement. Un tigre, un lion, un monstre qui, dès sa naissance, eût pu être étouffé sans peine, si on le laisse croître, dévore celui qui l'a nourri. Ainsi, un vice qui, d'abord, n'aurait presque rien coûté à vaincre, fortifié par le temps devient indomptable, et vous donne enfin le coup de la mort.

Effrayé d'un malheur si grand, hâtez-vous, Sire, je vous en conjure par les entrailles de Jésus-Christ, hâtez-vous de vous donner ici à Dieu et à sa loi sainte ; si votre innocence vous est chère, si votre grâce vous est précieuse, mettez-vous sans cesse sous un joug si nécessaire et si doux. Eh ! pourquoi tarderiez-vous, Dieu a-t-il tardé à vous aimer ? A-t-il différé pour vous ses compassions et ses grâces ? Pourquoi différer pour lui votre amour ? Hélas ! en vous que de motifs, que de raisons de vous écrier avec le Roi prophète : *Domine, memor fui ab initio operum tuorum, et dixi : nunc cœpi.* Seigneur, je me suis souvenu de ce que vous avez fait pour moi dès mon enfance, *ab initio*. Comme d'abord vous m'avez conservé la vie, comme d'abord vous m'avez élevé au trône, comme vous m'avez donné une éducation aussi belle que ma naissance, comme vous avez mis dans mon âme des inclinations si heureuses pour la vertu ; comme enfin mes premiers moments ont été vos plus grandes grâces ; *et dixi ;* et j'ai dit, touché d'une bonté si prévenante, si paternelle : *Nunc cœpi;* ah ! puisqu'un Dieu a été sitôt à moi, pourrois-je différer ici d'être à lui ; je veux imiter par ma fidélité sa miséricorde ; je veux lui rendre empressement pour empressement. Quand

je pourrois dans un âge si faible, dans une place si dangereuse n'être pas à lui par besoin, je voudrois y être par reconnaissance. Non, mon Dieu, je n'aurai pas la honte de me faire désirer ni attendre ; dès ce moment je me donne à vous. je m'y consacre, *ecce nunc cœpi.* Eh ! que sais-je, peut-être cette jeunesse si tendre qui s'immole ici à vous, vous touchera ; peut-être ce don que je vous fais ici des prémices de ma vie vous attendrira ; peut-être que la vue d'un Roi orphelin qui vous choisit aujourd'hui pour son père vous intéressera à ses périls ; peut-être que ces premières années que j'ai résolu de passer dans la piété et dans l'innocence attireront sur le reste de mes jours vos bénédictions et vos grâces ; peut-être qu'elles vous engageront à prendre soin de mon salut, à m'aimer, à me secourir, à me sauver des pièges sans nombre qui m'environnent. Ah ! trop de raisons ici m'en pressent, à l'exemple de Jésus-Christ votre fils ; j'ai commencé à m'offrir à vous dès ma jeunesse la plus tendre, *ecce nunc cœpi ;* et une preuve que mon sacrifice est sérieux, que ma résolution est sincère, c'est que je vais sans cesse avec lui observer vos commandements et pratiquer votre loi sainte : ***Et custodivi legem tuam.***

La jeunesse, loin d'être une dispense, est donc un motif de vous sacrifier ici à Dieu, et Jésus vous l'a fait voir dans cette solennité si grande.

Second Point

Mais quelle leçon vous y vient faire Marie, dont la dignité ne voit que Dieu au-dessus d'elle. Elle vous apprend dans le saint Temple où elle vient se purifier, que l'éminence du rang, quelque haute qu'elle puisse être, n'exempte jamais de

la loi de Dieu. Loin de chercher, pour se soustraire, des prétextes dans sa dignité, elle regarde la dignité comme une raison de se soumettre ; les prérogatives de mère de Dieu ne l'empêchent pas de remplir les devoirs de sa servante ; elle se fait de son élévation même un motif de fidélité, et plus elle a de grandeur, plus elle veut avoir d'obéissance.

Vous, au contraire, quand vous êtes d'une certaine élévation, vous vous regardez comme au-dessus des loix que vous renvoyez aux ames vulgaires ; être humble, modeste, pénitent, mortifié, recueilli, ennemi du monde, réglé dans sa dépense, fidèle à l'abstinence et au jeûne ; tout cela, selon vous, est incompatible avec la noblesse du sang et les grandes places ; vous vous permettez la hauteur, l'inutilité, la mollesse, le faste, comme un privilege de votre état ; il semble qu'il y ait un autre Evangile, une autre voie de salut pour vous. Il y en a une autre, en effet, mais c'est qu'étant plus exposés et plus pécheurs, vous devez être plus pénitens et plus fidèles.

Et pour confondre cette vaine erreur, qui croit que les Souverains et les Princes sont moins obligés à l'observance de la loi, quel spectacle auguste et plein d'une salutaire instruction nous est offert dans l'Ecriture ? A ce jour solennel où le Grand-Prêtre Joiada dans le saint Temple, au milieu des vœux et des acclamations du peuple, éleva sur le trône le jeune Joas, reste précieux de la maison de David, en même temps qu'il lui mit le diadême sur la tête, il lui mit aussi dans la main la Loi de Dieu : *Imposuerunt diadema et dederunt in manu ejus tenendam legem.*

Mon Dieu, que cette circonstance est belle ! que cette attitude est sainte ! Qu'un Roi est grand dans cet appareil mystérieux ! qu'il est un objet digne des regards de l'univers ! que je voudrais le donner ici en spectacle à tous les Souve-

rains et à tous les Rois de la terre ! Le saint Pontife, à la vue des périls affreux où la royauté va exposer ce jeune Prince, est saisi d'effroi ; ses entrailles s'émeuvent, son cœur s'attendrit, et craignant que ce Roi, si cher qu'il avoit élevé et qu'il aimoit comme son enfant, n'abusât bientôt de sa dignité nouvelle, il se hâte, après lui avoir donné le diadême, de lui donner aussi la loi ; il ne veut pas qu'il soit sur le trône un moment sans elle. Il n'ose le laisser seul avec la souveraine puissance, seul avec la royauté ; il le met sans cesse sous la garde de la loi ; il le confie à elle pour le soutenir, pour le préserver, pour empêcher qu'il ne s'égare, qu'il ne tombe, pour le suspendre sur tant d'abîmes que la grandeur suprême ouvre sous ses pieds : sans cette règle sainte, rien ne lui répond plus de sa vertu, de sa piété, de son innocence : *Dederunt in manu ejus tenendam legem.* Il essaie de corriger en lui le danger de la puissance royale par la sainteté de la loi divine. Il veut lui insinuer qu'en même temps qu'un Souverain gouverne ses peuples, il doit se laisser lui-même gouverner à Dieu, dont il n'est que le premier sujet ; que son autorité n'est pas la sienne, mais celle de la sainte loi, qu'il n'est Roi que pour l'observer et pour la faire observer aux autres, que sa domination, quoique absolue, n'est pas arbitraire, mais soumise et subordonnée à l'équité des saintes loix ; qu'autant le Prince est au-dessus de nous, autant Dieu est au-dessus du Prince ; que le premier des empires est celui qu'il prend sur les passions, et que si le diadême le rend Roi de ses Sujets, la loi de Dieu doit le rendre Roi de lui-même : *Imposuerunt diadema et dederunt in manu ejus tenendam legem.*

Comme s'il lui eut dit : Prince, notre joie, notre unique esperance, non, ce n'est point ici pour nous un spectacle vain, ni une pure cérémonie ; un grand sens est renfermé dans

cet appareil auguste où vous êtes. Si nous vous donnons aujourd'hui la loi en vous donnant le diadême, c'est pour vous apprendre qu'en vous ces deux choses inséparables doivent toujours aller ensemble ; la loi sans l'autorité ne seroit que faiblesse ; l'autorité sans la loi ne seroit que tyrannie : de leur union se forme un règne sage et heureux. La loi vous est offerte ici avec votre puissance pour la tempérer, pour l'adoucir, pour la sanctifier, pour la rendre aimable à vos peuples ; par ce diadême vous êtes leur Roi, et par cette loi vous êtes leur père. Si la couronne dont je couvre ici votre front est la marque de votre pouvoir, il faut que cette loi que je vous mets entre les mains en soit la règle. Quand vous régnerez sur votre peuple, qu'elle règne sur votre cœur, qu'elle parle, qu'elle agisse, qu'elle ordonne, qu'elle récompense, qu'elle punisse en votre personne, qu'elle soit pour ainsi dire votre premier Ministre ou plutôt l'unique Souverain de votre Etat, l'âme et l'esprit de votre Empire. On vous la met ici dans la main afin que vous la pratiquiez, que vous ne la perdiez jamais de vue, que vous la confrontiez sans cesse avec vos moindres actions, que chaque jour vous les fassiez repasser toutes devant elle. Si vous abusez de votre autorité, cette loi inflexible est auprès de vous pour vous condamner, pour vous confondre ; vous avez en elle un Juge plus grand, plus fort, plus redoutable que vous. Les Princes meurent, mais la loi de Dieu est immortelle, et elle sera pour les Rois, au delà des temps, s'ils l'ont méprisée, leur supplice éternel ; ou leur éternel bonheur, s'ils l'ont suivie. *Imposuerunt diadema et dederunt in manu ejus tenendam legem.*

Sire, à ces deux traits si vénérables et si saints, qui peut ne pas vous reconnaître ? Eh ! dans quel Prince jamais, dès l'âge le plus tendre, et le diadême et la loi parurent-

ils plus réunis ? A quel Prince jamais furent-ils plus propres ? Ah ! quand votre bisaïeul, mourant au milieu de nos sanglots et de nos larmes, vous disoit : Mon fils, vous allez régner après moi ; observez la loi de Dieu ; alors, sans doute, alors, du haut du ciel un père plus tendre encore et un Roi plus grand vous parla ; sans doute une puissance plus souveraine et plus haute transmit alors dans votre ame son double esprit de royauté et de règle ; sans doute une main invisible plus immortelle que la sienne vous mit avec lui le diadême sur la tête et dans la main la sainte loi ; car dès ce jour éternellement mémorable, avec quel éclat avons-nous vu briller dans Votre Majesté cet accord si beau, mais si rare du diadême et de la loi.

D'une part, quel Prince élevé, ce semble, au-dessus de l'enfance, a paru plutôt être Roi, penser en Roi, parler en Roi, agir en Roi, représenter en Roi ; qui eut plus de la royauté l'air, le maintien, le sérieux, la majesté, les graces ? Tout en vous découvre le Souverain, tout comme le diadême : *Imposuerunt diadema ;* et qu'avec la royauté la loi de Dieu alors vous fut donnée. En effet, quel Roi si jeune fut plus docile à la loi, plus ami de l'ordre, plus zélé pour la règle, plus attaché au devoir, plus fidèle à Dieu et à lui-même, et eut plus la loi dans sa main pour l'observer à chaque instant et pour la suivre ? *Et dederunt in manu ejus tenendam legem.*

C'étoit donc vous, Prince auguste, c'étoit vous que l'Esprit-Saint voyoit en éloignement quand il disait : « Un germe précieux vous restera, il sera fidèle à la sainte loi, aussi ses peuples l'aimeront

Que nous vérifions ici à l'envi une promesse si touchante. Oui, mon Dieu, ce Roi qui vous est cher, nous est cher aussi à nous-mêmes : et qui pourroit ne pas aimer en lui tant de piété, tant d'innocence ? Comment revoir dans cette

image fidèle des Princes que nous avons perdus, ces mêmes vertus qui nous les rendaient si aimables, sans s'attendrir, sans pleurer de joie, sans se sentir pressé de vous crier avec le Prophète : O vous qui donnez le salut aux Rois, conservez-nous chèrement le nôtre ; qu'il vive, qu'il croisse sous la tendresse de vos regards ; orphelin sur la terre, qu'il ait en vous dans le ciel un père tendre qui l'aime ? Versez sur cet objet de notre amour vos bénédictions les plus saintes ; laissez-lui remplir pour le bonheur de l'univers ses plus hautes destinées. Quelles commencent glorieusement ! Pour les rendre chaque jour plus belles, consacrez-lui le Régent auguste, dépositaire de son autorité, qui s'acquiert dans une minorité la gloire des plus beaux règnes. Conservez-lui ce grand Prince, vrai sang des Héros, qui, ayant reçu les plus hautes vertus comme par héritage, va les transmettre ici par l'éducation. Conservez-lui, si vous l'aimez, cet homme sage, si capable, si digne de nous former un grand Roi, puisque le grand Roi se forme sur le grand homme. Conservez-lui ce Pontife si éclairé, si pieux, dont les progrès du Prince font si bien l'éloge. Conservez-lui surtout, ô mon Dieu ! lui-même en pleurs vous le demande ; conservez-lui un bien plus cher et plus précieux que sa couronne et sa vie : votre grace, votre esprit, votre crainte, votre amour, sa religion, son innocence. Non, que jamais ce cœur qui vous aime si tendrement ne se corrompe ; non, que jamais un Prince qui vous doit tant ne vous oublie ; que toujours il aime en vous son bienfaiteur et son père ; que toujours il serve en vous son Souverain et son maître ; que toujours il craigne en vous son Juge et son Dieu, afin qu'un jour il possède en vous son vrai bonheur dans l'immortalité de votre gloire.

SERMON

POUR

LE PREMIER DIMANCHE DE CARÊME

SUR LES TENTATIONS DES ROIS

Non in solo pane vivit homo, sed in omni verbo quod procedit de ore Dei.

« L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. »

(*En saint Mathieu*, chap. 4.)

SIRE,

Cette parole divine qui sanctifie l'univers, et qui seule a fait les bons Rois, vient encore aujourd'hui vous instruire par ma bouche. Ecoutez-la, Prince ! de quel respect est digne un Dieu qui vous fait entendre sa voix, qui daigne vous servir de maître, et qui, après vous avoir donné son image, veut encore vous donner ici ses leçons ? Car Dieu tout seul parlera durant le cours de cette carriere sainte ; ce ne sera point ma parole, mais la sienne qui vous instruira ; c'est son Evangile que je me propose de vous expliquer. Quel dessein plus beau, plus grand, plus digne d'un Roi Chrétien pouvois-je former ? Ce que l'instruction humaine a si bien commencé, un Dieu lui-même vient l'achever par l'efficacité de sa parole. Cette parole seule a une force et une autorité a qui nulle autorité sous le soleil ne peut être comparée ; toute entière elle va se tourner en instruction pour vous, et en vous offrant sans cesse Jésus-Christ comme la regle de vos mœurs, elle vous apprendra, et tout ce qui peut vous faire

régner saintement sur la terre, et tout ce qui peut vous faire régner éternellement dans le Ciel ; car Jésus-Christ qui est venu réformer le monde et sanctifier tous les états, n'a voulu naître du sang royal que pour servir aux Rois de modèle, et pour se proposer à eux comme la regle souveraine qu'ils doivent suivre ; et parce que les plus grands malheurs des Rois viennent des tentations qui les environnent, c'est contr'elles que l'Esprit-Saint se hâte d'abord de vous fortifier, en vous offrant les remèdes qui en préservent. On le sait, la royauté est pour les Souverains une tentation universelle ; mais trois grandes tentations surtout font le danger de leur vie: le plaisir, la flatterie, l'orgueil. Aussi est-ce par là que le Démon attaque Jésus-Christ dans le désert, et les armes dont il se sert contre ces tentations, sont celles qu'il vous met en main pour les combattre vous-mêmes ; la suite de notre Evangile vous en instruira. Vous, ô mon Dieu ! bénissez mes efforts : faites descendre du plus haut des cieux cette lumiere sainte qui instruit les Rois : mettez dans ma bouche les vérités propres à celui qui m'écoute ; que mes paroles, comme des traits de feu, pénètrent cette ame royale, et que je contribue, selon ma vocation, à former dans le bien le Prince le plus cher à ses Sujets et le plus précieux au monde. Demandons les lumieres du Saint-Esprit par, etc.

Premier Point

SIRE,

Première tentation de Jésus-Christ, le plaisir. Le Démon le voyant après son jeûne pressé de la faim, et voulant profiter d'une circonstance si favorable pour le tirer de l'ordre de Dieu, lui dit : Souffrirez-vous longtemps un état si triste ?

commandez à ces pierres de se changer en pain, c'est-à-dire, passez d'un état de peine et de souffrance à un état de soulagement et de plaisir, et ne vous refusez pas au moins une satisfaction si naturelle.

Et voilà le premier endroit par où le Démon vous attaque ; le trône et la grandeur sont comme environnés de plaisirs. Tout ce que les objets ont de charmes, tout ce que le monde a de délices, semble se réunir à votre cœur comme centre, et conspirer à vous amollir : et comment sauver son ame d'un poison si dangereux et si aimable ? Comment dans l'âge le plus tendre où les passions sont si vives, résister aux doux attraits de la volupté, et tenir son cœur comme en suspens au milieu de tant d'objets qui cherchent à le surprendre ? Comment ne suivre que son devoir quand on est maitre de ne suivre que ses désirs ? Comment enfin conserver son innocence dans ces places éminentes où l'on peut tout ce qu'on veut, et où par le malheur inséparable de l'humanité on veut d'ordinaire ce qui corrompt et ce qui déregle ?

Triste condition des Grands ! le monde envie leur sort : aux yeux de la foi qu'ils sont à plaindre ! qu'on se sent pressé, quand on les aime, de pleurer sur eux, comme Samuel pleurait sur Saül ! Hélas ! vous portez votre trésor qui est la grace dans une vase d'argile, qui tout riche, tout précieux qu'il est par ses ornemens, est toujours bien fragile par sa matiere, et dans un danger continuel d'être brisé. L'innocence dans les particuliers est un mérite ; mais dans les Rois elle est un miracle.

Et Dieu lui-même trouve le péril si grand, qu'à l'egard des Princes qu'il aime, il se hâte, dit l'Ecriture, de les tirer du monde. Hélas ! Sire, dans votre auguste Sang, quel exemple ! il se hâta de peur que le poison de la volupté ne surprît leur ame. Il surprit bien le cœur du plus sage et du plus éclairé

des Rois. Avant que le goût des vains plaisirs entraînât ce Prince, quelle pureté de vie, quelle innocence des mœurs ! Il était l'ouvrage du Très-Haut le plus saint et où sa main sembloit être la plus empreinte ; il avoit la raison de Dieu pour guide, son esprit pour maître, sa sagesse pour regle, sa volonté pour loi, son image pour ornement, sa religion pour apanage, l'impression de son cœur divin pour caractère et pour marque. Rien n'étoit plus grand, plus respectable dans l'univers. Mais à peine a-t-il cédé aux profanes voluptés, que toutes ses vertus lui échappent. Le voilà dégradé de sa première grandeur ; il ne se reconnoît pas lui-même ; tout ce qu'il avoit d'innocence et et de piété ne lui paroît plus qu'un songe ; il est même étonné du chemin que son cœur a fait depuis qu'il a quitté les voies de Dieu. Les sages dépositaires de son enfance et de son éducation le regardoient tristement, et pleuroient de douleur de voir leurs peines et leurs espérances perdues ; mais il ne songeoit qu'à les éloigner de sa présence ; leur vue autrefois si aimable, étoit pour lui une contrainte et un reproche. Enfin l'amour des plaisirs et de la volupté le jette d'abîme en abîme, et par elle le plus sage des Rois devient le plus insensé des hommes.

Mais qu'opposer, me direz-vous, à un ennemi si redoutable ? Les mêmes forces que Jésus-Christ daigne lui opposer lui-même, la parole de Dieu. Cette parole qui impose la pénitence aux Rois comme aux Peuples ; cette parole qui veut que tout Chrétien pour la croix, mortifie ses sens, immole sa chair ; cette parole qui dans tous les états maudit les joies profanes, dit anathême au plaisir, et même dans les palais des Rois foudroye la volupté et la mollesse. Voilà quelles armes un Prince, s'il veut être fidele à Dieu, doit employer contre l'attrait des vains plaisirs. Voilà de quel pain il doit se nourrir pour se fortifier contre les attaques de la

volupté et pour apprendre à la vaincre. *L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parolè qui sort de la bouche de Dieu.*

Ah ! Sire, n'oubliez jamais que c'est l'amour des plaisirs qui a fait presque tous les mauvais Princes.

Regardez la volupté comme la plus grande ennemie des Rois, et comme l'écueil le plus fatal à leur salut et à leur gloire. Qui ne sait pas maîtriser son cœur, gouverne mal ses peuples, et le premier de tous les empires est celui qu'on a sur ses désirs. Au jour de votre baptême, à la face du ciel et de la terre, vous avez renoncé à tout plaisir criminel ; ce fut, entrant dans l'Eglise, votre serment le plus solennel. Or un Roi à qui il importe tant qu'il n'y ait point de parjure, voudroit-il l'être lui-même envers son Dieu ! voudroit-il donner au monde l'exemple d'un serment violé ? et ne seroit-il pas honteux pour vous de n'aimer pas à être fidèle à Dieu, quand nous aimons tant à vous être fidèles à vous-même ?

Première tentation vaincue, le plaisir. Seconde tentation, la flatterie.

Second Point

Le Démon transporte Jésus-Christ dans la ville sainte, et le mettant sur le haut du Temple il lui dit : Jettez-vous en bas, car il est écrit : les Anges vous soutiendront. Voilà dans ce pere de mensonge les divers caractères de la flatterie ; il cache le péril, il déguise la vérité, il inspire une fausse confiance, il donne une vaine présomption, et c'est le poison que les Rois ont le plus à craindre, et qui corrompt davantage leur vertu ; par-tout où il y a de la grandeur il y a de la flatterie ; auprès des Rois un grand intérêt l'anime, aussi y fait-elle de plus grands efforts.

Aujourd'hui, SIRE, vous êtes en sûreté entre les mains des sages ; mais quand les années vous auront rendu maître de vous, et que Dieu aura remis en vos seules mains la souveraine puissance, ciel ! quelle foule de flatteurs vous assiégeront ; vous les verrez ces hommes pliants et simples, étudier vos foibles, s'accommoder à vos inclinations, entrer dans vos joies et dans vos peines, vous menager selon vos goûts des plaisirs et des réjouissances ; ce ne sera autour de vous qu'empressement, qu'admiration, que complaisance ; toujours prêts à vous applaudir, attentifs à ne jamais vous contredire, vous irez, et ils iront; vous blâmerez et ils blâmeront ; vous louerez, et ils loueront, n'ayant, ce semble, de volonté ni de raison que la vôtre ; paroissant, non ce qu'ils font, mais ce que vous les voudrez être ; prenant autant de formes que vous aurez de désirs. Avec eux vous n'aurez jamais tort ; toutes vos actions seront justes ; ils donneront à vos défauts, si vous en avez, des noms d'honneur et de gloire Si un roi fait des cruautés, ils disent qu'il fait de grands exemples; s'il opprime ses peuples, ils disent qu'il les tient dans le devoir; si vous êtes vindicatif, ils diront que vous êtes juste ; si vous avez l'ame ambitieuse, ils diront que vous l'avez grande ; si vous êtes indolent, ils vous appelleront pacifique : détournant le nom des choses de leur propre signification, ils font aux Rois des vertus de tous leurs vices. Que sais-je ? s'il le faut, fourbes et hypocrites, ils abuseront, pour vous surprendre, de la vertu même. Ils feindront de la piété, si c'est par la piété qu'on peut vous prendre, et pour se mieux jouer de vous, ils se joueront de Dieu même. Voilà les vrais caractères des flatteurs, la cour des Rois abonde en ce genre de monstres : c'est là leur séjour ; c'est là leur centre. Aussi lorsque Dieu irrité contre le Roi Josaphat appelle pour le punir un esprit

d'adulation et de mensonge, il s'en offre une multitude énorme pour y aller, tant leur penchant les y porte, et à l'envi ils s'écrient : *Ero spiritus mendax et prævalebo.* C'est moi qui irai a ce Roi misérable : je ferai contre lui un esprit qui le flattera, et bientôt je prévaudrai, *et prævalebo.*

Et en effet, a l'égard d'un Roi qui lui donne entrée, sur quoi le Démon de la flatterie ne prévaut-il pas ? Il prévaut sur son innocence, sur sa raison, sur sa piété, sur ses lumières, sur sa religion, sur ses intentions les plus droites, sur son naturel le plus heureux, sur les conseils des sages qui seuls le chérissent véritablement, sur l'amour de ses Peuples, sur la félicite de ses Sujets, sur son esprit, sur son cœur, sur toute sa personne, sur tout lui-même ; il éteint tout, il corrompt tout, il annéantit tout. Quand un Roi prête l'oreille à la flatterie, la vérité tremblante s'éloigne elle-même de son palais ; personne n'ose la lui dire, la terre entière garde le silence devant lui ; tout dans son royaume conspire à le tromper, toutes les langues ne se délient que pour le séduire : *Spiritus mendax in ore omnium.* Et chacun dit pour parvenir, et pour arriver au titre si important de Favori : Je l'emporterai sur tous mes concurrens, et je prévaudrai par mes adulations sur tous les autres flatteurs ensemble : *Ero spiritus mendax et prævalebo.* Mon Dieu ! qu'un jeune Roi ainsi livré aux flatteurs fait de pitié à ceux qui l'aiment ! Non, les tigres, les lions, les bêtes les plus féroces, sont moins à craindre pour lui, et le dévoreraient avec moins de rage. De tous les fléaux dont Dieu bénit Roboam, le plus terrible sans doute fut de le livrer au commencement de son regne a ces jeunes flatteurs qui l'endormirent dans ses vices, et qui maîtres de son cœur y entretinrent la hauteur, la dureté et l'injustice. Lorsque les anciens, par tendresse pour lui, par reconnaissance pour son père qui

les avoit comblés de bienfaits, lui donnoient des conseils si propres à le faire aimer, les autres le portèrent au contraire a ne dire aux peuples que des paroles d'affliction, et firent, comme il arrive, d'un Roi flatté, un Roi cruel, un Roi malheureux, un Roi odieux, haï de Dieu et des hommes.

Mais quelles armes employer contre ces ennemis en cela plus redoutables qu'il nous plaisent. Jésus-Christ daigne nous l'apprendre. Il les faut fuir, il les faut éloigner, il les faut proscrire. Quand l'esprit d'adulation le tente, il s'écrie: Retire-toi. Satan. Ainsi devez-vous dire, regardant le flatteur selon l'idée qu'en donne le Sage, tantôt comme un poison subtil, qui entrant de lui-même saisit le cœur et tue l'âme; tantôt comme un serpent qui caché sous des fleurs, fait mourir par ses piqûres le malheureux qui s'endort auprès de lui; tantôt comme ces monstres cruels, qui par la douceur de leur voix, ôtent la vie à ceux qui les écoutent. Vous, craignez-les, évitez-les, détestez-les; si votre innocence vous est chère, si votre gloire même vous est précieuse, exterminez de votre cœur les flatteurs, comme vous feriez les traîtres, et croyant voir en leur personne le Démon lui-même, écriez-vous à leur approche comme Jésus-Christ: *Vade retro, Satana*, Retire-toi, Satan. Les flatteurs seuls sont les tyrans; ils sont plus funestes à un Roi que tous ses autres ennemis ensemble. Contre ce genre d'hommes si méprisables et si bas, n'employez même que la grandeur et la noblesse de votre ame; il y a autant de lâcheté de cœur dans celui qui se laisse flatter, qu'il y en a dans celui qui flatte. Pour vous mieux défendre des flatteurs, commencez par ne pas vous flatter vous-même. Car, mes frères, notre cœur d'ordinaire nous aide à nous abuser; le plus dangereux de nos séducteurs, c'est notre amour propre; on ne nous trompe jamais qu'en second; l'adulation même tire toute sa force de notre fai-

blesse et de notre crédulité, et en vain les autres voudroient nous flatter, si nous ne nous flattions nous-mêmes. Vous, Prince auguste, à la place de la flatterie, appellez auprès de vous la vérité, la sainte et céleste vérité : vous écriant avec le Roi Ezechias : *Domine, fit veritas in diebus meis.*

Seigneur, si vous m'aimez, si vous avez quelque pitié d'un Roi si jeune qui vous implore : ah ! mettez dans ma vie la vérité au lieu de la flatterie Je pourrois vous demander de remplir mes jours de prospérités, de victoires, je ne vous demande que la vérité : hélas ! si elle me fait triompher des flatteurs, ce sera pour moi une assez belle victoire : *Sit veritas in diebus meis.* Eh ! que de Princes different de la voir cette vérité, au lit de la mort, au pied de votre tribunal terrible ; mais qu'alors elle est affreuse pour eux ! Cette opposition des fausses louanges qu'on leur a données, avec les vices trop réels que votre justice leur montre, fait leur plus cruel tourment. Moi je vous la demande pour ma jeunesse, pour mes plus beaux jours, pour tout le cours de ma vie : *Sit veritas in diebus meis.* Que loin de la fuir j'aille moi-même au-devant de cette lumière sainte ; que toujours auprès de mon trône elle m'éclaire, elle me guide ; qu'elle règne avec moi, et par moi, et sur moi ; que j'aime ces hommes sages qui me la disent ; et que j'abhorre ces ames lâches qui me la cacheront. Je sais qu'en apparence elle est austère, mais que de biens ne procure-t-elle pas ! Fortifiez, mon Dieu, ce goût naturel que vous m'avez donné pour elle, et que toute ma vie j'aie le courage de l'écouter et la force de la suivre : *Domine, sit veritas in diebus meis.*

Troisième Point

Enfin, derniere tentation, celle de l'orgueil. Le Démon, confus de n'avoir pu vaincre Jésus-Christ, essaie une atta-

que nouvelle, qu'il croit la plus forte. Il transporte le Sauveur sur une montagne fort haute, et lui montrant tous les royaumes du monde avec la gloire qui les accompagne, il lui dit : Je vous donnerai toutes ces choses si en vous prosternant vous m'adorez. Cette situation de Jésus-Christ qui n'étoit pour lui qu'une fiction, une espèce de charme et de prestige, est dans les Rois une réalité. Ils se trouvent placés sur le trône comme dans un lieu éminent d'où ils voient à leurs pieds le reste du monde. Les royaumes de la terre avec toute leur pompe, non-seulement leur sont montrés, mais leur sont donnés. Ce n'est pas ici un spectacle, c'est une possession, et leur vie est un état tout de splendeur et tout de gloire.

Que cette tentation pour eux est délicate ! Qu'il est difficile de se défendre de cette ivresse de cœur que la royauté donne ! Que par elle la foiblesse humaine est attaquée fortement ! Dans quel danger elle met l'humilité chrétienne ! Plus votre condition est élevée, s'écrie saint Augustin, et plus elle est périlleuse, *quanto altior, tanto periculosior*. La souveraine puissance laisse dans l'âme je ne sais quel charme qui la remplit et l'occupe toute entière ; on s'attribue une supériorité de mérite quand on a une supériorité de grandeur ; on regarde l'ambition comme le sentiment et presque la vertu des grandes âmes.

Oh qu'il est à craindre que ceux à qui le monde accorde tout ne se refusent rien à eux-mêmes ! et qu'enchantés des hommages que les peuples vous rendent, vous n'oubliiez ceux que vous devez à Dieu !

Aussi c'est sur le trône que Balthazar croit être un Dieu. C'est sur le trône qu'Antiochus s'adore lui-même. C'est sur le trône que Pharaon, enflé de sa puissance, s'écrie orgueilleusement : C'est moi qui me suis fait. C'est sur le trône que Nabuchodonosor, séduit par sa propre grandeur, fait proster-

ner les peuples devant son idole. C'est sur le trône qu'on voit dans l'Ecriture un jeune Prince, avide de gloire, tenter l'empire de l'univers ; concevoir le projet superbe de soumettre à ses loix toutes les nations, comme si elles n'étoient qu'un seul homme ; vouloir mettre dans sa chaîne le genre humain ; saisir, pour ainsi dire, par ses désirs, le globe du monde ; écouter enfin le Démon quand il lui dit en lui montrant en esprit tous les royaumes de la terre : Si vous m'adorez, si vous voulez obéir à mes loix, suivre mes maximes, être ambitieux, sans bornes et sans règle, sacrifier à la gloire de votre nom le repos et le bonheur de vos peuples ; enfin sous le titre de héros être un tyran et le fléau de la terre, je vous donnerai toutes ces choses : *Hæc omnia tibi dabo*. Mais comment le Sauveur repousse-t-il cet esprit d'orgueil et de superbe ? Vous adorerez le Seigneur votre Dieu.

Et voilà ce qu'après lui je dis encore ici aux Grands du monde pour les défendre de la vanité que la grandeur leur inspire : vous adorerez le Seigneur votre Dieu ; c'est-à-dire, puisque vous avez besoin de plus grandes graces pour combattre l'impression des grands objets qui frappent sans cesse votre âme, pour vaincre l'éclat trompeur des vanités et des pompes du monde ; puisque cette élévation où vous êtes vous expose à de plus grands périls, forme, pour ainsi dire, sous vos pieds de plus grandes abîmes, vous prépare, au jugement de Dieu, un compte plus terrible, et des supplices plus rigoureux, qu'elle vous porte davantage à recourir à lui, à le prier, à le conjurer d'avoir pitié de votre état et à l'adorer par un culte plus fervent, plus religieux, plus fidèle : *Dominum Deum tuum adorabis.*

C'est-à-dire, le dessein du Démon en vous offrant les royaumes du monde est de vous remplir d'orgueil ; au contraire, que cette vue vous humilie, vous épouvante par le nombre

infini de vos dangers et de vos devoirs, que ce spectacle de tant de peuples qui vous sont soumis et à qui vous devez l'exemple, vous inspire un désir ardent de les édifier, de les sanctifier et de les porter à adorer Dieu, en l'adorant vous-même : *Dominum Deum tuum adorabis.*

C'est-à-dire, au lieu de vous livrer au désir insensé d'acquérir de nouveaux royaumes, devenez vous-même le royaume de Dieu en le faisant régner souverainement dans votre âme. Les plus belles conquêtes d'un Roi Chrétien sont la vertu, la piété, l'amour des peuples, la soumission aux loix, la douceur, la bonté, la justice. Voilà l'empire qu'il doit conquérir ; voilà le royaume auquel il doit prétendre. S'il aime tant la guerre, qu'il la fasse donc aux plus grands ennemis des Rois, au faste, à l'orgueil, à la vanité, à cette ambition inquiète et insatiable qui veut tout avoir et toujours croître. La plus noble valeur est celle qui combat les vices ; et celui qui dompte son cœur, dit le Sage, vaut mieux, est plus héros que celui qui prend des villes. La véritable gloire d'un Roi est d'être Roi lui-même : de ranger ses vices au nombre de ses Sujets, et qu'il n'y ait rien dans son cœur dont il ne soit maître. Sans doute, de toutes les guerres que font les Souverains, la plus nécessaire et la plus glorieuse est celle qu'ils font à leurs passions. Vous, Sire, avant que les vôtres croissent, combattez-les, surmontez-les, rapportez à Dieu seul toute votre ambition, toute votre grandeur, toute votre puissance, et que tout vous-même soit pour lui un hommage universel, une seule adoration, et un grand sacrifice, *Dominum Deum tuum adorabis.*

Enfin, si la gloire du trône vous tente, loin d'en regarder l'éclat et la pompe, considérez-en la fragilité. Voyez comme sous la suprême majesté de Dieu les sceptres et les couronnes s'évanouissent ; voyez à ses pieds fondre et s'anéantir toutes les

grandeurs de la terre; voyez dans ce torrent des siècles qui, se poussant les uns les autres, s'écoulent si rapidement, tant de Rois, tant de Prince disparaître. Hélas ! SIRE, et à qui sur ce point la providence rigoureuse du Seigneur a-t-elle jamais fait, coup sur coups, des leçons plus tristes ! Il ne se peut qu'à ce moment nos entrailles ne s'émeuvent. Voyez enfin comme sous le soleil, rien n'est durable ; et au milieu du dépérissement général de toutes choses, adorez Dieu, seul grand, seul vrai, seul Roi, seul toujours lui-même, seul immuable et immortel au milieu de la décadence de tout le reste. Seul digne d'être adoré, vous devez le craindre, l'aimer, le servir uniquement, puisqu'il est votre seul maître : *Dominum Deum tuum adorabis et illi soli servies.*

A ces paroles le Démon vaincu laissa le Sauveur, dit l'Evangile, et les Anges de Dieu s'approchèrent de lui et le servirent : *Accesserunt Angeli et ministrabant ei.*

Puissiez-vous ainsi l'éprouver, Prince auguste. Laissez-le, Esprit mauvais ; éloignez-vous à jamais d'une âme si pure, et vous, approchez de lui, Esprits célestes : Anges saints, veillez sur lui ; faites la garde autour de son cœur : empêchez que son innocence ne lui échappe, et qu'on ne lui enlève son trésor ; nous confions en vos mains fidèles un dépôt si cher.

Et vous, mon Dieu, du haut du ciel écoutez la prière que vous fait ici avec David ce prince votre enfant, l'objet de vos miséricordes : *Deus fortis meus*, ô mon Dieu ! ô ma force : *Elevator meus*, vous qui m'avez, contre toute apparence, élevé sur le trône, et qui pouvez seul m'y servir d'asyle contre ses dangers, et *refugium meum*. Ah ! daignez jetter sur moi un regard, il n'en faudra pas davantage pour vous toucher de compassion ; *respice in me et miserere*, ayez pitié de ma jeunesse, ayez pitié de mon état. Que je suis à plaindre !

Torrentes circumdederunt me, sur le trône, ce n'est pas une tentation seule qui m'attaque, c'est un torrent de vices et de péchés, qui, élevé sur moi, semble vouloir engloutir mon âme. *Funes inferni invenerunt me,* l'orgueil, la volupté, la flatterie, toutes les passions, comme des liens d'enfer, s'avancent vers moi pour m'enchaîner et me rendre leur esclave. *Ad te confugi,* allarmé sur moi-même, j'ai recours à vous ; je me jette entre vos bras : m'abandonneriez-vous, père tendre ? eh ! que deviendrai-je sans vous ; hâtez-vous de me secourir ; attendrissez-vous sur un Prince qui au comble même de la grandeur humaine se trouve malheureux par le danger seul où il est de vous perdre : *Tu autem adjuva me.* Dieu terrible et miséricordieux, hélas ! dans les premiers jours de ma vie, par quelles disgraces m'avez-vous affligé ? *Quantas ostendisti mihi tribulationes.* Elles ont été infinies dans leur nombre et extrêmes dans leur grandeur. *Multas et magnas. De abissis terræ reduxisti me,* vous m'avez retiré moi-même de l'abîme de la mort où j'étais près de tomber : ô Dieu ! ô mon Dieu ! pour mon salut j'ai de plus grands périls à craindre ! *Custodi innocentiam,* si je vous suis encore cher ; si vous avez quelque égard à la piété de mes pères, aux prières si tendres, si redoublées que vous font ici pour moi ceux à qui mon éducation est confiée ; conservez-moi l'innocence, cette innocence dans un jeune Roi si exposée, si combattue ; après tant de pertes, que du moins je ne fasse pas celle de mon Dieu ; ce seroit la plus lamentable : *Custodi innocentiam.*

Non, que jamais ce cœur qui vous aime si tendrement ne vous offense ; non, que jamais votre image en moi ne se flétrisse. Si je connaissais un bien plus précieux, je vous le demanderais ; je vous demande la grace de ne jamais vous offenser, de perdre plutôt ma couronne et ma vie que de com-

mettre un seul péché : *Custodi innocentiam.* Si cette grace ne s'accorde qu'a nos larmes, les miennes coulent ici pour l'implorer. Soyez-en touché, Seigneur, songez qu'elles vous demandent pour moi de vous aimer toujours, de ne jamais vous perdre, d'être sans cesse auprès de vous, comme un enfant auprès de son père. *Benedicam tibi.* Si j'obtiens un bien si cher, je vous en bénirai et sur la terre et dans le ciel durant toute l'éternité bienheureuse. Je vous la souhaite.

SERMON

POUR

LE SECOND DIMANCHE DE CARÊME

SUR LES CARACTÈRES

DE LA GRANDEUR CHRÉTIENNE

Hic est filius meus dilectus, ipsum audite
« C'est ici mon fils bien-aimé, écoutez-le. »
(Matth., 17.)

SIRE,

C'est aux Grands et aux Rois surtout que Jésus-Christ en ce saint jour daigne se donner en spectacle. C'est à eux que du haut du ciel le Père ordonne de l'entendre. Quel maître plus grand, plus saint, plus digne d'eux ; et que dans les circonstances de ce mystère glorieux il leur fait des leçons propres et touchantes !

Non pour vous, Puissans du siècle, rien n'est vuide, rien n'est stérile sur le Tabor ; chaque parole que le Sauveur y dit, est une vérité qu'il y enseigne ; chaque démarche qu'il y fait, contient un devoir qu'il y impose. Il veut que s'il est l'image visible de votre gloire, vous y deveniez les imitateurs fidèles de sa sainteté. Il s'y tourne tout entier en instruction pour vous ; que les Grands, que les Princes, que les Rois, que le monde entier prosterné devant lui l'écoutent ; c'est le maître de l'univers : *Ipsum audite.* Et dans l'explication et l'homélie de notre Evangile, vous allez voir l'un après l'autre les caractères de la grandeur chrétienne tracés en la personne

même d'un Dieu, et mis dans un jour si beau, qu'il vous serait également, et impossible de ne les pas voir, et honteux de ne les pas suivre. Ne perdez rien, SIRE, d'un spectacle si grand, et dans lequel comme en abrégé se trouvent recueillis et tout le bonheur et toute la religion d'un Prince. Demandons les lumières, etc.

SIRE,

Jésus ayant pris avec lui Pierre, Jacques et Jean son frère, les fit aller sur une montagne éloignée. C'est ici un des principaux devoirs de la grandeur chrétienne. Ce Roi des Rois et ce modèle des Princes, Jésus-Christ, ne veut pas seulement vous faire connoître par le choix qu'il fait de ces trois Apôtres pour avoir part à sa confiance, qu'un Roi (chose rare) doit avoir des amis, et qu'il doit les prendre d'ordinaire dans son propre sang : car Jésus-Christ préfère ici son frère ; mais qu'à l'exemple du Sauveur qui choisit Pierre, distingué par sa foi si inébranlable, Jacques si plein de zèle pour la vérité, Jean si recommandable par l'innocence de ses mœurs ; un Prince, destiné à gouverner les peuples, ne doit prendre de liaisons étroites qu'avec des hommes sages et vertueux ; car les liaisons qu'il prend décident presque toujours de ses mœurs et de sa gloire. On nous croit tels que ceux que nous aimons ; nous devenons même ce que nous chérissons, et rien n'est plus propre à nous rendre vertueux, que d'aimer la vertu même.

Mais une instruction plus nécessaire encore nous est ici donnée par le soin qu'a Jesus-Christ de se dérober au monde pour aller dans un lieu solitaire et retiré, *in montem seorsum*. Et que veut-il apprendre par là aux Grands du siècle, à ces hommes toujours dissipés et absents d'eux-mêmes, tou-

jours attirés et répandus au dehors, toujours dans l'agitation et le tumulte du monde, toujours étrangers à leur propre cœur, et qui n'ont rien de plus éloigné d'eux qu'eux-mêmes ? Il leur apprend que plus leur état les dissipe, plus ils doivent s'efforcer de se recueillir, et se ménager au moins des moments heureux où ils puissent sous l'œil de Dieu retrouver quelquefois leur âme, et se mettre dans cette situation si désirable où furent les Apôtres sur le Tabor, lorsque rendus invisibles à tout le reste, ils ne virent plus que Jésus seul : *Nihil viderunt nisi solum Jesum.*

Et n'allez pas dire, Prince auguste, que c'est le malheur de votre condition d'être incompatible avec la retraite. Eh ! quoi, ignorez-vous que c'est être hors du monde que de ne pas l'aimer ; que Dieu, qui est esprit, demande de vous une solitude d'esprit ; que c'est le cœur qui fait notre dissipation ou notre retraite, et qu'au milieu de la Cour même nous sommes solitaires s'il est à Dieu, et dissipés dans le désert, s'il est au monde ? Ignorez-vous qu'il y a, selon saint Paul, une retraite morale intérieure et nécessaire où l'éloignement du cœur supplée à la distance des lieux, et où le Chrétien, fût-il Prince, fût-il Roi, ne pouvant sortir du monde, fait sortir le monde de lui-même, y demeure par ce qui y engage et en est dehors par ce qui y corrompt ? Semblable à ces anges, qui, par le corps, au milieu des peuples exerçoient sur la terre des ministères de salut, par l'esprit un Prince demeure toujours uni a Dieu, et imite en quelque sorte cet Etre suprême qui mêlé ici et répandu en toutes choses, n'a point de part à leur corruption.

David au milieu des soins de son royaume, au milieu même de l'éclat de ses victoires, crie à Dieu : Seigneur, j'ai retrouvé mon cœur fugitif, lorsque les charmes de la royauté, lorsque la gloire de mes triomphes, lorsque les occupations

inséparables de l'empire étaient prêts de me l'enlever ; je l'ai repris avec force, je l'ai ramené à vous, et l'ai tout recueilli en votre présence, *Domine inveni cor.* Et s'il sut alors rerecueillir son cœur, est-il une situation où nous ne puissions retrouver le nôtre ? *Duxit eos in montem seorsum ;* il les mena sur une montagne éloignée, et là il fut transfiguré devant eux : *Et transfiguratus est.*

Qu'il fut beau de voir Jésus-Christ au milieu de ses Apôtres passer tout en gloire, prendre une forme nouvelle et céleste, laisser, ce semble, tout ce qu'il avait de l'homme pour ne paraître que Dieu ! J'ose le dire tel doit être un Roi destiné à servir de spectacle au monde. Au milieu de ses Peuples, il doit paraître comme transfiguré en quelque chose de sacré et de divin, selon l'expression de Dieu même ! O Rois ! vous êtes des Dieux. *Dii estis.* Un Prince élevé sur le trône doit se regarder comme un homme qui représente Dieu, qui tient la place de Dieu, dont les pensées, les désirs, les sentiments, les vues, doivent avoir quelque chose de noble, d'élevé, qui exprime Dieu, et qui soit digne de Dieu ; à l'image de la grandeur de Dieu, conviennent les choses grandes, et à l'image de sa sainteté, les choses saintes. En lui, quand il gouverne ses peuples, l'homme, s'il se peut dire, doit disparaître avec ses faiblesses, avec ses passions, avec ses vices, pour ne laisser voir que la sainteté de Dieu dont il est l'image : *Transfiguratus est.*

Il faut que cette ressemblance avec Dieu lui change le cœur, lui élève l'âme, le rende une autre personne, et un homme nouveau : *Transfiguratus est.* La royauté comme étant un rayon, et un écoulement de la majesté divine, doit l'élever au-dessus des sentiments de la haine, de l'intérêt, de la vengeance, le porter à pardonner, à compâtir, à soulager comme Dieu : à conduire comme lui les hommes à la vertu par des

bienfaits et des grâces ; il faut que dans un Roi tout exprime Dieu, tout se ressente de Dieu, que toutes ses actions respirent je ne sais quoi de grand, de saint, de céleste, à quoi on reconnaisse l'homme de Dieu sur les peuples. Il faut qu'un Prince que Dieu a transformé en l'image de sa grandeur, de son autorité, de sa puissance, se transforme lui-même en l'image de sa justice, de sa bonté, de sa miséricorde et que cette ressemblance auguste, qui commence en vous par l'éminence de votre rang, s'y achève par la sainteté de votre vie : *Transfiguratus est.*

Il faut qu'on puisse dire : Ce Roi que vous voyez sur le trône semble régner, mais c'est Dieu qui par lui règne ; il y a, ce semble, pris sa place ; sa royauté n'est qu'une portion de la royauté divine ; en sa personne Dieu juge, Dieu parle, Dieu punit, Dieu récompense, Dieu fait la paix, Dieu fait la guerre ; son règne est l'empire de Dieu, sa puissance est sa puissance, il n'agit que par son esprit ; il n'est pas Roi pour lui-même, mais pour Dieu ; et imitant comme il le peut sur le trône Jésus-Christ sur le Tabor, il paraît comme caché, comme perdu, comme absorbé dans la sainteté de Dieu, et en lui on ne voit presque plus rien de l'homme : *Transfiguratus est.*

O Rois ! s'écrie à ce sujet saint Grégoire, vous qui êtes revêtus de l'image et de la puissance de Dieu, révérez cette autorité qui n'est pas la vôtre, mais la sienne : vivez saintement, puisque vous êtes comme transformés en un Dieu saint. Eu égard au caractère de la divinité que vous portez, respectez-vous vous-même ; ayez pour vos personnes sacrées une espèce de religion qui vous empêche de vous déshonorer par aucun désordre. Vos moindres péchés ne sont-ils pas en vous des profanations et des irrévérences énormes ? Eh ! quelle audace monstrueuse serait-ce à un Roi d'user de la puissance d'un Dieu miséricordieux pour faire des actions cruelles ? De

livrer en vous l'image de Dieu au péché et à l'infamie ; d'être assis sur le trône de Dieu et de violer toutes les lois divines ? Dieu se représente-t-il par l'injustice et le crime ? Reconnoissez mieux le grand mystère de Dieu en vous ; il gouverne le ciel par lui-même, et il partage avec vous l'empire de la terre. Soyez donc des dieux à vos sujets ; c'est-à-dire, gouvernez-les comme Dieu gouverne le monde, avec sagesse, avec bonté, avec clémence, d'une manière noble, juste, bienfaisante, en un mot, divine ; sans cela votre jugement sera plus rigoureux, et si vous n'êtes ici de grands exemples de la sainteté de Dieu, vous serez un jour de grands exemples de sa justice : *Transfiguratus est.*

Mais voyons dans les circonstances de la Transfiguration sainte de Jésus-Christ les leçons qu'il daigne vous faire encore. Il parut, dit l'Evangile, brillant de lumière, et ses vêtements étaient blancs comme la neige. Il exprimait par là, dit saint Chrysostôme, deux devoirs essentiels à tout chrétien : l'un qu'il doit s'instruire lui même et se remplir, pour ainsi dire, de lumière ; l'autre qu'il doit édifier les peuples et leur offrir des mœurs pures et réglées. Mais si ces devoirs sont imposés à tous les chrétiens, qu'ils le sont davantage à un Roi, et à un Roi dans un âge tendre ! Il se doit à lui-même l'instruction, et à ses sujets l'exemple. Il faut qu'on puisse dire de lui : Il parut au milieu d'eux tout brillant de lumiere.

D'ordinaire, la jeunesse des Rois paroît la partie de leur vie la plus indifférente et la plus vuide. Elle est en eux comme une suspension générale de toutes les actions éclatantes qui font la gloire des Souverains ; c'est néamoins la plus importante, la plus précieuse, d'où dépendent les autres âges ; la jeunesse seule est le temps d'apprendre. Celui qui apporte au gouvernement l'ignorance est assuré de la conserver tou-

jours ; il n'apprendra plus que par l'expérience, qui est le mauvais des maîtres ; il vaut mieux devoir sa sagesse à l'instruction.

Et de quoi un Roi doit-il plus s'instruire ? Loin d'imiter ces Grands du monde, qui croyant que leur seule naissance leur suffit et leur tient lieu de mérite, s'endorment dans la mollesse et l'oisiveté, font gloire même de leurs ténèbres, n'ont d'autre science que les plaisirs, savent tout ce qu'ils devraient ignorer, ignorent tout ce qu'ils devraient savoir ; et et marchant ainsi dans une nuit profonde, font autant de chûtes qu'ils font de pas. Un jeune Prince doit s'instruire de tout ce qui peut le rendre sage et ses Peuples heureux ; il doit apprendre, et avec soin, l'histoire du monde, l'histoire de son état et surtout l'histoire Sainte, ce livre où est peinte avec tant de force la grandeur de Dieu, qui en est l'ame et comme le seul Héros ; il y tire et du bien et du mal qu'on y a fait, des secours puissants pour sa conduite. Là, mieux que nous, Saül, réprouvé par sa désobéissance, lui apprend à se soumettre à Dieu ; là, Salomon, de voluptueux devenu idolâtre, lui inspire une horreur sainte pour les profanes plaisirs ; là, les grâces dont Dieu comble Josaphat, ce Prince si religieux, l'animent fortement à la piété ; là, Josias béni de Dieu pour avoir écouté sa loi et rétabli son culte, le remplit de respect et de zèle pour la parole sainte et pour la Religion ; là, quand il voit Néhémias devenir le plus cher objet des miséricordes du Seigneur pour avoir soulagé son peuple, il sent naître dans son cœur un amour tendre pour ses sujets. L'histoire sacrée est comme un grand livre toujours ouvert devant ses yeux pour y voir Dieu et pour le suivre ; il y étudie ses voies, il y adore ses ordres ; chaque événement y est une leçon pour lui ; pour lui chaque Roi y devient un maître qui lui apprend ou la patience au milieu

des plus grands malheurs, ou l'humilité au comble de la gloire et dans le torrent des prospérités. Sans cesse il y prend des exemples de ce qu'il y voit de grand et de saint ; il y forme ses mœurs sur la sagesse de tous les siècles : il semble que toute l'antiquité sainte n'a agi que pour lui ; il semble qu'elle lui ait préparé de loin des sentiments sages et religieux pour toutes les situations, pour toutes les épreuves dans lesquelles ici bas un Prince peut être ; il rapporte à son instruction tout ce que Dieu y a fait ; ce qu'il y voit de bon séparément dans chaque Roi, il essaie de le recueillir, rassembler en lui seul ; il met dans son empire comme en abrégé la félicité de tous les temps ; il s'enrichit des vertus et de la piété de tous les règnes. Ah ! lisez, Sire, et relisez l'histoire du Seigneur ; quel trésor précieux pour vous ! et pour nous quelle espérance ! quelle joie ! de pouvoir retrouver par là dans notre seul Roi tous les bons Rois ensemble.

Et que devez-vous apprendre encore ? l'art de régner et de conduire sagement vos peuples. Car ce n'est pas assez pour un Roi d'avoir au dehors de la valeur et du courage, il faut qu'il ait au-dedans de la prudence et de la capacité. David n'étoit pas seulement victorieux à la tête de ses armées ; mais à Jérusalem, nul avant lui ne fut si habile dans la science de régner ; ce même Roi était dans la guerre un héros, et dans la paix un grand homme.

Mais si un Souverain doit savoir la loi des Peuples qu'il gouverne, il doit bien plus encore s'instruire de la loi de Dieu, cette loi qui le jugera ; cette loi qui peut seule le sanctifier ; cette loi que Moyse vouloit que les Rois lussent sans cesse, qu'ils la portassent avec eux pour en faire leur étude et leur règle ; il doit, comme dit l'Apôtre, se remplir de la science suréminente de Jésus-Christ, de son esprit, de son Evangile, de ses vertus, de ses préceptes, de ses jugements,

et se les imprimer au plus profond de son âme. Enfin, comme il est dit du jeune Salomon, un Roi doit être au milieu de son Etat ce que le soleil est au milieu du monde, une lumière vive et féconde qui anime tout, qui éclaire tout; il doit être l'âme et l'intelligence de son empire; et il faut qu'on puisse dire de lui, comme aujourd'hui de Jésus-Christ: Il parut au milieu d'eux tout brillant de lumière : *Resplenduit sicut sol.*

Et pourquoi l'Evangile a-t-il ajouté que ses habits parurent blancs comme la neige! C'est pour vous apprendre, Prince auguste, qu'à la lumière de l'instruction vous devez ajouter celle de l'exemple. Car un Roi, si devant Dieu il veut trouver grâce, il doit rapporter toute sa vie au seul point de l'édification; il ne sauroit ni se perdre, ni se sauver seul : je l'avoue, il peut charger ses Ministres de la police extérieure de son Etat; il peut se reposer sur eux des fonctions de la Justice, de la culture des arts, de l'ordre des finances, du commandement de ses armées; mais il ne peut se reposer que sur lui-même du bon exemple; il est chargé de ce précieux dépôt; c'est son devoir le plus propre. Dans la sphère sublime où Dieu l'a attaché, il doit mouvoir comme lui tous les cœurs à la vertu. Et quel emploi fut plus beau! quelle destinée fut plus noble! L'empire semble composé comme un grand tableau où chaque personnage selon son état soit avoir sa perfection propre; mais où il faut que la principale figure, qui est le Roi, soit plus achevée et plus finie; en lui la primauté du rang demande la primauté de la vertu. Nous sommes faits de telle sorte, que l'exemple des Grands nous plie et nous tourne de quel côté il veut; on vit par rapport à ce qu'on aime; et comme on aime la grandeur, on vit comme la grandeur même. Quand Hérode méprise Jésus-Christ, tout son peuple, tous ses soldats imitent ce mépris impie: *Sprevit eum Herodes cum omni exercitu suo.*

Le caractere du Prince forme les mœurs de l'Etat ; sa passion favorite devient d'ordinaire le vice dominant de ses sujets, des biens infinis et inestimables accompagnent ses vertus ; mais s'il est par ses désordres un Roi scandaleux, quelle plaie ne devient-il pas dans un Royaume ? de combien d'âmes n'est-il pas le meurtrier ? de combien de crimes se trouvera-t-il chargé au tribunal de Dieu ? N'est-il pas cet homme de péché qui, la couronne sur la tête, précipite en foule dans l'enfer les âmes rachetées du sang divin de l'Agneau, et y tombe après plus profondément lui-même. Seigneur, s'écrioit un Roi effrayé, ah ! faites-moi grâce sur les pechés étrangers que mes sujets ont faits sur mon exemple !

Au contraire, que les Princes pieux recevront aux pieds de Jésus-Christ de benédictions et de grâces ! Leur bon exemple aura produit dans tous les cœurs une émulation sainte de piété ; ils auront été pour leurs peuples une source féconde de sanctification ; en eux de grands exemples auront fait naître de grandes vertus. O qu'ils seront alors un objet agréable à Dieu ! qu'ils sont maintenant un don aimable de sa main. et un présent bien cher de sa miséricorde !

Aussi, lorsque Dieu attendri sur Israël veut lui donner une marque éclatante de son amour, il lui dit : Je vous donnerai le Roi Asa, qui sera sur vous par ses vertus comme une lumière brillante. Sa piété, regardée et comme en spectacle, animera tous les cœurs au bien : *Dabo Asa quasi lucernam in Israel ;* et il ajoute que dans le présent qu'il leur fait de ce Prince édifiant, il a égard à la piété de David dont il venait d'occuper le trône : *Propter David.* Ainsi Dieu veut que ce jeune Roi édifie son Peuple, parce que le père de ses pères avoit été un Roi religieux ; et si Dieu, dans sa miséricorde, observe ici la même loi, si encore aujourd'hui l'arrière-petit-fils est édifiant à proportion de ce que le bisayeul fut pieux,

Sire, que nous devons attendre de vous de grands exemples ! Et en quoi donc, me direz-vous, consiste cet exemple que les Rois doivent à leurs sujets ? Jésus-Christ sur le Tabor va vous l'apprendre, continuant à vous y offrir les vrais caractères de la grandeur chrétienne. Il appelle auprès de lui Moïse et Elie ; Moyse qui étoit le Législateur des Juifs, Elie qui étoit leur plus grand Prophète, sans doute pour vous apprendre, ô Rois ! à qui dans ce mystère de gloire il daigne sans cesse parler, que vous n'édifierez vos peuples qu'autant que vous observerez la loi, c'est-à-dire, que vous serez justes, bons, modérés, patients, fidèles aux préceptes du Seigneur et des lois saintes de son Eglise ; qu'autant que vous respecterez les Prophètes, c'est-à-dire, ceux qui vous sont envoyés de la part de Dieu pour vous instruire et pour vous annoncer la vérité. Car voilà uniquement à quoi vous êtes appelés ; voilà les grandes vues de Dieu en vous élevant au plus haut degré des choses humaines, c'est pour montrer en vous de plus loin et dans un plus grand jour toute l'observance de la loi et la pratique des vertus chrétiennes : *Apparuerunt Moyses et Elias.*

Oui, Sire, quand Jésus-Christ, ici notre modèle, à peine élevé dans la majesté de sa gloire, rassemble autour de lui l'Ancien Testament, le Nouveau, la Synagogue et l'Eglise, la Loi et l'Evangile, les Prophètes et les Apôtres, Moyse et Elie, c'est-à-dire toute la piété de l'univers, toute la religion recueillie en lui comme en son centre, il veut vous apprendre que dès qu'un Prince par la royauté se voit élevé au faîte de la gloire, il doit se fortifier contr'elle par la Religion ; qu'il en doit recueillir en lui les traits les plus sacrés et les caractères les plus augustes ; qu'il doit se mettre sans cesse sous la garde de la piété, l'appeler à son secours pour sanctifier sa grandeur, pour en faire un contre-poids à son autorité, un

rempart contre sa puissance, un frein sacré à ses passions, d'autant plus dangereuses dans les Rois, qu'elles sont plus libres.

Quand Jésus-Christ sur le Tabor fait entrer, ce semble, la Religion elle-même en partage de sa félicité ; quand il compose ici son bonheur de ce qu'il y a de plus saint au monde, il veut lui insinuer que le vrai bonheur d'un Roi n'est pas dans sa gloire, mais dans sa piété ; qu'il n'est heureux qu'autant qu'il est saint ; qu'il doit, comme aujourd'hui Jésus-Christ, répandre son bonheur sur tous ceux qui l'environnent, et rendre heureuse l'Eglise de Dieu ; que non seulement la Religion sainte est pour un Roi la force et la félicité de son empire, mais encore celle de son cœur ; que sans elle un Prince, bientôt vaincu par ses vices, est esclave quoique Roi, foible quoique puissant, sans gloire quoiqu'élevé au comble de la grandeur, et nullement souverain puisqu'il ne l'est pas de lui-même.

Quand Jésus-Christ veut aujourd'hui que le plus bel éclat de sa gloire vienne, ce semble des objets de la piété, il veut vous dire que loin de rougir comme font les Grands du monde des pratiques saintes de la foi, vous en devez tirer toute votre gloire, que vous devez vous honorer vous-même des exercices de la piété, la glorifier en vous, et la rendre par là plus respectable aux Peuples ; il veut veut vous dire que le plus grand spectacle qu'un Souverain puisse offrir à l'univers, à ses Sujets, est celui d'une vie sainte ; que vous n'êtes Roi que pour donner à la Religion plus d'éclat, plus de magnificence, plus de pompe, pour faire rejaillir sur elle les plus beaux rayons de votre majesté, pour offrir sans cesse au monde cette alliance si vénérable de la Royauté et de la Religion, d'où naît la splendeur des Etats et la prospérité des Empires ; qu'enfin pour exprimer ici le Sauveur, il faut qu'un Roi chré-

tien recueille en lui toute la Religion, qu'il en rassemble dans ses mœurs les traits les plus saints, les caractères les plus augustes; il faut qu'il se place, ce semble, entre Moyse et Elie, c'est-à-dire, entre la douceur et le zèle, qu'il soit gardé, comme dit le Sage, d'un côté par la loi, de l'autre par la vérité, (mon Dieu, que c'est là une belle garde pour un Roi! et qu'elle est sûre!) il faut en un mot que l'on puisse dire de vous comme aujourd'hui de Jésus-Christ : dès qu'il fut élevé sur le trône de sa gloire, on vit paroître avec lui Moyse et Elie, c'est-à-dire tout ce que la Loi a ordonné de juste, tout ce que les Prophètes ont prédit de saint, et par là toute la piété, toute la vertu, toute la sainteté, la Religion toute entière : *Apparuerunt cum eo Moyses et Elias.*

Sur un Roi si chrétien comme ici sur Jésus-Christ, non seulement du haut du Ciel les grâces divines se répandent, mais ici-bas encore son Peuple content et heureux le bénit; sous son règne aimable chacun s'écrie transporté de joie et hors de lui-même, comme Pierre sur la montagne : *Bonum est nos hic esse.* O que notre sort est doux ici! que nos destinées y sont belles! Pourrions-nous quitter un si bon Maître? Fixons auprès de lui notre demeure, et dans la fidélité que nous aurons pour ce Roi si cher, suivons également et notre devoir, et notre religion, et notre tendresse : *Faciamus hic tria tabernacula.*

Mais que les Rois achèvent d'apprendre au Sauveur transfiguré les vertus par lesquelles ils peuvent régner saintement. Déjà pour leur apprendre à être bons, doux, affables à leurs Peuples, et à chercher moins à s'en faire craindre qu'à s'en faire aimer, voyez avec quelle tendresse Jésus-Christ s'approche de ses disciples que l'éclat de sa gloire avoit éblouis : *Accessit;* voyez comme il relève leur courage : *Dicens : Surgite;* comme il dissipe leur frayeur : *Nolite timere.* Il pa-

roit leur maître par sa grandeur et par sa bonté leur père. Déjà pour leur apprendre à se fortifier par la pénitence contre ce fond de mollesse attaché, ce semble, à leur condition, voyez comme il rappelle au milieu même de sa gloire l'image de ses douleurs, et cet excès de souffrances qu'il devoit accomplir à Jerusalem : *De excessu quem completurus erat in Jerusalem.* Mais parce qu'eu égard à la hauteur de leur état il regarde l'humilité comme la vertu la plus nécessaire aux Rois et la plus difficile, admirez comme il la répand ici sur tous les endroits de son mystère. Peu de témoins appelés, parmi les Apôtres, celui-là choisi qui devoit le renoncer ; toute cette gloire bornée à la seule montagne ; une nuée même qui pour tempérer l'éclat de sa chair, l'enveloppe et dérobe au moins par là une partie du spectacle ; ce spectacle seulement offert pour augmenter par son opposition l'ignominie de ses souffrances. Encore si cette gloire étoit d'une longue durée ; mais à peine la charité l'a montrée, que l'humilité jette son voile pour la cacher ; et celui qui plutôt qu'on ignorât les humiliations de sa naissance et de sa mort, fait descendre des anges, fait éclipser des astres pour l'annoncer, s'il laisse échapper un foible rayon de gloire, des prieres des instances, des ordres reitérés de n'en point parler : *Nemini dixeritis et præcepit eis.*

Grands du monde, vous aspirez à la même gloire. Mais après cela la vanité vous mene-t-elle ? mais l'orgueil et la superbe y conduisent ils ? Non : les voies que Jesus-Christ vous offre sur le Tabor sont les seules ; on périt dès qu'on les quitte, et si vous n'y entrez dès à présent, il faut vous résoudre à être pour jamais privés de sa gloire.

Soyez effrayés, Sire, d'un malheur si grand ; pour l'éviter, donnez à votre grandeur, autant que le permet la faiblesse humaine, les sacrés caractères que Jésus Christ donne aujour-

d'hui à la sienne, offrez sur le trône les mêmes vertus qu'il offre sur le Tabor. Si comme lui, dans l'éclat même qui vous environne, vous êtes humble, bon, mortifié, pénitent, ennemi du monde, sur vous comme aujourd'hui sur lui le ciel s'ouvrira, l'esprit de Dieu descendra, la grâce sainte vous remplira, et du sein de sa gloire Jésus-Christ lui-même prononcera sur vous ces paroles si consolantes, que lui fait entendre avec tant d'amour le Père céleste : *Hic est filius meus dilectus.* C'est ici, mon fils bien-aimé ; son père et sa mère l'ont abandonné, j'en fais mon enfant ; je lui suppléerai ce qu'il avoit de plus cher. Non, il n'est plus orphelin, car je l'adopte, et que bienheureux l'enfant qui a Dieu pour père ! *Hic est filius meus dilectus.* Sans cesse je lui donnerai des marques de mon amour ; sans cesse il sera sous la tendresse de mes regards ; son état me touche, sa jeunesse me fait pitié ; je veillerai sur son cœur, je lui conserverai son innocence si précieuse ; j'éloignerai de son âme le moindre mal ; les autres Rois sont mes Ministres, sont mes images, celui-ci sera mon enfant ; je me sens pour lui un cœur et des entrailles de père : *Hic est filius dilectus*, c'est mon enfant chéri, mon fils bien-aimé, *filius meus dilectus, in quo mihi bene complacui ;* je me complairai en lui comme en mon ouvrage ; je mettrai mon plaisir à l'enrichir de mes grâces, à verser dans son âme toutes les vertus, à le combler de mes miséricordes, à le faire croître en piété à mesure qu'il croît en âge ; enfin, je ferai ma joie de sa sanctification jusqu'à ce qu'enfin réuni à moi dans le ciel, il jouisse éternellement de ma gloire. Je vous la souhaite.

SERMON

POUR

L'ANNONCIATION DE LA VIERGE

SUR L'HUMILITÉ

Quod nascetur ex te sanctum vocabitur filius Dei... Dixit et Maria : Ecce ancilla Domini.

« Le fruit saint qui naîtra de nous sera appelé le fils de Dieu... Marie lui répondit : Voici la servante du Seigneur. »

(*Luc*, chap. 1.)

SIRE,

De toutes les vertus la plus nécessaire aux Rois et la plus rare est sans doute l'humilité : et ce qui leur rend cette vertu si difficile, c'est que dans ce haut degré d'élévation où la Providence les a fait naître, ils ne connaissent ni le modèle, ni le mérite de l'humilité. Or, le mystère de ce jour va leur offrir l'une et l'autre, et dans les objets les plus grands, les plus saints, les plus dignes d'eux, puisque dans les circonstances de notre Evangile, Dieu aime, ce semble, à vous exposer d'abord le modèle le plus parfait de l'humilité dans un Dieu qu'elle fait homme : *Quod nascetur ex te sanctum vocabitur filius Dei.* Ensuite le mérite le plus sublime de l'humilité dans une Vierge qu'elle rend mère de Dieu : *Ecce ancilla Domini.* Ainsi le modèle de l'humilité en Jésus-Christ, le mérite de l'humilité de Marie, voilà tout mon dessein.

Mon Dieu ! que cette vertu placée dans un jour si beau

paroît aimable ? qu'elle a pour un cœur de puissans attraits ! Ouvrez-lui le vôtre, Prince auguste ; peut-être dans ce point suprême de grandeur, où il n'y a rien qui vous égale, dédaigneriez-vous d'apprendre l'humilité d'un homme ; mais comment refuseriez-vous de l'apprendre aujourd'hui d'un Dieu. D'un Dieu, tout grand que vous êtes, votre Souverain, votre Seigneur, votre Maître. D'un Dieu qui en prenant l'humilité sur lui l'a rendue si respectable, en a fait comme Roi et comme Dieu une vertu royale et divine. Non, depuis qu'un Roi s'est rendu humble, c'est par l'orgueil qu'un Roi se dégrade ; il s'élève, il s'ennoblit par l'humilité ; par elle il devient grand, puisque par elle il devient saint. Ah ! donnez-vous, SIRE, donnez-vous encore cette sorte de grandeur ; et déjà l'image de Dieu par votre puissance, aimez à l'être aussi par votre humilité. Nous vous demandons pour lui cette grâce, ô mon Dieu ! et les lumières de votre Esprit, par l'intercession de Marie, etc.

PREMIER POINT.

SIRE,

S'il est de la perfection d'un modèle d'exprimer vivement tout ce qu'il offre à imiter, Grands du siècle, où l'humilité pour vous paraît-elle être mieux marquée que dans le mystère du Verbe fait chair ? Examinez, dit un Père, ce qui le précède, ce qui l'accompagne, ce qui le suit, vous y verrez partout cet Homme-Dieu entre les bras de l'humiliation et dans tous les degrés de la bassesse.

Et d'abord, pourquoi ces figures si augustes, ces promesses si magnifiques, ces signes si éclatans, ces attentes si longues, ces préparatifs si pompeux, cette idée donnée de si

loin au monde, d'un Messie tout brillant de gloire et de majesté, si ce n'est pour augmenter par cette opposition la simplicité de sa venue? Pourquoi un Ange, de sa nature invisible, seul dépositaire de ce secret, va l'annoncer, non au palais des Grands du monde, mais à un Bourg méprisé des Juifs, sinon pour diminuer au moins par là l'éclat de ce grand prodige? Pourquoi quelque temps auparavant fait-il taire les Prophètes et les oracles? Fait-il cesser les prodiges et toutes les voies extraordinaires, sinon pour arriver, s'il se peut dire, dans le silence de l'univers, et pour venir quand rien n'avertissoit de sa venue? Pourquoi choisir un temps où le crime plus débordé inondoit toute la face de la terre, où les Gentils étoient plus idolâtres et les Juifs plus superstitieux, si ce n'est pour se faire de ce monde impur et souillé un séjour plus humiliant et plus contraire? Et encore ne choisit-il pas pour sa mère une Vierge d'une noblesse reconnue, mais dont la famille depuis David étoit tombée peu à peu, et comme par degrés, afin de se préparer une naissance basse et obscure, une Vierge à la vérité pleine de grâce, mais vuide de tout le reste, et dont l'unique bien, les seules richesses étoient ce que les Grands du monde n'estiment guère, l'onction divine du Saint-Esprit; enfin, ne veut-il pas avoir pour père un simple Artisan, qui n'avoit pour partage que beaucoup d'innocence et beaucoup de pauvreté.

Mais dans l'exécution même de ce Mystère, voyez comme il épuise sa puissance dans la recherche des moyens dont il pouvoit s'abaisser; loin de prendre un corps glorieux, immortel, impassible, ne fait-il pas un miracle pour changer sa force en foiblesse, sa grandeur en infirmité, sa sagesse en enfance, son bonheur et son éternité dans un état de peine et de mort!

Ah! Puissans du siècle, un Dieu sent, comme il doit, des

humiliations si profondes. Son âme est trop grande pour n'être pas touchée d'un abaissement si prodigieux; mais il regarde le cœur de son père qu'il fallait calmer, il considère vos cœurs superbes qu'il fallait guérir, et il adoucit par cette vue la honte d'un état si vil, au point de l'aimer, de s'y attacher et de s'y animer, en supportant les abaissemens d'une naissance pleine de misères, d'une vie toute d'abjections, et d'une mort qui sera pour lui le comble des humiliations et des opprobres. Que tout ceci, mes frères, mérite de réflexions! Voilà un Dieu, dit saint Bazile, qui le plus grand de tous est humilié plus que tous; mais se réduiroit-il à un état si abject, s'il ne vouloit nous y servir de modèle, et nous dire de lui-même ce qu'il a dit depuis d'un autre? Si vous ne devenez par l'humilité aussi petits que cet enfant, vous n'entrerez jamais dans ma gloire; non, Grands du monde, que personne ici ne se flatte à sa propre ruine, c'est un principe inébranlable de la Religion, que nul n'aura de part à l'Incarnation sainte de Jésus-Christ, et par conséquent les grâces des mystères se tenant l'une avec l'autre, il ne recueillera aucun des fruits qu'il vient répandre sur la terre, s'il ne l'imite en ses abaissemens.

L'imitons-nous, mes chers frères? Descendons une fois en nous-même, et voyons-nous dans ce cœur où nous n'entrons jamais, et où nous sommes véritablement; y portons-nous un seul trait des humiliations de ce Dieu enfant? Et quelque humbles que nous nous croyions, pouvons-nous, sans confusion, comparer ici les principaux caractères de l'humilité de Jésus-Christ avec les caractères de la nôtre?

Premièrement, en Jésus incarné humilité profonde : connoît-elle de ménagement, et en prenant aujourd'hui la forme de pécheur, ne va-t-il pas jusqu'au-dessous du néant même?

En nous l'humilité craint toujours de trop descendre;

nous appréhendons de nous dégrader, de prendre trop sur notre rang, sur nos dignités, sur les bienséances de notre condition, de notre naissance; nous assignons selon nos caprices à cette vertu ses temps marqués et ses lieux propres, et lorsqu'un Dieu embrasse aujourd'hui cette vertu sans restriction; nous, vils pécheurs, nous lui donnons en nous des bornes et des règles.

Secondement, en Jésus incarné humilité sincère : si en lui dans ce mystère tous les dehors sont simples et abjects, le fond de son cœur l'est plus encore.

En nous, au contraire, humilité fausse, trompeuse, hypocrite. Quand les dehors réformés semblent offrir la modestie, le cœur, qui les dément, demeure vain et superbe; nous conservons au fond de l'âme un désir secret de tout ce qui peut nous donner de la distinction, et un amour des louanges qui dégénère en faiblesse; lors même que nous n'avons dans la bouche que des paroles d'abjection et de bassesse, ce ne sont en secret que mouvemens inquiets qui tendent en nous à la gloire des dignités, du crédit, de la réputation, de l'estime; c'est une imposture éternelle de vanité qui ne s'humilie qu'afin qu'on l'élève, qui ne fuit qu'afin qu'on le cherche. Tandis que ceux qui ont moins d'éducation et moins d'usage du monde, rendent les épanchemens de leur orgueil plus naturels et plus sensibles, se louant fadement eux-mêmes: nous, plus adroits, allons à la gloire par des voies plus détournées, mais plus sûres; nous sommes vains avec plus d'artifice, plus de subtilité, plus de méthode, nous essayons de nous parer à la fois et de notre grandeur et de notre modestie; nous faisons de cette modestie à notre mérite et à nos talens, ce que l'art fait des ombres aux figures d'un tableau, un secours qui en relève l'éclat et les fait paraître davantage; nous nous ména-

geons toutes les douceurs de l'orgueil sans en prendre le décri et la honte; nous cachons une recherche avide de la gloire en faisant semblant de la mépriser, et en cela, disent les saints, nous en avons une humilité plus orgueilleuse que l'orgueil même.

Troisièmement, en Jésus incarné humilité constante, soutenue: le mystère de ce jour ne va être pour lui qu'une longue suite d'humiliations toujours nouvelles.

Pour nous, nous n'avons qu'une humilité passagère, et démentie à la moindre épreuve. Je l'avoue, dans la ferveur de la prière, nous conviendrons humblement de nos misères, nous sentirons la profondeur de nos maux: mais il est étrange combien hors de là le moindre mépris nous trouve vifs; la moindre injure, sensibles; le moindre honneur, empressés; la moindre louange, crédules; que l'on convienne avec nous des défauts même que nous déplorions, tout l'homme en nous se révolte; nous nous sentons à la fois et infiniment misérables et infiniment orgueilleux par un prodige qu'on ne peut comprendre, et nous sommes forcés d'ajouter à tant de misères qui nous humilioient, celle de nous y surprendre superbes.

Quatrièmement, en Jésus incarné humilité libre, volontaire, choisie: eh! quel autre poids que celui de son amour le fait descendre aujourd'hui à tant de bassesse! il s'est humilié lui-même, dit l'Apôtre, et il a aimé d'être abject.

L'humiliation en nous est toute forcée; ce n'est pas nous qui nous humilions, c'est Dieu, ce sont les hommes, ce sont événemens et les conjonctures qui nous humilient. Nulle abjection de notre choix, de notre goût et de notre ordre: si nous nous tenons dans la bassesse, c'est que la faveur se refuse, c'est que les biens manquent, c'est que les appuis et les

ressorts qui élèvent les autres hommes nous sont ôtés ; nous n'avons qu'une humilité, pour ainsi parler, humaine et naturelle, qui n'est qu'une impuissance de monter plus haut, une nécessité de nous tenir à notre place ; nous ne sommes pas humbles par la religion, mais par raison, et quand nous paraissons dans l'abaissement, c'est plus notre état qui est abject, que ce n'est notre cœur qui est humble.

Cinquièmement, en Jésus incarné humilité propre, singulière, personnelle : on n'avait pas vu encore ce genre d'humiliation ; un Dieu enfant, un Dieu anéanti, et plus cet abaissement est pour lui propre et personnel, plus il aime.

Nous (car je veux suivre l'homme jusques dans les replis les plus secrets de son cœur et confondre ici toute sa superbe), nous n'aimons que les humiliations vagues et communes ; qu'il s'agisse du genre humain en général, nous en dirons sans peine tout le mal possible : la corruption de notre nature, les ténèbres de notre esprit, la faiblesse de nos penchans ; tous ces motifs d'humiliation si communs avec le reste des hommes, nous trouvent éloquens ; nous descendrons aussi bas qu'on voudra, pourvu que ce soit avec tout le monde ; mais sur ce que nous avons de personnel et de propre, nous sommes délicats ; un défaut qui n'est que le nôtre, s'il nous est reproché, nous trouve vifs et sensibles ; qu'on nous rappele le faible de notre envie, l'indignité de nos attaches, la bisarrerie de notre humeur, certain vice qui nous caractérise, certaine passion qui nous distingue ; nous nous élevons avec chaleur, et toute humiliation qui nous est propre nous est insupportable.

Que dirai-je encore ? en Jésus incarné, humilité pleine, entière, sans dédommagement au-dehors et sans ressource. Nous, si devant Dieu nous nous humilions, nous tenons, pour ainsi dire, à nos abaissemens mille compensations toujours

prêtes; nous voulons encore briller par cet éclat étranger et emprunté qui nous environne. Trop humiliés par le sentiment de nos misères secrètes, nous sortons hors de nous, et essayons d'adoucir la triste conviction de nos maux en nous regardant dans nos biens, dans nos dignités, dans nos emplois, dans nos titres; vous, Rois, dans vos Sujets, dans votre Souveraineté, dans votre Empire, dans tout ce qui est hors de vous et qui n'est pas vous-mêmes; toute bisarre que nous paroisse la vaine opinion des hommes, nous ne pouvons souffrir d'en être effacés, et nous allons jusqu'à être touchés des louanges que notre cœur mieux instruit méconnaît au fond et désavoue. L'erreur même qui nous croit ce que nous ne sommes pas, flatte notre orgueil; nous nous élevons de la méprise publique : charmés qu'on se trompe en notre faveur, et consolés, dit saint Augustin, d'être vicieux là où nous sommes, pourvu que nous soyons vertueux là où nous ne sommes pas: ce qui est un aveuglement digne de larmes.

Enfin, en Jésus incarné humilité produite dans ses vertus mêmes : en effet, dans ce grand mystère, ne dérobe-t-il pas au monde entier le prodige de sa charité et le bien inestimable qu'il vient faire aux hommes ?

Qu'en cela nous l'imitons peu, mes chers frères ! le souffle de l'orgueil enfle en nous jusques à la pitié même. On veut paroître dans le bien qu'on fait; dans l'œuvre de Dieu on cherche la gloire du monde ; les édifices même que les Grands élèvent à la Religion ou à la charité, portent l'empreinte de leur orgueil et les marques de leur superbe. Les vertus obscures délaissées ; celles où nous sommes seuls notre propre spectateur, la simplicité, la modestie, la retraite sans attraits pour nous et sans charmes, sont plus pénibles à pratiquer. Nous avons de la peine à consentir de n'être Chrétiens qu'à nos propres yeux dans les sacrifices que nous faisons à Dieu,

comme si ses regards divins ne suffisoient pas, et qu'auprès de ce témoin et de ce Juge immortel on dût compter les hommes pour quelque chose. Nous les appelons, pour ainsi dire, à notre secours ; il faut que la réputation et l'éclat viennent soutenir notre foiblesse ; il faut que notre âme se repose sur le bien qu'on dira de nous ; cette approbation et cette estime publique, qui ne devroit être au plus que la récompense de notre piété, en est seule le motif et la source. Quoiqu'en nous le bien dépérisse dès qu'il y est vu, et qu'on ne puisse guère le reconnaître en soi sans le perdre, nous le regardons en nous avec complaisance, nous le montrons aux autres avec joie ; nous aimons mieux l'anéantir devant Dieu, que de le diminuer devant les hommes ; peu attentifs à ce que nous sommes, beaucoup à ce qu'on nous croit, et consentant à être moins hommes de bien pour le paroître davantage. En un mot, et au-dedans et au-dehors nous ne sommes que superbes, et si l'humilité se manifeste en Jésus-Christ par tous les endroits, l'orgueil prend chaque jour en nous des faces presqu'infinies.

Mais, répondez-moi, Puissans du siècle, qui peut encore vous autoriser dans cet amour aveugle de la gloire ? doutez-vous qu'il ne soit mauvais, niez-vous que l'humilité ne soit salutaire ? Résistez-donc, si vous le pouvez, à toute la force de ce raisonnement.

L'idée principale qu'Isaïe parlant à un Roi de la terre lui donne du Verbe fait chair, est celle d'un Dieu qui en prenant notre nature réprouve le mal et choisit le bien. (Et plût à Dieu qu'on pût le dire aussi de vous, Prince auguste : cet enfant chéri du ciel au milieu de son peuple saura réprouver le mal et choisir le bien : *Puer iste sciet reprobare malum et eligere bonum !*) Or, je vous le demande, que réprouve-t-il dans ce mystère ! n'est-ce pas les honneurs, puisqu'il n'en

peut souffrir sur lui la moindre trace ? Donc ils sont un mal et un grand mal, il les faut éviter, il les faut craindre. Que choisit-il ? n'est-ce pas l'humilité ? puisqu'il la prend toute sur lui ; donc elle est un bien et un grand bien ; il la faut aimer, il y faut vivre. Qu'opposer à l'autorité d'un Dieu contre vous ? à son jugement ? à son exemple ? Ce qu'estime le monde ? il est dans l'erreur ; ce que demandent les sens ? ils sont déréglés ; ce que vous inspirent les flatteurs ? ils sont suspects ; ce que voudrait l'amour-propre ? mais l'amour-propre n'est-il pas le plus mortel ennemi des Grands ? Non, que tout désolé il demande grace ; depuis qu'un Dieu s'est rendu visible, tout est décidé par son choix ; il s'y faut plier ; il s'y faut rendre.

Rendez-vous-y, Sire, je vous en conjure par les abaissements sacrés de Jésus-Christ, qui lui-même, comme il le peut, vous le demande du sein de Marie ; il ne reste à un Roi Chrétien qu'un seul moyen de s'élever, c'est de savoir descendre du comble de la grandeur et de devenir humble. Et après tout dans les Rois seuls, ce semble, l'humilité honore Dieu, parce qu'en eux seuls elle lui offre de grands hommages ; elle lui soumet de grands adorateurs, elle lui fait de grands sacrifices. L'humilité dans les petits est plutôt une bienséance qu'une vertu : en eux le néant de la misère appele celui des sentimens ; quand rien ne nous élève ; il en coûte peu d'être abject, et l'humilité commencée, pour ainsi dire, par la nature, est aisément continuée par la religion ; mais être humble au plus haut degré des choses humaines, être humble sur le trône, c'est l'être avec plus de mérite et plus de valeur, c'est l'être d'une humilité d'autant plus agréable à Dieu, qu'on imite alors Jésus-Christ son fils, qui allie aujourd'hui la plus sublime grandeur avec l'humilité la plus profonde. Laissez-vous gagner, Sire, par une ressemblance si

belle et si chere. Abaissez sans cesse votre majesté royale sous l'humilité chrétienn·, et de la bouche de votre cœur écriez-vous, comme cette âme si élevée et si grande : O le Dieu d'Israël et le Christ que Sion désire, vous voilà donc semblable a nous, nos péchés vous ont rendu comme le soufle de notre bouche : *Spiritus oris nostri Christus Dominus, in umbra tua vivemus.* Nous adorons vos saints abaissemens, ils ont pour nous une onction de grâce qui gagne nos cœurs ; souffrez, Seigneur, que tout Souverain que je suis, je me joigne ici à vous ; devant un Dieu créateur, un Roi n'est qu'un homme ; devant un Dieu Rédempteur, un Roi n'est qu'un esclave ; devant un Dieu juge, un Roi n'est qu'un criminel ; devant un Dieu enfant, un Roi ne doit être qu'abjection et que bassesse. O divin enfant, que vous êtes aujourd'hui un remède heureux à l'orgueil des Rois ! Que vous nous attirez puissamment par des humiliations si extrêmes ! Je veux vivre à votre ombre ; je veux entrer dans votre néant ; je veux me cacher dans vos bienheureuses obcurités ; je veux partager toutes vos bassesses saintes : *In umbra tua vivemus.*

Vous avez vu le modèle de l'humilité en Jésus-Christ, voyons-en le mérite en Marie.

Second Point

Et certes, sans m'arrêter ici à tous les endroits de notre Evangile par où se releve en Marie le mérite de l'humilité, vous-mêmes avez pu y remarquer ces deux sublimes avantages : premièrement elle attire dans son cœur la plénitude de la grace ; en second lieu elle lui fait concevoir un Dieu.

Quelle vertu offre ici-bas un mérite plus éclatant et de plus douces récompenses !

Oui, après que l'Ange l'a saluée et qu'il l'a trouvée pleine d'humilité, il l'appelle pleine de grace, *gratiâ plena ;* comme s'il lui eût dit : Plus vous êtes vuide de vous-même et plus la grace vous remplit. Ces abîmes heureux qu'elle a faits en vous, ne servent qu'à vous la faire recevoir avec plus de surabondance : anéantie par son action vous êtes toute changée en elle ; tout en vous est grace. Ce don céleste occupe toutes vos puissances, toutes vos pensées, tous vos desirs, tous vos sentiments, toutes vos actions, tout votre esprit, tout votre cœur, toute votre personne, tout vous-même, *Gratiâ plena.* L'humilité vous donne toutes les graces ; la grace de la foi, qui n'est qu'une raison soumise ; la grace de la mortification, qui n'est qu'une chair assujetie ; la grace de l'obéissance, qui n'est qu'une volonté souple ; la grace de la charité, qui n'est qu'un cœur abaissé et dépris de lui-même pour s'unir à Dieu ; la grace de la patience, qui n'est qu'une ame résignée et docile ; enfin, la plénitude de l'humilité vous donne celle de la grace, et vous réunissez tous les dons de Dieu dans le centre de votre bassesse : *Gratiâ plena.*

Eh ! comment le seriez-vous pleins de grace, vous, Grands du monde, à qui cette vertu, seule capable de la donner, est si odieuse et si insupportable ! Hélas ! montrez-vous ici vous-mêmes, vous trouverez au contraire que si l'humilité fait en Marie toutes impressions du bien, l'orgueil renferme en vous tous les principes du désordre.

C'est l'orgueil qui vous fait secouer le joug bienheureux de la foi, et qui vous rendant curieux, vous rend incrédules, et par-là il devient en vous irréligion ; c'est l'orgueil, qui vous cachant vos désordres, vous fait croire que vous ne méritez pas les afflictions si justes que Dieu vous envoie, vous révolte

chaque jour contre sa main vengeresse, et par là il devient en vous murmure, impatience, impiété, blasphême. C'est l'orgueil qui vous éloigne tant des yeux de Dieu, qui vous inspire tant d'aversion pour la retraite où on le goûte ; soit à cause que dans la retraite l'orgueil des Grands ne sauroit trouver la nourriture qu'il demande, honneurs, respects, hommages ; soit parce que la solitude vous met dans la nécessité de vous voir et de vous humilier par le spectacle trop présent de vos misères, et par-là il devient en vous oubli de Dieu, dissipation, amour du monde. C'est l'orgueil qui peut-être pour vous avancer dans les dignités de l'Eglise, emploie la faveur, les sollicitations, l'intrigue ; vous fait acheter le sanctuaire de Dieu comme un héritage profane, et par-là il devient en vous, simonie, profanation, sacrilège. C'est l'orgueil qui vous remplit d'une fausse idée de vous-mêmes, et dès que les autres n'entrent pas dans votre erreur, ne parlent pas, n'agissent pas conformément à l'opinion outrée que vous avez de votre mérite, vous éleve contre eux et vous transporte, vous rend insupportable le moindre affront, et par-là il devient en vous haine, colère, vengeance. C'est l'orgueil, qui en vous insatiable de gloire, est affligé de celle de vos frères, regarde ce qu'on leur donne de louanges comme s'il vous était ôté, et fait de leur bonheur votre supplice, et par là il devient en vous envie, jalousie. C'est l'orgueil, qui par mille artifices coupables, s'efforce de relever en vous une vaine beauté, et par-là il devient en vous immodestie, mondanité, scandale. C'est l'orgueil, qui pour détromper le monde en notre faveur de l'idée avantageuse qu'on a des autres et pour supplanter vos concurrens, vous fait répandre des bruits qui les noircissent, qui les déchirent, et par-là il devient en vous médisance, détraction, calomnie. C'est l'orgueil qui vous fait condamner vos frères avec pré-

cipitation, sans fondement, sans preuve, sans raison, sans vraisemblance. et par-là il devient en vous jugement faux et téméraire. C'est l'orgueil (car il est surprenant en combien de péchés ce péché seul se diversifie, et plaise à Dieu, Prince auguste, plaise à Dieu d'éloigner de vous un vice si fécond, un monstre si funeste aux Rois et à leurs Peuples!) c'est l'orgueil, mes frères, qui avec les Grands vous fait pour leur complaire déguiser la vérité, avilir votre caractère, vous rend ministres de leurs voluptés, complices de leurs désordres, épouser leurs passions, et plutôt que de manquer d'appui, vous prostitue à leurs crimes, et par-là il devient en vous bassesse, lâcheté, adulation, flatterie. C'est l'orgueil qui d'une autre part ne pouvant s'accommoder de la dépendance, vous donne ces répugnances si invincibles pour obéir à vos maîtres, vous fait censurer leurs ordres, condamner leurs choix, et par là il devient en vous indocilité, désobéissance, révolte. C'est l'orgueil encore qui vous déplace, vous éleve à des postes disproportionnés à votre capacité, au-dessus de vos talents et de vos lumières, et par-là il devient en vous présomption et nécessairement injustice. C'est l'orgueil qui pour fournir à vos ambitieux projets et à vos dépenses énormes, vous recueille tout en vous sans être secourables aux pauvres, vous fait regarder comme légitimes toutes les voies de vous enrichir, et par-là il devient en vous usurpation, inhumanité, rapine. C'est l'orgueil, Rois de la terre, qui vous rend ambitieux sans bornes et sans regles, vous fait allumer par-tout des guerres sanglantes, et pour remplir l'univers de vos noms, remplit vos Etats de miseres, et par-là il devient en vous cruauté, oppression, tyrannie. C'est l'orgueil, Grands du monde, qui vous plaçant, ce semble, dans une région superieure, vous fait regarder au-dessous le reste des hommes comme des victimes malheureuses qui ne sont nées

que pour être immolées à vos passions, et fait qu'ici-bas vous ne voyez, vous n'aimez, vous n'adorez que vous-mêmes, et par-là il devient en vous fierté, hauteur, dureté, idolâtrie. Que dirai-je, mes frères ? C'est l'orgueil aussi qui pour surprendre la vaine estime des hommes contrefait en vous l'homme de bien, emprunte les apparences de la vertu quand votre cœur est plein de vices, et par-là il devient en vous dissimulation, hypocrisie, imposture. C'est l'orgueil qui par les plus monstrueuses absurdités justifie à vos yeux les plus grands crimes, ne vous laisse jamais croire que vous soyez mal,vous empêche de confesser au saint Ministre vos maux secrets et d'implorer humblement sur vous la miséricorde divine, et par-là il devient en vous aveuglement, insensibilité, endurcissement, impénitence. Enfin, tous ces crimes ne sont que les divers degrés de l'orgueil élevés les uns sur les autres ; il vous rend faux, durs, cruels, inhumains, barbares, sans mœurs, sans foi, sans probité, sans religion, sans Dieu, sans conscience ; il est, dit le Sage, le mal universel, l'iniquité toute entiere : et on un mot, si l'humilité donne à Marie la plénitude de la grace, l'orgueil donne à notre ame la plénitude du péché : *Omne peccatum superbia.*

Mais voici où le mérite de l'humilité se relève le plus en Marie : *Ecce concipies.* Après que l'Ange lui a prédit qu'elle sera la mère d'un Dieu, elle s'abaisse sous le poids d'une dignité si immense : son humilité lui dérobant toute sa grandeur, toute sa vertu, la fait rougir d'un si sublime ministère ; elle compare le profond abime de sa misère avec l'abîme de la grandeur de Dieu, et elle se confond ; elle a honte de se voir dans un rang si proche de lui : quelque temps elle demeure en silence, et ce n'est enfin que son humble obéissance qui presse son consentement, et lui fait prononcer en

tremblant cette parole d'abjection et de bassesse : *Ecce ancilla Domini*, voici donc la servante du Seigneur.

Parole pleine de Dieu, et qui a la force de le faire descendre en elle : parole d'où sort une dignité qui élève Marie à l'alliance ineffable avec Dieu, et la confessant l'humble servante du Seigneur, lui fait mériter d'être sa mère : *Ecce ancilla Domini*. Et quelle instruction veut nous donner l'Esprit-Saint par ces dernières circonstances ? C'est, mes frères, que nous ne concentrons ce Dieu de salut au fond de notre cœur que dans l'abaissement et la profonde humiliation de notre ame : *In humilitate animæ vestræ parietis salutem*. Ah ! vous l'éprouvez trop, Grands du monde, que jusqu'ici loin de concevoir ce Dieu de salut, vous n'avez conçu, comme ajoute Isaïe, que le souffle de l'orgueil et le vent de la gloire humaine : *Concepimus spiritum et non salutem*. Vous avez mieux aimé que l'esprit superbe, que le Démon de l'ambition et de la vanité se produisît en vous, que ce Dieu de salut et de miséricorde ; aussi tandis que les ames humbles, pour n'avoir pris aucune part à la gloire du monde, en auront une si grande à celle du ciel, il ne vous restera pour l'autre vie que la honte de votre présomption, et vous aurez à vous reprocher éternellement que vous n'aurez embrassé qu'un souffle vain, et des honneurs qui ne sont qu'une vapeur et une ombre ; *Concepimus spiritum et non salutem*.

Mon Dieu ! que ce partage a de malheurs ! Pourrions-nous encore le prendre ! Ah ! que jamais ce ne soit le vôtre, SIRE, mais à l'exemple de David, humilié ici devant Dieu, pour l'imiter à descendre en vous et à venir dans votre ame, écriez-vous : *Ante Dominum qui elegit me, vilior fiam et ero humilis*. Malgré l'éclat de ma grandeur et de la majesté royale, je m'abaisserai profondément et je serai humble devant le Sei-

gneur, qui m'a choisi dès l'âge le plus tendre, et m'a fait Roi par préférence même à ce que j'avais de plus cher : *Ante Dominum qui elegit me, vilior fiam ;* plus que nul autre l'enfant de sa grace, l'ouvrage de son amour, l'objet de sa miséricorde, je serai plus que nul autre le disciple de son humilité ; plus je lui dois, plus je m'abaisserai ; pourrais-je jamais assez descendre ? *Vilior fiam.* Oui, devant ce Dieu de gloire, devant ce suprême dominateur de l'univers, aux yeux de qui tous les Rois ensemble ne sont qu'un atôme ; je m'humilierai, je m'anéantirai ; hélas ! aujourd'hui pour moi il s'est bien humilié, il s'est bien anéanti lui-même ; j'essayerai de le consoler de ses abaissemens par les miens ; les hommages que mes peuples me rendent, je viendrai les lui rendre ici ; après avoir paru sur le trône en Souverain, je paraîttrai à ses pieds en suppliant. Que n'ai-je à lui sacrifier plus de gloire encore ? *Vilior fiam.* Devant lui j'oublierai que je suis Roi, pour penser seulement que je suis homme, que je suis faible, que je suis mortel, que je suis pécheur, que je suis un orphelin dont il veut bien être le père ; je me ferai de tout cela comme autant de degrés pour m'abaisser et pour descendre : *Et ero humilis, et gloriosior apparebo ;* et par-là même, que de sortes de gloire je m'attirerai ? La gloire de rendre à mon Dieu ce qui lui est dû : la gloire de savoir déjà me mettre à ma place : la gloire de sentir devant lui toute ma misere ; la gloire d'offrir à mon peuple, dès ma jeunesse, l'exemple de la plus difficile des vertus ; la gloire de faire aujourd'hui ce que fait un Dieu ; la gloire de me mettre par l'humilité au-dessus de la gloire même : *Ero humilis et gloriosior apparebo.* Si j'ose me glorifier de quelque chose, c'est que j'ai, comme Roi, plus de gloire, plus d'honneur, plus de faste à mépriser : c'est qu'étant plus élevé, je puis m'abaisser davantage : c'est

qu'étant ici le plus grand, je puis y être le plus humble : *Gloriosior apparebo ;* c'est qu'enfin si, selon votre parole, ô mon Dieu ! celui qui se sera le plus abaissé sera le plus exalté, m'étant plus humilié sur la terre, je serai plus glorifié dans le ciel : *Gloriosior apparebo.*

C'est la grace que je vous souhaite.

SERMON

POUR

LE QUATRIÈME DIMANCHE DE CARÊME

SUR LA BONTÉ DES ROIS

Accepit Jesus panes et distribuit discumbentibus.

« Jésus prit les pains et les distribua à ceux qui étaient assis. »

(*S. Jean*, chap. 6.)

SIRE,

C'est ici la fonction dans laquelle j'aime davantage à vous offrir Jésus-Christ lorsqu'il fait du bien aux hommes. C'est ici la vertu dont lui-même se plaît le plus à vous montrer l'exemple, la bonté. Que cette vertu a de grandeur dans les Rois ! qu'elle y a de charmes ! C'est par elle qu'ils portent plus sensiblement l'image de Dieu, qu'ils approchent le plus près de lui, qu'ils sont sur la terre, à l'égard des hommes, sa plus noble fonction, et elle leur donne avec ce Père commun le plus beau trait de ressemblance. C'est par elle que les Rois regnent véritablement, puisqu'elle leur donne l'empire des cœurs, le plus beau, le plus doux et le plus sûr des empires. De toutes les vertus la bonté sans doute est celle dont les Souverains tirent de plus grands avantages ; elle donne à leur couronne son plus bel éclat, et elle fait le plus ferme appui de leur trône ; elle sanctifie leur grandeur, elle assure leur puissance, elle forme ces nœuds si chers et si aimables qui lient les Peuples aux Rois et les Rois aux peuples ; par elle ils sont aimés dans la paix, ils sont redoutés même dans

la guerre, puisqu'elle leur acquiert l'amour des Peuples qui est la plus grande force d'un Etat, et qu'un Roi aimé est un roi invincible. Enfin la bonté seule fait d'un Prince un Héros, un Chrétien, un enfant de Dieu, un disciple de Jésus-Christ et elle le rend au milieu de ses Sujets, tel que le Sauveur est aujourd'hui au milieu de cette multitude, leur ressource, leur salut, leur consolateur, leur père.

Consacrons donc ce discours à une vertu si glorieuse aux Rois, si nécessaire aux Peuples et, suivant l'une après l'autre les circonstances de notre Evangile, montrons, et dans le plus saint, et le plus sublime des modèles, d'abord quels doivent être les caracteres de la bonté des Rois, ensuite quels en sont les avantages.

Je l'avoue, je n'ouvre jamais la bouche avec un désir plus ardent de persuader. Que Dieu qui est charité anime chaque parole de ce discours ! Qu'elles se gravent profondément dans l'ame du Prince qui m'écoute ! et qu'un Roi pour qui Dieu a été si bon apprenne de lui à être bon à ses Peuples ! Demandons les lumières du Saint-Esprit, etc.

Premier Point.

SIRE,

Nul de nous ne vit pour soi-même, dit saint Paul, mais pour les autres; que cet oracle convient aux Rois ! Car un Roi, dans les desseins de Dieu, n'est pas à lui, mais aux Peuples à qui Dieu l'a donné; c'est un personnage public né pour le bien de ses sujets; il se doit tout entier à eux, et son temps et ses soins, et sa vie même. La royauté est dans ses mains un dépôt sacré dont il leur est comptable. Oui, qui dit Roi, dit plus qu'on ne pense; c'est une vaste expres-

sion qui renferme des sens et des devoirs immenses ; car être Roi n'est pas seulement porter la couronne, avoir des sujets, vivre dans la pompe et le faste, prévaloir par son autorité sur une multitude d'hommes ; c'est les secourir, c'est les aimer, c'est les rendre bons et heureux. Voilà les vues de Dieu en vous élevant sur nos têtes. De là il résulte que la bonté est la plus grande vertu des Rois, et qu'en les disant les peres du peuple, c'est moins leur donner une louange, que leur marquer leur devoir. Il y a, SIRE, entre vous et vos sujets, des engagemens mutuels et des obligations réciproques. Nous vous devons nos respects, notre fidélité, même notre vie ; vous nous devez la bonté. Malheur à nous si nous manquons à nos engagemens, vous auriez droit de nous punir ; mais si vous manquez au vôtre, une majesté plus haute, plus redoutable que la vôtre, vous jugera, et contre ses jugemens la puissance des plus grands Rois est la foiblesse même.

Mais quels caractères surtout doit avoir la bonté des Rois ? L'Esprit-Saint, par la bouche même d'un Roi, daigne nous l'apprendre. Il faut qu'elle soit une bonté affable, une bonté compatissante, une bonté secourable ; affable dans les manières, compatissante dans les sentimens, secourable dans les actions. Eh ! que dans le miracle que Jésus-Christ fait aujourd'hui en faveur de ces peuples malheureux, ces trois caractères de la bonté sont sensibles ! Avec quelle affabilité il s'approche d'eux ! Avec quelle sensibilité il voit leur misère ! Avec quelle libéralité il les nourrit et les soulage ! Mon Dieu ! que la bonté des Rois, si elle avoit ces traits aimables, leur gagneroit des cœurs ! Car à quoi, Grands du monde, devez-vous aspirer davantage qu'à vous gagner les cœurs ? Dans cette abondance infinie de toutes choses où vous met la grandeur, c'est l'unique bien qui vous manque.

Bonté affable : Jésus-Christ venoit de remplir la Judée du bruit de ses miracles, et tout grand, tout Dieu qu'il est, il s'abaisse jusqu'à ce peuple; il les écoute, il leur parle, il les fait asseoir; il cache le miracle pour ne laisser voir que bienfait, et il les oblige autant par la manière de leur donner, que par le don lui-même.

Et voilà, Puissans du siècle, ce que vous devez être à l'égard de vos Peuples : *Affabilem te facito*, vous crie le Sage. Au lieu de ressembler à ces Princes fiers et farouches, qui renfermés dans leur grandeur comme dans un fort inaccessible, n'en sortent jamais, mettent entre eux et leurs Peuples de cruelles séparations, ne vous offrent qu'une grandeur toujours menaçante, toujours armée, ne paroissent, ce semble, que pour jetter dans les esprits l'épouvante et le trouble; et en un mot ne sont Rois que par la crainte, sans jamais l'être par l'amour : vous, à l'exemple de Jésus-Christ, rendez-vous affable, doux, d'un accès libre et facile : *Affabilem te facito*. N'oubliez jamais que vous êtes homme, et que vous régnez sur des hommes. Par l'affabilité, vertu si rare dans les Princes, élevez-nous jusqu'à vous, abaissez vous jusqu'à nous. Ne sortez jamais de la bienséance, mais sortez quelquefois de la grandeur, vous dépouillant du spectacle trop éblouissant de la royauté et de l'autorité suprême. Quittez le théâtre et le personnage pour vous montrer humain et populaire.

Ces hommes sages à qui Salomon avait confié l'éducation de Roboam son fils, ne cessoient de lui donner cet avis si salutaire : *Dic verba lenia*, parlez avec douceur à ce peuple qui vous aime; il ne le fit pas, il mérita par sa dureté d'être appelé la folie de sa nation et la honte de son siècle. Vous, loin d'imiter un si triste exemple, montrez-vous accessible, prévenant, affable; une parole douce, dit le Sage, vaut mieux

qu'un présent, et des refus même souvent elle fait des graces. Dédaignant la fierté qui n'ajoute rien à la grandeur, et qui ôte beaucoup aux Grands, mettez à sa place la douceur, l'humanité, la politesse. Portez vos soins à plaire, comme il convient dans l'éminence de votre rang et à la dignité de votre place, n'allez pas dire : Je crains de me commettre par ma bonté. Non, SIRE, avec un Peuple comme le vôtre, vous ne perdrez rien à être bon ; il y a dans les cœurs des François un assez grand fonds de vénération pour leur Maître, pour subsister au milieu des marques les plus sensibles de vos bontés. Soyez affable, votre Peuple ne vous en respectera pas moins, et vous y gagnerez, s'il se pouvoit, d'en être aimé davantage.

Mais dès que la bonté est affable, et qu'elle daigne voir la misère extrême des Peuples, il est bien naturel qu'elle devienne compatissante. Aussi à peine dans notre Evangile, Jésus-Christ s'approchant de cette multitude, a vu l'excès de ses besoins, qu'il sent son cœur s'attendrir, et il s'écrie : Ah ! j'ai compassion de tout ce peuple ! *Misereor super turbam !*

Et voilà ce que doit être un Grand à l'égard de ses vassaux, un Roi envers son Peuple. Il faut que ces sentimens tendres de Jésus-Christ passent dans son cœur, s'impriment profondément dans son ame. Représentez-vous un bon père au milieu de sa famille, il n'est occupé que des besoins de ses enfans : il les porte tous dans son cœur : il vit moins pour lui que pour eux. A leur vue quand ils souffrent, ses entrailles s'émeuvent : il s'attendrit sur l'un, il s'afflige sur l'autre, il est père pour tous ; il ne sauroit avoir de joie qu'il n'ait vu finir leur misère, et le moment où il espère de les rendre heureux sera le plus doux moment de sa vie.

C'est l'image naïve de ce qu'un Roi doit être au milieu de

ses Sujets. *Les Rois sont faits sur le modèle des pères.* Il doit s'attendrir sur eux, compatir à leurs maux, ressentir vivement leurs peines ; il doit se rendre triste et malheureux en leur personne, et s'écrier avec Jésus-Christ dans les sentiments de la charité la plus tendre : *Misereor super turbam !* Ah ! ce peuple que j'aime, comme un bon père aime ses enfants, devient à mes yeux un spectacle de pitié, un objet de douleur et de larmes ! *Misereor super turbam !*

Il doit plus faire : Jésus-Christ attendri sur ces peuples, choisit pour les secourir les Apôtres les plus compatissans, André et Philippe, qui lui exposent avec amour les besoins de cette multitude et l'aident dans la manière de la soulager ; et voilà ce qu'un Roi doit faire, s'il est sensible aux maux de ses Sujets : il doit choisir pour ministres des hommes doux, compatissans, charitables, qui ayent au moins des principes d'humanité et de justice ; qui, touchés des misères des peuples, les leur mettent sous les yeux ; des hommes qui se servent de l'accès que leur bonté leur donne pour leur présenter les vœux des pauvres et les prières des malheureux, comme sont dans l'Ecriture, ces Anges de paix, qui portent au trône de Dieu les larmes et les supplications des misérables, et en rapportent de douces bénédictions et une abondance de grâces ; des hommes enfin qui osent vous dire, comme aujourd'hui Philippe, si jamais il venoit (ce que Dieu éloigne) des temps de calamités et de disette : Maître, les pauvres en grand nombre n'ont pas de pain : *Non habent quid manducent.* S'ils ne sont soulagés, ils périront de misère, *deficient.*

Car, est-ce assez que la bonté des Rois soit compatissante ? On voit assez, dans le monde, de ces cœurs tendres que la misère des pauvres touche ; mais leur compassion fausse et stérile ne les soulage point. Les Grands, pour la plupart, sont sur nos têtes comme ces nuées plus hautes et plus bril-

lantes, mais qu'une pluie salutaire ne suit jamais, et qui belles seulement pour le spectacle, ne font à la terre aucun bien *Nubes sine aquâ*. La bonté pour plaire à Dieu doit être secourable et se produire par des effets. Si vous êtes notre pasteur, disoient à leur nouveau Roi les Israélites, paissez votre troupeau : *Pasce populum tuum.*

Et voici l'endroit de notre Evangile où Jésus-Christ offre au monde le spectacle le plus touchant. *Levant les yeux au ciel*, car la bonté des Rois doit être une vertu non humaine, non politique, mais chrétienne, mais divine, et qui ait son principe dans le ciel, *et ayant rendu grâce*, car les Rois doivent reconnaître que tout le bien qu'ils ont, et tout le bien qu'ils font, vient de Dieu ; *il distribua à ceux qui étaient assis* les pains multipliés miraculeusement dans sa main divine. Mon Dieu ! que c'est là une bonté féconde et agissante et que doit faire un Roi pour imiter cette charité si aimable ? Il doit faire à ses Sujets tout le bien dont il est capable. Car si le souverain bonheur est de pouvoir faire tout le bien qu'on veut, la vertu suprême est de vouloir faire tout le bien qu'on peut. Il doit, regardant la royauté dans les intentions de Dieu même, soulager ses Sujets, adoucir leurs peines, et songer moins à conquérir de nouveaux Peuples, qu'à rendre heureux celui qu'il a ; il doit, comme il le promet à son Sacre, par un serment solennel, n'employer sa puissance et sa vie qu'au bonheur de son Etat, et si nous vous y jurons fidélité, vous nous y jurez miséricorde.

Et voilà uniquement, Grands du monde, par où vous devez souffrir patiemment, et aimer même votre état, que d'ailleurs vous ne sauriez trop craindre, par l'occasion si favorable qu'il vous offre de faire du bien. Voilà par où notre condition doit vous devenir précieuse et respectable, par l'usage de la bonté. Non, si vous avez au-dessus de nous un privilège qu'on puis-

se envier, une distinction qui flatte, ce n'est pas d'être élevé au faîte de la grandeur et de la gloire ; c'est d'être en état de faire des heureux, d'essuyer des larmes, de remettre la joie et le calme en des cœur affligés ; c'est de devenir, après Jésus-Christ, comme les seconds rédempteurs de l'homme, le rachetant de la misère, comme il l'a racheté du péché; c'est de pouvoir vous livrer à votre gré à ce doux penchant, à ce charme secret d'un cœur né bienfaisant et charitable ; c'est de vous voir environnés d'une foule de malheureux qui à l'envi vous bénissent, vous reconnaissent pour leur sauveur, pour leur libérateur, pour leur père. C'est plus encore, de pouvoir attirer sur vous la compassion de Dieu par celle que vous aurez pour vos Peuples. Car l'Esprit-Saint l'assure : Dieu qui aime les hommes qu'il a faits, par un retour de sa miséricorde, rend aux Rois les biens qu'ils font à leurs Sujets ; plus le Prince nous comble de biens, et plus Dieu le comble de grâces. La mesure de votre amour pour vous est celle de ses miséricordes; c'est un accord ainsi fait. Et Néhémias le savait bien, lorsqu'après avoir exposé le bien qu'il a fait au peuple, comme s'il l'avoit mit en dépôt dans le sein de Dieu, il s'écrie par un transport subit : Rendez-le-moi, Seigneur, et faites à votre serviteur ce que j'ai fait à ce peuple : *Sicut feci populo huic.*

Or, dès que les Grands du monde se pénètrent d'un principe si beau, si consolant, si favorable, et qu'ils se disent à eux-mêmes : que Dieu a donc mis ses grâce à ce prix qu'ils aimeront leurs peuples; peuvent-ils assez les aimer, assez les soulager, assez les défendre ? S'ils sont touchés des intérêts de leur salut, peuvent-ils ne pas saisir avec joie ce moyen si aimable d'attirer sur eux les secours du ciel, si nécessaires dans les périls de leur état ? Peuvent-ils se voir par la bonté arbitres de tous les dons de Dieu, sans en avoir une infinie

pour leur peuple? Attirés par un commerce si doux, peuvent-ils assez y mettre ? Ne doivent-ils pas rapporter à la seule bonté toute leur grandeur, toute leur puissance, puisqu'à la bonté seule semble être attachée leur sanctification ? Et qui veut devenir un Roi Très-Chrétien ne doit-il pas se rendre un très bon Prince ?

Ah ! Sire, Dieu met-il donc ses grâces à un prix qui doive tant vous coûter ? Il les attache à votre amour pour nous, et vous n'avez, pour vous rendre éternellement heureux, qu'à nous rendre heureux nous-mêmes.

Second Point

Vous avez vu les caractères de la bonté des Rois ; voyons-en les avantages. Je sais qu'un bon cœur est déjà assez payé du bien qu'il fait par le plaisir qu'il trouve à le faire, et plus encore par les récompenses immortelles que lui prépare le ciel. Mais ce Dieu de toute bonté, et qui aime cette vertu, a voulu, pour la rendre plus chère aux Rois, y ajouter même ici bas d'autres avantages ; et quels sont-ils ces avantages ? Saint Ambroise nous les a marqués ; rien, dit ce Père, n'est si utile aux Princes que la bonté. Elle vous fait respecter, elle vous fait aimer ! *Honorari facit et diligi.* Deux idées bien chères à notre cœur, mais nécessaires aux Rois dans l'éminence de leur place. Et n'est-ce pas ce double avantage que pour nous servir d'attrait Jésus-Christ même en ce jour fait voir en lui après son miracle ? Ces peuples, dit l'Evangile, touchés d'une bonté si tendre, si paternelle, qui avec cinq pains avoit rassasié cinq mille hommes, tantôt frappés d'admiration, l'honorent du nom de Prophète : *Hic est vere Propheta ;* tantôt épris

d'amour pour lui, veulent l'enlever pour le faire Roi : *ut facerent Regem*. Mon Dieu, que la bonté a donc de force dans les cœurs ! qu'elle y a de charmes !

Oui, la royauté, déjà si vénérable par elle-même, l'est bien davantage quand elle a pour compagne la bonté. C'est la bonté seule qui fait la véritable gloire des Rois, qui immortalise leur nom, et les rend respectables au monde ; parce que la bonté seule assure leur vertu, y empêche qu'elle ne dégénère. Et en effet, si la bonté n'en régloit l'usage, leur vaillance ne seroit qu'une fureur, leur justice qu'une cruauté, leur puissance qu'une oppression, leur courage qu'un emportement, toute leur grandeur qu'une tyrannie. Sans la bonté, tout en eux tournerait à leur désavantage ; loin d'être, comme ils le doivent, le bonheur du monde, ils en seraient la plaie ; ils ne seroient plus Grands que pour faire de plus grands maux, et pour s'attirer une plus grande honte. Il ne resteroit d'eux-mêmes que leur décri.

Non, mes frères, Dieu dans le ciel, et les hommes dans leurs histoires, ne comptent aux maîtres du monde que les jours marqués par quelques bienfaits : ils ne transmettent à la postérité que les actions de clémence. Les Rois qui n'ont voulu que se faire craindre meurent tout entiers, et leur gloire s'évanouit comme un songe. Ils ressemblent au tonnerre, qui sur la tête des hommes donne quelque effroi, mais dans un instant se dissipe, et ne laisse après lui que l'infection. Mais la mémoire des Rois miséricordieux triomphe des temps et des siecles ; nous louons encore la clémence de David, la bonté de Josias, nous pensons sur eux comme pensoient les Israélites, et leur nom transmis à nous par leur bonté durera autant que le monde. Qui ne se rappelle ici avec joie l'idée même de cet Empereur payen, qui lorsqu'il faisoit du bien à ses sujets, goûtoit le plaisir des plus glo-

rieuses victoires, et à qui l'univers entier, devenu heureux sous son regne, defera le titre si doux de Très-Bon ? On auroit voulu par respect pour sa clémence tirer Trajan de l'enfer : des Pères même de l'Eglise le revendiquent en faveur de sa bonté. On n'a rien oublié pour l'enlever au Paganisme, pour en faire honneur à la Religion, pour en décorer la foi chrétienne : tant la bonté est la véritable gloire des Rois, tant elle doit leur être chere.

Et qu'on ne dise pas : Après tout cette vertu toujourrs paisible ne fait voir dans les Souverains ni victoires, ni triomphes. Eh quoi ! n'est-ce donc pas pour un bon Roi le jour d'un beau triomphe, que celui où il soulage son Peuple, où il rend heureux ses Sujets ? A ce triomphe, je l'avoue, on ne voit ni villes saccagées, ni remparts remués, ni provinces desolées, ni ennemis enchaînés ; mais on y voit un plus doux spectacle : la pauvreté surmontée, l'indigence vaincue, la misere captive, ennemis seuls redoutables à un bon Roi, et dont la defaite pour lui est la plus belle. On y voit avec lui marcher en triomphe la pieté, la modération, la justice ; on y voit l'abondance, la joie, le repos et la félicité publique. Il est vrai, à ce triomphe nouveau on n'entend point le bruit des instruments, ni les cris des misérables ; mais quelque chose de plus touchant, les vœux et les acclamations d'un peuple content et heureux, un concert secret de tous les cœurs qui à l'envi vous applaudissent, et comblent de bénédictions celui qui leur a fait une destinée si douce. Mon Dieu ! que ces victoires sont aimables ! que ces triomphes sont beaux ! qu'un Prince est grand à mes yeux, qu'il est héros au milieu de la felicité publique ! Si les Rois sont hommes, cette gloire pour eux n'est-elle pas plus flatteuse que celle de ravager la terre, de faire couler des larmes, de verser le sang humain ? S'ils entendoient leur véritable gloire, ne la trou-

veroient-ils pas plutôt à être le bonheur du monde, à représenter Dieu sur la terre, faisant la félicité des humains, et à être son image par leur bonté, comme ils le sont par leur puissance ?

O Rois ! n'oubliez jamais cette maxime : c'est être grand que d'être bon ; vos bienfaits seuls feront votre véritable gloire ; la plus plus belle couronne des Princes est celle qui est tissue par l'affection des peuples, et le plus ferme appui de leur trône est l'amour de leurs Sujets. Les hommages qu'on rend à la grandeur sont peu sinceres et peu durables ; ceux que l'on rend à la bonté naissent du cœur, et un Roi qui est grand dans les cœurs de ses Sujets, l'est bientôt dans l'idée de tout l'univers, et le sera dans l'opinion de tous les siecles.

Car, second avantage de la bonté d'un Roi, elle fait qu'on l'aime. Oui, l'amour est le tribut légitime que les cœurs payent à la bonté ; aussi quand Jésus-Christ a soulagé la faim de ces peuples misérables, touchés d'une bonté si tendre, ils veulent le faire leur Roi : *ut facerent Regem*. Cette vertu seule saisissant leur cœur, leur paroît digne du trône et de l'empire. Et sans doute, si les Peuples se choisissoient des Rois, ils ne prendroient pas les plus vaillans, les plus fastueux, les plus magnifiques, mais les plus doux, les plus humains, les plus compatissants pour eux et les plus tendres. Nous aimons des maîtres qui nous aiment. Les Princes qui ont régné sans bonté ont été l'exécration du monde. On les regarda comme des monstres, que Dieu irrité contre le genre humain, envoya pour punir les crimes des peuples. Leur nom tout seul est un outrage : un Achab, un Néron, un Hérode nous font encore horreur ; nous les haïssons même dans les histoires qui nous en parlent ; leur disgrace nous rejouit, leur prospérité nous afflige ; nous déplorons les peu-

ples assez malheureux pour avoir vécu sous leur empire. Ils ont contre eux le passé, le présent, l'avenir même. Odieux à toutes les générations des hommes, ils ne régnoient que sur des esclaves ; ils ne vivoient qu'avec des ennemis ; les maux qu'ils faisoient à leurs peuples appartenoient, ce semble, à toute l'humanité ; ils excitent encore des ressentimens universels, et ces tyrans de quelques jours sont l'horreur de tous les siecles.

Mais pour un bon Roi, ah ! il est l'amour et les délices de ses peuples. On l'aime comme un bien public. A son idée seule tous les cœurs touchés s'attendrissent ; on se félicite de l'avoir pour Roi. Son règne n'est qu'une longue fête ; son mal le plus léger devient dans un Etat une calamité publique ; sans cesse on fait des vœux au ciel pour la conservation de ses jours si chers, si précieux, qui coulent pour le bonheur des nôtres ; tous s'empressent de le voir, et chacun en le voyant croit voir un ami, un bienfaiteur, un père ; qu'a-t-il besoin qu'autour de lui on veille ? un bon Roi a toujours avec lui sa plus sûre garde, l'amour des peuples et les cœurs de ses Sujets. Toutes les Nations se l'envient. Israël et Juda discutent entre eux d'amour et de zele en faveur de David. Après une action de clémence qu'il vient de faire, chacun veut avoir un si bon Roi, et l'un dit à l'autre : *Magis ad me pertinet quam ad te ;* il est à moi plutôt qu'à vous. C'est la bonté seule qui produit un combat si doux. Pour éviter une guerre sanglante il faut qu'entre eux également ce Prince si cher se partage. Un bon Roi est un trésor public que tous les cœurs se disputent ; que ne peut-il se multiplier ! Si les voisins jaloux veulent le combattre, ils le trouvent aimé, c'est-à-dire armé de toutes les forces de l'Etat. Car un Peuple qui aime son Roi ne sépare plus ses intérêts du sien. Pour le secourir, tout coule de source ; rien ne lui coûte, ni ses biens,

ni son sang, ni sa vie même. Peut-il assez payer son bonheur et la félicité commune. Au moment qu'il est attaqué, sa bonté semble du haut de son trône appeller tous les Peuples à son secours ; chacun veut combattre avec lui ; avec lui chacun croit vaincre ; en un mot, cette bonté qui paroît une vertu si douce, est pourtant plus forte que les armées les plus formidables ; elle est le rempart le plus invincible d'un Etat, et un Roi qui par elle s'est rendu maître des cœurs peut se rendre maître du monde.

Aimez, Sire, aimez une vertu qui a de si grands avantages ; goûtez le plaisir de faire du bien, il est le plus doux ; formez dès à présent pour nous le plan d'un empire heureux, et tracez sur ce plan tous les projets de votre vie. Au moindre trait de bonté qui vous échappe, nos cœurs sont transportés de joie ; nous nous le redisons, nous nous en félicitons, nous en tirons pour l'avenir de douces espérances.

Puisse en vous ce fonds de bonté chaque jour croître ! Puissiez-vous faire de la miséricorde et de la charité votre caractère propre ! Puisse ce titre de bon, qui renferme tous les autres, vous êtes un jour déféré par l'univers ! Puissiez-vous, surtout par la bonté que vous aurez pour votre Peuple, reconnoître celle que Dieu a eue pour vous, lui criant avec David : *Domine, bonitatem fecisti cum servo tuo.* O Dieu ! centre de toute compassion et de toute miséricorde, depuis ma naissance il n'y a eu sorte de bonté que vous n'ayez eue pour votre serviteur, et mon âme à ce moment en est ici toute attendrie. De quels périls, grand Dieu ! m'avez-vous tiré ! Quels secours vous avez mis auprès de moi ! Toute ma vie n'est que l'ouvrage de vos compassions, et plus je me regarde, plus je me sens pressé devous dire : *Bonitatem fecisti cum servo tuo, Domine ;* Seigneur, dans mes malheurs extrêmes vous m'avez donné des marques d'une bonté qui n'a point de bor-

ne. *Bonitatem doce me ;* que votre bonté soit donc la règle de la mienne ; qu'elle m'attendrisse, et me rende sensible aux misères de mes sujets, et aux besoins des pauvres ; comme les pauvres je suis orphelin, n'ayant que vous pour père. Que cette ressemblance avec eux me porte à soulager leurs peines ; que j'apprenne de votre compassion pour moi celle que je dois avoir pour mon royaume. Vous êtes mon père, que je sois le Père de mon Peuple, le meilleur des Peuples, à qui je suis si cher, et qui par son amour pour moi mérite tant de ma tendresse : *Bonitatem doce me.*

Si vous entrez, Sire, dans ces dispositions si chrétiennes, vous éprouverez en ce monde cette parole : Heureux ceux qui sont doux, parce qu'ils possèderont la terre ; et dans l'autre celle-ci plus consolante encore : Heureux ceux qui sont misericordieux, parce qu'ils obtiendront dans le ciel une éternelle miséricorde. Je vous la souhaite.

SERMON

POUR

LE DIMANCHE DE LA PASSION

SUR LA PIÉTÉ DES ROIS

Ego honorifico patrem.
« Je fais honorer mon père. »
(*S. Jean*, chap. 6.)

SIRE,

Voila ce qu'avec Jésus-Christ, le Roi des Rois et le modèle des Souverains, un prince chrétien chaque jour doit dire ; tout son règne, toute sa vie ne doit être employé qu'à honorer Dieu et à le rendre respectable aux Peuples. Il n'est Prince, il n'est Roi que pour offrir aux pieds des autels un hommage plus solennel à celui de qui tout empire relève ; la mesure de sa grandeur doit être celle de son culte, et eu égard aux grâces qu'il a reçues de Dieu, se regardant plus que le commun des hommes, comme son enfant, il doit pouvoir dire : que les autres l'aiment, qu'ils l'honorent; moi, par ma religion et par ma piété, je veux encore faire aimer, je veux faire honorer mon père : *Ego honorifico patrem.*

Consacrons donc ce discours à marquer les traits augustes et vénérables de la religion des Rois, et montrons quelle forme doit prendre en eux, pour plaire à Dieu, la piété chrétienne ; cette piété, le plus riche appanage des Souverains et l'ornement le plus précieux de leur couronne ; cette piété, la source de leur gloire, l'appui de leur trône, le gage de leur bonheur, la sûreté de leur empire, leur véritable prospérité,

et d'où naissent pour eux les plus beaux triomphes ; cette piété, qui loin d'être contraire à la royauté, donne seule aux Rois cette grandeur d'âme, cette noblesse de sentiment, cette élévation de cœur, ce vrai héroïsme qui les rend capables des plus grandes choses, et leur devient à des périls sans fin une ressource sans borne, cette piété enfin, qui met sur eux le sceau de Dieu, et qui les faisant régner sagement durant la brièveté de cette misérable vie, leur assure dans le ciel un royaume éternel dont l'empire de l'univers ne mérite pas d'être l'ombre.

Et puisque dans notre Evangile où Jésus-Christ offre en lui-même aux Grands du monde les sacrés caractères de la piété, il dit d'abord aux Juifs qui refusaient de le suivre : Quelle est la loi que j'ai violée ? et qui de vous peut me reprendre de péché ? Puisqu'ensuite, peu content de n'être pas au peuple un sujet de scandale, il croit devoir honorer Dieu par les œuvres les plus éclatantes, *ego honorifico patrem*, moi je glorifie mon père ; puisqu'enfin humble dans ses miracles même, il en rapporte toute la gloire à Dieu, *non quæro gloriam meam* : je ne cherche point ma propre gloire ; montrons sur ce plan sacré que nous trace ici un Dieu même comment la vraie piété des Grands doit être. Premièrement, une piété sensible et exemplaire : secondement, une piété généreuse et magnifique : enfin une piété humble et soumise.

Encore qu'on puisse envisager la piété sous une infinité de formes différentes, parce qu'elle tient de son objet qui n'a point de bornes, renfermons-nous dans ces trois idées, comme plus convenables à ce lien sacré, et aux circonstances de notre Evangile.

Vous, ô mon Dieu, plus que jamais donnez bénédiction à votre parole : qu'en apprenant à cet auguste Prince ce qu'un

Roi Chrétien doit être, j'annonce par avance ce qu'il fera, et que ce soit moins ici pour lui une simple instruction qu'un heureux présage. Nous vous le demandons et les lumières de votre Esprit, etc.

Premier Point

SIRE,

Premier caractère de la piété des Grands, une piété exemplaire et sensible. L'illusion la plus commune où ils sont presque tous à l'égard de la piété, est de croire qu'il suffit pour eux qu'elle soit au fond de leur ame ; que certains dehors de la dévotion conviennent davantage au peuple, et que dans la nécessité où sont les Grands du monde de remplir les bienséances de leur état, l'essentiel de leur religion est dans le cœur ; mais outre que je pourrais vous répondre, Puissans du siècle, que lorsque le cœur est chrétien, on ne s'avise guère de disputer à Dieu les œuvres chrétiennes, ne devez-vous pas encore plus que nul autre en remplir toute votre vie, par l'obligation si indispensable où vous êtes d'édifier, de devenir au milieu de vos peuples un grand spectacle de piété, et les imitateurs fidèles de Jésus-Christ, lorsqu'il dit : Quelle est la loi que j'ai violée, et qui de vous peut me reprendre de péché ?

Oui mes frères, les ames communes et vulgaires, bornées, ce semble, à elles-mêmes, peuvent se sanctifier sans offrir au-dehors des œuvres de pitié si sensibles ; leur foi est ce trésor caché dans le champ du Père céleste ; elles peuvent lui rendre des hommages sans être obligées de lui en attirer ; Dieu leur suffit, et contentes de leur vertu, elles en sont

moins responsables aux hommes. Il n'en est pas ainsi de vous, Rois de la terre ; redevables au peuple de votre pitié, il faut la rendre exemplaire et sensible ; vous ne devez pas être pieux ni en Religieux, ni en Solitaire, mais en Roi. La vertu d'un personnage public doit être publique ; il faut qu'en vous toutes vos actions parlent ; étant sur la terre le grand objet des regards des hommes, vous en devez révérer l'attention ; vous en devez respecter les jugemens ; vous en devez animer la piété, en ne leur offrant que des exemples de religion et de justice ; il faut qu'avec Josias dans le saint Temple vous écoutiez avec l'attention la plus respectueuse la parole du Seigneur ; il faut qu'avec David, à la vue de votre Peuple, vous approchiez de l'Arche sainte avec la plus profonde adoration ; il faut qu'à l'exemple de Néhémias vous édifiiez l'Eglise sainte par l'exercice public de la charité ; il faut qu'avec Samuel, par l'assistance la plus pieuse au sacrifice de l'Agneau, vous le rendiez, s'il se peut, plus vénérable au Peuple ; il faut enfin, que donné ici en spectacle à vos inférieurs, vous leur offriez avec éclat et avec force l'exemple continuel de toutes les vertus.

Et pourquoi dans un Souverain une piété si exposée et si publique ? C'est, répond l'Apôtre, que vous êtes le Ministre de Dieu sur la terre, pour établir le bien et pour le répandre : ***Minister Dei in bonum.*** C'est que Dieu ne vous a pas fait Roi précisément pour avoir plus de grandeur et plus de magnificence que les autres ; mais pour avoir plus de religion, pour être élevé au milieu de votre empire comme un spectacle de piété autour duquel les Peuples se rangent : c'est qu'enfin la vertu ne passe guere dans les Peuples que par les Grands, et que de leur piété ou de leur impiété dépendent les mœurs publiques. Eh ! qui peut dire, en effet, Grands du monde, qui peut dire les maux que produit dans un Etat

le scandale de votre vie ? C'était à vous à former les Peuples au bien, et c'est vous qui leur devenez par la licence de vos mœurs une source de désordre. Depuis que vous avez levé, ce semble, l'étendard du péché, tous à l'envi s'y abandonnent. Cette corruption si générale, si excessive, dont on se plaint, est peut-être votre ouvrage ; les Peuples, imitateurs éternels des Grands, trouvent une sorte de vanité à faire le mal, depuis que par là ils vous ressemblent ; vous avez donné à la licence un air de noblesse et de grandeur que chacun affecte de prendre. On fait gloire de suivre ceux que la gloire suit partout. C'est dans un royaume, pour fournir aux plaisirs des Grands, une conspiration universelle de péchés, et parce que vos cœurs sont pervertis, il faut que tous les cœurs d'un Etat se pervertissent.

Mon Dieu ! quel fléau est donc pour un empire un Roi qui ne vous sert pas ? Quel effroi pour lui, quand paroissant un jour auprès de votre tribunal terrible, il se verra chargé des crimes de tous ses Sujets, et que vous pourrez dire de lui comme de cette idole de scandale : parce qu'elle a fait pécher mon peuple, qu'elle soit dévorée par le feu : *Igne succendatur*.

Au contraire, quel présent Dieu fait à un empire quand il lui donne un Roi édifiant ; sous son regne aimable les plaisirs publics languissent, l'impiété tombe dans le décri, le libertinage odieux se cache ; non seulement vous ôtez au crime son crédit, mais vous rendez à la vertu son lustre. La piété honorée et florissante dans votre personne se fait aimer de tous vos Sujets ; vos mœurs pour nous deviennent les loix, chacun s'empresse de les suivre ; les vertus du Prince sont bientôt les vertus de tout l'Etat ; les moindres pratiques même de la Religion deviennent grandes quand on en voit l'exemple dans son Souverain ; tout s'élève, tout s'embellit en

des mains si nobles. Ce n'est pas une honte, c'est une gloire d'être Chrétien, dès que par-là on vous ressemble. Une infinité d'âmes qui n'osoient être pieuses, régulières, pénitentes, aiment à l'être quand vous le devenez. Quel courage vous jettez dans les cœurs! quelle sainte émulation vous faites naître dans les ames! Vous avancez plus le royaume de Jésus-Christ par le spectacle de vos mœurs, que nous ne l'avançons par les efforts de notre zèle; votre vie est pour les Peuples une exhortation à la piété plus persuasive que tous nos discours: et en un mot tout se sanctifie dans l'univers, quand vous vous y sanctifiez vous-même.

O que par là les destinées d'un Roi sont belles! Qu'un Prince est grand quand il est à Jésus-Christ! Mon Dieu! que l'empire que sa piété lui donne sur les cœurs est au-dessus de celui qu'il tient de sa puissance! Quand l'intérêt seul de son salut ne lui suffiroit pas pour lui faire aimer la vertu, l'intérêt de tant d'âmes qu'il sauve en les édifiant, ne devrait-il pas le toucher? Est-il un plaisir plus doux pour un bon cœur que celui d'être une source de salut et de félicité pour ses freres?

Vous, Sire, animé par un motif si beau, ne vous sentez-vous pas ici un desir ardent de vous sanctifier pour sanctifier ensuite tout votre Peuple? La vertu, déjà si aimable par elle-même, prendra pour nous de nouveaux charmes, lorsque par-là nous vous imiterons: votre exemple nous la rendra plus chere et plus douce en votre personne auguste; il lui sera plus facile de se gagner nos cœurs, et de l'amour que nous avons pour vous, nous passerons aisément à avoir de l'amour pour elle. Premier caractere de la piété des Grands: une piété exemplaire et sensible.

Second Point

Second caractère, une piété généreuse et magnifique qui mette un Roi Chrétien dans cette disposition si haute et si grande de pouvoir dire avec Jésus-Christ: Moi je glorifie mon père : *Ego honorifico patrem.* Et en quoi doit paroître dans les Grands cette élévation sainte de la piété ? Premièrement, à surmonter les jugemens et les contradictions des esprits foibles. Quand Jésus-Christ veut aujourd'hui rendre à son père le culte qui lui est dû, les uns l'appellent Samaritain, d'autres lui disent qu'il est possédé du Démon, tous essaient de l'arrêter par des respects humains et des vues politiques. Mais sa religion ferme et courageuse en prend, ce semble, de nouvelles forces, et plus on attaque sa piété, plus elle triomphe.

On voit tout les jours des Grands du monde qui auroient du goût pour la piété et quelque tendresse même de conscience, mais une mauvaise honte les arrête; ils sont effrayés du spectacle des jugemens humains ; ils craignent de frapper les yeux du monde par un changement trop marqué ; ce personnage si aimable d'homme de bien leur fait peur ; ils ont de la valeur danr les combats, ils n'en ont pas dans la vertu, et ces héros dans la guerre sont des lâches dans la Religion. Que Jésus-Christ peut bien leur dire ce qu'il dit aujourd'hui aux Princes de la Synagogue : Ames faibles, autant j'honore mon père par l'élévation et la noblesse de ma piété : *Ego honorifico patrem;* autant vous me déshonorez par la lâcheté et la bassesse de la vôtre : *Et vos inhonorastis me.* Ah ! que les Grands du monde craignent Dieu ! Cette crainte en eux, loin d'être une foiblesse, est la véritable valeur ; par elle un cœur

est plus grand et une âme plus élevée : *Gloria magna est timenti Deum.* Vous, pourquoi vous déshonorer vous-mêmes? Pourquoi deshonorer la vertu par la crainte lâche des hommes, de ces hommes que d'ailleurs vous méprisez tant ; de ces hommes que hors de là vous rougiriez de craindre? Laissez la crainte au vice, c'est à lui de trembler ; donnez de l'assurance à la vertu, il lui convient d'être intrépide. Dans un Prince le plus beau des triomphes est de surmonter le respect humain. Un Roi qui dompte ce monstre mérite seul le nom de héros, et pour lui, dit le Sage, oser pratiquer la vertu est plus glorieux que de remporter des victoires : *Magis quam expugnare urbes.*

Secondement, la piété dans les Grands doit être généreuse, et s'il se peut dire, héroïque pour vaincre les obstacles si intimes que leur état oppose à la sanctification. Et en effet, quelle force de courage ne faut-il pas dans ces âmes royales, pour être sur le trône pénitentes au milieu de tout ce qui peut rejeter les sens, pures parmi les objets les plus capables de corrompre, libres avec tout ce qui peut captiver un cœur et le surprendre, vivantes dans un séjour où le cœur, pour ainsi dire, ne saurait sortir hors de soi sans rencontrer un ennemi qui le cherche pour lui donner le coup de la mort, vigilantes au milieu de mille dissipations inévitables et nécessaires, chrétiennes enfin, ou l'on ne peut l'être qu'avec effort et par miracle. Ceux que Dieu a laissés dans l'obscurité n'ont que des épreuves légères, et une force commune leur suffit ; mais en vous de grands périls demandent un grand courage ; il faut que vous vous élevez sans cesse au-dessus de vos propres passions, et des passions même de ceux qui vous environnent ; il faut que vous soyez en état de surmonter la nature à chaque instant, et dans les choses les plus difficiles et les plus douloureuses : il faut que vous soyez prêts d'obéir à la loi de

Dieu, au préjudice d'un grand intérêt, ayant sans cesse dans vos mains et votre grandeur et votre vie même, s'il vous la demandoit pour sa gloire ou pour votre salut, et qu'en un mot plus vous êtes grands, plus vous combattiez de grandes passions, plus vous avez de grandes vertus, plus vous fassiez de grands sacrifices.

Or, pour tout cela, que vous avez besoin d'une grande piété, d'une piété ferme, courageuse, héroïque, d'une piété qui vous rende contre le péché une colonne de fer, un mur d'airain, une place défendue de tous côtés, et que rien ne force ! Hélas ! et c'est parce que la piété est si contraire aux passions des Grands, que presque tous ils la rejettent, et l'éloignent d'eux comme leur ennemie ; je crois voir ces Princes des Philistins, qui, embarrassés de l'Arche sainte, s'écrient en la renvoyant : Elle nous attire des guerres trop cruelles, elle nous fait des plaies trop sanglantes, elle ne nous apporte que des maux ; qu'elle s'éloigne de nous : *Recedat à nobis.*

Insensés, nous ne pensons pas qu'en éloignant la piété de notre cœur, nous lui ôtons toute sa paix, tout son bonheur, et que les maux apparens qu'elle nous fait seroient pour nous le plus grand des biens et la félicité véritable.

Enfin, cette élévation et cette magnificence qui convient à la piété des Grands doit se produire dans les œuvres même de la Religion, et dans leur zèle pour le divin culte. Je sais que la vraie beauté d'une ame chretienne est au dedans d'elle et dans l'assemblage précieux de toutes les vertus. Je sais qu'en nous Dieu est plus touché de l'innocence de la vie que de la magnificence des dons, et que celui qui porte dans son Temple une conscience pure lui plaît davantage que celui qui lui élève des autels ; mais la vocation des Rois est d'allier l'un et l'autre. Les Peuples, pour qui Dieu n'a fait

que des choses communes et ordinaires, peuvent ne lui rendre qu'un culte ordinaire et commun ; leur zèle destitué de tout secours se borne à prier, à gémir, à aimer, à offrir à Dieu de bons désirs et de saintes pensées. Ce n'est pas assez pour un Souverain : la piété d'un Roi doit être royale ; il ne peut concevoir pour la Religion d'assez grands desseins, ni des projets assez nobles. Il faut que sa piété, portant les caractères de sa grandeur, l'élève aux œuvres les plus magnifiques. Eh quoi ! tout dans les Princes est si somptueux et si splendide ; n'y auroit-il que la piété qui ne le fût pas ? Une magnificence même excessive éclate dans leurs palais, et l'on n'en verroit pas le moindre trait dans nos saints Temples ? Et grands rien que pour eux-mêmes ils ne le seroient jamais pour Dieu ?

Non, dit saint Augustin, la Religion chrétienne puise dans une meilleure source les principes qui doivent la régler. Dieu à l'égard des Rois a été magnifique dans ses dons, ils doivent être majestueux dans leurs hommages : c'est de Dieu que l'Esprit-Saint a dit : qu'il est magnifique dans sa sainteté ; et c'est d'un Roi, sa vive image, qu'il a ajouté : une grande magnificence a paru dans sa sanctification. Les Rois, en effet, ne peuvent se sanctifier qu'en imitant dans leur culte cette magnificence de Dieu, et qu'en se portant pour la Religion aux choses grandes et signalées. On en voit, qui bornés à une piété fausse, étrangère, mal entendue, établie où elle n'est pas, n'ont que la dévotion du Peuple, sans avoir la dévotion du Roi. Leur religion, dit saint Paul, est défectueuse ; il faut que dans le ciel tous les astres brillent ; mais autre est l'éclat d'une étoile, autre l'éclat du soleil ; il y a une dévotion des Princes différente de celle des particuliers, par laquelle ils font des actions de piété qu'il n'y a que les Rois qui puissent faire.

C'est à eux à élever des temples au vrai Dieu, à lui dresser des autels, à lui décorer son sanctuaire, à rendre l'appareil de son sacrifice plus respectable et plus pompeux, à remplir de splendeur et de majesté la célébration du sacré culte. C'est à eux à fonder des asyles à l'innocence, des secours à la vertu, des ressources publiques à l'infirmité et à l'indigence. C'est à eux à extirper les vices, à dissiper les scandales, à s'opposer au torrent de l'impiété et de la licence. C'est à eux à étouffer les sectes profanes, à proscrire l'erreur, à foudroyer les hérésies. C'est à eux à protéger l'Eglise, à redonner à cette épouse de Jésus-Christ toute sa beauté, toutes ses graces ; à maintenir ses loix, à faire observer ses règles, à conserver sa doctrine pure, ses mœurs chastes, ses droits inviolables, à leur donner de dignes Pasteurs, et à ne confier qu'à des Saints les choses saintes. C'est à eux à entretenir en elle la sainte subordination, cette alliance si vénérable, cette harmonie si nécessaire du Sacerdoce et de l'Empire qui fait sa force et sa beauté, à consoler ses peines, à calmer ses troubles, et la faire jouir d'une douce tranquillité à l'abri de leur autorité sacrée. Enfin, leur règne ne doit être que le règne de Jésus-Christ, et le plus noble usage qu'ils peuvent faire de leur grandeur est de l'employer à la grandeur de Dieu même : *Ego honorifico patrem.*

Car voilà quelle a été dans tous les temps la dévotion des Rois, et la vraie piété des Princes: Ainsi David en grand triomphe fait transporter l'Arche du Seigneur, et enrichit des dépouilles des Rois subjugués le divin sanctuaire ; ainsi Salomon épuisa pour bâtir le temple saint toute la magnificence humaine, et voulut que la maison du Dieu de l'univers fût la plus belle du monde ; ainsi Ezechias fit célébrer la Pâque avec la plus pompeuse solennité, et conserva dans le cœur des peuples le sentiment du vrai Dieu par le culte le plus

majestueux et le plus splendide; ainsi Josaphat honora de sa protection les saints Lévites, extermina les bois sacrilèges, ôta l'opprobre d'Israel et, selon l'expression de l'Ecriture, dissipa tous les crimes d'un de ses regards : *Dissipavit omne malum intuitu suo.*

Et pour vous offrir, Sire, des exemples moins éloignés, et pris de votre trône et de votre sang même : ainsi Charlemagne donna dans ce royaume au culte divin cette splendeur et cet éclat qui nous le rendent si vénérable ; ainsi saint Louis enrichit nos Eglises des trésors précieux de la foi et de l'appareil sacré de notre redemption sainte, éleva des retraites aux veuves, aux orphelins, aux aveugles, et sa charité magnifique et royale soulage encore toutes les misères de nos jours : ainsi votre bisayeul Louis XIV, grand contre tout, contre les ennemis, contre l'hérésie, contre le duel, contre le blasphème, contre l'impiété, contre la licence, grand contre la mort même, le fut encore dans les œuvres de sa piété; après avoir vaincu en David, il bâtit un temple en Salomon, et ce qui avoit échappé à la charité si étendue de saint Louis, consacra à la jeune Noblesse et à la valeur malheureuse des édifices pompeux, qui seront des monuments éternels et de sa religion et de sa gloire.

Troisième Point.

Mais achevons : dernier caractere de la piété humble et soumise ; apres que Jesus-Christ a dit aux Juifs qu'il glorifie son pere par les œuvres de sa piete, il ajoute qu'en les faisant il ne cherche pas sa propre gloire, et que sa gloire n'est rien . *Gloria mea nihil est.*

Et voila dans quelle disposition un Roi Chrétien doit être ;

dans ce qu'il fait de plus grand pour la Religion il doit s'anéantir et se confondre, s'écriant avec ce Roi d'Israël après les oblations les plus magnifiques : *Je suis un pauvre et un indigent*. D'ordinaire nous nous complaisons dans le bien que nous faisons, nous ramenons tout à nous-mêmes, comme si étions notre Dieu et la source de nos bonnes œuvres. Souvent, dit un Père, les grandes actions font naître dans l'ame un grand orgueil ; notre amour-propre est en nous ce monstre qui se nourrissoit des victimes les plus belles ; il s'entretient de nos plus saintes vertus, et en faisant semblant de chercher la gloire de Dieu, nous cherchons notre gloire propre. Un Roi pieux doit abaisser sans cesse sa majesté royale sous l'humilité chrétienne. Il doit se regarder, sur le trône et et dans ce qu'il fait de plus grand pour la Religion, comme un serviteur qui a soin de la gloire de son maître, qui se trouve trop heureux qu'il daigne agréer son faible ministère pour l'exaltation de son nom, et dont la gloire séparée de celle de Dieu n'est rien, et loin d'avoir de la valeur, n'est qu'une usurpation et un crime : *Gloria mea nihil est.*

Vous avez donc vu, Sire, les sacrés caractères de la piété des Rois ; eh ! qui empêche que dès ce moment vous ne vous consacriez à elle ? Sans la piété vous seriez comme un enfant qui, s'éloignant de sa mère, tombe par sa faiblesse naturelle dès le premier pas ; ôtez aux Rois la piété, vous leur ôtez leur gloire, leur bonheur ; ils ne sont plus que le vil jouet des passions, et même, au comble de la grandeur, les plus misérables des hommes. Evitez, Sire, un si triste sort ; que vos mœurs s'accordent avec le nom de Très-Chrétien que vous portez. Frémissez à cette idée : un Roi sans pitie. Ecoutez une voix intérieure et secrète qui, au fond du cœur, vous dit sans cesse que vous êtes le fils d'un Saint : *Filii sanctorum sumus.* Pour ne pas dégénérer d'une naissance si

belle, à l'exemple de David, élevé à ce moment au-dessus de vous-même, réunissant pour cette grande action toutes les forces de votre âme, appelant pour spectateurs et pour témoins d'un si noble effort Dieu et les Anges, avec une ferme confiance dans le secours d'en-haut faites ici à Dieu, dans son saint Temple, en présence de votre Peuple, à la face de ces autels, un serment solennel, un vœu irrévocable de vous sacrifier tout entier à lui et de vous dévouer pour jamais à la piété chrétienne.

Avec quelle joie les Anges saints vont porter au trône de Dieu une hostie si grande et si chère! Recevez-la, Dieu de miséricorde, tous ensemble nous vous la présentons; dans cette innocence si pure, qu'elle est agréable à vos yeux! Comblez-la de vos benedictions les plus saintes; qu'elle vive, qu'elle croisse sous la tendresse de vos regards. Mettez sur ce Prince auguste votre sceau divin; c'est votre ouvrage, c'est votre enfant: recevez-le, conservez-le, chérissez-le, sanctifiez-le, afin qu'un jour réuni à vous il puisse vous posséder dans l'immortalité de votre gloire. Je vous la souhaite.

SERMON

POUR

LE DIMANCHE DES RAMEAUX

SUR LE MÉPRIS DES GRANDEURS HUMAINES

Clamabunt dicentes : Hosanna filio David !

« Ils s'écrient en disant : Salut et gloire au fils de David ! »

SIRE,

La grande leçon que Jésus-Christ daigne aujourd'hui vous faire est un mépris général du monde, de ses joies, de ses grandeurs, de ses prospérités, de sa gloire. En effet, c'est pour en détromper votre âme qu'il vous les fait voir difficiles dans leur recherche, incapables de contenter ceux qui les possèdent, si fragiles, si passagères, qu'on en éprouve aussitôt la privation que la jouissance. Depuis sa venue sur la terre, il n'a cherché qu'à établir dans la Judée son empire divin, et ce n'est que dans les derniers jours de sa vie qu'il y est reconnu pour Roi ; au milieu même de son triomphe et des cris de joie qui accompagnent son entrée, il paraît triste et affligé. Enfin, cette réception si pompeuse, qui ne dure qu'un moment, se change bientôt pour lui en l'appareil de la Passion et de sa mort douloureuse. Que les Grands du siècle sont à plaindre, si dans ces trois circonstances du triomphe de Jésus-Christ, si tardif, si insuffisant, si rapide, ils ne découvrent trois puissans motifs de mépriser comme lui les joies et les grandeurs du monde ! Eh ! quel fonds faire sur elles ? premièrement, leur recherche nous trompe ;

secondement, leur possession ne nous satisfait pas ; troisièmement, leur instabilité nous afflige. De leur nature elles sont fugitives, elles sont vuides, elles sont périssables ; comment peut-on les aimer ? Comment peut-on, si l'on est sage, ne pas leur préférer Dieu et les biens du salut, qui toujours offerts et présens à notre cœur, le préviennent, qui toujours plein et rassasians, le remplissent, qui toujours durables et constans, l'arrêtent et le fixent. Développons ces trois idées, et plaise à Dieu qu'imprimant aujourd'hui profondément dans l'ame du Prince auguste qui m'écoute les mépris des joies et des grandeurs du monde, je puisse l'appliquer avec force au soin de son salut, ici-bas l'unique bien, et pour les Rois comme pour le moindre de ses sujets la seule chose nécessaire. Demandons les lumieres, etc.

PREMIER POINT

SIRE,

Le grand objet du Tres-Haut et le mystère profond de sa souveraine sagesse en nous envoyant son Fils, étoit, selon l'Apôtre, d'établir sur les enfants des hommes sa divine royauté. C'est à quoi tout semblait tendre en lui dès sa naissance bienheureuse ; tant de travaux, tant d'instructions, tant de vertus, tant de prodiges ; tout, en un mot, se reportoit à cette promesse adorable : les nations de la terre le reconnaîtront pour Roi, et dans un triomphe pompeux on verra courir au-devant de lui les peuples du monde. Cependant jusqu'à ce jour nulle trace en lui de cette royauté sainte, et au lieu des hommages qu'il méritoit, il ne reçoit que des outrages. Et, par là, que veut-il offrir aux Grands du siècle qu'il instruisoit ? Le premier motif qui doit leur faire mépriser les

joies et les grandeurs du monde, je veux dire le mécompte et l'inutilité de leur recherche et de leur attente ; car, avouez-le, Puissans du siècle, vous avez tous le même désir, qui est de vous rendre heureux, et tous le même sort, qui est de ne pouvoir l'être. Ah ! qu'il y a longtemps qu'en secret vous en gémissez, et que votre cœur laisse seul avec ses désirs vous devient un cruel supplice ; vos penchans, par exemple, vous entraînent vers les plaisirs, mais ils se dérobent à vos poursuites ; vous épuisez vos soins sur les honneurs, mais rien n'est plus sterile pour vous que leur recherche ; vous n'aspirez qu'aux douceurs et aux délices de la vie, mais elles semblent fuir devant vous. Selon l'expression du Sage, tous vos projets sont trompeurs, toutes vos prévoyances incertaines. Le chemin que vous croyez sûr pour avancer presque toujours vous recule ; vous trouvez un piège où vous attendiez un appui ; vous êtes comme un homme qui a fait naufrage sur le vaisseau qu'il croyoit devoir l'enrichir ; souvent même vos desseins les mieux concertés échouent par les précautions que vous aviez prises pour le succès ; vos mouvements inquiets, vos entreprises pénibles, ressemblent au songe de celui qui s'agite durant le sommeil, et à qui il ne reste d'une grande agitation qu'une grande inquiétude. Que sais-je, Grands du monde ; il y a même dans votre vie des endroits tristes, où toutes vos passions à la fois, pour vous rendre plus malheureux, sans pouvoir s'accorder, semblent vouloir se satisfaire ; ce que la volupté souhaite est combattu par la vanité ; ce que l'orgueil demande, la mollesse ne le veut pas ; l'avarice est un obstacle à l'ambition, et à l'amour du repos, celui de la gloire ; pour rendre heureuse une de ses passions, il faut, pour ainsi parler, mettre les autres en esclavage ; toutes insatiables, elles deviennent incompatibles ; votre cœur misérable, mal d'accord avec lui-même, ne sait alors qu'aban-

donner, ni que choisir ; assez faible pour s'ouvrir à toutes les passions, il n'est pas assez fort pour servir les désirs d'aucune ; il s'agite, il se consume dans l'inutilité de ses transports ; ainsi la vie entière se passe à désirer et à souffrir ; elle n'est qu'une longue privation, un vain effort, une misère continuelle, et vous en verrez arriver la fin, sans jamais avoir joui ni de Dieu, ni du monde, ni de vous-mêmes.

O que plus sage est celui qui ne veut que Dieu ! Dieu n'est-il pas à l'âme qui le cherche un bien toujours offert, toujours présent ? Loin de fuir devant nous, ne nous prévient-il pas par sa tendresse infinie ? ne nous recherche-t-il pas lui-même comme s'il devoit se rendre heureux par notre amour ? et l'âme fidèle qui le sert ne trouve-t-elle pas en lui ce repos et ce bonheur que lui refusoit le monde ?

Ah ! que je sois enfin, ô mon Dieu ! cette âme bienheureuse ; il y a si longtemps que vous m'en pressez. Hélas ! par mes malheurs je me suis devenu à moi-même un spectacle de pitié ; j'ai vieilli dans les rebuts de la Cour et de la fortune ; et où est donc ce bonheur que depuis si longtemps j'y cherche ? Tous les objets de mes passions me fuient ; quand je suis près d'y atteindre, je sens une main invisible qui me repousse et les éloigne de mon cœur ; c'est votre main, ô mon Dieu ! je la reconnais cette main aimable et paternelle, qui par une violence miséricordieuse voudroit me ramener à vous : eh bien encore éloignez tout, encore refusez tout, mais donnez-vous vous-même, Seigneur, j'aurai tout en vous possédant, et je trouverai dans votre amour un bonheur que même les heureux du siècle ne goûtent pas au comble de l'élévation et au faîte de la gloire humaine.

Et voici, Grands du monde, le second motif qui doit vous porter à les mépriser : le vuide de leur possession et de leur usage.

Second Point

Jesus-Christ entre aujourd'hui dans Jérusalem comme un Roi victorieux dans sa ville capitale ; tout se ressent de cette auguste solennité de l'appareil d'un triomphe ; une multitude empressée accourt à lui de toutes parts ; ce ne sont autour du Sauveur que cris de joie et qu'acclamations publiques : les uns jettent leurs vêtements sur le chemin où il passe, d'autres arrachent des branches d'arbres pour ajouter à son entrée un éclat nouveau ; ce n'est par-tout que pompe et que magnificence, et au milieu de tant de gloire il demeure triste et affligé ; il sent le vuide et la fausseté de toute la félicité humaine ; son cœur n'y peut trouver de repos, et peu satisfait des joies et des grandeurs du monde, il n'est occupé que de Dieu, l'unique objet de ses désirs et de ses pensées.

Et que vouloit-il par ces dispositions vous apprendre alors, Grands du siecle ? que jamais vous ne serez heureux par tout ce que le monde pourra vous offrir de plus flatteur et de plus aimable. Oui, quand je vous accorderai ces objets qui se refusent si souvent à vos recherches, vous n'auriez rien gagné pour votre bonheur ; pourquoi ? parce qu'en désirant encore vous êtes toujours malheureux, et qu'aux termes d'Isaïe, nourris comme dans un songe, vous n'êtes jamais rassassiés : *Comedet et non saturabitur.* Et en effet, je vous le demande, dans vos places les plus éminentes, par où vous trouvez-vous heureux ? Est-ce par ces richesses immenses que vous avez acquises ? Mais vous êtes forcés de nous répondre qu'elles ne vous ont pas donné la félicité, parce qu'elles ne vous ont pas ôté la cupidité ; que ce bien est au-dehors de vous, et tout détaché de votre ame ; mais que le dedans, c'est-

à-dire vous-mêmes, est encore pauvre et indigent; que les besoins de votre cœur excèdent votre abondance; qu'il y a, ce semble, un malheur inséparable des richesses, qui fait qu'elles étendent le vuide qu'elles promettent de remplir; qu'elles multiplient le crime, sans assouvir sa passion, et qu'au lieu de nourrir le cœur, elles l'affament davantage: *Comedet et non saturabitur*. Est-ce par les honneurs et par la gloire? Mais, avouez-le, votre cœur est moins satisfait de l'honneur qu'il reçoit, qu'inquiet pour celui qu'il désire encore; ce qui lui parut d'abord le comble de l'élévation, ne lui semble plus, quand il y est, qu'un état commun et médiocre, si au-dessus de ses attentes, il est au-dessous de ses desirs, il éprouve trop ce que dit le Sage, que l'honneur est un pain de mensonge qui ne donne jamais à l'ame le rassasiement qu'il promet: *Comedet et non saturabitur*.

Est-ce par les voluptés et les délices de la vie? Mais combien de fois avons-nous arraché de votre bouche cet aveu sincere, que le remede des plaisirs, c'est les plaisirs mêmes; que leur usage en inspire le dégoût; qu'ils laissent dans l'ame un poid d'amertume qui l'accable; qu'on n'en goûte guère que l'espérance, mais que dans la possession on cherche ce bien qu'ils ont tant promis; que si l'on ôte de la passion les inquiétudes qui la précedent et les remords qui la suivent, ce milieu qui reste est un point bien léger, un intervalle bien court, s'il n'a lui-même déjà son poids et son trouble; qu'enfin les plaisirs ne peuvent contribuer à nous rendre heureux, car s'ils sont médiocres vous ne les sentez pas, et s'ils sont outres ils vous deviennent insipides: *Comedet et non saturabitur*.

Est-ce enfin par la facilité où votre condition semble vous mettre de satisfaire à votre gré tous vos penchans? Mais votre ame en est-elle au fond plus heureuse? Je le veux, dans

l'élévation où Dieu vous a fait naître, vous trouvez la pompe de la grandeur, la magnificence des palais, la somptuosité des habits, la délicatesse des repas, le charme des spectacles, et par-dessus cela des chagrins, des inquiétudes, des remords, un vuide immense qui vous dévore ; lorsque le monde vous croit heureux, vous n'êtes pas même tranquilles ; votre bonheur n'est que dans la surface ; vous cachez sous un faux dehors de félicité une ame au fond plus misérable ; vous êtes comme cet arbre de l'Ecriture qu'un feuillage encore frais couvroit au-dehors, mais dont un ver secret rongeoit le cœur et dévoroit toute la substance ; vous avez beau vous donner des divertissements et des réjouissances, vous n'en n'avez jamais que de trompeuses ; vous vous dégoûtez de vos passions par vos passions elles-mêmes ; plus votre condition vous offre de bonne heure l'usage des plaisirs, et plutôt vous en avez la satiété et la lassitude ; heureux plutôt que nous, vous cessez plutôt de l'être. Vos plaisirs une fois épuisés, vous êtes livrés à l'ennui, la grande plaie des Grands, et néanmoins la destinée la plus douce qu'ils puissent attendre ; votre propre félicité vous est à charge ; tout ce qui a pour vous un caractère de nouveauté peut vous plaire quelque temps, à peu près comme le changement de situation plaît à un malade ; il se trouve mieux parce qu'il n'est plus comme il était, mais cette consolation n'est pas longue, et la douleur la suit de près ; dès que votre inquiétude a essayé de toutes les plâces, qu'elle a usé toutes vos ressources, il ne vous reste plus rien pour être heureux ; dans cet état même de dégoût, vous qui êtes si difficiles à réjouir, vous qui ne sentez plus aucun plaisir, vous êtes plus sensibles à la peine ; la moindre contrainte vous accable, le moindre plaisir dérangé vous désespere ; vous vous faites des chagrins de ce qui seroit des momens de félicité pour le peuple. Alors le crime même, en vous appor-

tant de la honte, ne vous cause plus aucune joie, et en un mot, tous les objets ensemble, loin de donner à votre cœur le rassasiement, rendent sa faim plus cruelle : *Comedet et non saturabitur.*

Tous enfin, mes frères, tous ici sous l'œil de Dieu, interrogeons-nous ; depuis que nous avons abandonné misérablement ce père aimable, sommes-nous contens, avons-nous trouvé le bonheur dans ces choses où notre imagination nous l'a fait attendre ? Ils sont venus quelquefois ces momens heureux qui bornoient tous les désirs de notre ame, certains jours privilégiés, bien rares dans la vie, où tout sembloit autour de nous conspirer à nous rendre heureux. Avouons-le, nous y croyions déposer notre cœur comme dans son repos et dans son centre, nous nous proposions à cette fois d'être heureux sans Jésus-Christ. Hélas ! y avons-nous réussi, nos passions étoient satisfaites, nous-mêmes l'étions-nous ? Nos sens étoient flattés, mais notre cœur étoit-il content ? Le sentions-nous plein et tranquille ? Ah ! il soupirait encore, il se plaignoit à nous, il se trouvoit malheureux et déplacé ; secrètement il accusoit le monde et toutes ses joies d'impostures et de vuide ; il nous disoit par ses ennuis, par ses dégoûts, par ses alarmes, par son trouble, par l'effet qu'il faisoit d'aller plus avant, que quelque chose lui manquoit, c'étoit Dieu et tout avec lui.

Vous le voulez ainsi, Seigneur, dites-le avec moi, Prince auguste, ce sont les sentimens d'un Roi chrétien que j'exprime, vous le voulez ainsi, Seigneur, par une disposition de miséricorde, que celui qui n'a besoin sur la terre que de vous ne trouve rien ailleurs qui le contente ; vous l'ordonnez et il est juste que tout désir soit un fardeau à celui qui ne vous aime pas : beauté éternelle, que tout bien appauvrisse celui qui ne vous veut pas ; trésor immense, que tout honneur

dégrade celui qui ne vous cherche pas; gloire immortelle, que tout plaisir tourmente celui qui ne vous goûte pas; félicité sainte, pour me forcer à ne désirer que vous, vous voulez que rien ne vous supplée, vous me devenez seul nécessaire afin de m'être uniquement cher. Seigneur, ah! plus que jamais sur le trône même entretenez, étendez en moi ce vuide immense qui vous réclame, creusez en mon cœur de nouveaux abymes qui me forcent à vous redemander; ôtez sans cesse aux créatures le pouvoir de me rendre heureux; qu'elles fondent encore, qu'elles se perdent dans l'immensité de mes désirs; tenez toujours devant moi ma couronne, mon empire, ma royauté, l'univers entier dans l'impuissance de me satisfaire. En sa place, venez en mon ame, vous, ô mon Dieu! source intarissable de délices; vous, ici-bas même, le véritable, l'unique bonheur des Rois, seul plus grand que mon âme, seul plus immense que mon cœur; animez-moi, possédez-moi, remplissez-moi; non, on n'est bien qu'avec vous; là est la misère où vous n'êtes pas; notre repos c'est notre Dieu, et un Roi qui vous porte dans son cœur est assuré d'y avoir tous les biens ensemble.

Troisième Point

S'il est nécessaire qu'il soit à Dieu, le cœur des Grands, déjà si malheureux, parce que les objets qu'ils aiment sont insuffisans, il ne l'est pas moins, parce que ces objets sont fragiles. J'ai tout éprouvé, disait le Sage, assis lui-même sur le trône, et quelle force a ici cet aveu fait par un Roi a un autre Roi, par le plus sage des Rois, au plus chéri des Rois! J'ai tout éprouvé, et partout j'ai trouvé d'abord le vuide,

ensuite l'affliction : le vuide dans l'usage, *vanitatem*, et un moment après l'affliction dans la perte, *et afflictionem*, et n'est-ce pas ce dernier motif de mépriser les joies et les grandeurs du monde, que Jésus-Christ dans notre Evangile daigne aujourd'hui nous offrir! Que sa gloire est peu durable! tout change autour de lui : ces mêmes bouches qui le combloient de bénédictions, et avec des transports de joies s'écrioient : Salut et gloire au fils de Dieu, un moment après demandent qu'il meure, et son triomphe si solennel se tourne subitement en un cruel sacrifice.

Image naturelle de la fausseté de la grandeur et de la gloire du monde : elle se dissipe comme une vapeur à mesure qu'elle s'élève. Non, rien n'a de durée sur la terre; tout s'y dément et tombe comme de lui-même par ce caractère d'instabilité que Dieu lui imprime; les sceptres eux-mêmes et les couronnes en rendent dans cette vanité qui domine ici-bas toutes les choses humaines. Non seulement les hommages qu'on rend aux Grands, mais les Grands eux-mêmes disparoissent, et je ne sais quelle fatalité, plutôt, ce semble, que les autres hommes. On dirait que cet Arbitre souverain de la destinée des Princes, qui se joue là-haut de leurs projets, se plaît à montrer sur eux et en eux combien vaine est la figure du monde, combien fragile et empruntée est leur grandeur, et ne les a mis plus élevés que pour montrer de plus loin à l'homme son néant et toute la vanité de sa gloire.

Et quelles leçons, Sire, quelles terribles leçons vous a fait sur ce point, presque en naissant, la divine Providence! Qu'avons-nous vu, ô ciel! quels évènements! quels spectacles! et que pour vous instruire il en a coûté à l'univers! La France voyait avec joie au milieu d'une Cour florissante, autour de son auguste maître, tant d'héritiers prochains de sa couronne, de tous les caractères, de toutes les vertus; elle

voyoit dans votre aïeul si respectable ses délices le plus chères ; elle voyoit dans votre père si pieux ses espérances les plus douces, et dans un clin d'œil, tout a disparu comme un songe ; ni la piété, ni l'innocence, n'ont pu retarder là-haut des malheurs si grands ; pour rendre l'instruction plus forte, avec son auguste mère, un tendre orphelin vient s'y joindre ; une même pompe funèbre, au milieu de nos sanglots et de nos larmes, les a tous conduits au tombeau, et la France dans un seul jour n'a fait qu'un même deuil de ce qui devoit faire son bonheur pour tant d'années.

Eh ! pourquoi Dieu s'est-il hâté de mettre ainsi sous vos yeux comme en abrégé, dès le commencement de votre vie, toute la fragilité de la gloire humaine, et jusqu'où peut aller son néant ? Pourquoi a-t-il frappé, dès vos premiers jours, et dans ce que vous aviez de plus cher, des coups qu'il ne frappe ordinairement que dans la succession de plusieurs siècles ? et ne vous a-t-il élevé au comble de la grandeur que par l'exemple le plus inouï et le plus lamentable de sa vanité, sinon pour vous apprendre, ô précieux reste de tant de Rois, qu'il n'y a de grand, de vrai, d'immuable et d'éternel que Dieu ; sinon pour imprimer plus profondément dans votre âme le mépris du monde et tout son néant ; sinon pour armer d'avance votre cœur contre le charme de la grandeur, et pour vous défendre de ses dangers par l'image la plus vive de son inconstance ; pour vous dire, enfin, qu'il n'y a dans les Grands que la piété qui soit durable, qui ne soit pas sous l'empire du temps, qui échappe à ce torrent impétueux qui emporte ici-bas, avec une rapidité si extrême, et les Peuples, et les Rois, et les Empires, et le monde lui-même ; qu'il faut placer vos désirs plus haut, dans un asyle plus inaccessible, et qu'enfin puisque sous la main suprême de Dieu tout s'écroule, tout fond, tout disparoît, tout s'évanouit, tout est ruineux, tout

est périssable, vous devez donc vous attacher uniquement à ce Maître aimable, seul digne de votre cœur, seul capable de vous fixer, seul immuable et immortel au milieu de la décadence de tout le reste, et qui, seul étant quelque chose, mérite seul d'être aimé?

Profitez, Sire, d'une leçon si grande. Plus Dieu a sacrifié pour vous la donner, plus vous devez en faire usage pour le salut. Quelque long, quelque glorieux que soit votre règne, et s'il est réglé sur nos vœux, il sera le plus long et le plus glorieux des règnes, occupez-vous sans cesse de l'idée de sa vanité. Uni à Dieu, fixé à Dieu, sous sa main et dans son ordre, considéré dans la sphère sublime où la Providence vous a placé pour être ici-bas le coopérateur de ses grâces, l'exécuteur de ses desseins sur les enfans des hommes, sanctifiant votre âme et les peuples qu'il vous a confiés; dans ce point de vue, que vous êtes grand! Mais séparé de Dieu et regardé uniquement dans la gloire humaine qui vous environne, quel est votre partage? la vanité et le néant. Ah! pour donner à votre grandeur de la réalité et de la durée; rapportez-la donc toute entière à Dieu; vivez pour Dieu, régnez pour lui, faites-le vivre et régner dans votre âme, et de la bouche de votre cœur, écriez-vous avec ce Roi de l'Ecriture que Dieu, le préférant à tant d'autres, avoit pris aussi, comme par la main, pour l'élever sur le trône.

O mon Dieu! pourrois-je me laisser éblouir à cet éclat trompeur de ma couronne. *Tua est gloria*, toute la gloire est à vous; c'est votre bien, vous l'ôtez et vous la donnez à qui il vous plaît; j'en suis une preuve si touchante. *Tu solus Rex*, au milieu de nos empires il n'y a que vous de Roi, nous ne sommes nous-mêmes que vos sujets et vos esclaves; seul du haut du ciel vous agissez sur les Etats et sur les Rois d'une manière souveraine et dominante. *Quis ego sum?*

Auprès d'une majesté si adorable, si immortelle, que suis-je donc : *Peregrinus et advena sicut omnes patres mei*, je suis sur le trône, ainsi que tous les Rois mes pères, un étranger qui passe, un voyageur qui ne doit point aimer un lieu où personne n'est fixe. *Et dixi : serviam tibi*, dans cette conviction profonde de la vanité et de ma grandeur même, j'ai formé dans mon cœur une résolution sincère de vous servir, de vous craindre, de vous aimer. O grandeur immuable et éternelle : *Custodi hanc voluntatem meam*, je sens combien dans une jeunesse extrême il est difficile à un Roi d'être fidèle à cette résolution ; ah ! conservez-la moi, Seigneur, par votre grâce ; affermissez-moi dans le projet que je fais ici, à la face de ces autels, d'être à vous jusqu'au dernier moment de ma vie. D'autres Rois vous demanderont des succès, des prospérités, des victoires, je vous demande ma sanctification ; à la place des triomphes, donnez-moi des grâces ; aimez-moi moins pour ma gloire que pour mon salut. Je serai un Roi pieux ; j'aurai assez d'être un Roi pieux ; j'aurai assez de prospérités si j'observe vos divins préceptes ; la gloire du trône, déjà si passagère, n'est souvent pour les Princes qu'un piège et une tentation ; que par le mépris que j'en aurai, que par le saint usage que j'en ferai, elle devienne pour moi un moyen de salut, et une voie pour arriver à la gloire éternelle.

SERMON

POUR

LE JOUR DE PAQUES

Dixerunt ei : Surrexit.
Il leur dit : Il est ressuscité
(*Ex S. Marc.* chap. 16.)

SIRE,

Que ces paroles sont consolantes pour une âme qui vit de la foi ! et qu'il lui est doux après s'être tant affligée sur la mort de son divin Sauveur de pouvoir aujourd'hui avec confiance s'abandonner à la joie sainte de sa glorieuse résurrection ! Et certes dans ce premier jour du monde nouveau qu'éclaire une lumière invisible et éternelle : dans ce jour le plus grand, le plus saint, le plus heureux de tous les jours ; dans cette auguste solennité qui les renferme et les consacre toutes ; dans ce mystère universel qui comprend seul la foi, la vérité, la grâce, et l'esprit de tous les autres mystères ensemble ; soit qu'une âme fidèle arrête les yeux sur Jésus-Christ, soit qu'elle se regarde elle-même, que de motifs solides de consolation et de joie !

Celui qui s'immole pour elle sort vivant du sein du tombeau, il se rend en maître à lui-même une vie qu'il avait quittée volontairement : le scandale de sa croix est tout changé en l'appareil d'un triomphe, il sort de la ressemblance du péché pour rentrer dans la majesté de son père ; son corps sacré paraît hors du tombeau comme un trophée d'honneur et un signe de victoire, il en efface pour jamais cette image de

mort imprimée sur sa chair passible ; tout ce qui naissoit en lui au fond de notre infirmité, se trouve absorbé par les qualités glorieuses du nouvel homme ; il dépouille l'enfer, il désarme le démon, il anéantit le péché, il assujettit la mort, il met la vérité de sa religion hors d'atteinte à l'imposture, il l'attache à un événement qu'il rend exprès d'une certitude invincible ; son sacrifice est consommé, sa divinité reconnue, un seul trait répare en lui toute l'ignominie de ses souffrances, un seul moment le voit passer d'une abîme de confusion au comble de la félicité et de la gloire. Ah ! une âme fidelle qui aime son Dieu pourrait-elle jamais se lasser de l'entendre, cette parole de bénédiction : *Surrexit*, il est ressuscité ? Et quand Jésus-Christ par sa grâce la lui dit intérieurement avec ce goût divin, avec ces consolations tendres dont il sait l'accompagner, peut-elle se suffire à elle-même ? Se trouve-t-elle assez de cœur pour sentir tout ce qu'elle voudroit ? et ne s'écrie-t-elle pas avec le Prophète : Mon Dieu, selon la multitude de mes douleurs vos consolations m'ont inondée, et en vous éveillant vous m'avez comblée de joie ?

Pour nous, il le faut dire, dans ce grand jour qui pourroit aussi nous sanctifier, nos dispositions ne sont pas les mêmes. Nous en réduisons tout le fruit à une joie naturelle et sensible, qui vient plutôt d'un état de vie plus doux, que d'un projet de vie plus saint, et cette Fête si vénérable est pour vous une céremonie sans fruit et une solennité sans suite.

D'où vient donc, mes frères, d'où vient qu'au lieu de recueillir de notre Chef ressuscité cet esprit et cette vie dont il voudroit nous animer, nous aimons mieux, comme ces morts éternels, demeurer immuables dans le sépulcre du péché et dans la corruption de nos désordres ? Ce malheur vient de ce que nous n'avons jamais bien connu ni les voies,

ni les avantages de cette vie nouvelle que nous vient offrir Jésus-Christ. Sentons-les donc aujourd'hui et, pour les mieux comprendre, suivons en peu de mots et en forme d'homélie l'Evangile de ce grand jour ; découvrons-y, d'abord dans les démarches, et ensuite dans le bonheur de ces femmes pieuses qui cherchent leur divin Sauveur, premièrement, par quelles voies on doit aller à la vie nouvelle de Jésus-Christ ; en second lieu, quels avantages en reçoivent ceux qui ont le bonheur d'y atteindre. Cherchez Dieu, disoit le Prophète à un roi d'Israël, et je vous le dis ici, Prince auguste, cherchez Dieu ; et pourquoi ? *Quia ipse est vita tua* ; parce que Dieu est votre vie, il vous l'a donnée, il vous l'a conservée, il vous la continue. En ce jour solennel, il la consacre, il la purifie, il la renouvelle, il la sanctifie. Qu'aujourd'hui je puisse vous dire : Dieu est votre vie ; cherchez-le donc avec plus d'effort, et puisqu'il vient à vous avec plus d'amour, allez à lui avec plus de tendresse. Nous vous demandons, ô mon Dieu ! cette grace pour lui, et les lumieres de votre Esprit.

Premier Point

SIRE.

Les voies les plus propres pour arriver à cette nouveauté de vie qui fait en ce saint temps la véritable conversion, sont un vif empressement de retrouver ce Dieu aimable qu'on a perdu : ensuite le choix d'un guide fidele qui nous y conduise. Or, ces voies saintes nous sont tracées successivement par les femmes pieuses de notre Evangile. Elles paroissent transportées dans l'empressement qu'elles ont de revoir leur divin Sauveur, et elles s'adressent à un ange pour s'instruire des moyens de le retrouver. Que votre miséricorde est gran-

de, ô mon Dieu ! de prévoir dès lors nos malheurs, et de nous ménager dans leurs démarches un chemin si sûr à la conversion !

Et d'abord, même avant le jour, dit l'Evangile, ces saintes femmes coururent pour chercher Jesus ; elles sont inquiètes et embarrassées de se voir sans lui ; elles sentent bien qu'elles ne sauroient s'en passer ; il peut être mort pour tout le monde ; il vit plus que jamais dans leur cœur ; tant qu'elles le sauront sur la terre, elles voudront le posséder ; elles préparent des parfums, elles disposent des onctions ; leur ardent amour ne sait comment se satisfaire ; leur empressement est si généreux qu'il produit en elles un oubli entier de leur foiblesse, de leur condition, de leur vie même ; tout leur est indifférent hormis Jésus-Christ ; et elles croient que si elles peuvent le trouver elles seront plus heureuses mille fois qu'un roi ne l'est par la conquête de tout un monde : *Cito venerunt valdè manè.*

Ces jours sacrés, Grands du monde, ont-ils vu en vous cette activité sainte ? Hélas ! tout vous intimide, tout vous arrête, vous n'apportez ici à Jesus-Christ qu'un cœur éteint et abattu, un esprit lâche et indifférent, une ame dégoûtée et assoupie ; il aura couru après vous avec la plus tendre sollicitude, vous n'avez pour lui qu'une molle pesanteur ; votre cœur double et partagé n'y semble aller que par la moindre partie de lui même. Vous cherchez Dieu comme on le perd, par la langueur et la paresse. Dans la même carrière où l'ame fidèle court, vous hésitez, vous vous arrêtez, vous comptez vos pas, vous regardez en arriere. Il est vrai, à l'occasion de ces grandes solennités où les plus morts semblent donner quelque signe de vie, vous avez laissé voir des desirs de conversion ; une conscience encore timide vous a fait rougir de votre état ; vous auriez été confus, lorsqu'autour de vous tout

gémit, tout se renouvelle, de demeurer seul inflexible dans la corruption de vos voies ; mais en vérité, peut-on dire que vous ayez cette activité sainte que Dieu demande ? Où sont les vrais efforts que vous avez faits ? Qu'avez-vous sacrifié pour vous attacher à ses traces ? Quelles preuves votre cœur interrogé peut-il vous donner qu'il le cherche ? Où sont en vous ces dégoûts du siècle, cette horreur pour tout ce qui vous a fait perdre Jesus-Christ, cet amour des saintes voies qui peuvent seules vous les rendre ?

Ah ! il voit sans doute, lui qui sonde le fond des ames, qu'il n'est presque rien en vous. Il connoit, lui qui, selon le Prophete, pese le tiede et froid des cœurs, que toute ardeur pour lui est éteinte dans le vôtre, que vous craignez, ce semble, de le retrouver, que vous avez pu aisément vous consoler de sa perte ; il voit enfin que vous n'avez aujourd'hui en revenant à lui ni ferveur, ni empressement, ni sollicitude. Cependant, que personne ici ne s'abuse, ce n'est qu'à cette activité sainte qu'on peut reconnoître en ce saint temps la véritable conversion : tout ce qu'il y a eu de pénitens sinceres dans l'Eglise a été vif et empressé : *Pœnitentes ferventiores innocentibus*, dit saint Gregoire.

L'innocence est plus tranquille dans la main divine qui la soutient ; elle contemple, elle goûte, elle possède, elle jouit ; toutes ses fonctions sont paisibles ; elle n'a ni pertes à réparer, ni efforts de charité à faire, ni mérite à regagner par un redoublement de zèle : comme elle n'a jamais quitté Dieu, il ne lui faut que de la persévérance, et ayant plus besoin de s'entretenir que de se renouveler, elle jouit sans violence du fruit de sa fidélité, et marche en repos dans la voie de la vérité qu'elle n'a point interrompue, et plaise à Dieu, prince auguste, plaise à Dieu de vous faire jouir long-temps d'un privilège si doux ! l'innocence est un trésor pour vous plus précieux que votre couronne.

Mais pour la pénitence, ah ! elle revient à Dieu de si loin ! sans effort elle ne le pourroit atteindre. L'expérience des maux qu'on souffre dans sa privation hâte ses désirs vers lui ; elle revient toute affamée, toute altérée de cet objet aimable que tout le reste a si mal remplacé. Il y a dans la pénitence je ne sais quoi de plus vif et de plus tendre, qui lui vient du sentiment des miséricordes de Dieu et de l'attrait de sa grâce, qui la presse, qui l'excite, qui l'enlève, et lui fait regagner par l'impétuosité de sa course ce que lui fit perdre l'égarement.

Ainsi David converti dit que son cœur sort de lui-même ; ainsi la pécheresse, dès qu'elle est touchée, devient servante ; ainsi la Samaritaine passe subitement de toute la chaleur du vice à toute l'ardeur de la charité ; ainsi Saul, dès que le trait céleste a blessé son ame, est entraîné par une violence sainte qui le presse. Tel a été dans tous les temps le grand caractère du retour vers Dieu ; telle est encore la voie de ce peu de vrais pénitens qui consolent aujourd'hui l'Eglise ; ces pauvres captifs, se trouvant dégagés en ce saint temps des liens si pesans de leurs crimes, aiment à courir transportés vers leur divin libérateur. Dieu est l'unique bien, le seul amour de ces ames renouvellées ; elles sentent bien qu'avec Jésus-Christ on leur avoit ravi ce qui leur étoit le plus nécessaire ; elles s'unissent comme aujourd'hui Magdeleine aux personnes saintes et pieuses pour s'entr'aider à chercher Jésus-Christ dans une société plus chrétienne : *Et cum essent invicem.* Ni ces ténèbres si épaisses qui couvrent aujourd'hui la face du monde, et y cachent partout le Sauveur, *cum tenebræ essent ;* ni l'appréhension des mondains, qui après l'avoir fait mourir dans le cœur des justes, l'y gardent, pour ainsi dire, et par leurs railleries, leur impiété, leur scandale, voudroient l'empêcher d'y ressusciter et d'y prendre une vie nouvelle, *et*

erant custodientes sepulcrum; rien de tout cela ne peut ralentir l'ardeur des ames ferventes, et elles ont pour recouvrer Jésus-Christ cette plénitude de volonté, qu'elles avaient eu pour le perdre, *cito venerunt valdè manè.* Imitez-les, mon cher auditeur; hélas! vous pourriez revenir à Dieu avec moins d'effort et de sollicitude si vous en étiez moins séparé. Vous le savez trop, Grands du monde, vous êtes les brebis de son troupeau les plus égarées et les plus perdues; par un excès d'ingratitude qui vous devroit ici faire fondre en larmes, vous vous êtes servis, pour vous éloigner de votre Dieu, de tout ce qui aurait dû vous y attacher davantage. Soyez donc aussi animés dans la conversion, que vous le fûtes dans le désordre; transformez-vous dans les bienheureux sentimens de ces femmes si généreuses, et comme elles cherchez Jésus-Christ avec cet esprit de feu, avec ce cœur enflammé dont après tout un si grand objet est bien digne, *cito venerunt valdè manè.*

Mais à quoi serviroient ces premières dispositions, si pour trouver Jésus-Christ vous ne vous adressez encore à un guide fidèle qui vous y conduise? Car voilà la seconde demande de ces saintes femmes et le second pas d'une sincère conversion.

A peine au jour, dit l'Evangile, tant elles avoient hâté leur pas, elles arrivent au tombeau, elles y entrent, elles en parcourent les plus secrets réduits, et n'y trouvant plus leur Dieu, désolées, elles s'adressent à l'Ange du Seigneur pour le conjurer de les y conduire.

Et voilà ce que vous ferez si jamais l'amour de Jésus-Christ vous presse. En ce saint temps, retournant à votre cœur vous y entrerez, vous ne vous contenterez plus de jeter un coup d'œil dans votre conscience, d'y porter des regards timides et échappés. Vous descendrez tout entier au fond du sépulcre :

Introeuntes in monumentum ; vous y parcourerez toutes vos pensées, tous vos désirs, tous vos sentimens, toutes vos actions ; vous y examinerez, Grands du monde, l'usage que vous avez fait de vos biens, de vos dignités, de votre grandeur, de votre puissance, vos devoirs comme Prince, comme Roi, vos obligations envers Dieu, vos sujets, vous-mêmes ; enfin, vous porterez le flambeau jusque dans les plus sombres replis de votre cœur, jusques dans les intentions les plus secrètes de votre âme ; et dans tout cela ne trouvant plus Jésus-Christ, *et non invenerunt ;* ne voyant en vous que la place bienheureuse où d'abord il avoit été mis par la grace du baptême, *locus ubi positus fuerat ;* vous irez à l'ange visible du Seigneur, au Ministre de la pénitence, et après l'aveu sincère de vos égaremens, vous le conjurerez de vous redonner votre Dieu et de vous montrer où il est : *Dicito ubi est.* Vous imiterez ces saintes femmes jusques dans le caractère du guide que vous choisirez ; loin d'en prendre un au hazard, et toujours le moins réglé et le moins habile, vous choisirez un homme dont la vie pure ressemble à la blancheur de la neige : *Vestimenta ejus alba ut nix ;* un homme dont l'esprit éclairé exprime la lumière d'un éclair : *Facies ejus ut fulgur ;* un homme qui d'abord par l'exactitude de sa morale, par des remontrances vives, par de saintes frayeurs sur les jugemens éternels, ébranle votre cœur endurci, fasse, comme aujourd'hui l'Ange, trembler la terre devant lui : *Factus est terræ motus ;* un homme, qui avec un saint courage et un zèle plein de force, vous représente toute l'horreur de votre vie, vous étonne salutairement : *Et obstupuerunt ;* vous fasse baisser les yeux par la consternation où vous mettra l'état affreux de votre ame : *Et mente consternatæ oculos declinaverunt in terram ;* mais qui bientôt compatissant à votre faiblesse, songeant à la sienne, oubliant qu'il est

Juge pour se souvenir qu'il est père, accordant les égards que demande l'infirmité de l'homme avec les droits qu'exige la justice de Dieu, vous rassure, vous console, vous fasse sentir qu'autant vos péchés ont dû vous causer d'effroi, autant les bontés du Seigneur vous doivent inspirer de confiance : *Et dixit eis : nolite expavescere ;* et il leur dit : ne craignez plus ; un homme qui sachant Dieu, comme dit l'Ecriture, et où il habite, ose vous dire comme aujourd'hui l'Ange : *Scio quod Jesum quœritis ;* ah ! je sais qu'avec un cœur droit et sincère vous cherchez en ce saint jour Jésus-Christ. Mais, hélas ! jusqu'ici vous l'avez si mal cherché. Vous avez cru pouvoir le trouver, Grands du siècle, dans les pompes du monde, dans les distinctions de la vanité, dans l'amour des plaisirs et de la gloire, dans la recherche des plus hautes places, dans le vuide et l'oisiveté d'une vie molle et indolente : *Non es hîc* ; il n'est pas là. Vous avez cru qu'il pourroit être dans ces conciliations délicates qu'on fait ici du monde avec Jésus-Christ, dans cette vie des sages du siècle où l'on ne veut ni offenser Dieu, ni lui plaire, où l'on n'ose ni combattre ses passions, ni charger sa conscience, ni être l'édification de ses inférieurs, ni devenir leur scandale, n'ayant qu'une religion esclave et timide qui aime encore le mal qu'elle ne fait plus, et hait même le bien qu'elle opère : *Non es hîc* ; il n'est pas là. Vous avez cru qu'il pourroit être dans cet assemblage bizarre de pénitences et de déréglemens, dans ces alternatives continuelles de vices et de vertus, dans ce mélange monstrueux de bons désirs et d'actions mauvaises, dans ce milieu funeste qui abandonne quelque chose à Dieu et ne refuse rien au monde, qui a ses momens pour être fidèle, et ses momens pour ne l'être pas, qui voudroit bien accorder les satisfactions des sens avec la tranquillité de la conscience : *Non es hîc ;* il n'est point là. Vous l'avez cherché

dans ces suspensions malheureuses où l'on ne sait, pour ainsi dire, ce que l'on est, où le cœur ne semble déterminé ni au bien ni au mal, où il va flottant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; chrétien aux grandes fêtes, profane dans les autres jours, hasardant à chaque instant le salut sans vouloir tout-à fait le perdre : ah ! il n'est point là, il n'y peut être, *non es hic*. Vous avez cru pouvoir le trouver dans l'assemblée des mondains, dans la compagnie des hommes profanes ; où alliez-vous chercher parmi les morts celui qui est la vie même ? *Quid quæritis viventem cum mortuis* ? Ah ! si vous voulez qu'il s'offre à vous, tous Grands que vous êtes, cherchez-le dans la prière, dans la retraite, dans l'humilité, dans la mortification, dans la pénitence, dans toutes les vertus où il a passé, hors de tous les vices qui le firent perdre, et bientôt il vous accordera le bonheur de sa présence, *et invenies*.

Oh qu'heureuse est une ame à qui Dieu dans sa miséricorde offre un guide de ce caractère ; et vous, ô Princes ! ô Rois ! demandez-le à Dieu comme le don le plus précieux qu'il vous puisse faire. Plus la route que vous tenez est difficile et périlleuse, plus vous avez besoin d'un homme sage pour vous y conduire sûrement ; du choix des Ministres de l'Etat dépend la gloire des Royaumes, et du choix du Ministre du Seigneur dépend le salut des Rois ; la flatterie ici surtout seroit nuisible et funeste, et si le Saint-Esprit demande tant de lumière, tant de vérité, tant de droiture, tant de zèle, tant de piété dans celui que le Prince choisit pour lui confier les secrets de son empire; que toutes ses qualités saintes doivent se trouver éminement dans le Ministre qu'il choisit pour lui confier les secrets de sa conscience et de toutes les affaires sans doute la plus importante pour un Roi, et la plus sérieuse, celle de son salut et de la destinée éternelle de son ame !

Vous avez vu les voies à la vie nouvelle de Jésus-Christ, voyons-en les avantages.

Second Point

Et certes les plus doux avantages que trouve dans sa conversion une ame renouvellée, sont de ne rencontrer que d'heureuses facilités dans ce qu'elle avait regardé comme d'invincibles obstacles, de sentir tout ce qu'elle a souffert dans la recherche de son Dieu, abondamment récompensé par sa résurrection en elle, enfin de recevoir des gages assurés de le contempler un jour dans le royaume de sa gloire.

Or ces trois avantages pouvoient-ils mieux nous être exprimés, que dans ceux qu'offrent aujourd'hui ces saintes femmes de notre Evangile ? D'abord cette pierre si pesante qui fermoit le sépulcre de Jésus-Christ parut à leur pieux dessein un obstacle insurmontable ; elles arrivent, et la pierre se trouve levée sans qu'il leur en coûte le moindre effort : *Invenerunt revolutum lapidem.* Ensuite elles se fussent trouvées heureuses de pouvoir embaumer son corps, et par un surcroît de bonheur l'Ange leur apprend sa résurrection triomphante : *Dixit eis : surrexit.* Enfin, comme cette douleur qui avoit tant pleuré Jésus ne pouvoit être bien consolée que par Jésus même, on leur assure que bientôt elles le verront et le contempleront dans la majesté de sa gloire : *Ibi eum videbitis.*

Ah ! que peut goûter de plus doux en cette misérable vie une âme faite pour Jésus-Christ ? Mon Dieu ! ces avantages sont si aimables, et cependant ils ne sauroient toucher notre insensibilité qui l'a rendue si impénétrable.

Et d'abord, mon cher frère, je le sais, touché en ce saint

jour, où tout est impression de grâce, vous vous êtes dit à vous-même au fond du cœur : Ah ! il faudroit bien à cette fois revenir enfin à mon Dieu ; il y a si longtemps que je demeure dans sa haine ; mais, hélas ! quelle apparence de surmonter cette longue habitude au mal qui m'a passé comme en nature, et qui ayant endurci mon cœur en a fait sur moi comme une pierre pesante : *Quis revolvet lapidem ?* Encore, si je n'avois en moi que les attraits du vice ; j'ai à y vaincre les horreurs même de la piété ; je me sens un si grand fonds d'aversion pour elle, à son idée seule tous mes sens révoltés frémissent ; qui dissipera ces oppositions, elles ne peuvent être plus fortes ? *Quis revolvet lapidem, erat enim magnus valdè ?*

Ah ! Chrétiens, pourquoi vous intimider ainsi vous-mêmes ? Ces frayeurs ne sont pas de Dieu, mais de l'ennemi de sa miséricorde ; qu'il tremble lui-même quand il verra votre cœur s'attendrir ; qu'il s'allarme d'une pénitence qui va lui arracher sa proie. Vous, pourquoi vous effrayer d'une conversion qui sera seule le bonheur et le repos de votre vie ? La piété, je l'avoue, a ses violences, et puisque Jésus-Christ ne promet son royaume qu'à la mortification, je n'ai garde de le faire espérer à la mollesse. Mais ces difficultés, quand le cœur ne quitte pas la voie du salut, qu'il y marche avec confiance comme ces saintes femmes, qu'il fait aller devant lui une foi vive, une espérance ferme, et un désir sincère de plaire à Dieu, s'évanouissent comme un phantôme : *Invenerunt revolutum lapidem.*

Et là-dessus, si vous refusez de nous croire, interrogez ici, car il en est sans doute, interrogez une de ces âmes renouvellées, qui dans le même monde, dans la même cour où vous vivez, ayant trouvé pour la conversion les mêmes difficultés que vous, ont eu la douce consolation de les voir enfin levées,

et dégagent la foi des promesses de Jésus-Christ sur les facilités de la conversion sainte : *Interroga et dicet tibi ;* ah ! elle vous dira qu'elle a bien éprouvé que le plaisir, comme la gloire de Jésus-Christ, est de changer en d'heureuses facilités la peine qu'on croit rencontrer à vaincre l'habitude au vice, que presque dès le premier pas elle a senti ses allarmes se tourner en consolation, qu'elle a de la peine à se reconnoître, qu'elle se cherche elle-même, et ne se retrouve plus, qu'elle avoit comme vous sur le cœur un poids d'autant plus funeste, qu'il lui plaisoit en l'accablant, un objet criminel qu'elle désespéroit de vaincre, que cependant il en est sorti comme de lui-même, que cette pierre si pesante, qui fermant le sépulcre de Jésus-Christ, empêchoit la lumière sainte d'y entrer, n'a pu être levée sitôt que par une main céleste, qu'enfin la grâce a une vigueur sainte, un charme innocent, une suavité victorieuse, qui élève sans peine ce que la faiblesse humaine ne peut remuer, qui l'emporte sur les passions du cœur, qui rend la pénitence plus douce que les plus sensibles voluptés, et fait qu'aux pieds de Jésus-Christ une âme attendrie aime encore plus ses larmes et ses douleurs que toutes vos joies ensemble : *Invenerunt revolutum lapidem.* O plût à Dieu, âme pécheresse, plût à Dieu que vous voulussiez l'expérimenter, et ne croire là-dessus que vous-même ! Oui, comme vous le dites, la piété est triste, inquiète, accablante, mais essayez-la ; c'est le joug sans douceur, et un poids que rien ne soulage, mais essayez-la ; elle n'offre qu'ennui, que dégoût, qu'amertume, mais essayez-la ; on n'y trouve ni joie, ni plaisir, ni consolation, ni délices, mais essayez-la. Ah ! si vous l'éprouviez une fois, que vous seriez bientôt gagné par ses charmes, que bientôt vous sentiriez que le fardeau de Jésus-Christ rend trop heureux ceux qui le portent, et qu'enfin si la piété a quelque peine, cette peine est bien payée par celui

qui, entrant à la place de tout le reste, apporte seul plus de bonheur que toutes les voluptés ensemble, et nous donne cette joie si touchante de pouvoir nous dire à nous-mêmes : Jésus-Christ est ressuscité en moi et moi en lui : *Dixit eis : surrexit.*

Car voilà en ce saint temps le second avantage de la conversion. On sent que ce Dieu aimable qui ne respiroit plus dans notre cœur, et qui avec lui y avoit laissé dans la mort toute piété, toute vertu, toute religion, toute espérance, y est redevenu vivant ; qu'il n'y a plus rien en nous du sépulcre ; que ce germe divin influe dans tous nous-mêmes la résurrection et la vie, et que l'homme nouveau, comme le nomme l'Apôtre fait au-dedans et au-dehors de nous un renouvellement universel : *Novus homo renovat omnia.*

Alors en nous nouvelles pensées, nouvelles idées, nouveaux jugements, nouveaux projets, nouvelles maximes, nouvelles intentions, nouveaux principes ; voilà pour l'esprit. Nouvelles affections, nouvelles joies, nouvelles tristesses, nouvel amour, nouvelles aversions, nouveaux goûts, nouveaux désirs, nouvelles craintes, nouvelles espérances, nouveaux penchans, nouvelles passions : voilà pour le cœur. Nouveaux soins, nouvelles affaires, nouvelles occupations, nouveaux commerces, nouveaux yeux, nouvelle langue, nouveaux discours, nouveaux sens, nouvelles actions, nouvelle vie ; voilà pour le corps : *Novus homo renovat omnia.*

Tout ressuscite en nous, par cette nouveauté de la vie que nous imprime Jesus-Christ. On se sent une ame nouvelle ; on est comme créé une seconde fois ; ce n'est plus nous qui vivons, c'est un autre plus grand, plus saint que nous, qui vit en nous ; il a, ce semble, pris notre place ; il voit, il parle, il agit, il aime, il vit en notre personne, par l'image invisible de sa renaissance : *Dixit eis : surrexit.*

Ah ! cet avantage est doux sans doute ; mais, qu'a-t-il de comparable à celui que nous ressentons, quand, après la conversion, on nous assure que ce Dieu qui est ressuscité en nous, nous le verrons bientôt en Galilée, c'est-à-dire dans le séjour bienheureux du ciel, où, comme notre Chef, il nous précede : *Præcedet vos in Galilæam, ibi eum videbitis.* Mon Dieu ! que ces dernières paroles de notre Evangile renferment de biens ! Là vous le verrez. Oui, tandis que la persévérance dans le mal ne prépare aux mauvais Princes, aux mauvais Rois, qu'un avenir plein de misère, et la perte irréparable de leur Dieu ; la piété sainte, la vie nouvelle, fait reposer dans le cœur d'un Prince religieux une espérance heureuse de posséder un jour Jesus-Christ. Il se fait maintenant sentir au cœur, mais il se dérobe à la vue ; alors, citoyens immortels de la Jérusalem céleste, nous le contemplerons face à face. Ames pieuses, qui au milieu même de la Cour et du plus grand monde, lui demeurez toujours fidèles, vous ne pouvez ici que l'aimer, que le goûter, que le désirer, que l'attendre ; ah ! vous verrez en lui-même ce Dieu si bon qui se sera toujours caché sur la terre en vous comblant de ses biens. Ce doux objet qui, absent, aura fait ici vos délices, présent, consommera votre bonheur ; et ce bonheur vous est d'autant plus assuré qu'il l'a prédit de loin, comme on fait les grandes choses, et qu'il est fondé sur l'immobilité de ses divines promesses : *Ibi eum videbitis sicut prædixit vobis.*

Et voilà, Sire, le bonheur que selon mes forces j'ai essayé de préparer à Votre Majesté durant le cours de cette carrière sainte. Mais parce que la piété est un don de Dieu, à l'exemple de ce Roi d'Israël, humblement prosterné à ses pieds, demandez-la lui avec instance, et de tout le sentiment de votre cœur, écriez-vous : *Deus patrum meorum*, ô le Dieu de mes pères : *et Dominus misericordiæ ;* vous qui avez fait

éclater sur eux et sur moi tant de miséricorde : *respice in me ;* daignez jeter sur moi, sur votre ouvrage, sur votre enfant, un seul regard ; le pourrez-vous sans en être touché de compassion ? Hélas ! que je suis à plaindre ! *Puer sum tenuis ;* je suis un Prince si jeune encore. *Et tu eligisti me Regem ;* et dans les circonstances les plus touchantes, vous m'avez choisi pour être Roi. *Noli me reprobare ;* Seigneur, ah ! que ce ne soit pas pour ma réprobation ; tant de périls attachés à la jeunesse, quand elle est jointe à la royauté, me le font craindre. Pour m'en préserver, *da mihi de altissimis assistricem sapientiam ;* si vous m'aimez, si je vous suis cher, envoyez-moi du plus haut des cieux la sagesse sainte, et la piété pour être ma garde fidelle, pour être ma compagne inséparable ; qu'elle assiste sans cesse auprès de mon trône, qu'elle y monte avec moi, qu'elle y regne, qu'elle préside à tous mes conseils, qu'elle soit l'ame de mon empire Et pourquoi ? *Ut regam populum meum in justitia ;* afin que je gouverne mon Etat comme vous gouvernez le monde, avec justice, avec bonté, avec amour, avec miséricorde : *Et sciam quid acceptum sit apud te ;* que je démêle, quoique jeune, quoique Roi, ce qui vous plaît de ce qui vous offense : *Et ero dignus sedium patris mei ;* et que par là je me rende digne d'un trône que mon bisaïeul vient de remplir si glorieusement, d'un trône que mon père, s'il eût ainsi plu à votre amour, eût occupé si saintement, et qu'en les imitant mon peuple consolé croie retrouver en moi l'un et l'autre : *Et ero dignus sedium patris mei.*

Puissiez-vous Sire, et pour vous-même et pour nous, être exaucé dans une prière si sainte ! Puisse aujourd'hui le ciel s'ouvrir tout entier sur vous, et verser dans votre cœur toutes ses graces ! Puisse-t-il vous combler de ses bénédictions les plus saintes ! Puisse pour vous chaque jour être marqué par

une faveur nouvelle! Puissiez-vous être aussi cher à Dieu que vous nous êtes cher à nous-mêmes! Puisse cet Arbitre souverain de la destinée des Princes, ajouter à vos années les années qu'il a ôtées à tant de personne si chères qu'il nous a ravies! Puisse ce Dieu, qui est aujourd'hui la résurrection et la vie, vous animer, vous vivifier, conserver précieusement vos jours, et pour finir par un souhait qui ne regarde que vous, puisse-t-il vous donner la vie de la grace, la vie du salut! Car jusqu'ici, ô mon Dieu! je l'avoue, mes prieres pour lui, quoique justes, ont été bien humaines, bien intéressées; elles étoient plus pour nous que pour lui-même; car enfin vous conjurer de nous conserver un Prince si cher, qu'étoit-ce vous demander, sinon de conserver à cette Cour ses délices, à la France son bonheur, son trésor, à l'Europe son amour, au monde son bonheur, à l'univers son enfant, à chacun de nous son pere? Mais qu'y avoit-il là pour son salut? Qu'y avoit-il pour son ame? Mes derniers vœux aujourd'hui s'élèvent; plus chrétiens et plus purs, il implorent pour lui une grace personnelle et plus propre, la grace de le sanctifier, la grace de le sauver, la grace non-seulement de nous le conserver, mais de vous le conserver à vous même; la grace d'en faire un de nos saints, un de nos élus, un de vos prédestinés. Vous écouterez, Dieu de miséricorde, un vœu si saint, que moi, que toute cette assemblée auguste, pleine d'amour pour son Roi, que ce Roi lui-même, aujourd'hui purifié dans les eaux de la pénitence, vous fait ici avec tant d'ardeur. S'il y faut joindre nos larmes, elles coulent devant vous pour vous toucher. Non, Seigneur vous ne rejetterez pas tant de piété, tant de religion, tant d'innocence, et après l'avoir fait vivre et régner saintement sur la terre, vous le ferez vivre et régner éternellement dans le ciel. C'est la grace que je vous souhaite, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

AVERTISSEMENT

Nous *avons cru qu'à la suite de ces Sermons qu'on ne connaissait pas, on verrait avec plaisir le suivant, qui est du Père* Surian, *lequel a été imprimé parmi les* Sermons choisis pour les jours de Carême. Liege, 1738, 2 vol. in-12, *et qui est un des plus estimés de cette Collection.*

SERMON

SUR LE PETIT NOMBRE

DES ÉLUS

SERMON

SUR

LE PETIT NOMBRE DES ÉLUS.

Nemo ex vobis facit legem.
« Aucun de vous n'accomplit la loi. »
(*En saint Jean*, chap. 7.)

Faut-il chercher ailleurs, mes frères, que dans ces plaintes de Jésus-Christ, la preuve et la raison de cet oracle que le Seigneur m'inspire aujourd'hui d'annoncer ici à son peuple ? Beaucoup d'appellés, mais peu d'Élus : *Multi vocati, pauci vero electi.*

A ces paroles foudroyantes si capables de faire trembler la terre et de remplir le monde d'effroi, n'êtes-vous pas consternés, mes frères ? Beaucoup d'appelés, paroles d'abord consolantes ; mais ensuite, peu d'Elus ; vous et moi peut-être emportés dans une ruine générale, presque tous les hommes perdus : paroles formidables, et d'autant plus accablantes, que ce n'est ni un homme, ni un Ange qui les prononce, mais Dieu lui-même, qui, d'une vue infaillible et éternelle se représentant la destinée commune des hommes, découvrant les deux voies où ils marchent, la voie large où l'on se perd, toute couverte d'hommes, la voie étroite qui sauve, presque déserte et marquée par des vestiges bien rares, s'écrie étonné et dans l'allarme : Beaucoup d'appelés, et peu d'Elus : *Multi vocati, pauci vero electi.*

Mon Dieu ! quand on entend, quand on médite cette terrible vérité, en peut-on parler aux autres ? A son idée seule je vois presque toute la sainte antiquité dans le saisissement

et l'épouvante. L'un n'a plus de paroles, l'autre pleure amèrement. Celui-là sent dans tous ses membres un tremblement universel ; dans celui-ci la crainte est si pénétrante, qu'elle l'empêche de respirer. Job si patient maudit le jour de sa naissance. David se croit précipité dans la profondeur d'un abyme. Jérémie voudroit que le sein de sa mère eût été son tombeau. Cette idée affreuse fait même agoniser un Dieu ; c'est elle qui dans le jardin des Olives le jette dans la défaillance, fait plier sa force, le rend triste jusqu'à la mort. Et comment après cela, pécheur misérable, aurai-je ici la force d'exposer à mes frères cette même vérité ? Vérité à laquelle se rapportent comme à leur centre les plus terribles vérités de la Religion, et qui seule peut leur donner la terreur qu'elles impriment.

Car enfin, quand j'envisage les suites affreuses de la mort, quand je considère l'appareil redoutable du jugement, lorsqu'en esprit je descends dans les enfers, ces spectacles divers m'allarment ; cependant si tout cela ne regardoit que peu de personnes, je me rassurerois de la grandeur du mal par le petit nombre des misérables ; mais lorsqu'en conséquence de cet oracle de Jésus-Christ, *peu d'Elus*, je pense que cette mort sera la mort éternelle de presque tous ceux qui m'écoutent ; que ce jugement sera la condamnation de presque tous les Chrétiens qui m'environnent ; que cet enfer sera la demeure fixe de presque tous ceux avec qui je vis, à qui je parle ; quand, je songe que peut-être c'est-là mon sort et mon partage j'avoue que je ne suis plus maître de ma frayeur. Tout m'afflige ; tout me dégoûte sur la terre ; et je me trouve à plaindre d'avoir à vous parler, quand je ne me sens disposé qu'à la douleur et aux larmes.

Faisons effort cependant ; votre insensibilité le demande. Quelque décisive que soit cette vérité, presque personne n'y

pense ; tous s'endorment dans un repos mortel, et rien n'est plus du devoir d'un Ministre évangélique, que de s'élever contre l'assoupissement général qui tient sur ce point tous les hommes. Beaucoup d'appelés, mais peu d'Elus : *Multi vocati, pauci vero electi.* Mais pourquoi peu d'Elus ? Appliquez-vous, mes chers frères, aux preuves de cette vérité, elles sont aussi terribles que cette vérité même : peu d'Elus ; parce que parmi vous il en est peu qui soient véritablement Chrétiens, moins qui soient sincèrement convertis ; presque point qui soient persévéramment justes. Reconnoissez-vous déjà l'illusion de vos pensées ?

Vous nous dites quelquefois : Comment ces paroles peuvent-elles avoir ce sens de rigueur qu'on leur donne ? Il y a aujourd'hui tant de fidèles. Erreur grossière ! Peu qui soient véritablement chrétiens : première raison du petit nombre.

Mais, repliquez-vous, il y en a qui reviennent dans la suite à Dieu. Vaine ressource ! Peu qui soient sincèrement convertis : seconde raison du petit nombre.

Enfin, peut-on compter sur ceux dont le retour est sincère ? Autre illusion ! Parmi ceux-là même peu qui soient persévéramment justes : troisième raison du petit nombre.

Ainsi, soit que vous cherchiez les Elus de Dieu dans la sainteté du christianisme, ou dans la vérité de la conversion, ou dans la fermeté de la justice recouvrée, vous frémirez de voir l'acomplissement de cet oracle : Beaucoup d'appelés, peu d'Elus : *Multi vocati, pauci vero electi.*

Vous, ô mon Dieu ! dans un objet si triste, remplissez-moi de votre esprit ; et tandis que je leur parle, portez au fond de leur cœur la conversion et la pénitence : nous vous le demandons par l'entremise de Marie. *Ave Maria.*

Premier Point

Peu d'Elus, mes frères ; mais pour porter dans votre esprit la conviction de cette vérité, n'attendez pas que j'emploie ici ces preuves étrangères et éloignées qui tant de fois vous ont allarmés. Non, je ne veux chercher la cause du petit nombre des Elus, ni dans les idées éternelles de Dieu que j'adore, ni dans ses immuables décrets que je révère, ni dans la justice de ses jugemens, profonds abymes que je n'ose sonder, ni dans les figures trop ressemblantes des Livres saints : Noé presque seul sauvé du déluge ; Loth presque seul préservé des flammes, tout le reste abandonné à la colère de Dieu ! Tristes figures, dit l'Apôtre, dont nous sommes les malheureuses vérités !

Je vous exposerai bien moins encore les autorités des Pères si abondantes sur ce point, si précises ; de ces hommes si éclairés d'ailleurs des lumières de Dieu, si intéressés eux-mêmes à élargir la voie du ciel, à multiplier le nombre de ceux qui se sauvent, mais qui étoient forcés de le resserrer par une conviction invincible, et en qui l'amour de la vérité triompha de la compassion. Je ne m'arrêterai point ici à cette réunion de toutes ces preuves ensemble. Mon dessein est de vous montrer ce dogme terrible dans votre propre cœur

Je n'employerai, pour vous convaincre, point d'autre preuve que vous-mêmes, point d'autre témoignage que vos mœurs, point d'autre autorité que votre vie ; preuve intime, témoignage personnel, autorité propre, sensible et toute présente, et qui, naissant de vous, va former contre vous les plus tristes persuasions.

Et pour ne pas vous laisser trop longtemps dans l'attente sur l'éclaircissement de votre sort, je dis que dans l'Eglise (car c'est sur l'Eglise que Jésus-Christ a dit : peu d'Elus ; et il faudrait faire à ces paroles une violence extrême pour y faire entrer les idolâtres, les hérétiques et les infidèles) ; je dis donc que dans l'Eglise il y a peu d'Elus ; pourquoi ? parce qu'il en est peu qui soient véritablement chrétiens.

Et, en effet, qu'est-ce qu'un Chrétien ? Définissons-le moins par sa dignité que par ses devoirs ; moins parce qu'il a de glorieux que parce qu'il a d'indispensable : et puisqu'il tire ce nom auguste de Jésus-Christ son modèle et sa règle, pour savoir ce que doit être un chrétien, voyons ce qu'a été Jésus-Christ lui-même. C'est la voie la plus sûre d'éclaircir ici votre sort et de voir de quel côté vous êtes. Selon l'Apôtre, Jésus-Christ s'offre à son Père en trois manières différentes où il demande notre imitation, et où il daigne attacher notre élection éternelle : à l'égard de Dieu, état d'innocence ; à l'égard de lui-même, état de mortification ; à l'égard du monde, état de haine. Voilà, s'il se peut dire, tout Jésus-Christ et les traces de ressemblance que vous devez avoir avec lui ; c'est donc là aussi tout le Chrétien, tout le nouvel homme. Etudiez sur cela votre élection, dit l'Apôtre : *Ipsi vos probate*. Mettez-vous auprès du Sauveur ; voyez si par des imitations fidelles, il a passé tout en vous, s'il y vit, s'il y respire : *Vosmetipsos tentate*. Qui n'est pas son image, n'est pas son Elu ; et si vous ne l'exprimez point, vous vous réprouvez vous-mêmes. Mes frères, à cette idée seule, quelle foule de coupables disparoît du troupeau de Dieu ! que Jésus-Christ ici est établi pour la ruine de plusieurs ! et puisque si peu le suivent, combien peu le posséderont !

Je dis : 1° qu'un Chrétien, s'il ne souille le nom qu'il porte, doit mener à l'égard de Dieu une vie de sainteté et d'inno-

cence. Or, sur cette regle, y a-t-il ici beaucoup de chrétiens? Les Elus de Dieu forment-ils ici le plus grand nombre? Quand du haut de son trône Dieu regarde cette assemblée, en découvre-t-il beaucoup qui soient à lui, qui menent à ses yeux cette vie de pureté, d'innocence? Hélas! aujourd'hui, où est la piété? *Defecit sanctus.* Tout est corruption, tout est désordre sur la terre! Qu'il y a longtemps que nous avons souillé cette robe de candeur! Qu'il y a longtemps que nous avons effacé de notre ame cette beauté si lumineuse, cette ressemblance si auguste que le baptême lui imposa! Autrefois l'innocence étoit un trésor si cher aux fideles, aujourd'hui elle semble peser au cœur; dès qu'on est capable d'une chose on l'abandonne. Comme ces lumieres subtiles qui ne brillent, ce semble, que pour égarer, notre raison ne s'est montrée que pour nous séduire.

Et encore si toujours la perte de l'innocence se faisoit sentir; mais combien la croyent où elle n'est point! Combien l'ont perdue sans le savoir! Combien s'imaginent légitimes des commerces qui sont criminels! Combien appellent fragilité ce qui est désordre! Combien se permettent la mollesse et le luxe, comme un privilège de leur état! Je pourrois produire mille autres illusions, et sur ces articles je serais véritable, quoiqu'il n'y en eût point où je ne parusse surprenant. Chacun presque a dans son cœur une séduction propre qui le réprouve, un sens réprouvé qui le damne, une corruption déguisée qui le perd. Dans la plupart la grace premiere se retire sourdement, imperceptiblement, même avec l'opinion qu'ils l'ont encore.

Mais que font à mon sujet des preuves si secrettes, si recherchées? La licence aujourd'hui a levé le masque. Les hommes aveuglés font à Dieu une guerre ouverte. A ce moment je crois entendre le Seigneur qui, dans le sentiment

d'une douleur vive, me dit comme à Jérémie : Cherchez donc un objet à ma miséricorde. Parcourez les rues, allez dans les places publiques, voyez si dans la multitude vous trouverez un homme fidele digne de mon choix : *An inveniatis virum facientem judicium.* Pour obéir à cet ordre suprême, et pour suivre le détail que le doigt de Dieu semble n'avoir tracé que pour notre siecle, j'irai donc avec le Prophète chercher les Elus de Dieu où naturellement ils doivent être davantage : parmi les pauvres. Les pauvres, dit-ils, sont dans une ignorance absolue de leur devoir, leur vie n'est qu'un instinct et un penchant naturel au crime. Ils sont et plus malheureux et plus méchans tout ensemble : *Pauperes sunt et stulti et ignorantes viam Domini, judicium Dei sui.* J'irai chercher les Elus de Dieu parmi les riches du siècle ; triste ressource ! *Magis hi simul confregerunt jugum.* Les riches, dit-il, secouent plus témérairement le joug de la loi, du devoir, de la piété chrétienne. Toute leur personne n'est qu'un abus sacrilège des bienfaits de Dieu ; ils font de leur grandeur une idole à laquelle le reste des hommes est sacrifié, et leur vie n'est qu'une infraction plus hardie, plus outrée de toutes les lois et des engagemens sacrés de leur baptême : *Magis hi simul confregerunt jugum.*

Les Savans peut-être se trouveront à l'égard de Dieu dans une situation plus chrétienne. Hélas ! *Negaverunt Dominum, dixerunt : non est ipse*, poursuit toujours Jérémie. Eh ! qu'ici encore la ressemblance se soutient ! Ces hommes orgueilleux, pour avoir trop curieusement approfondi la Religion, l'ont perdue. Ils ont osé nier tout ce qu'ils n'ont pu comprendre. L'incrédulité, ce semble, est l'esprit du temps. Notre siècle, pour vouloir être trop philosophe, n'est plus chrétien, et le poison a passé des Savans au peuple : *Negaverunt Dominum, et dixerunt : non est ipse.*

Avec le Prophète, j'aurai recours encore aux dépositaires de la justice ; inutilement : *Judicium pauperum non judicaverunt.* Dans la plupart, ce ne sont plus les loix qui jugent, mais les passions ; on ne regarde plus les règles, mais les personnes. Toujours déterminés par des impressions étrangères, jamais par le fond d'une inviolable équité : *Judicium pauperum non judicaverunt.*

Que nos yeux se tournent donc vers le sanctuaire de Dieu ; mais, hélas ! que vois-je ? La maison même du Seigneur prostituée à la vanité et à la mollesse. Pour quelques-uns qui répondent par leur vie à la sainteté de leur vocation, combien d'autres la déshonorent. La corruption a pénétré jusque dans la solitude même, la beauté des déserts s'est flétrie. Enfin la terre toute souillée pleure de se voir : *Luxit et elanguit terra.* Elle n'est plus aux yeux de Dieu qu'une grande playe et une corruption universelle. Un même nuage d'iniquité enveloppe tous les états, tous les sexes, toutes les conditions, tous les âges ; et si au même endroit et après ces recherches vaines, Dieu, profondément affligé, me dit comme à Jérémie : Montrez-moi donc quelqu'un sur qui puissent tomber mes miséricordes, je souffre à les retenir : *Super quo propitius tibi esse potero ?* Hélas ! ne suis-je pas forcé de lui répondre, fondant en larmes ; *Væ mihi*, malheur à moi, il n'y a plus de Saints sur la terre : *Defecit Sanctus.*

Venez, ô mon Dieu ! au secours de votre Eglise. Jamais cet édifice céleste ne s'éleva si lentement. O nouvelle Sion ! Religion sainte, que vous êtes défigurée ! Etes-vous donc la même qui descendites du ciel portant dans votre sein un peuple d'Elus, et si féconde en justes ? Nos beaux jours sont passés, voici le temps de votre tristesse ; et c'étoit sans doute sur cette foule d'enfant rebelles qui vivent à l'égard de Dieu moins en chrétiens qu'en idolâtres, que Jésus-Christ prononça de loin

cet anathème terrible : Beaucoup d'appellés, mais peu d'Elus : *Multi vocati, pauci vero electi.*

Or, vous qui m'écoutez (car sans cette application propre que chacun doit se faire à soi-même, les vérités générales seroient inutiles, et je ne veux pas que le démon vous séduise, comme ceux qui, faisant tomber leurs craintes sur des objets etrangers, s'exceptent tranquillement eux-mêmes, et avec une vie toute de réprouvé se promettent le sort des Elus), vous, dis-je, qui m'écoutez, voulez-vous savoir, mes freres, si vous êtes autorisés à vous placer ici avec le petit nombre ? Demandez-vous à vous-mêmes, si à l'égard de Dieu vous êtes chrétiens, c'est-à-dire, si vous menez à ses yeux cette vie de pureté et d'innocence que peu mènent. Je vis, dites-vous, comme tous les autres ; mais vous l'avez vu, tous les autres périssent, vous périrez donc. Quel titre, quel privilège, vous flatte d'une exception ? Je sais qu'elle vous est ôtée dans toute la suite des Livres Saints. Dans quel endroit découvrez-vous qu'elle vous soit donnée ? Grand Dieu ! plus on approfondit cette terrible vérité, plus elle imprime de crainte : et à qui ? Aux justes peut-être et aux Elus, tandis que les pécheurs et les réprouvés lui offrent un cœur intrépide.

2° A l'égard de lui-même, un Chretien, pour exprimer Jesus-Christ, doit mener une vie toute de mortification ; c'est la condition la plus essentielle de notre Religion. La Croix et Jesus-Christ sont inséparables. On perd l'un dès qu'on quitte l'autre ; et qui refuse cette mesure de peines que du haut du Calvaire il départit à ses enfans, renonce à cette portion de bonheur que dans le ciel il leur prépare.

Mais s'il en est ainsi, si la violence seule ouvre le ciel, si les Chrétiens, et par conséquent les Elus, ne se forment que dans la souffrance, en connaissez-vous beaucoup, et l'êtes-vous vous-mêmes ? Pouvez-ici lever la tête comme étant la gloire de

Jésus-Christ ? ou devez-vous vous confondre comme étant sa honte ? On entend partout le nom de Chrétien, mais qui de vous, par le combat de ses passions, a un droit réel et effectif à ce nom auguste ? S'il est rare de trouver dans le siècle de vrais héros, parce qu'il faut, pour mériter ce titre, combattre, vaincre, triompher, être au-dessus des obstacles, des évènements, des plaisirs, des disgrâces mêmes ; les vrais Chrétiens, ces héros de la grâce, ne sont-ils pas plus rares encore ; puisque pour remplir ce nom, il faut combattre ses sens, désarmer sa chair, vaincre son cœur, être supérieur à ses plus redoutables ennemis, qui sont notre corps, nos passions, nous-mêmes ? Et de là exagère-t-on, quand on s'écrie en gémissant, que le nombre des Chrétiens, et par conséquent des Elus est bien rare ?

En effet, un Chrétien aime la peine, et tous aujourd'hui sont ardens pour le plaisir. Un Chrétien vit dans la douleur, et tous ne respirent que la mollesse. Un Chrétien fait son sort des souffrances, la sensualité est votre partage. Un Chrétien sévère à lui-même fait une victime de son corps, et vous en faites une idole. Un Chrétien se doit la mortification comme un remède, et vous vous donnez avec plaisir tout ce qui peut servir à la volupté. Selon l'Evangile, le Chrétien est un homme qui se hait, votre amour-propre se donne, pour sa propre satisfaction, tout ce qu'il se demande à lui-même : est-ce là vous haïr ? Un Chrétien est un homme qui se perd ; vous, suivant en aveugle, tous vos penchans, vous êtes attaché opiniâtrément à vos pensées, à vos désirs, à vos sentimens, à vos commodités, à vos aises ; est-ce là vous perdre ? Le Chrétien est un homme crucifié, et depuis quand les joies et les délices seroient-elles montées sur la croix, où il n'y avoit encore que des souffrances ? Un fond de mollesse vous porte a tout ce qui peut flatter les sens ; est-ce vous crucifier ? c'est de nouveau crucifier Jésus-Christ, mais est-ce

vous crucifier vous-mêmes ? Enfin, le Chrétien est un homme mort, c'est-à-dire, que durant la vie il ne prend pas plus de part aux plaisirs de la terre qu'il en prendra à la mort, et qu'un mort même en peut prendre ; et vous, je puis le dire à tous, montrez-moi en vous cette disposition. A la vue des plaisirs, tous vos sens s'animent, toute votre âme s'agite, tout votre cœur s'émeut, toutes nos passions vivent ; est-ce là être un Chrétien, un Disciple de Jésus en croix, par conséquent un Elu, un héritier de la gloire ?

O vous, Ministres des dernières vengeances du Seigneur, anges exterminateurs qui ne devez épargner que ceux qui auront porté sur leur front et dans leur vie l'impression du sang de l'Agneau, et le signe sacré de ses souffrances, si vous commenciez dès ce moment dans ce saint temple le ministère de votre fureur, que vous trouveriez à frapper, à immoler, à perdre ? Qui ne tomberoit sous vos coups ? Quelle action auroit sur mes auditeurs, et sur moi peut-être, le glaive vengeur ! Que de sang couleroit ici de toutes parts ! Quelle désolation ! quel carnage ! Combien ici éloignés des excès grossiers, mais attachés à une voie douce et commode, se croyent en sûreté, qui seroient vos premières victimes ; et que bien plus terriblement que nous, vous convaincriez les pécheurs de cette triste vérité que nous leur annonçons : Beaucoup d'appelés, peu d'Elus !

En troisième lieu, à l'égard du monde, un Chrétien à l'exemple de Jésus-Christ doit mener une vie de renoncement, de haine. Haïr le monde et être chrétien sont deux vérités inséparables : haïr Jésus-Christ ou se damner est une alternative nécessaire. Aussi, dans le baptême avez-vous déclaré au monde qu'il n'avoit plus de droit sur vous. Vous avez retiré votre nom de cette milice infame, pour vous enrôler sous l'étendard de Jésus-Christ. L'espérance même aux

biens immortels ne fut donnée qu'à des conditions égales et réciproques. Dieu vous promit son royaume, et vous jurâtes avec le monde un divorce éternel. Si dès lors vous aviez connu le monde, ce monde misérable, quelle force auroient eu vos promesses ! quelle énergie !

Mais qui de vous, après cela, peut se regarder sans trembler ? Vous tous qui m'écoutez, en vérité votre vie est-elle une exécution du grand vœu du baptême ? Sur quel point, à quel instant dit-elle anathême au monde ? Vos habits si somptueux sont-ils un renoncement aux pompes du monde ? Vos ruineuses superfluités sont-elles un renoncement aux modes du monde ? vos paroles pleines de médisances, de vanité, sont-elles un renoncement au langage du monde ? Ces vives saillies qui vous portent sans cesse si violemment vers les places les plus élevées sont-elles un renoncement à la gloire du monde ? Haïssez-vous le monde, quand vous ne cherchez qu'à vous enivrer de ses délices, qu'à nager dans ses plaisirs, qu'à vous oublier vous-même dans ses folles joies ? Haïssez-vous le monde, quand vous vous faites un art, une étude de lui plaire, et que vous êtes inconsolables de lui avoir déplu ; quand vous trouvez heureux ceux qui s'y élèvent, quand vous enviez le sort de ceux qui s'y distinguent, quand vous pleurez comme des victimes malheureuses ces âmes privilégiées qui savent l'abandonner ? Haïssez-vous le monde, quand tous les jours vous adoptez mille traditions corrompues qu'on appelle ses coutumes, et auxquelles vous sacrifiez les maximes saintes de la foi ? Haïssez-vous le monde, quand vous ne reconnoissez au-dessus de votre tête d'autre maître que lui ; que vous aimez à vous tenir en tout dans sa dépendance, et que vous préférez la honte d'être son esclave à l'obligation d'être son vainqueur ? Haïssez-vous le monde, quand vous allez en aveugles à tous les écueils qu'il vous offre, à tous les pièges

qu'il vous tend, à tous les abymes qu'il vous ouvre ? quand vous êtes dans l'abattement hors de sa présence, quand vous n'avez de vie que dans son mouvement ? Haïssez-vous le monde, quand de toutes parts vous courez au théâtre où il triomphe, où il règne, où il est, pour ainsi dire, tout entier, avec ses traits les plus enflammés, avec ses poisons les plus funestes, où il réunit toutes ses forces contre la vertu, où son esprit se prend comme une contagion mortelle, où il rassemble, pour perdre, ses dangers divers, répandus séparément dans les autres assemblées profanes, où il fait entrer la mort par tous les sens jusque dans la substance de l'ame ? En vérité, sont-ce là des traits bien marqués de votre haine pour le monde ?

Je l'avoue, dans certains momens favorables où la grace de Jesus-Christ parle à votre cœur, vous trouvez insensés ceux qui se dévouent au monde ; vous vous plaignez que ses joies sont fades, que ses plaisirs sont insipides, qu'il n'accomplit jamais les promesses qu'il a faites ; que l'ennui et le dégoût vous prennent à la source même de la volupté. Si alors dans les chaires chrétiennes, les Ministres de la parole sainte, pour vous rendre le monde plus odieux, vous disent que c'est un imposteur qui n'a de réel que sa vanité, de grand que sa misère, de certain que sa fausseté, de vérité que sa perfidie ; si nous vous disons que le monde est un amas monstrueux d'idolâtres qui n'adorent que leurs passions, une assemblée affreuse de victimes malheureuses qui s'immolent mutuellement, une foule d'aveugles qui se précipitent les uns les autres ; si nous vous disons que le monde est une terre maudite dont le fond est malice, dont la substance est corruption, dont le nom seul est anathême, qui a pour le mal une fécondité si énorme, toujours stérile pour le bien ; où il n'y a que de fausses lumieres et de véritables

ténèbres, l'ennemi de Jesus-Christ, le centre du péché, l'empire du démon, la demeure des réprouvés ; où l'on parle le langage de l'enfer ; où les plaisirs ordinaires sont des crimes, où les tristesses sont des désespoirs, où les liaisons sont des horreurs, et non seulement un vuide affreux, mais le mal suprême ; vous en convenez avec nous ; vous ajoutez même au tableau des traits plus singuliers, par la connaissance plus particuliere que vous avez du monde, et nous avons la consolation de nous voir surpasser du moins dans l'horreur de ces images : mais dans la pratique en suivez-vous moins ce monde, si odieux pour vous en idée ? Au milieu même de vos plaintes, n'a-t-il pas tout votre amour ? Ne lui sacrifiez-vous point et vos plus belles reflexions, et vos plus tristes expériences ? Ne montrez-vous pas alors entre votre bouche et votre cœur une opposition monstrueuse ? N'êtes-vous pas désabusés et dévoués tout ensemble ? Que servent là-dessus vos lumières, qu'à prouver l'excès de votre aveuglement ? Et rien fait-il voir davantage la violence de votre amour pour lui, que de vous dévouer ainsi à un imposteur reconnu, et tout haïssable qu'il est, de l'idolâtrer encore ?

Enfin, vous et le monde, êtes-vous deux ennemis déclarés ? Il est peut-être le vôtre ; mais êtes-vous le sien ? Malgré vos plaintes, vos chagrins, vous pensez tous comme le monde ; vous parlez, vous agissez, vous louez, vous blâmez comme le monde ; vous jugez, vous décidez, vous estimez, vous craignez, vous désirez, vous espérez comme le monde ; vous aimez, vous haïssez, vous vous affligez, vous vous consolez, vous vivez comme le monde ; vous êtes donc du monde ; vous êtes le monde même. Or, le monde n'est pas chrétien, vous ne l'êtes donc point. Si le monde faisait les Elus, vous seriez peut-être de ce nombre ; mais Jésus-Christ est l'ennemi du monde : qu'espérer de votre sort ? Comme le monde et tout

ce qui n'est pas chrétien, vous êtes donc exclus du ciel et de l'espérance de l'éternelle félicité ? Le grand nombre aujourd'hui n'étant ni des scélérats, ni des Saints, par vos mœurs même polies, réglées honnêtes, mais mondaines, vous formez ici cette multitude maudite, cette portion réprouvée si immense, qu'elle jette un Dieu dans l'admiration et dans la surprise ; admiration, surprise qui seraient superflues, si vous, et tous ceux qui vous ressemblent, étiez sauvés ; car vos mœurs aujourd'hui étant si communes, si ordinaires, qu'y auroit-il de plus commun, de plus ordinaire que le salut ? Et parce que dans votre vie, et sans renoncer au monde, on ne peut opérer son salut, quoi de plus rare, quoi de plus capable par sa rareté d'émouvoir un Dieu et de vous faire trembler vous-mêmes ? *Quam pauci, etc.*

Mon Dieu ! que cette vérité porte dans l'esprit des idées sombres et amères quand elle pénètre bien un cœur ! Que le monde devient à charge ! Que la solitude paroît desirable ! Qu'on trouve heureux ceux qui vont mourir dans le désert ! Qu'on est tenté de les y suivre ! Mes freres, j'ose le dire, le monde aimé et suivi comme il est aujourd'hui est comme un grand livre toujours ouvert, où plus terriblement que dans l'Evangile même, ceux qui ont les yeux de la foi lisent ces tristes paroles: Beaucoup d'appelés, mais peu d'Elus, *multi vocati, pauci vero electi.*

Mais vous, mes chers auditeurs, voulez-vous sortir de l'anathême ? Imitez ces enfans d'Israël qui dans Babylone même refusèrent d'adorer les dieux étrangers et la statue du Roi impie ; et lorsque le démon, dont le monde, selon les Pères, est ici-bas l'image, l'expression, le modèle, fait prosterner misérablement devant sa figure tous les peuples de l'univers : *Cadentes omnes populi, tribus et linguæ adoraverunt statuam auream*, vous, comme ces ames choisies, répon-

dez-lui avec une hardiesse sainte : *Ecce Deus noster quem colimus*, voilà dans le ciel, sur ces autels, au fond de notre ame, le Dieu unique que nous adorons. Seul il recueille tout notre culte ; seul il nous est le souverain bonheur, le bien suprême et tout ce que nous adorons : *Ecce Deus noster quem colimus*. Mais pour vos dieux faux et périssables, les honneurs, les plaisirs, les richesses, nous les avons en exécration : *Deos tuos non colimus* et nous ne nous en cachons pas par une pusillanimité lâche, nous le disons hardiment, hautement, nous en faisons gloire ; et au milieu de la multitude qui tombe à vos pieds, seuls nous refusons d'adorer le monde qui est votre idole ! *Statutam auream quam erexisti non adoramus*. Vous le sentez donc dans ce tableau si fidèle du Chrétien, où aucun de vous presque ne peut se retrouver, ce qui forme contre vous la conviction du petit nombre ; mais, répliquez-vous, il y en a qui reviennent ensuite à Dieu : vaine ressource ! peu d'Elus, parce qu'il en est peu qui soient sincèrement convertis, c'est la seconde partie de ce discours.

Second Point

Peu d'Elus, parce qu'après une vie toute déplorable il en est peu qui soient sincèrement convertis ; et plût à Dieu que cette vérité fût plus difficile à prouver que la première ! Ici ne nous livrons point à ces saillies outrées que produit le désir d'allarmer et d'effraver ; ne suivons pas cette éloquence vaine qui se porte à trop agrandir les objets, pour faire des impressions plus vives. Ne marquons que le nécessaire, et ne donnons point dans l'exagération qui ne conclut rien. Donnons à l'idée de la conversion les bornes les plus précises.

Qu'est-ce que vous convertir à Dieu ? Voici deux paroles bien simples, mais d'un sens si étendu qu'il n'est entendu presque de personne ; vous convertir, c'est d'abord quitter le péché, c'est ensuite expier le péché ; c'est-à-dire haïr l'injustice du vice en l'abandonnant, aimer la justice de Dieu en vous y soumettant. C'est là toute la conversion ; une voie plus douce ne mene pas au ciel. C'est le terme marqué à la miséricorde de Dieu. Un degré au-dessous est la damnation éternelle, et par là qu'elle est commune aux Chrétiens, et qu'aux termes de saint Augustin, un Elu pourroit bien dire ici, à l'égard de plusieurs qui sont réprouvés : Je suis comme un miracle, un prodige, *tanquam prodigium factus sum.*

L'abandon total du péché, cette révolution parfaite, cette ruine de tout ce qui a déplu à Dieu est donc le premier caractère de la conversion, la premiere démarche d'un pécheur touché. Pour anéantir le péché, il faut que le pécheur dise à Dieu, comme celui de l'Ecriture : Dieu de mon cœur, séparez-le de tout désir criminel. Ce n'est que par là qu'il doit mesurer son retour, et se croire écrit au livre de la vie. Or une telle conversion est-elle la vôtre ? Est-elle celle de la multitude ? Dans quel endroit de la terre remarque-t-on cet abandon ? Considérez ce qui vous environne ; étudiez-vous aussi vous mêmes. Vous avez tous été pécheurs, tous du côté du cœur ne l'êtes-vous pas encore ? A qui Jesus-Christ ne pourroit-il pas faire ici les plaintes amères que Dieu faisoit à cette pénitente trompée : *Non est reversa ad me prævaricatrix soror ejus Juda in toto corde suo, sed in mendacio,* Elle ne s'est convertie qu'en apparence, son cœur n'est point changé, c'est un phantôme de conversion, et non la conversion même : *Sed in mendacio.*

En effet, ô vous tous qui vous glorifiez ici de votre conversion et de votre retour à Dieu, dites-moi où est, dans votre

conversion, le changement de votre cœur ; de ce cœur, notre vie, où nous sommes tout ce que nous sommes ; de ce cœur, le premier coupable en nous, et la première victime que Dieu demande ; de ce cœur qui tout entier abandonne Dieu, et qui tout entier doit revenir à Dieu, pour se rétablir dans les droits de son élection bienheureuse ? Où voit-on aujourd'hui de ces cœurs dont toute la force aille à quitter ce qu'ils ont aimé davantage ; et qui, par une métamorphose heureuse, soient aussi pénitens dans la privation des plaisirs, qu'ils furent pécheurs dans leur jouissance ? Aujourd'hui, hélas ! il faut le dire, la conversion foible et partagée ne quitte plus le crime qu'à demi. Si elle renonce à l'orgueil, elle se réserve l'envie. Si elle abandonne la vengeance, elle se retient le ressentiment. Si elle étouffe l'amour des plaisirs grossiers, elle laisse vivre les tendresses criminelles. Toujours quelque objet étranger nous dérobe à Dieu ; toujours quelque péché subtil se cache dans les replis de notre cœur, et comme dans l'endroit le plus profond de notre ame, pour nous damner peut-être subtilement. Tous enfin vous ne faites aujourd'hui, en vous convertissant, que varier vos passions, que mettre l'une à la place de l'autre, qu'en substituer de plus tranquilles à celles qui font plus de bruit ; que vous accommoder au tems, à l'âge, à l'intérêt, aux circonstances. Vous ne dépouillez pas le vieil homme, vous ne faites que le couvrir du nouveau, et vous n'êtes pénitens que dans la surface de l'ame et la pointe de l'esprit. Vous changez les plaisirs des sens pour ceux de l'esprit ; les coupables voluptés, pour la vaine gloire. Vous faites succéder à une vie charnelle que troubloient des remords cuisans, une vie d'amour-propre dont votre cœur s'applaudit. Vous offensez Dieu plus subtilement, avec plus de bienséance et de régularité, et non avec moins de malice et de griéveté. Vous vous ménagez davantage vous-mêmes,

vous n'outragez pas moins Jesus Christ; vous vous renfermez dans des cercles plus étroits, mais où votre cœur va aussi loin dans le désordre. Vous ne vous lassez plus à courir avec trop de chaleur après les plaisirs tumultueux, mais votre mollesse en fait naître d'aussi délicats, et d'aussi sensibles. Au milieu même de votre retraite, qui n'est souvent qu'une bienséance de l'âge, un régime de vie, un dégoût naturel des plaisirs, la nécessité des affaires plutôt qu'une suite heureuse de la conversion, vous vous faites un monde nouveau où vous avez encore vos assemblées, vos cercles, vos joies, vos plaisirs, vos haines, vos envies, vos médisances, tous les plaisirs, tous les poisons, s'il se peut dire subtilisés, et par-là rendus peut-être plus dangereux, plus funestes : en un mot par-tout vous palliez le vice sans l'abandonner, et si vous vous faites un devoir de sortir du péché, vous ne sortez jamais des occasions qui le firent naître

Mais en vérité un tel changement doit-il être honoré du nom sacré de conversion ? Est-ce l'ouvrage de la grace ou la punition du péché ? Et de quel nom le qualifier ? sinon d'erreur, d'illusion, de fausseté, de mensonge. *Reversa est... in mendacio* ; lorsque dans cet état déplorable, familiarisés avec les sacremens, vous les recevez sans crainte, ne vous incorporez-vous point votre condamnation ? Ne mangez-vous point votre jugement; et cette sentence terrible adressée à vous en particulier ne s'exécute-t-elle pas singulièrement dans votre ame ? *Pauci electi*, peu d'Elus. Peu d'Elus ! mon Dieu, entendra-t-on toujours cette terrible parole sans en bien pénétrer le sens ? J'aurais dû vous l'expliquer sans doute. N'être pas Elu, parlons mieux, ne vouloir pas vivre en Elu, qu'est-ce à dire, mes frères ? En l'expliquant je frissonne. Voyez-vous ce sacré Temple ? Dès lors rien n'y est plus pour vous. Voyez-vous ce Sang précieux qui coule sur

nos Autels ? Dès lors il ne vous lave plus. Voyez-vous cette Croix, ce signe de salut et de miséricorde ? Dès lors elle ne vous sauve plus. Si, fidelles dans ce moment à la grace qui vous touche, vous voulez revenir à Dieu par une conversion sincère, tous ces biens seroient pour vous. Ne sont-ils pas pour tous les hommes ? Votre lâcheté seule vous en prive, et quels trésors encore elle vous ravit ! Percez le voile ! Voyez-vous dans le séjour de la gloire Jésus brillant de lumière qui fait le bonheur des Saints, qui les inonde de ses délices, dès lors ce bonheur est perdu pour vous. D'une autre part, découvrez-vous ces affreux abîmes, ces brasiers consumans qu'un instant a allumés, et que toute une éternité ne pourra éteindre, si vous demeurez inflexibles, c'est là votre sort, votre destination, votre partage. Qui pèse cette parole : peu d'élus ? Mes frères, il est dans le monde mille craintes vaines, paniques imaginaires qu'il est de la sagesse de surmonter ; mais pour la frayeur que cette vérité imprime, qu'elle est juste, qu'elle est légitime, qu'elle est raisonnable ! Elle doit être aussi grande que ce ciel que nous perdons, aussi grande que cet enfer que nous méritons, pourvu qu'elle conserve l'espérance, pourvu qu'elle excite la ferveur, qu'il est utile de s'y abandonner ! Le comble des maux ne demande-t-il pas le comble de la crainte ?

Mais il y a bien moins d'Elus encore, parce qu'en se convertissant il y en a beaucoup moins qui expient le péché. Car le quitter simplement n'est que la moitié de l'ouvrage ; l'essentiel est de joindre à l'abandon du péché des réparations qui y répondent selon l'ordre exprès de Dieu même. Convertissez-vous, dit-il, satisfaites à ma justice ; ma justice fera ce que n'aura pas fait la vôtre. Et à ce moment ne puis-je donc pas m'écrier ici avec le Prophète Jérémie, invitant comme lui les cieux à m'écouter, les Anges du Seigneur à devenir incon-

solables : O que l'abîme a élargi sa fosse ! Que l'enfer s'est ouvert ! Qu'en foule on tombe de toutes parts ! Pourquoi ? il en donne en gémissant la raison bien triste : Tous les hommes outragent Dieu, et nul ne fait pénitence : *Nullus est qui agat pœnitentiam.*

Et en effet je demande qui de vous ici peut se rendre à lui-même ce bienheureux témoignage, que sa conversion est accompagnée de pénitence proportionnée à ses crimes, digne de suppléer aux peines de l'enfer et à une éternité de supplices ? S'il ne falloit qu'avoir une confiance indolente et oisive en la miséricorde de Dieu, sans réparation et sans œuvres ; s'il ne falloit que rouler dans son imagination des projets et des pensées ; s'il ne falloit qu'avoir une conviction profonde de ses malheurs, que sentir même le besoin pressant qu'on a d'appaiser cette justice vengeresse ; si la conversion n'était qu'une simple reminiscence de vos péchés, qu'une accusation timide et fidelle de vos désordres passés, avec la satisfaction extérieure qui la suit, que Dieu se contentât de la surface du cœur et des apparences sensibles : on feroit facilement pénitence, et cet oracle éternel, peu d'Elus, seroit un mensonge. Mais ce qui lui donne aujourd'hui tant de vérité et tant de force, c'est que Dieu demande de vous et au-dedans et au-dehors, dans le cœur et dans les œuvres, des expiations qui répondent à sa grandeur, à son amour, à sa justice, à sa miséricorde même, et qu'il n'en paroît aucune trace en vous. Ce qui donne à ce terrible arrêt tant de réalité et tant d'étendue, c'est que Jésus-Christ exige une pénitence sévère, profonde, sincère, proportionnée à l'énormité de vos péchés ; et que la vôtre est douce, lâche, superficielle. rapportée à votre mollesse, et par conséquent nulle, insuffisante et compatible avec la damnation.

Et comment en effet un Dieu qui a pour le péché une haine

si implacable, si marquée dans les Livres saints et sur sa chair même, se contenteroit-il en vous de ce qui compose aujourd'hui la pénitence commune? De ces jeûnes si adoucis, de ces abstinences si mitigées, de ces prières si rapides, de ces aumônes si modiques, de ces afflictions si mal souffertes, de ces concessions si froides, si ressemblantes, de ces douleurs apparentes et superficielles, de ces foibles violences pour des objets indifférens, qu'on abandonne sans peine ; mais qui ne vont jamais à l'endroit sensible du cœur où sont son amour et son crime ? En vérité Dieu est-il bien dédommagé par cette imposture de pénitence, des expiations si immenses que vous lui devez ? Arbitres de sa cause, lui rendez-vous par là toute la justice que vous lui devez ? Est-ce là le satisfaire à son poids, à sa mesure ? Dieu et vous, n'avez-vous pas ici deux balances, deux justices, deux tribunaux ? L'une peut-elle être substituée à l'autre, et une pénitence si insuffisante, si injurieuse, loin d'assurer votre salut, ne vous fait-elle pas entrer dans la preuve et la conviction de cette vérité toujours plus certaine, toujours plus triste ; Beaucoup d'appellés, mais peu d'Elus : *Multi vocati, pauci vero electi* ?

Ah ! mes chers frères, si au moment que je vous parle, lorsqu'en général le triste sort d'un réprouvé vous touche, un homme de Dieu, un Prophète, un Ange, venoit vous dire personnellement : *Tu es ille vir*, c'est vous qui l'êtes ; selon vos dispositions présentes, vous êtes une victime de l'enfer : *Tu es ille vir ;* si vous ne changez, peut-être au sortir de ce saint Temple, à l'issue de ce discours, Dieu vous précipitera dans le plus profond abîme : *Tu es ille vir ;* vous seriez saisis d'une frayeur vive et vous auriez raison. Mais quoi ! c'est votre vie qui vous le dit, ce sont vos mœurs et avec autant de certitude que la révélation même d'un Dieu ; c'est votre âme endurcie, c'est votre conscience chargée de crimes, c'est

votre cœur impénitent, c'est tout vous-même qui vous le dit, et après vous votre Dieu, votre Sauveur, votre juge et la mort éternelle : vous êtes cependant tranquilles, et vous ne formez pas le projet d'une conversion sincère; ciel ! quelle stupidité monstrueuse !

Troisième Point

Reste une troisième vérité que la prudence bien plus encore que le temps me défend d'étendre. Tous les mystères ne sont pas cachés dans le sein de Dieu, il en est d'incompréhensibles dans le cœur de l'homme. Peu qui d'abord trouvent le chemin ; encore moins qui y marchent, et beaucoup moins encore qui arrivent au terme et qui conservent jusqu'à la fin le don de Dieu et de la justice recouvrée. Au milieu de nos désertions et de nos chûtes, Dieu est juste. Son abandon trouve une infidélité qui le dévance ; il ne nous quitte jamais le premier ; mais l'homme est la faiblesse même. Il se dégoûte de tout, de Dieu comme du monde ; et lui-même, en cherchant par tiédeur le délassement des fatigues de la vertu, s'engage imperceptiblement dans l'égarement du crime. Le trajet de l'une à l'autre est si rapide, si glissant. Il ne se fortifie pas assez par la prière contre le fond de fragilité qu'il sent dans son cœur, et de là combien retombent et deviennent à eux-mêmes de tristes preuves de la fragilité humaine ! Combien se livrant à leurs foiblesses démentent le système bienheureux qu'ils avoient fait d'une vie toute chrétienne; Combien ayant élevé à grand frais l'édifice du salut, tout-à-coup le laissent tomber en ruine ! Combien s'arrachent, pour ainsi dire, à eux-mêmes la couronne qui était déjà sur

leur front, et terminent tristement leur jour par une infidélité finale !

Je n'ose pas m'arrêter plus longtemps sur cet abîme ; il me donne trop de frayeur ; et pour la dernière fois, forcé ici par une conviction nouvelle, je le dis dans une douleur profonde, les larmes aux yeux, je le dis à la face des saints autels, je le dis dans la chaire de vérité, je le dis sous les yeux de Jésus-Christ, je le dis avec Jesus-Christ même : parmi vous beaucoup d'appelés à la gloire, mais si vos mœurs ne changent, peu d'Elus, peu de sauvés, peu d'héritiers de ce royaume ; *multi vocati, pauci vero electi.*

Mais vous, chrétiens, quelle conséquence tirerez-vous de ce discours? Est-ce de nous dire encore : Pourquoi prêcher aux fidèles une doctrine si affreuse, un dogme si désespérant ? Plainte injuste ! Accusez-vous les Pères de l'Eglise, les Apôtres, Jésus-Christ même, qui, ayant cette vérité profondément gravée dans l'esprit, ne cherchoient qu'à l'imprimer dans tous les cœurs, dont la lumière connoissait si bien nos besoins et nos maladies? Ah ! plutôt que ne prêche-t-on cette vérité salutaire ! Que ne la fait-on entendre aux Peuples et aux Grands ! Que ne fait-on gronder sur les plus hautes têtes ce tonnerre divin ! Que de pécheurs le bruit de ce tonnerre est allé réveiller jusques dans le plus profond abîme ! A cet oracle semble être attachée la grace de leur conversion, et on ne l'annonce guère, sans en ramener et en convertir quelqu'un à Dieu.

La conséquence que vous devez tirer de cette vérité n'est donc pas de blâmer ceux qui vous l'annoncent ; mais voici, si vous êtes prudens, ce que vous en devez conclure : c'est de fuir la multitude, puisque dire qu'il y en a peu de sauvés, c'est dire que la multitude est damnée. C'est de vous séparer des mœurs communes ; c'est par avance de vous mettre à

part comme une ame choisie, élue, presque seule ; c est de suivre les traces des Saints, de vous appliquer à suivre les pas des Justes, et de marcher avec une application toujours inquiète ; c'est de vous rassurer contre le malheur du grand nombre en vous rangeant avec le petit. Voulez-vous, dit un Père, être du nombre des prédestinés, vivez comme peu vivent : *Esto de numero paucorum, si vis esse de numero electorum*. Vous, Juges de la terre, vivez comme Moïse, comme Samuel ; car ces hommes si équitables sont dans la justice le petit nombre. Vous, prêtres du Seigneur, vivez comme Aaron, comme Onias ; car ces Ministres saints font dans le sanctuaire le petit nombre. Vous, femmes chrétiennes, vivez comme Esther, comme Judith ; car ces femmes pieuses sont dans leur état le petit nombre : *Esto de numero paucorum, si vis esse de numero electorum.*

Voilà l'effet que doit produire en nous, mes frères, cette vérité, et celui que Jésus-Christ veut qu'elle y produise. Si d'abord on lui demande : Qui sera donc sauvé ? Il va aux conséquencs : Faites effort, dit-il. Si ensuite on l'entend s'écrier : Que la porte du ciel est étroite ! il ajoute aussitôt : Faites-vous violence. Quand sera-ce donc, mes frères, que vous entrerez dans les vues saintes de Jésus-Christ ? Lorsqu'il vous annonce encore par ma bouche cette terrible vérité, ne vous aurai-je assemblés dans ce lieu saint que pour vous pénétrer d'une crainte vaine et stérile ? Ne remporterez-vous de ce discours que votre arrêt et la triste conviction de votre infortune ? A Dieu ne plaise ! j'ai de meilleurs sentimens de vous. Au lieu de raisonner encore témérairement sur le secret de votre élection, dont la sagesse même et la bonté de Dieu ont dû vous faire un mystère ; assurez-la, comme dit saint Pierre, par vos œuvres. C'est à vos œuvres à relever ici vos espérances, à calmer vos troubles, à dissiper les sombres

nuages qui obscurcissent votre esprit. Ne vous reposez plus si indolemment de votre sort éternel sur la seule miséricorde de Dieu, par une confiance oisive. N'en désespérez pas non plus misérablement par une pusillanimité lâche, abus également contraires la foi ; mais à la confiance oisive, opposez les pratiques constantes de la piété ; mais au désespoir impie, opposez la pensée si consolante que vous êtes tous appelés à la gloire ; que Dieu, selon ses promesses, se tourneroit vers vous si vous vouliez vous convertir à lui. Il ne vous a pas dit : point d'Elus, mais peu d'Élus, pour vous marquer que vous pouvez l'être encore. Enfin, rassurés ici par vos vertus contre vos craintes, aimez à vous donner à vous-mêmes, pour votre repos, toutes les marques les moins équivoques de l'élection, la sainteté et l'innocence ; tous les signes les plus favorables du salut, la pénitence et la conversion ; tous les caractères les plus sensibles de la prédestination, qui sont d'aimer Jésus-Christ avec fidélité, et de le suivre avec persévérance. Après cela, déchargez vos inquiétudes dans le sein de Dieu, et déposez en paix votre salut dans ses mains.

Nous le faisons aujourd'hui, Seigneur ; et contre l'effroi où nous jette cette terrible vérité, vous êtes seul notre asyle. Nous l'avouons tremblans à vos pieds, vous êtes notre maître ; vous pouvez ou nous perdre ou nous sauver. Dans quelqu'endroit que nous soyons, nous servirons à votre gloire, malheureux au fond des enfers, ou enivrés dans le ciel de vos délices ; mais tant d'autres nous font redouter votre justice gardez-nous pour votre amour. Devenez grand en nous par votre miséricorde. *Tu autem, Domine, in æternum permanes.* Eh quoi ! mon Dieu, vous subsistez éternellement ; et avec vous vos bontés, votre compassion, votre tendresse, vos plaies, vos mérites, vos graces : *Et nos peribimus*, et nous péririons ?

nous, votre ouvrage ? nous, vos enfans ? nous, votre rédemption ? nous, couverts de votre sang ? nous, comblés de vos graces ? nous, ici inconsolables d'avoir pu vous offenser ? *nos peribimus* ? Il vous en a tant coûté pour nous sauver, quand nous étions perdus, nous perdriez-vous encore après nous avoir rachetés ? Ah ! bonté divine ! exaucez-nous ; charité tendre ! touchez-nous ; sainteté eternelle ! purifiez-nous ; patience adorable ! attendez-nous ; lumière pure ! éclairez-nous ; miséricorde infinie ! ayez pitié de nous ; grâce puissante ! choisissez-nous ; salut du monde ! sauvez-nous. Dites ici à mon ame : Je suis ton salut. S'il ne faut que vous demander cette grâce, nos larmes ici l'implorent ; faites-nous votre peuple, votre héritage, votre troupeau ; afin qu'après avoir vécu sur terre comme le petit nombre, nous puissions vous posséder avec lui dans l'immortalité de votre gloire, que je vous souhaite, mes frères, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. *Amen*.

FIN

APPROBATION

J'ai lu par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux un Manuscrit qui a pour titre *Sermons contenant le petit Carême, prêchés devant le Roi, par M. de Surian, Evêque de Vence.* Je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, le 11 juillet 1777.

Signé : **RIBALLIER.**

APPENDICE

Manuscrits de Mgr J.-B. de Surian conservés avec grand soin à la cure de Vence

CARTON I

1re liasse contient les sermons et les discours inédits de Surian.

1° oraison funèbre de Victor Amédée, 2° panégyrique de saint Louis (deux copies), 3° sermon sur la religion pour l'ouverture d'une assemblée du clergé, 4° sermon sur la religion nécessaire aux cours, prononcée dans une assemblée du clergé (double copie, une de la main de Surian, une autre très nette d'une main étrangère), 6° sermon sur la nécessité de la sanctification prêchée devant le roi (copie très nette), 7° sermon sur le sacrifice du chrétien (copie tres difficile à déchiffrer), 8° sermon sur les caractères du chrétien, 9° sur l'aumône (ce n'est pas le même que celui qui est imprimé), 10° sermon pour une vêture (deux copies, l'une de Surian, l'autre très nette, d'une main étrangère), 11° discours de réception à l'Académie française, de la main de Surian, avec de nombreuses variantes, 12° sermon pour la Toussaint, sur la sanctification, prêchée devant le roi (copie de la main de Surian, avec de nombreuses variantes, le discours est incomplet), 13° sermon sur les souffrances, complet, 14° sermon sur l'amour de Dieu, n'a aucun rapport avec le sermon imprimé sous le même titre, 15° sermon sur la prière, prêché devant le roi, autre que l'imprimé, 16° mandement pour la naissance du Dauphin, 17° fragments de l'oraison funèbre de Louis XIV, 18° compliments au roi Louis XV, à la reine, au cardinal de Noailles, 19° instructions pour le clergé.

2me liasse, renferme les sermons déjà imprimés.

3me liasse renferme des fragments de discours dont la suite est perdue.

CARTON II

Ce carton renferme en une seule liasse toutes les *notes* recueilies par Surian pour servir à ses sermons ; la plupart datent de son séjour à l'Oratoire, comme l'indiquent, outre l'écriture, plusieurs détails du texte. C'est un travail immense, mais qui ne peut être utile qu'à consulter. Le sujet est généralement indiqué à la marge. En beaucoup d'endroits on trouve des développements assez longs.

15 gros cahiers et plusieurs petits.

CARTON III

La première liasse contient neuf gros cahiers et une quantité de feuilles détachées où se trouvent pêle-mêle des souvenirs souvent curieux de l'histoire ecclésiastique, de l'histoire profane, des extraits d'auteurs, des remarques sur les sciences et les arts, enfin des pensées, mais celles-ci exigent un grand travail de contrôle, car, à côté de celles qui lui sont personnelles, il y en a d'autres simplement extraites ou imitées des auteurs familiers à l'évêque de Vence.

La seconde liasse contient tout ce qui a rapport aux affaires du Jansénisme ; il y a de nombreux extraits de mandements d'évêques, des factums du temps et aussi des réflexions personnelles ; mais il parait impossible de marquer exactement où s'arrête la transcription et où commence le travail de l'évêque de Vence.

La troisième liasse contient tout ce que M. le chanoine Bruny, curé de Vence, a rencontré dans les papiers d'étranger aux sermons et discours. Il y a des pièces qui datent du temps où Surian était professeur ; il y en a qui sont postérieures à sa mort.

CARTON IV

Fragments absolument décousus, phrases detachées et brouillons de sermons.

Marseille.— Imprimerie Marseillaise, rue Sainte. 39

L'ÉPISCOPAT PROVENÇAL AU XVIIIme SIÈCLE

Ont paru

Monseigneur DE BELSUNCE, Evêque de Marseille (1670 1755), 2 vol. in-8°, Delhomme et Briguet.

Monseigneur DE FORESTA-COLLONGUE, Evêque d'Apt (1654-1736), in-8°, Boy, Marseille. (*Epuise.*)

Monseigneur DE CADENET-CHARLEVAL, Evêque d'Agde (1710-1759), in-8°. (*Epuise.*)

Monseigneur DE FORBIN-JANSON, Archevêque d'Arles (....-1741), in-8°, Boy, Marseille. (*Epuisé.*)

Monseigneur D'INGUIMBERT, Evêque de Carpentras (1683-1757), in-8°, Boy, Marseille.

Monseigneur LAFITAU, Evêque de Sisteron (1719-1764), in-8°, Boy, Marseille.

Monseigneur DE BRANCAS, Archevêque d'Aix (1693-1770), in-8°, Makaire, Aix. (*Epuisé.*)

Monseigneur DE MESGRIGNY, Evêque de Grasse (1653-1726), in-8°, Boy, Marseille.

Monseigneur DE RUFFO-BONNEVAL, Evêque de Senez (1747-1837), in-8°, Boy, Marseille.

Monseigneur DU LAU, Archevêque d'Arles (1755-1792), in-8°, Boy, Marseille

Monseigneur DE SURIAN, Evêque de Vence (1727-1754), in-8°, Boy, Marseille.

En préparation :

Monseigneur de VINTIMILLE, Archevêque de Paris, auparavant Archevêque d'Aix (1684-1708).

Monseigneur DE GONTERI, Archevêque d'Avignon (1706-1742).

Monseigneur DE MALISSOLES, Evêque de Gap (1705-1742).

Monseigneur DE CASTELLANE, Evêque de Fréjus (1715-1730)

Monseigneur DE TENCIN, Archevêque de Lyon (1724-1740

Monseigneur DE LA TOUR DU PIN, Evêque de Toulon (1712-1737).

Monseigneur DE TRESSEMANES, Evêque de Glandevès (1755-1771).

NOTES

JUSTIFICATIVES ET ADDITIONNELLES.

—

Page 4. — J. Surian, évêque de Vence et académicien. — L'évêché de Vence, si petit qu'il fût, a eu le singulier privilége d'avoir été surtout illustré par deux Saints, vraiment remarquables, tous deux disciples de Lérins : Saint Véran, fils de Saint Eucher, et Saint Lambert; et par deux Académiciens, Godeau et Surian. — Nous ne pouvons mieux faire que de placer en tête de nos notes additionnelles la biographie de celui qui repose à côté de notre cher et bien-aimé Godeau.

Jacques Surian, le septième de quatorze enfants, dont dix frères, naquit à St-Thomas, le 24 septembre 1670, l'année même où Godeau faisant son testament, instituait l'hôpital de la Miséricorde son héritier universel.

Ses parents étaient cultivateurs. Appliqué dès sa tendre enfance aux travaux des champs, c'est en gardant les troupeaux de son père qu'il étudia... — Il n'avait que quatorze ans, que, se sentant pressé par une force divine, il quitta la maison paternelle avec trente-deux sous, fruit de ses petites épargnes, et arriva à Marseille. Jacques Amyot, avec qui il a une si grande ressemblance, avait fait de même. — Surian eut faim. Il achète le petit attirail d'un décrotteur, s'installe à la porte d'un beau magasin, et offre ses services aux passants. — Un Monsieur sort de la maison, c'était le propriétaire, accepte l'offre du petit novice, qui s'y prend fort maladroitement. Il lui ôte les brosses des mains, et, cirant lui-même ses souliers, il cause avec l'enfant, le regarde, le trouve de bonne mine et intelligent, apprend son histoire et reconnaît son neveu. O Providence! — Il le fait étudier chez les Oratoriens des Martigues.

Tel fut le début de celui que d'Alembert et Gresset ont appelé, à juste titre, le *second Massillon de la Provence.*

Surian envoyé à Paris attira bientôt autour de sa chaire un nombreux auditoire, enthousiaste de sa parole. — Sa répu-

UN PRÉLAT-ACADÉMICIEN

Mgr. Jean Baptiste SURIAN

Évêque - Seigneur de Vence 1670-1754

par **René MOTHU**

Jean-Baptiste Surian, naquit à Saint-Chamas, aux environs d'Aix, le 20 septembre 1670. Il était le septième de quatorze enfants. Ses parents étaient de très pauvres cultivateurs. Dès sa tendre enfance, il fut employé aux travaux des champs, et c'est en gardant les troupeaux de son père qu'il apprit à lire. Il n'avait que quatorze ans quand il chercha fortune à Marseille. On raconte (1), et c'est peut-être là une anecdote, que muni d'un attirail de cireur de bottes, il s'installa à la porte d'un riche magasin dont le propriétaire le prit en pitié, le fit parler et le mis au Collège de Martigues, alors dirigé par les Oratoriens. Tel serait le début de celui que l'un des auteurs de l'Encyclopédie d'Alembert, appelait le second Massillon de la Provence.

Les Oratoriens ne tardèrent pas à discerner les capacités, hors de pair, du jeune homme. Sa vive intelligence, sa constante application à l'étude, les incitèrent à l'envoyer compléter son instruction à Paris. Doué d'une belle prestance, d'un bel organe servi par une mémoire heureuse, il vit les foules accourir à ses prédications ; on veut qu'un jour un de ses amis lui emprunta un sermon avec lequel il ne produisit aucun effet. Surian le prêcha le dimanche suivant à Notre-Dame et obtint un grand succès. Il attirait — nous l'avons vu autour de sa chaire un nombreux et brillant auditoire. Sa réputation devint telle, qu'en 1719, il prêcha l'Avent à la Cour, devant Louis XV qui tint à le féliciter.

Son éloquence était à la fois touchante, noble et simple ; son style pur, limpide et correct. Sa réputation d'orateur sacré lui valut en 1727 sa nomination à l'évêché de Vence ; il succéda à Mgr Moret de Bourchenu. Son diocèse était troublé par les querelles du jansenisme. L'évêque de Senez, Soanen, partageait les idées du Père Quesnel, Surian prit une part active au Concile d'Embrun qui, le 26 avril 1727, condamna et déposa le fougueux janséniste

(1) Cf. *Notice de Surian*, par Théodore Guérin, avocat, 1774

L'admiration dont il fut l'objet à la Cour où, en 1732, il donna son Petit Carême (2) lui ouvrit, à la mort de l'évêque de Metz, le duc de Coislin, petit-fils du Chancelier Séguier, les portes de l'Académie Française.

Le poète et auteur dramatique Antoine Danchet, le reçut à l'Académie dont il était directeur.

« Nous vous voyons, dit-il, dans une place où nos désirs vous demandaient depuis longtemps, et lors même qu'il ne nous était pas permis de vous y admettre, votre vertu, contente de se rendre utile, sans en vouloir d'autre récompense, s'était enfermée dans une congrégation respectable à la vérité et qui a tant de fois formé de célèbres prédicateurs et de savants prélats, mais où les statuts de l'Académie ne nous permettent pas de chercher des confrères. » Heureusement pour elle, comme pour la religion, celui dont nous avons l'honneur d'appeler notre protecteur a écarté les barrières qui vous séparaient de nous, et en vous élevant à l'épiscopat, vous a mis en droit d'associer votre gloire à la nôtre.

Mais où l'évêque de Vence jeta un plus vif éclat, ce fut à l'Assemblée Générale du Clergé de France de 1735, présidée par le cardinal-ministre de Fleury, évêque de Fréjus ; il y prononça son beau discours sur la religion chrétienne et reçut publiquement les éloges de toute l'Assemblée.

Mgr de Vence, dit Gaspard de Vintimille du Luc, archevêque de Paris, nous a prêché avec autant de force que de solidité ; rien ne peut égaler les éloges que mérite un si beau discours, connaissant le patriotisme du digne évêque.

Quelque temps après, il fut chargé par Louis XV de prononcer l'oraison funèbre du roi de Sardaigne Victor Amédée II, ancien duc de Savoie, qui avait été notre ennemi. C'était un sujet difficile et fort délicat. Surian, avec talent et habileté, sut distribuer avec une égale indépendance la louange et le blâme avec un tact inimitable.

Humble parmi les humbles, personne ne fut plus modeste que Surian, sorti du peuple, il se faisait tout à tous. Ses œuvres furent ses titres de noblesse. Il n'eut jamais de démêlés avec les seigneurs et il n'usa de ses prérogatives comme évêque et coseigneur de Vence que pour prouver qu'on peut sans déroger à ses droits s'attirer l'amour de tous. Nous le voyons le 19 novembre 1742 bénir, dans la chapelle de l'évêché de Vence, l'union de Joseph de Villeneuve, marquis de Flayosc, avec Pauline de Villeneuve, fille du coseigneur de Vence. Nous devons ajouter que la Seigneurerie de Vence appartenait moitié à l'évêque, moitié à un membre de la Maison de Villeneuve.

---

(2) *Le Petit Carême* a été édité en 1778. Sermons choisis pour le carême par Surian, évêque de Vence. Paris 1738. 2 vol

C'est pendant la guerre de la succession d'Autriche, qui sema et accumula tant de ruines en Provence, que Surian, bravant tous les périls, se comporta en vaillant défenseur de la cité Le 30 janvier 1746, sur la nouvelle que les Impériaux s'avançaient sur le Var et que nos troupes voulant éviter l'encerclement battaient en retraite en laissant les habitants de Vence seuls et sans secours, l'évêque remonta le moral de la population, lui demandant à rester et à ne pas s'effrayer.

« Où irez-vous, leur disait ce vénérable vieillard, n'êtes-vous pas ici mieux qu'ailleurs, sous la protection de nos saints protecteurs que feront les ennemis au devant d'un peuple désarmé, ce n'est pas à vous qu'ils viennent s'attaquer ». Mais quand il sut que le général piémontais Novaty s'avançait avec 15.000 hommes, il alla au-devant de lui et lui exprima ses désirs :

« Général, vous ne venez pas faire la guerre en citoyen, mais en soldat, le Dieu des armées et le sort des batailles décideront qui du roi, mon maître, ou des vôtres, doit être vainqueur, mais l'humanité et la générosité des princes que vous servez ne vous permettent pas de maltraiter des citoyens désarmés ».

L'état-major resta saisi d'un saint respect à la vue de ce majestueux et éloquent vieillard de 76 ans. Le général des armées piémontaises donna les ordres les plus sévères à ses troupes. L'auguste prélat conduisit l'état-major dans son palais où il acheva de le dominer par ses manières douces et affables Un aide de camp lui demandant un jour le temps qu'il faudrait pour aller jusqu'à Lyon : « Je sais, répondit-il, non sans une pointe de malice, le temps qu'il me faudrait pour me rendre à Lyon, mais je puis estimer celui qu'il faudrait à une armée qui aurait à combattre les troupes du roi, mon maître ».

Le Maréchal de Belle Isle entra à Vence le 2 février 1747, où notre évêque le reçut comme libérateur. Ajoutons qu'en 1749, celui-ci devait occuper le fauteuil académique d'Antoine Godeau.

Les invasions fréquentes et d'autres calamités jetaient la frontière du Var et surtout Vence dans la plus grande misère. Surian le voyait avec douleur et depuis de longues années il concevait un projet qu'il avait tant à cœur et qu'il réalisera avant sa mort : la fondation à Vence de l'hôpital qui portera son nom de baptême, l'hôpital Saint Jacques. Sa fortune se montait à environ deux cent mille livres en rentes sur l'Etat, sur le clergé et sur les villes de Paris et de Grasse Jusqu'à ce jour, l'aide au pauvre était infime, malgré le legs de l'évêque Godeau ; l'hospice ne possédait guère que 900 livres de capital.

Surian réunit chez lui, en 1751, les recteurs des Œuvres du Mont de Piété et de la Miséricorde et les engagea à les fondre en une seule, ajoutant qu'il avait l'intention de leur léguer ses biens : il leur fit adresser une requête au Roi pour que leur maison devint l'hôpital général Le roi accorda de Versailles les lettres patentes, en février 1751.

Le 9 mai 1754, Surian rédigea son dernier testament et laissa effectivement tout ce qu'il avait à l'hôpital Saint-Jacques de Vence. A l'exemple de Godeau, il institue les pauvres de Vence ses héritiers à titre universel.

« Je veux, dit-il, établir un secours perpétuel et efficace pour mon pauvre peuple exposé aux invasions et éloigné des grands centres. Dans la juste crainte que ces secours ne rendent certains habitants moins portés au travail des champs, le surplus des revenus sera employé pour doter de pauvres filles du diocèse, pour aider à recouvrir et à rebâtir des maisons, pour payer la pension à de pauvres ecclésiastiques. »

Rapportons encore, ici, quelques traits de ses vertus. Il ne prodigua jamais le népotisme. Il semble s'excuser avec une timidité d'enfant quand, dans son testament, il lègue bien peu de chose à une de ses sœurs tombée dans la misère.

Quelques semaines après, l'illustre prélat tomba malade. Il mourut le 3 août 1754, âgé de 84 ans. Ses obsèques se firent le 7 août, au milieu d'une affluence considérable. Tous les habitants pleurèrent en lui le meilleur des seigneurs, le plus dévoué des amis, le plus généreux des bienfaiteurs Ses restes reposent dans la cathédrale de Vence, au milieu du chœur, auprès de ceux de Pierre du Vair et d'Antoine Godeau, ses illustres prédécesseurs.

D'Alembert lui succéda à l'Académie Française, le 19 décembre 1754, et prononça son éloge : « Mgr l'Evêque de Vence, dit-il, ne fut redevable qu'à lui-même de la réputation et des honneurs dont il a joui. Il ignora la bassesse de l'intrigue et tous ces moyens méprisables qui mènent aux dignités par l'avilissement. Il fut éloquent et vertueux...

« Et ces deux qualités lui méritèrent l'épiscopat et vos suffrages. Son âme ressemblait à son éloquence. Elle était simple et élevée. Enfin, ce qui l'honore le plus c'est son attachement éclairé pour la religion. Il la respectait assez pour vouloir la faire aimer aux autres. »

Ecoutons en quels termes, le charmant poète Louis Gresset, le spirituel auteur de « Vert-Vert », répondant au discours de réceptions de d'Alembert, rend hommage aux vertus de l'éminent prélat :

« Vous avez tracé avec autant de vérité que d'énergie l'image de l'illustre prélat que l'Académie vient de perdre, mais nos regrets sont trop étendus, trop sensibles et trop légitimes pour ne point arrêter encore un moment nos regards sur son tombeau. Surian avait conservé la tradition des Massillon, des Fléchier et des Bossuet, nous voyons nos pertes, nous les pleurons, et nos larmes sont d'autant plus justes, que les dédommagements sont devenus plus rares, et que l'éloquence sacrée attend encore ici un restaurateur...

« Il n'était point de ces prédicateurs frivoles et misérables, qui, à la face des autels mêmes, cherchent moins les palmes du sanctuaire que les lauriers des spectacles, solitaire, paisible, philosophe

chrétien, sans cabale, sans protecteurs, attendu par un peuple nombreux et sans avoir mendié d'auditeurs, du fond de sa retraite, il venait apporter la lumière, dévoiler les chimères du monde, les illusions de l'amour-propre, les politesses de la grandeur, la faiblesse des esprits forts, le néant de la sagesse humaine, il venait consoler l'infortune, attendrir la prospérité ; il était pénétrant et tranchant ; la gloire qu'il ne cherchait pas vint le trouver dans la solitude et l'illustrer sans changer ses mœurs. Arrivé à l'épiscopat sans brigues, sans bassesse et sans hypocrisie, il y vécut sans faste, sans hauteur et sans négligence. Il fut un pasteur d'autant plus cher à son troupeau, que ne le quittant jamais il en était plus connu

« Dans le cours de plus de vingt années d'épiscopat, Mgr l'évêque de Vence ne sortit jamais de son diocèse, excepté quand il fut appelé par son devoir à l'Assemblée du Clergé, aussi plein d'années ; de vertus et de gloire, il est mort pleuré des siens comme un père tendre, honoré et chéri emportant l'estime, la reconnaissance et les regrets. »

Sur le fronton de la porte de l'hôpital Saint-Jacques de Vence, élevée par le gênois Schaffemy, on pouvait lire cette inscription : « A la mémoire de Jean-Baptiste Surian, conseiller du roi, évêque et seigneur de Vence, l'un des quarante de l'Académie Française. Les talents et les vertus firent de ce prélat un des ornements de l'Eglise de France, la gloire et l'honneur de ce diocèse 1763 ».

René MOTHU.

tation alla toujours croissant, si bien qu'en 1719, il prêcha l'Avent à la Cour avec le plus grand succès (1).

Doué d'un bel organe, d'une majestueuse physionomie, d'une mémoire heureuse et d'une doctrine aussi brillante que facile, Surian donnait surtout du prix à ses discours par l'action qu'il y déployait (2). Il s'était pénétré du mot de Demosthène, l'action, encore l'action !....

Un de ses amis lui ayant, un jour, emprunté un de ses sermons ne produisit aucun effet. Surian le prêcha à son tour, le dimanche suivant, à Notre-Dame, et enleva tous les suffrages, au grand étonnement du prédicateur d'emprunt.

Les manuscrits du savant évêque, qui sont à la cathédrale de Vence et à la préfecture de Nice, nous montrent avec quel soin il composait. — On les lit avec peine, tant Surian mettait à profit le précepte des grands maîtres et faisait usage de la lime...

> Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage....
> Ajoutez quelquefois et souvent effacez,
> Polissez-le sans cesse et le repolissez.

L'art pourtant se cache chez lui. — Son éloquence est touchante et paraît à la fois, comme la religion et la vérité, si noble et si simple, que l'on n'en sent pas le travail. Il semble l'avoir formée sur le modèle de ces discours nobles et simples par lesquels son illusion compatriote inspirait la vertu au cœur tendre et sensible du Roi encore enfant. — Il est onctueux, pénétrant et facile, avec un style simple, pur et correct. — Le Roi l'eut en si grande estime, qu'il voulût en faire un évêque. — L'évêché de Vence, étant venu à vaquer par la mort de Mgr de Bourchenen, en 1727, Surian dut accepter, non sans quelque hésitation, le redoutable fardeau de l'épiscopat.

Quand il arriva à Vence, les querelles du Jansénisme agitaient surtout sa province. — L'évêque de Senez, Soanen, avait donné dans les erreurs du P. Quesnel. Surian se trouva au Concile d'Embrun, où, le 26 août 1727, il condamna les

(1) Petit Carême de Surian. — Avertissement V.
(2) Notice de Surian, par M. Théodore Guérin. (Vence).

écrits de Soanen. — Là étaient, sous la présidence de l'archevêque d'Embrun, Mgr de Marseille, l'illustre Henri de Belzunce, les évêques d'Apt, de Frejus, de Gap, de Grenoble, de Glandèves, de Valence et Mgr d'Antelmy, qui, nouvellement nommé à l'évêché de Grasse, n'avait pas encore pris possession. — Le saint évêque de Nice, Raymond Recrosc, fut sacré pendant la tenue du Concile à Embrun (20 septembre).

Les manuscrits de Surian que nous avons consultés renferment une grande partie des recherches de ce savant prélat sur cette question du Jansénisme (1).

Personne ne fut peut-être plus attaché à la résidence épiscopale que Surian à son petit evêché de Vence. — Aussi, à l'exemple de ses prédécesseurs Du Vair et Godeau, il ne voulut plus jamais le quitter pour d'autres plus avantageux. — Il n'alla qu'une fois à Paris pour l'assemblée générale du Clergé de 1732. Il fût, durant son séjour, comblé d'honneurs et chargé de lauriers. — Mais le modeste évêque n'y reviendra plus. — Il fallut qu'il prêchat le Carême devant la Cour. — Le roi Victor-Amedée etant venu à mourir, Surian fut chargé par Louis XV de l'oraison funèbre qu'il prononca à Notre-Dame devant le Roi, le Clergé et tous les grands de l'Etat, à la satisfaction des deux Cours des Tuileries et de Turin. Il traita avec tant de sagacite un sujet si difficile (2), il donna quelque chose de si grand à la pensee qui domine tout, qu'il put déverser la louange et le blame avec une egale indépendance, avec une délicatesse inimitable.

L'évêque de Metz, le duc de Coislin, pair de France, petit-fils du chancelier Séguier, mourut dans ces circonstances. Le 21e fauteuil de l'Academie Francaise échut à Surian qui fut admis à l'unanimite des suffrages au commencement de l'année 1733.

Danchet fut chargé, comme directeur, de recevoir Surian à l'Academie et de faire connaitre l'estime que le public avait pour les talents du nouvel élu : « Enfin, lui dit-il, nous vous voyons donc dans une place où nos desirs vous demandaient

(1) Arch. de la Préf. de Nice. — Clergé de Vence.

(2) Notice de Mgr. Surian, par M. Théodore Guérin, avocat (Vence).

depuis longtemps, et lors même qu'il ne nous était pas permis de vous y admettre. ... Pendant le cours de vos travaux évangéliques, lorsque nos temples retentissaient de vos louanges, vos auditeurs, sortant également édifiés des saintes vérités et touchés de votre éloquence, se plaignaient à nous de ne pas trouver votre nom sur nos listes, au nombre de ces fameux ministres de la parole de Dieu, qui ont autant illustré l'Académie qu'instruit l'Église..... Votre vertu, contente de se rendre utile, sans en vouloir d'autre récompense, s'était renfermée dans une congrégation respectable à la vérité, et qui a tant de fois formé de célèbres prédicateurs et de savants prélats, mais où les statuts de l'Académie Française ne nous permettent pas de chercher des confrères. Heureusement pour elle, comme pour la Religion, celui que nous avons l'honneur d'appeler notre protecteur a écarté les barrières qui vous séparaient de nous, et en vous élevant à l'épiscopat, nous a mis en droit d'associer votre gloire à la nôtre. »

On nous voyons encore l'illustre Evêque-Académicien jeter un plus vif éclat, c'est dans l'assemblée générale du Clergé de France de 1735, présidée par le Cardinal-Ministre Fleury. Il y prononça son beau discours sur la Religion Chrétienne, et ce qui n'arriva jamais, il reçut publiquement les éloges de toute l'assemblée. — « Monseigneur de Vence, dit Gaspard de Vintimille du Luc, archevêque de Paris, nous a prêché avec autant de force que de solidité. Les remercîments de la compagnie ne peuvent égaler les éloges que mérite un si beau discours (1). »

Connaissons le patriotisme du digne évêque : — Lorsqu'en 1747, l'armée Austro-Sarde envahit la Provence, et que le quartier-général fut à Vence, il reçut, dans son palais, l'état-major, et épargna à sa petite ville les malheurs d'une armée envahissante, par sa fermeté autant que par son aimable hospitalité. — Le général en chef lui demandant combien il faudrait de temps à l'armée pour se rendre à Lyon : « Je sais, dit-il, combien il faudrait de temps pour l'armée du Roi, mon maître, mais je ne pourrais vous dire le temps qu'il faudrait

(1) Procès-verbal du Clergé de France, année 1835

à une armée qui aurait à combattre celle du Roi, mon maître. » — Noble et fière réponse ! — En effet, l'ennemi n'alla pas jusqu'à Lyon. Le maréchal de Belle-Isle arriva bientôt, qui chassa l'étranger et logea à son tour chez Surian. En 1749, Belle-Isle devait occuper le fauteuil académique de Godeau.

Les invasions fréquentes et d'autres calamités jetaient la frontière du Var, et surtout Vence, dans la plus grande misère. Surian le voyait avec douleur; aussi depuis de longues années vivait-il de privations, si bien qu'on le taxait d'avarice, et pourtant il concevait le dessein qu'il réalisera avant sa mort. Il avait commencé, comme Jacques Amyot, et il voulait l'imiter jusqu'à la fin. L'évêque d'Auxerre laissa 700 mille livres à l'hôpital de sa ville épiscopale, lui qui avait fui de Melun avec douze sous ; Surian, qui avait commencé avec trente-deux sous, économisa 200 mille livres pour fonder à Vence l'hôpital qui portera son nom de baptême.

Les mesures qu'on avait prises jusqu'à ce jour pour aider les pauvres étaient sans effet, malgré le legs de Godeau. Il manquait le plus important, un fonds de secours. L'hospice possédait à peine 9,000 livres de capital. Surian sentant que sa fin approchait, réunit donc chez lui, en 1751, les recteurs des œuvres du Mont de Piété et de la Miséricorde, et les engagea à fondre leurs œuvres en une seule, ajoutant qu'il avait l'intention de leur léguer ses biens. Il leur fit adresser une requête au Roi pour que leur maison devint hôpital général. Le Roi accorda de Versailles les lettres-patentes, février 1751. Le 9 mai 1751, Surian rédigea son dernier et valable testament chez le notaire Antoine Ferron, et laissa effectivement tout ce qu'il avait à l'hôpital St-Jacques. Il institue, comme Godeau, les pauvres de Vence ses héritiers à titre universel : « Je veux, dit-il, établir un secours perpétuel et efficace pour mon pauvre peuple, si exposé aux invasions, et éloigné des grands centres. Dans la juste crainte que ces secours ne rendent certains habitants moins portés au travail des champs, le surplus des revenus sera employé pour doter de pauvres filles du diocèse, pour aider à recouvrir et à rebâtir des maisons, pour payer la pension à de pauvres ecclésiastiques. »

Un pareil testament est l'Evangile en action. Quelques semaines après, l'illustre Prélat tomba malade et mourut, après avoir reçu les Sacrements, dans les plus beaux sentiments de piété chrétienne, le 3 août 1754. Il était âgé de 81 ans. Ses obsèques se firent le 7 août au milieu d'une très grande affluence.

M. de Maurepas, évêque de Versailles, son intime ami, écrivit quelques jours après au Chapitre de Vence une lettre de condoléance : « Il n'avait, dit-il, que trois mois de plus que moi. » Il désire avoir ses manuscrits pour les faire imprimer. Les agents du Clergé de France ordonnèrent des prières dans toute l'église pour le savant et pieux Prélat. L'Académie fit célébrer le service réglementaire.

Et d'Alembert promu à l'Académie, en cette même année 1754, dit de Surian : « Mgr l'évêque de Vence ne fut redevable qu'à lui-même de la réputation et des honneurs dont il a joui. Il ignora la souplesse du manège, la bassesse de l'intrigue et tous ces moyens méprisables qui mènent aux dignités par l'avilissement. Il fut éloquent et vertueux. Et ces deux qualités lui méritèrent l'épiscopat et vos suffrages. » Il célèbre la modestie du Prélat qui l'a empêché de publier ses œuvres.

« Son âme, dit-il, ressemblait à son éloquence. Elle était simple et élevée... Enfin, ce qui l'honore le plus, c'est son attachement éclairé pour la Religion. Il la respectait assez pour vouloir la faire aimer aux autres. »

Écoutons en quels termes Gresset, répondant au discours de réception de d'Alembert, 19 décembre 1754, fit l'éloge funèbre de Surian :

« Vous avez tracé, lui dit-il, avec autant de vérité que d'énergie, l'image de l'illustre Prélat que l'Académie vient de perdre ; mais nos regrets sont trop étendus, trop sensibles et trop légitimes pour ne point arrêter encore un moment nos regards sur son tombeau. » Il reconnaît que Surian avait conservé la tradition des Massillon, des Fléchier et des Bossuet. » Nous voyons nos pertes, nous les pleurons, et nos larmes sont d'autant plus justes que les dédommagements sont devenus plus rares, et que l'éloquence sacrée attend encore ici un restaurateur. »

Il célèbre Surian qui entre dans la carrière sacrée, rempli des grandes vérités du Christianisme, nourri de l'étude des livres saints, et n'ayant d'autre guide que la Religion elle-même.« Il n'était point de ces prédicateurs frivoles et méprisables, qui, à la face des autels mêmes, cherchent moins les palmes du sanctuaire que les lauriers des spectacles . . . . . Solitaire paisible, philosophe chrétien, sans cabale, sans protecteurs, attendu par un peuple nombreux, et sans avoir mendié d'auditeurs, du fond de sa retraite, il venait apporter la lumière, dévoiler les chimères du monde, les illusions de l'amour-propre, les politesses de la grandeur, la faiblesse des esprits forts, le néant de la sagesse humaine ; il venait consoler l'infortune, attendrir la prospérité, apprendre aux impies à trembler, aux incrédules à adorer, aux grands à mourir, aux hommes à s'aimer ; il était pénétrant et tranchant.....

» La gloire qu'il ne cherchait pas vint le trouver dans la solitude, et l'illustrer sans changer ses mœurs. Arrivé à l'épiscopat sans brigues, sans bassesse et sans hypocrisie, il y vécut sans faste, sans hauteur, et sans négligence... Il fut un pasteur d'autant plus cher à son troupeau, que ne le quittant jamais il en était plus connu.

» Dans le cours de plus de vingt années d'épiscopat, Mgr l'évêque de Vence ne sortit jamais de son diocèse que quand il fut appelé par son devoir à l'assemblée du Clergé... Aussi plein d'années, de vertus et de gloire, il est mort pleuré des siens, comme un père tendre, honoré et chéri, expire, au milieu des gémissements d'une famille éplorée, dont il emporte l'estime, la reconnaissance et les regrets. »

Rapportons encore ici quelques traits de ses vertus. Il ne pratiqua jamais le népotisme. Il semble s'excuser avec une timidité d'enfant, quand, dans son testament, il lègue bien peu de chose à une sœur tombée dans un état voisin de la misère.

Si quelquefois on venait à lui pour se plaindre de quelque prêtre : « Votre curé se corrigera, répondait-il. Il me l'a promis. Il vous aime. Souvenez-vous, mes enfants, que les prêtres sont hommes. Retournez chez vous, vivez en paix et aimez-vous. »

Surian eut pour successeur à Vence François-Gabriel Maureau, prieur de Sorbonne, chanoine théologal de Notre-Dame de Paris et conseiller du Roi.

Il existe encore à Marseille des arrière-neveux de l'Évêque-Académicien. Combien l'un d'eux serait bien inspiré s'il mettait en lumière ses précieux manuscrits! Sa famille n'a encore fait que rééditer, sous le nom de *Petit Carême*, un volume in-12 de 336 pages. (Nyon, Paris, [1778). Nous attendons le reste. Des deux Avents et des deux Carêmes qu'il prêcha à la Cour, la Chambre en publia un certain nombre dans l'édition de Liége de 1738.

Barbier, dans ses ouvrages anonymes, note au numéro 16,998 cette publication : « *Sermons choisis pour le Carême*, par Surian, évêque de Vence, revus et publiés par la Chambre, Liége-Broncart ; Paris, Guérin 1738. 2 vol. in-12. »

M. Chaix, curé-archiprêtre de Vence, a envoyé, en 1845, au Roi de Piémont le manuscrit de l'oraison funèbre de Victor-Amédée II, que l'on possédait dans les archives de la cathédrale de Vence.

Voici les noms du 27e fauteuil :

L'Étoile, 1634. — Les trois Coislin, 1652, 1702, 1710. — Surian, 1733. — D'Alembert, 1754. — Le comte de Choiseul, 1784. — Régnault de St-Angély, 1803. — Lainé 1816. — Dupaty, 1836. — Alfreed de Musset, 1852.

→ ces manuscrits se trouvent aux Archives Diocésaines (17 Rue Alsace Lorraine) Voilà qui pourrait faire l'objet d'un travail auquel les Oratoriens de Jean les Pins (et je pense au P. Gaillard!) pourraient s'atteler!! Qu'en dites-vous?

Bien cordialement

Vous avez envoyé à toute
de l'Abbé Tisserand
chanoine du lycée impérial de Nice
dans "Etude sur Godeau évêque de
Grasse et de Vence" (Paris chez Didier 1870)